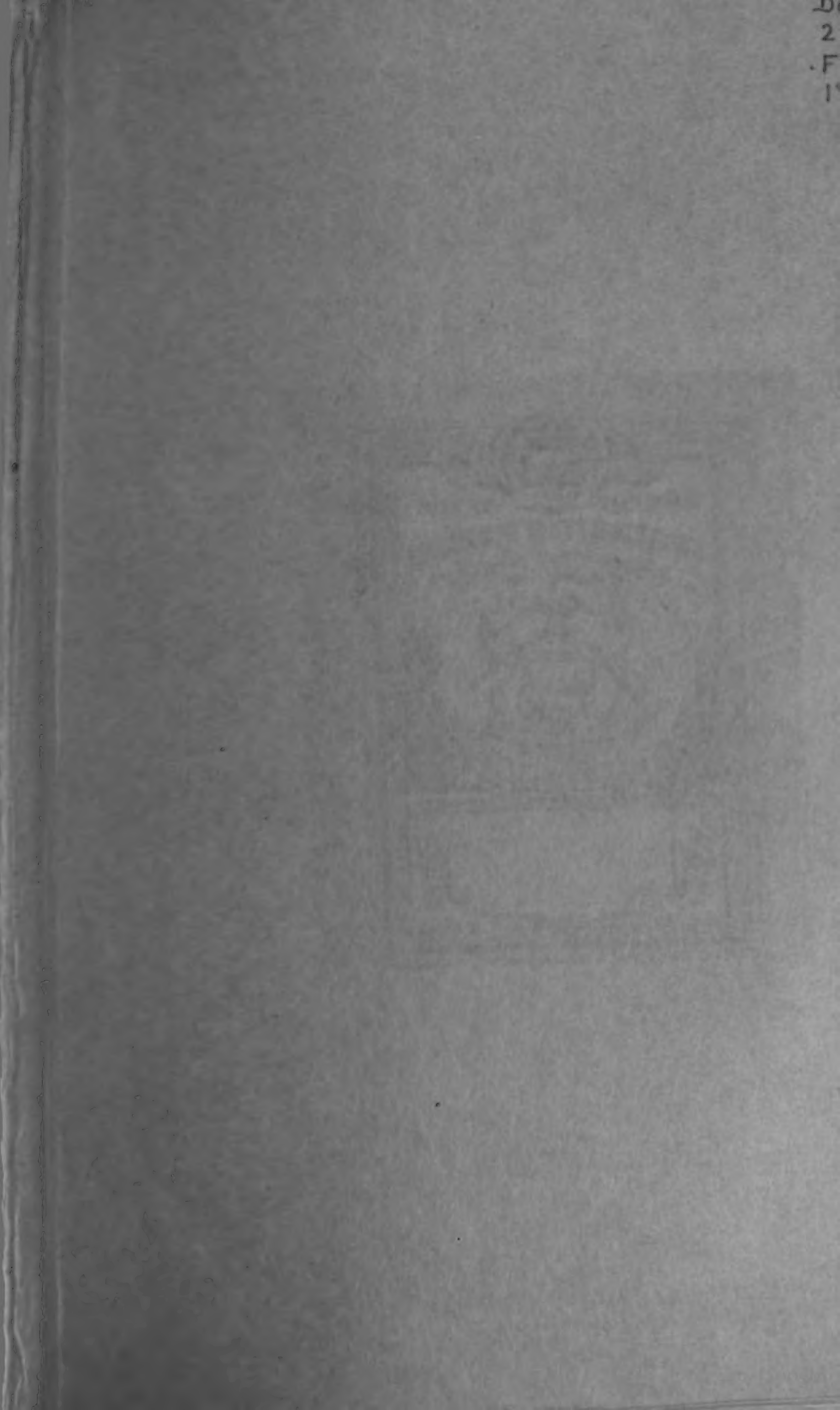

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

Digitized by Google

D
2
.F
18

CAMPAGNES

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Digitized by Google

PARIS. — Imprimerie de COSSE et J. DUMAINE, rue Christine, 2

Digitized by Google

CAMPAGNES

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

ET

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE

DE CETTE MOITIÉ DE LA CHAINE PYRÉNÉENNE;

Par J. Napoléon FERVEL,

Chef de bataillon du Génie.

PUBLIÉ AVEC AUTORISATION DU MINISTRE DE LA GUERRE.

DEUXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE D'UN ATLAS DE 15 PLANCHES.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE.

J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,

Rue et Passage Dauphine, 30.

1861

Digitized by Google

DC
220.1
.F4
1861

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

SUR LA SECONDE ÉDITION

DES CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Nous croyons ne pouvoir mieux recommander cette seconde édition qu'en citant le jugement que portait sur la première un des hommes les mieux placés, à son double titre d'historien et de géographe, pour apprécier un livre d'histoire et de topographie militaires (1).

« Les événements de cette frontière, si incomplétement racontés jusqu'ici, étaient une lacune à combler dans l'histoire des guerres de la Révolution. Mais c'était un travail qui présentait les plus grandes difficultés, à cause du petit nombre des documents, de la multiplicité et de la confusion extrême des faits, avec ces armées qui s'improvisaient, ces généraux qui changeaient tous les jours, enfin avec des opérations faites dans un pays dont la géographie militaire est presque inconnue. »

« Ce travail a été néanmoins exécuté avec autant de bonheur que de talent. Le premier volume est le tableau vivant d'une guerre pleine des péripéties les plus étranges, où se heurtent, se pressent les faits les plus discordants : exploits héroïques, trahisons infâmes, victoires imprévues, désastres inouïs, dévouements, violences, enthousiasme, anar-

(1) Th. Lavallée, *Moniteur de l'armée* du 31 octobre 1851 et du 11 juillet 1853.

Digitized by Google

chie ; guerre qui donne peu d'enseignements pour l'art militaire, mais qui en donne de bien grands, de bien solennels en politique, quand on voit les calamités auxquelles sont voués les peuples qui ont, pour se sauver, non plus la discipline, l'ordre, l'unité du commandement, mais les instincts les plus passionnés, l'enthousiasme anarchique, le dévouement sauvage des masses populaires. C'est ce que démontre surtout la campagne de 1793. »

« Le deuxième volume présente un intérêt tout différent : c'est le récit d'opérations stratégiques, méditées, combinées, conduites avec un grand talent, exécutées avec ordre, précision, et cette ardeur qui n'exclut pas l'inspiration, mais que contient la loi du devoir et de l'obéissance. Ces opérations ont fait, de la seconde campagne des Pyrénées, un modèle de la guerre des montagnes, une grande école de science militaire où se sont formés la plupart des généraux de l'armée d'Italie : Augereau, Lannes, Pérignon, Victor, Sauret et tant d'autres qui ont si glorieusement figuré dans nos guerres de l'empire : Banel, Lagrange, Milhaud, Clausel, la Martillière, etc. »

Puis, à la suite de l'analyse de ces trois campagnes : « Nous n'avons pas voulu, par ce froid résumé, donner une idée, même imparfaite, du livre, mais par le sommaire des faits qu'il renferme, exciter l'intérêt et la curiosité de nos lecteurs pour un ouvrage fait avec autant de patriotisme et de chaleur que de netteté et de conscience, plein d'enseignements de tout genre, et qui fait le plus grand honneur à notre littérature militaire.

« Quant à la partie descriptive, elle est tellement complète, tellement claire, et pourtant pittoresque, qu'elle peut passer à bon droit pour un modèle de géographie militaire. Elle fait de cet ouvrage un livre à part qui sera, quand les Pyrénées Orientales redeviendront un théâtre de guerre, le *vade mecum*, le guide indispensable des généraux appelés à se mesurer sur ce terrain.

« Il ne nous reste plus qu'à exprimer le regret de ne pas

Digitized by Google

voir ce livre accompagné des cartes nécessaires à l'intelligence du texte. Nul ne connaît mieux que l'auteur les deux revers des Pyrénées Orientales ; nul ne les a décrits avec plus de soin et d'exactitude. Il rendrait donc un vrai service au pays, s'il faisait sortir de son portefeuille les documents qu'il a recueillis pendant trois années d'excursions sur le théâtre de ces laborieuses campagnes. »

Ce dernier souhait vient d'être réalisé, car cette seconde édition est accompagnée d'un atlas de vingt cartes ou plans, entièrement rédigé par l'auteur, et extrait, pour les canevas, de tout ce qui a été publié de meilleur jusqu'ici, tant en France qu'en Espagne, depuis la carte de Roussel dédiée au petit-fils de Louis XIV, jusqu'aux minutes du grand travail que l'état-major termine en ce moment par les Pyrénées. Quant aux détails des plans, où sont figurés tous les ouvrages si compliqués de défense et d'attaque de cette guerre de position, ils ont été empruntés, pour la plupart, à un atlas manuscrit de nos champs de bataille pyrénéens, dressé par ordre de la Convention immédiatement après le traité de Bâle (1795). D'autres dessins non moins précieux ont été retrouvés çà et là dans le Roussillon, en Catalogne, dans des archives publiques et particulières. Enfin, des reconnaissances spéciales sur les points principaux du théâtre de la guerre, et générales sur les autres, ont permis à l'auteur de coordonner tous ces éléments divers, mais à travers des difficultés qui ont surpassé celles même de la rédaction du texte, et dont il faudrait tenir compte si, quand seront publiés les immenses travaux qui s'achèvent en France et commencent en Espagne, on les comparait au travail d'un seul.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

La lutte que la Révolution francaise a soutenue, en 1793, 1794 et 1795, contre l'Europe coalisée est une des pages les plus glorieuses et pourtant une des moins connues de nos annales militaires. C'est qu'elle ne ressemblait ni à ce qui avait précédé, ni à ce qui a suivi, et qu'elle a été suivie des guerres de l'Empire. Nos historiens ont bien enregistré les principaux épisodes de cette gigantesque défense (1), mais ils ne se sont attachés qu'aux grands théâtres du Nord et de l'Est, où se jouait en première ligne le sort de la France, et ils n'ont jeté qu'un coup-d'œil rapide et distrait sur les belles scènes qui se déroulaient en même temps sur nos autres frontières; ils ont décrit les péripéties de l'assaut, mais c'est à peine s'ils ont fait mention de ces furieux et innombrables combats qu'il nous fallut soutenir

(1) Excepté le maréchal Gouvion Saint-Cyr, tous les historiens qui, depuis les succinctes analyses de Grimoard, Servan et Toulongeon, ont écrit sur les premières campagnes de la Révolution française, ont puisé à la même source, dans le *Traité des grandes opérations militaires* de M. le général Jomini, c'est-à-dire dans un ouvrage essentiellement didactique, et composé, de l'aveu même du célèbre critique, dans le seul but de définir, par un grand exemple, l'art de la stratégie moderne. L'histoire nationale des guerres de la Convention reste à écrire, et ses véritables documents sont encore enfouis et inexplorés dans les archives de nos dépôts.

Digitized by Google

pour défendre les derrières de la brèche, pour repousser l'escalade sur les cimes des Alpes et des Pyrénées.

Et cependant les efforts de ces lignes reculées et secondaires, ces efforts sans lesquels nous étions perdus, pour être moins éclatants que ceux du foyer de la lutte, en sont-ils moins glorieux? Peut-on dire même qu'il y avait alors des scènes secondaires dans le spectacle qui se déroulait de toutes parts avec tant d'ensemble et de grandeur? Non, ils brillaient tous du même éclat les groupes dispersés de cette foule héroïque, et ce qui était admirable, ce n'était ni le Nord, ni le Midi, mais l'ensemble, mais le génie de tous, éclatant partout à la fois, mais la France debout tout entière et déployée sur le cercle immense de ses frontières, mais l'ardeur, le dévouement, l'enthousiasme qui transportaient également nos quatorze armées.

Toutes néanmoins n'eurent point, du commun fardeau, une part égale à supporter, et la plus lourde échut aux armées des frontières lointaines, à ces armées qui, n'ayant pas à couvrir le cœur même de la République, étaient délaissées de son gouvernement en détresse. Une surtout subit l'épreuve complète, l'armée qui dut repousser le choc de l'Espagne aux Pyrénées orientales. Les Pyrénées étaient si loin, quand le canon grondait sur la frontière du Nord, à quelques marches de la Capitale! Cette frontière fut donc abandonnée aux efforts instinctifs des populations envahies, qui à ce déplorable abandon, opposèrent le courage du désespoir, des prodiges de dévouement, une abnégation de martyrs, enfin trois années de combats que l'on a appelés des combats de géants, sur ces cimes arides et nébuleuses, au milieu des angoisses de la misère et de la faim. Aussi, en retour, cette armée oubliée eut-elle le privilége de déployer, d'une manière plus éclatante encore que ses émules, ce caractère de grandeur antique qui est le cachet des armées de cette immortelle période de nos guerres nationales.

C'est l'histoire de l'armée des Pyrénées-Orientales que nous allons exposer. Nos historiens l'ont omise, du moins ceux qui l'ont esquissée l'ont fait à si grands traits, que tous les détails en sont à peu près complétement inconnus. On a bien publié, des campagnes de la Révolution dans les Pyrénées, une relation de quelque étendue, mais écrite par une main française qui servait alors l'étranger, et qui s'était proposé, dirait-on, d'ajouter le faux témoignage de la plume à la félonie de l'épée; elle ne pouvait être et n'est en effet qu'une injurieuse mutilation. Son obscurité, du reste, nous épargne la peine de la dénoncer.

C'était donc une lacune de l'histoire de nos années révolutionnaires que nous avions à combler.

Nous avons naturellement commencé par des recherches de cabinet. Mais il fallait vivifier la poussière des bibliothèques par celle des champs de bataille. Nous avons donc, après les manuscrits compulsés, entrepris une seconde tâche, celle de parcourir, d'étudier en tous sens le théâtre de la guerre ; de telle sorte que, par des travaux qui n'étaient pas sans quelque analogie avec ceux dont nous allions écrire l'histoire, par des marches, des fatigues, auxquelles même, dans cette Catalogne toujours en feu, un retentissement de guerre (1) venait parfois ajouter d'étranges illusions, nous nous sommes fait, autant du moins que possible, le témoin des événements que nous avions à raconter.

Aussi bien, pour apprécier convenablement les opérations compliquées d'une guerre de positions et de détails, dans une région aussi accidentée; pour comprendre, pour rendre leur juste valeur à ces bulletins modestes, écrits avec une simplicité et un laconisme faits pour tromper aujourd'hui ; en un mot, pour dominer notre sujet, il nous semblait in-

(1) A l'époque de nos excursions (1838-1839-1840) la Catalogne était le principal foyer de la guerre civile qui désolait alors l'Espagne.

Digitized by Google

dispensable de reprendre les traces des combattants, ces traces heureusement respectées par le temps, et encore empreintes sur le sol, dans ces vestiges de camps, de redoutes, que l'on rencontre à chaque pas (1). Il fallait gravir les *ports,* les rochers que ces rudes soldats avaient arrosés de leurs sueurs et de leur sang; il fallait les suivre jusque dans les replis les plus solitaires des montagnes où les avaient égarés, en dehors des champs de bataille ordinaires, le désordre d'une lutte où l'acharnement tenait lieu de toute science. C'est ce qui a été fait. C'est sur le terrain même qu'on a étudié et souvent décrit les opérations de guerre, les marches, assauts de retranchement, siéges, batailles, luttes attestées encore çà et là par quelques fragiles monuments que nous retrouvions avec autant de bonheur que de surprise : comme cette redoute restée fameuse dans les Aspres, qui retient toujours le nom terrible de *Batterie du sang;* les embrasures encore béantes du canon qui foudroyait Bellegarde; ou bien, plus loin, parmi les débris des célèbres lignes de Figuères, sur la Montagne-Noire, la place où trépassa si glorieusement, au milieu d'une victoire, l'heureux Dugommier; place ignorée, couverte de ronces, bien que voisine du monument érigé par la reconnaissance des Espagnols à leur général en chef tué le surlendemain, à cet infortuné La Union, dont la fin tragique ne fut cependant que l'expiation tardive d'une longue suite de défaites.

A l'époque de nos excursions (1838-1841), la mort n'a-

(1) C'est une chose digne de remarque, et aussi d'étonnement, que l'état de conservation dans lequel se maintiennent les ouvrages en terre, pour peu qu'ils occupent des points élevés et incultes, où la végétation est d'une grande lenteur, et où la main de l'homme n'a aucun intérêt à détruire. Ainsi avons-nous retrouvé, dans les Pyrénées, la plupart des redoutes et batteries élevées par les Espagnols en 1793 et 1794. On retrouve bien, dans les Alpes (vers le col de l'Argentière), l'emplacement d'un camp d'Impériaux qui date de 1744. La pelouse garde encore une multitude de cercles dépourvus d'herbe, qui marquent l'emplacement des tentes.

Digitized by Google

vait pas encore emporté tous les débris des divisions de Dagobert et de Ricardos, et l'on retrouvait, parmi les robustes vieillards de ces montagnes, d'anciens soldats français et espagnols qui avaient fait la guerre des Pyrénées-Orientales. Combien de fois, animés par la vue des champs de bataille de leur jeunesse, ces précieux témoins ont payé avec usure, par l'intérêt, par le feu de leurs récits, les fatigues d'un pèlerinage qui a eu aussi ses pieuses émotions! Ainsi, un jour, c'était un ancien guide de Dugommier qui nous précédait sur l'âpre rampe par laquelle le vainqueur du Boulou avait escaladé les Albères; le lendemain, c'était un miquelet catalan qui nous détaillait, du haut de la Magdelaine, ces rochers des bords de la Muga, témoins de tant de combats acharnés, où le souvenir de la fureur des républicains aux prises avec les émigrés au désespoir, arrachait encore à ce vieil Espagnol des transports d'admiration.

Dans cette guerre désordonnée, où les passions jouaient un si grand rôle, où elles tyrannisaient si brutalement les règles ordinaires de l'art, il fallait, à moins de ne reproduire que le squelette du corps que l'on voulait ranimer, il fallait s'imprégner de l'esprit qui soufflait sur les combattants. C'était une tâche dont la difficulté n'avait d'égale que son importance. On l'a essayée néanmoins, et si quelque portion en a été remplie, on le doit encore à la fréquentation de ceux qui avaient vu les événements. Ici, toutefois, il fallait poursuivre la vérité parmi une foule d'erreurs enracinées dans les mémoires, l'arracher à l'intraitable entêtement des témoins dans leurs anciens préjugés, ou quelquefois même, la surprendre à leur naïve ignorance. C'est ainsi qu'à les entendre, nos volontaires républicains étaient toujours des héros, leurs chefs presque toujours des traîtres! Même on retrouvait encore, de l'autre côté des monts, les traces de cette impression mystérieuse qu'avait produite sur des imaginations ardentes, le déchaînement de cette *répu-*

publique infernale qui tuait les rois, insurgeait les peuples et reniait Dieu.

Parmi les témoins oculaires dont nous avons mis les souvenirs à profit, il en est un dont la rencontre a été pour nous une fortune inespérée, et que la reconnaissance nous impose la douce obligation de nommer : c'est Cassanyes, ancien représentant du peuple à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il avait assisté à une partie de la guerre, partagé quelquefois le commandement avec nos généraux, et, un jour même, conduit avec un rare bonheur une de nos divisions à la victoire qui décida sans retour le mouvement rétrograde de l'invasion. Cassanyes conservait encore, il y a dix ans, et cette lucidité des souvenirs de jeunesse qu'une bonté providentielle accorde parfois aux vieillards comme un rayon de soleil pour réchauffer leurs derniers jours, et cette chaleur révolutionnaire qui a continué d'animer jusqu'à leur dernier soupir, la plupart des Conventionnels dont notre génération a fermé les yeux (1).

Ces pages, dont les premières ébauches sont passées dans ses mains, devaient lui être offertes en témoignage de reconnaissance et d'amitié. Aujourd'hui qu'elles ne peuvent plus s'adresser qu'à sa mémoire, puissent-elles du moins rappeler à ses compatriotes, qu'un vieillard qui s'éteignit naguère parmi eux, obscur et oublié dans un pauvre village de la côte, fut ce Représentant du peuple qui, il y a un demi-siècle, sauvait, au prix de son sang et au péril de sa tête, leurs foyers de l'envahissement et leurs pères de la proscription (2)!

(1) Cassanyes a écrit ses mémoires, mais pour sa famille seulement. Néanmoins il nous les a confiés et nous a permis d'y puiser à discrétion.

(2) Le 15 juin 1793, les notables de Perpignan s'assemblèrent dans l'église Saint-Jean et y signèrent une violente protestation contre le 31 mai. L'insurrection fédéraliste écrasée, la liste des signataires fut envoyée à Paris, et remise à Cassanyes pour être déférée au comité de Salut public. Cassanyes la jeta au feu.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

§ I.

DES GUERRES ANCIENNES DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Passage d'Annibal. — Invasion romaine. — Fondation de la Narbonnaise (633 de Rome). — Les Cimbres et les Teutons. — Pompée et César. — Invasions : des Barbares, — des Visigoths, — des Maures. — Narbonne devient la place d'armes de ces derniers. — Charles Martel. — Pépin-le-Bref. — Charlemagne. — Féodalité. — Moyen âge. — Descente des Normands. — Réunion du Roussillon au royaume d'Aragon. — Expédition de Philippe-le-Hardi. — Le Roussillon engagé à Louis XI. — Guerres de la Renaissance. — Henri IV. — Richelieu. — Guerre de 30 ans. — Conquête du Roussillon sous Louis XIII. — Guerres de Louis XIV. — Guerre de la succession d'Espagne. — Guerre de la Régence. — Pacte de famille.

Il y a peu de contrées, dans l'ouest de l'Europe, qui aient été, plus que les Pyrénées orientales, fécondes en événements de guerre, et il est facile d'expliquer pourquoi : l'Espagne ne communiquant avec le continent que par les deux extrémités de la chaîne pyrénéenne, ces deux débouchés ont dû être fréquemment assaillis, celui de l'est principalement, comme plus central par rapport aux pays voisins.

PASSAGE D'ANNIBAL. — Le premier qui fraya aux grandes invasions cette voie des Pyrénées orientales, fut Annibal. A la tête d'une armée (1) qui allait faire trembler Rome, ce puissant génie ne dédaigna pas de négocier son passage avec les Sardones, pauvres habitants, mais gardiens invincibles de leurs redoutables défilés. On

(1) Cette armée comptait 73,000 fantassins, 9,000 chevaux et 37 éléphants.

Digitized by Google

employa 10,000 travailleurs et 1,000 chevaux à ouvrir un chemin. L'armée carthaginoise vint alors camper autour d'Elne, l'antique Illiberis, où les Gaulois du midi accoururent unir au fils d'Hamilcar leurs ressentiments et leurs armes (1).

DOMINATION ROMAINE. — A peine l'Espagne était-elle, comme tout l'héritage des Carthaginois, passée aux Romains, que ces conquérants habiles, comprenant la nécessité d'un relai entre les Pyrénées et les Alpes, fondèrent, vers l'an 633 de leur ère, la Gaule narbonnaise. Ils n'y étaient point encore affermis, quand les Cimbres et les Teutons, ces avant-gardes de la grande invasion des Barbares, se précipitèrent comme un torrent sur la colonie naissante, et s'ouvrirent à travers les Pyrénées orientales une issue d'où ils inondèrent la Péninsule (an 649 de Rome). Trois ans après, l'Espagne repoussa ces hordes tumultueuses qui, insatiables de pillage et attirées par la belle Italie, osèrent reprendre les traces d'Annibal vers le Rhône et les Alpes. Mais là les attendait Marius. Délivrée par les mémorables victoires d'Orange et de Verceil, la Narbonnaise se releva, et sa capitale, *cette sentinelle du peuple romain*, comme l'appelait Cicéron, devint, contre l'impatiente Espagne, une vaste place d'armes d'où partirent bientôt deux grandes voies qui allèrent porter au-delà des Pyrénées les ordres des nouveaux maîtres du monde (2).

Pompée, vainqueur de Sertorius, et César après Pharsale, traversèrent les Pyrénées orientales, et y signalèrent leur passage : le premier, en faisant ériger à ses victoires, sur la montagne qui couronne aujourd'hui la forteresse de Bellegarde, un trophée qui portait 876 noms de villes conquises ; le second, en opposant à l'orgueilleux monument de son infortuné rival, un simple autel à la Fortune.

(1) Le point où Annibal franchit les Pyrénées orientales ne saurait être précisé. C'est ici comme dans les Alpes, chaque érudit a son opinion et son col. Toutefois, les passages qui tombent vers Fort-les-Bains sont les plus occidentaux de ceux qui ont été mis en discussion. Une tradition populaire a conservé le nom d'Annibal à une brèche que l'on montre dans les rochers, un peu au-dessus du village des Bains. Néanmoins, ce qu'il y a de plus probable, c'est que le général carthaginois a passé à l'est du Pertus.

(2) L'une de ces voies franchissait la dépression au centre de laquelle s'élève aujourd'hui Bellegarde, le col de Pertus, ou plutôt celui de Panissas ; l'autre remontait la vallée de Saint-Martin de Montbram. Cette dernière, quoique la plus raide, était la plus fréquentée, parce qu'elle établissait une communication directe entre les cités qui florissaient alors sur le littoral. Les Romains, dont les armées n'étaient pas, comme les nôtres, encombrées d'attelages, suivaient de préférence les lignes droites, sans trop s'inquiéter de la hauteur des chaînes à traverser, ni de la raideur des pentes, non plus que des ondulations du terrain, auxquelles ils pliaient toujours leurs voies.

Digitized by Google

INVASION DES BARBARES. — Vers la chute de l'empire, la solide barrière que les Romains avaient organisée aux Pyrénées orientales, résista longtemps aux flots des barbares qui, pour faire irruption en Espagne, suivaient le pied de la chaîne, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent, vers l'ouest, des issues plus faciles, comme, par exemple, les débouchés de la Navarre, par où les monts étaient le plus ordinairement forcés. Ainsi vinrent successivement se présenter à l'est et se faire repousser vers les passages occidentaux : les Vandales, les Suèves, les Alins, puis enfin les Visigoths.

LES VISIGOTHS (473-713). — On sait que le puissant empire fondé par ces derniers, dans la Péninsule, comprenait, sous le nom de Septimanie, les deux revers des Pyrénées orientales. La Septimanie fut bientôt une de leurs plus riches provinces. Toutefois, les démarcations de la nature tendant sans cesse à disloquer ce que la force s'opiniâtrait à vouloir réuni, le revers septentrional se constitua en état permanent de révolte. Ces insurrections provoquèrent quelques expéditions intéressantes, une, entre autres, qui mérite d'être citée, celle du roi Vamba. Les ruines de Vulturaria (l'aire des Vautours) dans les Albères, et, sur les bords de la grande route actuelle, les restes des châteaux de la Haute et de la Basse-Ecluse, que Vamba démolit en passant, sont des témoins encore debout de cette antique expédition (1).

LES MAURES (713-800). — Ces ruines attestent aussi une habitude de guerre souvent reprochée aux Visigoths, celle de détruire, à mesure qu'ils tombaient dans leurs mains, tous les postes fortifiés. Cette manie insensée, qu'ils avaient étendue à toute l'Espagne, explique la rapidité de cette merveilleuse conquête des Arabes qui, en moins de trois ans, balayèrent de la Péninsule la domination énervée des Barbares du nord (713).

C'était la coutume des Arabes, au début de leurs invasions, de courir occuper les issues débouchant sur les pays voisins. Aussi ne firent-ils qu'un bond des côtes d'Afrique aux Pyrénées. Du haut de ces monts, l'aspect de la riche Septimanie devait allumer leur convoitise. A peine, en effet, eurent-ils entrevu ces plaines renommées, qu'ils les vouèrent à d'effroyables dévastations. Le pillage reçut une organisation savante et régulière ; des corps spéciaux furent équipés tout exprès (2), et ils débutèrent par le sac de Carcassonne (724).

(1) L'armée du roi Vamba, qui marchait contre un vassal révolté, passa la chaîne sur trois points : 1° par la voie romaine des Albères, sous le château de Vulturaria ; 2° par le col de Panissas dont la haute et la basse Ecluse gardaient la descente ; 3° par la vallée de la Sègre et le val de Carol.

(2) Ces corps se composaient : de fantassins en petit nombre, qui ne por-

Digitized by Google

Pour arrêter le torrent on releva à la hâte les murs de Narbonne; mais cette digue fut bientôt emportée et transformée par les vainqueurs, en un boulevart qui allait, pendant quarante ans, vomir sur les malheureux chrétiens du midi la désolation et la mort. Narbonne, voisine de la mer et favorable aux débarquements, entourée de marais et pouvant, du côté de la terre, opposer une longue résistance, Narbonne était pour les Maures une admirable place d'armes. Aussi devint-elle le cœur de leurs possessions de ce côté-ci des Pyrénées, le point de départ de leurs irruptions dévastatrices quand ils prenaient l'offensive, leur ancre de salut quand ils essuyaient des revers. En effet, ce fut grâce à cette puissante forteresse que la défaite, si complète pourtant, de ces audacieux envahisseurs, sous les murs de Toulouse, suspendit à peine leurs progrès. Ce fut de Narbonne également qu'ils débouchèrent pour se précipiter jusqu'à Poitiers; et quand là enfin ils rencontrèrent Charles Martel, Narbonne, cette fois encore, les préserva d'une entière destruction, en sorte qu'ils purent librement continuer leurs ravages. La population chrétienne, restée maîtresse des montagnes, luttait seule avec un courage constant : elle disputait aux infidèles tous les passages, les leur fermait quelquefois; ou bien, quand ils s'étaient témérairement engagés dans quelque gorge périlleuse, elle tombait sur leurs colonnes compromises et leur faisait subir de honteuses défaites. C'est ainsi que dans une gorge des Colbières, dans le val de la Berre, les chrétiens de ces montagnes réussirent à écraser la dernière armée envoyée par terre au secours de Narbonne, qui enfin était prise corps à corps par Pépin-le-Bref. Le siége dura dix ans; encore fallut-il une trahison des chrétiens de l'intérieur de la place pour consommer, 22 ans après la bataille de Poitiers, la chute définitive de cette fameuse citadelle de l'islamisme.

CHARLEMAGNE. — Pépin avait ouvert la route des Pyrénées à son glorieux fils. Cependant la toute-puissance de Charlemagne ne parvint pas à faire entièrement respecter la barrière des monts. Ainsi, chaque fois que ses armées victorieuses s'avançaient jusqu'à l'Ebre par les gorges de l'Aragon, aussitôt la Catalogne vomissait sur les terres de l'Empire les hordes de ces indomptables ennemis. Mais c'étaient les dernières convulsions d'une lutte désespérée, et à Charlemagne était définitivement réservée la gloire de sceller l'œuvre de

taient que leurs armes; d'une nombreuse cavalerie qui était chargée des vivres; de convois de mulets à vide, pour rapporter le butin. Les historiens arabes ont détaillé l'équipement de ces troupes dans ses plus minutieux détails. (Voir FAURIEL.)

Digitized by Google

Charles Martel, en refoulant jusqu'à l'Ebre la terrible invasion du Croissant qui avait failli engloutir l'Europe occidentale. Ces dernières victoires fermaient un abîme ; aussi leur éclat fut tel, que les gorges solitaires où furent donnés ces mémorables combats, retentissent encore, comme, à l'autre extrémité de la chaîne, les échos de la brèche de Rolland, du nom du grand empereur. C'est ainsi que le val de Carol se glorifie de porter ce nom immortel, et que la petite république d'Andorre, seule création encore debout du héros qui, il y a mille ans passés, changeaient la face du monde, vit toujours de ces magiques souvenirs (1).

MOYEN AGE. — Les héritiers de l'Empire, les comtes et barons de la féodalité, devaient transformer en champs de bataille chaque vallée, chaque gorge, chaque petite plaine, jusqu'aux moindres recoins de ces montagnes. Ce fut donc, pour ces orageuses contrées, un nouveau déluge de maux ; maux comparables seulement à ceux qui vinrent en changer le cours, aux affreux ravages des Normands, « *ravages tels*, disent les auteurs contemporains, *que n'en aurait pas* « *fait d'aussi horribles la mer, si elle eût inondé le pays.* » Non loin de Perpignan, l'antique tour de Ruscino, seul reste d'une opulente cité, témoigne encore la grandeur et marque la trace de ces désastres.

L'affreuse piraterie des hommes du nord enfin repoussée, la guerre de châteaux à châteaux reprit avec une nouvelle fureur. Elle agrandit son théâtre, lorsque, en 1173, le Roussillon fut réuni par testament au royaume d'Aragon qui comprenait déjà la Catalogne. Dès lors les Pyrénées orientales commencèrent à devenir l'arène de deux grandes monarchies rivales. Cette lutte débuta par un des plus désastreux épisodes de guerre dont le moyen âge nous ait légué le souvenir.

Philippe-le-Hardi s'était croisé contre Pèdre d'Aragon (1285). L'oriflamme était déployée, et une armée de 300,000 têtes, dit une chronique (2), s'entassait dans le Roussillon, pendant que, de Marseille aux rivières de Gênes, la côte fourmillait d'innombrables vaisseaux destinés à alimenter cette effroyable multitude qui allait inonder l'aride Catalogne. Il s'agissait de franchir les Pyrénées. Après quinze jours d'hésitation, Philippe se présenta au col de Panissas ; mais les terribles Almogavares le défendaient, et il ne put être forcé. Ce fut alors que des traîtres enseignèrent le passage de la Massané, par où, trois mille travailleurs aidant, la tumultueuse armée s'écoula en quatre jours. Quelques mois après, la flotte des croisés, détruite par Roger Lauria,

(1) Voir aux notes topographiques la description de la vallée d'Andorre.
(2) Sismondi réduit cette armée à 80,000 fantassins et à 20,000 chevaux.

Digitized by Google

couvrait de ces débris la baie de Roses, et, de l'Ampurdan à Girone, les campagnes étaient semées de cadavres ou de malheureux que la faim et une épidémie affreuse dévoraient. Le reste fut écrasé au retour, dans les gorges du Pertus, par les Almogavares qui ne laissèrent passer que la litière du roi mourant. Ce désastre fut, aux Pyrénées orientales, le pendant de Roncevaux.

Dans les deux siècles qui suivirent, la France, absorbée par sa lutte avec l'Angleterre, oublia les Pyrénées, jusqu'à ce que, débarrassée enfin de ses cruels ennemis, elle vit, au retour de la fortune, les tronçons de la féodalité se réunir sous une main puissante, pour constituer l'unité de la monarchie. Alors le mouvement qui absorbait la Bourgogne, la Provence, le Maine et l'Anjou, se propagea jusqu'aux provinces limitrophes de l'Espagne, et Louis XI ajouta le Roussillon à son heureuse couronne. Mais cette précieuse conquête de la politique et des armes d'un homme de génie fut bientôt sacrifiée à la folle ambition d'un fils extravagant qui, sans tirer l'épée, pour le vain fantôme de Naples, se hâta de la restituer à l'Espagne.

GUERRES DE LA RENAISSANCE. — Cette faute devait nous coûter cher, car cette frontière d'avant-garde, cette formidable ceinture des Corbières que l'Espagne venait de ressaisir, arrêta, pendant 150 ans, notre essor vers les Pyrénées. Là, vinrent successivement se mesurer la plupart des grandes célébrités militaires du seizième siècle : les généraux de Louis XII et de Ferdinand II, ceux de François Ier et de Charles-Quint, le duc d'Albe, la ligue, les protestants, les lieutenants d'Henri IV. Le champ de bataille de cette lutte sans fin ne dépassait guère, pourtant, l'étroite langue de terre resserrée entre la côte et la croupe des Corbières ; et sauf deux inutiles tentatives sur Perpignan, c'était sur le seuil d'une province qu'il eût été si facile de conserver tout entière à la France, que les successeurs de Charles VIII en étaient réduits à attaquer ou à défendre deux misérables bicoques qui gardaient le défilé : Salces, pour l'Espagne, et Leucate, pour la France ; Leucate, qui rappelle un noble souvenir, digne d'être conservé, l'héroïsme d'une femme.

Les ligueurs assiégeaient Leucate ; le gouverneur fut fait prisonnier dans une sortie, et sa femme, Cécelli de Barri, le remplaça. Les assiégeants amenèrent sous les remparts leur prisonnier la corde au cou, et mirent sa vie au prix de la place. Cécelli garda la place. Henri IV honora ce mâle courage en confirmant dans son commandement provisoire la veuve du martyr.

On connaît le célèbre plan que ce grand roi, arrivé aux dernières

Digitized by Google

années de son règne, et à l'apogée de son génie, conçut et prépara pour délivrer l'Occident de la domination de l'Espagne devenue si menaçante depuis un siècle. Les Pyrénées orientales devaient, dans cette belle combinaison, jouer un des principaux rôles. Mais la fureur homicide des guerres civiles suspendit ce vaste dessein ; cependant elle ne le fit point avorter : Henri laissait derrière lui Richelieu.

GUERRE DE 30 ANS. — Alors éclata la guerre de trente ans. Elle n'eut pas d'abord aux Pyrénées un grand retentissement : Leucate, délivré par le maréchal de Schœmberg qui battit l'armée de siége ; Salces emporté par nous et repris par les Espagnols, tels furent les événements notables de cette frontière, jusqu'au jour où la Catalogne, soulevée, chassa ses garnisons castillanes, et se déclara réunie à la France, en proclamant Louis XIII comte de Barcelone et du Roussillon.

Pour répondre à cet appel, Richelieu décida que tout l'effort de la campagne de 1642 se porterait sur les Pyrénées, et que Louis assisterait en personne à la conquête du Roussillon, d'où il passerait en Catalogne. Le continuateur de la politique de Louis XI acceptait bien le Roussillon, mais non la Catalogne, qu'il eût préféré voir se constituer en république indépendante. Aussi, quand plus tard il se décida à l'envahir, ce ne fut uniquement que pour menacer la route de Madrid et forcer l'Espagne à la paix.

Il s'agissait d'abord du Roussillon, conquête qui était dans Perpignan. Cette place fit longtemps bonne contenance. Cependant, après un blocus de neuf mois, elle ouvrit aux armes de France ses portes et la route de la Catalogne (1642). Mais celle-ci se dégoûta vite de ses nouveaux dominateurs. « *Si le roi mon maître*, disait un général de « Philippe IV qui luttait contre nous en Catalogne, *si le roi m'avait « envoyé trente millions, je n'aurais pu lui rendre d'aussi grands « services que l'ont fait cet hiver les officiers chargés de commander « les troupes de France.* » Ces troupes ne surent que lutter avec courage contre l'insurrection qu'elles avaient soulevée, et perdirent bientôt du terrain. En effet, malgré la prise de Roses, le maréchal d'Harcourt ne put réparer les fautes de son collègue Lamothe, et le vainqueur de Rocroi, qu'on voulait humilier en le reléguant dans le commandement d'une armée délaissée, échoua devant Lérida, comme son prédécesseur (1645). Cependant la lutte pouvait encore tourner à l'avantage de la France ; mais nos prétentions exagérées, les dispositions de plus en plus hostiles des Catalans, les troubles de la Fronde, enfin la prise de Barcelone par D. Juan d'Autriche, assignèrent à l'Espagne la pré-

Digitized by Google

dominance définitive. En vain le maréchal d'Hocquincourt essaya-t-il de se rouvrir la route de la capitale de la province, il échoua en chemin devant Girone (1653). Il est vrai que cet échec fut un peu réparé, l'année suivante, par la délivrance de Roses et la prise de cinq autres petites places (1). Même les montagnes commençaient à se soumettre. Mais il fallut des événements bien autrement décisifs en faveur de nos armes, pour amener la paix dont le traité des Pyrénées fut la glorieuse conclusion.

LOUIS XIV. — Ce traité laissait entrevoir le moment où la maison de Bourbon allait relever cette couronne d'Espagne qui échappait aux mains énervées de la maison d'Autriche. Tel était, en effet, l'épuisement de ce colosse mourant, qu'il ne put donner signe de vie aux Pyrénées orientales, pendant toute la guerre de révolution. Madrid subit donc le traité d'Aix-la-Chapelle (1668), jusqu'au nouvel orage soulevé contre l'orgueil du grand roi, par l'invasion de la Hollande. Alors, voyant toutes nos frontières assaillies, l'Espagne crut pouvoir déployer son drapeau sur la crête des Pyrénées. Bellegarde fut emportée (1674), la vallée du Tech envahie, et le Roussillon un moment menacé. Mais un nouvel écroulement de ce grand empire, qui faisait ruines de toutes parts, la défection de la Sicile, força bientôt l'armée de Charles II à abandonner notre frontière. Dans les campagnes suivantes, la reprise de Bellegarde et l'invasion de la Haute-Catalogne (1675), la bataille d'Espolla (1677), et la prise de Puigcerda, relevèrent aux Pyrénées l'éclat de nos armes qui devaient encore imposer la paix de Nimègues (1678). Comme les autres, cette paix fut de courte durée, et la ligue d'Ausbourg ne tarda pas à rallumer l'incendie ; mais c'était principalement le nord qu'elle devait embrâser. En Catalogne, comme la guerre était toujours ruineuse, nos généraux s'y bornèrent à des siéges, et prirent méthodiquement huit places (2) en neuf campagnes, Cependant cette guerre obscure de places fortes finit par un coup d'éclat, par la chute de Barcelone, qui fut la cause déterminante de la paix de Riswick (1697).

Deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'après tant de combats pour quelques lambeaux des frontières espagnoles, cette monarchie tombait tout entière, d'un trait de plume, dans la maison de France. Mais il fallut d'abord arracher à l'Europe conjurée l'héritage si étrangement aliéné de Charles-Quint.

(1) Villefranche, Puygarda, Urgel, Campredon, Berga.

(2) Campredon, Belver, Roses, Girone, Palamos, Hostalrich, Castellfullit, Barcelone.

Digitized by Google

La lutte fut universelle, mais l'Espagne en devint naturellement le foyer. Or, estimant avec raison que c'est par les pays de résistance qu'il faut débuter, quand on veut des conquêtes sérieuses et définitives, les coalisés choisirent pour théâtre la Catalogne, cette province qui, habituée à partager entre la France et la Castille ses haines nationales, était heureuse de les confondre sur la tête du roi français que lui imposaient les Castillans. Les Pyrénées de l'est allaient donc jouer le premier rôle dans la guerre de succession.

Le début fut brillant pour l'arrière-petit-fils de Louis XIV: presque immédiatement il réduisit son rival aux seuls murs de Barcelone. Cette place, bloquée, aux abois, allait succomber, quand le contre-coup des funestes journées de Ramillies et Turin vint inopinément opérer sa délivrance, et rejeter Philippe V dans le Roussillon.

La victoire d'Almanza arracha de nouveau l'Espagne aux Impériaux et les réduisit encore une fois à la Catalogne. Cette Catalogne était un gouffre où, depuis un demi-siècle, allaient s'engloutir tous les efforts de l'impétuosité française ; on prit le parti de tourner l'inextricable province par sa ceinture occidentale, en occupant le bassin de la Sègre qui fut assailli à ses deux extrémités à la fois: en aval, par le duc d'Orléans qui se rendit maître de Lérida; en amont, par le duc de Noailles qui s'empara de la Cerdagne.

La bataille de Saragosse, et un débarquement à Cette des Anglais qui, suivant leur coutume d'attiser nos discordes civiles, venaient de jeter des secours aux insurgés des Cévennes, arrêtèrent un moment le progrès de la cause française en Catalogne. Mais l'heureuse journée de Villaviciosa, immédiatement suivie de la chute de Girone, entraîna la soumission de la province. Cependant cette soumission ne fut pas complète. Une ville qui combattait, non pas pour la cause des dynasties, mais pour sa propre indépendance, resta debout sous les armes, et seule, osa protester contre la paix que l'Europe, rassasiée de guerres, était lasse de refuser. Pendant seize mois d'un des sièges les plus héroïques de l'histoire, l'indomptable Barcelone, bloquée, affamée, criblée de bombes, s'épuisa, mais en vain, à secouer aux yeux des rois fatigués, les derniers brandons d'un feu qui ne pouvait plus rien enflammer. Il fallut se soumettre, et la reddition de Barcelone marqua la fin de cette tempête que venait de soulever contre nous la réunion, dans une même famille, des couronnes de France et d'Espagne.

LOUIS XV.—Alors, pour un moment, il sembla que la frontière des Pyrénées allait perdre toute son importance. Il fut même question d'en démanteler toutes les places fortes, comme pour faire sentir à l'ennemi commun que l'alliance entre Versailles et Madrid allait être éternelle! Mais c'étaient de premiers élans, et, à cette confiance prématurée,

l'expérience devait donner bientôt un éclatant démenti. Cette guerre de la régence (1719) ne fut toutefois qu'une échauflourée, et elle dépassa à peine la frontière pyrénéenne. Néanmoins notre invasion dans l'Est annonçait un plan de campagne sérieux, quand s'apaisa cette querelle d'un moment.

L'union des deux couronnes sembla enfin réalisée par le pacte de famille, et l'Espagne donna alors à la politique internationale un grand et noble exemple, lorsqu'au milieu des revers qui nous accablaient elle vint d'elle-même jeter généreusement son épée, pesante encore, dans la balance de nos destinées, en signant ce traité mémorable *sur les tronçons de nos armes, sur les débris de notre marine, sur les ruines de notre crédit épuisé* (1). » Mais cette alliance était celle de quelques hommes, les Pyrénées séparaient toujours les deux peuples, et le feu qui couvait sous la cendre de ces champs de bataille devait encore se rallumer.

(1) Rapport de Mirabeau à l'Assemblée constituante.

§ II.

L'ESPAGNE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Menaces de l'Angleterre pour forcer l'Espagne à se déclarer. — Premiers symptômes de malveillance. — L'opinion publique en Espagne se prononce contre la révolution. — Efforts de Charles IV pour sauver Louis XVI. — Contre-coup du 21 janvier en Espagne.

La révolution française ne pouvait hériter des bénéfices du pacte de famille; toutefois ses premiers troubles ne parurent pas altérer irrévocablement nos relations avec l'Espagne, grâce aux lumières et à l'esprit français qui avaient pénétré des hautes classes péninsulaires jusque dans les conseils de la couronne, grâce aussi à la faiblesse et à l'irrésolution de cette dernière.

Cependant l'Angleterre, impatiente de l'apathie d'un Bourbon, alors que tous les rois du continent s'agitaient au souffle de sa haine, l'Angleterre, pour forcer Charles IV à prendre un parti qu'elle savait bien ne pouvoir être celui de la révolution, soulevait de misérables chicanes et parlait d'une rupture à propos d'une chétive possession en litige sur la côte occidentale de l'Amérique, la baie de Nootka. L'Assemblée constituante, sur la proposition de Mirabeau, *se hâta d'aller au devant du peuple espagnol*, qu'elle appelait encore son allié; et, à la suite d'un rapport où le grand orateur rappela en langage magnifique la conduite généreuse de l'Espagne lors du funeste traité de 1763, on décréta un armement extraordinaire de quarante-cinq vaisseaux destinés à remplir, dans l'éventualité d'une guerre, les engagements du pacte de famille.

Mais tout conspirait ailleurs pour briser les fragiles et derniers liens qui retenaient Charles IV; l'Angleterre triompha, et le vertige qui tournait toutes les têtes couronnées de l'Europe gagna celle de Madrid.

Les premiers symptômes de malveillance se révélèrent par la prohibition des écrits français. Bientôt suivirent des actes plus sérieux: on prodigua à nos nationaux les mauvais traitements, aux émigrés les plus tendres caresses; on fomenta des révoltes parmi les noirs de

Digitized by Google

nos possessions de Saint-Domingue; enfin pour combler la mesure, le 20 mai 1791, l'empereur Léopold annonça au congrès de Mantoue que l'Espagne, protestant au nom de la maison de Bourbon, se mettait à la tête des puissances qui avaient juré notre perte, et qu'elle rassemblait une armée de 20,000 hommes.

Cependant les énergiques remontrances du gouvernement français arrêtèrent les manifestations hostiles du monarque espagnol : il désavoua la déclaration de Mantoue, et ôta le ministère au vieux Florida-Blanca qui fut remplacé par le comte d'Aranda. C'était un vieillard aussi, mais plein d'ardeur et de sympathie pour nos principes, sympathie trop vive peut-être ou trop hautement avouée pour être profitable à nos intérêts, et surtout pour paraître un gage de réconciliation sincère. Néanmoins Aranda prit au sérieux l'alliance française; il surveilla les émigrés et traversa leurs folles espérances de descente sur les côtes du Midi; mais il ne sut point profiter d'une excellente occasion qui lui était offerte pour mettre à couvert les intérêts des deux pays. Dans une circulaire autographe, par laquelle il déclarait aux puissances européennes que c'était de son plein gré qu'il acceptait la constitution nouvelle de la France, Louis XVI venait d'engager tout particulièrement le cabinet espagnol à la paix. C'était évidemment le cas de prendre l'initiative d'un traité de neutralité. Ce traité eût mis à couvert et les intérêts de l'Espagne et les scrupules de son roi; il eût rassuré la France inquiète des intrigues des émigrés; enfin il eût prévenu une demande faite plus tard avec une hauteur qui rebuta l'orgueil castillan.

Déjà, de l'autre côté des Pyrénées, l'opinion publique était fortement émue. Armée de la peine de mort, l'inquisition arrêtait à la frontière toutes les nouvelles de France, même la correspondance privée. Ce mystère laissait aux émigrés le champ libre. Ils en profitaient pour semer partout l'alarme, ici par des bruits vagues perfidement calculés, là par des révélations feintes qui volaient de bouche en bouche et produisaient sur ces imaginations ébranlées d'étranges impressions.

Aranda chancelait. Le 10 août, les provocations qui, du haut de la tribune, appelaient sans relâche les peuples à l'insurrection, le célèbre décret du 19 novembre, étaient de terribles secousses. Mais le courageux ministre se raidissait, opposant à son maître l'état de ses finances, les dangers d'une guerre pour laquelle rien n'était préparé, nos victoires sur les Prussiens, enfin l'intérêt même du roi prisonnier.

Digitized by Google

Charles IV se résigna encore à convertir en preuves de bon vouloir les témoignages de son impuissance, et il adopta provisoirement la neutralité.

Ce faible monarque ne fut sincère que dans son désir de sauver le chef de sa famille, et il faut reconnaître qu'il mit tout en œuvre pour prévenir l'issue tragique du procès qui allait commencer. Un crédit illimité fut ouvert à Londres et à Paris : à Londres, pour acheter à la politique anglaise son concours à un acte d'humanité ; à Paris, pour tenter quelques membres de la Convention. Quatre de ceux-ci, sourds aux vils conseils de l'intérêt, mais touchés du sort de Louis, ouvrirent l'oreille aux propositions d'Ocaritz, le chargé d'affaires de l'Espagne ; ce furent Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, Salle et Henri de la Rivière. On convint d'attendre l'effet des premiers discours touchant le procès pour présenter ensemble, et le traité de neutralité que le ministre Bourgoing venait de négocier à Madrid, et une note confidentielle où Charles IV reconnaissait la république, offrait sa médiation près des autres puissances, et se portait garant de la conduite de Louis qu'il aurait recueilli dans le midi de la Péninsule.

Est-il besoin de dire que la remise de ces notes subit l'accueil de colère et de menaces qui attendait alors toute communication de l'étranger ?

L'Espagne, cependant, y mit une noble et touchante persistance ; mais c'était un souffle dans une tempête, et ces derniers efforts de la diplomatie, qui auraient plutôt aggravé la cause du malheureux monarque si quelque chose avait pu l'aggraver, ces efforts ne servirent qu'à adoucir les dernières heures de son agonie. On assure, en effet, qu'à la nouvelle de ces démarches, un rayon d'espoir pénétra dans la tour du Temple, et que l'infortuné prisonnier sembla un moment s'abandonner aux doux rêves d'une terre d'exil et de repos, dans quelque solitude de la Sierra-Morena, « *où du moins*, disait-il, *on ne lui aurait point disputé les droits du père de famille et du laboureur.* »

Dans la terrible nuit du 16 au 17 janvier, on venait de dépouiller le scrutin de vie et de mort, quand, au milieu du tumulte, le président annonce un message, une note pressante. Surprise, l'Assemblée s'apaise un moment ; elle écoute. C'était une dernière démarche de l'Espagne encore, une dernière supplication pour la vie du condamné ; mais aux premiers mots, la tempête suspendue se relève, et l'on n'entend plus que la voix tonnante de Danton, qui veut « *que sur-le-champ, pour punir l'Espagne de son insolence, on lui déclare la*

Digitized by Google

« guerre, et qu'on enveloppe le tyran de Castille dans l'extermina-
« tion de tous les rois du continent. »

Le contre-coup du 21 janvier en Espagne fut électrique. En un moment, comme l'éclair, le feu gagna toutes les classes. Conseils, chaires, places publiques, tout retentit d'imprécations contre la France, tout se leva pour la guerre. La noblesse s'exaltait aux fureurs des émigrés; le clergé, les municipalités recrutaient, et, dans les rues de Barcelone et de Valence, la populace, traduisant ses colères à sa façon, pillait, incendiait les maisons de nos concitoyens dont quelques-uns même furent égorgés. C'était une véritable croisade : le général des franciscains levait 10,000 hommes, l'armée des moines entrait en campagne, et les évêques ouvraient aux dons volontaires toutes les églises du royaume, qui, à ce qu'on assure, rendirent bientôt l'énorme somme de 73 millions.

Aranda et l'inertie de son maître furent emportés par l'orage.

Digitized by Google

§ III.

DE L'ARMÉE ESPAGNOLE.

Causes de la grandeur et de la décadence des armées espagnoles. — Elles restent étrangères au progrès de la tactique moderne. — Tentatives de réforme dans l'armée sous Charles III. — Charles IV. — Situation de l'armée espagnole au début de la guerre. — Infanterie. — Cavalerie. — Réserve. — Artillerie. — Génie. — Recrutement. — Avancement. — Services accessoires. — Ensemble, esprit de l'armée.

L'Espagne, en renonçant tout à coup à ses prudentes hésitations, en se précipitant dans le parti de la guerre, cédait à ses instincts chevaleresques plutôt qu'elle ne consultait ses forces et ses ressources; car, descendue depuis longtemps du premier rang des grandes puissances militaires, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

L'histoire s'est plu à développer les causes de la grandeur et de la décadence de cette ancienne dominatrice des deux continents. Ces causes dérivent du même principe, de cet esprit de persévérance et d'obstination dont la nature et les événements ont concouru à imprégner ces rudes habitants d'une terre hérissée d'obstacles, où tous les éléments sévissent, d'une terre qu'il fallut successivement disputer, pendant plus de onze cents ans, aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Romains, aux Barbares, enfin arracher aux Maures, pied à pied, pendant huit siècles. Aussi, quand d'étranges faveurs de la fortune jetèrent tout à coup les Espagnols ainsi préparés sur le champ de bataille des deux hémisphères, n'avaient-ils plus, dans les arts de la guerre, de rivaux au monde. En effet, depuis les Romains, on n'avait pas vu de soldats mieux disciplinés, plus durs aux fatigues, plus fermes au combat. Fruit de traditions séculaires, leur tactique lente, méthodique, toute de prudence, qui leur prescrivait de n'avancer qu'avec tous leurs bagages, de ne combattre que derrière des retranchements, de ne rien donner au hasard, tant d'ordre à une époque où les autres armées couraient au combat à la débandade où, sans souci pour leurs moyens de subsistance, elles se laissaient moissonner par la misère plus encore que par le fer de l'ennemi, tant d'avantages devaient assigner tout d'abord le premier rang

Digitized by Google

et fixer longtemps la victoire à des drapeaux si sagement conduits.

Cependant les guerres civiles religieuses, Gustave-Adolphe, les généraux de Louis XIV, vinrent imprimer à l'art militaire une marche à la fois plus vive et plus régulière. L'Europe s'empressa de suivre ces progrès. L'Espagne, seule, resta immobile. Toute innovation venait se briser contre ses superbes dédains : on osait toucher à l'art où elle était passée maîtresse! Aussi, quelle rapide décadence! C'était avec les meilleures troupes qui fussent au monde que les deux premiers princes de la maison d'Autriche dominaient l'Europe et les Indes; et deux autres règnes s'étaient à peine écoulés, qu'il ne restait plus au pâle et dernier rejeton de cette race éteinte, pour disputer les lambeaux de l'empire de Charles-Quint, que vingt mille mercenaires!

Une dynastie nouvelle devait revivifier la nation; mais l'indolence maladive de Philippe V ajourna, jusqu'au règne suivant, l'action salutaire de l'esprit français. Ce ne fut toutefois que sous Charles III que cet esprit, l'esprit de réforme, éclata franchement au-delà des Pyrénées. Ce monarque, homme éclairé, donna le signal, et, comme chef d'une nation qui devait aux armes sa grandeur passée, ce fut à la réorganisation de sa force militaire qu'il crut devoir consacrer ses premiers et ses principaux soins.

Depuis le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), l'armée espagnole languissait dans l'oisiveté et ne connaissait plus que la vie obscure et assoupissante des garnisons, plus propre encore en Espagne, que partout ailleurs, à engourdir les facultés; car la plupart des garnisons étaient de tristes bicoques d'où les régiments ne sortaient plus, ce qui éloignait du service l'élite de la jeunesse et décourageait ceux qui étaient obligés de servir.

Pour combattre cette funeste influence de l'inaction sur l'esprit militaire de son peuple, Charles III créa des écoles (1). Il appela de France des savants, des ingénieurs; il fonda d'excellentes institutions, un ordre de chevalerie, des établissements pour les officiers pauvres, pour les veuves et les orphelins. Des hommes éminents, que nous allons retrouver sur les champs de bataille, Ricardos, O-Reilly, O-Farril, furent investis des pouvoirs les plus étendus et nommés, à la fois, directeurs de ces écoles et inspecteurs de leurs armes respectives. Mais ces semences de réforme, qui tombaient prématurément sur une terre mal préparée, avortèrent; une tempête d'opposition

(1) L'école d'infanterie était au Port-Sainte-Marie, celle de cavalerie à Ocaña, celle d'artillerie à Ségovie.

Digitized by Google

renversa les novateurs; on ferma les écoles, et leurs directeurs furent relégués dans d'obscurs emplois dont la guerre, qui remet chacun à sa place, devait les tirer.

L'administration imprévoyante et déconsidérée de Charles IV, ses préjugés personnels, achevèrent de ruiner ce qui restait des bonnes institutions ébauchées par son père. Le craintif monarque avait une aversion singulière pour les réunions de troupes : « Ne m'en parlez pas, je ne veux point de ces nouveautés, » répondait-il à un officier général qui l'engageait un jour à réunir un simple camp de manœuvre.

Aussi allons-nous retrouver, en 1793, les Espagnols du seizième siècle. Rapprochement singulier! Les bataillons de volontaires de la république auront aussi plus d'une ressemblance avec leurs ancêtres, ces bandes indisciplinées et pleines de fougue qui allaient, à Pavie, se briser contre les lourdes phalanges péninsulaires. Mais une campagne malheureuse suffira à nos jeunes soldats révolutionnaires pour éclairer leur rapide intelligence, pour discipliner leurs tumultueux élans; et alors on verra tomber, comme par enchantement, devant les légers essaims de nos mobiles tirailleurs, ces lourdes masses espagnoles, ces immobiles machines de guerre, qui n'auront rien changé à leur antique pesanteur.

ORGANISATION AU DÉBUT DE LA GUERRE. — Au début de la guerre, l'armée espagnole se composait de 44 régiments de ligne, de 10 bataillons légers et de 42 régiments de milice.

Les régiments de ligne (dont 9 étaient étrangers, flamands, italiens ou suisses) avaient chacun deux bataillons actifs et un de dépôt. Les deux bataillons actifs ne furent jamais portés simultanément au complet. Ceux qu'on envoyait à la frontière avaient cinq compagnies : quatre de fusiliers, de 160 hommes, et une de grenadiers, de 120; total 760.

Les régiments de milice, qui ne faisaient partie intégrante de l'armée qu'en temps de guerre, formaient le contingent de la couronne de Castille. C'étaient des espèces de colons militaires, habitant leurs villages, vaquant à leurs occupations, et obéissant à des chefs choisis par eux entre les hommes les plus distingués de leurs cantons. Leurs colonels les réunissaient une fois par mois. Ces régiments, appelés du nom des provinces qui les recrutaient, ne se composaient que d'un seul bataillon de 720 hommes, toujours au complet; ils avaient deux compagnies d'élite, grenadiers et chasseurs. Cette organisation remarquable donna les résultats les plus satisfaisants: au début des hostilités, les compagnies d'élite furent portées à la frontière et s'y firent une belle réputation.

La couronne d'Aragon fournissait les miquelets, véritable type de l'infanterie légère, infatigables montagnards, partisans agiles, toujours en mouvement pour éclairer l'armée. Leur service durait ordinairement autant que la guerre.

La Catalogne tenait en réserve ses *soumatens*, c'est-à-dire toute sa population virile, qui, à l'appel du tocsin, dont elle porte le nom, devait courir aux armes, mais seulement quand ses foyers étaient menacés. Les soumatens n'avaient point d'organisation régulière, et c'étaient, le plus souvent, des moines ou les curés des paroisses qui les commandaient.

La cavalerie comptait 12 régiments de 5 escadrons à 180 chevaux; total 10,800. C'était peu pour un pays qui avait fourni 80,000 chevaux à Philippe IV. La multiplication des mulets en Espagne y avait singulièrement appauvri la race chevaline. Du reste, les chevaux et l'équipement étaient parfaits.

Douze bataillons d'élite, la moitié suisses ou gardes vallones, et huit escadrons de carabiniers royaux, formaient, sous le nom de maison du roi, la réserve de l'armée.

Chez les puissances militaires à leur déclin, c'est la supériorité des armes spéciales qui est la dernière à se perdre. L'artillerie espagnole en fournissait la preuve: elle était restée l'honneur de l'armée. Son personnel, qui jouissait d'une protection toute spéciale, était instruit, exercé; on avait conservé l'ancienne organisation française, un seul régiment, dont le chef commandait, sous le titre de colonel-général, l'arme tout entière. Quant au matériel, il foisonnait: c'étaient le Mexique et le Pérou qui fournissaient les métaux; et la fonderie, tout récemment introduite dans la Péninsule, était dirigée par un Français nommé Maritz, qui avait signalé son zèle d'importateur par la profusion de ses œuvres. Là, du reste, comme ailleurs, toujours peu soucieux des progrès de l'art, les Espagnols étaient restés en arrière, en négligeant surtout d'alléger leurs pièces. Aussi allaient-ils, comme dans la guerre de 30 ans, traîner en campagne du canon 24 et des mortiers de tous calibres. Cependant ils devaient bientôt faire connaissance avec l'artillerie volante des républicains, et l'adopter. Leurs obusiers, seuls, avaient déjà une supériorité qu'ils ont conservée jusque dans les dernières années de l'empire.

L'arme du génie se composait d'un régiment de sapeurs et mineurs et de 150 officiers d'état-major qu'on employait indistinctement aux travaux de fortifications et à l'architecture civile.

Le recrutement se faisait par l'embauchage d'abord, puis par les *quintas*, espèce de conscription qui consistait, comme son nom l'in-

Digitized by Google

dique, à prendre au sort un homme sur cinq. Pour la guerre qui s'ouvrait, on n'eut pas besoin de recourir à ce tirage; les volontaires, qui venaient s'offrir de toutes parts, suffirent; même on abusa de cette affluence, car on n'eut pas honte d'enrôler en bandes irrégulières, à la solde du clergé, des hordes de misérables, la lie des villes, qui, sous la conduite des plus effrontés d'entre eux, quelquefois même de criminels graciés, allaient se livrer à d'affreux brigandages, dont les vrais soldats eurent plus d'une fois à rougir.

Les bas-officiers avaient quelques droits à l'épaulette, mais celle-ci se donnait principalement aux cadets. La noblesse n'était de rigueur que dans les dragons.

Pour encourager les armes spéciales, où l'avancement est si lent, on donnait à leurs officiers des grades supérieurs dans le reste de l'armée, qui, de cette manière, se peuplait de sujets instruits. Cet usage est toujours en vigueur.

Les services accessoires se sentaient encore des beaux jours de la monarchie, celui de santé surtout, qui était traité avec un luxe vraiment royal.

Mais, à cette armée si complète dans ses détails, à ce corps dont les formes laissaient si peu à désirer, il manquait l'animation intérieure, c'est-à-dire, la science des manœuvres, l'ensemble, et cette foi réciproque des chefs et des soldats qui double la force des bataillons. L'esprit de l'armée était incertain. Le feu catholique qui avait éclaté au 21 janvier n'avait point d'aliments au fond des choses; c'était une explosion éphémère, déterminée par les excès de la révolution et surtout par les calomnies odieuses qui s'élevaient contre elle dans toute l'Europe, et que l'Espagne avait accueillies avec la vivacité et l'aveuglement des imaginations ardentes et sombres.

Le bon sens national et, par dessus tout, nos succès, amenèrent, dans la deuxième campagne, une réaction si complète, qu'elle prit bientôt sur les événements mêmes de la guerre la plus sérieuse influence. Ce fut aussi un effet du contact de la terre brûlante de France, de ce sol en fermentation, où devaient rapidement éclore les germes de l'esprit démocratique que recélait dans tous ses rangs l'armée espagnole; car c'était l'armée d'une nation dont l'histoire atteste, à toutes ses pages, l'indomptable acharnement à poursuivre, nonobstant les plus désespérantes entraves du despotisme, le fantôme insaisissable de ses libertés, cette idole à laquelle tout Espagnol un peu éclairé ne pouvait voir, sans une admiration sympathique, ses adversaires sacrifier avec tant de ferveur et d'héroïsme.

Digitized by Google

§ IV.

DÉCLARATION DE GUERRE.

Armées : du Midi,— des Pyrénées.— Apathie de part et d'autre des Pyrénées. —Notre ministre à Madrid demande ses passeports.—Déclaration de guerre (7 mars). — Comment elle est accueillie.

La France, depuis le fameux traité de Pilnitz, absorbée dans l'attente des événements qui grondaient vers le nord, songeait à peine à ses provinces méridionales. De ce côté, en effet, le gouvernement s'était borné à étendre, de Bordeaux au lac de Genève, sous le nom d'armée du Midi, un mince cordon chargé d'observer à la fois les Pyrénées et les Alpes. Cette armée, dont l'effectif légal, tout restreint et insuffisant qu'il était (50,000 h.), ne put être complété, était aux ordres du général Montesquiou qui avait à Ruy (Isère) son quartier-général, et à Jalès une réserve centrale de 10,000 combattants.

Cette organisation dura jusqu'au 10 août, qui entraîna la chute de Montesquiou, et bientôt même la dislocation de l'armée du Midi. L'élite de celle-ci fut portée vers les Alpes, au camp de Sessieux, sur l'Isère, et le reste, vers les Pyrénées pour lesquelles la Convention décréta, au commencement d'octobre, une armée de 100,000 hommes. Mais, trois mois après, cette armée n'existait encore que par le décret de sa formation, en sorte que les Pyrénées n'étaient plus même masquées comme auparavant.

Le général Servan, qui venait de se démettre de ses fonctions de ministre de la guerre, avait reçu le commandement de cette armée fictive, dont Toulouse était le quartier général. Sur ses instances, la Convention envoya, faute de mieux, six de ses membres (1) inspecter les places fortes de la frontière d'Espagne. Cette commission trouva les arsenaux vides, les armements à renouveler, les approvisionnements nuls ; mais, dépourvue de toute ressource matérielle, elle se

(1) C'étaient Carnot, Lamarque et Garreau, à l'ouest ; Isnard, Aubry et Despinassy, à l'est.

Digitized by Google

borna à donner quelques ordres, et crut prudent, à son retour, d'atténuer la vérité. Cependant Carnot, qui faisait partie de la commission, plus sincère que ses collègues, dénonça publiquement, sans restriction aucune, le déplorable état des choses; mais il n'y fut rien changé. Enfin, quelques membres des corps administratifs de la Haute-Garonne et des Pyrénées-Orientales étant allés renouveler, à la barre de la Convention, ces plaintes indiscrètes, le gouvernement s'en débarrassa en faisant tomber la tête du rapporteur.

Il n'en fallait pas tant pour accréditer une sécurité trompeuse, qui, du reste, était la même de l'autre côté des monts. Car là, de Barcelone à Saint-Sébastien, on se contentait d'entretenir un simple cordon, et, encore, moins comme noyau d'armée que comme mesure de police. On semblait donc, de part et d'autre, ne plus croire à la proximité de la guerre, quand, le 23 février, le ministre de France à Madrid, qui, depuis la mort de Louis XVI, était en quelque sorte consigné dans son hôtel, Bourgoing demanda ses passeports. Trois jours après, le gouvernement républicain fit mettre l'embargo sur les navires espagnols et distribua des lettres de marque. Enfin, le 7 mars, à la suite d'un long rapport de Barère, la Convention déclara solennellement la guerre à l'Espagne, aux universels applaudissements de l'Assemblée.

Etrange époque! Ces applaudissements provocateurs furent répétés avec enthousiasme par les populations désarmées qui se trouvaient ainsi livrées sans défense à une invasion dont les suites étaient incalculables; et le jour où arriva à Perpignan la nouvelle de la déclaration de guerre fut un jour de fête et de danses publiques! Bientôt même il ne fut plus question que de prévenir les Espagnols, et chacun proposa son plan de campagne. Les uns voulaient faire irruption dans la Haute-Sègre, les autres pénétrer à la fois en Aragon, en Navarre et en Catalogne. Servan, qui avait été mandé à Paris, était, dit-on, l'auteur de ce dernier projet.

Il advint, toutefois, de ces propositions insensées, que les hostilités s'ouvrirent au centre de la Garonne, par l'invasion de la vallée d'Aran, dont une brigade française s'empara en moins de douze heures, le 31 mars (1).

(1) Voir aux notes topographiques, pour les détails de l'invasion et de l'occupation de la vallée d'Aran, la description de cette vallée.

Cette invasion n'eut, au reste, d'autre résultat que celui d'absorber en pure perte, pendant toute cette guerre, 3 ou 4,000 hommes qui auraient été bien mieux placés à une des extrémités de la chaîne.

Digitized by Google

§ V.

PROJETS DE L'ESPAGNE.

Position menaçante de l'Espagne dans l'attaque générale de nos frontières. — Ce qu'aurait pu faire cette puissance. — Motifs qui décident la cour de Madrid à envahir le Roussillon.

L'occupation isolée des sources de la Garonne par une brigade française ne changeait rien à l'état des choses, et nos adversaires étaient seuls en état de prendre sérieusement l'offensive.

Quoiqu'au second rang parmi les ennemis de la révolution, l'Espagne eût consommé notre perte, si, à Madrid, les courtisans inconsidérés qui s'étaient jetés si étourdiment à la tête du parti de la guerre, avaient compris les avantages de leur position.

D'abord, à la marche ascensionnelle et si rapide des violences révolutionnaires vers une crise d'explosion, aux dispositions chancelantes et déjà visiblement hostiles de nos provinces méridionales, il était facile de prévoir qu'il y avait, pour entrer en scène, un moment qui approchait et qu'il fallait épier. En effet, les yeux fixés vers le nord, réduite, ailleurs, à attendre, pour se mettre en garde, l'aiguillon du danger, la France était dans l'impuissance de profiter d'un répit. Si donc les Espagnols, différant jusqu'à l'insurrection de la Vendée, qui était si proche, se fussent alors, sans hésitations ni détours, avancés le long des côtes de l'Océan; ou, si, tardant jusqu'à la crise du 31 mai et bravant alors (la saison le permettait), bravant un de ces obstacles de terrain qu'ils sont si habitués à mépriser sur leur sol perpétuellement montueux, ils eussent brusqué une irruption directe sur Toulouse; si l'ancien drapeau de la France, qu'ils allaient arborer franchement sans même y mélanger leurs couleurs, si le drapeau blanc se fût tout à coup déployé au milieu du midi en feu, quel poids dans la balance de nos destinées, pour rompre un équilibre déjà si chancelant! Mais heureusement qu'aux vues étroites, communes à tous nos ennemis, ceux qui se levaient au-delà des Pyrénées joignaient la timidité et la myopie des faibles. Pour eux, en effet,

Digitized by Google

l'orage qui s'amoncelait sur les côtes de l'Océan était encore sous l'horizon, tandis qu'ils n'avaient qu'à lever les yeux pour lire, dans le ciel de la Méditerranée, des signes manifestes de révolte. Qui sait même si la trahison de Toulon n'entrait pas déjà dans leurs secrets?

Suivant les émigrés qui avaient trouvé asile en Espagne, Charles IV, leur protecteur, n'était guère séparé de la couronne de France que par la tête chancelante d'un enfant livré aux bourreaux de son père (1). Dès lors, le moins qu'un descendant de Louis XIV pouvait prétendre de l'héritage de son aïeul, d'un héritage que se partageait déjà l'étranger, c'était de ressaisir une province qui naguère encore était espagnole, le Roussillon. L'ancienne frontière des Corbières en garantissait la conquête en cas de succès; en cas de revers, ces républicains si audacieux qui, à l'ouest, n'eussent rencontré, jusqu'à Madrid, que des plaines ouvertes et faciles, à l'est, au contraire, venaient se briser contre les rochers et les places fortes de la Catalogne. Pour tous ces motifs réunis, il fut arrêté qu'on envahirait le Roussillon.

L'armée expéditionnaire fut confiée au général don Antonio Ricardos Carillo. Deux autres corps, l'un de 15 à 18,000 hommes, commandé par don Caro Ventura, l'autre de 5,000 seulement aux ordres de Castel-Franco, devaient en même temps, le premier, couvrir la frontière de Guipuscoa et de la Navarre, le second, défendre les gorges de l'Aragon et servir au besoin de réserve à l'armée des Pyrénées orientales. Restait à arrêter un plan d'invasion approprié au théâtre de la guerre, théâtre sur lequel il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil.

(1) Les comtes de Provence et d'Artois étaient considérés par quelques royalistes comme déchus de leurs droits à la couronne, pour n'être pas rentrés sur le sol français après l'ordre formel de leur frère qu'ils abandonnaient.

Digitized by Google

§ VI.

THÉATRE DE L'INVASION.

Des Pyrénées en général. — Pyrénées orientales. — Plaines du Roussillon et de l'Ampurdan. — Diverses combinaisons pour passer d'une de ces plaines dans l'autre. — Le col de Banyuls. — La grande route. — Le col Portell. — Cols qui versent dans le Tech. — Le col Puigmoren. — Les émigrés conseillent un débarquement. — Ricardos se détermine pour le col Portell.

Les Pyrénées se présentent comme une immense muraille qui s'étend en ligne droite d'une mer à l'autre. C'est une chaîne haute, serrée, profonde, qui ne s'abaisse que vers ses deux extrémités, là où passent les chaussées de Bayonne et de Perpignan.

Des bords de l'Océan, la crête s'élève par degrés insensibles, jusqu'aux sources du gâve de Pau. A partir de là jusqu'aux sources de la Garonne, elle se soutient à d'énormes hauteurs, parmi les *Monts-Perdus*, les glaciers, les neiges éternelles; puis elle va en faiblissant jusqu'à l'Ariége. Elle se relève à son entrée dans le Roussillon. Enfin elle redescend, mais avec une extrême lenteur, vers la Méditerranée.

C'est aux sources de la Garonne que commencent les Pyrénées orientales.

Elles se divisent, au point de vue militaire, en deux parties :

La première, des sources de la Garonne au col de la Perche devant Mont-Louis, passe généralement pour impraticable aux armées. Ses crêtes sont tendues; ses vallées, escarpées, sans voies de communication, se présentent debout sur la ligne faîtière.

La seconde partie, de Mont-Louis à la Méditerranée, est le lieu des grandes dépressions, des passages fréquentés, des revers abordables, la partie militaire enfin. Ses vallées s'infléchissent graduellement vers l'est, de telle sorte que les dernières sont franchement latérales.

Celles-ci viennent déboucher dans le Roussillon d'une part, dans l'Ampurdan de l'autre, plaines qui bordent symétriquement la côte, au nord et au sud de la chaîne à son déclin.

Modernes conquêtes du temps sur la mer, comme le témoigne la constitution géologique d'un sol parsemé encore çà et là, dans les

Digitized by Google

bas-fonds voisins du rivage, de flaques d'eau salée, ces deux plaines ont chacune, pour encadrement, une bordure de montagnes, lesquelles, vers Mont-Louis, où la chaîne fait un crochet, se détachent des deux massifs qui jalonnent ce crochet, et vont, de part et d'autre, baigner leurs croupes dans la Méditerranée; en sorte que, prises dans leur ensemble, ces plaines figurent comme deux anses adjacentes, symétriques, qui seraient découpées de toutes parts dans de hautes falaises et séparées par un énorme promontoire.

Il résulte de cette disposition que toutes les fois que la guerre éclate aux Pyrénées orientales, ces deux plaines sont les places d'armes, les champs de bataille obligatoires des deux armées opposées.

Les Espagnols étaient rassemblés dans l'Ampurdan, et il s'agissait pour eux de pénétrer dans le Roussillon.

Or, ils pouvaient : ou forcer directement la chaîne de séparation des deux plaines, ou la tourner.

Dans le premier cas, ils avaient à choisir entre trois passages : les cols de Banyuls-sur-Mer, du Pertus et du Portell.

Le col de Banyuls, en dehors, du côté de l'Espagne, des communications fréquentées, présente, par surcroît, du côté de la France, des débouchés d'une âpreté extrême, lesquels, en outre, viennent tomber, non dans la plaine roussillonnaise, mais dans une saillie de la côte, espèce de cap tout encombré par les derniers soulèvements de la croupe pyrénéenne : d'où il suit que, pour gagner la plaine de Perpignan par cette extrémité, il faut, après avoir passé l'arête-frontière, franchir encore les différentes nervures de cette croupe déployée en éventail; après quoi on vient se heurter à trois postes militaires, Port-Vendres, Saint-Elme et Collioure.

Le Pertus, par où passe la grande route, était la seule voie immédiatement abordable, mais Bellegarde le défendait.

Le col Portell, au contraire, ce pas facile qui s'ouvre à 1,700 toises à l'ouest de Bellegarde, n'était point gardé.

Là s'arrêtait le champ d'un passage direct.

Pour un passage à revers, l'ennemi avait à remonter une des vallées tributaires de l'Ampurdan, pour gagner et redescendre l'une des deux gorges qui courent parallèlement à la chaîne et vont s'ouvrir dans le Roussillon : le Tech ou la Tet. Or, cette double opération présentait des difficultés énormes, surtout à une armée qui ne voulait rien risquer sans son matériel; car elle rencontrait, d'une part, sur son propre sol, des rampes d'une âpreté extrême, pour s'élever

Digitized by Google

jusqu'aux crêtes ; de l'autre, pour descendre dans la plaine roussillonnaise, soit l'étroite et profonde gorge du Tech que surveillaient Pratz de Mollo et Fort-les-Bains, soit le long défilé de la Tet, dont Mont-Louis et Villefranche barraient l'entrée et la sortie.

Le mauvais état de leurs communications intérieures, qui empêchait les Espagnols de se faire, dans les montagnes, une base convenable d'opération, cette difficulté écartait naturellement de leurs projets une combinaison qui eût été pour nous bien dangereuse : celle qui aurait consisté à tourner, par la Haute-Sègre et les sources de l'Ariége, tout le système de défense des Pyrénées orientales, c'est-à-dire, non-seulement nos places fortes, mais encore l'importante chaîne des Corbières, ce grand contre-fort qui, partant d'un massif situé au nord de Mont-Louis, sur la rive droite de l'Ariége, pour aller jusqu'à la mer envelopper le Roussillon, nous compose ainsi une seconde ligne de défense, plus solide peut-être que la ligne correspondante des Pyrénées.

Les émigrés conseillaient un débarquement à la croupe des Corbières. Cette croupe ne laisse entre elle et les étangs de la côte qu'un étroit défilé, qui était alors le seul passage pour communiquer du Roussillon dans l'intérieur. En débarquant à la pointe de Leucate, les Espagnols tournaient donc à la fois nos deux grandes lignes de défense, et, du même coup, bloquaient en quelque sorte la province. Mais l'état de la marine espagnole, la froideur personnelle du chef de ce département, enfin une répugnance prononcée pour les Anglais qui devenaient alors ou se seraient rendus nécessaires, firent écarter ces perfides conseils.

Ricardos avait sous les yeux la dernière invasion du Roussillon, celle du général espagnol comte de Saint-Germain, en 1674. Il résolut de l'imiter, c'est-à-dire, de surprendre le col Portell et de se retourner immédiatement contre Bellegarde, dont la chute ouvrait à son armée la grande route de France.

CAMPAGNE DE 1793

PREMIÈRE PARTIE

MARCHE PROGRESSIVE DE L'INVASION.

CHAPITRE I.

INVASION.

Projets et dispositions de l'attaque. — Déplorable situation de la défense. — Trahison des habitants de Saint-Laurent de Cerda.—Surprise de ce village. — Arles occupé et Fort-les-Bains tourné. — Combat de Céret. — Arrivée à Perpignan de quatre représentants du peuple; leurs actes. — Le général La Houlière se brûle la cervelle. — Passage du col Portell. — Portrait du général en chef de l'armée espagnole.

PRÉPARATIFS. — Décidé à passer par le col Portell, Ricardos fit ses dispositions en conséquence. A l'abri d'un corps d'observation qui se porta en avant de La Jonquère, des travailleurs réparèrent à la hâte la rampe qui se détache de la route de France pour monter vers le Portell. Un parti de soumatens fut jeté dans les montagnes de l'est pour inquiéter le col de Banyuls, et plusieurs milliers d'hommes se rassemblèrent en Cerdagne pour faire diversion par les vallées de la Sègre et de la Tet.

Le quartier général était à Figuères, où stationnaient 4,000 grenadiers royaux; 15,000 hommes étaient cantonnés dans les environs, et l'on portait à 35,000 l'effectif des autres troupes répandues en arrière jusqu'à Barcelone. On avait distribué 40,000 fusils aux Catalans, qui s'organisaient. Des vivres et des fourrages à profusion, une artillerie nombreuse,

Digitized by Google

d'abondantes munitions de guerre, de riches approvisionnements en tout genre, enfin l'équipement complet d'une armée de 50,000 hommes, allaient tous les jours s'entasser dans le port de Roses. On n'attendait plus qu'un signal.

Cependant la défense était encore dans le plus déplorable dénûment. De retour à Toulouse, réduit à l'impuissance, le général Servan accablait de ses plaintes le ministre Bouchotte, qui, aux abois, mal renseigné d'ailleurs par les situations inexactes que lui fournissaient ses bureaux, restait sourd à toute demande. Vingt pièces de campagne expédiées de Paris et quelques bataillons de volontaires occupés à réparer les routes, faute d'armes pour apprendre l'exercice, telles étaient les ressources du dépôt central qui devait alimenter les armées de Bayonne et de Perpignan.

Cette dernière ne comptait guère, en tout, que 8,000 hommes, dont 6,000 renfermés dans nos douze places ou forts de la frontière; en sorte que, pour tenir la campagne, pour garder la frontière, de Mont-Louis à la Méditerranée, nous en étions réduits à : 17 à 1,800 fantassins, 200 gendarmes rassemblés à la hâte et mal montés formant la cavalerie, 40 canonniers, 3 officiers d'artillerie ou du génie, enfin 4 caissons et 60 mulets qui composaient le train des équipages. Encore, de ce triste contingent, c'est à peine si le gouvernement avait fourni le 7e de ligne (ci-devant Champagne) et deux bataillons de dépôt. Le reste avait été improvisé par nos départements méridionaux, par le Roussillon surtout, qui, à l'approche du danger, se ressouvenant de son antique constitution militaire (1), avait réorganisé ses miquelets, ses gardes-côtes, et jusque ses signaux de feux dans les monta-

(1) Cette constitution remontait au quinzième siècle. Au cri de guerre, tous les habitants devaient prendre les armes et marcher sous la conduite de leurs officiers municipaux. Les prêtres mêmes n'étaient pas exempts. On ne pouvait se séparer que sur un ordre du chef suprême.

La conquête modifia, sans la détruire, cette constitution privilégiée. Sous Louis XIV, on répartit la levée en masse en 35 compagnies qui furent affectées à la garde des places fortes. On créa, en outre, 4 bataillons de milice toujours sur pied. Vingt compagnies de 50 hommes, choisis parmi les bourgeois de Perpignan, formèrent, sous le nom de cette ville, un régiment aux ordres des consuls qui avaient, eux, la nomination des officiers. La province devait en

Digitized by Google

gnes, comme aux temps des Maures ou des rois d'Aragon (1).

En l'absence de Servan, qui était allé visiter Bayonne, c'était un vieillard qui commandait à Perpignan la division des Pyrénées-Orientales, le général de la Houlière. Il s'était borné à éparpiller sur la frontière quelques postes insignifiants, sans points de ralliement, sans réserve, sans instructions arrêtées. Il ne faisait pas même observer le col Portell, aux rampes méridionales duquel l'ennemi travaillait ostensiblement depuis les premiers jours de mars. Que faire, du reste, avec 2,000 hommes pour défendre une ligne de 25 lieues de montagnes? Le vieux général avait dû se contenter de surveiller les gorges du haut Tech, où les émigrés du pays avaient établi le foyer de leurs intrigues.

SURPRISE DE SAINT-LAURENT DE CERDA. — Ricardos entretenait des intelligences dans ces gorges reculées qui abhorraient la république et conservaient encore la physionomie et les inclinations catalanes. Le village de Saint-Laurent de Cerda, entre autres, se faisait remarquer par les dispositions les plus malveillantes, si bien que ce fut de là que partit le signal de l'invasion. Vers le 10 avril, en effet, trois des principaux habitants de cette commune, Noël, Costa et Garcias, s'en furent à Figuères offrir à l'ennemi de lui livrer l'entrée de leurs montagnes. Ricardos n'eut garde de repousser la proposition de ces traîtres et se détermina sur-le-champ.

Il choisit pour son point de départ le bourg de Massanet, guidé ici encore par les souvenirs historiques que rappelait ce lieu jadis célèbre de rassemblement (2). Massanet est d'ailleurs, des gros bourgs à l'ouest de la route, le plus avancé

temps de guerre, 12 compagnies de gardes-côtes, de 40 canonniers chacune; elle avait, de plus, à fournir en tous temps, au gouverneur, 68 fantassins, 72 cavaliers et 200 sauve-gardes. Ce gouverneur était assisté d'un lieutenant général.

(1) Les montagnes où devaient être allumés ces signaux de feu étaient : La croix de la Soulane, près Saint-Laurent de Cerda ; la tour de Cos ; le château de Montferrer ; la montagne de Sarrazis ; celle de la Garcie, au-dessus de Céret ; le Saint-Christophe ; les hauteurs de Llauro, de Castellnou, de la Roque ; enfin la Massane.

(2) Le bourg de Massanet est signalé, dans la guerre de Louis XIV, comme un point habituel de rassemblement. L'invasion de 1674 était partie de là.

Digitized by Google

sur la rampe des montagnes, celui d'où partent, pour gagner la vallée du Tech, le plus grand nombre de sentiers.

Quatre bataillons, de 700 hommes chacun, et quatre compagnies d'élite furent désignés pour cette expédition. Partagés en trois colonnes, ces 3,500 hommes devaient monter aux cols de Créu, de Faitg et de Las Illas, d'où, tomber à la fois sur Saint-Laurent, Arles et Céret, de manière à surprendre, à la même heure, tout le haut Tech, appelé Vallspire (*Vallis aspera*). De nouvelles troupes, qui allaient suivre, étaient destinées, les unes à masquer Pratz de Mollo et Fort-les-Bains, les autres à aller recevoir le gros de l'armée à son débouché du Portell.

Prévenu par les menaces indiscrètes et bruyantes des émigrés, La Houlière avait établi à Arles, pour surveiller le Vallspire, un millier de volontaires, qui entretenaient à Saint-Laurent deux compagnies d'un bataillon du Tarn. Ce détachement était faible, mal commandé, et en querelle avec les habitants. Aussi, le danger pressant, on avait résolu de remplacer ces deux compagnies par cinq autres plus solides et aux ordres d'un homme énergique, le lieutenant-colonel Laterrade, ex-constituant, chef du 2e bataillon du Gers. Ce changement devait s'effectuer dans la matinée du 17 avril.

Le maréchal de camp Escoffet, qui commandait les Espagnols, ayant été prévenu, sortit de Massanet le 16 au soir, et ses trois colonnes se mirent à escalader la chaîne dans les directions convenues (1).

Le 17, à la pointe du jour, la garde descendante de Saint-Laurent attendait tranquillement, sur la place du village, les troupes qui devaient la relever, quand tout à coup la montagne se couvrit de baïonnettes. C'était l'avant-garde des Espagnols, le 1er bataillon de Catalogne, qui débouchait.

Saint-Laurent est dans un fond, et les hauteurs n'étaient plus gardées.

(1) La colonne de Saint-Laurent défila par Tapis, le col Créu et Constouge, celle d'Arles prenait par la Soulane d'en Vinyes, le col del Faitg, le Bouach, la Lentelle et le mont Capelle. On va voir qu'elle ne s'engagea qu'à demi. Enfin la colonne de Céret, qui s'égara tout-à-fait, devait passer par le col de las Illas et la Selva.

Nos volontaires, surpris, appellent les habitants à leur secours; mais voyant ceux-ci disparaître, ils sortent précipitamment du village et prennent le chemin d'Arles. Ils avaient à peine dépassé les dernières maisons, qu'une grêle de balles fond sur eux des hauteurs et renverse plusieurs hommes. Alors une terreur panique s'empare des autres; ils se débandent, jettent armes et bagages et s'enfuient vers Arles, poursuivis par les Espagnols qui égorgent quelques traînards. Ils croisent bientôt Laterrade, mais rien ne peut les arrêter. Leur chef, le lieutenant-colonel Bourdès, ne s'arrêta qu'à Perpignan.

Néanmoins, Laterrade continue bravement son chemin. Deux compagnies de Nantais, accourues d'Arles, se joignent à lui.

Vers les dix heures du matin, le brave colonel arrive en présence et prend position sur une hauteur qui plonge le village au nord-est. Mais déjà les Espagnols, au nombre de plus de mille, garnissaient les rochers d'alentour. Les habitants de Saint-Laurent, conduits par les trois traîtres de Figuères, étaient en tête.

Après une tentative inutile pour ramener à leur devoir ces Français égarés, et quelques coups de fusil perdus, Laterrade, reconnaissant qu'il n'y avait point de retour offensif possible, ordonna la retraite, qui se fit avec tout l'ordre possible dans un défilé où trois hommes ne sauraient marcher de front. Il fut recueilli par ceux d'Arles qui se portèrent à sa rencontre.

Ces derniers devaient leur salut à la mauvaise direction donnée aux deux autres colonnes espagnoles qui, chargées de surprendre Arles et Céret, n'avaient pu se frayer passage. En effet, la première, immédiatement rebutée par l'âpreté des lieux, s'était, depuis la veille, rabattue sur le général Escoffet; et la seconde, moins heureuse encore, égarée la nuit dans une affreuse montagne, avait rebroussé chemin et n'était parvenue à se rallier aux deux autres qu'après l'affaire de Saint-Laurent.

Ces trois colonnes réunies, puis d'autres troupes expédiées

Digitized by Google

de Massanet, permirent au maréchal de camp espagnol de se présenter, dès le lendemain 18, avec 4,000 baïonnettes et 200 chevaux, mais sans artillerie toutefois, devant Arles, où venait d'accourir le général Gautier-Kervegen, chef d'état-major de La Houlière, que celui-ci avait immédiatement expédié sur le théâtre de l'invasion.

A l'approche de l'ennemi, Gautier se replia sur Céret, après avoir complété, en passant, la garnison de Fort-les-Bains.

Il y eut à Perpignan un moment d'émotion, quand les feux des montagnes et le canon d'alarme de la citadelle annoncèrent l'entrée des Espagnols; mais la réaction fut prompte, et cette ville, qui avait pris une part ardente aux premiers transports révolutionnaires, montra de la fermeté. On courut aux armes, la garde nationale vint s'offrir, et le 19, un millier d'hommes, moitié volontaires, moitié soldats de ligne, conduits par le général de brigade Willot, partaient pour la frontière, pleins d'enthousiasme, aux cris mille fois répétés de : *Vive la république!*

COMBAT DE CÉRET. — Le 20, les généraux Willot et Gautier, réunis à Céret, se disposaient à quitter la place pour tenter sur Arles un retour offensif, quand parurent les Espagnols. Ils venaient de tourner Fort-les-Bains sans coup férir, en laissant Montboulou à droite, et ils débouchaient par le chemin de la vallée, au nombre de 3,000 environ, sous les ordres du major-général de Ricardos, le comte de La Union.

Céret est un point important. Au débouché du Vallspire dans l'avant-plaine qui précède la campagne du Roussillon, il possède le seul pont que souffrait alors le Tech. La ville, plongée par les hauteurs, n'est pas défendable, mais on pouvait, en s'appuyant aux montagnes, tirer de la position un bon parti.

Quoi qu'il en soit, de tous les partis que l'on pouvait prendre, Willot adopta le plus mauvais. En effet, la ville est séparée du pont par un ravin en avant duquel s'étend une petite plaine, la seule parcelle de terrain uni des environs, la seule, par conséquent, que 1,500 hommes, en présence de 3,000, devaient éviter à tout prix. Or, ce fut précisément ce

Digitized by Google

terrain que choisit le général français, là qu'il rangea sa petite troupe, perpendiculairement au chemin, sa droite au Tech, sa gauche au pied des hauteurs et appuyée à un petit bois d'oliviers.

Cette gauche fut rapidement tournée, et notre ligne, prise à dos et mise en déroute, eût été tout entière précipitée dans le torrent, qui ce jour-là n'était pas guéable, si l'énergie d'un bataillon de Champagne, commandé par le brave lieutenant-colonel Sauret, n'avait donné aux fuyards le temps de s'écouler par le pont et la route du Boulou.

Nous laissions sur place nos quatre pièces de canon, dont une avait éclaté à la première décharge, et 200 hommes tant tués que blessés. Plusieurs se noyèrent dans le Tech.

SUITES. — Les fuyards allèrent porter l'alarme dans Perpignan; mais d'autre part, heureusement, accouraient dans cette place consternée quatre représentants du peuple qui prirent sur-le-champ les mesures les plus vigoureuses. Ils décrétèrent l'état de siége; mirent en réquisition, jusqu'à concurrence du strict nécessaire, tous les grains, approvisionnements de bouche et de fourrages des communes environnantes; adressèrent aux départements voisins d'énergiques appels aux armes; ordonnèrent à Willot d'aller à Toulouse rendre compte de sa conduite; enfin, suspendirent La Houlière à cause de son grand âge. Cet infortuné vieillard, ne pouvant supporter l'affront fait à ses cheveux blancs, se brûla la cervelle.

On reprit courage; mais ce qui, dans ces premiers jours de trouble, devait le plus efficacement contribuer à nous sauver, ce fut la timidité des Espagnols qui ne surent point profiter de la hardiesse de leur début. Et en effet, ils ne se préoccupèrent plus que du passage de leurs convois, de leur artillerie, du gros de leur armée, par le col Portell d'où allait partir leur ligne d'opération.

Ils employèrent la journée du 21 à reconnaître le débouché de ce col et à se répandre sur la rive droite du Tech jusqu'à Palau.

Le lendemain, l'arrivée de dix compagnies de grenadiers et

Digitized by Google

de deux escadrons d'élite, leur permit de se renforcer le long de la rivière et de battre la campagne jusqu'en vue de la citadelle de Perpignan.

Le 23 et les jours suivants, 2,000 hommes travaillèrent sans relâche aux deux rampes du Portell.

Cette nouvelle route partait de la grande chaussée de France, à un quart de lieue au sud de La Jonquère, et montait, en se développant sur le versant des contre-forts, jusqu'au col. Elle descendait le long de l'arête qui sépare les gorges de las Illas du hameau de Riunoguès, et aboutissait à Maureillas, d'où un embranchement allait, à travers les coteaux, gagner Céret qui était destiné à servir de place d'armes, comme dans l'invasion de 1674.

Le 26, une première pièce de siége passa : elle était attelée de 40 mules. Immédiatement, l'armée espagnole commença à défiler, et bientôt elle se trouva en mesure de pénétrer jusqu'au centre du Roussillon. Mais nos adversaires n'étaient pas si entreprenants, et comme s'ils eussent été effrayés de leur audace, de cette grave infraction à leurs lentes et timides habitudes de guerre, ils allaient revenir sur leurs pas pour ne s'occuper plus que des forts qu'ils avaient eu d'abord l'heureuse inspiration de tourner.

Cette circonspection du général espagnol ne faisait, d'ailleurs, que remplir scrupuleusement les vœux de sa cour sur le Roussillon. Car c'était pied à pied, sans rien hasarder, en gagnant du temps, que l'Espagne voulait *réoccuper*, disait-elle, *une de ses anciennes provinces*. On eût dit même qu'elle se montrait jalouse de reconquérir tout d'abord l'affection de *ses sujets d'autrefois,* tant, dans ses premiers pas sur notre sol, la modération était à l'ordre du jour. Aussi, l'invasion aux Pyrénées, loin de commencer comme au nord, par de sauvages menaces, s'efforça-t-elle, pendant quelques semaines du moins, de se concilier la population, de faire des prosélytes. C'était l'ancien drapeau de la France qui, seul, flottait sur nos clochers envahis; c'était le vainqueur qui, au lieu de frapper des contributions de guerre, soulageait les vaincus e:

Digitized by Google

distribuant, gratis ou à vil prix, du pain aux habitants pau vres de la campagne.

Ces dispositions conciliatrices du gouvernement espagno ne pouvaient évidemment résister à l'épreuve de la lutte acharnée qui commençait; mais s'il eût été dans la nature des choses qu'elles continuassent, Ricardos était bien l'homme de sa nation le plus propre à les seconder. Il appartenait à cette partie de la haute classe, peu nombreuse alors en Espagne, mais distinguée par le mérite, qui, depuis longtemps, suivait avec chaleur le mouvement intellectuel que la France du dix-huitième siècle imprimait à l'Europe, mouvement qui préparait si bien l'ascendant de nos armes. D'un caractère naturellement doux et humain, timide même et irrésolu, d'ailleurs un peu affaibli par l'âge, il était, en outre, vivement préoccupé de la faute que commettait l'Espagne en tournant ses armes contre la France; et il persistait à ne voir, dans cette rupture, qu'un accident passager.

Tel était l'homme privé et l'homme politique. Quant au général, il était sage, mais ordinaire et sans grande expérience : car c'est à peine s'il avait entrevu un champ de bataille, lorsque, tout jeune encore, il servait en Italie comme cadet, dans le régiment de son père. Toutefois, pendant le demi-siècle qui s'était écoulé depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, les hauts emplois dont il avait été investi, et vingt-trois ans de grade de lieutenant-général, avaient développé en lui quelques-unes des qualités du commandant en chef, celle d'administrateur principalement (1). Du reste, nous allons le juger à l'œuvre.

(1) Chargé successivement d'organiser le système militaire de la Nouvelle-Espagne et de régler, avec des commissaires français, les points litigieux de la frontière des Pyrénées, Ricardos avait puisé dans ces travaux et la science de l'administration, et l'esprit d'ordre qui se fit toujours remarquer dans son armée, enfin une connaissance exacte du terrain où il allait porter la guerre. Nommé ensuite inspecteur général de la cavalerie (ce qu'on se rappellera à l'abus qu'on lui verra faire de cette arme), les réformes qu'il voulut introduire lui attirèrent une disgrâce à la suite de laquelle il fut relégué dans le commandement de Guipuzcoa. Godoy, qui l'aimait, lui confia l'armée des Pyrénées orientales, au grand désappointement du duc d'Ossuna qui se vengea en suscitant à son rival mille difficultés.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DÉROUTE DU MAS DEU.

Attitude des représentants du peuple. — Effrayante infériorité de la défense. — Arrivée du général de Flers. — La société populaire de Perpignan organise un comité militaire et prétend diriger le nouveau général. — Arrivée du général Dagobert. — Sa popularité. — Son plan de défense par les Aspres. — Ce plan est discuté au comité de la société populaire. — Il est trouvé téméraire. — On se décide à occuper la presqu'île du Rear. — Vices de cette position. — Camp du mas Deu. — Dagobert en reçoit le commandement. — Les Espagnols viennent nous attaquer. — Combat et déroute du mas Deu. — Situation désespérée.

SITUATION. — Les quatre représentants du peuple accourus à Perpignan le 20 avril, le jour même de la déroute de Céret, étaient : Leyris, spécialement désigné pour les Pyrénées-Orientales, et trois députés dont la mission, plus étendue, embrassait tous les départements limitrophes de l'Espagne, Rouyer, Brunel et Le Tourneur. Ce dernier était un officier du génie distingué, ami de Carnot, dont il fut plus tard le collègue au comité de salut public et au Directoire. Il devint l'âme de la défense. Leyris, auquel s'adjoignirent deux autres conventionnels, Gaston (de l'Aude) et Fayan, parcoururent les départements voisins, recrutèrent partout des soldats, organisèrent des bataillons et suppléèrent, par l'activité révolutionnaire, à l'expérience qui leur manquait nécessairement dans une tâche si nouvelle pour eux et si difficile. Ils furent, du reste, ardemment secondés : car si la cause de la liberté était celle de la France entière, c'était avec toute la véhémence du climat que l'on se passionnait pour elle au pied des Pyrénées. « De toutes parts, des défenseurs de la patrie sont accourus et accourent à notre voix, » écrivait, le 4 mai, à l'Assemblée souveraine, le représentant Gaston. Et en effet, Perpignan compta bientôt sous ses murs 12 à 13,000 hommes. Mais 9,000 seulement étaient armés tant bien que mal, et

Digitized by Google

1,500, en état de combattre; encore plus de la moitié de ces derniers ne figuraient-ils parmi les vieilles troupes que parce qu'ils étaient sous les drapeaux depuis six mois! Nos douze places ou forts de la frontière avaient, contre la règle, mais forcément, absorbé nos meilleures troupes, nos têtes de colonnes. Pour faire face à 15,000 fantassins parfaitement équipés que les Espagnols pouvaient déjà mettre en ligne, outre ceux qui bloquaient nos postes fortifiés, nous en étions donc réduits à 700 soldats de ligne et 8,300 volontaires armés de fusils de tous calibres, la plupart sans baïonnettes. Quant au reste, la disproportion était plus effrayante encore : ainsi, à 4,000 cavaliers d'élite, à une artillerie de 60 pièces de campagne, dont le personnel non plus que le matériel ne laissaient rien à désirer, qu'avions-nous à opposer? 50 dragons sans sabres, 300 gendarmes ou gardes nationaux à cheval, sans organisation ni discipline, et, pour servir une vingtaine de bouches à feu fondues à la hâte et non éprouvées, une quarantaine d'artilleurs sans instruction! Par surcroît, il y avait profusion de généraux, sans que les rênes du commandement eussent été saisies par une main ferme et respectée. Car le divisionnaire qui remplaçait provisoirement La Houlière (auquel on avait même, un moment, donné pour successeur un général de brigade nommé Champron), le général Grandpré, n'étant qu'intérimaire, n'exerçait aucune influence. (Voir l'état de situation au 1er mai.)

Cependant un chef était attendu. Jugeant avec raison que la défense d'une ligne de 90 lieues, quand surtout l'on ne pouvait agir qu'aux deux points extrêmes, était beaucoup trop étendue pour un seul homme, le comité de salut public venait, par arrêté du 30 avril, de partager le commandement des Pyrénées entre Servan qui était encore et resta à Bayonne, et le général de Flers qui arriva le 14 mai à Perpignan.

Jeune homme de 36 ans, plein d'énergie et de courage, de Flers (1), qui avait un instant commandé en chef l'armée du

(1) De Flers était né en 1756, d'une famille noble. Entré fort jeune au service, comme il avait montré quelque penchant pour la révolution, il fut nommé maréchal de camp en 1791, et placé sous les ordres de Dumourier, au

Digitized by Google

Nord, venait de rendre un éminent service à la république, en lui conservant, par sa belle capitulation de Bréda, 18,000 défenseurs qui semblaient perdus pour elle. Mais il arrivait d'une armée suspecte, et il était précédé par les soupçons qui planaient alors sur tout l'ancien état-major de Dumourier. Flers, d'ailleurs, était trop calme, trop froid, dans une crise où l'entraînement était une arme si puissante. Aussi, ne tarda-t-il pas à être débordé.

La société populaire de Perpignan, dont faisaient partie toutes les autorités administratives du département, avait organisé dans son sein un comité militaire. Là s'était rué tout ce qu'avaient de plus ardent les Jacobins du pays. Aussi ce comité afficha-t-il immédiatement la prétention de diriger le nouveau général. Et cependant il ne savait pas même, cet étrange conseil, défendre sa porte à la trahison la plus effrontée. Car il faut le rappeler à la confusion de ceux qui, dans ces temps d'orage, prostituent leur confiance au premier déclamateur venu, l'homme qui dominait ce club était un impudent aventurier, un vil espion, un moine espagnol, qui cumulait le grade de chef de bataillon avec la cure de Pollestres. *Ce nouveau Simon*, comme on l'appelait, faillit, le croirait-on, supplanter le général en chef! Plus tard, quand notre perte lui parut consommée, le misérable alla rejoindre les Espagnols (1).

Malheureusement, de honteuses défections avaient rendu suspects tous les gens de l'art : on ne les écoutait plus, l'esprit révolutionnaire repoussant, presque à l'égal des autres, les privilégiés du savoir et de l'expérience. Il y eut, toutefois, une sorte d'exception en faveur d'un homme de guerre.

Cet homme était cependant, non-seulement, comme de Flers, un suspect d'origine, un patricien dédaigneux de la foule, d'humeur impérieuse, mais, chose surprenante, un

camp de Maulde, où il fut grièvement blessé. Promu général de division, il servit comme tel en Belgique, puis en Hollande où, un moment, il commanda en chef, en l'absence de Dumourier qui était allé se faire battre à Nerwinden. Il fut condamné à mort en juillet 1794.

(1) Cet aventurier se nommait Pépé Taqui. Il disparut le 30 août, après le passage de la Tet par les Espagnols.

Digitized by Google

royaliste de conviction, qui ne prenait guère, que dans ses rapports officiels, le soin de dissimuler son antipathie pour la cause qu'il servait. C'était Dagobert de Fontenille. Il était arrivé à Perpignan un jour avant le général de Flers, le 13 mai.

Un de ces contrastes saisissants qui subjuguent la foule, valut immédiatement à Dagobert son étrange privilége : dans un corps affaissé en apparence sous le poids de la vieillesse (1), il portait l'âme fougueuse d'un jeune homme. Passionné, entraînant, il avait quarante années de beaux services pour garantir une réputation de bravoure et d'habileté qui ne s'était jamais démentie, et à laquelle il venait d'ajouter un nouveau lustre par sa conduite brillante à l'armée du Var qui l'envoyait à celle des Pyrénées.

Le *vieux* général (c'est ainsi qu'il se laissait appeler, bien qu'il n'eût que 57 ans), proposa, dit-on, dès son arrivée (il connaissait depuis longtemps cette frontière) un plan hardi, le seul parti qu'il y avait à prendre si l'on voulait tenir la campagne, l'occupation des Aspres.

Les Aspres sont les racines du Canigou : c'est le soubassement étagé de ce pic énorme qui, en surgissant brusquement au milieu de la plaine roussillonnaise, y a propagé au loin les ondulations de son soulèvement; c'est la région montagneuse qui, adossée à la croupe orientale de ce grand contre-fort des Pyrénées, descend en amphithéâtre entre le Tech et la Tet, jusque vers la route d'Espagne. Considérées comme position stratégique, les Aspres occupent le centre des trois lignes d'invasion du pays et touchent aux débouchés de la grande chaîne. Comme champ de bataille, comme réduit de la défense surtout, elles offrent, dans un court intervalle et disposée à souhait, toute la série des positions imaginables, depuis les cimes granitiques qu'on ne peut plus franchir, jusqu'aux dernières rides qui vont mourir dans une plage de

(1) Dagobert de Fontenille (Luc Auguste Siméon) était né le 8 mars 1736, à la Chapelle en Juger, diocèse de Coutances, baillage de Saint-Lo. Il paraissait fort âgé et on lui donnait 75 ans, comme si l'on eût interverti les chiffres de son âge réel (57). Tous les historiens qui ont parlé de ce général l'ont représenté comme un vieillard.

Digitized by Google

sable. C'est le vrai lieu de la défense du Roussillon ; c'est de là que Dagobert promettait, assurait-on, d'*enchaîner l'ennemi aux rives du Tech.*

Apocryphe ou non, un plan de défense attribué à Dagobert et au surplus digne de lui, fut discuté dans le club militaire. On y exposa : « comment, des Aspres, en menaçant le col « Portell, unique issue de l'ennemi, on pourrait arrêter celui-« ci, dès ses premiers pas, ou s'attacher à ses flancs s'il osait « avancer ; comment on contrarierait le siége de Bellegarde « et l'on ferait valoir trois postes inertes, Fort-les-Bains, Pratz « de Mollo et Villefranche ; comment, par des marches auda-« cieuses, *dont les Espagnols ne pouvaient pas même soupçon-« ner la possibilité, on irait semer l'alarme sur leurs derrières « et l'on rentrerait par la brèche du Portell*; comment, sur un « terrain tout bouleversé, on paralyserait une artillerie formi-« dable, une cavalerie à laquelle on n'avait rien à opposer ; « comment enfin l'élan, l'intelligence, l'enthousiasme de nos « jeunes volontaires, suppléeraient à leur inexpérience, quand « ils n'auraient plus devant eux que la lourde infanterie de « leurs pesants adversaires. »

Rien n'allait, en effet, au génie révolutionnaire comme une guerre de montagnes, au milieu et avec l'appui d'une population soulevée qui avait à défendre ses propres foyers.

Ces idées, d'ailleurs fort sensées, qu'on mettait sous le patronage d'un vieil officier de la guerre *de Sept ans*, étaient neuves, hardies ; cependant, chose étrange, elles parurent téméraires aux fougueux clubistes de 1793, et peu s'en fallut qu'ils ne criassent à la trahison : on découvrait Perpignan ! Alors on proposa de se retrancher sous les remparts de la citadelle. C'était, après le projet des Aspres, ce qu'il y avait de mieux à faire. Mais cette autre proposition fut trouvée pusillanime, et l'on s'arrêta au parti moyen, c'est-à-dire au plus mauvais : il fut décidé que l'on prendrait position entre les Aspres et Perpignan, dans la presqu'île du Rear, qui a tous les défauts de la plaine, sans être assez rapprochée de Perpignan pour en tirer une protection efficace.

On appelle *presqu'île du Rear* la langue de terre comprise

Digitized by Google

entre les deux torrents qui sont les déversoirs intérieurs des Aspres, le Rear (*rivus Arduus*), et la Cantarana. Ces torrents, après avoir coulé dans une direction à peu près parallèle, se réunissent un peu au-delà de la route d'Espagne qu'ils traversent à un myriamètre environ de Perpignan. Ils ne sauraient passer pour des lignes de défense; leurs lits sont, il est vrai, profondément encaissés, mais sans eau ordinairement. Quant à la presqu'île, elle est formée par une série de petits plateaux découverts qui dominent à peine le terrain environnant.

A la hauteur de cette position, mais à une distance de deux à trois petites lieues à droite et à gauche, s'élèvent deux gros bourgs, Thuir et Elne, qui présentent deux bonnes positions pour garder les communications de Perpignan avec les places de la montagne d'une part, et de la côte de l'autre. Nous y avions établi, dès les premiers jours de mai, deux détachements. Celui de Thuir venait d'être menacé, le 11, par une forte reconnaissance partie de Céret, laquelle, heureusement, avait été arrêtée en route par une de ces pluies si fréquentes au printemps dans ces contrées, pluies dont quelques heures suffisent pour changer les moindres cours d'eau en des torrents infranchissables.

De Flers n'était nullement d'humeur à plier sous l'informe autorité d'un club; il pouvait, d'ailleurs, compter sur l'énergique appui du représentant Le Tourneur qui, par son exemple et son caractère, était homme à faire respecter l'indépendance du commandement. Néanmoins, la décision du club fut celle du général en chef, qui résolut de s'établir dans la presqu'île. « Cette position, écrivait-il au ministre, protége « nos cantonnements, favorise nos encadrements et place « les troupes loin des délices de Perpignan. » Ces raisons furent du moins les seules que de Flers fit officiellement connaître pour justifier sa grave détermination.

Il chargea Dagobert de tenir la campagne avec 5,000 hommes d'infanterie, nos 300 gendarmes à cheval et 15 pièces de canon : petit corps qui fut appelé avant-garde, bien qu'en réalité il constituât la presque totalité de nos forces.

Le général commandant l'avant-garde alla donc, le 17, s'é-

Digitized by Google

tablir dans la presqu'île. Il prit position entre le mas Deu (prononcez Déou) (1), ancien couvent de Templiers, assis sur un plateau près de la grande route, et le mas Conte qui couronne, à 1,500 mètres à l'ouest, une autre éminence du terrain. Dagobert fit en outre occuper, sur son extrême gauche, les collines qui bordent à l'est la route d'Espagne, et qui sont connues sous le nom de hauteurs du Rear. Il appuya ce détachement à une ruine appelée encore *château du Rear,* qui s'élève sur ces hauteurs, un peu en arrière du mas Deu. Malheureusement, il négligea deux précautions dont son alarmante infériorité lui faisait une loi impérieuse : il omit de se retrancher et de rallier à son camp les deux détachements d'Elne et de Thuir; double faute dont les conséquences ne se firent point attendre.

COMBAT DU MAS DEU. — En effet, Ricardos n'attendit que le temps strictement nécessaire pour donner aux eaux, qui interceptaient les communications, le temps de se retirer, et quarante-huit heures après notre installation dans la pres-

(1) L'orthographe des noms de lieux est une difficulté particulière aux contrées dont nous nous occupons, contrées où le français et le catalan se confondent. Nous avons suivi l'orthographe que l'usage a fait prévaloir, sorte de moyenne entre les deux langues, mais qui, pour cette raison, n'est guère, que dans la moitié des cas, en harmonie avec notre manière de prononcer. Il est donc nécessaire d'indiquer sommairement les règles générales de la prononciation catalane :

L'*a* et l'*e* se confondent quelquefois au commencement et à la fin des mots. Ainsi on prononce indifféremment : *Espolla* ou *Aspolla*, *Ribas* ou *Ribes*.

L'*e* dans le corps d'un mot, est toujours fermé, comme dans *mas Deu* qui se prononce comme si l'*e* était accentué.

L'*o* a très-souvent, surtout à la fin des mots, le son de l'*u* qui se prononce *ou*. Exemple : *Bolò* prononcez *Boulou* ; on a même fini par écrire comme on prononce, *Boulou*. L'accent sur l'*ò* indique à coup sûr le son de l'*ou*.

Le *b* et le *v* se confondent, comme dans toutes les langues méridionales.

Le *gu* se prononce comme s'il y avait un *i* : *Figuères*, prononcez *Figuières*.

Ll se prononce *il* ou *li* : *Portell*, prononcez *Porteil*; *Llers*, prononcez *Liers*.

L'*ny* correspond au *gni* français : *Banyuls*, prononcez *Bagniuls*.

Le *j* se rapproche du *g* dans la prononciation : *Costoja* prononcez *Coustouge*.

Le *qu*, suivi d'une voyelle, se prononce comme s'il y avait un *i* : La *Jonquère*, prononcez la *Jonquière*.

L'*r* et l'*s* se doublent rarement et se prononcent rudement, l'*s* à peu près comme le *z*.

L'*x* se prononce comme le *ch* : *Taxou*, *Baxas*, prononcez : *Tachou*, *Bachas*.

Digitized by Google

qu'île, le 19, il portait de Céret sur le Boulou toutes ses forces disponibles : 12,000 fantassins, 3,000 chevaux et 24 pièces de canon.

Le 20, à la pointe du jour, ces troupes débouchaient en vue du mas Deu. Elles étaient disposées sur trois colonnes qui suivaient la route de Perpignan d'une part, les chemins de Tressères et de Villemolaque de l'autre.

La droite, commandée par le duc d'Ossuna, devait prendre en flanc le mas Deu; le centre, rester en observation; la gauche, général Curten, porter le coup décisif.

Dagobert avait sa gauche passablement appuyée au sommet du talus assez rapide, et alors boisé, qui raccorde la presqu'île avec la grande route, mais sa droite restait en l'air. Inquiet pour cette aile, que menaçait la marche oblique de Curten, et renonçant, ce qui était une faute, à disputer le passage du torrent, il se hâta de refuser sa droite en arrière du mas Conte et la fit serrer à un petit vallon qui coupe transversalement la presqu'île, à la hauteur de Trouillas.

A cinq heures du matin, la canonnade engagea l'action. Les Espagnols étaient parvenus à amener 14 pièces en face du vallon, ce qui obligea Dagobert à concentrer de ce côté la presque totalité de son artillerie. Celle-ci, bien postée, bien servie, prit bientôt le dessus et imposa plusieurs fois silence au canon de l'ennemi.

Ce combat d'artillerie se prolongeait depuis trois heures, et à l'avantage des Français, quand Ricardos, impatient, débouche de Villemolaque avec quatre régiments de cavalerie et s'élance dans le vallon pour charger nos pièces. Mais à peine a-t-il atteint l'entrée du rétrécissement, qu'il est criblé de mitraille et forcé de battre en retraite.

Trop pressé de poursuivre cet avantage, Dagobert, qui ne s'était point ménagé de réserve, dégarnit sa gauche pour sa droite. Ossuna s'en aperçoit, se précipite sur le mas Deu et l'enlève. Les défenseurs s'enfuient par le bois de Caseneuve vers le château du Rear.

Cet échec était décisif, mais le *vieux* général était opiniâtre; sa gauche est perdue : il se maintiendra à droite jus-

Digitized by Google

qu'à sa dernière gargousse. Le feu continue donc, mais il cesse enfin, faute de munitions. Alors les colonnes ennemies s'élancent dans le vallon et en escaladent les berges. En vain, pour empêcher leur formation sur le plateau, Dagobert se jette à la tête de ses 300 gendarmes et fait sonner la charge, il est lâchement abandonné par ces cavaliers indisciplinables qui, au moment où leur général a un cheval tué sous lui et se voit enlever son aide de camp, tournent bride sans même croiser le fer, et s'enfuient aux cris de : *Sauve qui peut!* en culbutant l'infanterie, dont ils entraînent une partie dans leur déroute.

Dagobert supporte encore vaillamment ce dernier coup. Chargé par la cavalerie, il forme en carré le reste de sa troupe, se retire lentement de la presqu'île, et va s'appuyer au mas Forcade. Tant de fermeté finit par lasser les Espagnols : bientôt ils ne tentent plus qu'une poursuite molle et décousue. Leurs escadrons essayent bien, un moment, de passer sous le feu des hauteurs du Rear, dans le but de nous couper la route de Perpignan, mais la bonne contenance de l'artillerie du *château* les force à reculer. Alors, rebutée, harassée de fatigue, l'armée espagnole commence (par la droite) sa retraite sur le Boulou, emmenant, pour tout trophée, 2 pièces de 4.

Cependant cette étrange mollesse permettait aux Français de se reconnaître. Flers s'était porté, avec 1,200 hommes, en avant de Perpignan, au Serrat-d'en-Vaqué; il y ralliait les fuyards et s'ébranlait déjà pour marcher au secours de Dagobert. Celui-ci, de son côté, se disposait à reprendre le mas Deu qu'on lui abandonnait, quand un nouvel ennemi, contre lequel tous les efforts de la vaillance sont impuissants, vint l'accabler sans retour. Comme le jour tombait, le bruit se répand parmi nos soldats que les Espagnols reviennent en force, et soudain les rangs sont rompus; on se précipite à la débandade vers les troupes de Flers, qui sont entraînées; et toute cette foule va, dans le plus affreux désordre, se ruer sous les murs de Perpignan. La place, à son tour, prend l'alarme, ferme ses portes et couvre de mitraille les fuyards, croyant, dans son trouble, tirer sur des Espagnols.

Digitized by Google

Mais la fortune perdait ses avances avec Ricardos; ce ne fut que le lendemain, en effet, qu'il apprit notre déroute, lui qui, au milieu de cette nuit de confusion, pouvait forcer les portes de Perpignan. Du reste, il eut comme honte de son inconcevable mollesse, car il donna les ordres les plus sévères pour empêcher la divulgation en Espagne des détails de cette journée.

Nous n'avions que 20 hommes tués et 64 blessés; toute l'artillerie, sauf deux pièces, et tous les effets de campement furent retrouvés le lendemain sur le champ de bataille. Mais si la perte matérielle était insignifiante, il n'en fut pas de même de l'effet moral; il fut immense; nous n'avions plus d'armée, et la démoralisation en vint au point qu'un bataillon de volontaires, le 4e du Gard, déclarait publiquement « *qu'il ne voulait plus servir contre les Espagnols* (1). »

Elne et Thuir furent immédiatement évacués; nous étions chassés de la campagne.

La crise paraissait sans remède. C'était l'époque des grands revers sur la frontière du nord, de la mort de Dampierre, de la perte du camp de Famars. Aussi, que répondaient les chefs de l'État aux cris de détresse que leur renvoyaient les Pyrénées? « Vous demandez du lait à une mère épuisée! N'attendez rien que de vous-mêmes. Votre courage nous paraît une barrière suffisante; montrez-vous fiers de cet abandon, et que cette fierté soit votre salut! »

(1) Ce bataillon, de 800 hommes, ayant reçu, du général de Flers, l'ordre de se rendre au camp du mas Ros, resta sourd à trois sommations. A la quatrième, une partie obéit, l'autre résista. Flers dut se contenter de désarmer ces lâches et de les renvoyer ignominieusement dans l'intérieur. (Documents officiels.)

Digitized by Google

CHAPITRE III.

PRISE DES FORTS DE LA FRONTIÈRE.

Faute de Ricardos qui revient sur ses pas. — Sa ligue de circonvallation sur le Tech. — Il fait enlever Argelès et installe un camp près de ce bourg. — Description de Pratz de Mollo. — Les habitants royalistes. — Trahison du gouverneur. — La garnison se retire au fort Lagarde. — La ville ouvre ses portes. — Tentative de ravitaillement par le pla Guillem. — Elle échoue. — Description du Fort-les-Bains. — Blocus. — Batteries dressées pour hâter la reddition. — Le fort ne peut riposter. — Capitulation. — Le fort Lagarde se rend le lendemain. — Description de Bellegarde. — Sa forte position. — Investissement. — Blocus. — Bombardement. — Bonne contenance de la garnison assiégée ; sa composition. — Désertion du capitaine de génie de La Tour, qui va diriger les travaux de l'attaque. — Commencement de siége régulier. — Batterie de brèche. — La place est accablée et son feu éteint. — Délibération du conseil de défense, dont une partie veut s'ensevelir sous les ruines de la forteresse. — Capitulation. — Noble conduite de Ricardos. — Scène attendrissante à Perpignan. — Courage exemplaire des prisonniers de Bellegarde pendant leur captivité.

Heureusement, les lenteurs de nos adversaires allaient nous laisser quelque répit, et nos forts de la frontière, qui avaient été si impuissants à fermer l'entrée du territoire, devaient au moins servir, après coup, à retarder les progrès de l'invasion. Ce retard, toutefois, tint à une faute sur laquelle nous n'avions pas le droit de compter. En effet, au lieu de profiter de sa victoire du mas Deu, qui le rendait maître de la campagne, pour investir Perpignan, seule place qui désormais pouvait l'arrêter, Ricardos allait perdre autour des trois forts qu'il avait habilement dépassés et qu'il eût pu paralyser sans peine comme sans risque, allait perdre tout le fruit de son audacieux début. Il se crut même obligé de prendre, pour couvrir l'attaque de ces forts, les précautions qui eussent à peine été nécessaires, s'il avait eu à observer et à combattre l'armée de secours qu'il venait de dissoudre.

Il avait une ligne de circonvallation naturelle, le Tech. Il se porta en avant, sur la rive gauche. Au centre de cette ligne se présente la belle position du Boulou, précédée d'une petite plaine qui est comme le palier inférieur de la rampe qui monte à Bellegarde. Le général espagnol établit dans cette plaine son camp principal, et, dans le village, son quartier général. La plaine est terminée au nord par un rameau des Aspres, qui court parallèlement au Tech et va se rattacher au pont de Céret. Ricardos déploya son avant-garde sur ce rameau et relia ainsi le Boulou à Céret, c'est-à-dire son centre à sa gauche.

La mer était l'appui naturel de sa droite; de plus, en s'étendant jusque-là, il trouvait l'avantage d'isoler de Perpignan Collioure et Port-Vendres, sur lesquels il avait des vues prochaines; et il comprenait ainsi toutes nos places de la frontière dans une ligne générale de circonvallation.

Restait à choisir un point d'appui sur la côte. Or, il n'y avait pas à hésiter : ce point était évidemment Argelès, gros bourg à cheval sur la route de Perpignan à Collioure, à l'embranchement du chemin qui suit, jusqu'au Boulou, le pied des Albères. Argelès était encore, alors, entouré d'une portion de vieille enceinte continuée par un fossé. Du reste, il n'avait pour défenseurs que 300 volontaires.

Le 23 mai, 3,000 hommes d'infanterie, 240 chevaux et 10 pièces de canon, aux ordres du maréchal-de-camp Crespo, vinrent attaquer cette petite garnison. Elle était trop faible pour résister. Toutefois, elle soutint le feu pendant plusieurs heures et se retira sur Collioure en bon ordre, sans se laisser entamer par la cavalerie ennemie qui la poursuivit jusqu'à moitié chemin.

Les Espagnols occupèrent Argelès, s'y retranchèrent et en firent le réduit et le magasin d'un camp de 4,000 hommes et de 500 chevaux, qui fut établi sur la plage, entre le bourg et la mer, vers le mas Leclerc. Le lendemain, ils s'emparèrent d'Elne, puis de Cornelia où ils surprirent des approvisionnements considérables destinés au ravitaillement de Bellegarde. Ils eurent ainsi deux bons avant-postes échelonnés sur la route

Digitized by Google

de Perpignan. Enfin, ils parcoururent la côte et firent la reconnaissance de nos batteries, qu'ils trouvèrent évacuées.

Sa ligne d'observation ainsi établie, Ricardos ne s'occupa plus que des trois places qu'il tenait bloquées depuis le commencement de la campagne.

PRISE DE PRATZ DE MOLLO.

En tête du Haut-Vallspire, Pratz de Mollo est destiné à garder la descente des passages assez faciles qui mettent la vallée espagnole du Ter en communication avec notre vallée du Tech. C'est une petite ville simplement entourée d'une vieille enceinte qui n'a, pour défendre ses approches, qu'un fortin situé au nord-est, sur le penchant de la montagne. Encore cet unique ouvrage extérieur, appelé fort Lagarde, n'est-il qu'un entassement mesquin de maçonneries accolées sans art et sans suite au noyau d'une de ces tours antiques que l'on rencontre à chaque pas dans les Pyrénées (1).

Pratz de Mollo avait fait ses preuves dans les anciennes guerres, et il jouissait d'une certaine réputation qu'il devait, il est vrai, bien moins à ses faibles remparts qu'à l'humeur belliqueuse des habitants du pays, intrépides montagnards qu'on vantait jadis à Louis XIV comme les seules troupes bonnes pour opérer dans ces rudes contrées (2). Mais le Vallspire, Pratz de Mollo surtout, haïssait la révolution et servait les émigrés. La garnison était composée d'un détachement du brave régiment de Champagne; mais que pouvaient 250 hommes contre une population hostile, contre un gouverneur qui trahissait?

(1) Ces tours datent du moyen âge. Perchées, la plupart, sur des pics isolés, mais à portée des passages principaux, elles servaient à la fois, et de vigies pour avertir la plaine, et de postes défensifs pour intercepter les détroits des montagnes. Ce système de fortification était imité des Maures qui en avaient fait, en Espagne, une heureuse application.

(2) Le duc de Noailles écrivait à Louis XIV : « Cet exemple prouve combien « il est important d'avoir, sur la frontière d'un État, une population qui croit « avoir spécialement le droit de défendre ses foyers, et qui tient à honneur « cette espèce de privilége exclusif. »

Digitized by Google

Cet homme, nommé Lefèvre, était l'ancien gouverneur, qu'on avait eu l'imprudence de laisser en place, malgré ses opinions monarchiques hautement avouées. Profitant du fâcheux effet produit par la désertion du capitaine du génie Sainte-Croix qui avait passé aux Espagnols dès les premiers jours du blocus, aidé ensuite par les royalistes qui l'entouraient, il parvint à persuader à la garnison qu'elle ne pouvait tenir dans la ville et qu'elle devait se retirer au fort Lagarde.

Cette retraite fut exécutée le 25 mai.

Alors l'indigne gouverneur se rendit clandestinement près de D. J. de Calva qui commandait le blocus. Il commença par déclarer que, malgré ses efforts, les troupes sous ses ordres refusaient de se rendre; mais, en revanche, il apportait les plans et les états de situation du fort Lagarde, du Fort-les-Bains, de Bellegarde même; enfin, il offrait au général espagnol de l'introduire dans la ville.

Ceci se passait dans la nuit du 25 au 26 mai. Profitant des ténèbres, les Espagnols partirent du Tech (village voisin), suivirent le bord du thalweg jusqu'à portée du canon de la ville, dépassèrent celle-ci en tournant par la droite le fort Lagarde, et redescendant ensuite dans la vallée, en amont de la place, ils se glissèrent le long de la rive gauche jusqu'à la porte d'Espagne qu'ils trouvèrent ouverte par les soins des royalistes de l'intérieur.

On savait que le fort Lagarde avait encore des vivres pour un mois et que sa garnison n'était point disposée à se rendre avant de les avoir consommés. On prit donc patience jusqu'à la reddition de Fort-les-Bains dont on connaissait la détresse, et dont la chute entraînait fatalement celle du fort Lagarde.

Cependant, le jour même où Pratz de Mollo se livrait aux Espagnols, le général de Flers commençait une expédition qui avait pour but de ravitailler cette place. En effet, le 25, à *minuit*, un convoi partait de Perpignan et allait s'organiser à Villefranche d'où il devait se porter sur Pratz de Mollo. Car, de Villefranche, on peut gagner directement la vallée du Tech en remontant la gorge de Vernet et en franchissant la croupe occidentale du Canigou, au pla Guillem, qui est un des

Digitized by Google

passages les plus élevés, les plus sauvages, de ces âpres régions.

Le convoi, commandé par un nommé Viennet, se composait de 8 compagnies de miquelets ou chasseurs des Pyrénées-Orientales, du bataillon de l'Aude dont Viennet était le chef, et de quelques détachements de troupes de ligne. Ils escortaient 350 paysans qui portaient chacun 25 livres de farine et une bouteille d'eau-de-vie. Les miquelets formaient l'avant-garde et devaient diriger le convoi par les gorges de Sahor.

A l'entrée de la nuit du 27 au 28, Viennet quitta Villefranche et alla bivouaquer dans la montagne, afin de traverser les neiges le plus matin possible, avant leur ramollissement par le soleil. L'avant-garde marcha avec résolution et promptitude, de telle sorte qu'au point du jour elle abordait le plateau. Malheureusement, le convoi n'avait pu suivre; même il avait commencé un mouvement rétrograde; car l'indiscipline des troupes, l'ineptie du chef, la trahison enfin ou la peur, y avaient jeté une confusion extrême. Cependant l'avant-garde ayant donné l'éveil, les Espagnols, au reste déjà prévenus, s'étaient emparés des principales hauteurs qui dominent la descente vers le Tech, et depuis longtemps ils tiraillaient avec les nôtres, quand, vers quatre heures du soir enfin, le convoi, ramené en avant par le capitaine Pontet, déboucha sur le plateau en trois colonnes. Mais, à la vue de l'ennemi, la droite et la gauche, saisies d'une panique soulevée, il paraît, par les cris d'alarme de quelques traîtres, se débandèrent; les uns s'enfuirent, les autres allèrent se pelotonner en désordre derrière le centre. Néanmoins, le gros de la troupe poursuivit son chemin; déjà même il était parvenu à forcer le pla des Moulins, quand une vive fusillade, partie des hauteurs de Granols, vint jeter une seconde fois le désordre parmi ces timides soldats. Ils n'eurent pas honte de reculer, après une perte de 12 hommes seulement, devant un ennemi inférieur en nombre, et ils allèrent bivouaquer dans la neige, sur le revers nord du plateau.

Pendant l'engagement du pla Guillem, la garnison du fort

Digitized by Google

Lagarde avait tenté une sortie ; mais les Espagnols l'avaient repoussée sans peine, malgré la franche ardeur de ces malheureux soldats, si odieusement trahis.

Le lendemain 29, 300 paysans français des villages d'alentour, qui avaient une connaissance parfaite des lieux, s'étant réunis aux Espagnols, ceux-ci, mieux guidés, revinrent à la charge contre notre colonne de ravitaillement et la poursuivirent jusqu'à Py, d'où elle se réfugia à Prades.

Cette malheureuse affaire allait hâter la reddition du Fort-les-Bains qui, désormais, n'avait plus aucun espoir d'être secouru.

PRISE DE FORT-LES-BAINS.

Le Fort-les-Bains est destiné à couper, au-dessous de la trouée de Saint-Laurent, le chemin de la vallée du Tech. On a vu déjà comment il remplissait cette destination. Il jouit d'une autre propriété, plus sûre, celle d'appuyer la droite d'une armée défensive qui prendrait position dans les Aspres. C'est le rôle essentiel qu'il doit jouer sur cette frontière, celui que Dagobert voulait faire ressortir.

Ce fort consiste en un petit quadrilataire bastionné, assis sur la croupe du Montalba, à 120 mètres au-dessus du chemin dont il découvre, en amont et en aval, d'assez longs développements. Il est pris à dos et à revers par les hauteurs d'alentour. Néanmoins, il avait fait, dans l'invasion de 1674, une défense qui était de bon augure et que, s'il eût été approvisionné, il eût renouvelée, sans doute ; car sa garnison, de 320 bons soldats de ligne, suffisait ; son gouverneur, le capitaine Michel Daudiès, était un officier brave et sûr, qui, placé sous les yeux de ses compatriotes, brûlait de mériter leur estime ; mais tout le reste manquait à la fois, vivres et munitions.

Depuis le lendemain de l'invasion jusqu'à la fin d'avril, les Espagnols s'étaient contentés d'empêcher l'arrivée des grands convois, en établissant simplement quelques postes de sur-

Digitized by Google

veillance sur le Montalba et à Montboulou; mais le 1er mai, ils occupèrent Palauda, jetèrent en face de ce village un pont sur le Tech; en un mot, ils commencèrent un véritable blocus, contre lequel vinrent bientôt échouer deux tentatives de ravitaillement.

Un mois se passa ainsi, pendant lequel Daudiès eut à repousser quatre sommations. Il en reçut une cinquième à la suite de notre échec du pla Guillem. On lui offrait encore les honneurs de la guerre. Il répondit qu'il voulait les mériter, et les Espagnols se mirent immédiatement en devoir de lui en fournir l'occasion. En effet, le lendemain, 29 mai, ils enlevèrent le hameau assis au pied du fort, et le livrèrent aux flammes, en punition de la courageuse assistance que ses habitants n'avaient cessé de prêter à la garnison.

En même temps ils dressèrent deux batteries, non pour battre en brèche, ce n'était guère la peine, mais pour tourmenter et désarmer la défense, ou plutôt pour la décider à avancer de quelques jours une capitulation désormais inévitable.

L'une de ces batteries, située du côté d'Arles, n'était armée que de 4 pièces de 4. L'autre, au nord-est, était plus sérieuse : elle comptait 4 pièces de 12 et 2 obusiers; mais, placée dans le coude que forme le Tech, au lieu dit pla des Moulins, c'est-à-dire, à 600 mètres de distance horizontale et à 90 au-dessous des remparts, elle n'avait encore rien de bien menaçant pour ceux-ci.

Les Espagnols ouvrirent le feu le 3 juin, dès l'aube du jour, et ils le continuèrent deux heures sans interruption. Les assiégés voulurent répondre, mais tout concourait à les décourager : ils n'avaient que 7 pièces, savoir, 6 de 4 dont 2 hors de service, et une de 16 sans boulets de calibre et qu'un seul homme de la garnison savait manœuvrer; les gargousses étaient épuisées et les poudres avariées; les pointes de rochers, qui hérissaient le sol en avant des glacis, leur masquaient les batteries de l'attaque, tandis qu'ils étaient vus, eux, jusqu'aux pieds; enfin, les parois imparfaites de leurs embrasures s'écroulaient sous l'explosion de leurs

Digitized by Google

propres bouches à feu. Aussi, après quelques coups rendus, coups dont ils furent les seuls à souffrir, cessèrent-ils de répondre. Ils reçurent alors une sixième sommation.

Daudiès assembla, en conseil de défense, tous les officiers, les sous-officiers et deux hommes par compagnie. On constata qu'il n'y avait plus que 15 onces de pain par homme, que l'ennemi commençait à lancer des boulets de 16 et des bombes, qu'une troisième batterie était construite sur la montagne de l'est, et l'on conclut à capituler.

La capitulation fut signée le 4, à midi, et exécutée sur-le-champ. Elle accordait à la garnison prisonnière les honneurs accoutumés, stipulait la liberté des habitants des Bains et recommandait à la loyauté espagnole ces braves gens qui, pendant 43 jours de blocus, avaient partagé tous les périls et les misères des assiégés.

L'ennemi, en franchissant le seuil de la porte d'entrée, put constater tout d'abord que nous ne cédions qu'à la famine: les premiers hommes de la garnison qui s'offrirent à ses regards étaient évanouis sur les pièces qu'ils servaient; ils se mouraient d'inanition.

Le lendemain 5 juin, le capitaine Lafraise, qui commandait le fort Lagarde, reçut une dernière sommation. Une partie de la garnison voulait tenir encore. Cependant, après une vive altercation, le conseil de défense consentit à accepter les conditions qu'avait subies le Fort-les-Bains, et, le 6 au matin, la garnison mit bas les armes.

Alors les troupes du Vallspire allèrent se réunir à l'armée qui assiégeait Bellegarde.

ATTAQUE ET PRISE DE BELLEGARDE.

De tous nos postes fortifiés de l'extrême frontière, le plus avancé, car il touche la ligne de démarcation, le plus important aussi, c'est Bellegarde.

A une demi-lieue à l'ouest du col Portell, au centre de la grande dépression des Pyrénées orientales, entre le col du

Digitized by Google

Pertus que traverse la grande route, et le col de Panissas qui était le passage des anciens, se dresse, à 140 mètres au-dessus du Pertus, un cône à large base, isolé, aux flancs abrupts et tout hérissé de rocs. C'est ce cône, tronqué de mains d'hommes, que couronne la forteresse. Elle a deux enceintes successives. L'enceinte intérieure est une muraille à cinq pans, flanquée d'un mélange de tours et de bastionnets; l'extérieure, également pentagonale mais d'un tracé bastionné plus large, serre immédiatement la première et suit les bords du plateau supérieur. En dessous, sur un étroit ressaut qui s'allonge vers l'Espagne, un petit ouvrage à cornes, appelé le Fortin, occupe le seul emplacement des flancs de la montagne où pourrait se développer une attaque régulière. Enfin, trois réduits en maçonnerie, espèces de tours carrées qui éclairent, une le col de Panissas, les deux autres chaque revers du Pertus, complètent la fortification.

Un tel poste est presque à l'abri d'un siége en règle. Il est dominé, il est vrai; car cette montagne couronnée de bastions, qui, de la route, apparaît si menaçante, ne semble plus, quand on s'élève sur les crêtes de la grande dépression du Pertus, qu'un point noyé au fond d'un immense entonnoir. Mais ces crêtes qui commandent Bellegarde, c'est-à-dire, les revers orientaux du Portell d'une part et la tête des Albères de l'autre, sont à une distance rassurante; en sorte que, pour faire brèche aux escarpes, c'est sur le cône même qui les porte, par ses âpres revers, et à une hauteur de 130 mètres au moins, qu'il faudrait hisser du canon de siége, opération bien difficile, sinon impraticable. Aussi, avec un millier d'hommes d'élite pour garnison, 44 pièces en batterie, et un gouverneur comme était le lieutenant-colonel du 7e régiment, le brave Dubois-Brulé, cette forteresse aurait pu défier les Espagnols, si elle eût été suffisamment approvisionnée en vivres.

Elle avait été vivement resserrée dès le lendemain du combat de Céret, le 21 avril, par les troupes de La Jonquère, du Boulou et du Portell. Cependant, comme le côté de l'est restait encore ouvert, la garnison de Collioure avait profité de cette lacune, et, le 24, elle était parvenue à introduire un

Digitized by Google

convoi dans la place, par le chemin de la crête des Albères. Mais le lendemain, la tête de ces montagnes, le pic Saint-Christophe était occupé, et l'investissement de Bellegarde complet.

Pendant plus d'un mois, l'assiégeant se contenta de ce simple blocus; seulement, il travaillait sans relâche à des rampes qu'il développait à partir du col Portell, sur les revers opposés à Bellegarde. Cette route à canons n'allait encore qu'à 2,500 mètres des remparts menacés, quand la journée du mas Deu décida le général espagnol à convertir son blocus en attaque.

Soit erreur dans l'appréciation des distances, soit impatience ou plutôt présomption, il fit dresser, au point où s'arrêtaient les travaux de la route, au col Taxou (Tachou), une batterie de 18 pièces de 24, de 4 obusiers de 8po et de 2 mortiers de 12. Douze autres pièces de 24 et 4 mortiers de 8po furent en même temps établis, à l'adresse du Fortin, en avant de La Jonquère, au bord de la route de France, en face d'une masure appelée Four des Vitres, dont cette seconde batterie prit le nom.

Le feu de ces deux batteries s'ouvrit le 22 mai. Celle du Four, bien qu'éloignée du Fortin de 1,300 mètres et plongée par lui de 130, endommagea cet ouvrage, qui, en revanche, lui démonta plusieurs pièces. Quant à la batterie du col Taxou, il ne fallut pas longtemps pour s'apercevoir que son effet était complétement nul, et l'on s'occupa de l'avancer. Elle fut, en conséquence, transportée au pla de la Paraguère et rapprochée ainsi de 700 mètres. On la renforça de 2 mortiers de 12po, et elle reprit son feu le 26. Elle ne produisit encore que des éclats de maçonnerie.

Le feu de ces deux batteries ne devait plus discontinuer.

Le 3 juin, la place est sommée : Dubois-Brulé répond qu'il se défendra à outrance. La garnison, en effet, était dans les meilleures dispositions et se plaisait même à braver l'ennemi, en venant tous les jours fourrager impunément sous ses yeux. Elle se composait de 4 compagnies de ligne du 7e régiment, de 2 bataillons de volontaires, le 7e nantais et le 1er du Gers,

Digitized by Google

enfin de 10 canonniers du 4e régiment. Total, 1,046 hommes bien dispos.

Cependant un malheureux concours d'incidents fâcheux allait changer l'état des choses. Ce fut d'abord la surprise, à Sainte-Colombe, d'un grand convoi, dernier espoir des assiégés; ensuite l'arrivée des troupes du Wallspire, qui porta à 12,000 hommes l'armée de siége et resserra le blocus; enfin la trahison qui vint en aide à nos ennemis. En effet, le capitaine du génie Cotte de la Tour, depuis longtemps suspect à la garnison qui le tenait prisonnier, étant parvenu à s'échapper par une issue secrète, alla offrir ses services à Ricardos, et celui-ci confia au déserteur la direction des attaques, sous la surveillance du général d'artillerie Manuel de Cagigal qui commandait les troupes du siége.

Cette nouvelle direction donnée aux attaques se fit immédiatement sentir : la batterie de la Paraguère fut encore avancée de 300 mètres; le fortin eut à subir une tentative d'escalade qui cependant fut repoussée; enfin, on commença une sorte de batterie de brêche.

Sur le revers septentrional de la montagne, un peu au-dessus du Pertus, à 800 mètres des remparts et à 85 mètres au-dessous, s'étend un petit plateau dit Pla-de-l'Aiguillière. Ce palier fut choisi pour l'emplacement d'une espèce de parallèle qui devait avoir 350 mètres de développement, communiquer par sa gauche avec le Pertus et porter à son autre extrémité une grande batterie destinée, prétendait-on, à faire brêche à la face droite du bastion de France.

La tranchée fut ouverte le 15 juin, à neuf heures du soir. Distrait par les batteries de l'ouest et du sud, qui redoublaient leurs feux, l'assiégé ne soupçonna rien de ce qui se passait du côté du Pertus, et ce ne fut que le lendemain matin, lorsqu'il envoya ses fourrageurs exécuter leur sortie habituelle, qu'il découvrit les travaux nocturnes de l'attaque. Celle-ci avait cette fois tendu à nos fourrageurs une embuscade qui les surprit, mais dont, néanmoins, ils parvinrent à se tirer, et même avec une grande vigueur et sans pertes sensibles, tandis que le canon des remparts tua aux Espagnols une

trentaine d'hommes (1). Mais ce canon ne put rien contre la tranchée commencée.

La nuit suivante, les travaux furent repris et mis en état de recevoir les travailleurs de jour.

Ceux-ci commencèrent l'épaulement de la batterie de brèche qui fut terminée dans la nuit du 17 au 18.

Le 18, alerte générale dans l'armée espagnole, causée par un événement lointain, une sortie de la garnison de Collioure qui venait de s'aventurer jusqu'à Argelès.

Les pièces qui devaient armer la batterie du Pertus tardaient à arriver, parce qu'elles avaient un long détour à faire : elles venaient du Boulou. Le 21, cependant, quelques mortiers commencèrent à tirer. Enfin, le 22, la batterie armée au complet, de 10 pièces de 16 et de 4 mortiers de 9po, entra en action. Les deux autres batteries redoublèrent.

La place fut accablée. Les crêtes des parapets qui, pour la plupart, étaient maçonnés, volaient en éclats; nos pièces étaient successivement démontées; les bombes de l'Aiguillère, tirées de moins bas et de plus près que les autres, écrasaient tout ce que celles-ci n'avaient point encore abîmé, soulevaient, dispersaient en mitraille le pavé de la grande cour; les bâtiments croulaient, l'intérieur du fortin n'offrait plus qu'un monceau de ruines.

Vers huit heures du soir, il ne restait plus, sur ces remparts bouleversés, que huit pièces en batterie (2), et pas un affût de

(1) Cette perte fut d'abord portée à 600 hommes; c'est le chiffre du premier rapport. Cet exemple prouve quelle confiance méritent la plupart de ces évaluations.

(2) Voici, d'après le rapport du capitaine d'artillerie Cassan, chef de son arme à Bellegarde, l'état de l'armement de la forteresse au moment de la capitulation :

Au fort. — 12 pièces hors d'état.
15 pièces démontées.
8 pièces de 4 et de 8 en bon état.
Tous les mortiers démontés.

Au fortin. — 3 pièces hors d'état.
1 pouvant encore servir, mais en mauvais état.
2 hors de service.
1 mortier démonté.

Nos bouches à feu avaient lancé 9,642 boulets et 1,324 bombes ou grenades

Digitized by Google

rechange, point de matériel en magasin. Le feu des assiégés tomba donc peu à peu, et, vers onze heures, il était complétement éteint. Alors les signaux de détresse commencèrent, et furent répétés dans la montagne. Par suite, l'armée espagnole passa la nuit sous les armes.

Le lendemain, six nouvelles pièces de 12 furent ajoutées à la parallèle. La place continuant à recevoir en silence cette pluie de feu, Ricardos comprit que l'honorable résistance des assiégés était à bout, et il leur envoya une dernière sommation.

Le colonel Dubois-Brulé assembla le conseil de défense. Les remparts n'étaient qu'écrêtés (1), et 30 hommes seulement avaient péri; mais, depuis deux jours, chaque défenseur n'avait reçu que quatre onces de pain, et les dernières ressources étaient épuisées. Il fut décidé que l'on capitulerait.

Néanmoins, sur 21 votants, 7 opinèrent pour qu'on s'ensevelît sous les ruines de la forteresse. Voici les noms de ces hommes héroïques que, plus tard, la Convention voulut connaître et qu'elle couvrit d'applaudissements : le lieutenant-colonel Pradelle et les capitaines Legrand, Chevallier, Enrenaudan, Lallier, Masson, Landeliner, tous volontaires du bataillon de Nantais. Les autres signèrent la capitulation. Sur l'avis du conseil de défense, le gouverneur alla lui-

(1) Etat de la fortification de Bellegarde, au moment de la capitulation, d'après le rapport du capitaine, chef du génie, Bernès-Levaux :

Au fort. — Demi-brèche à la face droite du bastion de France. Cette face, construite depuis 3 ou 4 ans seulement, et attaquée depuis 32 heures, eût été bientôt ouverte avec du 24. Elle n'avait point de fossé.

La courtine du front d'Espagne, délabrée.

Les deux-ponts levis de la porte de France, brisés.

Les trois portes de la poterne, également brisées.

Les murs et la voûte du magasin à poudre de la porte d'Espagne, fortement ébranlés.

Les bâtiments détruits; le magasin aux vivres ouvert; la grande casemate en dessous prête à s'ouvrir; un seul four encore en état; les palissades et la communication au fortin, en grande partie détruites.

Au Fortin. — La brèche de la demi-lune eût été praticable au bout de 4 jours.

Tous les bâtiments détruits.

(On avait lancé contre Bellegarde, dans 31 jours de bombardement : 23,073 boulets, 4,021 bombes et 3,251 grenades.)

Digitized by Google

même en régler les articles au quartier-général de Boulou.

Ricardos se montra noble et digne. Il s'était déjà cependant bien départi du système de modération qu'il semblait s'être tracé en mettant le pied sur notre territoire ; mais il retrouva, dans le succès, ses dispositions premières. Il combla de témoignages d'estime ce courageux vaincu qui, *rasé comme un ponton par* 30,000 *boulets et bombes,* se désolait *de n'avoir pu donner à la patrie sa dernière soirée.* « Cette « guerre, dit-il à Dubois-Brulé, est une querelle d'amants, qui « cessera aussitôt que les Français seront devenus plus raison- « nables. » Puis, dans une sévère et touchante proclamation, il rappela à ses soldats, pour leur conduite du lendemain, les chances incertaines de la guerre et le respect dû au courage malheureux.

Le lendemain, au coucher du soleil, la garnison de Bellegarde descendit la montagne tambours battants, enseignes déployées, mèches fumantes. Elle alla déposer les armes au Pertus et partit prisonnière pour la Catalogne.

Ricardos permit à plusieurs officiers d'aller, sur parole, passer quelques heures à Perpignan. Ce fut une scène attendrissante que l'arrivée de ces braves prisonniers au milieu des corps administratifs délibérant sur les dangers de la situation. Les applaudissements, les larmes, les embrassements de leurs frères, leurs serments de les venger, durent bien adoucir l'amertume d'une séparation qui, pour la plupart, devait être éternelle, car beaucoup de ces infortunés allaient périr de misère, et même, quelques-uns, tomber sous les poignards d'une population fanatique qui devait violer leurs cachots (1).

L'histoire doit une mention honorable à ces prisonniers de Bellegarde, pour leur fière et patriotique conduite sur la terre de captivité. En butte aux obsessions de leurs gardiens, et surtout aux lâches provocations des émigrés et des

(1) Un prisonnier de Bellegarde, détenu à Barcelone, s'étant avisé de charbonner, sur les murs de sa prison, le roi d'Espagne montant à l'échafaud, la populace, furieuse, força la prison et égorgea plusieurs de nos malheureux compatriotes.

Digitized by Google

prêtres français, on les vit, pendant deux longues années, fidèles à leur foi républicaine, préférer au parjure les supplices de la misère et de la faim, et souvent faire monter la rougeur au front des malheureux qui voulaient les envelopper dans leur ignominie. Ce mâle spectacle des souffrances, des outrages, des horreurs de la mort même, aux prises avec l'amour de la patrie et l'enthousiasme de la liberté, saisit les Espagnols : ils sympathisèrent avec les martyrs d'une religion qui inspirait de tels dévouements (elle était alors dans toute la ferveur de ses premiers beaux jours), et, peu à peu, ils se laissèrent aller, pour notre cause, à une sorte d'admiration qui contribua, autant peut-être que nos succès, à la paix glorieuse qui termina cette déplorable guerre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

CAMP DE L'UNION SOUS PERPIGNAN.

L'idée d'un camp retranché sous Perpignan devient populaire ; elle est mise à exécution. — Camp de l'Union ; commencement des travaux. — Description de ce camp derrière lequel l'armée se reforme. — Admirable fermeté du général de Flers. — Dévouement des généraux de cette époque.

Cependant, quel usage faisait-on à Perpignan d'un répit qui nous coûtait si cher ?

Nous avons laissé les débris de nos troupes battues au mas Deu, se ruant pêle-mêle sous les murs de Perpignan qui les recevait à coups de canon. Ce noyau d'armée dissous, il n'y avait plus d'espoir que dans la résistance de Bellegarde qui, heureusement, devait, nous venons de le voir, durer assez pour donner à la défense le temps de se reconnaître.

Un instinct général avait mis, alors, dans toutes les têtes, l'idée des camps retranchés appuyés aux places fortes. Il fut décidé que Perpignan aurait le sien, et, pour la première fois, de Flers eut à exécuter ce que tous demandaient. C'était, du reste, ce qu'il y avait de mieux à faire pour réorganiser nos bataillons, les habituer impunément au bruit des armes, dissiper ces terreurs de trahison, funestes effets de l'indiscipline et de l'ignorance, qui glaçaient les courages et enfantaient les paniques ; enfin, c'était le seul moyen de retarder les approches et l'investissement d'une place dont l'attaque allait infailliblement suivre la chute des forts de la frontière, d'une place sur laquelle reposait désormais le salut de nos provinces méridionales.

A un kilomètre au sud de la citadelle qui domine Perpignan, s'étend, perpendiculairement à la route d'Espagne, un

Digitized by Google

petit enchaînement de collines qui s'effacent bientôt dans la plaine, à droite, vers le moulin d'Orles, à gauche, près du village de Cabestany (*caput stagni*).

C'est ce rideau que l'on choisit pour le front de bandière du nouveau camp. La plaine en arrière devait servir au développement des tentes. L'ensemble, appelé d'abord camp du mas Ros ou du mas Conte, reçut bientôt et conserva le nom de camp de l'Union.

Les travaux commencèrent, en même temps que l'installation des troupes dans la plaine, le 24 mai, trois jours après la déroute du mas Deu. Ils furent poussés avec la plus grande activité jusqu'à la prise de Bellegarde, sous la conduite immédiate du capitaine Andréossy et la direction de Vialis, chef du génie à Perpignan. (Voir l'état de situation de l'armée au 1er juin.)

Des retranchements irréguliers, suivant la conformation des coteaux, s'étendaient en travers de la route, depuis Cabestany jusqu'au moulin d'Orles, sur un développement d'un peu plus de 2,000 mètres. Trois redoutes isolées, sans flanquements, sans capacité intérieure, étaient censées couvrir Cabestany, c'est-à-dire la gauche. La droite s'appuyait à la batterie du moulin d'Orles, sur la petite rivière de la Basse. Le centre était la partie forte de la position : il battait et barrait bien la route, et présentait, à droite de celle-ci, un mamelon culminant, le Sorrat d'en Vaqué, qui avait été retranché avec un soin tout particulier. Ce mamelon formait le point de résistance et comme le *cavalier* de la première ligne.

Cette ligne, n'avait de consistant que son front : elle était sans appuis sérieux à ses extrémités, et trop éloignée de Perpignan. Toutefois, ce dernier défaut était en partie racheté par quelques ouvrages élevés, en arrière, sur les hauteurs de la Justice, qui forment, entre le Serrat et la ville, un rideau à peu près parallèle, mais inférieur au premier. Enfin, deux lunettes d'Arçon, encore inachevées, mais déjà respectables, auraient, au besoin, servi de pièces d'attente pour une troisième ligne qu'on eût établie sous le canon de la citadelle.

Digitized by Google

Déjà même on avait formé, sur ce point, un noyau de rassemblement, qui avait pris le nom de *camp de la porte de Canet*.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il fallait, c'était moins un camp solide, en état de braver une attaque vigoureuse, qu'un vaste emplacement pour exercer des recrues et en faire des soldats. Or, six semaines s'étaient à peine écoulées, que ce but était atteint. A la fin de juin, en effet, 12,000 hommes étaient armés et exercés; 400 cavaliers, qui avaient déjà de la consistance, cantonnaient sur les bords de la Basse; 50 bouches à feu, assez bien servies, garnissaient les retranchements; enfin, tous les jours de nouvelles recrues arrivaient de Narbonne et grossissaient nos cadres.

Ce résultat inespéré était dû à la fermeté admirable du général en chef. De Flers se trouvait dans une de ces positions qui demandent un courage bien supérieur à celui des batailles. Il avait derrière lui une ville ardente, des clubs incendiaires, où les dangers du moment déchaînaient toutes les passions. Au camp, les bandes indisciplinées qui l'entouraient, les nouveaux représentants du peuple (1) (qui venaient de remplacer les premiers), tout, jusqu'à son propre état-major, était contre lui. Enfin, le bruit du canon qui écrasait Bellegarde, les signaux de détresse répétés en vue du camp, sur la crête des Albères, venaient jour et nuit se mêler aux murmures de lâcheté et de trahison qui ne cessaient de bourdonner autour de l'ancien lieutenant de Dumourier. Mais lui, toujours impassible et calme, continuait, sans s'émouvoir, l'œuvre de reconstruction de l'armée.

De Flers était un de ces hommes comme la France en comptait alors plusieurs sur ses brèches, hommes froidement dévoués jusqu'à la mort, hommes au front grave et soucieux, dont l'âme était abreuvée de tristesse, le langage plein d'amertume, qui n'aimaient pas la cause à laquelle ils sacri-

(1) Ces nouveaux représentants, nommés par décret de la Convention, du 5 juin, étaient : Fabre, Bonnet, Projean, Leyris et Espert. Ils s'étaient partagé leur tâche ; Fabre et Bonnet avaient, pour attributions, les côtes, ports et fortifications ; Projean, Espert et Leyris, les camps et cantonnements.

fiaient leur honneur et leur vie ; car ils n'ignoraient point, ces nobles martyrs, que le dieu qu'ils servaient était un dieu impitoyable, qu'il dévorait ses enfants ; mais un merveilleux instinct leur disait que sa religion était sainte, que c'était celle de la patrie et de la liberté.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SUITES DE LA PRISE DE BELLEGARDE.

Le midi en feu. — Le gouvernement cache l'état des choses aux Pyrénées orientales. — Scène au comité de salut public entre Danton et le représentant Cassanyes. — La nouvelle de la prise de Bellegarde annoncée à la Convention. — Envoi de quelques secours. — Manière alors en usage de secourir nos frontières. — Celle des Pyrénées est la plus maltraitée. — Ricardos songe à s'emparer de nos places de la côte. — Groupe de Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. — Combat du puig Oriol. — Dévouement du capitaine Serre. — Le gouverneur Valette jeté à la mer.

La chute de Bellegarde ouvrait à l'invasion la grande route de France. Elle causa une sensation profonde. Le moment était critique : le 31 mai venait de retentir comme un coup de tonnerre dans toutes les provinces ; le Midi était en feu ; les montagnes de la Lozère se levaient comme une seconde Vendée ; une armée fédéraliste s'assemblait sur le Rhône ; Toulouse insultait les représentants en mission ; Perpignan même, au milieu du fracas des armes, osait protester.

Réduit à cacher ses plaies, le gouvernement avait, jusque-là, réussi à détourner l'attention publique des dangers de la frontière d'Espagne, en faisant lire chaque jour, à la tribune, des rapports infidèles. Et malheur au député d'une province méridionale qui aurait osé élever la voix pour venger la vérité ! l'anathème du fédéralisme était sur sa tête.

A la fin cependant, il y eut explosion. Le représentant Cassanyes (des Pyrénées-Orientales) venait d'apprendre, par une lettre particulière, la nouvelle de la prise de Bellegarde. Il se rend à la Convention ; on y lisait le *Moniteur* du jour (1er juillet). Le journal officiel annonçait que la forteresse de Bellegarde venait d'être ravitaillée pour 3 mois ! Jeter un démenti à la tribune eût été une imprudence ; Cassa-

nyes vole au comité de salut public, et y donne un libre cours à son indignation. Danton était là, qui écoutait froidement. Quand le député eut fini. « Qui t'a donc si bien informé? — Eh! c'est mon pays. — Ah! c'est ton pays, reprend le fougueux tribun, et tu es ici! Tes foyers sont la proie de l'ennemi, et tu n'es pas parti encore! » Puis l'entraînant par le bras : « Viens, viens, tu vas remplir tes poches d'assignats et courir nous sauver. »

Ils coururent à la Convention, y dévoilèrent toute la vérité et soulevèrent un orage. Sur-le-champ, les propositions les plus étranges se croisent. Danton veut qu'on fasse partir un membre du comité; Le Tourneur, qu'on rassemble une armée dans la plaine de Saint-Gaudens « *pour percer la chaîne par son centre et faire replier l'invasion aux deux extrémités.* » Enfin, Barère, pour clore la discussion, vient lire un rapport et dicte un décret (1).

Le lendemain, Cassanyes partait pour Perpignan avec un crédit de 14 millions et des pouvoirs illimités. Il avait pour mission d'organiser une armée, en requérant, en entraînant sur sa route, tout ce qui lui tomberait sous la main.

Telle était, dans cette tempête de 93, la manière de secourir une frontière aux abois : la Convention y dépêchait des commissaires tirés de son sein, avec droit de tout enlever sur leur route. Les assignats payaient, les tribunaux révolutionnaires et l'échafaud brisaient les résistances.

En vain, pour répartir le poids de cette épouvantable guerre, avait-on essayé de grouper les départements en circonscriptions affectées à chaque armée (2). Comme, suivant

(1) La convention décréta la formation, dans la plaine de Saint-Gaudens, d'une armée qui prit le nom *d'armée du centre.* Son effectif ne dépassa pas 12,000 hommes. Plus tard, ce noyau d'armée se rapprocha du théâtre de la guerre et vint camper entre Pamiers et Saverdun (Ariége), d'où quelques bataillons se détachèrent, dans les premiers jours de septembre, pour courir au secours de Perpignan. En octobre, *l'armée du centre* fut envoyée dans la Lozère et l'Aveyron, sous les ordres du général Marbot.

(2) La circonscription des Pyrénées orientales comprenait les douze départements suivants : Haute-Garonne, Ariége, Aude, Tarn, Hérault, Ardèche, Lozère, Aveyron, Pyrénées-Orientales, Lot et Cantal; ces deux derniers, pour l'habillement seulement.

Digitized by Google

les ressources locales, chaque district devait des fournitures à plusieurs armées à la fois, la confusion était partout. Chaque contrée soulevée, chaque frontière envahie, accaparait pour son propre compte, et il ne revenait aux provinces éloignées que ce qui échappait aux autres. Aussi, la frontière d'Espagne était-elle la plus maltraitée. En effet, de six bataillons qu'on venait d'envoyer à Perpignan, Dubois-Crancé en arrêta trois à Lyon, et les trois autres furent, un peu plus loin, saisis au passage par Jean-Bon Saint-André qui recrutait pour l'armée d'Italie. Il n'arriva à destination que 6 pièces de campagne expédiées en poste de la capitale, de cet infatigable atelier d'où partaient, nuit et jour, pour nos 14 armées. « *ces missionnaires de bronze qui allaient prêcher la liberté à tous les points de l'horizon.* »

La perte de Bellegarde avait été, pour le général de Flers, un nouvel et sanglant affront; mais sa mission était remplie: il avait créé une armée, que la timidité et les hésitations de son adversaire allaient bientôt initier à la victoire.

Maître de la crête des Pyrénées, Ricardos fit descendre au Boulou les troupes qui avaient bloqué Bellegarde. Son armée se trouvait ainsi échelonnée le long du Tech sur trois points principaux, Céret, le Boulou, Argelès. Ce morcellement n'annonçait rien d'arrêté. C'est qu'aussi le général espagnol allait commencer cette longue série de mouvements décousus et de fautes, qui devaient finir par l'enchaîner aux rives du Tech.

COMBAT DU PUIG ORIOL. — Il tourna d'abord ses regards vers les derniers postes qui nous restaient sur l'extrême frontière, Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. Ces places l'avaient inquiété pendant le siége de Bellegarde, par des menaces lointaines, il est vrai, plutôt que par des agressions sérieuses; car les sorties de la garnison de Collioure, celles du 27 mai et du 20 juin entre autres, n'avaient abouti qu'à compromettre les troupes sans consistance et mal conduites qui les avaient tentées. Cependant, si, jusque-là, Ricardos n'avait eu rien de bien grave à redouter de nos places de la côte, elles le préoccupaient pour l'avenir: et il connaissait

Digitized by Google

rop bien les moindres détails des différentes campagnes dont ces contrées avaient été le théâtre, pour ne pas se rappeler qu'en 1642, c'est parce qu'on avait négligé d'occuper ces points du littoral, avant d'entreprendre le siége de Perpignan, que la conquête de la capitale du Roussillon avait été retardée de six mois (1). Ensuite Collioure et Port-Vendres prenaient à revers la base d'opération qu'il allait asseoir sur le Tech. Enfin, ces deux ports lui ouvraient entre Roses, son grand dépôt, et le Boulou, son quartier-général, une voie infiniment plus commode et plus courte que celle dont la possession de Bellegarde venait de lui donner le libre parcours. Avant donc d'aller plus loin, le général espagnol résolut de tâter nos places du littoral, et, dans ce but, il envoya immédiatement quatre bataillons renforcer le camp d'Argelès.

Port-Vendres, Collioure et Saint-Elme, ne forment, en quelque sorte, qu'un seul et même groupe de fortifications. Le fort Saint-Elme est la clef de la position; car, assis sur la croupe de l'arête qui sépare Collioure de Port-Vendres, il plonge ces deux places et leurs ports, à une distance de 11 à 1,200 mètres seulement. Port-Vendres, station remarquable, est entièrement ouvert du côté de la campagne. Collioure, médiocre mouillage, est entouré de remparts. Cette place, comme Port-Vendres du reste, occupe le fond d'un amphithéâtre demi-circulaire de montagnes, dont l'enlèvement doit précéder toute attaque régulière. Parmi ces hauteurs plongeantes, il en est une sur laquelle les Espagnols avaient plus spécialement fixé leur attention, le puig Oriol, qui commande l'arête de séparation entre le bassin de Collioure et la plaine. Ricardos espérait qu'en enlevant ce point il maîtriserait Collioure, et sans doute aussi qu'il en imposerait à Saint-

(1) Le 21 décembre 1641, le maréchal de Brézé essaya de surprendre Collioure. Une fausse manœuvre, d'un détachement de Catalans auxiliaires, fit échouer cette tentative. La côte resta libre, faute que l'armée française ne tarda pas à expier. En effet, le 29 janvier 1642, les Espagnols débarquèrent à Port-Vendres, allèrent se former dans la montagne, sur le penchant des Albères, et parvinrent, le 2 février, à jeter dans Perpignan, bloqué et affamé, un grand convoi de vivres et un renfort de 2,500 hommes; ce qui prolongea jusqu'au 9 septembre la résistance de la place.

Digitized by Google

Elme; ou bien peut-être, la trahison qui devait, plus tard, lui ouvrir les portes de ce fort veillait-elle déjà pour lui (1)?

La garnison de Collioure entretenait au puig Oriol un petit poste, abrité derrière un mince retranchement en pierres sèches. Des espions ayant donné avis que ce poste serait attaqué, dans la nuit du 29 au 30 juin, par les troupes d'Argelès, un brave officier des volontaires du Médoc, le capitaine Serre, s'offrit pour le défendre avec 120 hommes du 3e bataillon de l'Ariége et 2 pièces de 4. Il convint avec la place, qu'au moment de l'attaque, on enverrait à son secours autant de centaines d'hommes de renfort qu'il tirerait de fusées d'alarme.

Au jour dit, le 29, vers l'entrée de la nuit, les Espagnols d'Argelès, partagés en deux colonnes de 2,000 et de 1,600 hommes, se mirent en marche et se dirigèrent : les premiers, sur le puig Oriol ; les seconds, plus à droite, vers les montagnes, afin de tourner, par le mas Gally et la gorge du Ravaner (Ravenel), la position menacée. Ils laissaient en plaine 400 hommes qui se déployèrent et se tinrent en observation.

La colonne d'attaque atteignit bientôt le pied du puig Oriol et l'escalada sur-le-champ. Serre, que couvraient trois petits postes avancés, veillait dans l'ombre ; mais l'obscurité était si profonde, qu'il ne s'aperçut point de l'approche des Espagnols, et qu'aux premiers cris d'alarme de ses avant-postes, qui eurent à peine le temps de se replier, les flancs de la montagne lui apparurent tout hérissés de baïonnettes. Surpris, son premier mouvement fut d'appeler du renfort, mais le commandant de Collioure, craignant pour sa place, refusa de se dégarnir et tint ses portes fermées.

Cependant la colonne d'assaut montait. Elle touchait aux retranchements, quand Serre, au désespoir, sentant que ses faibles parapets ne peuvent le sauver, les renverse sur les assaillants, écrase ainsi les premiers et reçoit les autres à la baïonnette, à mesure qu'ils se présentent sur les ruines de la

(1) On avait déjà essayé de corrompre le gouverneur de Collioure et de Saint-Elme, le commandant Valette.

Digitized by Google

batterie. On lutte corps à corps. L'intrépide capitaine est à tous les points d'attaque, prodiguant sa personne et ses exhortations : « *Courage, mes amis,* leur crie-t-il, *voici* 3,000 *des nôtres qui accourent ; les Espagnols sont... perdus.* » En effet, au moment où, débordés de toutes parts, nos soldats semblaient n'avoir plus à attendre qu'une mort glorieuse, soudain des coups de fusil se font entendre sur les derrières des Espagnols. C'étaient, non 3,000, mais une centaine seulement de Français qui, bravant les ordres de la place, venaient de s'échapper par-dessus les remparts et accouraient au secours de leurs frères. L'ennemi, se croyant coupé, s'arrête, tourbillonne, perd la tête, et s'enfuit bientôt dans le plus grand désordre, laissant sur la montagne 400 morts ou mourants.

La colonne tournante s'était égarée, et cela, par suite d'une faute que l'on verra se reproduire cent fois dans le cours de ces campagnes, la faute d'opérer par détachements, sur un terrain où le moindre intervalle entre deux colonnes destinées à agir simultanément, les met bientôt dans l'impossibilité de se rejoindre.

Le lendemain, l'escadre ennemie parut dans les eaux de Collioure ; mais ce fut en vain qu'elle chercha des yeux, sur les montagnes, le drapeau dont son pavillon venait saluer la victoire. En revanche, elle put, de ses batteries muettes, contempler à loisir un spectacle qu'elle n'attendait pas : la populace de Collioure traînant sur la plage, et jetant à la mer le cadavre de son gouverneur, l'infortuné Valette, dont la conduite, la veille, avait laissé prise à de vagues soupçons, et qui venait de se donner ou de recevoir la mort.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

ATTAQUE DU CAMP DE L'UNION.

Thuir occupé par les Espagnols. — Les deux armées en présence. — Les Espagnols s'établissent entre Thuir et le mas Deu. — Hésitations de Ricardos. —Ce qu'il avait à faire.—Il menace, à la fois, d'attaquer le camp de l'Union, et de passer la Tet à Millas.—Il perd son temps en chicanes puériles. —Son manifeste brutal. — Belle réponse du général de Flers. — Conseil de guerre du 5 juillet. — Les Espagnols s'avancent jusqu'à Ponteilla et s'y établissent définitivement. — Escarmouches. — Ils abandonnent le projet de passer la Tet à Millas et remontent jusqu'à Ille-Troubles à Perpignan. — On met en question si l'on abandonnera la place.—Ricardos se rapproche encore du camp de l'Union. — Fête du 14 juillet. — Mouvements préparatoires de l'attaque. — Plan bizarre et mauvaises dispositions de Ricardos. — Sages dispositions de son adversaire. — Bataille de Perpignan. — Admirable sang-froid du général de Flers. — Le colonel Lamartillière commande seul les 50 bouches à feu de notre camp. — Succès de cette artillerie. — Incident à l'avant-garde. —Retraite des Espagnols. — Poursuite imprudente. — Le général Poinçot repoussé. — Dagobert reprend le terrain perdu. — Il court les plus grands dangers. — Un canal le sauve. — Résultat de cette journée. — Admirable attitude de nos blessés. —Physionomie de nos ambulances.

Pendant que sa division d'Argelès échouait devant Collioure, dans la nuit même du 29 au 30 juin, Ricardos poussait la division La Union en avant du Boulou, et l'envoyait occuper Thuir avec 6 bataillons, 9 escadrons et 30 bouches à feu. Ce mouvement n'était pas spontané: le général espagnol ne faisait que prévenir Flers sur un point dont celui-ci avait le projet de s'emparer, projet qui, comme les autres, à peine sorti de la bouche du chef français, avait volé à l'ennemi.

A l'approche des Espagnols, Flers, prévenu, sortit du camp de l'Union avec 6,000 hommes, et alla prendre position sur un rideau qui couvrait son front de bandière. De son côté, Ricardos fit avancer jusqu'au mas Deu presque tout le reste de ses troupes du Boulou, en sorte qu'à six heures du soir, les deux armées étaient en présence.

Digitized by Google

Elles passèrent la journée du lendemain, 1er juillet, à s'observer. Il y eut quelques escarmouches. Dagobert, qui continuait à commander notre avant-garde, brûlait d'en venir aux mains; mais le sage de Flers se garda bien d'engager une affaire générale; à la nuit tombante, il se retira en bon ordre dans son camp.

Aussitôt, Ricardos transporta à Thuir son quartier-général, et ordonna à ses troupes du mas Deu de prendre définitivement position sur ce dernier point. Le camp de Céret dut venir combler l'intervalle.

Ainsi, l'armée espagnole se trouvait déployée sur la ligne de Thuir au mas Deu. C'était, pour son chef, le moment de prendre une résolution vigoureuse. Il n'y avait pas à hésiter. Il s'agissait d'investir Perpignan, par conséquent, de faire, avant tout, replier derrière ses remparts le camp qui en défendait les approches. Or, ce n'était pas en tentant les hasards d'une attaque directe, que la défense appelait de tous ses vœux, ce n'était pas en heurtant de front ce camp, mais en le tournant, qu'on pouvait le faire tomber. Il fallait donc courir occuper les défilés des Corbières. Telle était même, pour les Espagnols, l'heureuse disposition des lieux, qu'ils pouvaient ainsi, d'un seul coup, bloquer tout le Roussillon. Et cependant Ricardos ne pouvait se décider! et il allait perdre quinze jours à flotter entre deux partis : s'il aborderait notre camp, s'il le tournerait?

Tourner le camp de l'Union en passant la Tet en amont de Perpignan, était évidemment, vu la situation des deux armées, la seule manœuvre admissible. Aussi, ce mouvement sembla-t-il d'abord obtenir la préférence, et ce qui l'indiquait, c'était, premièrement, le choix de Thuir pour l'emplacement du quartier-général, Thuir, qui était le meilleur pivot pour tourner; en second lieu, l'occupation de Millas, où le général espagnol faisait remplacer le pont de service ordinaire qui venait d'être coupé par les nôtres.

Presque en face de Millas, à Cornelia, nous avions un détachement de troupes, noyau d'une division qui commençait à se former pour garder la rive gauche de la Tet. Ces troupes

Digitized by Google

détruisirent le pont à peine ébauché. Cependant l'ennemi n'en resta pas moins à Millas; même il tenta, le lendemain 2 juillet, un passage à gué; mais, surpris au moment où il traversait l'eau, il fut rejeté sur la rive droite.

Le 3, les Espagnols, suivant leur coutume, reparurent en force sur le point où ils avaient échoué la veille; toutefois, déconcertés par la bonne attitude des nôtres, ils n'osèrent avancer. Alors, ils s'en furent soumettre Ille, Corbère et les villages environnants, dont ils désarmèrent les habitants, brûlèrent (après leur avoir fait un procès en règle) les arbres de la liberté et purifièrent les églises.

Ces puériles et inoffensives manifestations ne se terminèrent point, toutefois, sans quelques actes de violence contre les familles réputées patriotes, ce qui ne manqua pas d'attirer les représailles de nos paysans roussillonnais, toujours si prompts à venger leurs injures.

Pour arrêter ces réactions meurtrières, qui menaçaient de se propager, Ricardos eut recours à l'intimidation; il publia et écrivit au général en chef de l'armée française, ce même jour 3 juillet : « Q'attendu que les règles de la guerre ne per« mettaient pas que les paysans ou bourgeois prissent part « aux hostilités, *tout habitant du pays qui, sans être soldat, en « porterait l'uniforme ou aurait chez lui des armes, serait « arrêté et pendu sur-le-champ.* »

De Flers fit cette belle réponse :

« Général, celui à qui la nation a confié le commandement « de son armée républicaine ne peut s'écarter de la loi. Voici « le décret : *La force générale de la république se compose du « peuple entier. Tous les Français sont soldats. Le seul uni« forme de la liberté et de l'égalité, c'est la cocarde tricolore.* « Dans un moment où les rois, par une coalition impolitique « et monstrueuse, réunissent leurs efforts pour renverser la « liberté d'un peuple énergique et loyal, ce peuple ne re« noncera pas au pouvoir de faire sortir de terre, aux pre« miers coups de tocsin, le jour qu'il l'aura décidé, des mil« lions de bras pour écraser ses ennemis. »

Le général espagnol parut impressionné par ce fier langage,

Digitized by Google

du moins il ne donna aucune suite à ses sauvages menaces. Toutefois, il continua, le lendemain, à forcer la soumission des villages en avant de sa gauche, entre Thuir et la Tet.

Cette attitude, ces progrès de l'invasion, émurent les représentants qui, le 5, adressèrent au général en chef une série de huit questions sur ses moyens de résistance, sur sa position. « Je ne puis répondre des événements, leur écrivit « de Flers. Mon opinion est que nous avons pris une bonne « position ; il ne s'agit pas de la quitter, mais d'y mourir. Si « l'armée pense comme moi, tout est sauvé. Mais Perpignan « n'est pas dans un état de défense convenable. Une dé- « marche timide ferait perdre infailliblement Perpignan, « Collioure, le Roussillon, et mettrait le Languedoc en dan- « ger. Il faut donc tout tenter pour contenir l'ennemi. »

Ce même jour 5, l'armée espagnole, conversant autour de Thuir, porta sa droite face au camp de l'Union, en avant de Ponteilla, où elle s'établit. Les avant-postes des deux partis n'étaient plus qu'à une demi-lieue les uns des autres ; les nôtres occupaient Canohes.

L'ennemi renonçait-il à nous tourner par Millas, et venait-il décidément nous attaquer en face? Sa nouvelle manœuvre semblait l'indiquer, mais, en réalité, elle n'était qu'un tâtonnement nouveau, et, avant de se décider, le général espagnol allait perdre encore un temps précieux à de misérables chicanes : il allait faire démolir des aqueducs et saigner quelques-uns des canaux qui abreuvaient le camp de l'Union et la ville de Perpignan.

Le 7, une de nos reconnaissances tombe dans une embuscade, et sur 400 hommes nous en perdons 170, quelques-uns tués, la plupart prisonniers. Par suite, Canohes est évacué et l'ennemi s'en empare. Cet échec répand la consternation chez nous.

Le 8, de Flers reprend Canohes, et, à son tour, il tend une embuscade aux Espagnols ; mais ceux-ci, toujours prévenus à temps, évitent le piége.

Le 9 et le 10, Ricardos s'occupe à installer son centre à Trouillas, entre Thuir et Ponteilla.

Digitized by Google

Le 11, il semble revenir à son projet de passer la Tet, et comme il trouve que, pour cette opération délicate, Millas est trop rapproché de Perpignan, il fait occuper Ille, gros bourg en amont de Millas. Ce dernier point, ainsi abandonné, est réoccupé le lendemain par nos miquelets.

Au centre, cette journée du 12 se passe dans l'attente. On apprend avec douleur et indignation, au camp français, la désertion de deux officiers de la légion des Pyrénées; ces misérables sont allés porter à l'ennemi les détails les plus précis sur le trouble de nos conseils, sur le découragement général qui, à Perpignan surtout, est extrême.

En effet, chaque pas de Ricardos, retentissant dans cette malheureuse cité, y répercutait l'anarchie, la démoralisation, et de nouvelles accusations contre le général en chef. On finit même par agiter la question d'abandonner Perpignan au sort des armes, et de se retirer derrière les Corbières. Flers combattit de toutes ses forces ce dessein funeste: « Tout est sauvé si l'on sait se battre, proclamait-il; point de surprise à craindre de nulle part, si les troupes veulent bien servir et se retrancher. »

Mais cette voix suspecte se perdait au milieu des clameurs. Cependant la résolution de tenir l'emporta à la fin, grâce à l'influence d'un vieil officier du génie, le brigadier d'Auvare qui, ayant su gagner la confiance de la municipalité, l'assistait de son expérience depuis le commencement de la campagne, et avait déjà été assez heureux pour faire quelquefois pénétrer la raison dans les conseils insensés des clubistes. A force de mettre en évidence la lenteur si connue des Espagnols, leurs hésitations continuelles, leur éternelle circonspection, il fit ajourner la honteuse retraite que l'on osait proposer.

Parfaitement informé, par ses nombreux espions, de tout ce qui se passait chez nous, Ricardos parut cependant se décider, et, le 13, il porta toute son armée en avant: sa droite, à la hauteur de Nils, son centre et sa gauche, laissant entre eux le village de Canohes; puis il se déploya. Sa ligne embrassait une étendue immense. On y voyait briller 123 bouches

Digitized by Google

à feu. Evidemment, cette démonstration avait pour but de nous effrayer ou de nous provoquer. Mais l'armée française se contenta de prendre les armes et de garnir ses retranchements. Il y eut quelques escarmouches, à la suite desquelles Canohes, quelque temps disputé, retomba au pouvoir des Espagnols. Le canon ne cessa de gronder toute la journée.

Le lendemain, c'était le 14 juillet. Depuis longtemps on annonçait, pour ce jour-là, une grande fête militaire qui devait être célébrée avec pompe au milieu du camp de l'Union. Les représentants y attachaient une extrême importance; c'était, selon eux, une précieuse occasion de réchauffer l'enthousiasme. Mais Flers, qui comptait peu sur de tels moyens, qui ne voulait que du calme et de la discipline, Flers apporta quelque retard à la publication du programme des représentants, en sorte qu'il ne fut donné au cérémonial révolutionnaire que les dernières heures de la soirée. Au soleil couchant, une salve de toutes les pièces en batterie annonça la fin des harangues, des chants patriotiques ; tout rentra dans l'ordre, et le général ordonna la garde la plus sévère.

S'il est vrai que Ricardos comptait nous surprendre dans la nuit qui commençait, il dut renoncer à son dessein.

Il avait transporté son quartier-général à Trouillas, village à droite duquel il faisait, depuis quelque temps, travailler à un vaste camp retranché.

La journée du 15 se passa, comme celle de la veille, à s'observer.

Enfin, le 16 au soir, l'armée espagnole, qui était restée déployée depuis deux jours, se reforma en colonnes, se remit en marche, repoussa nos avant-postes, et, à une heure du matin, elle se trouvait de nouveau déployée en face du camp de l'Union, sur un rideau parallèle à son front de bandière.

Ce rideau, plongé par le Serrat d'en Vaqué, mais à une distance de 1,600 mètres, n'est pas continu : il est formé, d'un côté par la butte de Canohes, de l'autre par deux plateaux jointifs qui s'allongent, de l'ouest à l'est, le premier devant le mas Serre, le second entre le mas Gros et le mas Petit, jusqu'au bord de la grande route. Le canal de Perpignan tra-

Digitized by Google

verse cette ligne entre Canohes et le mas Serre, puis il se retourne à angle droit, pour arroser le vallon qui séparait les deux armées.

Ricardos avait sous la main 16,000 baïonnettes, 6,000 chevaux et 100 pièces d'artillerie de tous calibres, canons de 16, obusiers de 8 pouces, mortiers du plus gros échantillon.

Son projet était (1) de traiter le camp de l'Union comme une place assiégée. « Si mon artillerie parvient à faire taire la « leur et à y jeter la confusion, écrivait-il la veille de la ba« taille, je les attaquerai en colonnes. L'affaire sera rude ; mais « il y a plus à parier pour que contre, et, à la guerre, cela suf« fit. Si je les bats dans leur camp, ils sont perdus (2). »

(1) Lettre de Ricardos à la comtesse sa femme (éloge funèbre de Ricardos, par d'Hervas).

(2) Ordre du jour de Ricardos, du 16 juillet :

« Le 16, à sept heures du soir, 300 hommes de troupes légères et 4 bataillons, aux ordres du lieutenant-général La Union, se mettront en marche avec 12 pièces de 4, et suivis de 400 travailleurs, pour s'emparer de la butte qui est en face de l'avant-garde du camp ennemi. Toute l'avant-garde de l'armée sera prête à la même heure pour les soutenir.

Il sera formé 5 colonnes d'attaque : 3 d'infanterie et 2 de cavalerie. Chaque colonne d'infanterie sera précédée de 666 volontaires et sera suivie ainsi :

1° Celle de droite (duc d'Ossuna), de deux bataillons de gardes espagnoles.

2° Celle du centre (marquis de las Amarillas), de deux bataillons de grenadiers.

3° Celle de gauche (D. de Curten), de deux bataillons de gardes vallones.

La colonne de cavalerie de droite (maréchal de camp Tadeo Hermosa) sera composée de deux escadrons de carabiniers royaux et de toutes les troupes légères.

Celle de gauche (D. Calatayut), composée de tous les carabiniers des divers régiments et des grenadiers, et des dragons.

A minuit, partiront 8 obusiers de 8po, 6 de 6po, 1 pièce de 16 et 12 de 12 ; qui devront être placés, au jour naissant, à la batterie que les travailleurs auront construite sur la butte que le comte La Union est chargé de défendre. A la même heure, les cinq colonnes d'attaque se mettront en marche et se placeront sur les revers de la montagne, de manière à être le moins exposées qu'il sera possible, au feu de l'ennemi. Les colonnes se formeront, avant leur départ, sur le front de la droite de la 1re ligne.

A la pointe du jour, l'avant-garde ira remplacer les bataillons et les régiments de cavalerie qui devront être partis la veille pour s'emparer de la butte et construire les batteries. Ladite avant-garde servira aussi à remplacer les vides qu'auront laissés dans la ligne les colonnes d'attaque. Sur la butte et à côté de la batterie, sera placé un tas de paille à laquelle le général Gagigal, commandant toute l'attaque, ordonnera de mettre le feu, lorsqu'il apercevra que l'ennemi est en désordre dans son camp.

A ce signal, les 5 colonnes d'attaque (dont le front devra être de 40 hommes

Digitized by Google

En conséquence de ce plan singulier, il fit dresser au centre de sa ligne, sur le plateau du mas Serre, une véritable batterie de siége, de 27 pièces de gros calibre, qu'il appuya à droite et à gauche par son artillerie de campagne. Puis il fit ses dispositions dans le double but, et de profiter du succès éventuel de cette canonnade, et d'exécuter, par sa gauche, un mouvement tournant qui devait le porter sur la Tet.

Sa droite devant rester inactive, il se contenta de placer de ce côté, au *cap* (à la pointe) de la Fuste, un millier d'hommes et une batterie de position, pour tenir en respect Cabestany. Les troupes légères et deux escadrons de carabiniers royaux furent chargés de tenir la route. Puis entre celle-ci et la grande batterie, vint se masser la colonne d'attaque, qui se composait de 6 bataillons disposés par divisions de 40 files, à demi-distance, et tout prêts à déboucher sur les retranchements.

La cavalerie formait la gauche et devait naturellement exécuter le mouvement tournant. Groupée au pied de la butte de Canohes et appuyée à deux bataillons de gardes vallones, elle attendait le succès de l'attaque principale, pour tomber sur Orles, se précipiter vers la Tet, et courir occuper le défilé de Salces, sous la protection du détachement d'Ille qui devait descendre jusqu'à Saint-Estève, afin de masquer Perpignan. La réserve stationnait en avant de Saint-Nicolas.

Ainsi, non-seulement c'était le côté fort qu'on choisissait pour point d'attaque, mais, par surcroît, on commettait la

au moins) avec 4 pièces de 4, attaqueront brusquement le camp ennemi. Il ne sera permis qu'aux troupes légères d'attaquer à la débandade.

Si l'on parvient à chasser l'ennemi, les colonnes se formeront en bataille dans le camp abandonné, jusqu'à nouvel ordre. L'avant-garde, durant l'attaque, devra rester en bataille sur la crête de la hauteur. S'il arrivait que l'ennemi se mît en déroute au même instant que les 5 colonnes l'attaqueront, les deux régiments de cavalerie, aux ordres du colonel Breton, chargeront la droite du côté du chemin de Perpignan, et les deux régiments du brigadier Velardé poursuivront la gauche.

Le reste de l'armée prendra les armes à 2 heures du matin et attendra les ordres ultérieurs qui pourront lui être donnés. »

La grande batterie fut composée ainsi que l'ordre le prescrivait. Un de ses boulets perdus alla tomber à 60 toises des remparts de Perpignan.

faute de distraire du vrai champ de bataille une partie des forces assaillantes, pour les envoyer exploiter les conséquences d'un succès qui n'était rien moins qu'assuré.

A ce plan vicieux, Flers opposa des dispositions sages et bien entendues. Ses ailes étaient faibles, il y plaça la masse de ses forces : à gauche, vers Cabestany, 4,000 fantassins et la cavalerie de la légion des Pyrénées-Orientales; à droite, vers Orles, le même nombre de baïonnettes appuyées par les 300 gendarmes du colonel Dugua. Le front du camp, précédé d'un long et rapide talus, en était le point de résistance : là, 1,450 hommes furent jugés suffisants. Cinquante bouches à feu, servies par 325 canonniers et commandées par l'habile colonel Lamartillère, garnissaient les retranchements. Enfin, dans le vallon, au pied du *Serrat,* était répandue l'avant-garde, forte de 1,650 combattants et commandée par Dagobert. Elle appuyait sa gauche à un petit ouvrage avancé qu'on appelait le *Pain de sucre,* à cause de la forme du mamelon qu'il couronnait.

BATAILLE DE PERPIGNAN. — Le 17 juillet, vers trois heures du matin, les Espagnols démasquèrent leur grande batterie; mais, comme, à l'énorme distance de 1,600 mètres, tous les coups étaient incertains et leurs effets presque nuls, de Flers, sans répondre, sans s'émouvoir, attendit tranquillement, au mas Ros, la décision que prendrait l'ennemi, après cette inutile consommation de poudre.

Ainsi, pendant que, d'un côté, 50 bouches à feu ébranlaient l'atmosphère, de l'autre, tout était silencieux et immobile. Cependant ce calme ne pouvait durer; l'impatience gagnait les soldats; les officiers éclataient en murmures, les représentants en menaces. De toutes parts on venait presser Flers de donner des ordres, d'accepter la bataille. Mais aux prières, aux menaces, aux soupçons injurieux, aux cris de trahison, le général républicain, toujours impassible, opposait un silence absolu.

Qu'on songe à ce qu'il fallait, dans un tel moment, à un chef victime d'odieux soupçons et seul contre tous, ce qu'il fallait d'énergie, de conviction, de vigueur d'âme, pour se

Digitized by Google

roidir froidement contre une armée frémissante! pour la sauver en dépit d'elle-même! pour arracher à son aveugle emportement, un succès que la flétrissure des traîtres et l'échafaud devaient récompenser!

A la fin pourtant, la turbulence de nos artilleurs l'emporta : vers neuf heures, un coup de canon, tiré sans ordre, mit à l'instant toutes nos batteries en feu (1). La canonnade alors devint générale. Nos pièces étaient servies, en grande partie, par des gens du pays, tirés des anciennes compagnies roussillonnaises de gardes-côtes, et nous n'avions par un seul véritable officier d'artillerie de ligne! Néanmoins, sous la seule impulsion de l'énergique colonel Lamartillère, qui devait se multiplier et suffire à tout, nous prîmes bientôt sur les batteries ennemies un ascendant qui allait fonder le succès de la journée.

Sur ces entrefaites, le général Dagobert, pour soustraire son avant-garde à la pluie de feu concentrée sur le camp dont il couvrait les abords, avait démasqué le front de bandière, et, sa troupe ainsi pelotonnée à droite et à gauche, il l'avait rapprochée, pour mieux l'abriter encore, du pied du long rideau qui courait devant elle; après quoi, accompagné de son second, le général Poinçot, et laissant son commandement au lieutenant-colonel Pérignon, il s'était rendu près du général en chef.

(1) Cette première partie de l'action n'est point détaillée ainsi dans les documents officiels. Flers se contente de dire qu'il laissa l'ennemi consommer inutilement ses munitions.

Voici le récit de Cassanyes, non-seulement conforme à celui que j'ai bien souvent ouï de sa bouche, mais tel qu'il l'a consigné dans ses Mémoires ; je cite textuellement :

« Dagobert ne pouvait concevoir pourquoi Ricardos faisait canonner et « bombarder notre camp comme une place forte. Nous restions les bras croi- « sés, sans faire la moindre défense. Dagobert attendait des ordres de Flers et « m'engageait à me rendre près de lui. Flers se tenait tout bonnement à la « Maison-Blanche (le mas Ros ou Conte.) Je lui témoignai ma surprise. Il « me répondit qu'il avait besoin de garder les munitions de guerre pour se dé- « fendre dans Perpignan, s'il était cerné. Je lui fis observer que la poudre « abondait dans Perpignan. Il voulut rester immobile, ou du moins, ne donner « aucun ordre. Indigné, j'allai visiter les batteries qui étaient servies par des « habitants du département, ci-devant canonniers gardes-côtes. Eux-mêmes ils « étaient indignés. Bientôt, par un mouvement spontané, un coup de canon part, « et à l'instant toutes les batteries sont en feu. L'infanterie prend les armes, la « cavalerie monte à cheval. Deux bataillons s'avancent, je les accompagne...»

Digitized by Google

Un demi-bataillon de la légion des Pyrénées-Orientales était placé en avant de la redoute du *Pain de sucre*. Pérignon, qui était le chef de cette légion, voyant ce demi-bataillon assailli par une nuée de tirailleurs suisses et vivement pressé, envoie à son secours 150 chasseurs. Ce renfort est insuffisant. Alors, payant de sa personne, le brave colonel court, le fusil d'un blessé à la main, prendre rang parmi les grenadiers de Champagne qui, seuls, tenaient encore. Il ramène ainsi ses légionnaires. Néanmoins, il allait succomber sous le nombre, quand, heureusement, survint le général Poinçot avec 300 hommes et 2 pièces de canon. Ces deux canons rétablirent immédiatement le combat; tel fut même leur effet inattendu sur les lignes espagnoles, que Poinçot n'hésita pas à retourner au camp pour en tirer 4 nouvelles bouches à feu.

Mais ce n'était point un combat d'avant-garde qui devait nous donner gain de cause, c'était la bonne attitude de notre artillerie de position, et surtout le désappointement des Espagnols qui avaient trop présumé de la leur.

En effet, vers midi, comprenant enfin l'inutilité des efforts de sa vaine canonnade, et déconcerté par quelques coups heureux de nos pièces de 24 qui plongeaient les siennes, Ricardos fit désarmer à bras sa grande batterie, et ordonna la retraite, qui s'exécuta sur-le-champ. Elle commença par la droite. La gauche devait former l'arrière-garde, en s'appuyant au village de Canohes.

Ainsi, pour la première fois, l'armée espagnole reculait devant nous. C'est tout ce qu'il nous était raisonnablement permis d'espérer; car il était de la dernière imprudence de songer à poursuivre sérieusement une armée qui n'avait pas été entamée, et à laquelle une belle et nombreuse cavalerie donnait un avantage immense, sur un terrain entièrement découvert. Néanmoins, l'ardeur extrême des deux généraux de notre avant-garde faillit remettre en question le succès que l'admirable sang-froid de leur chef venait de remporter.

Le général Poinçot avait reparu à l'avant-garde avec 4 nouvelles pièces de canon, celles qu'il était allé chercher au

camp pour repousser l'aile droite de l'ennemi. Cependant, depuis son départ, la scène avait changé : cette aile droite était en complète retraite, et les Espagnols achevaient d'évacuer le plateau du mas de Serre. Poinçot court les y remplacer, et, entraîné par sa fougue ordinaire, il se lance vers Canohes, sur leurs colonnes qui se retiraient dans un ordre parfait. Mais, de Canohes, aussitôt se précipite à sa rencontre une nombreuse cavalerie qui va envelopper le téméraire agresseur. Flers alors expédie sur le mas de Serre le général Barbantane avec 1,000 hommes et 3 bouches à feu. Poinçot se replie sur Barbantane, et les escadrons ennemis se retirent.

Ce fut sur ces entrefaites que Dagobert vint reprendre le commandement de l'avant-garde, et, ce qui ne pouvait guère manquer, l'offensive.

En effet, appuyé à gauche par Barbantane, il range, pour la couvrir, derrière les hauteurs du mas Serre, la troupe de Poinçot; puis, avec 3 bouches à feu et une compagnie de grenadiers, il se porte en avant, ressaisit le terrain où son lieutenant vient d'être forcé et se met à canonner Canohes. Canohes, qui est hérissé d'artillerie, riposte par une épouvantable canonnade; et Dagobert disparaît, lui et sa faible escorte, dans un immense tourbillon de fumée; et quand le nuage s'éclaircit, c'est pour découvrir à l'imprudent général la cavalerie espagnole qui s'avance en masse pour lui couper la retraite.

La position n'était plus tenable; mais sans se déconcerter l'intrépide Dagobert dirige son feu sur cette cavalerie. Vains efforts, elle continue. Il persiste et ordonne à ses grenadiers de charger à la baïonnette. Ceux-ci se disposent à obéir, mais leur premier pas en avant devient, pour nos trois pièces découvertes, le signal d'un mouvement en arrière. Alors, artilleurs, grenadiers, tous reculent; et bientôt, avec une précipitation qui ressemblait plus à une déroute qu'à une retraite, abandonnant une pièce de 8, entraînant avec eux et nos gendarmes qui se portaient à leur secours et les troupes mêmes de Poinçot qui étaient restées à l'abri derrière le mas

Digitized by Google

Serre, ils courent se réfugier sous la protection de Barbantane.

Cependant les escadrons espagnols étaient arrêtés par un faible obtacle : arrivés au bord du canal qui les séparait de nous, et en butte, sur ce point, à l'artillerie de notre camp, ils éprouvaient quelque difficulté à passer. Ce répit sauva tout. Par un élan spontané, Barbantane, Poinçot, Dugua, raniment leurs soldats, se groupent autour de Dagobert, et, ensemble, ils se jettent sur une centaine de cavaliers qui venaient de franchir le canal et cherchaient à se reformer.

Alors s'engage une mêlée furieuse où chacun rivalise d'ardeur ; nos gendarmes *semblent n'avoir reculé que pour prendre carrière;* l'artillerie de la réserve, celle du camp, font merveille ; nos grenadiers chargent, et bientôt tous les cavaliers qui ont passé le canal sont tués, pris ou dispersés. Témoins de cet échec, ceux de l'autre rive ne tardent pas à reculer, et l'armée espagnole achève paisiblement sa retraite.

Il était 7 heures et demie.

La perte de nos adversaires, quoique supérieure à la nôtre, était peu considérable, une centaine de morts et une trentaine de prisonniers. Ce n'était donc point une défaite pour eux, mais c'était une victoire pour nos jeunes volontaires ; car ils avaient vu reculer enfin ces vieilles et fameuses bandes vallones, cette brillante cavalerie d'Espagne, qui, la veille encore, leur inspiraient tant de respect (1).

Les représentants du peuple, Projean et Cassanyes, avaient dignement soutenu, par leur exemple, l'enthousiasme de nos soldats. Ils signalèrent de nombreux traits de courage, mais par dessus tout l'admirable attitude de nos blessés qui exhalaient leurs douleurs en chants patriotiques, en énergiques encouragements à leurs frères d'armes. Ainsi Cassanyes rap-

(1) Les Espagnols attribuèrent leur insuccès à la rivalité du duc d'Ossuna qui avait été le concurrent de Ricardos pour le commandement en chef, et qui n'avait pas abandonné ses prétentions. Ossuna était puissamment secondé, près de la reine, par la duchesse sa femme qui avait, dit-on, un favori à faire avancer, et qui aurait voulu que son époux fût en meilleure position pour seconder ses désirs. (Archives du dépôt.)

Digitized by Google

porte l'effet inénarrable produit par le passage dans les rangs de six canonniers brûlés par l'explosion d'un caisson. Debout sur le char qui les portait, car leurs pieds seuls avaient été épargnés, étalant avec orgueil leurs horribles plaies, ils n'avaient de cris que pour exciter ceux qui restaient les armes à la main. Dans les ambulances, pendant les amputations, le cri qui couvrait tous les autres, c'était le cri de : *vive la République !*

C'est l'épreuve décisive de la force morale des armées, que cette épreuve des ambulances, et jamais armée française ne la soutint plus glorieusement que celle dont nous racontons l'histoire.

Cette journée du 17 juillet fut, aux Pyrénées, le pendant de la canonnade de Valmi.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

PRISE DE VILLEFRANCHE.

Le camp de Ponteilla opposé au camp de l'Union. — Cours de la Tet; le Conflans. — Motif qui décide Ricardos à attaquer Villefranche. — Difficulté des approches de cette place. — Division de secours établie entre les Corbières et la Tet. — Sa dispersion. — Bonnes dispositions de l'attaque. — Tentative de Flers sur Ille, pour dégager Villefranche. — Surprise de Vinça. — Combat du col Ternère. — Occupation définitive de Millas par les Espagnols. — Description de Villefranche; étrange situation de cette place. — Elle est attaquée. — Trahison du gouverneur. — Reddition.

Rebuté par une résistance à laquelle il semblait, du reste, s'être attendu, Ricardos ne songea plus qu'à tourner ce camp qui venait de braver ses efforts; mais il voulut auparavant le masquer, et, dans ce but, il fit reprendre et activer les travaux commencés autour de Ponteilla. Il eut ainsi bientôt un vaste camp retranché à opposer au camp de l'Union. Alors il ne s'occupa plus que du passage de la Tet.

La Tet se précipite d'un massif de montagnes groupées au nord-ouest de Mont-Louis, et, jusqu'à l'étranglement connu sous le nom de col Ternère, l'espace de 8 lieues environ, elle roule au fond d'une gorge profonde, toute retentissante du murmure des eaux qui en sillonnent les revers et qui lui ont valu le nom de Conflans (*confluens*). C'est un perpétuel défilé, qui ne laisse guère de place qu'au torrent et au chemin, ou pour mieux dire, à l'étroite corniche suspendue à la berge gauche, au-dessus des précipices (1). Ce long défilé est barré par Villefranche, à 5 lieues au-dessous de Mont-Louis; il s'entrouvre un instant dans le riant petit bassin de Prades, puis il se resserre de nouveau jusqu'au col Ternère où commence la

(1) Une route carrossable achèvera bientôt de remplacer cette corniche.

Digitized by Google

plaine. Celle-ci, toutefois, ne se déploie d'abord que sur la rive droite; car, sur la gauche, les hauteurs persistent, ou plutôt se changent en une série de pics détachés, encore puissants, mais déjà franchissables pour des troupes expéditionnaires. De bons postes militaires, Montalba en face du col, Belestat, Caladroit, puis Force-Réale au-dessus de Cornelia, jalonnent cette bande découpée. Elle se termine par les éminences de Peyrestortes passé lesquelles la plaine s'étend sur les deux rives, unie comme une nappe d'eau.

Décidé à passer la Tet en plaine, Ricardos ne pouvait laisser, béante sur son flanc gauche, la gorge d'où s'échappe ce torrent. Or, pour se mettre à l'abri de ce côté, il avait à choisir entre deux partis : s'emparer de Villefranche qui barre le défilé, ou occuper le col Ternère qui le termine en aval. Ce dernier parti était le plus simple; mais telle était, même parmi nous, la mauvaise réputation de Villefranche, que les administrateurs du département avaient supplié l'autorité militaire d'en retirer, *pour les mettre en lieu sûr,* les 20 bouches à feu qui en garnissaient les remparts. Ce n'était donc point la peine de marchander une conquête si facile. Villefranche, d'ailleurs, ouvrait la seule voie par laquelle on pouvait traîner du canon de siége devant Mont-Louis, forteresse sur laquelle l'ennemi avait des vues prochaines et que menaçait déjà, par la Sègre, une division de 8,000 hommes. Il fut donc arrêté, dans les conseils de Ricardos, qu'avant de passer la Tet, on s'emparerait de Villefranche.

APPROCHES DE VILLEFRANCHE.—Le plus difficile était d'aborder la place. Les Espagnols l'avaient prouvé jadis, en disputant pied à pied les défilés qui entourent Villefranche, et en retardant ainsi de plusieurs années la conquête définitive du Roussillon. Mais pour imiter cette belle défense, il aurait fallu aux Français des forces, sinon plus nombreuses, du moins plus habilement disposées que celles qu'ils avaient opposées à l'invasion sur ce point de leur territoire.

Ces forces s'élevaient, au plus, à 4,000 hommes, qui, sous le commandement immédiat des généraux de brigade Nucé et Lemoine, formaient la division Mondredon. Cette division,

Digitized by Google

campée d'abord à Baxas, avec détachements sur les hauteurs de Tautavel et d'Estagel, s'était conformée aux progrès des Espagnols et, comme eux, successivement rapprochée de la Tet, le long de laquelle elle n'occupait pas moins de 7 lieues d'étendue. En effet, elle avait sa droite à Saint-Estève, aux portes de Perpignan; et sa gauche, occupée en ce moment à convertir en route à canons le chemin d'Estagel à Montalba, allait s'appuyer à ce dernier point, d'où elle veillait sur le col Ternère. Ajoutons qu'elle n'avait pas cessé de garder, sur ses derrières, les passages des Corbières qui conduisent en Languedoc. Ainsi, cette division se trouvait fractionnée en petits groupes, qui, isolés au milieu d'arides montagnes, manquaient de tout. En outre, la plupart des bataillons dont elle s'était recrutée se composaient de pères de famille des départements voisins, presque tous cultivateurs, dont les moissons étaient mûres et sur pied. Aussi désertaient-ils par bandes de deux et trois cents à la fois. Un chef un peu intelligent eût pris au moins la précaution de les concentrer au col Ternère, en les appuyant à la place menacée.

Les dispositions de l'attaque, sans être irréprochables, furent mieux entendues. Chargé, avec une division de huit mille hommes, de l'expédition contre Villefranche, le général Crespo choisit la bourgade d'Ille pour son point de rassemblement; il y établit ses dépôts, et, après avoir assuré, par l'occupation de Corbère, ses communications avec Thuir et le camp de Ponteilla, il s'échelonna, par le col Ternère et Vinça, sur Prades où il installa son quartier-général.

Voyant une division espagnole s'engager ainsi dans un défilé sans issue, le général de Flers conçut le dessein de lui faire expier cette hardiesse, en tombant sur ses derrières et en surprenant Ille, sa place de dépôt. Il y avait là l'élément d'un beau succès, mais les moyens d'exécution furent loin de répondre à la vigueur de la pensée.

Ille n'était gardée que par un bataillon de 700 hommes. Le chef de brigade Deville, qui commandait le camp de Saint-Estève, fut chargé de surprendre ce poste. On mit à sa disposition 2,000 hommes d'infanterie et 50 chevaux; en outre,

Digitized by Google

la garnison de Villefranche devait lui envoyer 2 pièces de canon dès qu'il serait arrivé à portée d'Ille.

Du secret, de la promptitude d'une marche de nuit, dépendait le succès de cette expédition; mais elle fut dénoncée et mal conduite. Parti de Saint-Estève dans la nuit du 21 au 22, Deville fut égaré dans les montagnes par des guides perfides, en sorte que le soleil était levé et l'ennemi prévenu, quand il arriva en présence. Ille, d'ailleurs, ainsi que la plupart des gros bourgs du Roussillon, conservait encore d'anciennes murailles qui avaient été mises à l'abri d'un coup de main; et comme le canon de Villefranche manquait au rendez-vous, Deville, après avoir inutilement brûlé quelques cartouches, dut se retirer.

Après huit jours encore perdus, le 31, un second essai fut tenté et dirigé cette fois sur Vinça. Ce village fut enlevé après une action assez vive, au milieu de laquelle les habitants, qui s'étaient d'abord prononcés pour les Espagnols, revinrent brusquement à nous. Nous restâmes maîtres de grands approvisionnements destinés à la division du Conflans; mais ce fut tout, et, au bout de quelques heures, il fallut encore vider la place.

Néanmoins, ce commencement de succès servit d'encouragement à une attaque plus sérieuse, qui enfin aborda le point vulnérable, le point critique, le col Ternère, mais toujours, malheureusement, avec des forces insuffisantes.

L'expédition se composait de 1,500 braconniers, d'une compagnie du 7e régiment et de 2 pièces de canon. Le 1er août, l'adjudant-général Solbeauclair, qui commandait la colonne, après avoir dérobé, la nuit, sa marche dans les montagnes, parut à l'improviste sur les crêtes, en face du poste qui gardait le col. Il fit immédiatement pratiquer dans les rochers une rampe pour descendre ses pièces, et il les eut bientôt établies sur les revers de la Tet, dans une position si heureuse, que, malgré les efforts d'une contre-batterie de 4 bouches à feu qu'opposèrent les Espagnols, le passage fut et demeura interrompu. Trois fois, dans la journée, à 8, à 11 et à 3 heures un convoi se présenta, trois fois il fut repoussé.

Digitized by Google

Voyant l'embarras de l'ennemi, Solbeauclair crut le moment favorable pour l'aborder corps à corps et enlever le col. Il forma sa troupe en trois colonnes : sa droite devait faire face à Vinça, qui était rempli de miquelets; sa gauche tourner la batterie, son centre l'attaquer en face.

Le signal fut donné : la droite et la gauche traversent la Tet, la première sur une passerelle, la seconde à un gué. Aussitôt 1,500 miquelets sortent de Vinça mais ils sont tenus en respect par les braves soldats du 7e régiment, qui composent notre aile droite. Notre centre, formé de la masse des braconniers, s'avance alors au bord du torrent avec ordre de le franchir. L'instant était propice : l'explosion d'un caisson venait de mettre en fuite les canonniers espagnols. Aussi le général et le représentant s'empressent-ils de donner l'exemple, en se jetant au milieu de l'eau. Mais les braconniers, effrayés de la rapidité du courant, sourds aux exhortations comme aux menaces de leurs chefs, restent immobiles. Cependant les miquelets courent à leur batterie abandonnée, ramènent les canonniers et obligent nos deux ailes isolées à repasser la Tet.

Solbeauclair alors se retira sous sa batterie.

Il fut inquiété dans la nuit : trois bataillons espagnols firent des dispositions qui présageaient une attaque imminente; mais, vers la pointe du jour, le bruit du canon, qui se faisait entendre dans le bas de la vallée, les attira vers Millas. Ce poste était attaqué par des forces déjà supérieures; il fut accablé par l'arrivée de ces 3 bataillons, et retomba, dans la matinée même, au pouvoir de l'ennemi.

La perte de Millas compromettait le col Ternère; cependant, contre toute attente, l'Espagnol ne fit aucun nouvel effort pour se rouvrir ce passage important. Mais c'est que Villefranche succombait.

REDDITION DE VILLEFRANCHE. — Cette place est encaissée dans une gorge si étroite, si profonde, que le soleil ne peut l'atteindre pendant plusieurs mois de l'année, et qu'il a fallu couvrir d'une épaisse toiture ses malheureux remparts, pour les mettre un peu à l'abri des effrayantes plon-

Digitized by Google

gées qui les écrasent. La ville barre le fond de la gorge et oppose ainsi un obstacle matériel qui n'est pas sans valeur (1). Son enceinte, qui a la forme d'un rectangle, consiste en deux têtes bastionnées faisant face, l'une à l'amont, l'autre à l'aval, et reliées entre elles par deux longues murailles flanquées de tours et de bastionnets. Un petit fort, appelé le Château, protége la rive gauche; il est élevé à 180 mètres au-dessus du thalweg, sur un palier de la montagne de Belloc. La rive droite, que la ville occupe, n'a rien pour défendre ses abords, si ce n'est l'escarpement de la montagne Saint-Jacques, qui surgit de ses fossés mêmes, comme une gigantesque contrescarpe.

Sur cette même rive, tout contre les remparts, débouche le vallon du Vernet dont la berge droite, par sa rencontre avec la berge correspondante de la Tet, forme la montagne d'en Bulla, qui se termine, du côté de la ville, par un rocher à pic. Du côté opposé, au contraire, du côté de Prades, cette montagne allonge sa croupe en pente assez douce pour permettre à l'artillerie du plus gros calibre de se traîner par là jusqu'au bord de l'escarpement qui regarde la place.

Les Espagnols profitèrent de cette disposition des lieux pour traîner à bras, par cette croupe, jusqu'aux crêtes qui plongent la ville, 4 pièces de 12 et 2 obusiers.

Le feu commença le 3 août, à la pointe du jour. Quelques obus tombèrent dans la ville. Quant au fort, comme la batterie espagnole en était éloignée de 900 mètres, ses murailles furent à peine écrêtées. La position des assiégés n'avait réellement d'effrayant que l'apparence; mais encore fallait-il, pour résister à un effet moral dont, par malheur et par ignorance, le soldat ne sait pas toujours se défendre, fallait-il une garnison un peu vigoureuse. Or, cette garnison se composait de 230 vétérans, commandés par deux vieillards ennemis secrets de la cause révolutionnaire, les capitaines de Mazy et de Paluze, qui étaient gouverneurs, l'un de la ville, l'autre du

(1) Vauban, dans deux mémoires, l'un intitulé *Recueil sur la trop grande quantité de places fortes en France*, l'autre portant la date du 4 août 1693, propose *de raser Mont-Louis, attendu que Villefranche ferme bien cette frontière.*

Digitized by Google

château. Un bataillon de volontaires, campé dans les environs, sur la montagne de Belloc, s'était rapproché de la place depuis qu'elle était menacée, mais sans oser s'y renfermer, ni quitter l'esplanade où il était venu se ranger en bataille.

Quelques éclats d'obus mirent ces volontaires en déroute et fournirent à de Mazy un prétexte pour se retirer au fort avec la garnison de la ville.

Les habitants, abandonnés, montrèrent seuls du cœur. Ces braves gens hissèrent à bras, sur les rochers de Saint-Jacques, deux petites pièces de campagne avec lesquelles ils espéraient sans doute contre-battre la batterie d'en Bulla. Mais cette faible artillerie fut bientôt démontée et au pouvoir de l'ennemi qui, des hauteurs au-dessus de Cornelia, où il se tenait concentré, la fit enlever par un détachement de troupes légères.

Le feu de l'assiégeant continua toute la journée.

La nuit tombée, le capitaine de Mazy livra le fort à l'ennemi, et vint ensuite, vers une heure du matin, se faire reconnaître à la porte de Cornelia, qu'on lui ouvrit sans défiance. Aussitôt, trois bataillons espagnols, cachés derrière le réduit, firent irruption dans la ville. La garnison eut la liberté de se retirer.

On s'afflige de voir encore un vieux soldat se déshonorer par une odieuse trahison. Les Espagnols vantaient la puissance de leur or, mais ils calomniaient leurs complices : aucun d'eux, jusque-là, n'était encore descendu à ce dernier degré de l'infamie. Ces malheureux ne se laissaient pas acheter, ils cédaient au crime sous l'entraînement de la déplorable erreur qui pervertissait la conscience des émigrés.

Pour maîtriser Villefranche, le général Crespo fit élever deux redoutes sur les crêtes d'en Bulla; et, afin d'intercepter le passage par lequel on pouvait tourner la place, il établit un petit camp près du village de Fillols, à la chapelle de Saint-Pierre; enfin, après avoir balayé le camp de Saint-Estève de Belloc, il rallia sa division autour de Prades.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

LE GÉNÉRAL DE FLERS REMPLACÉ PAR PUGET DE BARBANTANE.

Détresse des Français. — Récriminations contre le général de Flers. — Il provoque un conseil de guerre pour justifier sa conduite militaire. — Il est suspendu. — Acharnement de ses ennemis. — Il est envoyé au tribunal révolutionnaire et remplacé par Puget de Barbantane. — Fête du 10 août célébrée au camp de l'Union. — Effets de ces solennités militaires. — Enthousiasme général. — Esprit public dans le Roussillon. — Soulèvement des Corbières.

Succès, revers, tout aggravait notre position. Le succès du 17 juillet était devenu, pour le gouvernement, une raison de faire cesser l'envoi des légers secours qu'il s'était laissé arracher à grand'peine après la chute de Bellegarde. Après celle de Villefranche, on avait perdu jusqu'au droit de réclamer, car l'époque la plus critique de la révolution était venue : au dehors, une suite effrayante de revers; au dedans, 67 départements soulevés; la vallée du Rhône en feu, qui interceptait tous les arrivages du nord au midi; la Lozère, pour la seconde fois en pleine insurrection, contre laquelle il fallait chaque jour détacher de nouvelles troupes que l'on continuait à enlever aux Pyrénées orientales, où l'on ne comptait pas moins de 30,000 malades, où la désertion organisée, impunie, s'opérait en masse. Enfin, par surcroît, l'anarchie qui, depuis longtemps, minait le commandement dans cette malheureuse armée, avait fait explosion; et, depuis le 17 juillet, c'en était fait du général en chef : il était le seul que l'on n'avait pas vu, dans cette journée mémorable, s'élancer sur l'ennemi en retraite, et dès lors, il avait trahi! et ceux qui, ce jour-là, croyaient s'être montrés au premier rang, n'en voulaient plus descendre. (Voir l'état de situation de l'année, au 5 août.)

La calomnie avait débuté contre de Flers, comme toujours, par des reproches vagues; c'était sa faiblesse, son inertie, son peu d'ascendant sur les troupes qu'on signalait d'abord. « *Il est incapable, versatile, sans maintien devant le soldat.* » écrivaient, le 10 juillet, à la Convention, les représentants Espert et Projean. Gaston prononça bientôt le mot de trahison. Puis vinrent trois généraux, dont un de division, qui, se prenant tout à coup d'alarme pour le salut de l'armée, communiquèrent leurs scrupules aux dépositaires du pouvoir souverain.

A ces accusations insensées, à ces lâches dénonciations, l'impassible général n'avait opposé, jusque-là, que le silence et le dédain; mais la perte de Villefranche vint donner aux clameurs un caractère d'emportement tel, qu'il fallut, de toute nécessité, parler et réagir.

De Flers eut recours à un moyen qui semblait d'un effet sûr, au témoignage public d'un tribunal irrécusable, qu'il allait mettre en demeure de déclarer officiellement, que son système de temporisation, prétexte de tant d'odieuses calomnies, était le seul applicable à la crise que l'on traversait. Ayant donc, le 5 août, réuni à Perpignan, en conseil de guerre, tout ce que l'armée comptait d'officiers capables ou réputés tels, le vieux et sage d'Auvare, Barbantane, Dagobert, d'Aoust qui était depuis deux mois le chef de l'état-major général, le colonel Lamartillère, le chef de brigade du génie Vialis, l'ingénieur du camp de l'Union Andréossy, et d'autres encore, le général en chef posa les questions suivantes :

« 1° Etes-vous d'avis d'attaquer le grand camp de Ponteilla? — 2° D'attaquer Argelès avec le secours de la garnison de Collioure? — 3° De faire des attaques particulières sur Millas, Ille, Vinça, Prades et Thuir? — 4° Dans le cas d'attaque ci-dessus, quelle est la marche qu'il faudrait suivre? »

Les réponses devaient être écrites, motivées et remises le lendemain. Elles furent unanimes à reconnaître la nécessité de rester sur la défensive, d'attendre des renforts pour agir, de persévérer enfin dans la voie tant décriée qu'on avait sui-

Digitized by Google

vie jusque-là. Que tenter, en effet, avec 20,000 recrues au plus, sans instruction, sans aucune habitude des manœuvres, contre 36,000 soldats anciens, aguerris et partout retranchés? avec 800 chevaux qui, jusque-là, n'avaient guère servi qu'à rompre, dans le désordre de leur fuite, les rangs de notre propre infanterie, contre 6,000 cavaliers d'élite supérieurement montés et habitués à rester presque toujours maîtres du terrain?

Mais l'heure de l'infortuné général était venue, et cette explosion d'aveugles colères qui précipitait sa chute, l'eût-elle épargné, qu'il devait succomber encore, succomber sous cette impatience de changement qui éclate dans les situations désespérées, où tout changement prend les apparences d'un rayon d'espoir. On n'attendit même pas les réponses du conseil de guerre : à l'issue de la conférence, les représentants confièrent à Barbantane, le plus ancien des généraux de division, leur dessein de faire de lui le successeur de l'homme qu'ils avaient d'avance condamné. Barbantane répondit, avec cette modestie commode, qui se confesse si volontiers inférieure à une position conquise sur des compétiteurs définitivement écartés : « que les borgnes étaient rois dans le royaume des aveugles ; « qu'il essayerait de prendre ce terrible fardeau, pourvu que « le général Giacomoni, officier précieux par son activité et « son intelligence, consentît à se mettre à la tête de l'état-« major, et à condition qu'on voulût bien se rappeler, qu'en « essayant ses forces, il se réservait de reprendre son poste, « si le fardeau était au-dessus de ses facultés physiques et « morales. » Assurés ainsi du consentement de leur élu, Espert, Fabre et Bonnet, par arrêté du 7 août, suspendirent de ses fonctions le général en chef, « *pour avoir perdu la con-« fiance des citoyens soldats composant l'armée.* »

Cette brutale destitution aurait dû désarmer les haines les plus rebelles ; tel ne fut point, cependant, son effet sur les intraitables et lâches rancunes des plus ardents ennemis du général, de ces hommes étrangers à l'armée, qui, possédés de la fureur d'intervenir dans la conduite de la guerre, voilaient, sous le masque d'un zèle patriotique, la vengeance de leur

Digitized by Google

amour-propre blessé du froid accueil fait à leur présomptueuse ignorance. *Ces donneurs de conseils*, comme on les appelait, n'eurent pas même la triste générosité de respecter, après sa chute, celui qui était tombé sous leurs coups, et leur acharnement poursuivit jusqu'à la fin l'intrépide soldat qui avait marché droit à son but, sans daigner s'apercevoir des écueils de la route. En effet, le jour même de la destitution de Flers, les conseils du département, présidés par Sérane (de Perpignan), et ardemment assistés par le procureur-général syndic Lucia, eurent la cruauté de libeller, pour le comité de salut public, en considérant de l'arrêté des représentants, un réquisitoire qui était alors un passeport pour l'échafaud.

Honteuse démoralisation des temps de discordes civiles, que l'histoire doit flétrir pour la tardive justice du passé, et, à tout hasard, pour l'ingrat enseignement de l'avenir!

Cette noble victime, que nous quittons à regret s'acheminant vers Paris où l'appelaient le tribunal révolutionnaire et le bourreau, fut, comme nous venons de le dire, remplacée par un jeune général de l'ancienne armée, le ci-devant marquis Puget de Barbantane, qu'avaient depuis longtemps rendu célèbre l'exagération de ses opinions révolutionnaires, et l'éclat des actes par lesquels il s'était efforcé, suivant son expression, *de laver son péché originel* (1).

C'était naturellement un tel homme qui devait remplacer un chef proscrit pour sa tiédeur, sa réserve et sa courageuse temporisation.

(1) Puget de Barbantane, né à Paris en 1754, d'une famille ancienne et riche, avait reçu une éducation soignée, et principalement dirigée vers les sciences militaires. Avant 89, il était colonel du régiment d'Aunis. Il devint ensuite colonel en second de Royal-Marine; puis en 91, il fut nommé maréchal de camp à l'ancienneté, et bientôt, commandant de la 8e division militaire. Il avait embrassé les idées nouvelles avec une exaltation qui entacha plusieurs actes de sa vie militaire. C'est ainsi que, dans un conflit qui s'était élevé, le 26 février 92, à Aix, entre une colonne de fédérés marseillais et un régiment suisse, le général servit de parlementaire aux deux partis, et fit désarmer et expulser les Suisses. Suspendu pour ce fait et envoyé devant un conseil de guerre il parvint à se justifier, fut réintégré le 3 avril, puis chargé, successivement, d'organiser l'armée du Var, et de rétablir l'ordre dans le comtat vénaissin dont faisait partie le marquisat de Barbantane, qui touche à Avignon. Enfin, nommé lieutenant-général dans les derniers mois de 92, il ne tarda pas à être, sur sa demande, envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il arriva le 20 mai.

Digitized by Google

Un des *crimes* que la multitude reprochait avec le plus d'amertume au général de Flers, c'était la mauvaise grâce qu'il avait apportée, prétendait-on (1), à la célébration du 14 juillet. L'installation de son successeur avait été fixée au 10 août. Cet anniversaire ne pouvait donc manquer d'être convenablement célébré.

ENTHOUSIASME GÉNÉRAL. — Aujourd'hui, ces fêtes étranges nous apparaissent, comme à un malade rendu à la santé, les vains rêves qui berçaient ses douleurs, qui ranimaient son espoir, et dont, après, il dédaigne l'importun et frivole souvenir. Mais le dédain serait-il juste ici? et dans ces bizarres manifestations de la fièvre révolutionnaire, faut-il ne voir que des crises de délire, que de stériles extravagances?

On se rappelle le grand et sombre tableau que l'histoire nous a retracé de ce 10 août 1793, célébré, au milieu des plus terribles angoisses, dans la capitale, et, à la même heure, dans toutes les communes de la république. Le lendemain de cette lugubre fête, la France, qui venait d'appeler aux armes toutes ses générations, voyait ses routes couvertes de combattants courant aux frontières.

Transportées au milieu des camps, ces pompes guerrières produisaient des émotions non moins fécondes. Ainsi, dans ce camp de l'Union si plein de misères, sur cette digue chancelante qu'ébranlaient les boulets de l'ennemi, sous les pieds de ceux-là mêmes dont les foyers allaient être emportés, qu'on se figure un réveil au bruit du canon d'allégresse, sous le ciel splendide de cette belle patrie menacée d'esclavage, en vue de cette imposante barrière des Pyrénées, qui semblait accuser ses défenseurs! Comme l'appareil saisissant d'une fête, au milieu de la situation la plus affreuse, devait grandir la foi des moins confiants dans le succès de leur sainte cause! Quels foyers d'enthousiasme que ces exhortations des chefs, inaugurant, au milieu de chants patriotiques que les *cohortes étrangères* pouvaient entendre, inaugurant les drapeaux envoyés par la nation, ces gages éloquents de sa dette et de sa détresse! Quel

(1) Lettre officielle du représentant Projean.

Digitized by Google

mépris de la mort à puiser dans ces serments renouvelés sur des autels qui s'élevaient à la place où, la veille, pour de simples infractions à la discipline, pour les têtes les plus respectées, se dressait l'échafaud!

Cette journée du 10 août, par l'effet moral qu'elle produisit, fit époque dans l'histoire de cette campagne. Comme par analogie avec les terribles souvenirs qu'elle rappelait, on venait de briser un commandement et de confier à des mains nouvelles, ardentes, le gouvernail du navire en perdition. Les imaginations, étourdies, s'élançaient dans le champ des vagues espérances; elles s'exaltaient sous l'aiguillon du danger. Aussi l'élan surgissait de toutes parts: de l'armée, il se propageait à la population. Les Corbières s'étaient levées en masse et fourmillaient d'intrépides montagnards en armes. Ici, au pied du col Saint-Louis, c'étaient les femmes de Saint-Paul qui, emportées par l'ardeur du sang catalan, déployaient la violence pour hâter des sacrifices de tendresse trop lents au gré de leur mâle patriotisme, pour presser le départ de leurs époux, de leurs frères, appelés sous les drapeaux. Là, dans les gorges de la Tet, un misérable hameau, fidèle à une glorieuse tradition, se faisait écraser pour retarder d'une heure le passage de l'ennemi. Les habitants d'Eus s'étaient rappelés que, lors d'une autre invasion, leur hameau avait péri dans les flammes en punition de la courageuse résistance de leurs pères: ils avaient imité ce noble exemple, et en ce moment, chassés de leurs chaumières par le fer et l'incendie, ils parcouraient les montagnes pour y soulever la pitié et l'insurrection (1).

C'était un retour de l'esprit public, car cette manifestation belliqueuse avait déjà éclaté au début de la campagne, ou plutôt au moment de la déclaration de guerre. Mais la brusque invasion de l'armée espagnole dans les campagnes ou-

(1) La Convention décréta que les habitants d'Eus avaient bien mérité de la patrie. Les habitants de Cornelia méritèrent également plusieurs mentions honorables, celle-ci entre autres : Les femmes, les enfants travaillent gaîment aux retranchements, quoique couverts de bombes et de boulets; et quoique pauvres, ils consacrent tout leur temps à la défense de la patrie.» (Lettre d'Espert à la Convention.)

vertes du Roussillon, l'incurie du gouvernement républicain qui abandonnait si complétement cette malheureuse province, enfin, nos revers avaient bientôt paralysé ce premier élan. La population roussillonnaise était, d'ailleurs, profondément divisée d'opinion. Les uns, les habitants des villes principalement, avaient embrassé avec chaleur la cause révolutionnaire. D'autres, dans les campagnes surtout, regrettaient leurs anciens usages. Ceux des montagnes, enfin, se préoccupaient, avant tout, de leurs foyers menacés, et, pour les sauver d'un danger présent, ils étaient quelquefois, sans distinction de partis, les auxiliaires des plus forts (1).

Une vigoureuse réaction suivit immédiatement nos premiers succès. Elle fut brusque, et le sentiment du devoir, longtemps comprimé, avait une telle hâte de reparaître, qu'il faisait explosion parfois même au milieu du feu d'un combat. C'est ainsi que, le 31 juillet, au plus fort d'une lutte où l'on se disputait leur village, nous avons vu les habitants de Vinça retourner inopinément contre les Espagnols les armes qu'ils venaient de prendre pour les aider contre nous.

Le signal de cette réaction patriotique partit des Corbières où l'attachement à la France avait des racines plus profondes que dans le reste de la contrée, qui gardait encore quelques souvenirs de la domination espagnole. Les Corbières, cette ancienne frontière témoin jadis de tant de combats acharnés, cette solide barrière, plus facile peut-être à défendre que la ligne correspondante des Pyrénées, inspira aux braves habitants de ces montagnes une confiance telle, qu'il n'y eut pas un moment d'incertitude sur l'énergie et l'acharnement avec lesquels serait disputé, au besoin, ce dernier rempart de nos provinces méridionales (2).

(1) De ces dispositions hostiles ou douteuses, le plus funeste effet peut-être était de procurer à l'ennemi, sur nos moindres démarches, des renseignements si instantanés, si détaillés, si précis, qu'il nous était réellement impossible, non-seulement d'exécuter, mais de projeter un mouvement quelconque, sans qu'aussitôt nous ne fussions dénoncés. Par suite, point d'espions officieux, et comme il n'y avait rien dans nos caisses pour attirer les autres, nous vivions dans la plus complète ignorance sur ce qui se passait chez nos adversaires.

(2) M. Arago d'Estagel prit une part active à l'insurrection des Corbières.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

DÉFENSE ET PASSAGE DE LA TET.

Le camp de Cornelia-la-Rivière défend le passage de la Tet. — Première et vaine tentative des Espagnols pour enlever ce camp. — Ils essayent de déboucher sur nos derrières par les montagnes du Conflans.—Ils s'emparent de Mosset. — Ils reviennent sur leurs pas. — Aveuglement et inaction de Barbantane.—Sa tentative malheureuse sur Corbère. — Dernières dispositions des Espagnols pour le passage de la Tet. — Ce passage s'effectue enfin ; le camp de Cornelia est enlevé. — La rive gauche de la Tet envahie.

On se rappelle que c'est à Millas que Ricardos avait d'abord voulu traverser la Tet, mais que, rebuté par ses tentatives des 2 et 3 juillet, et trouvant ce point trop rapproché de Perpignan, il l'avait abandonné pour remonter jusqu'à Ille; qu'enfin, il avait réoccupé Millas le jour même où la trahison lui ouvrait les portes de Villefranche. Ce mouvement, qui semblait annoncer qu'on en revenait à Millas pour le passage projeté, avait déterminé l'officier chargé de le défendre, le général Mondredon, à resserrer à son camp de Cornelia le cordon qu'il avait eu d'abord la malheureuse idée d'étendre, sur un développement de 7 à 8 lieues, de Montalba, vis-à-vis du col Ternère, à Saint-Estève, village aux portes de Perpignan. Mondredon avait donc levé le camp de Saint-Estève pour se concentrer à Cornelia. Ce bourg, qui n'est guère qu'à une demi-lieue au-dessous de Millas, est situé au pied d'un piton isolé, au sommet duquel les restes d'un ancien château, appelé Force-Réale (ou Fort-Serral), présentent un excellent poste militaire qui fait face à Saint-Féliu-d'Aval, point où le passage de la Tet est plus facile encore qu'à Millas.

Ricardos ne manqua pas de profiter de la solennité du 10 août pour essayer de nous surprendre; mais cette fois, re

Digitized by Google

nonçant au camp de l'Union, qui s'était si bien gardé le 14 juillet, il se jeta sur celui de Cornelia.

Les deux frères Adorno, Petro et Raphaël, furent chargés de cette attaque, avec 1,500 hommes chacun. Petro descendit la Tet et vint se placer en observation devant notre camp. Raphaël remonta la rivière jusqu'à Néfiac, la traversa vers minuit, refoula nos avant-postes, et, prenant à gauche, chercha à tourner les batteries que nous avions établies contre Millas, en amont de notre camp; mais s'étant aperçu que nous gardions les hauteurs qu'il voulait surprendre, il lança brusquement un bataillon de grenadiers sur celle de ces batteries qui était le plus à sa portée, l'enleva sans coup férir, et la fit tourner aussitôt contre nos autres établissements.

Les défenseurs, encore sous l'excitation de la solennité de la veille, étaient tous debout. Ils transportèrent au combat l'ardeur de la fête. Telle fut même l'impétuosité avec laquelle les chasseurs des Pyrénées-Orientales et le 7e bataillon de l'Aude, commandé par Dejean, se précipitèrent sur l'ennemi, que ce dernier eût laissé sur la rive gauche la plus grande partie de son monde, sans la colonne de Petro qui protégea la retraite, laquelle, du reste, nos troupes restées au camp de Cornelia, surprises par la rapidité même du succès des leurs, ne songèrent point à inquiéter.

Ricardos était déconcerté; cette vigueur inattendue le remplissait d'incertitude et d'étonnement. Aussi les émigrés de son entourage, qui ne cessaient de l'obséder de leurs turbulents conseils, l'entraînèrent-ils sans peine à essayer d'une de leurs nouvelles élucubrations. Les émigrés, sur cette frontière comme ailleurs, avaient prodigué des promesses qui essuyaient des démentis cruels; mais leur haine infatigable ne se décourageait point.

Ils conseillèrent au général espagnol d'éviter la plaine pour le passage de la Tet, et de profiter de la possession de Villefranche pour déboucher du Conflans sur la Gly, en forçant la première bande des Corbières, dans la direction de Mosset à Montfort. De ce dernier point, en descendant le torrent de la Boulesane, l'invasion eût gagné les deux principales issues

Digitized by Google

des Corbières, et coupé ainsi, au col Saint-Louis et au défilé de Salces, les communications entre le Languedoc et le Roussillon.

Ricardos ordonna une reconnaissance pour examiner le passage de Mosset. Mosset était commandé par un certain capitaine du 79e, nommé Chalvason, lequel avait sous ses ordres 800 volontaires (les mêmes qui s'étaient enfuis de Villefranche), quelques compagnies de miquelets, les habitants qui avaient pris les armes, et 4 pièces de canon. Le bourg renferme un ancien château, et il est dominé par un plateau qui commande la position. Chalvason avait abandonné la garde du plateau aux volontaires de Villefranche, et il tenait renfermé dans le château tout ce qui était susceptible de quelque résistance.

Le 16 août, 1,800 Espagnols sortirent de Prades en trois colonnes : celle de gauche était chargée de disperser deux avant-postes qui gardaient les crêtes de ce côté; celle de droite devait entamer l'attaque du plateau; enfin le centre suivait le fond de la gorge avec 5 pièces de campagne destinées à renverser les murailles qui feraient obstacle.

Cette artillerie fut arrêtée par les difficultés du terrain, mais la lâcheté et la trahison se réunirent pour la rendre inutile. La colonne de droite, qui avait trouvé son chemin libre, arriva la première, enleva le plateau après une faible résistance, et se saisit de 2 pièces de 4 qu'elle tourna aussitôt contre le bourg. La colonne de gauche parut sur ces entrefaites. Alors on vit un drapeau blanc s'élever sur les murs du château. L'indigne commandant, par ses menaces et ses prières, avait entraîné la reddition du poste. Cette nouvelle trahison coûta la vie à 15 des nôtres, et la liberté à 137. Quant aux Espagnols, ils perdirent une quarantaine d'hommes, tués ou blessés par l'explosion d'un magasin à poudre qui sauta pendant le pillage du bourg.

Ils s'avancèrent alors en reconnaissance du côté de Montfort; mais, rebutés par les difficultés du col de Farréra, ils renoncèrent bientôt à se frayer, à travers ces âpres monta-

Digitized by Google

gnes, un chemin vers la Gly et les Corbières; et ils s'en revinrent à la plaine pour effectuer le passage de la Tet.

Ils en revinrent à Millas encore, et, le 19, ils concentraient sur ce point la moitié des 8,000 hommes qu'ils avaient échelonnés le long de la Tet. Cependant, jugeant à la disposition des rives (ils avaient mis 50 jours à faire cette découverte!) que le passage serait plus facile à Saint-Féliu, ils assaillirent ce poste le 25. Nous dûmes l'abandonner et nous y perdîmes 30 hommes tués ou prisonniers.

Cependant, que faisait le nouveau général en chef de l'armée française, pour profiter du retour de la confiance publique qui était venue inaugurer si heureusement son entrée en fonctions? Il avait commencé, comme ses prédécesseurs, du reste, par reprendre cette correspondance lamentable, jamais interrompue, qui fut, pendant trois ans, comme la protestation quotidienne des Pyrénées contre l'impitoyable abandon du gouvernement, long cri de détresse, qui serait l'histoire la plus saisissante des malheurs de cette frontière sacrifiée. Après de bien stériles déclamations *sur le vil intérêt, l'égoïsme, ces maux qui,* à l'entendre, *entravaient toutes les opérations,* Barbantane, trompé par quelques démonstrations de la marine espagnole, parlait uniquement de ses craintes pour Collioure : « *Il ne croyait pas,* écrivait-il encore le 19, *que Ricardos fît passer la Tet à son armée, pour la porter sur les derrières de Perpignan!* » Et cependant, chaque pas de son adversaire était un acheminement manifeste vers ce but qu'il ne savait pas même soupçonner! Et il perdait son temps à essayer sur Elne et sur Thuir d'insignifiants coups de main, destinés, disait-il, à aguerrir ses troupes.

Pourtant, après l'enlèvement de Saint-Féliu, l'aveugle général, concevant enfin quelques doutes, tenta, dans la nuit même qui suivit cet échec, celle du 25 au 26, une entreprise qui, si elle eût été bien conduite, était de nature à compromettre sérieusement le projet de Ricardos.

Corbère, belle position qui domine le pays aux environs de Thuir, était un des points les plus importants de la ligne d'opération que les Espagnols poussaient vers la Tet. L'occu-

Digitized by Google

pation de ce point pouvait entraîner l'évacuation de Thuir, pivot du mouvement tournant que méditait Ricardos. Mais il eût fallu jeter sur Corbère une masse imposante, et c'est à peine si l'on y envoya 1,800 hommes. Encore, les deux tiers de cette petite troupe, qui étaient fournis par le camp de l'Union et commandés par le général de Frégeville, devaient-ils, conformément à des ordres qu'on n'avait pas l'habitude de donner si précis, se borner à intercepter les secours que le camp de Ponteilla aurait pu expédier à Corbère, et, par suite, rester en observation, déployés entre Corbère et Thuir, leur gauche appuyée à un petit bois voisin, leur droite à une hauteur qui touchait au point menacé. Six cents hommes seulement, qui venaient de sortir du camp de Cornelia, sous les ordres du général Lemoine, devaient attaquer le village.

Néanmoins Corbère, surpris au milieu des ténèbres, fut enlevé. Les défenseurs se retirèrent dans le château. Ce mouvement échappa sans doute à Lemoine, qui se croyait entièrement maître de la position, quand la fusillade recommença tout à coup. Nos soldats, dans la confusion d'une attaque de nuit, s'imaginent qu'ils sont coupés, et prenant les troupes de Frégeville pour une colonne ennemie de secours, font feu sur elles. Celles-ci ripostent. D'un autre côté, les Espagnols du château, qui avaient causé cette alarme en reprenant l'offensive, redoublent d'efforts. Alors nos soldats évacuent précipitamment Corbère et refluent vers Cornelia dans un désordre que les Espagnols, campés sur la Tet, auraient pu changer en déroute, s'ils ne s'étaient laissé distraire par l'artillerie de notre camp, qui, de la butte Saint-Martin où nous avions une redoute, tonnait sur Millas depuis l'entrée de la nuit, pour faire diversion.

Frégeville, qui s'en était tenu à la lettre de ses instructions, se retira en bon ordre sur le camp de l'Union.

Barbantane arriva à Cornelia pour voir rentrer les fuyards. Il fit de nouveau jeter quelques bombes et obus dans Millas, puis il se retira pour annoncer au ministre (car il avait bien fallu qu'il ouvrît enfin les yeux!) que, si on ne le secourait

Digitized by Google

promptement, il n'était pas en état de défendre la rive gauche de la Tet. Il eût mieux fait d'avouer de suite ce qu'il devait confesser quelques jours plus tard, et après de nouveaux affronts, qu'il succombait à sa tâche.

Evidemment, Ricardos allait profiter du succès de Corbère pour déboucher des environs de Millas où il continuait à se concentrer, et se jeter sur le camp de Cornelia, dont la chute pouvait, seule, lui assurer la possession de la rive qu'il convoitait. La prudence la plus vulgaire prescrivait alors à la défense de replier dans le camp menacé les 4,000 hommes de la division Mondredon, dont 1,500 étaient dispersés de Force-Réale à Montalba. Mais Barbantane, non-seulement ne donna aucun ordre de concentration à ces détachements épars que le premier souffle allait emporter, mais il ne sut pas même fixer à son poste le général Mondredon qu'il retint près de lui à Perpignan. C'était Lemoine qui commandait à sa place à Cornelia où il avait à peine, sous la main, 2,500 combattants.

Ricardos ne pouvait plus hésiter. Aussi employa-t-il la journée du 27 à rassembler 5,000 hommes au col Ternère et 7,500 autour de Millas: les 5,000, division Crespo, pour aborder préalablement la rive gauche en face du col, balayer Montalba, Belestat, Caladroit et tourner Force-Réale; les 7,500 autres, division las Amarillas, pour assaillir de front le camp de Cornelia. L'attaque fut fixée au lendemain.

Le 28 donc, Crespo passa la Tet à la hauteur de Montalba et dispersa nos postes, qu'il poursuivit jusqu'à Caramany; mais comme il allait se rabattre sur Force-Réale, survint un violent orage qui emporta les ponts de la Tet et rendit ce torrent momentanément infranchissable. Il fallut encore attendre au jour suivant.

Enfin le 29, à 4 heures du soir, ce passage tant différé s'effectua. La division espagnole était partagée en trois colonnes: 6,000 hommes à droite, qui débouchaient par le pont jeté entre Saint-Féliu-d'Aval et le Soler; la cavalerie au centre, en face de Cornelia; 1,500 combattants à gauche, qui passaient au pont de Millas. Ces trois colonnes conver-

Digitized by Google

gèrent immédiatement sur le camp français, pendant que Crespo venait, par derrière, assaillir Force-Réale.

Ce mouvement, bien combiné, eut un succès aussi rapide que complet. Nos batteries, chargées en flanc, furent enlevées par la cavalerie, et nos troupes soutinrent à peine le premier choc. Elles se retirèrent en bon ordre toutefois; même elles ramenaient quelques pièces, mais une charge furieuse de cavalerie les leur fit bientôt abandonner.

A la nouvelle du passage de la Tet par les Espagnols, Barbantane, qui cette fois encore était absent, expédia à Cornelia le général Mondredon. Celui-ci arriva pour assister à la retraite de sa division et fit aussitôt prévenir le général en chef qui, enfin, se transporta sur les lieux. Mais que pouvait, pour changer la face des choses, la présence d'un tel chef? La retraite n'en continua pas moins, et si elle s'exécuta avec fermeté et intelligence, ce fut grâce seulement à la fermeté et au sang-froid d'un officier en sous-ordre, du général Ramel, qui, dès les premiers moments, était parvenu à rétablir l'ordre dans nos rangs disloqués. On ne céda le terrain que pied à pied, non cependant sans éprouver des pertes cruelles qui montèrent à plusieurs centaines d'hommes. Nous laissions, en outre, sur place 10 bouches à feu, un mortier de 9 po, des munitions de toute sorte, 25 caissons ou chariots, enfin tous les effets de campement.

Cette journée du 29 août était une journée malheureuse pour la république : c'était celle de l'entrée des Anglais à Toulon.

Mondredon, qui avait fini par reprendre son commandement, se retira sur Salces. Il fit occuper, en passant, Peyrestortes, Baxas, Rivesaltes, Estagel, et donna ordre à ses postes de se replier sur lui, s'il fallait encore perdre du terrain.

Les Espagnols n'avaient pas l'habitude de profiter de leurs succès, et ils en donnèrent ici une nouvelle preuve; car, en lançant, par un léger détour en plaine, leur cavalerie sur Peyrestortes, ils eussent devancé Mondredon sur ces hauteurs importantes et refoulé dans Perpignan une division battue, qui aurait été pour cette place, médiocrement appro-

Digitized by Google

visionnée, une surcharge funeste; enfin, ils nous auraient prévenus au défilé de Salces. Cette pensée ne leur vint pas, et las Amarillas se contenta d'envoyer jusqu'à Saint-Estève, une reconnaissance qui avait principalement pour but de couvrir la pointe que poussaient deux autres colonnes dans la direction d'Estagel et de la Tour. Péniblement engagées au milieu d'arides montagnes, par des chemins affreux, et trouvant partout la population en armes, ces deux colonnes revinrent bientôt sur leurs pas. Alors la reconnaissance de Saint-Estève rétrograda jusqu'à Villanova et devint l'avant-garde de las Amarillas, qui s'établit à Pezilla. Le 31, il commença à se retrancher sur ce point.

Tout annonçait que Perpignan allait être investi.

CHAPITRE X.

MONT-LOUIS SAUVÉ ET LA CERDAGNE CONQUISE.

Position stratégique de Mont-Louis. — Description des deux Cerdagnes. — Première invasion de la Cerdagne française (avril). — Nos dispositions pour défendre la trouée de l'Ariége. — Les Espagnols, arrêtés par les neiges, se retirent. — Seconde invasion (juillet). — Mont-Louis fortement compromis par la prise de Villefranche. — Les Espagnols se disposent à investir la place. — Assiette et fortifications de Mont-Louis. — Préparatifs de défense. — Dagobert envoyé avec une division de 3,000 hommes au secours de la forteresse. — Perplexité du général. — Il se décide à attaquer le camp de la Perche. — Préparatifs de l'attaque. — Position de l'ennemi. — Combat de la Perche. — Prise de Puigcerda et invasion de la Cerdagne espagnole. — Progrès des Espagnols en avant d'Olette. — Dagobert se retourne sur eux. — Combat d'Olette.

Cependant, d'autres dangers nous menaçaient dans les montagnes : depuis la prise de Villefranche, Mont-Louis était fortement compromis.

On connaît l'importance de cette place. Création de Vauban, dans une des positions les plus remarquables des Pyrénées, à 1,500 mètres au-dessus de la mer, elle maîtrise les sources de quatre grands cours d'eau : de la Tet, qui va traverser la plaine du Roussillon ; de l'Ariége et de l'Aude, qui descendent dans le grand bassin du Midi ; de la Sègre, enfin, qui tourne le massif de la Catalogne et s'enfonce en long couloir jusqu'au cœur de la Péninsule.

Mont-Louis défend immédiatement l'entrée supérieure de la gorge de la Tet ; car son canon bat à 1,000 mètres le débouché du col de la Perche, par lequel on passe de la Sègre dans la Tet.

Il masque simplement les sources de l'Aude ; mais pour atteindre ces sources en tournant la place, il faudrait se jeter dans des constructions ou des réparations de chemins, qui équivaudraient aux travaux d'un siége.

Digitized by Google

L'Ariége échappe à l'action directe de la forteresse, cependant elle est soumise à sa sphère d'activité.

Enfin, Mont-Louis nous assure la prédominance dans la vallée supérieure de la Sègre qui, jusqu'à la Seu d'Urgel, n'a aucun obstacle sérieux à nous opposer.

C'est cette portion supérieure du bassin de la Sègre qu'on appelle Cerdagne.

La Cerdagne se présente sous l'aspect d'une petite plaine qui commence à la descente du col de la Perche, vers Saillagouse, et finit à cinq lieues de là, « *plaine,* dit Vauban, *qu'il* « *ne faut pas comparer à la plaine Saint-Denis, mais qui n'est* « *plaine que parce qu'elle est entourée de si hautes montagnes.* » Elle n'a guère, en effet, qu'une petite lieue dans sa plus grande largeur.

La Cerdagne est renommée par sa fertilité, ses nombreux troupeaux et 114 villages riches et populeux. Si on la compare aux arides montagnes qui l'environnent, ses ressources sont considérables; mais pour une armée en campagne elles sont assez insignifiantes.

Les habitants se font remarquer par leur intelligence et la beauté de leur sang. Ils ont une physionomie à part qu'ils doivent à leur isolement, d'autres disent à leur origine phénicienne, dont on prétend retrouver des traces jusque dans les noms monosyllabiques d'un grand nombre de ses villages.

Par une anomalie dont on rencontre plusieurs exemples dans les Pyrénées, la Haute-Cerdagne appartient à la France, sans qu'aucune limite naturelle marque la frontière qui, ailleurs, suit généralement la ligne de partage des eaux. On rencontre même un gros bourg d'origine romaine, Livia, bizarrement enclavé dans notre territoire.

Topographiquement, la Cerdagne est divisée en deux bassins séparés par un étranglement. Au centre du premier, s'élève, sur un mamelon isolé, la petite ville de Puigcerda, place forte autrefois, mais réduite, depuis Louis XIV, à une méchante muraille. Un gros bourg également fermé, Belver, occupe dans le second bassin une position analogue, mais

plus forte, à cause des escarpements qui rendent inattaquable une partie de son enceinte.

L'occupation de ces deux petits postes assure celle du pays. C'est même pour nous la meilleure manière de couvrir notre trouée de l'Ariége et tout l'ancien comté de Foix. Cette opinion, du reste, était tellement accréditée parmi ceux de nos officiers qui avaient étudié cette frontière, qu'avant l'ouverture des hostilités, malgré notre extrême faiblesse, les généraux Servan et La Houlière voulaient s'emparer de Puigcerda. Mais en Cerdagne comme ailleurs, nous devions être prévenus.

Le 25 avril, en effet, 3,000 Espagnols, sortis de Puigcerda sous la conduite du général Lancaster, étaient venus prendre position à deux lieues de Mont-Louis, entre Err et Sainte-Léocadie. Quatre cents miquelets pénétraient en même temps, par le val de Carol, jusqu'à l'Hospitalet, premier village de l'Ariége à la descente du Puigmoren.

Ce fut alors seulement que nous songeâmes à garder les gorges de l'Ariége où de récents travaux venaient d'aplanir les principaux obstacles du terrain, obstacles qui étaient, à cette époque, la seule défense de cette ligne d'invasion. Un camp de 1,000 hommes, aux ordres de l'adjudant-général Marbot, fut d'abord établi à une demi-lieue au-dessus d'Ax, dans la position appelée la *troisième Baserque,* puis bientôt transporté en amont des Baserques, au-dessus de Mérens.

Cette première tentative d'invasion échoua; les neiges du col de la Perche ne purent être franchies, bien que 1,800 hommes eussent été, pendant plusieurs jours, employés à les déblayer. Vinrent ensuite les maladies occasionnées par les rigueurs de la saison. L'ennemi rentra à Puigcerda et y resta deux mois dans l'inaction la plus complète.

Dans les premiers jours de juillet, la prise de Bellegarde ayant amené les Espagnols sur la Tet, l'invasion de la Cerdagne fut reprise, et la division La Pena, qui comptait 4,000 fantassins, 600 cavaliers et 8 bouches à feu, vint s'installer au col de la Perche.

La Pena débuta par entreprendre quelques redoutes en

vue de la place, mais on ne lui donna pas le temps de les achever. Le 15 juillet, en effet, 80 grenadiers du Gard, qui campaient à Bolcaire, enlevèrent ces redoutes à la baïonnette, et poussèrent, dans leur élan, jusqu'aux villages d'Eyne, de Via et d'Odello, qui furent également emportés. Cette vigoureuse sortie contint les Espagnols jusqu'à la prise de Villefranche.

Ils avaient traîné en Cerdagne, comme nous venons de le dire, 8 pièces de canon. Ces pièces ne dépassaient pas le calibre de 12, et cependant on n'avait pas employé moins de trois mois à les faire passer de l'intérieur de la Catalogne, par la vallée du Ter, dans celle de la Haute-Sègre. Cette difficulté de transporter du canon en Cerdagne eût été rassurante pour Mont-Louis, si la conquête de Villefranche n'était venue ouvrir tout à coup aux Espagnols, pour aborder la place qu'ils menaçaient, une voie beaucoup plus commode que les âpres sentiers des montagnes du Ter, la rampe qui remontait la gorge inférieure de la Tet. Cette rampe cessait, il est vrai, d'être praticable au-dessus d'Olette, d'où, jusqu'à Mont-Louis, elle dégénérait en une étroite et scabreuse corniche à peine accessible aux mulets. Mais un plateau facile, appelé les Llançades, s'étend le long des crêtes de la rive gauche, et d'Olette on pouvait le gagner et le parcourir, jusqu'à Mont-Louis, avec du canon de gros calibre.

Voulant mettre à profit cette disposition des lieux, Ricardos ordonna à Crespo, dont la division occupait toujours le Conflans, de rassembler, en avant d'Olette, un matériel complet de siége, et de le transporter, par les Llançades, devant Mont-Louis. Crespo devait, en même temps, s'entendre avec la Pena pour investir la place, qu'ensemble ils tenaient déjà à demi embrassée. Ils différèrent cet investissement, et ce fut une faute qu'ils allaient reconnaître bientôt et à leurs dépens.

Mont-Louis, qui n'était plus alors désigné que sous le nom de Mont-Libre, est bâti sur un étroit plateau qui penche légèrement vers le sud-est. Ce plateau se termine : au midi, par des talus rapides; à l'est, par un précipice de 60 mètres de

Digitized by Google

profondeur au fond duquel roule la Tet ; à l'ouest et au nord, par des pans unis de terrain qui s'inclinent en longs glacis. Ceux de l'ouest se raccordent avec le col de la Perche.

La fortification, ouvrage complet de Vauban, consiste en un quadrilataire bastionné et une double couronne adjacente. Le quadrilataire, qui est la citadelle, occupe le sommet du plateau, et ferme la gorge de la couronne, dont les deux longues branches achèvent d'envelopper le bourg.

L'armement de Mont-Louis était encore incomplet ou délabré, quand les Espagnols parurent sur la Tet. Dès-lors, pour communiquer de l'intérieur avec la forteresse menacée, il ne restait plus que le mauvais chemin qui remonte le cours de l'Aude. Il fallut le réparer à la hâte. Pour cela, on établit à Quillan, au pied des Corbières, un camp de travailleurs, grâce à l'activité desquels on put bientôt armer les remparts, pourvoir l'arsenal, approvisionner les magasins pour quatre mois, et porter la garnison au complet, c'est-à-dire à 2,000 hommes. Cette garnison avait à sa tête le chef de brigade Voulland, vieil officier sans connaissance des lieux et d'une intelligence fort ordinaire, mais brave et sûr. Son premier acte avait été de faire pendre un agent des Espagnols qui était venu sonder sa fidélité.

La résistance probable de la place était évaluée à 35 jours.

Cependant la Pena et Crespo continuant à resserrer la forteresse, une attaque semblait imminente, et, malgré les dangers de la plaine, on attachait avec raison trop d'importance à Mont-Louis, cette clef des montagnes, pour l'abandonner à lui-même. Il fut donc arrêté à Perpignan qu'on enverrait une division de 3,000 hommes au secours de la Cerdagne. Dagobert, récemment nommé général de division, s'offrit pour remplir cette mission délicate. Les représentants l'acceptèrent et lui confièrent, par le même arrêté du 7 août qui destituait de Flers, le commandement de la frontière depuis Olette jusqu'à la Garonne.

Dagobert aimait la guerre de montagne où il excellait, mais c'était l'indépendance qu'il aimait par-dessus tout, et qu'il recherchait ici. Toutefois, pour se conformer aux ins-

Digitized by Google

tructions de l'assemblée souveraine, et à la règle qu'on s'était imposée sur cette frontière, après la chute de Bellegarde, d'enfermer un représentant dans chaque place menacée d'un siége, on adjoignit au nouveau général en chef un représentant du peuple, le député Cassanyes. Heureusement, Cassanyes était un homme droit et sensé, qui contraria peu Dagobert, qui même eut le courage, alors bien rare parmi ses collègues, de faire à la chose publique le sacrifice de son amour-propre, en supportant sans se plaindre les sorties toujours amères, souvent blessantes, d'un esprit railleur et aigri. Bien plus, en dépit de tout, Cassanyes voua *à son général* un respectueux attachement qui ne se démentit jamais, et qui formait un singulier contraste avec l'antipathie que tous les autres conventionnels manifestaient en toute circonstance *à cet officier de l'ancien régime.*

Cassanyes devança Dagobert et donna aux préparatifs de défense une nouvelle activité. Il fit occuper par une batterie la *serre* (le rideau) de Bolcaire qui avait des commandements sur la citadelle et empêchait cette dernière de surveiller un mouvement qu'on aurait pu tenter pour gagner, par le Capsir, la vallée de l'Aude, en tournant la forteresse. Sur la rive gauche de la Tet, vers le village de la Llagonne, on barra directement le chemin du Capsir par une nouvelle batterie de 2 pièces de 8, dont la garde fut confiée à une centaine d'hommes. Cette seconde batterie prenait des revers sur la première, et était elle-même vue de la place. Cent vingt miquelets furent chargés de patrouiller dans la montagne. Enfin, au sud-ouest de la Llagonne, à la lisière d'un fourré, et non loin de la Tet, un bataillon de 800 hommes fut installé autour d'une petite redoute, pour servir de centre à la défense extérieure.

Déjà les batteries espagnoles du col de la Perche insultaient les remparts, quand Dagobert arriva, suivi de 3,000 hommes embrigadés sous les ordres des généraux Poinçot et d'Arbonneau. Son premier soin fut de faire relever, par 300 hommes de troupes de ligne, aux Llançades, le poste de volontaires qui, depuis la prise de Villefranche, gardait, avec 2 pièces de 8 enfermées dans deux petites redoutes, la croupe du plateau au-

Digitized by Google

dessus d'Olette. Déjà les avant-postes espagnols remplissaient le village ; il n'y avait plus un moment à perdre : en une marche, les deux divisions pouvaient se réunir.

Cependant, on apprend en Cerdagne la situation critique du Roussillon ; d'heure en heure, les nouvelles les plus alarmantes se succèdent. Perpignan va succomber ! qu'importe alors Mont-Louis? Dagobert passe quelques jours dans une anxiété cruelle. Il avait mis en réquisition, ainsi qu'il y était autorisé par le décret du 7 août, les départements de l'Ariége, de la Haute-Garonne, et le district de Quillan ; rien n'arrivait. Alors, c'était le 27 au matin, il alla proposer à Cassanyes de laisser Mont-Louis à sa garnison qui suivrait le sort des armes, et de se retirer sous Perpignan où devait, d'un jour à l'autre, se décider le sort de la campagne. « Cette proposition « me parut si étrange, dit Cassanyes dans ses Mémoires, « que je ne pus m'empêcher de témoigner mon mécontentement au général, et de lui dire qu'on ne parlait que de « battre en retraite. Dagobert parut contrarié de ma réplique. Il se lève et me quitte brusquement...... Vers midi, « on l'annonce chez moi. Je m'empresse d'aller au-devant de « lui ; il me prend par la main, me fait asseoir avec lui et « me présente un papier, en me recommandant de le lire « attentivement. C'était un plan d'attaque du camp de la « Perche. Je lui serrai la main en lui disant que le plan était « bon. Nous fîmes venir le général Poinçot pour le lui communiquer, et nous convînmes de garder le secret. »

Aussitôt des ordres sont expédiés de tous côtés : à Marbot, qui est dans les gorges de l'Ariége, ordre de marcher en avant ; aux postes de la Llagonne, des Llançades, ordre de rentrer ; à la garnison, ordre de tenir les portes fermées, d'interdire sévèrement l'accès des remparts, pour que rien ne transpire au-dehors.

Le soir, Dagobert, Poinçot et Cassanyes se transportent sans escorte, sur les hauteurs de Bolcaire, examinent le camp de la Perche et arrêtent leurs dernières dispositions.

A 7 heures, Dagobert détache, en enfants perdus, deux compagnies de miquelets ; il les charge de se porter, à tra-

Digitized by Google

vers le massif du Cambredasse, sur Eyne, *pour y couper ou inquiéter la retraite de l'ennemi, et même s'emparer, si c'est possible, de la personne du commandant de la division espagnole.*

Vers 10 heures, toutes les troupes disséminées dans les environs étaient rentrées dans la place, et l'on y comptait, outre la garnison, 3,000 hommes prêts à marcher.

A minuit, on commence à faire sortir, sans bruit, l'artillerie d'abord, puis successivement les 3,000 combattants, auxquels on prescrit le plus profond silence. Enfin, à 4 heures du matin, les portes de Mont-Louis se referment : toutes nos troupes étaient en marche.

COMBAT DE LA PERCHE.— Le col de la Perche, où campaient les Espagnols, commence à un kilomètre de Mont-Louis et s'étend, sur une longueur de cinq quarts de lieue, jusqu'à la descente de Saillagouse. Large, plat, uni, il est, passé la saison des neiges, praticable à toutes les armes.

La division de la Pena était établie sur deux lignes en travers du chemin, sa gauche au village de Bolcaire, et sa droite un peu en arrière du hameau de Saint-Pierre. Bolcaire était fortement retranché et encombré de miquelets; l'aile opposée, au contraire, était sans appui.

C'est sur cette aile droite que Dagobert avait résolu de frapper, et il avait confié cette attaque principale au chef de brigade Poinçot, le plus ardent de ses lieutenants, qui marchait en tête de colonne avec 1,200 hommes d'élite et 4 pièces de canon. Le centre, de même force, suivait le grand chemin, sous les ordres du général en chef. Le général d'Arbonneau s'avançait sur Bolcaire qu'il devait forcer à coups de canon; il conduisait 500 hommes, trois pièces de 4, deux de 8 et une de 12, le tout monté sur affûts de siége, faute d'autres.

Poinçot, par une marche de flanc rapide, tourne Saint-Pierre, arrive au point du jour sur les hauteurs qui dominaient la droite du camp et engage immédiatement la canonnade.

Notre centre, exposé aux batteries qui enfilaient le chemin, s'avançait lentement; les braconniers montagnards s'étaient

Digitized by Google

débandés, et c'est à peine si Dagobert suffisait à maintenir l'ordre dans le reste de sa colonne.

Quant à d'Arbonneau, qui avait à traîner par un chemin affreux une pesante artillerie, indispensable cependant pour forcer Bolcaire, il était tout-à-fait en retard.

Poinçot restait donc seul aux prises. Néanmoins, il se porte en avant. Son centre est rompu par la mitraille ; un bataillon tout entier prend la fuite : il fait serrer les rangs et continue. Deux fois, pour l'arrêter, l'infanterie espagnole se présente en colonne, deux fois il la fait reculer par la vivacité, par la précision de son feu. La cavalerie se présente à son tour; Poinçot la repousse également. Mais il s'est aperçu que c'est à son artillerie que celle-ci en voulait. Alors, usant de stratagème, il feint d'abandonner son canon sur sa droite et ordonne une marche oblique à gauche. Aussitôt 200 cavaliers se précipitent sur les pièces découvertes. Alors, la droite de la ligne française, exécutant au pas de course un changement de front en arrière, enveloppe ces cavaliers, en tue la moitié et prend une partie du reste. Poinçot avait mis à ce mouvement tant d'impétuosité, qu'un instant il se trouve cerné lui-même et obligé de disputer sa vie aux cavaliers que les siens entouraient et taillaient en pièces.

En ce moment même, notre centre, remis d'une première émotion, culbutait l'avant-poste des maisons de la Perche, et d'Arbonneau, parvenu enfin à portée de Bolcaire, couvrait le village de boulets et jetait le désordre parmi ses défenseurs, déconcertés par l'apparition inattendue de l'artillerie sur des crêtes réputées inaccessibles au canon.

Mais Dagobert ne voit que Poinçot dont l'audace l'a transporté. Sans s'inquiéter de sa droite, laissant là son centre qui continue à gagner du terrain, il s'élance vers son intrépide lieutenant. Son arrivée achève d'enlever nos soldats victorieux. Ils se forment en colonne, entonnent le *Ça ira!* et franchissent au pas de charge, sous une affreuse mitraille, les quatre cents toises qui les séparaient de l'ennemi. Le choc fut irrésistible. Les Espagnols, rompus, culbutés, s'enfuient vers Puigcerda ou se dispersent dans les montagnes. Malheu-

Digitized by Google

reusement, nous ne pûmes compléter notre victoire : nous n'avions pas un seul cavalier; les compagnies franches, égarées, étaient restées lâchement couchées ventre à terre dans un bois; enfin d'Arbonneau, arrêté à Bolcaire, n'avait pas eu le temps d'intercepter le pont d'Eyne, ainsi qu'il avait été convenu ; en sorte que l'ennemi en fut quitte pour 300 hommes tués ou blessés, 60 prisonniers et la perte de tout son matériel. Nous n'avions que 150 des nôtres hors de combat.

La poursuite avait à peine duré une demi-heure, que Dagobert, dans la crainte d'un retour de fortune, fit sonner la retraite et rallia ses troupes sur le champ de bataille. Après deux heures de repos dans ce camp si glorieusement conquis, il reprit les traces des fuyards par Palau, Osséga et Sainte-Léocadie, en convergeant vers Puigcerda. Mais les dangers d'une attaque de nuit l'engagèrent à différer jusqu'au lendemain l'attaque de cette petite ville. On bivouaqua autour de Sainte-Léocadie, en-deçà de la frontière.

INVASION DE LA CERDAGNE ESPAGNOLE. — Au point du jour, nos soldats foulèrent pour la première fois le sol ennemi. Ils saluèrent leur entrée en Espagne par des transports de joie ; et comme Puigcerda avait été évacué la nuit par les troupes espagnoles, ce fut dans une sorte d'appareil de fête que les vainqueurs de la veille firent leur entrée dans cette ville, escortés par les habitants qui étaient accourus à leur rencontre en demandant à changer leurs clefs contre le titre de citoyens français.

Pour reconnaître ce bon accueil, pour discréditer, autant que possible, les calomnies que les moines espagnols ne cessaient d'exhaler contre nous, et donner en même temps aux Catalans un gage de notre respect pour le culte catholique, le premier soin du représentant fut d'aller, accompagné du général d'Arbonneau, à l'église principale, rendre grâce à Dieu du succès de nos armes.

Dagobert, après avoir masqué sur sa gauche le col de Tosas, par lequel une partie des fuyards s'était écoulée dans la vallée du Ter, et repris sur sa droite possession du val de Carol, marcha sur Belver, s'en saisit et poursuivit le gros de

Digitized by Google

la division espagnole jusqu'à trois lieues de la Seu d'Urgel. Mais, comme il n'était pas en mesure d'attaquer cette dernière place, il revint sur ses pas, laissa 200 hommes à Belver, 1,000 à Puigcerda, et poussa une reconnaissance vers les passages par lesquels il avait l'intention de déboucher dans le Ter, afin de tenter un coup de main sur la riche manufacture d'armes de Ripoll. Il allait donner suite à ce dernier projet, et il rentrait à Puigcerda pour prendre ses dernières mesures, quand des nouvelles alarmantes de Mont-Louis vinrent tout à coup donner à son activité une nouvelle direction.

COMBAT D'OLETTE. — Chargé, en l'absence de Dagobert, de veiller sur les Llançades, le gouverneur de Mont-Louis y avait renvoyé des volontaires à la place des troupes de ligne, qui en avaient été rappelées pour le combat du 28. Ce nouveau poste, composé en grande partie de jeunes bergers des environs, n'avaient pas tardé à disparaître. Ces étranges volontaires avaient été remplacés par d'autres qui ne valaient pas mieux.

De son côté, Ricardos, à la nouvelle des événements de Cerdagne, avait dépêché du camp de Ponteilla 5 bataillons de ses meilleures troupes, 50 chevaux et quelques nouvelles pièces de canon, pour renforcer à Olette la division du général Crespo. Celui-ci recevait en même temps l'ordre de forcer immédiatement les Llançades et d'aller couper la retraite à Dagobert, que l'on croyait enfoncé vers la Seu d'Urgel.

Le 2 septembre, les Espagnols avaient réuni à Olette 5,000 hommes, 600 chevaux, 4 pièces de 16, 6 pièces de 8, 4 mortiers, des munitions en abondance, en un mot, tout le matériel d'un siége. Comme, du reste, ils n'avaient eu qu'à se montrer pour disperser le poste des Llançades, qui s'était réfugié sur les hauteurs de Sauto, à l'est de Mont-Louis, ils avaient avancé leur parc au pied de la montagne; ils venaient de mettre en réquisition, sous peine de mort, tous les habitants du pays pour travailler à la rampe des Llançades; enfin, ils allaient escalader ce plateau, quand Dagobert apprit ce qui se passait.

Sans hésiter, l'infatigable général prend 1,400 hommes

Digitized by Google

d'élite, court à Mont-Louis, traverse la place au coucher du soleil, recueille en passant les troupes de Sauto et arrive sans bruit, à la faveur des ténèbres, jusqu'à l'extrémité des Llançades, au-dessus et un peu en avant de Canavell. Là, il forme sa troupe, 1,600 hommes, en trois colonnes, et il lui donne, pour se reposer, le reste de la nuit.

Au point du jour, au milieu d'un épais brouillard qui pesait sur la montagne depuis la veille, nos trois colonnes se précipitent ensemble dans le bassin d'Olette. « *Jamais surprise ne fut plus complète ; nous arrivâmes sur eux comme des éperviers,* » dit le rapport de Cassanyes. Les grenadiers royaux, qui gardaient le parc, se firent hacher sur leurs pièces ; ce fut la seule résistance. Le reste s'enfuit à la débandade, abandonnant tout. Villefranche les recueillit et arrêta la poursuite des vainqueurs, qui ramassèrent sur le champ de bataille : 14 bouches à feu, 300 prisonniers (dont 30 officiers et 3 colonels), 300 morts ou blessés, enfin un riche butin qui les indemnisa de leurs fatigues. Ils n'avaient à regretter qu'une trentaine des leurs.

Mont-Libre était sauvé. Cassanyes, qui avait partout suivi Dagobert au milieu du feu, courut porter à Perpignan l'heureuse nouvelle de ces deux rapides et brillantes victoires, nouvelle qui arriva bien à propos, car au dedans et au dehors la situation de cette place était affreuse.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

PERPIGNAN MENACÉ.

Description des fortifications de Perpignan. — Etat de la place. — Barbantane se décide à quitter Perpignan. — Effet de cette détermination. — Le camp de l'Union fort mal gardé. — Surprise d'Orles et de Cabestany. — Belle résistance du général de Fregeville. — Effroi dans Perpignan. — Lettre lamentable de Barbantane au ministre de la guerre. — Il se retire à Salces, puis à Narbonne. — Situation de Perpignan après cette retraite. — Conduite énergique du représentant Fabre. — Sa belle proclamation. — Terreur. — Lettre vigoureuse de d'Aoust à la Convention. — L'esprit public se relève. — Préparatifs de défense à Perpignan. — Triste situation de la division de Salces. — Tâtonnement des Espagnols sur la rive gauche de la Tet. — Ils s'emparent de Rivesaltes. — Ils s'établissent sur les hauteurs de Peyrestortes. — Rivalité de nos divisionnaires. — Belle occasion perdue. — Barbantane donne sa démission ; ce qu'il devient. — Mondredon remplacé à Salces par le général Goguet. — Dagobert nommé général en chef par intérim. — En attendant son arrivée, d'Aoust commande en chef. — Il essaye de surprendre le camp de Ponteilla.

Perpignan s'élève au centre de la plaine du Roussillon, sur le penchant d'un coteau que couronne une vaste et forte citadelle. La ville est entourée d'anciens remparts que Vauban a transformés en fronts modernes. La citadelle a deux enceintes et un réduit. Ce réduit, qui occupe le point culminant de la colline, est l'antique palais des rois d'Aragon. La première enceinte, celle de l'intérieur, commencée par Louis XI, est d'un faible profil ; la seconde, ouvrage de Philippe II, est monumentale comme toutes les constructions de ces beaux temps de l'Espagne.

L'ennemi débordait déjà dans les plaines du Roussillon, que Perpignan, ce boulevard des Pyrénées orientales, avait encore ses parapets délabrés, ses arsenaux dégarnis, ses magasins vides. Il fallut donc improviser en quelques semaines,

Digitized by Google

et avec l'ennemi aux portes, des préparatifs qui exigent ordinairement un long travail et les loisirs de la paix. On y parvint, mais au prix de quels douloureux sacrifices! Ici, c'était le commandant de l'artillerie qui échappait par le suicide aux colères des proconsuls, à des ordres insensés qui prescrivaient, sous peine de mort, de compléter en quelques jours l'armement des remparts, comme s'il se fût agi de relever un lambeau de terrassement ou de palissades. Là, c'étaient les habitants de la campagne qui, sommés, toujours sous peine capitale, de transporter dans la place les grains nécessaires à leur subsistance, allaient en redemander à Ricardos, en échange de leur soumission.

Ces terribles exigences, toujours inexécutables dans les délais prescrits, aboutirent néanmoins, après trois mois d'efforts désespérés, à mettre en assez bon état les fortifications et l'armement de la place. A la fin d'août, on comptait en magasin des vivres pour 35 jours et pour une garnison de 4,500 hommes, qui, à la rigueur, auraient suffi à la défense, avec l'aide des habitants que l'on supposait approvisionnés. Du reste, cette garnison, d'un effectif très-variable, à cause de la proximité du camp, pouvait toujours être, en quelques heures, portée au grand complet. (Voir l'état de situation au 1er septembre.) Mais ce qui manquait irrémédiablement, c'étaient des bâtiments voûtés, des bois de blindage, enfin des abris, contre un bombardement que le matériel de l'ennemi, ses précédents, ses menaces, semblaient rendre imminent.

Telle était la situation critique de Perpignan, quand le passage de la Tet par les Espagnols vint encore l'aggraver. C'était le 29 août. Barbantane, que nous avons laissé à Cornelia, assistant, dans l'attitude la plus inerte, à l'envahissement de la rive gauche de la Tet, avait placé toute sa confiance dans son chef d'état-major Giacomoni, officier aussi éclairé que brave et d'un dévouement éprouvé, mais qui, dans cette conjoncture où il fallait s'affranchir des règles ordinaires, déployer de l'audace, ne sut que montrer une prudence vulgaire.

Il était prudent, indispensable même, dans la prévision d'un investissement prochain, « d'évacuer sur la division

Digitized by Google

« Mondredon la cavalerie, les malades, les bouches inutiles; « d'organiser sur nos derrières des magasins, des dépôts de « recrues, pour recevoir et former cette multitude d'hommes « que la levée en masse allait amonceler dans les Cor- « bières; » et Giacomoni, dans une lettre à Barbantane, en date de ce même jour, 29 août, eut raison de conseiller ces sages mesures; mais pourquoi ajoutait-il « que l'état-major « général aussi devait quitter Perpignan? » Bien plus, comme on semblait hésiter à suivre ses conseils, il revint à la charge le 1er septembre, et dans une nouvelle lettre, plus pressante encore que la première, il alla jusqu'à proposer de retirer la grosse artillerie du camp de l'Union.

A tant d'instances, un chef incapable de prendre l'initiative d'une résolution qui mettait en jeu le salut de son armée, n'avait rien à répondre, et Barbantane adopta, à peu de chose près, les mesures proposées par son lieutenant. Il fut arrêté : « que le quartier-général serait transporté à Salces; qu'on « maintiendrait l'effectif d'une division au camp de l'Union; « que le général d'Aoust en prendrait le commandement; qu'on « en retirerait la cavalerie; enfin, qu'on s'efforcerait de con- « server les communications entre Salces et Perpignan. »

Cette détermination fut accueillie, comme un acte d'insigne faiblesse, par d'universelles et violentes clameurs, qui retentirent aussitôt dans notre malheureux camp, où fermentaient déjà tant d'éléments de dissolution. A ce rassemblement d'hommes attroupés à la hâte, un seul lien donnait l'apparence d'un faisceau, d'une armée. Cet unique lien, ce n'était point encore la discipline, qui n'avait été, jusque-là, pour nos volontaires, qu'un mot abhorré, et, comme ils le proclamaient eux-mêmes, *une chaîne bonne tout au plus pour les esclaves du tyran de Castille :* c'était l'enthousiasme révolutionnaire seulement, l'enthousiasme qui a des réactions si subites, si fatales, qui pâlit si inopinément au moindre souffle contraire! Aussi, qu'on se figure le relâchement, la démoralisation, que la nouvelle inattendue d'un mouvement de retraite vint jeter tout à coup au milieu de ce camp qui passait déjà pour sacrifié!

Digitized by Google

Déjà même il semblait abandonné, tant était grande la négligence de ses défenseurs qui dormait aux avant-postes, à la lueur, en quelque sorte, des grand'gardes espagnoles !

Ce déplorable état de choses inspira à Ricardos la résolution d'essayer une seconde fois de rejeter, dans la place qu'il voulait investir, ce camp si fortement ébranlé ; mais, heureusement pour nous, le trop prudent général ne crut devoir hasarder qu'une timide surprise et des forces manifestement insuffisantes.

COMBAT D'ORLES. — Dans la nuit du 2 au 3 septembre, il fit sortir en silence, de son camp de Ponteilla, trois petites colonnes qui se dirigèrent : celle de droite, de 400 baïonnettes et 400 chevaux, sur Cabestany ; celle du centre, de 2,000 hommes, sur le centre de notre position ; la troisième, sur le moulin d'Orles. Cette dernière, composée d'un millier de gardes vallones, était la véritable colonne d'attaque. Profitant, pour se dérober, des oliviers qui ombragent comme une forêt les bords de la Basse, elle se glissa sans être aperçue le long de cette rivière, et enleva d'emblée la batterie qui couvrait le moulin. La surprise fut si complète que bon nombre de nos soldats périrent égorgés dans leurs tentes.

La colonne qui marchait sur Cabestany alla moins vite ; cependant elle ne tarda pas à compromettre les redoutes qui défendaient les abords du village. Quant à la colonne du centre, destinée seulement à diviser notre attention, elle se bornait à observer.

Cette irruption si brusque, si imprévue, déconcerta le camp de l'Union. Débordées à droite, menacées à gauche, tenues en échec au centre, nos troupes, immobiles dans leurs retranchements, attendant des ordres qui n'arrivaient pas, étaient dans un de ces moments d'hésitation où un grain fait pencher la balance. Un de nos chefs y jeta bravement son épée.

Le général de Fregeville était campé un peu en arrière d'Orles. S'arrachant du lit de douleur où le retenait une fièvre ardente, il accourt au moulin et y soutient, pendant cinq quarts d'heure, une lutte désespérée, jusqu'à ce que, succombant à la violence du mal qui le consumait, il tombe évanoui

Digitized by Google

dans les bras de son aide-de-camp, où il est fait prisonnier.

Cette belle résistance donna aux nôtres le temps de se reconnaître : le bataillon de grenadiers du commandant Banel, ayant à sa tête le général Giacomoni, fondit sur Orles, reprit notre batterie, tua ou blessa 150 gardes et rejeta le reste sur Canohes.

Cependant, la démonstration sur Cabestany se terminait par une scène de carnage : le village avait été forcé, saccagé, incendié, et une centaine de cadavres, parmi lesquels des femmes, des vieillards, des enfants, gisaient au milieu des décombres et des flammes.

On fit au général Ramel, qui commandait notre cavalerie, un reproche, et plus tard, un crime (qui lui coûta la tête), de n'avoir point inquiété la retraite de l'ennemi, et d'être resté dans l'inaction, quand il pouvait, tout au moins, en se lançant sur la route de Toulouse, reprendre aux Espagnols une centaine de prisonniers qu'ils emmenèrent tranquillement.

RETRAITE DU GÉNÉRAL EN CHEF. — Perpignan fut dans l'effroi, et, pour achever la situation, dans la nuit suivante, l'état-major général, le trésor public et 4,000 hommes, y compris la cavalerie, quittèrent la place et se retirèrent à Salces (1).

Quand, le 4 au matin, le bruit de cette déplorable retraite fut répandu, un concert de malédictions s'éleva de toutes parts contre celui qui l'avait ordonnée. Barbantane, encore présent sur les lieux, eut beau répondre *qu'il était général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales et non de Perpignan, qu'il était de son devoir de ne pas compromettre les troupes de la république ;* il eut beau aller même jusqu'à offrir de rester à Perpignan comme simple divisionnaire, si on voulait lui donner un successeur qui irai tà Salces commander à sa place : personne ne voulut comprendre que le poste du général en chef était ailleurs qu'au foyer même du danger. Le malheureux général persista néanmoins à quitter la place ; seulement, il retarda son départ de quelques heures pour expédier au ministre de la guerre le bulletin de son échec de la veille,

(1) Mémoires de Barbantane imprimés en 1820 (1 vol.)

Digitized by Google

et lui faire, sous l'étreinte d'une sorte de délire, ces cruels aveux d'impuissance :

« Je vais à Narbonne voir si les troupes nous arrivent et « leur donner une direction..... J'occupe le poste du plus cou« rageux républicain..... Je ne manquerai ni de zèle, ni d'ac« tivité, ni de courage..... Je vais réunir tous mes efforts, « toutes mes facultés, pour former cette nouvelle armée. « Puissé-je y réussir, et mes foibles talents et mes facultés « physiques, suffire à ce terrible fardeau ! Des craintes très« fondées me font souhaiter que vous puissiez envoyer à « cette armée un général expérimenté et bon patriote, sous « les ordres duquel je puisse combattre un ennemi qu'il est « cruel de voir sur le territoire de la république. » Puis il partit pour Salces, accompagné de son chef d'état-major Giacomoni et du représentant Bonnet.

Il laissa Perpignan de plus en plus consterné. Dès-lors, les conseils administratifs, si prompts à incriminer les généraux, à les accuser de trahison, de lâcheté, tous ces fameux clubistes ne dissimulèrent plus leur profond abattement. Les plus compromis demandaient déjà à être compris dans la capitulation ; car, au sein de cette foule éperdue, il n'était plus question que de capituler. Une épidémie cruelle sévissait, et les officiers de santé avaient déserté leurs postes. Enfin, au milieu de la désolation générale, vinrent tomber, par surcroît, les accablantes nouvelles de l'insurrection lyonnaise et de la prise de Toulon.

A une telle crise, il fallait des remèdes prompts et violents. Ils furent apportés sur l'heure par le représentant Fabre qui, de Collioure où il s'était jusqu'alors renfermé, était accouru à Perpignan, sitôt que cette place était devenue le point de mire des Espagnols. Il débuta par la proclamation suivante :

« Seront punis de mort tous ceux qui murmureront le mot « *capitulation*, ou qui auront des rapports quelconques avec « l'ennemi. On dressera la liste des suspects, ils seront ren« fermés; la liste des faibles, ils quitteront la place ; la liste « des forts, ceux-là jureront de s'ensevelir sous les ruines de « la citadelle. Les habitants des campagnes viendront s'en-

Digitized by Google

« fermer dans la place avec leurs grains, et de là, à l'appel du « tocsin, ils voleront au secours de leurs communes incen- « diées. Ceux qui mourront les armes à la main seront ho- « norés : on publiera leurs noms. La république adopte d'a- « vance les veuves et les orphelins. »

Puis s'épanchant dans un rapport confidentiel au comité : « Ces Catalans du Roussillon sont plus Espagnols que Fran- « çais. C'est une vaste famille de prêtres et d'émigrés. Mais « l'instrument de mort est en permanence, et les émigrés et « les prêtres y passent tour à tour. Tous les jours nous nous « pénétrons de l'idée de faire guillotiner la moitié des sus- « pects et de déporter le reste sur les côtes d'Afrique. »

Les actes suivirent les paroles : tous les suspects furent arrêtés ; l'instrument de mort resta en permanence, et la hache, levée sur toutes les têtes, s'abaissa sur plusieurs.

D'Aoust, de son côté, ne resta pas en arrière du représentant, et le jour même du départ de Barbantane, le 4 septembre, il écrivait au ministre de la guerre : « Je réponds que « les remparts de Perpignan ne seront jamais souillés par « l'infâme drapeau du tyran espagnol. Si les circonstances « faisaient que la place ne fût pas tenable, j'ai juré de ne ja- « mais signer de capitulation, de faire sauter les fortifications « de la ville et de la citadelle, et de me faire jour avec mes « braves camarades, ne laissant aux vils satellites du despo- « tisme qu'un monceau de ruines et de cendres, digne spec- « tacle de leurs regards féroces. Tous les bons patriotes me « suivront, car l'homme libre ne peut vivre sur un sol es- « clave. » Signé : le commandant *de l'armée* de Perpignan.

Cette attitude des autorités opérait déjà sur l'esprit public une réaction salutaire, quand la nouvelle des succès de Dagobert vint le relever tout à coup. Les retours sont prompts dans les imaginations méridionales : on se crut sauvé, et tout prit subitement une face nouvelle. L'épidémie même cédait. « Les médecins, en fuyant, vous ont débarrassés d'un premier fléau, s'écriait gaiement le terrible dictateur, moi, je vous guérirai des autres. »

Pour achever de dissiper les terreurs d'un bombardement,

Digitized by Google

et surtout pour distraire les troupes campées sous Perpignan de la funeste pensée de se retirer derrière les remparts, on ébaucha à la hâte, tout autour de la place, des ouvrages de campagne : une tête de pont sur la Tet, des retranchements autour du moulin des Quatre-Casals, une redoute enveloppant la chapelle du Vernet. On se rappelait que c'était de la plaine du Vernet que Perpignan avait été bombardé sous Richelieu, et, pour se mettre en garde de ce côté, on retrancha l'importante position de Pélicier et le mas d'Astros. On éleva encore une redoute entre les mas Vermeil et Anglade, puis une autre entre ce dernier point et le camp de l'Union. Les hauteurs Saint-Jacques menaçaient la place : on y commença quelques terrassements, une petite étoile et un ouvrage à cornes avec réduit; on palissada les chemins couverts correspondants à ces hauteurs. L'armée, réunie, n'aurait pas suffi à garder tous ces postes, mais il ne s'agissait que de la rassurer, de la tenir en haleine, et ce but fut atteint.

Cependant, la division de Salces, encore sous le coup de sa défaite de Cornelia, loin de participer au mouvement qui ranimait Perpignan et le camp de l'Union, voyait son quartier-général reculer jusqu'à Sijean et son chef jusqu'à Narbonne, son chef, qui ne s'était pas même arrêté 24 heures au milieu de ses propres soldats! Aussi, cette malheureuse division semblait-elle destinée et toute prête à suivre le honteux exemple de son général, à se réfugier à l'intérieur. Elle couvrait de ses bivouacs désorganisés la croupe des Corbières, en arrière du château. Quelques détachements gardaient les autres défilés dans les montagnes : 200 hommes, les crêtes au-dessus d'Opouls, 100 autres, les gorges de la Berre, à Carcastell. Enfin, le général Lemoine continuait à occuper les hauteurs de Peyrestortes avec 1,500 hommes et quelques pelotons de cavalerie qui n'avaient pas encore suivi le reste de nos escadrons qu'on venait, faute de fourrages, d'interner au-delà des Corbières. Cette troupe, aux ordres de Lemoine, formait l'avant-garde de la division de Salces, qui méritait à peine le nom de division de secours, et qui avait déjà pris le nom d'armée.

Heureusement que sur la rive gauche de la Tet, comme naguère sur la droite, les Espagnols montraient une timidité inconcevable; car, après avoir perdu les quatre premiers jours de septembre à se retrancher à Pezilla, ce fut le 5 seulement que, hasardant un pas en avant, ils poussèrent une pointe sur les hauteurs de Peyrestortes. Ce n'était qu'une simple reconnaissance; néanmoins, sitôt qu'elle se présenta, Lemoine, lâchement abandonné par sa cavalerie, fut contraint de rétrograder sur Rivesaltes, et c'est à peine si nos miquelets eurent le temps de décharger leurs armes. Mais l'ennemi n'abusa pas de sa facile victoire : après s'être déployé sur les hauteurs que nous venions d'évacuer si précipitamment, il resta quelque temps en observation, puis il se retira sans brûler une amorce.

Mondredon vint prendre la place du général Lemoine, qui retourna à Perpignan. Il établit à Rivesaltes un bataillon, une compagnie de miquelets, un peloton de cavalerie et trois pièces de canon, le tout sous les ordres du chef de bataillon Devaux, puis il replia sur Salces le reste de l'avant-garde.

Le lendemain 6, les Espagnols reparurent un instant sur les hauteurs de Peyrestortes; mais ils se contentèrent de faire descendre dans le village quelques troupes destinées à observer celles que nous avions laissées à Rivesaltes, et, ce contre-poste établi, ils se retirèrent de nouveau.

Le 7, même démonstration. Mondredon s'avance sur Rivesaltes; il est attaqué en route et forcé de reculer.

Ce faux mouvement décida enfin Ricardos à s'emparer définitivement des hauteurs de Peyrestortes. Le lendemain donc, 8 septembre, vers 5 heures du soir, le général Las Amarillas nous attaquait à Rivesaltes avec des forces supérieures. Toute résistance sérieuse était impossible. Aussi, après quelques coups de canon, notre petit poste prit-il le parti de se retirer sur Salces. La retraite s'exécutait en bon ordre, quand, brusquement chargée par les houlands-flanqueurs espagnols, et donnant une fois de plus le signal de la déroute, notre cavalerie se débanda, sans même attendre le choc, et s'enfuit à travers l'infanterie qui fut entraînée. Les houlands égor-

Digitized by Google

gèrent les prisonniers. Nous perdîmes 200 hommes et une bouche à feu.

Au bruit du canon, d'Aoust s'était avancé sur la route de Narbonne jusqu'au Vernet; mais, à la vue de l'artillerie espagnole qui se dirigeait sur lui, il s'était retiré comme il était venu.

Ce nouveau succès enhardit tout à coup Ricardos jusqu'à l'imprudence et lui fit, en un moment, entasser fautes sur fautes. Ainsi, au lieu de pousser à outrance la division de Salces, déjà si ébranlée, il s'arrêta pour se retrancher dans la position isolée de Peyrestortes et y porta 12,000 hommes. Encore, si, en aventurant ces 12,000 hommes entre nos deux divisions, il les eût définitivement séparées; ou simplement, si, dans cette plaine unie comme une glace, il avait répandu quelques pelotons de cavalerie, qui auraient suffi pour intercepter les communications. Mais loin de là, non-seulement il laissa libre tout le terrain, appelé *la Salanque,* entre la mer et la grande route, mais cette route, qu'il eût été si facile de couper, c'est à peine s'il la fit battre par ses patrouilles. Enfin, il affaiblit encore le camp de Ponteilla pour envoyer dans le Conflans, où il redoutait toujours Dagobert, quatre nouveaux bataillons, plusieurs escadrons et de l'artillerie.

Ainsi, l'armée espagnole se trouvait disséminée sur quatre points qui n'avaient entre eux aucune liaison : Argelès, Ponteilla, Olette et Peyrestortes. Au centre de cette circonférence, Perpignan pouvait, en une nuit, concentrer 20,000 hommes et en accabler successivement ces tronçons épars. En commençant par Ponteilla, on eût coupé en deux la ligne d'opération de l'ennemi, et, du même coup probablement, terminé la campagne. Le cri public indiquait cette combinaison si facile à saisir. Mais l'anarchie divisait nos généraux. Jaloux les uns des autres, ils voulaient tous être indépendants. Chaque divisionnaire se considérant comme chef d'une armée à part, armée de Salces, armée de Perpignan (car, comme pour légitimer en droit l'usurpation de fait, on prodiguait à chaque division le nom d'armée), ils répugnaient à toute entreprise dont ils n'avaient pas personnellement l'initiative, et

Digitized by Google

ne voulaient correspondre directement qu'avec le comité de salut public. A de légers sacrifices d'amour-propre, ils préféraient une responsabilité qui conduisait à l'échafaud!

Barbantane ne donnait plus signe de vie, si ce n'est toutefois pour récriminer contre les généraux qui se battaient à sa place. Ce n'était même plus lui, c'était Giacomoni qui continuait la correspondance officielle. A la fin pourtant, rougissant de sa nullité, il déposa le commandement. « Cette situation est au-dessus de mes forces; je n'y résiste plus, » écrivait-il, le 12, au ministre de la guerre, en lui envoyant sa démission que suivit immédiatement sa destitution officielle. Il se retira à Toulouse où il fut arrêté; mais relâché bientôt, il profita de sa liberté pour se rendre à Paris. Là, rencontré un jour par Robespierre, il fut arrêté de nouveau. Ses fautes ne pouvaient laisser aucun doute sur le sort qui lui était réservé, et, en effet, il était porté sur la liste des malheureux qu'on devait exécuter le 7 thermidor, quand l'intervention de quelques représentants du Midi et la révolution du surlendemain le sauvèrent.

Le faible Mondredon fut remplacé par Goguet, qui, par une des plus étonnantes métamorphoses dont on vit alors tant d'exemples bizarres, de médecin était devenu, en quelques mois, général de division.

Le peuple appelait à grands cris, à la tête de notre malheureuse armée, le seul homme véritablement digne de la commander, le vainqueur de la Cerdagne. Fabre ne l'aimait pas; mais Cassanyes, le fidèle compagnon du glorieux général, surmonta la répugnance de son collègue, et Dagobert fut nommé. On lui expédia sur-le-champ l'ordre de redescendre dans la plaine avec l'élite de sa division.

D'Aoust fut chargé de l'intérim.

Jeune, brave, fils d'un conventionnel qui avait demandé *la mort de Louis ou de la république*, lui-même ardent révolutionnaire, quoique d'origine aristocratique, d'Aoust, n'était encore, un an auparavant, qu'un officier subalterne, remplissant auprès de Rochambeau d'abord, de Biron ensuite, les fonctions d'aide-de-camp. C'étaient autant de titres de re-

Digitized by Google

commandation aux yeux des représentants; aussi en devint-il bientôt l'intime favori.

Naturellement impatient de profiter de son commandement temporaire pour ajouter à sa réputation naissante, d'Aoust voulut agir, et il débuta par une heureuse inspiration, celle d'attaquer le camp de Ponteilla. C'était bien là, en effet, qu'il fallait frapper; seulement, il fallait frapper avec des forces supérieures, et non, comme on allait le faire, avec une division réduite, par la désertion et les maladies, à6,000 combattants. Mais pour réunir ces forces supérieures, il eût fallu recourir aux troupes de Salces et de Collioure, et l'on ne paraissait pas se soucier, en même temps que l'on pouvait craindre, à cause du danger des communications, d'en réclamer l'appui

Prévenu, par les habitants mêmes de la maison que Ricardos occupait à Trouillas, de la négligence avec laquelle se faisait la garde du quartier général, d'Aoust avait conçu l'espoir d'enlever le chef de l'armée espagnole, et il réduisit ainsi, aux mesquines proportions d'une surprise accidentelle, un projet qui, convenablement exécuté, aurait pu avoir, sur l'issue même de la campagne, d'incalculables conséquences.

Il sortit de ses retranchements dans la nuit du 15 au 16, et, après avoir formé ses troupes en trois colonnes, il dirigea : la gauche sur les hauteurs du Rear, le centre sur le mas Deu, et la droite, composée de l'élite de la division, sur Trouillas.

Cette droite, qui était la colonne d'attaque, marchait avec promptitude et résolution, quand l'explosion fortuite d'une arme à feu donna l'éveil au camp ennemi. D'Aoust, déconcerté, ordonna aussitôt la retraite.

Cependant Ricardos, qui depuis quinze jours tâtonnait l'investissement de Perpignan, tout en s'occupant de réunir un matériel de siége, faisait jeter sur la Tet, à Saint-Féliu-d'Aval, un deuxième pont, et il continuait à diriger par là sa grosse artillerie qu'on évaluait déjà à 80 bouches à feu. Toutes les nuits, sa cavalerie rôdait autour de nos avant-postes. Enfin, le 17, il parut se décider.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

JOURNÉE DE PEYRESTORTES.

Combat du Vernet. — Prise et reprise de ce poste. — Les habitants de Perpignan accourent sur le champ de bataille. — Comment, d'une scène populaire, surgit la pensée d'attaquer le camp de Peyrestortes. — Description de ce camp. — Les deux divisions de Perpignan et de Salces doivent, à une heure donnée, se trouver réunies sous ce camp pour l'attaquer. — Marche de d'Aoust; son plan d'attaque. — Il est repoussé. — Marche de la division de Salces. — Son attaque nocturne réussit. — La division de Perpignan revient à la charge. — Le camp est enlevé; fuite des Espagnols. — Beaux résultats de cette journée. — Reprise de Villefranche. — Le Conflans évacué. — Le mouvement progressif de l'invasion est arrêté.

COMBAT DU VERNET. — Le 17 septembre, jour de sainte Victoire (les Espagnols aimaient ces rapprochements), 6,000 hommes d'infanterie, 400 carabiniers royaux et 15 bouches à feu de tout calibre sortirent, à 2 heures du matin, du camp de Peyrestortes, sous les ordres du général Curten, et se dirigèrent sur le Vernet.

Le Vernet est un groupe de quelques maisons, situé à deux kilomètres de Perpignan, à l'intersection de la route de Narbonne avec un canal d'arrosage, et à l'embranchement de deux chemins qui conduisent, l'un à Peyrestortes, l'autre à Saint-Estève. Ce poste était gardé par une centaine de volontaires retranchés, avec 3 pièces de canon, autour d'une petite chapelle, et commandés par le général Soulheirac. A une portée de fusil de là, du côté de l'est, s'élevait un moulin à poudre où était également retranchée une poignée de miquelets.

A quatre heures du matin, les Espagnols, arrivés à petite portée de canon du Vernet, ouvrirent le feu. Pendant une heure et demie, nos 3 pièces ripostèrent avec vivacité; mais

une d'elles ayant éclaté et l'affût d'une autre s'étant brisé, toute résistance devint impossible, et Soulheirac se retira en bon ordre sur Perpignan. L'ennemi alors s'empara du Vernet, se forma en bataille le long du canal et fit avancer son artillerie, qui, à 6 heures, tonnait contre la place comme une véritable batterie de siége, car elle comptait des pièces de gros calibre et deux mortiers (1).

Déjà les boulets espagnols sillonnaient les rues de la ville et venaient ébranler les murs mêmes de la salle où les conseils administratifs délibéraient sur les dangers du moment, quand le représentant Cassanyes, sentant qu'il fallait agir, s'élance à la porte du Castillet; et pendant que la garnison et les habitants couraient aux armes, qu'ils garnissaient les remparts, il se précipite au devant des troupes qui s'échappaient du Vernet, les harangue, les ranime, les entraîne vers la poudrière; puis, à la faveur des murs et des haies qui coupaient le terrain entre le moulin et le Vernet, il s'avance vers ce dernier poste jusqu'à bonne portée de fusil et parvient à rétablir le combat. Les Espagnols se contentent de former leur gauche en potence, pour faire face à cette attaque imprévue.

Jusque-là, le camp de l'Union était resté immobile, car il s'attendait, naturellement, à voir une colonne d'attaque venir de Ponteilla. Il semblait impossible, en effet, d'admettre que la marche sur le Vernet fût une pointe isolée, ne se rattachant à aucune combinaison d'ensemble. A la fin, pourtant, après s'être bien assuré que rien ne bougeait devant lui, d'Aoust tire de son camp 2,000 hommes d'élite, et se porte sur le Vernet en deux colonnes : celle de gauche, qu'il commande, s'avance par la grande route malgré les boulets qui

(1) Le projet des Espagnols (qui fut trouvé à Céret l'année suivante) était de s'avancer du Vernet jusqu'aux bords de la Tet, à la faveur des maisons du faubourg, puis de profiter de la digue Orri, qui longe la rive gauche, pour épauler 24 bouches à feu. Cette grande batterie devait être soutenue, en arrière, par 3,600 hommes répandus dans deux sortes de parallèles successives. Ils espéraient ainsi ruiner une partie du front qui s'étend à droite de la porte du Castillet. Le texte espagnol dit : « deux lignes à intervalles (que nous avons traduit par deux parallèles); » et il désigne pour l'emplacement de la brèche à ouvrir : « la face droite du bastion de gauche de la porte du Castillet. »

Digitized by Google

la sillonnent; celle de droite, que conduit le général Lemoine, tourne vers la poudrière et va renforcer la troupe qui venait de reprendre l'offensive de ce côté. Ces derniers, alors, s'étendent par leur droite, débordent les Espagnols, et, soutenus par quelques pièces qu'ils étaient déjà parvenus à établir en avant du moulin, ils prennent sur l'artillerie ennemie des revers meurtriers.

L'extrême droite de cette aile tournante était formée par les volontaires du 4e bataillon de l'Aude, et appuyée par 120 dragons. La cavalerie espagnole s'élance pour les charger; mais nos volontaires, avec un sang-froid admirable, attendent cette cavalerie jusqu'à demi-portée et, d'un feu de bataillon, en fauchent la moitié; puis, secondés par nos dragons, ils se précipitent sur le reste de ces brillants cavaliers royaux, qui, embarrassés dans les vignes, traqués, culbutés, sont la plupart taillés en pièces ou faits prisonniers. Leur chef, le général Ordono, trouve au milieu des siens une mort glorieuse.

Transportée à la vue de tant d'audace, toute la ligne française se rue à la baïonnette sur le Vernet et le reprend d'emblée. L'ennemi, refoulé sur la route de Peyrestortes, menacé d'ailleurs sur sa droite et ses derrières par de nouvelles troupes qui descendaient du camp de l'Union, se retire en désordre, laissant sur le terrain 400 morts ou blessés, 150 prisonniers et 4 pièces de canon, sans compter celles qu'il nous avait enlevées quelques heures auparavant.

Cependant, une partie de la population de Perpignan, dans l'enthousiasme, était accourue sur le champ de bataille. On entourait, on embrassait les libérateurs, quand tout à coup, du sein de cette foule émue, s'élève un cri : « à Peyrestortes! » C'était un cri de salut; il est répété par tous. D'Aoust seul ne partage point l'entraînement général. Il ne peut admettre l'inconcevable inaction du camp de Ponteilla et, par suite, se résoudre à compromettre ses dernières ressources, à affronter les chances d'un désastre qui le perd sans retour s'il échoue, et qui, dans le cas le plus favorable, quoi que fasse pour lui la fortune, n'entraînera nullement la ruine de ses

adversaires. Mais pendant qu'il hésite, le représentant Cassanyes emporte la délibération populaire sur la route de Salces où il court enlever la division Goguet. Il était dix heures et demie; à cinq, nos deux divisions doivent se trouver, chacune de son côté, en face du camp espagnol.

BATAILLE DE PEYRESTORTES.—Ce camp était assis sur un étroit plateau qui, à la hauteur du village de Peyrestortes et à une petite distance à l'ouest de la route de Narbonne, termine la chaîne de séparation des bassins de la Tet et de la Gly.

Du côté de Perpignan, des talus assez doux raccordent ce plateau avec la campagne qui s'incline vers la Tet par une pente insensible. Le versant opposé, au contraire, tombe brusquement dans le petit vallon dont le village de Peyrestortes occupe l'entrée. Le penchant de la croupe qui regarde l'est tombe de même.

Rassurés par ces escarpements, les Espagnols n'avaient mis aucun soin à se retrancher à l'est et au nord. Au sud, comme la plaine se présente à découvert jusqu'au Vernet, ils s'étaient contentés de quelques batteries disposées de manière à balayer les abords de la position. Mais du côté de la montagne, où les accidents du terrain pouvaient favoriser une surprise, aucune précaution de l'art n'avait été négligée. Là, en effet, profitant de deux ravins adossés qui étranglent le plateau, ils en avaient réuni les têtes par une large tranchée et s'étaient d'abord ainsi formé une sorte d'avant-fossé qui couvrait leurs premiers postes; puis, en arrière, ils avaient élevé des retranchements et les avaient armés d'une formidable artillerie qui battait de ses feux le double ravin.

Deux mille chevaux et leur parc stationnaient à l'entrée du vallon de Peyrestortes.

Cependant d'Aoust, après avoir fait venir du camp de l'Union des renforts qui portaient ses forces à 4,000 hommes, quitta enfin le Vernet, et, remontant le canal qui dessine le pied du long glacis dont les hauteurs de Peyrestortes forment comme la crête, il défila ainsi jusqu'à l'embranchement du chemin de Saint-Estève et de Baxas, à deux kilomètres de la position des Espagnols. Alors, faisant halte, il forma tranquil-

Digitized by Google

lement sa division en trois colonnes d'attaque et une d'observation : à gauche, Lemoine, avec l'artillerie de position dirigée par Lamartillère ; au centre, le général Pérignon ; à droite, le chef de bataillon Banel flanqué par 2 escadrons de chasseurs des Pyrénées aux ordres de Ramel ; enfin, à l'extrême droite, Soulheirac qui, avec 2 bataillons et 1 peloton de 60 gendarmes à cheval, devait, selon les circonstances, ou couvrir la retraite sur le Vernet, ou tenter, sur la position ennemie, une fausse attaque.

L'attaque véritable, que ce mouvement préparatoire indiquait, devait se porter, par les hauteurs, sur la face occidentale du camp, c'est-à-dire sur la partie la plus solide, la mieux armée de son pourtour. Il est vrai qu'alors, en cas de revers, d'Aoust, appuyé aux montagnes, échappait à la redoutable cavalerie de ses adversaires ; mais n'allait-il pas amortir dans les lenteurs d'un engagement d'artillerie et briser contre des obstacles matériels, l'admirable ardeur de ses troupes qui demandaient à grands cris une brusque attaque à la baïonnette ? précieux élan qui constituait sa force et aurait dû relever sa confiance.

Quoi qu'il en soit, vers 2 heures, nos colonnes étaient formées et prêtes à déboucher en plaine. Mais il fallait donner à Goguet et à ses 3,500 hommes, le temps d'arriver. Cette division devait s'annoncer par trois coups de canon tirés à des intervalles déterminés d'avance.

Cependant les heures s'écoulent ; des ordres, des contre-ordres se succèdent. Enfin, vers 5 heures, d'Aoust, se disant sûr de l'approche de son collègue, donne le signal du départ. Lemoine décrit, à gauche, un grand arc de cercle qui doit le porter sur les crêtes par le col de Baxas, seule voie praticable à l'artillerie pour escalader les hauteurs ; par suite de ce détour, le centre et la droite s'avancent avec une lenteur extrême ; enfin, le corps d'observation s'échelonne en arrière de la droite.

La cavalerie espagnole ne pouvait manquer de profiter de l'avantage que lui donnait contre nous la plaine entièrement

Digitized by Google

découverte que nous traversions. Aussi, à peine avions-nous fait 7 à 800 pas, au bruit de quelques coups de canon tirés du camp à toute volée, que, débouchant à la fois à droite et à gauche, du val de Peyrestortes d'une part, du col de Baxas de l'autre, cette cavalerie menace nos deux ailes, suivant sa manœuvre favorite. Mais reçue à bonne portée de mitraille par notre artillerie légère, puis abordée par les 2 escadrons de Ramel, sur les traces desquels se précipitent 2 bataillons de tirailleurs, elle se retire aussitôt, sans même donner à notre infanterie, qui s'était rapidement formée en grand carré, la satisfaction de brûler une amorce.

Nos colonnes purent donc continuer librement. Elles atteignirent bientôt le pied des hauteurs, et vinrent se développer un peu en arrière et sur la droite du double ravin qui formait, de ce côté, la tête du camp.

L'ennemi, adossé à ses retranchements dans l'intervalle de ses batteries, nous présentait la bataille. Mais il fallait attendre Goguet qui n'arrivait pas; on attendait aussi le signal que devait donner Lemoine, dès que son artillerie serait arrivée en position. Or, cette artillerie, retardée par l'âpreté du terrain, mettait à parcourir son circuit une lenteur désespérante.

Cependant les 40 pièces du camp tonnaient. Nos soldats, abrités par les plis du terrain, avaient peu à souffrir, il est vrai, mais leur patience était à bout. Aussi, sans plus songer à la division de Salces, à peine ont-ils vu, sur les crêtes, la fumée des premières pièces de Lemoine, qu'ils se précipitent en avant et s'élancent dans le ravin qui les séparait des Espagnols. Ce ravin était profond, escarpé, couvert de feux; les assaillants reculent. Ils reviennent à la charge, vains efforts! Une troisième fois ils se jettent dans ce gouffre : impossible de le franchir.

La nuit allait tomber; Goguet ne paraissait pas; d'Aoust voyait une partie de ses prévisions réalisées. Il y eut alors un mouvement d'hésitation. On laissa quelques hommes dans le ravin pour y pratiquer des rampes à canon, et nos troupes

Digitized by Google

reprirent, en arrière, les positions qu'elles venaient de quitter (1).

Cependant, qu'était devenue la division de Salces?

Parti du Vernet à 10 heures et demie, Cassanyes avait librement parcouru la route de Narbonne avec une frêle escorte de 8 cavaliers, (car, comme il l'avait prévu, les patrouilles espagnoles s'étaient retirées à son approche); et, vers midi il était à Salces. Son arrivée, les cris de victoire avaient enlevé la division : elle s'était mise en route sur-le-champ.

Elle marchait depuis un quart d'heure à peine, déjà devancée par Cassanyes qui courait l'annoncer, quand tout à coup elle s'arrête. Cassanyes se retourne, et, abordant Goguet : « Que fais-tu, malheureux? lui crie-t-il. » Goguet lui montre un contre-ordre signé Fabre et d'Aoust. Le représentant, indigné, ne peut en croire ses yeux, et voulant avoir raison de cet inconcevable changement, il vole au Vernet. Il

(1) Cassanyes affirme qu'il y eut un ordre de retraite donné et un commencement d'exécution, et que l'arrière-garde de d'Aoust prit seule part à l'action, mais lorsque déjà la division de Salces était maîtresse du camp.

Il va sans dire que le rapport de d'Aoust infirme celui de Cassanyes.

Quand je lus ce dernier rapport à Cassanyes, il se récria avec une vivacité extrême, et me fit le récit suivant :

« A 11 heures du soir, j'entrai dans une tente pour y dicter mon rapport « que je ne pouvais écrire moi-même, blessé que j'étais à la main. Ce rapport « commençait par ces mots : *Le sang de la représentation nationale a coulé*, « *mais il est vengé...* »

Puis il ajouta (et ceci est consigné dans ses Mémoires) :

« J'expédiai ce bulletin à Narbonne, dans un pli cacheté qui devait être en« voyé à Paris par les soins de mon collègue Bonnet. Bonnet se permit de rom« pre mon cachet et enleva mon rapport, ce que j'appris par la suite. D'Aoust « arrangea les choses à sa manière. Fabre avait si bien quitté la partie, que, « loin de réclamer jamais la moindre part dans les succès de Peyrestortes, il « ne cessait de me répéter : *Quand donc aurai-je, moi aussi, ma victoire?* »

Ni mes doutes, ni mes objections ne purent faire varier Cassanyes. On trouve, aux archives de la guerre, une pièce signée Cassanyes, qui annonce la victoire sans aucun détail. Une note jointe à cette pièce, apprend que le pli a été ouvert en route, ce qui confirme bien le récit du représentant. Néanmoins, celui-ci a pu se tromper de très-bonne foi sur la participation de d'Aoust à l'attaque nocturne. Plusieurs témoins oculaires, et notamment M. Méric de Perpignan, se sont rappelé qu'il y avait eu hésitation, mais non retraite. Du reste, nous avons longuement examiné et mûrement pesé les pièces du procès entre les deux divisions, avant d'arrêter notre relation, qui diffère également de celle de d'Aoust et de celle de Cassanyes.

Cassanyes était désigné pour porter les drapeaux à la Convention, mais il ne voulut pas abandonnner Dagobert; le frère de d'Aoust le remplaça.

n'y trouve plus personne, s'élance dans la direction des troupes en marche, arrive à d'Aoust et le somme de s'expliquer. D'Aoust déclare qu'il y a méprise, et, sur-le-champ, il expédie un nouvel ordre, l'ordre formel d'avancer. Cassanyes se précipite sur les traces de l'ordonnance qui emporte la dépêche, bien décidé, quoi qu'il survienne, à user de ses pleins pouvoirs sans plus consulter personne. Mais il trouve, en arrivant, la division Goguet qui se remettait en marche.

Elle s'avançait au pas redoublé, pleine d'émotion, au bruit intermittent du canon de Peyrestortes, et elle venait de dépasser Rivesaltes, d'où elle pouvait déjà, car la nuit tombait, apercevoir les éclairs de la fusillade, quand le combat, qui deux fois suspendu s'était relevé deux fois, cesse brusquement. Nul doute, c'est une troisième attaque repoussée ; que faire? *Avancer,* s'écrie le représentant, inspiré par son patriotisme, *c'est moi, homme du pays, qui connais les lieux, moi qui vous conduirai !* Et aussitôt, il prend la tête de la colonne, pénètre dans le vallon de Peyrestortes, tourne et dépasse le village, arrive sous le camp, au pied d'un revers escarpé, dans un bas-fond que l'artillerie ennemie ne peut découvrir, et à peine y a-t-il réuni 500 hommes, qu'il fait tirer les trois coups d'avertissement, signal convenu avec d'Aoust.

Il était 7 heures un quart.

Aussitôt, les Espagnols, surpris, accourent au point où cette étrange explosion vient de se faire entendre et le couvrent de feux. Mais Cassanyes, qui avait abandonné ses pièces, se glissait le long du revers et gagnait, à la pointe orientale des hauteurs, un des paliers du penchant de la croupe, où la division allait, sur les traces du représentant, se masser successivement et dans le plus grand silence.

Cependant les Espagnols continuent à couvrir de leurs feux le point qu'ils croient toujours menacé. Un instant même, leur erreur semble justifiée par l'imprudente précipitation d'une compagnie de grenadiers qui, arrivée dans le bas-fond, au lieu de suivre le mouvement oblique des autres, monte droit aux retranchements, aborde en face une des batteries qui avaient pris l'alarme, et s'y fait écraser.

Digitized by Google

Mais comme ce faible avantage commençait à rassurer les défenseurs, soudain, sur leur droite, un long et formidable cri s'élève (1). Ils se retournent : *c'étaient les Français qui s'élançaient comme des lions*, dit Cassanyes, par la pointe orientale du plateau; le camp était envahi. Stupéfaits, nos adversaires essayent quelque formation, mais c'est en vain, l'attaque est irrésistible, et ils n'ont plus bientôt à lui opposer que leur bravoure individuelle. Alors commence une affreuse mêlée, une lutte corps à corps, où les vainqueurs égorgent à coup sûr, car un beau clair de lune venait d'illuminer la scène.

Tout à coup, à l'autre extrémité du camp, jusque-là silencieuse, et par laquelle les Espagnols semblaient s'être enfuis, éclate une vive fusillade. Est-ce une résistance inattendue, un retour offensif? Ce retour, au milieu de la confusion, peut tout perdre. Mais l'infatigable Cassanyes est encore là pour se dévouer. Il accourt, et, poussé par un secret pressentiment, il se jette, sans hésiter, entre les deux feux, pour reconnaître d'où vient cette brusque attaque. Il reconnaît l'uniforme français et fait aussitôt cesser une fatale méprise. C'était la petite troupe de Soulheirac qui, au signal si longtemps attendu de Goguet, avait gravi les revers méridionaux de la position, et, ne rencontrant devant elle aucun obstacle, s'était jetée dans le camp, presque en même temps que la division de Salces. Les colonnes de d'Aoust, ayant alors repris leur élan, avaient passé le ravin, et à 9 heures, elles pénétraient de toutes parts dans l'enceinte des retranchements.

Les deux divisions, réunies, achevèrent de balayer le camp où, à 10 heures, il ne restait plus un Espagnol libre ou debout.

Alors, s'abandonnant à l'ivresse du succès, les vainqueurs se débandent, se dispersent, et ne présentent plus bientôt qu'une foule confuse, tout entière au pillage. On avait en-

(1) Cassanyes, pour tromper l'ennemi sur la force de sa colonne, avait donné à tous ceux qui en faisaient partie l'ordre de répéter le commandement de *charge*.

Digitized by Google

tassé, sur le plateau de Peyrestortes, pour le siége de Perpignan, des approvisionnements de toutes sortes, des vivres, des liquides, même des valeurs considérables monnoyées et en lingots : tout fut la proie de nos soldats.

Ce désordre et la nuit empêchèrent la poursuite. La cavalerie, dans une débandade complète, s'était dispersée en tous sens. Mais comme l'infanterie paraissait se retirer en bon ordre et en deux colonnes qui se dirigeaient, pour repasser la Tet, vers le pont de Saint-Féliu, d'Aoust, toujours vivement inquiet pour le camp de l'Union que l'on disait attaqué, dépêcha à Perpignan un renfort considérable, sans plus s'occuper des fuyards de Peyrestortes.

Ceux-ci purent donc regagner tranquillement Ponteilla par le pont de Saint-Féliu. Il eût été si facile, cependant, de les prévenir sur ce point qui était à peine gardé!

Cette belle victoire ne nous coûtait que 300 hommes tués ou grièvement blessés, dont, encore, 120 venaient de périr victimes, soit du faux mouvement, soit de la déplorable méprise dont nous avons parlé. Plusieurs braves officiers étaient du nombre des morts : l'adjudant-général Goui-d'Arcis tué au pied des retranchements, le chef de brigade Voisel, les commandants Trogues et Durand. Le général Pérignon et le héros de cette journée, l'intrépide Cassanyes, étaient blessés (1).

Nous recueillîmes les trophées ordinaires des batailles heureuses : 7 drapeaux, 43 bouches à feu de tous calibres, 600 morts, et 500 prisonniers dont un maréchal de camp, six colonels et trente officiers.

Il faut ranger aussi parmi les trophées de cette belle journée la reprise de Villefranche qui fut enlevée le surlendemain, par un de ces coups d'audace si fréquents à la guerre, après une victoire décisive.

(1) Pendant toute l'action, Cassanyes avait été suivi, à son insu, par un canonnier qui s'était donné pour mission de le défendre à outrance, dans le cas où il aurait couru quelque danger, ou, si, malgré ses efforts, il avait vu le représentant tomber aux mains des Espagnols, de lui brûler la cervelle.

Digitized by Google

REPRISE DE VILLEFRANCHE. — Gilly, commandant le 2e bataillon des grenadiers du Gard, qui ne comptait que 450 hommes, avait été chargé d'observer les gorges de la Tet en amont d'Olette, et il campait sur les montagnes au-dessus de ce village, quand arriva à Villefranche la nouvelle de la déroute de Peyrestortes. Cette nouvelle était accompagnée d'un ordre de Ricardos qui prescrivait l'évacuation de tout le Conflans et même de Villefranche, dont le château seulement devait être remis à une faible garnison qu'on abandonnait au sort des armes. Ces ordres, la situation qu'ils révélaient, répandirent la consternation parmi la garnison espagnole. Les habitants en prévinrent Gilly qui aussitôt s'avança sur Villefranche (19 septembre).

Arrivé en vue des remparts, Gilly laisse dans la gorge, en avant de Sardinia, le gros de son monde disposé de manière à simuler la troupe la plus nombreuse possible, et, prenant avec lui soixante grenadiers seulement, il s'avance en parlementaire jusqu'aux avant-postes espagnols. Là, il mande le commandant de la place qui s'empresse de se rendre à son injonction. « Vois, lui dit-il, sur ces hauteurs, l'avant-garde « de Dagobert. Je viens te sommer en son nom ; rends-lui la « place et tu es libre ; autrement, point de quartier. » Une heure après, la garnison de Villefranche défilait entre deux haies de 30 grenadiers républicains et allait, par le pla Guillem, regagner la vallée du Tech. Elle laissait Villefranche approvisionnée pour trois mois.

Un adjoint aux adjudants généraux, David, eut moins à faire encore pour reprendre le chef-lieu et achever l'évacuation du Conflans. Il gardait, avec quelques centaines d'hommes, qui n'avaient d'autres armes que des piques, les hauteurs au-dessus de Prades. Il n'eut qu'à s'avancer avec cette faible troupe : les Espagnols évacuèrent immédiatement la ville, laissant entre nos mains deux pièces de canon, des effets de campement pour 4,000 hommes, et un assez grand nombre des leurs.

Ainsi fut décidé sans retour le mouvement rétrograde de l'invasion, mouvement décisif, qui rangea la mémorable jour-

Digitized by Google

née du 17 septembre au nombre des plus glorieuses qui signalèrent une année où s'accomplit la plus gigantesque défense des temps modernes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

MARCHE RÉTROGRADE DE L'INVASION.

CHAPITRE XIII.

DAGOBERT GÉNÉRAL EN CHEF.

Suites de la bataille de Peyrestortes. — Arrivée du général Dagobert. — Accueil qui lui est fait. — Débats qui s'élèvent entre lui et les représentants au sujet de l'attaque du camp de Ponteilla. — Son obstination. — L'attaque en discussion est enfin résolue.

Le lendemain de la bataille de Peyrestortes, vingt mille combattants, dans l'élan de la victoire, qu'il suffisait de quelques heures pour réunir sous les murs de Perpignan, pouvaient aller ensevelir l'invasion dans le camp de Ponteilla où nos adversaires, abattus, consternés, comptaient à peine 16,000 hommes, débris, la plupart, des fuyards de la rive gauche de la Tet.

Il ne fallait pas un grand effort de génie pour imaginer cette combinaison si naturelle et si simple; aussi l'idée en vint-elle à la fois à nos représentants et à nos généraux. Ils se décidèrent sur-le-champ, fixèrent à la nuit du 19 l'attaque de Ponteilla, et arrêtèrent en principe qu'une masse de 12,000 baïonnettes, l'élite de l'armée, tomberait sur la gauche du camp espagnol, tandis que le reste de nos troupes se bornerait à contenir son centre et sa droite. La répartition des commandements souleva seule quelques difficultés : Goguet et Cassanyes prétendaient avoir conquis à Peyrestortes le droit de diriger la colonne assaillante ; et de la même raison

Digitized by Google

tirant une conclusion opposée, d'Aoust et Fabre réclamaient leur tour, *voulaient avoir aussi leur victoire*. Ceux-ci, cependant, finirent par l'emporter, et, dans la matinée du 19, il ne restait plus qu'à donner les derniers ordres pour commencer, à la chute du jour, la marche sur Ponteilla, quand la nouvelle d'un événement qui, en tout autre occurrence, eût été une faveur de la fortune, changea brusquement l'état des choses : on venait d'apprendre que le général Dagobert, devançant sa division, était, depuis la veille au soir, arrivé à quelques lieues de Perpignan, à Estagel.

Aussitôt la foule des officieux d'accourir à la rencontre du nouveau chef, qui, sans avoir le temps de se reconnaître, est soudain circonvenu, étourdi d'amplifications ridicules sur le triomphe de la veille. La Perche, Olette, Mont-Louis sauvé, la Cerdagne conquise, tous les succès du glorieux général sont oubliés, et il n'est plus question que de Peyrestortes, de cette victoire *que l'enthousiasme des sans-culottes de Perpignan, les cris des femmes de son faubourg, une inspiration populaire, en un mot, ont arrachée à nos généraux !* Enfin, on tient tout prêt, tout arrêté pour le lendemain, un plan d'attaque sur lequel il n'y a plus à revenir, et dont l'exécution va, par une heureuse coïncidence, être commise au plus ancien divisionnaire de l'armée.

A ces obsessions désordonnées et inconvenantes, à ces étranges discours, Dagobert se sent blessé. Une teinte de jalousie, qui faisait surtout le tourment intime de cette grande âme, en altérait parfois les généreux instincts. Cette faiblesse, l'ardent amour du vieux guerrier pour sa noble profession l'expliquait sans peine, et ici, du reste, elle n'était que trop justifiée par les intolérables envahissements qui venaient assaillir le début d'un premier commandement en chef. Dagobert cède donc à un naturel mouvement de dépit, et il se demande si, dans cette armée tant vantée, si, dans ce triomphe que l'on porte aux nues, il doit voir autre chose qu'une soldatesque en proie à l'anarchie, qu'un succès dû au hasard ; et pour tout ce qu'il voit, pour tout ce qu'il entend, il affecte l'indifférence la plus profonde.

Digitized by Google

C'est avec ces dispositions qu'il arriva, vers six heures du soir, aux portes de Perpignan où l'attendait un nouveau sujet d'humeur : la populace voulut le porter en triomphe à l'hôtel-de-ville, et le rude gentilhomme ne prit pas même la peine de dissimuler la répugnance que lui inspirait cette tumultueuse et tardive ovation.

Il se rend aussitôt chez les représentants. Là, on lui déclare qu'en effet tout est prêt pour attaquer dans la nuit même qui tombe, que les bataillons sont déjà en marche, que l'artillerie s'ébranle pour les suivre; et on le presse, on le conjure de courir se jeter à la tête de l'armée et de diriger le mouvement sur Ponteilla. Dagobert répond « qu'il ne connaît point les troupes qu'il vient commander, et qu'il attend l'élite de sa division qui n'est plus qu'à une marche de Perpignan; que, des deux divisionnaires qui doivent éclairer ses premiers pas, tout ce qu'il sait, c'est qu'ils étaient, il y a moins d'un an, l'un simple aide-de-camp du général Biron, l'autre médecin; qu'il lui faut, avant tout, étudier le terrain sur lequel il va s'engager, mais qu'il peut toutefois affirmer déjà que les lignes ennemies *équivalent à sept camps retranchés échelonnés de Ponteilla jusqu'au pied des Pyrénées*; que ce n'est point en se ruant sur de tels retranchements, élaborés de longue main et surchargés d'artillerie, que l'on parviendra à refouler l'invasion, mais bien en manœuvrant sur ses derrières. » Finalement, il refuse de marcher et envoie contre-ordre aux deux divisions qui partaient.

Cependant, chaque nouvelle du dehors annonçait, de la part des Espagnols, un mouvement général de concentration. On apprenait coup sur coup et la levée d'une partie du camp d'Argelès, et l'évacuation de l'Ille, du col Ternère, de Prades, de Villefranche, de tout le Conflans. Jamais, en effet, Ricardos ne s'était montré si actif, si résolu, si habile. Rien ne lui coûtait : artillerie, camps, places fortes, il sacrifiait tout, pour réparer la faute que la sévère leçon de Peyrestortes venait de lui révéler.

Le lendemain 20, la division de Cerdagne arrive. Nouvelles adjurations, nouveaux refus. Le général déclare aux repré

Digitized by Google

sentants qu'il est chef et qu'il prétend commander. On le menace, on agite la question de le déposer : il offre de servir comme simple soldat, mais « *comme général, jamais il ne « consentira à livrer ses troupes aux sabres de la cavalerie es- « pagnole.* » Cependant il expose son plan : il manœuvrera, par les montagnes, sur les derrières de l'ennemi, se rabattra sur Céret, en fera sauter le pont, et coupera ainsi la retraite au camp de Ponteilla. Mais ce fut alors le tour des représentants : les idées de celui qui repoussait les leurs, ils les trouvent détestables, extravagantes. L'un d'eux va même jusqu'à se récrier contre le vandalisme qui veut sacrifier le beau pont de Céret.

La matinée du 21 se passa encore tout entière dans une inaction fatale. Toute instance nouvelle venait se briser contre le silence obstiné de l'inflexible général. Enfin, dans la soirée, Dagobert envoie aux représentants un plan nouveau qu'ils approuvent, quoique avec une répugnance manifeste, et il est irrévocablement décidé que, sans plus différer, le lendemain 22, à la pointe du jour, on attaquera Ponteilla.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

BATAILLE DE TROUILLAS.

Description du camp de Ponteilla —Dispositions de Dagobert pour l'attaquer. — Ses fautes. — Inaction de Goguet devant Thuir, à notre aile droite. — Ricardos porte momentanément sur Thuir la masse de ses forces. — Goguet se retire du champ de bataille. — Apathie de d'Aoust à notre aile gauche.— Dagobert attaque seul au centre. — Ricardos ramène ses ailes sur son centre et accable Dagobert. — Beau désespoir de ce général. — Il se replie sur les hauteurs de Sainte-Colombe. — Retraite de l'armée française sous Perpignan. — Récriminations de Dagobert contre ses deux lieutenants.

Depuis les premiers jours de juillet, les Espagnols n'avaient cessé de travailler au camp de Ponteilla.

Les retranchements suivaient l'enceinte demi-circulaire de collines qui, du hameau de Nils, va au nord envelopper Ponteilla, et se replie à Trouillas sur le Rear. Ce torrent fermait l'hémicycle.

La branche droite, qui partait de Nils, se composait d'abord d'une ligne à redans, ensuite d'une série de redoutes couronnant les mamelons détachés qui forment, vers le sommet de la demi-circonférence, la continuation de la ligne d'enceinte.

Au centre il y avait lacune : là, un petit vallon qui descend vers le Rear, suivant un rayon du demi-cercle, interrompait l'enchaînement des hauteurs; mais on avait, en compensation, accumulé sur cette brèche toutes les ressources de l'art : une forte redoute sur la droite, un abattis épais en travers de la trouée, enfin, à gauche, une formidable batterie de 12 pièces de 24 qui découvrait au loin la campagne et formait la tête de la position, son front de résistance. Les émigrés, profanant un des noms les plus purs de notre histoire, avaient appelé *Vauban* cette batterie espagnole.

Digitized by Google

La branche gauche du camp, qui se retournait vers Trouillas, tracée sur un terrain uni, était faible par elle-même, mais, en revanche, bien flanquée par une grande batterie qui s'élevait en arrière de ce village où, depuis deux mois, Ricardos avait fixé son quartier-général.

A une demi-lieue de là, Thuir, converti en place d'armes, couvrait Trouillas et toute la gauche de la position.

Enfin, la gorge était gardée par la réserve retranchée dans la presqu'île, au mas Deu.

Ce camp n'était guère attaquable de front; il fallait le tourner, et par sa gauche évidemment: car alors on paralysait, en l'appelant sur un terrain tourmenté, une cavalerie redoutable à laquelle on n'avait que quelques centaines de chevaux à opposer; on menaçait le chemin de Céret, ligne essentielle de retraite pour l'ennemi; enfin, on s'appuyait aux Aspres qui étaient, en cas d'échec, le meilleur refuge pour une défensive obstinée. Dagobert le comprit ainsi et ordonna ses dispositions en conséquence.

Son centre et sa gauche devaient rester sur la défensive; sa droite, seule, avait mission d'attaquer.

Cette droite, c'était la division Goguet. Elle comprenait l'élite des troupes de Salces, quelques détachements d'anciennes levées, les uns empruntés au camp de l'Union, les autres qui arrivaient de la Haute-Garonne; toute la cavalerie disponible; enfin, l'artillerie à pied; total, 5,000 hommes et 400 chevaux. Goguet devait partir de Peyrestortes; s'avancer jusqu'à un quart de lieue de Thuir; puis, laissant à gauche, de manière à éviter les batteries ennemies, ce poste retranché qu'un détachement venant d'Ille était spécialement chargé de contenir, tourner par Lupia et Terrats, pour tomber sur Trouillas.

Au centre, avec ses bonnes troupes de Cerdagne et quelques bataillons de renfort, en tout, 6,000 combattants, le général en chef se réservait d'attaquer la tête des retranchements en avant de Ponteilla, sitôt que Goguet aurait pris à revers la position de Trouillas.

Enfin, la gauche, qui se composait de 3 à 4,000 hommes

Digitized by Google

que l'on faisait suivre de l'artillerie à cheval, et, pour faire nombre, de 3,000 piquiers, la gauche, aux ordres de d'Aoust, avait pour instruction d'aller occuper les hauteurs du Rear qui n'étaient point gardées, et de tenir de là en échec la droite et la réserve du camp ennemi, jusqu'au moment favorable de se jeter, par le bois et la tuilerie de Caseneuve, sur le mas Deu. Alors, cette aile eût achevé de couper la grande route du Boulou et donné la main au centre.

Ces dispositions, bonnes en général, n'étaient pas irréprochables dans les détails : la colonne d'attaque n'était point assez forte ; elle était sans liaison avec le centre ; la gauche, également, était beaucoup trop isolée. Mais la grande faute que commettait en ce moment Dagobert, c'était d'oublier que ses deux lieutenants, *ce jeune aide-de-camp, ce médecin-général*, comme il les appelait, n'eussent-ils pas été, depuis trois jours, abreuvés de ses dédains, n'avaient pu voir, sans un dépit cruel, le commandement en chef leur échapper le lendemain d'une victoire qu'ils revendiquaient, et la veille d'une bataille du succès de laquelle ils avaient répondu et dont ils s'étaient déjà couronnés. Et Dagobert confiait le destin de cette bataille, l'honneur de son nom, à celui de ces deux hommes dont il était le moins sûr, au plus maltraité par lui, sans compter qu'il était le plus incapable !

Goguet partit de Peyrestortes le 21, à l'entrée de la nuit. Avant le jour, il avait atteint le pied des hauteurs de Sainte-Colombe dont la cavalerie, qui formait l'avant-garde sous les ordres de Ramel, bordait déjà les crêtes ; mais au lieu de continuer son mouvement, il s'arrêta, sous prétexte qu'il venait d'être abandonné par ses guides, qu'il ne connaissait pas le terrain, qu'il n'avait point d'ordre écrit. Seulement il fit avancer son canon et tirer sur Thuir.

Cette petite ville avait été retranchée avec soin, et ses anciennes murailles, en grande partie réparées, étaient défendues par une forte et nombreuse artillerie. Que pouvaient donc, contre ces murs, les décharges lointaines de quelques pièces de campagne ? Néanmoins, Goguet s'obstina, malgré tout, à continuer, pendant une partie de la matinée, cette

Digitized by Google

malencontreuse canonnade, qui allait concentrer sur Thuir l'attention de l'ennemi, que nous avions, au contraire, si grand intérêt à en détourner.

A l'autre extrémité, d'Aoust s'avançait par la grande route avec une lenteur désespérante, pendant qu'au centre, tout-à-fait immobile devant le mas Vesian, Dagobert attendait.

Saisissant d'un coup-d'œil rapide le point critique, Ricardos, avec une résolution qui ne lui était point habituelle, commence par se débarrasser de toute inquiétude pour sa droite, en envoyant le général Curten couronner, avec 3,000 hommes, les hauteurs du Rear. Alors, n'ayant plus à s'occuper que de Thuir, où il avait déjà expédié des renforts, il y dépêche l'élite de son infanterie avec son chef d'état-major La Union, que lui-même, à la tête de sa cavalerie, il devance bientôt sur ce point capital.

Dès lors, Goguet, qui avait devant lui la masse des forces espagnoles, ne pouvait plus songer à une attaque de front. Il ne lui restait donc plus qu'une seule chose raisonnable à faire, celle qui lui était prescrite : menacer les communications entre Thuir et Trouillas. Une démonstration quelconque, en effet, eût encore atteint, en partie du moins, le but qui lui était assigné. Mais le malheureux général ne vit, dans cette concentration de l'ennemi sur Thuir, qu'un prétexte pour se retirer du champ de bataille. Il se retira donc, avec son artillerie, sur les éminences de Sainte-Colombe où était restée, depuis le commencement de l'action, à plus d'une lieue de Thuir, toute notre cavalerie, timidement dérobée dans un bois d'oliviers.

Du côté de d'Aoust, toujours même torpeur. A la fin, cependant, après deux irréparables heures de retard, il se présente devant les hauteurs du Rear, au pied du Moulin ruiné; mais, à l'aspect de l'ennemi qui venait de le devancer dans cette position, sa troupe, énervée par l'amalgame des bandes indisciplinées et sans armes qui lui avaient été adjointes, recule en désordre; et il ne sait pas même lui imposer, en arrière, une contenance assez ferme pour la faire juger digne d'être observée.

Digitized by Google

A cette déplorable attitude de ces deux ailes, Dagobert ne peut se faire illusion : sur lui seul retombe tout le poids de la journée, s'il prend l'offensive. Cependant l'impatient général n'hésite point. Les Espagnols ont, en ce moment, beaucoup de monde engagé aux extrémités de leur ligne de bataille; que faut-il de plus à Dagobert? Il profitera de cette diversion, il forcera leur centre, il se hâtera. Il s'apprête donc et forme sa troupe en trois colonnes : la première, ayant en tête l'intrépide régiment de Champagne, pour enlever à la baïonnette la grande batterie; la seconde, pour forcer l'abattis et pénétrer dans le camp par le ravin de Ponteilla; la troisième, pour servir de réserve.

La première colonne s'avance, le canon se tait; elle arrive à demi-portée, même silence. Elle continuait et touchait au but, quand soudain, foudroyés par une affreuse mitraille, les premiers rangs tombent, puis, coup sur coup, presque tout le reste de ces braves qui, en un clin d'œil, viennent couvrir de leurs cadavres les glacis du large fossé ouvert au pied de la terrible batterie.

Mais tandis que la première colonne absorbait l'orage, la seconde se précipitait dans le vallon, traversait l'abattis, se jetait à gauche, enlevait la redoute d'entrée et culbutait tout ce qui faisait obstacle à sa marche impétueuse. Dagobert était là, au milieu de la mêlée, remplissant ses soldats du feu de son âme héroïque. Encore quelques instants, et le camp était à lui; réfugiés sur une éminence voisine, les défenseurs allaient être forcés dans leurs derniers retranchements.

Cependant la droite et la gauche des Espagnols, n'ayant en face que des adversaires qu'elles pouvaient impunément dédaigner, se replient sur le centre, Curten d'abord d'un côté, puis la Union de l'autre, enfin Ricardos avec toute sa réserve. Cette triple masse tombe ensemble sur la colonne assaillante; l'infanterie l'enveloppe d'un cercle de feu, les tourbillons de la cavalerie en emportent les ailes. Dagobert, entouré de cadavres, résiste en désespéré. Enfin, accablé, après quelques pas en arrière pour se tirer de ce gouffre et se rallier à sa réserve, il ose tenter une marche de flanc, sous la pression

Digitized by Google

d'une armée victorieuse, et il se lance intrépidement dans la direction de Sainte-Colombe *pour aller chercher ce Goguet*, qu'il accuse de son malheur.

Tant de témérité ne pouvait rester impunie, et l'audace, ce jour-là, fut impuissante contre la fortune. Le 61[e] régiment, ci-devant Vermandois, qui formait la gauche de la colonne en retraite, est enveloppé. Sommé de se rendre, le chef de cette troupe demande vingt minutes pour consulter Dagobert. Dagobert accourt, et à l'aspect de ce nouveau désastre, de ces lâches apprêts de capitulation, ivre de douleur, le fougueux général, pour réponse à ces indignes Français qui voulaient le rendre complice de leur déshonneur, les couvre de mitraille. Sa mitraille à ses propres soldats! A cette sanglante leçon, les plus braves se font jour; le capitaine Bresson, qui commandait un bataillon du Gard, sauve le drapeau; mais tout le reste, 600 hommes environ, met bas les armes.

Le vieux guerrier rallie autour de lui quelques centaines de braves restés fidèles; il les forme en carré, et poursuit sa retraite vers les hauteurs de Sainte-Colombe, où la foule des fuyards avait déjà rejoint Goguet. Il arrive sur ces hauteurs vers midi, et il est reçu par le représentant Cassanyes. A la vue de son compagnon de la Perche et d'Olette, l'infortuné général se précipite dans ses bras et s'y répand en amères récriminations « *contre ces lâches médecins, improvisés géné-« raux, dont la honteuse inaction a tout perdu.* » L'arrivée de six bataillons espagnols, qui l'avaient suivi de loin, le tire de sa douleur : il s'avance sur eux avec son artillerie et les refoule à coups de canon. Cependant Curten survenait avec des forces supérieures, et il fallut enfin céder. Alors le glorieux vaincu fait sauter ses caissons, précipiter dans les ravins tout ce qui l'embarrasse, moins son artillerie, toutefois, qu'il sauve, et il s'enfonce dans les Aspres.

Les Espagnols, n'osant pousser à bout un tel adversaire, rentrent dans leur camp vers 11 heures du soir.

La colonne de gauche et une partie du centre s'étaient déjà réfugiées au camp de l'Union. La division Goguet n'y arriva

Digitized by Google

qu'après un long détour dans les Aspres et une marche accablante de douze heures.

Cette journée nous coûtait près de 3,000 hommes tués, mutilés ou prisonniers.

Dagobert avait chèrement payé sa fatale obstination et ses imprudents dédains, car il est excessivement probable que, livrée trois jours plus tôt, la bataille de Trouillas eût couronné la victoire de Peyrestortes, et il est malheureusement certain que d'odieuses rancunes, surexcitées par une raideur intempestive, avaient prévalu contre les intérêts sacrés de la chose publique. Les deux divisionnaires s'étaient odieusement vengés du mépris que l'on avait fait d'eux. Goguet, le plus compromis, fut ouvertement dénoncé par son chef, bien qu'il prouvât qu'il avait été laissé sans ordre écrit. Dagobert, en effet, n'ayant jamais d'avance de plan bien arrêté, ne s'inspirait d'ordinaire qu'à l'odeur de la poudre et donnait habituellement ses ordres de vive voix. Dans cette dernière circonstance, toutefois, il avait, par exception, formulé un ordre écrit (1); mais

(1) Voici l'ordre de Dagobert, tel qu'il existe, écrit de sa main, dans les archives du dépôt de la guerre.

Dispositif de l'attaque du 22 septembre 1793.

L'ordre de bataille sera oblique, c'est-à-dire qu'il n'y aura que la droite qui se portera en avant et qui attaquera. La colonne de droite sera composée des corps aux ordres du général Goguet; du corps d'anciennes levées du camp de l'Union et des corps qui sont venus de l'armée centrale.

Ces corps se porteront sur le quartier-général de l'ennemi, à Trouillas, en évitant de s'approcher des batteries ennemies, et passant par Loupia et Terrats.

L'artillerie passera par Orles, Toulouges, et s'approchera à un quart de lieue de Thuir, où elle prendra le chemin de Trouillas et Terrats.

La gauche, à la tête de laquelle sera le citoyen Pérignon avec sa légion, sera composée des corps des différents camps et de ceux de réquisition qui suivront (en colonne serrée et faisant montre de leurs piques) la route de Boulou, jusqu'au point où ils pourront gagner la hauteur du Rear. Le général Lemoine, qui sera à la tête de cette colonne avec le général Mathias, jugeront des circonstances où il serait nécessaire qu'elle s'approchât brusquement et chargeât l'ennemi. Autrement, il se contentera d'en imposer en faisant montre sur la hauteur.

Une colonne de droite, venant d'Ille, se tiendra sur la hauteur devant Thuir, masquera et contiendra la troupe que l'ennemi pourrait y laisser. Conséquemment et suivant les dispositions ci-dessus, la colonne de droite partira à deux heures; et celle de gauche ne partira qu'à six. L'artillerie volante fera partie de la colonne de gauche. Signé : DAGOBERT.

il paraît que cet ordre ne fut point communiqué à temps (1).

On fit planer publiquement sur d'Aoust aussi de graves soupçons.

L'éclat de ces débats scandaleux, les accusations, les haines qu'ils enfantèrent, furent plus tard la cause de bien des maux. Mais ces malheurs ne devaient point éclater immédiatement, et, chose étrange, la défaite de Trouillas eut d'abord pour nous les conséquences d'une victoire.

(1) C'est ce qui paraît résulter de la justification écrite de Goguet et de l'affirmation de Mathias, commissaire chargé de la surveillance des arsenaux de l'artillerie, dans une lettre du 23 septembre, au ministre de la guerre, où il a écrit textuellement : « Le plan ne fut pas communiqué aux généraux. » (Archives du dépôt de la guerre.)

Voici maintenant l'opinion de Cassanyes, extraite de ses Mémoires :

« En rentrant à Perpignan, d'Aoust et Goguet, ainsi que le commandant de « la cavalerie, prétendirent qu'ils étaient restés dans l'inaction, parce que « Dagobert ne leur avait donné aucun ordre, et ils le défièrent de prouver « qu'il en eût donnés. Ainsi, je fus convaincu que le caprice des hommes avait « prévalu sur les intérêts de la patrie. L'obstination de Dagobert, en refusant « d'attaquer le 20, fut un grand tort; mais, à leur tour, Goguet et d'Aoust sa- « crifièrent la chose publique à leur vengeance et à leur amour-propre, en « abandonnant Dagobert, sous prétexte qu'ils n'avaient reçu aucun ordre. »

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

LES ESPAGNOLS SE RETIRENT AU BOULOU.

Dagobert reporte le général Goguet sur le flanc gauche de l'ennemi. — Effet de ce mouvement audacieux. — Ricardos commence sa retraite sur le Boulou. — Reprise de Thuir. — Beau projet de Dagobert pour couper la retraite aux Espagnols. — Il est arrêté dans l'exécution par les représentants et retourne en Cerdagne. — Il est remplacé par d'Aoust. — Reprise d'Elne, de Saint-Ferréol. — Occupation tardive de Banyuls-les-Aspres par l'armée française. — Position et rapprochement singulier des deux armées. — Evacuation d'Argelès par les Espagnols. — Causes de leur retraite après une victoire.

Le lendemain de sa défaite, Dagobert ordonna à Goguet d'aller s'établir, avec 12,000 hommes et 15 pièces de canon, sur les hauteurs de Corbère, de pousser de là une pointe sur le flanc gauche de l'ennemi, et de menacer le pont de Céret.

Goguet, dont les troupes étaient harassées de fatigues. crut pouvoir différer l'exécution de cet ordre; mais sommé par Dagobert d'obéir sur-le-champ ou d'accepter toute la responsabilité d'un nouveau retard, il se mit en marche dans la nuit du 24 au 25, et alla s'établir sur les hauteurs désignées. Le lendemain, son avant-garde, attaquée par 2,400 Espagnols dont 600 cavaliers, perdit 2 pièces de canon et 25 hommes. Néanmoins, il exécuta la démonstration qui lui avait été prescrite.

Cette démonstration fut insignifiante par elle-même, car elle se borna à faire parader 300 hommes en vue de Céret; mais elle révélait, dans celui qui l'avait ordonnée, tant d'audace, et par suite, elle frappa si vivement les Espagnols, qu'elle eut des conséquences tout-à-fait imprévues, et bien supérieures à celles mêmes que s'en était promis Dagobert. En effet, Ricardos en conçut une alarme telle, que non-seulement il détacha en toute hâte 6,000 hommes pour voler au

secours de Céret, mais qu'après même s'être aperçu que ce point n'était pas sérieusement menacé, il se décida brusquement à replier son armée tout entière sur le Boulou.

Cette retraite commença dans la matinée du 26, par le reploiement de la grosse artillerie. Elle s'exécuta dans un ordre parfait, de la gauche à la droite.

Thuir fut ainsi bientôt désarmé et abandonné à une arrière-garde de 600 hommes. Goguet s'en étant aperçu, attaqua cette arrière-garde, mais il fut rudement repoussé. Le lendemain cependant, il eut plus de succès; car étant revenu à la charge avec beaucoup d'obstination, les Espagnols finirent par se décider à avancer de quelques heures une évacuation qui n'était plus pour eux qu'une question de temps.

Il semble que devant une division commandée par un chef habile, 600 hommes, se retirant ainsi d'un poste entièrement isolé, eussent mis bas les armes : Goguet fit 8 prisonniers.

Alors il regagna le camp de l'Union, où l'armée française, immobile depuis le 23, devait rester quatre jours encore, l'arme au bras, comme pour donner aux Espagnols le temps de s'installer à leur aise dans leurs nouvelles positions.

L'armée, qui montrait une si déplorable insouciance, avait cependant à sa tête un homme d'une habileté incontestable, d'une grande activité, d'une rare audace, qui, en voyant l'artillerie de Ponteilla défiler par la grande route, sous la seule protection d'un faible poste établi sur les hauteurs du Rear, comprenait parfaitement qu'une belle occasion lui était offerte de laver l'affront immérité qui faisait son désespoir. Enlever ce poste d'arrière-garde; s'ouvrir ainsi le chemin de Banyuls-les-Aspres; porter l'armée en masse sur ce dernier point, et, de là, couper la route du Boulou d'abord, ensuite la rampe de Bellegarde, en détachant 3 ou 4,000 hommes dans les Albères : c'était un coup de maître dont le moindre résultat devait être de forcer l'ennemi à nous abandonner son artillerie, et dont la réussite complète entraînait, pour l'invasion, d'incalculables désastres. Cette conception vint effectivement enflammer le génie de Dagobert, dès qu'il se vit, après le retour de Goguet, à la tête de 22,000 hommes; et

Digitized by Google

comme il ne perdait point son temps à délibérer, il se hâta de donner des ordres pour l'exécution de ce beau dessein.

Tout était prêt dans la matinée du 29, et déjà le mouvement commençait, quand l'ombrageuse défiance des représentants vint l'arrêter tout à coup. Enchaîné au moment où il allait s'élancer sur sa proie, l'impatient général, exaspéré, déposa sur-le-champ le commandement en chef; et, le lendemain matin, à la tête de ses fidèles soldats de Mont-Louis, il quittait ces douloureuses plaines du Roussillon où une fatalité cruelle semblait le poursuivre. Il allait redemander aux montagnes de la Cerdagne son indépendance et sa fortune.

Dans des circonstances analogues, de Flers s'était montré plus grand : il n'avait quitté son poste que pour prendre la route de l'échafaud. Mais hâtons-nous d'ajouter que Dagobert n'avait point encore épuisé la coupe des épreuves, et que, plus tard, il n'eut rien à envier à son héroïque devancier.

Débarrassés de celui qu'ils avaient surnommé, par dérision, le *soldat* (glorieux surnom que l'armée entière avait confirmé), les représentants mirent à sa place d'Aoust, leur favori, et les Espagnols purent librement continuer leur retraite.

Cependant le successeur de Dagobert songea à faire quelques captures, et, apprenant que les Espagnols avaient de grands approvisionnements entassés à Elne, il envoya sur ce point, dans la matinée du 30, un millier d'hommes et 60 chevaux, sous le commandement du général Charlet. Celui-ci n'eut, en quelque sorte, qu'à se présenter : Elne lui fut abandonné au sixième coup de canon. Alors s'étant aperçu que, privé de tout moyen de transport et isolé entre Argelès et le camp du Rear, il ne pouvait ni emmener, ni garder ses prises, il se replia sous les murs de Perpignan, le soir même, pour demander à d'Aoust des attelages et des renforts. Quelques heures après, au milieu de la nuit, d'Aoust renvoyait Charlet à Elne, avec tout ce qu'il avait pu se procurer

Digitized by Google

de voitures, et il le faisait suivre par 2,500 hommes, sous les ordres du général Goguet.

D'un autre côté, et ce même jour 30 septembre, le 3e bataillon des chasseurs de montagne, détaché sur Saint-Ferréol, enlevait ce poste et y prenait ou tuait une cinquantaine d'hommes.

C'est à ces misères que d'Aoust perdit la précieuse journée du 30 septembre. Il passa celle du 1er octobre à attendre des nouvelles de Goguet. Or, celui-ci l'ayant fait prévenir, dans la soirée, qu'il ne voyait plus d'Espagnols nulle part, et que le camp du Rear était évacué, le général en chef s'avisa tout à coup de reprendre le projet de Dagobert. Il mit donc toute son armée en mouvement sur Banyuls-les-Aspres, et envoya à la colonne expéditionnaire d'Elne, l'ordre de passer le Tech et d'aller s'emparer du puig Castell, sur les derrières du Boulou. Mais les Espagnols ne nous avaient pas attendus; et, quand le 2, vers 8 heures du matin, d'Aoust aborda Banyuls-les-Aspres, à la tête de l'armée républicaine; quand, après 6 heures employées pour franchir un espace de deux lieues, le courrier de Perpignan arriva à Elne : eux déjà étaient installés au Boulou. Ils n'avaient eu, d'ailleurs, aucune peine à s'organiser rapidement et sans confusion dans ces lignes qu'ils avaient, par une sage prévoyance, étudiées et fortifiées de longue main.

Cependant, malgré l'attitude calme et décidée des Espagnols, persuadé qu'ils ne faisaient là qu'une halte d'un moment; que c'était une mesure pour protéger leur retraite, une ruse pour cacher leurs véritables intentions; convaincu enfin qu'ils allaient se retirer sous le canon de Bellegarde, d'Aoust ne se préoccupa que des mesures à prendre pour continuer sa poursuite. En conséquence, il porta sa division de gauche en avant de Banyuls, celle de droite, sur le pla del Rey, de l'autre côté de la route, et son avant-garde, revenue d'Elne, dans l'intervalle, sur la route elle-même, à la hauteur du mas La Paille. Les deux armées se trouvaient, de cette manière, à la distance des deux lignes ennemies un jour

Digitized by Google

de bataille, et presque à portée de fusil. Elles devaient rester trois mois dans cette étrange position!

D'Aoust, qui poussait la prévoyance jusqu'à envoyer un bataillon du côté de Fort-les-Bains, pour recevoir, croyait-il, les clefs d'une place qui devait rester 7 mois encore au pouvoir de l'ennemi, d'Aoust ne songea pas au camp d'Argelès que la garnison de Collioure et lui pouvaient prendre entre deux feux, et forcer à mettre bas les armes. Aussi, grâce à cette impardonnable négligence, les Espagnols en furent quittes, sur ce point, pour trois bouches à feu, un parc à boulets, leurs magasins, et l'ambulance de Saint-Genis où ils abandonnèrent à la générosité française leurs malades et leurs blessés; tant leur évacuation précipitée ressemblait à une fuite, tant il nous eût été facile d'en recueillir d'autres fruits! Encore ces faibles avantages furent-ils dus uniquement à la brigade de Collioure, qui racheta un peu, par son activité, l'indolence du général en chef.

Sorti de Collioure dans la nuit du 2 au 3, à la tête d'environ 600 hommes, le général qui commandait cette brigade, Delattre marcha sur Argelès, y remplaça les Espagnols qui venaient de s'échapper, et les força, le lendemain, à se jeter dans les Albères, pour gagner le camp du Boulou, qu'ils ne purent atteindre que dans la nuit suivante.

Ainsi se termina cette singulière retraite d'une armée victorieuse devant une armée battue.

CAUSES DE LA RETRAITE DES ESPAGNOLS. — On se demande quelle fut la véritable cause de cette étrange détermination. Eh quoi! c'était le lendemain d'un éclatant succès, que Ricardos, le héros de Trouillas, abandonnait tout à coup, comme un vaincu, le champ de bataille où il venait de cueillir son plus beau laurier, celui qui devait illustrer son nom (1)!

Il fut vivement impressionné par l'acharnement de son adversaire dans la journée du 22, par son audace après sa défaite; mais ce qui, sans nul doute, emporta sa décision, ce fu-

(1) Ricardos fut fait comte de Trouillas.

Digitized by Google

rent les conséquences, auxquelles l'échec de Trouillas ne devait rien changer, de notre victoire de Peyrestortes. En effet, électrisés par ce succès inattendu, nos départements méridionaux, cessant aussitôt de compter leurs sacrifices, venaient de se lever de toutes parts. la route de Narbonne s'était couverte, comme par enchantement, des recrues de la levée en masse; et, en moins de cinq jours, 12,000 réquisitionnaires avaient comblé les vides de nos bataillons décimés.

L'effet de la journée du 22 s'était fait à peine sentir en dehors de l'armée: il avait été effacé, et par la fière attitude du général battu; et par la reprise de Villefranche dont on se racontait à l'envi les romanesques détails; et par la fuite du camp de Prades, à l'apparition des piques de quelques centaines de paysans républicains; enfin, par ces mille vagues rumeurs qui viennent, après un sourire inespéré de la fortune, endormir les craintes, bercer les espérances. Ainsi, c'était: tantôt une armée de 15,000 hommes qui se déployait, disait-on, derrière les Corbières; tantôt le général Custine qui accourait du Nord au secours des Pyrénées avec une armée de 20,000 combattants; comme si la voix publique, plaidant pour l'infortuné vainqueur de Mayence qui, en ce moment même, se débattait contre ses bourreaux, eût voulu leur signaler la place où son sang devait couler.

Quels étaient pourtant, en réalité, ces renforts si pompeusement annoncés, devant lesquels reculaient les soldats victorieux de l'Espagne? De pauvres paysans mêlés aux artisans de nos villes du Midi, qui venaient par troupeaux s'entasser derrière la Gly, recevoir des piques et travailler aux routes, en attendant qu'on pût réunir assez de fusils pour les envoyer apprendre la charge sur un champ de bataille; trop heureux quand ils pouvaient, en s'appropriant quelques lambeaux d'uniforme, garantir leur vie menacée (on se le rappelle) du dernier supplice, lorsqu'ils tombaient aux mains de l'ennemi sans les marques distinctives de leur profession de soldat.

Mais c'est que derrière ces bataillons informes, Ricardos, esprit élevé, avait entrevu la grande nation qui s'armait tout

Digitized by Google

entière pour son indépendance ; c'est qu'au lumineux bon sens, c'est qu'à la chevaleresque imagination du peuple espagnol, s'était déjà révélée la justice d'une grande et sainte cause, si noblement défendue. Ces sans-culottes de Peyrestortes et de Cerdagne, ces insurgés en guenilles, écrasés à Trouillas, mais non vaincus, c'était donc autre chose que ce qu'avait si dédaigneusement annoncé l'émigration ! C'étaient, on commençait à le reconnaître, les intrépides soldats d'une révolution qui allait changer la face du monde, et l'erreur ou l'imposture, déjà démasquée à Coblentz, venait d'être trahie sur la frontière d'Espagne.

Il y avait un an, à pareille époque, que le roi de Prusse repliait vers le Rhin une armée qui sortait formidable encore des plaines de la Champagne. On sait les motifs de cette retraite fameuse : c'étaient des motifs analogues, le même désappointement du moins, qui ramenaient l'armée espagnole au pied des Pyrénées.

CHAPITRE XVI.

LE CAMP DU BOULOU ASSIÉGÉ.

Commencement d'anarchie dans notre armée. — Description du camp du Boulou. – Nos positions devant ce camp. — Attaque du puig Scingli. — La brigade de Collioure vient s'installer sur la rive doite du Tech. — Position qu'elle aurait dû prendre. — Les Espagnols occupent le pic Saint-Christophe. — Tentative des Français sur le camp des Trompettes. — Ils enveloppent à demi les retranchements espagnols. — La crête des Albères occupée par les deux parties. — Batterie dressée contre Montesquiou ; elle est enlevée. — Batterie en avant de Banyuls contre le camp des Trompettes. — Combat sur la crête des Albères. — Contre-batterie aux Trompettes basses. — Une tentative pour enlever cette contre-batterie échoue. — Conseil de guerre. — Choix d'un nouveau point d'attaque. — Combat nocturne de la batterie du sang. — La lassitude de l'armée met fin aux attaques.

La retraite des Espagnols rendait à l'armée française l'ascendant de la victoire. Toute la ligne de la Tet était libre. Concentré sur le Tech, au pied des monts, l'ennemi semblait n'attendre plus, pour les repasser, qu'un nouvel assaut qui mettrait son honneur à couvert. Encore un effort heureux, et le drapeau tricolore ressaisissait la crête des Pyrénées. L'armée était pleine d'ardeur et d'espérances. Mais elle n'avait plus de chef.

Un malheureux concours de circonstances fatales avait achevé de détruire le prestige déjà si ébranlé du commandement. A quatre jours de distance, une éclatante victoire qu'on attribuait à l'inspiration d'une foule ignorante ; et une sanglante défaite manifestement subie par l'impéritie de nos généraux, sous la conduite, et, suivant l'opinion d'un grand nombre, par la faute du plus expérimenté d'entre eux : quel rapprochement ! Il fut saisi avec la véhémence des passions du temps, des lieux, de la situation, et dès-lors, c'en fut fait de l'autorité de nos généraux. Un représentant du peuple. Fa-

Digitized by Google

bre, proclamait l'inutilité du commandement en chef et en demandait publiquement la suppression ; il ne voulait plus que des divisionnaires aux ordres des délégués de la Convention. Un de ses collègues allait plus loin : « A quoi bon des « généraux? s'écriait Guiter, les femmes de nos faubourgs en « savent autant qu'eux. Des calculs, des combinaisons froides, « des tentes, des camps, des redoutes? Mais tout cela est inu- « tile. Les irruptions, l'arme blanche, voilà la seule guerre « qui convienne désormais aux Français, la guerre démocra- « tique. »

Aussi, en moins de quinze jours, l'armée tomba dans une anarchie telle, que tout commandement y devint réellement impossible. De là, cet enchaînement non interrompu de revers et de malheurs que nous allons parcourir jusqu'à la fin de la campagne.

Revenons au camp du Boulou.

CAMP DU BOULOU. — Une série continue de hauteurs, branche détachée des Aspres, accompagne la rive gauche du Tech jusqu'à la grande route, et se prolonge encore au-delà, mais seulement par une succession interrompue d'éminences et quelques plateaux allongés qui se relèvent çà et là jusqu'à la mer. C'est la ligne qui partage les bassins du Tech et du Rear; la ligne que jalonnent Saint-Luc, Tressères, Banyuls-les-Aspres; la ligne enfin qu'il faut occuper, lorsqu'on veut, comme les Espagnols alors, couvrir convenablement, par la rive gauche du Tech, les débouchés de tous les passages qui s'ouvrent entre Céret et les Albères. Mais comme les Espagnols n'avaient pas, pour s'étendre ainsi, les forces nécessaires, ils s'étaient contentés d'occuper, sur cette ligne de partage, le rameau qu'en détache en arrière, dans une direction à peu près parallèle à la branche des Aspres, le profond ravin de la Valmagne. Ce rameau, appelé puig Scingli, s'efface entièrement aux abords de la grande route, et couvre, quoique assez imparfaitement, la petite plaine du Boulou.

C'est dans cette plaine que campait le gros de l'armée espagnole. Le puig Scingli formait le front central de leur camp. La gauche allait s'appuyer à Céret qui se reliait à la tête du

Digitized by Google

Scingli par quelques petits postes détachés sur les crêtes. La droite, qui courait en plaine, barrait la route, rentrait ensuite sur elle-même, enveloppait la plaine et le village du Boulou, traversait le Tech, bordait quelque temps l'étroite chaussée de la rive droite ; puis, aux Trompettes-Basses, par un nouveau crochet sur elle-même, crochet qui faisait face à la petite plaine d'Agouillouse, elle prenait le penchant des Albères et montait se fermer à la belle position de Montesquiou. Le tracé de ces retranchements, auxquels les Espagnols travaillaient depuis le commencement de la campagne, figurait donc un grand arc sous-entendu par le chaînon des Pyrénées qui s'étend de Céret à Montesquiou. Quant au Boulou, qui avait donné son nom au camp, c'est un gros village situé au pied de la rampe qui monte à Bellegarde, sur la rive gauche du Tech, et vers le débouché en plaine de ce torrent.

La suite fera assez connaître les vices de cette position, pleine de lacunes, traversée par un torrent qui, dans ses crues, ne souffre aucun pont de campagne; dont la gorge, enfin, n'avait pour défense que l'âpreté d'une chaîne qui est loin d'être inabordable.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'armée française, forte de 22,000 hommes, était venue, le 2 octobre au matin, c'est-à-dire 24 heures après la retraite des Espagnols, se présenter devant le Boulou. Ses deux divisions, séparées par l'avant-garde qui était à cheval sur la grande route, occupaient : celle de gauche, les buttes en avant de Banyuls-les-Aspres, où s'était fixé le quartier-général; celle de droite, le pla del Rey. Cette dernière ne tarda pas à s'étendre, par la chapelle Saint-Luc, jusqu'à l'hermitage Saint-Ferréol qui fait face à Céret.

Alors commença, contre le camp du Boulou, une série d'attaques bizarres, espèce de siége désordonné, où l'armée française, tournant, impatiente, autour de ces retranchements qu'elle s'attendait à voir abandonner au premier choc, alla, sans plan arrêté, en aveugle, se heurter successivement et briser ses efforts à tous les points de résistance.

SIX JOURS D'ATTAQUES CONSÉCUTIVES. — Cette sorte de siége

commença, le 3 octobre, par une attaque de vive force contre la pièce la plus avancée des lignes de l'ennemi, le puig Scingli. Ce rideau, qui couvre au nord-ouest la plaine du Boulou, nous était indispensable, prétendait-on, *pour compléter les commandements de nos positions sur le camp espagnol*. Quoi qu'il en soit, c'était, de tout le pourtour de ce camp, le seul point à peu près inaccessible de front, attendu que les berges de la Valmagne, creusées par l'érosion des eaux dans un sable argileux, se présentent là, taillées à pic comme des murailles. Mais soit qu'on s'atténuât, soit qu'on méprisât l'obstacle, on ne songea point à le tourner; on voulut le franchir.

Le 3 donc, à la pointe du jour, sous la protection de deux batteries élevées à la hâte, dans la nuit précédente, au mas La Paille et au pla del Rey, la colonne d'attaque, forte de 6,000 hommes, s'avança droit sur le Scingli, jusqu'au bord de la Valmagne, où elle ne manqua pas d'être brusquement arrêtée. Assaillie alors par une grêle d'obus et de bombes, elle dut rétrograder jusque dans un bas-fond, où elle se reforma. Mais là, nos soldats, toujours poursuivis par les projectiles ennemis qui fouillaient toutes les ondulations du terrain, et n'ayant à opposer, à du gros canon retranché, qu'une lointaine et insignifiante fusillade, essuyèrent d'assez fortes pertes. Néanmoins ils restèrent en présence, et le feu continua, de part et d'autre, jusqu'à la nuit.

Sur ces entrefaites, la colonne sortie de Collioure, sous les ordres du général Delattre, poussait devant elle, entre le pied des Albères et le Tech, les Espagnols d'Argelès, qui avaient évacué cette position dans la nuit précédente. Elle parut sur la rive droite, à la hauteur de Banyuls, comme nos troupes revenaient du puig Scingli. D'Aoust, qui voulait réparer son échec, mais en changeant de point d'attaque, saisit l'occasion qui se présentait : il envoya à cette colonne un renfort de deux bataillons, avec l'ordre de s'étendre par sa gauche jusqu'à la crête des Albères, et d'attaquer le camp de Trompettes.

On appelait camp des Trompettes, du nom de deux métairies voisines (les Hautes et Basses-Trompettes), l'angle

Digitized by Google

saillant que formait la droite des lignes espagnoles, en se retournant des bords du Tech vers Montesquiou. Ce saillant pouvait, à la rigueur, passer pour un point faible. Mais pourquoi aller se heurter aux retranchements, quelque faibles qu'ils fussent, d'un camp dont la gorge était entièrement ouverte? tenter une attaque de front dont le succès ne pouvait rien résoudre, quand on pouvait tout décider par la simple prise de possession d'un point sans défense? Et, en effet, si d'Aoust avait eu l'heureuse inspiration de porter sur la crête des Albères, au pic de Saint-Christophe, tête et clef de ces montagnes, d'où le camp du Boulou se présentait à découvert, de porter, non une poignée d'éclaireurs, mais la masse de la brigade qui, sur les traces de Delattre, arrivait de Collioure avec l'effectif d'une division; et si lui-même eût suivi et appuyé ce mouvement avec le reste de ses troupes: c'en était fait de l'armée espagnole; et la belle manœuvre qui devait, sept mois plus tard, délivrer cette frontière, la manœuvre de Dugommier était accomplie. Mais d'Aoust songeait tout simplement à une attaque sur le camp des Trompettes, et ce n'était que pour la favoriser, qu'il faisait diversion sur la crête des Albères.

Les Espagnols nous prévinrent au pic de Saint-Christophe. Ils passèrent la nuit sous les armes, et comme, à la naissance du jour, le feu reprenait sur toute notre ligne, ne pouvant deviner quelle partie de leur retranchement était sérieusement menacée, ils lancèrent, pour s'éclairer, leur cavalerie en plaine, dans trois directions divergentes.

Une de ces colonnes rencontra, vers deux heures de l'après-midi, l'avant-garde du général Delattre qui marchait sur le camp des Trompettes, et la culbuta, malgré le feu des batteries de Banyuls. Mais Delattre, étant accouru, dispersa cette cavalerie à coups de canon et reprit sa marche sur les Trompettes. Il était secondé par notre artillerie de la rive gauche; néanmoins, il reconnut sur-le-champ qu'il n'était pas en mesure de tenter un assaut, et il se rabattit sur les hauteurs en avant de Villalongue, face à Montesquiou.

L'armée française se trouvait ainsi développée sur une demi-

Digitized by Google

circonférence de quatre lieues d'étendue, qui embrassait le front et les ailes du camp ennemi, depuis la crête des Albères jusqu'à Saint-Ferréol. C'était évidemment, de toutes les dispositions qu'elle pouvait prendre, la plus vicieuse; mais faut-il s'en étonner? C'était Fabre, un ex-conseiller à la cour des aides de Montpellier, qui dirigeait tout, et nos généraux, bien que chargés de toute la responsabilité, n'avaient d'autre préoccupation que celle de complaire au chef suprême.

Le 5, l'attention des deux partis sembla se reporter sur la crête des Albères; toutefois, on s'en tint là, de part et d'autre, à quelques mouvements symétriques. Ainsi d'Aoust ayant expédié à Delattre quatre bataillons, que Ricardos tenta en vain d'arrêter au passage du Tech, celui-ci envoya exactement quatre bataillons renforcer le poste de Saint-Christophe, qui fut mis ainsi à l'abri de toute insulte. Alors Delattre établit 2,000 hommes en face du pic, presque sous son feu, au lieu dit puig d'en Mitgdie (du Midi); et il fit commencer, en arrière de ce petit camp, la réparation de l'ancien chemin qui parcourait, jusqu'au col de Banyuls, la crête de la chaîne.

Et du haut de ces montagnes, l'aspect de ce camp ouvert à sa gorge, ne fut pour personne un trait de lumière!

Le 6, Delattre reçut l'ordre de se préparer à attaquer Montesquiou. En conséquence, il fit élever aussitôt, contre ce nouveau point d'attaque, une batterie qui devait, selon lui, en assurer l'enlèvement. Mais ce fut cette batterie qui subit le sort que l'on réservait à Montesquiou, car elle n'était pas encore achevée, qu'elle était surprise par une sortie du camp des Trompettes.

Ce camp redevint alors l'objet des préoccupations de d'Aoust, qui, *pour le foudroyer de manière que l'ennemi ne pût plus y tenir,* employa la journée du 7 à mettre en batterie, en avant de Banyuls-les-Aspres, une pièce de 24, une autre de 16, et deux obusiers de 8 pouces.

Dans la soirée du même jour, on put croire, un instant, qu'une action décisive allait enfin couper court à ces misérables chicanes. Vers quatre heures, en effet, le général Castrillo, qui commandait au Saint-Christophe, fondit tout à

coup sur le camp du Mitgdie; mais les défenseurs coururent au devant de l'attaque et la repoussèrent avec tant de vivacité, qu'ils faillirent lui couper la retraite. Ils auraient même peut-être, dans leur élan, emporté le Saint-Christophe que déjà ils commençaient à gravir, si la brigade de Collioure leur eût envoyé à propos quelque renfort. Mais Delattre ne vit, dans ce commencement de succès, qu'une occasion pour reprendre la batterie qu'il avait perdue le matin, et il n'eut rien ensuite de plus pressé que d'en ajouter deux autres sur la même ligne.

Le feu se prolongea jusqu'à 8 heures et demie du soir, et coûta une centaine de morts aux deux partis. Les Espagnols restaient maîtres du Saint-Christophe, et nous, de toute la crête en arrière de ce pic, ainsi que du col Fourcade.

Notre batterie de Banyuls ouvrit son feu le 8, à la pointe du jour. Aussitôt les Espagnols opposèrent, au bord de la rivière, devant les Trompettes basses, une contre-batterie qui fut achevée dans la journée, et armée de 4 pièces de 24 et de 2 mortiers.

La nuit tombée, l'ennemi commit la faute d'abandonner cette contre-batterie à la garde de 60 hommes. Les nôtres, s'en étant aperçus, voulurent profiter de cette imprudence. Déjà même 2,000 d'entre eux étaient arrivés sur les pièces sans avoir été reconnus, et les canonniers espagnols s'enfuyaient sans avoir tiré un seul coup de fusil, quand, frappés tout à coup d'une inexplicable panique, nos soldats se débandèrent ignominieusement, pour ne se rallier qu'au point d'où ils étaient partis.

L'armée ressentit vivement cet affront. Les représentants, furieux, donnèrent des ordres impitoyables : tous les officiers furent rendus personnellement responsables des actes de faiblesse commis sous leurs ordres, et tous les soldats du même bataillon, complices, s'ils ne les dénonçaient, des lâchetés ou même des simples paroles de découragement de leurs camarades. Enfin, nos stériles attaques furent suspendues, et l'on assembla un conseil de guerre.

SIX JOURS D'INACTION. — Ce conseil, après avoir posé en prin-

Digitized by Google

cipe que la prise de Montesquiou *devait précéder l'occupation des Albères,* décida : « qu'attendu la concentration des Espagnols à leur aile droite et la force de leurs retranchements à Montesquiou, il fallait, pour le moment, renoncer à ce point d'attaque, et frapper à l'improviste à l'autre extrémité du camp, sur le puig Scingli encore, mais en le tournant par les hauteurs de l'ouest. De la conquête de ces hauteurs on se promettait les résultats les plus merveilleux. Ainsi, de là : on brûlait le camp ennemi, on bombardait le Boulou, on coupait les communications entre le quartier-général et le Vallspire ! On commençait aussi à parler d'une expédition sur les côtes de l'Ampurdan, combinée avec une irruption de Dagobert dans les montagnes du Haut-Aragon. Et l'on voyait déjà les Espagnols, attirés aux deux extrémités des Pyrénées orientales, se hâter de dégarnir les environs de Bellegarde qui, naturellement, retombait en nos mains !

Si du moins, à défaut de sagesse dans les conseils, Fabre avait su agir avec cette rapidité qui, parfois à la guerre, supplée à l'opportunité des conceptions ; si, par exemple, pour ce grand coup qu'il voulait frapper sur le Scingli, il n'eût mis que le temps nécessaire, quelques heures, à faire ses dispositions. Mais il fallait encore qu'il se privât des avantages d'une surprise, en remettant à la nuit du 14 au 15 l'exécution de son nouveau projet.

En tête du puig Scingli, un mamelon, d'un faible relief, sert de point de partage entre l'arête qui penche à l'est et un petit plateau qui s'incline en sens contraire. C'était à une redoute établie sur ce mamelon que les Espagnols avaient appuyé la gauche de leur avant-garde qui, comme on sait, couronnait le puig Scingli. Ils en avaient confié la défense à un brave officier de la milice provinciale, au lieutenant-colonel Tarranco.

Ce fut ce point que choisit l'attaque. Cette fois du moins, elle avait montré quelque intelligence, car elle évitait les précipices de la Valmagne et menaçait le point qui était la clef de tous les retranchements ennemis de la rive gauche. Du reste, pour détourner l'attention des Espagnols, nous devions nous

Digitized by Google

répandre en démonstrations sur tout le pourtour de leur camp.

COMBAT DE LA BATTERIE DU SANG. — Le 14 octobre, à la chute du jour, l'armée française commença, lentement et en silence, à se déployer depuis la crête des Albères jusqu'à Ceret; et ce mouvement terminé, vers 10 heures et demie, à un signal donné, elle enveloppa soudain cette vaste enceinte d'un immense demi-cercle de feux.

La nuit, l'âpreté du terrain, son étendue, rendaient bien difficile le discernement du point véritablement menacé. Toutefois, estimant, à la mollesse des engagements sur ses extrémités, que ce n'était ni du côté de Montesquiou, ni du côté de Céret que l'orage allait fondre, Ricardos organisa une réserve au centre de ses lignes, fit allumer de grands feux à ses avant-postes, et attendit.

A minuit, la colonne d'attaque, forte de 5,000 hommes d'élite, s'élançant brusquement des ravins où elle se tenait cachée, débouche sur la redoute qui a été désignée, l'aborde, et, après une attaque furieuse, longtemps repoussée, l'enlève. Mais ce n'était là que le premier acte du drame sanglant qui s'ouvrait. Les Espagnols reviennent à la charge et pénètrent par les brèches des Français qu'ils chassent. Les Français à leur tour repoussent les Espagnols, et, pendant six heures, c'est un flux et reflux d'assauts qui se succèdent avec une continuité et un acharnement sans exemple. Enfin, les Français, cramponnés à la redoute, semblent l'emporter; mais l'intrépide Tarranco s'arrête fièrement à quelques pas du champ de bataille, avec les braves qui lui restent.

Cependant, un bataillon de 300 gardes vallones, dépêché par Ricardos au bruit de l'attaque, après avoir erré longtemps, arrive sur le terrain, et, sans perdre une minute, s'élance aux retranchements. L'uniforme, le langage de ces nouveaux assaillants, causent une fatale méprise, et par malheur, c'est seulement à une décharge à bout portant que les défenseurs, qui attendaient un renfort, reconnaissent l'ennemi. Ils sont enlevés; mais, comme leurs adversaires tout-à-l'heure, ils s'ar-

Digitized by Google

rètent à quelques pas en arrière. Cependant, au point du jour, après une dernière sortie des Espagnols, nos soldats, découragés, se résignent à abandonner cette terrible partie. Le sol était encombré de cadavres parmi lesquels on comptait plus de 150 Français. La plupart de ceux-ci appartenaient à une légion qui arrivait de la Moselle et qui fut à peu près détruite, car, outre ses morts, elle laissait aux mains de l'ennemi son colonel grièvement blessé, 9 officiers et 179 soldats. Presque tous les survivants emportaient une blessure. La perte des Espagnols paraissait encore surpasser la nôtre, et ce furent eux qui donnèrent à ce champ de mort le nom de *batterie du sang*, qu'il a conservé, avec quelques vestiges encore de la terrible redoute.

La lassitude de l'armée française mit enfin un terme à ces inutiles scènes de carnage. Nos batteries reprirent leurs feux, il est vrai, et le continuèrent sans interruption, du matin au soir, jusqu'au 19 ; l'ennemi riposta de son côté, mais tout se borna, de part et d'autre, à une inutile consommation de poudre. (Voir l'état de situation au 15 octobre.)

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

NOUVELLES EXPÉDITIONS DANS LES MONTAGNES.

Projet de Dagobert sur la manufacture d'armes de Ripoll. — Description du bassin supérieur du Ter. — Dagobert traverse la grande chaîne vers les sources du Ter et aborde cette vallée. — Son arrivée devant Campredon. — Prise de cette ville. — Autre colonne qui marche sur Ribas. — Prise de ce bourg. — Projet d'expédition vers la Seu d'Urgel. — Enlèvement du bourg de Monteilla. — L'expédition de la Seu interrompue. — Conséquences des excursions de Dagobert.

Pendant que l'armée de la plaine s'épuisait en vains et sanglants efforts contre les retranchements du Boulou, Dagobert signalait son retour dans les montagnes par un de ces coups de main qui allaient si bien à son caractère aventureux.

Depuis le commencement de la campagne, il caressait un projet de descente dans la vallée du Ter, projet qui avait pour but de menacer les derrières de l'invasion; mais comme il n'avait pas les forces suffisantes pour opérer, de cette manière, une diversion bien sérieuse, il voulut mettre au moins à exécution une partie de son plan favori, l'enlèvement de la riche manufacture d'armes de Ripoll.

Ripoll est une petite ville assise sur le Ter, à la jonction des vallées de Campredon et de Ribas. Ces deux derniers points, à leur tour, occupent chacun la fourche de deux affluents supérieurs qui offrent ainsi, pour descendre de la frontière dans le bassin du Ter, quatre couloirs, dont un seul est réputé praticable, celui de l'est, qu'on aborde de la vallée du Tech. Les trois autres, d'une âpreté excessive, correspondent à la Tet ou à la Sègre.

Par l'occupation du Tech dont ils étaient maîtres, les Espa-

Digitized by Google

gnols croyaient tenir fermée la vallée du Ter, mais leur confiance reposait sur des difficultés de terrain dont leur audacieux adversaire ne tenait aucun compte.

EXPÉDITION DANS LE TER. — En effet, le 4 octobre, Dagobert, débouchant de la Tet par la vallée de Pratz-de-Balaguer, le col de Naufonds et les Sept-Cases, se dirigea sur Campredon. Le général Poinçot devait, en même temps, gagner Ribas par le chemin d'hiver de Puigcerda à Barcelone, c'est-à-dire par le col de Tosas et le village de Planolas. Ripoll était assigné comme rendez-vous aux deux colonnes.

Il fallait défiler sur des rampes d'une raideur excessive, au penchant des précipices, entre deux murailles de rochers, par des détroits où souvent deux hommes ne sauraient marcher de front; enfin, au milieu d'une population soulevée dont les habitudes guerrières confirment encore ce que Vauban disait de leurs ancêtres : « *Gens un peu pendards, aimant naturel-* « *lement l'escoupetterie et se faisant un grand plaisir de chasser* « *aux hommes.* » Le terrain fut disputé pied à pied. A l'approche des colonnes françaises, le tocsin volait de clochers en clochers, les villages étaient abandonnés, et chaque curé conduisait ses paroissiens dans les montagnes, sur quelque roche escarpée où ils prenaient position, et se joignaient aux *parrots*, douaniers de la ferme du sel, qui, unis contre nous aux contrebandiers, formaient le noyau des soulèvements.

Parti des environs de Mont-Louis à la pointe du jour, Dagobert atteignit Campredon à 4 heures du soir.

Ce poste, autrefois fortifié, mais rasé sous Louis XIV, à la suite d'un siége remarquable, n'était défendu que par un simple mur d'enceinte, comme la plupart des gros bourgs de la Haute-Catalogne.

Après avoir inutilement essayé sur cette muraille l'effet de quatre petites pièces qu'il avait fait traîner jusque-là, et dont deux éclatèrent à la première décharge (ce qui arrivait souvent), Dagobert eut recours à l'intimidation. Il envoya un parlementaire qui revint bientôt apportant la réponse de l'alcade Guttierez, lequel demandait vingt-quatre heures pour consulter le capitaine-général. Dagobert n'accorda que deux

Digitized by Google

heures et exigea des ôtages. « J'enverrai des balles, » répliqua l'alcade exaspéré. Et en effet, notre second parlementaire fut reçu à coups de fusil. Dagobert alors fit saisir dans un village voisin un notable du pays, qui pénétra dans la ville et y sema une épouvante telle, que la plupart des habitants profitèrent de la nuit pour s'échapper. Cependant les plus audacieux se disposaient à la résistance. Ils avaient à leur tête leur vicaire, l'intrépide Martin Cuffi, qui allait devenir un des plus célèbres chefs de bande de ces contrées.

Le lendemain matin, Dagobert fit avancer ses colonnes. Il eut d'abord à essuyer une vive fusillade, mais toute résistance cessa bientôt, et nos troupes pénétrèrent dans Campredon, qu'elles trouvèrent abandonné. L'accueil fait à notre second parlementaire autorisait des représailles: la ville fut livrée au pillage. Dagobert, forcé, dans ses rapides expéditions, de vivre aux dépens du pays, saisissait sans répugnance les occasions nombreuses que lui fournissait la violence effrénée de ses adversaires, pour ravitailler ses soldats qu'il traitait quelquefois, avouait-il, en enfants gâtés. C'est ainsi que, les voyant chargés de butin et inquiets pour la conservation de leurs prises, il renonça à son expédition de Ripoll et ordonna la retraite. Cette détermination lui était du reste conseillée par des motifs plus sérieux: il était informé qu'il arrivait des renforts aux Espagnols, et qu'il ne pouvait plus compter sur la coopération de la colonne qui marchait parallèlement à la sienne sur Ribas, cette colonne n'étant ni commandée, ni composée comme il l'avait prescrit.

En effet, Poinçot, qui devait conduire ce corps expéditionnaire, étant tombé malade au moment de partir, et le général Marbot, désigné comme supplémentaire, ayant été, sur ces entrefaites, envoyé à Toulon, c'était Voulland, officier dont la bravoure surpassait de beaucoup l'intelligence, qui avait dû marcher. Il n'avait quitté Mont-Louis que le 5, et avec 700 hommes seulement. Trois cents autres, qu'accompagnait le représentant Cassanyes, étaient partis en même temps de Puigcerda. La jonction devait se faire à Dorry. Elle ne put s'effectuer que le lendemain à 8 heures du matin.

Digitized by Google

Les deux détachements, réunis, marchèrent alors sur Ribas, qu'ils n'abordèrent que dans la soirée; car ils avaient dû se battre à chaque pas avec une bande de parrots qui les avaient suivis sans relâche.

Laissons maintenant un témoin oculaire, le représentant Cassanyes, nous raconter l'enlèvement de Ribas.

« Ribas est dans un fond dominé, d'une part par les mon-« tagnes (dont nous étions séparés par le torrent) où s'étaient « arrêtés les parrots, et de l'autre par une butte arrondie, sur-« montée d'un gros roc qui paraissait inaccessible. Ce poste, « qui se trouvait sur notre passage, était occupé par 150 « hommes. Avec trois détachements rapidement formés, Voul-« land, Peleuck et moi au centre, nous l'enlevons à la baïon-« nette. Nous enlevons de même un second poste à l'entrée « de Ribas. Il nous faut passer la rivière pour nous mettre à « l'abri des parrots. Le reste de la colonne est déjà aux portes. « Peleuck emporte le dernier poste qui arrêtait sa marche. « Nos soldats font un feu terrible. Nous sommes maîtres de « la ville; mais les habitants vont rejoindre les parrots, qui « ne cessent de tirer dans les rues. Le lendemain, au point du « jour, je reçois une ordonnance de Dagobert qui m'annonce « qu'il ne peut continuer sa marche sur Ripoll, parce que ses « soldats s'étaient chargés de butin à Campredon, et *qu'ils « voulaient rentrer pour le déposer*. Il fallut donc se disposer à « battre en retraite. Les parrots redoublent alors d'audace; « les balles pleuvent dans le bourg. Pour arrêter ces forcenés, « on expose quelques femmes dans les rues; ils tirent tou « jours, quoique prévenus, et une de ces malheureuses est « blessée près d'un de nos officiers. Alors nos soldats, exas-« pérés, mettent le feu à quelques maisons. »

Il va sans dire que nos deux colonnes, celle de Campredon comme celle de Ribas, furent reconduites et harcelées jusqu'à la frontière avec un acharnement extrême. L'obstination de la défense n'avait, du reste, que mieux fait ressortir l'ardeur de nos troupes et la confiance qu'elles avaient en leur chef. Dagobert était enchanté. « Les généraux sont malades ou ab-

Digitized by Google

sents, écrivait-il à la fin de son rapport au ministre, les canons me font faux-bond, mais *ça ira !* »

Le vieux général était infatigable : à peine de retour en Cerdagne, il courait à de nouvelles aventures.

EXPÉDITION DANS LA SÈGRE. — Il méditait depuis quelque temps une pointe sur la Seu d'Urgel; mais pour s'ouvrir l'étroite et longue gorge qui s'étend de Belver à cette place, il fallait d'abord s'emparer d'un gros bourg fermé, appelé Monteilla, qui s'élève sur le penchant des montagnes de la rive gauche de la Sègre, à une lieue et demie en aval de Belver. Monteilla, qui servait habituellement de rendez-vous aux rassemblements de la contrée, venait de recevoir de la Seu d'Urgel, où les Espagnols se renforçaient, 11 à 1,200 hommes, dont quelques centaines gardaient le fond de la vallée au Martinet.

Le 17 octobre, par une nuit sombre, l'ardent général s'achemine vers le Martinet, s'arrête un peu en-deçà du village, range sa troupe en bataille et s'avance seul en reconnaissance. Cassanyes court le rejoindre, et ils vont ensemble se heurter à un factionnaire qui, en déchargeant son arme, sans atteindre personne heureusement, donne aux siens l'alarme, et aux nôtres le signal de l'attaque. Le feu s'engage ainsi de part et d'autre; mais les Espagnols ne le soutiennent pas longtemps, et ils nous abandonnent le terrain, après s'être fait tuer une trentaine d'hommes.

Sans perdre un moment, Dagobert pousse ses têtes de colonnes sur Monteilla. Un grand et profond ravin enveloppe presque entièrement ce poste; nos soldats le contournent sous le feu des défenseurs, qui paraissent disposés à tenir bon. Cependant, quand, au point du jour, le reste de notre division, qui avait pris quelques heures de repos dans le fond de la vallée, parut sur les hauteurs, toute résistance cessa, et nous pénétrâmes dans le bourg abandonné. Malheureusement, Dagobert ne put en empêcher le pillage et l'incendie, ni préserver du même sort quelques villages voisins. Ces désordres, dont le général et le représentant se renvoyèrent

Digitized by Google

la responsabilité (1), portèrent à la discipline d'assez graves atteintes, pour que Cassanyes se crût obligé de convoquer un conseil de guerre. Dagobert voulait continuer sa marche sur la Seu d'Urgel, qu'il se croyait sûr d'emporter, mais le conseil décida que l'on rentrerait à Belver *pour rétablir la discipline.* A la douleur que le général ressentit de cette blessante décision, on eût dit qu'il pressentait ce que, plus tard, devait coûter à son pays l'achèvement de cette expédition si inopportunément interrompue.

Dagobert était devenu la terreur de ces contrées, le *démon* des Espagnols, car c'était le surnom qu'ils lui avaient donné. Mais les entraves que lui suscitaient encore çà et là les représentants du peuple (bien qu'il fût, en Cerdagne et avec Cassanyes, le moins dépendant de tous nos généraux); l'insuffisance des moyens mis à sa disposition; enfin, il faut le dire, un peu de faiblesse pour ses soldats; toutes ces causes réunies l'empêchaient de donner un but véritablement utile à ses excursions, qui même eurent des conséquences fâcheuses. En effet, non-seulement elles attirèrent, de l'armée de Navarre aux Pyrénées orientales, une division qui vint s'ajouter à celle qui déjà surveillait le Haut-Aragon, mais, avec l'alarme, elles semèrent dans les montagnes les germes d'une insurrection qui alla sans cesse en grandissant et finit par nous déborder.

Les neiges allaient clore la campagne dans ces hautes régions. Du reste, Dagobert, de retour à Mont-Louis, y ayant rencontré le nouveau général en chef, fut par lui ramené à Perpignan, avec la plus grande partie de sa division.

(1) Rendant compte de cette expédition, dans une lettre du 15 octobre, Dagobert s'exprime ainsi : « Le soldat, à qui le représentant Cassanyes a fait « mettre le feu à Ribas, a cru pouvoir faire encore de même. Et, quelque « soin que je me sois donné, je n'ai pu empêcher le pillage et l'incendie. « Toute l'armée et Cassanyes lui-même, rendraient témoignage, s'il en était « besoin, des démarches que j'ai faites pour prévenir ces malheurs. »

Or, voici ce que répond Cassanyes, dans ses Mémoires : « Nos troupes pillèrent Monteilla et la Moline. Dagobert ne disait mot. Je parvins enfin à rap- « peler nos soldats à l'honneur. Le général Dagobert persistant à continuer « sa marche vers la Seu d'Urgel, je convoquai un conseil de guerre qui décida « qu'il fallait rentrer dans nos foyers pour rétablir la discipline. »

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

TURREAU GÉNÉRAL EN CHEF.

Arrivée de Turreau. — Avant de prendre le commandement, il va visiter Mont-Louis. — Il ramène à Perpignan Dagobert et sa division. — Manie belliqueuse du représentant Fabre. — Son attitude et ses projets depuis son arrivée aux Pyrénées-Orientales. — Il entasse à Collioure une petite armée dont il fait donner le commandement à Delattre. — Conseil de guerre du 23 octobre, tenu à Banyuls-les-Aspres. — Fabre expose son projet d'invasion dans la Haute-Catalogne. — Opposition de Dagobert. — L'expédition de Roses est résolue. — Lettre de Turreau au ministre de la guerre.

Le successeur officiel de Barbantane, le général Turreau était arrivé, depuis le 11 octobre, aux Pyrénées-Orientales.

Entré fort jeune au service, Turreau avait fait, dans les grades subalternes, la guerre en Amérique. La révolution l'avait surpris capitaine d'infanterie et l'avait envoyé comme adjudant général, à l'armée de la Moselle, ensuite comme général de brigade, en Vendée où il venait de servir avec distinction, et de recevoir une blessure grave qui l'avait un peu retardé.

Il avait 38 ans à peine, de l'ardeur, des talents et de la résolution dans le caractère. Cependant, à son arrivée au quartier général de Banyuls-les-Aspres, le 12 octobre, effrayé de l'état de l'armée, il profita de la négligence des bureaux de la guerre, qui ne lui avaient encore fait parvenir ni son brevet de commandant en chef, ni même celui de général de division, pour se préparer, par une reconnaissance préliminaire des lieux, à l'ingrate et lourde tâche qui lui incombait. « J'étais, dit-il, dans une position à ne hasarder aucune opé-« ration, à ne contredire aucun plan, que je ne fusse parfaite-« ment instruit des localités, du caractère des principaux « agents militaires, des causes de nos succès et de nos revers

Digitized by Google

« sur cette frontière, des ressources, des besoins de cette « armée. Les fautes les plus légères, les moindres insuccès, « eussent été présentés comme autant de crimes et de trahi- « sons. » Il déclina donc toute responsabilité jusqu'à la réception de sa nomination officielle ; laissa le commandement en chef à d'Aoust, auquel, du reste, il était manifeste que les représentants voulaient le continuer ; et, après avoir simplement recommandé à ce favori des conventionnels de lui rendre compte de ses projets, il partit pour visiter la frontière, le 15 octobre, le jour même du malheureux combat de *la batterie du sang*.

Arrivé à Mont-Louis, son premier soin, comme aussi son premier acte d'autorité, fut d'envoyer à Dagobert, alors en marche sur Monteilla, et qui s'était, jusque-là, maintenu en Cerdagne dans une sorte d'indépendance, l'ordre de correspondre avec l'état-major général, et de soumettre, dorénavant, toutes ses opérations à l'approbation préalable du général en chef. Il fit plus : au retour de Dagobert à Mont-Louis, appréciant à leur juste valeur son expérience, ses talents, sa parfaite connaissance des lieux, et jugeant sa présence à l'armée principale d'autant plus essentielle, que l'avancement de la saison allait la rendre inutile en Cerdagne, il le ramena, comme nous l'avons dit, à Perpignan.

De là, le 23, les deux généraux se rendirent à Banyuls-les-Aspres où ils étaient impatiemment attendus par les représentants qui, depuis le combat du 15, donnant à leur imagination déréglée un nouveau cours, rêvaient les projets les plus étranges. Il s'agissait, en effet, d'une invasion en Catalogne, de la délivrance du territoire français, *de la reprise de Toulon en Espagne* (1) ! Beaux et mystérieux plans de campagne, qui se recommandaient par le nom seul de leur auteur, le représentant Fabre.

Pour le malheur de la cause qui enflammait son zèle, Fabre était dévoré d'une fièvre belliqueuse. A son arrivée aux

(1) Expression dont s'était servi le représentant Fabre et que d'Aoust répétait habituellement, en parlant de l'expédition de Roses.

Pyrénées-Orientales, vers la fin de juin, il s'était installé à Collioure. Là, se considérant comme chef de la brigade qui gardait cette partie de la frontière, il n'avait cessé d'attirer à elle de nouveaux renforts, et de caresser les rêves les plus insensés sur sa destination future. Cependant, comme il lui fallait, à la tête de cette brigade, un homme de confiance, un agent responsable, un général enfin (car Fabre, l'ancien magistrat, était scrupuleux sur les formes), il avait jeté les yeux sur un jeune capitaine du génie qui, depuis le commencement de la campagne, était chef de son arme dans la place de Collioure. Ce jeune homme c'était Delattre. Naguère élève des ponts-et-chaussées, il avait été, à la suite d'un concours, improvisé officier du génie. Il était actif, intelligent et d'un caractère faible, assemblage qui allait parfaitement aux vues de son protecteur. Il fut nommé d'emblée général de brigade.

Le représentant Fabre, en accourant, dans les premiers jours de septembre, à Perpignan qui était à deux doigts de sa perte, avait puissamment contribué, par son zèle et son énergie, à relever le moral de cette place aux abois. Mais ce n'était point la couronne civique du proconsul, c'étaient les lauriers du commandant d'armée, que convoitait l'étrange ambition de cet homme. A Peyrestortes, il n'avait joué qu'un rôle secondaire, tandis que Cassanyes avait brillé au premier rang. Vainement il avait cherché sa revanche à Trouillas, où, on se le rappelle, il suppliait avec tant d'instance son heureux collègue de se tenir à l'écart, *afin que lui aussi eût sa victoire* (1). Du reste, l'affront qu'il avait essuyé dans cette triste circonstance n'avait fait qu'irriter sa soif de vaincre, et, depuis la retraite des Espagnols au Boulou, il était à épier le moment favorable de mettre à exécution un projet, depuis longtemps arrangé dans sa tête, qu'il regardait comme le moyen le plus sûr de contraindre les Espagnols à repasser les Pyrénées, le projet d'une invasion dans la partie orientale de

(1) Fabre voulant avoir sa part de victoire, me supplia de le laisser seul avec Dagobert. (Mémoires de Cassanyes, relation de la bataille de Trouillas.)

Digitized by Google

la Haute-Catalogne. En attendant, comme nos places de la côte devaient naturellement former la base d'opération de ce mouvement agressif, non-seulement il faisait passer jusque la moitié de nos troupes disponibles à l'effectif de la brigade qu'on n'appelait plus déjà que l'armée de Collioure, mais il entassait dans cette place, il accaparait pour elle d'énormes approvisionnements; ce qui achevait nécessairement d'épuiser nos ressources matérielles déjà si faibles, et d'affamer, de dénuder le reste de nos malheureux soldats.

Tant qu'on s'était bercé de l'espoir de refouler, par une attaque de front, les Espagnols retirés au Boulou, ce projet d'invasion avait été ajourné, mais on y était revenu avec une nouvelle ardeur après la malheureuse tentative du 15 octobre. Ce jour-là même, nous l'avons dit, le nouveau général en chef avait quitté le quartier-général pour aller visiter Mont-Louis; mais à peine fut-il de retour, le 23 (1), qu'on se hâta de convoquer un conseil de guerre où vinrent siéger tous les divisionnaires et les chefs de service de l'armée. Là, Fabre exposa enfin son plan.

Son but était de s'emparer de Roses et de Figuères, et voici les moyens qu'il proposait.

Deux colonnes, de 4,000 hommes chacune, pourvues d'artifices et de batteries incendiaires (6 mortiers et 2 obusiers), devaient partir de Banyuls-sur-Mer et se glisser : l'une, le long du littoral, sur les montagnes qui s'élèvent au sud de la citadelle de Roses; l'autre, le long des Albères, sur la forteresse de Figuères.

La première, embarquant son artillerie sur des tartanes, jusqu'au cap Cerbère, gagnait ce cap en longeant la côte; puis elle s'acheminait, par Llança et la Selva, sur les hauteurs qui plongent la baie de Roses. Alors on *chauffait* fortement la place, et la place se rendait.

La deuxième colonne franchissait la chaîne au col de Ba-

(1) Cette date varie dans les différentes relations. Dagobert, dans sa justification (imprimée à Paris le 20 frimaire), répondant aux accusations des représentants, commence par ces mots : « C'est le 2 brumaire, et non le 6, que s'est tenu le conseil de guerre. » Or le 2 brumaire correspond au 23 octobre.

nyuls, emportait Espolla, occupait Récasens pour assurer sa retraite par le col Fourcade; puis, après avoir *observé ce qui se passait du côté de Bellegarde,* elle allait prendre position sur des éminences qui bordent à l'ouest les remparts de Figuères. Cette forteresse, *chauffée* comme Roses, ne manquait pas, bien entendu, de se rendre aussi. Alors les deux colonnes, réunies vers Castillon, tombaient ensemble, par le col Fourcade, sur les derrières du Boulou.

Pour opérer ces miracles, Fabre comptait sur le prosélytisme, sur ses intelligences dans le pays, et, sans doute aussi, sur son axiome de guerre « *que la fortune est pour les fous.* » Rien n'égale, en effet, la folie d'une telle entreprise; de prétendre, avec 8,000 hommes jetés en enfants perdus, sans vivres ni moyens de transports, à travers les plus âpres montagnes, au milieu d'une population hostile et belliqueuse, derrière une armée aguerrie, dont on ne proposait pas même de distraire l'attention par un semblant d'attaque sur son front, de prétendre enlever deux grandes places fortes qui avaient : l'une, avec une escadre à sa disposition, les précédents de deux siéges fameux (1645 et 1693), longtemps soutenus contre une double attaque par terre et par mer; l'autre, vierge encore, un des premiers rangs parmi les plus belles forteresses de l'Europe. Mais on était à une époque où les limites de l'impossible semblaient si reculées !

Dagobert combattit les élucubrations de Fabre avec toute la supériorité d'un homme du métier sur des ignorants en démence, mais aussi avec toute la brusquerie et la causticité de son caractère. Ainsi, Fabre ayant gravement avancé qu'il accorderait une amnistie aux Espagnols, s'ils nous rendaient Bellegarde : « *A votre place, je leur demanderais Barcelone,* » répliqua Dagobert. Quoi qu'il en soit, les amères plaisanteries du général sur la *foi robuste* du représentant, ne servirent qu'à irriter l'orgueil de celui-ci et à précipiter le dénoûment que celui-là voulait empêcher. L'expédition, *qu'à la place de Ricardos, Dagobert eût souhaitée,* fut donc résolue. Seulement, comme Turreau n'approuvait l'expédition « *qu'en tant que, dirigée sur Roses seulement, elle ne serait qu'un coup*

Digitized by Google

de main dans le but de hâter la retraite des Espagnols, » on renonça pour le moment à la pointe sur Figuères, et l'on apporta par suite quelques modifications de détail à l'expédition de Roses. C'est ainsi qu'il fut décidé que l'on ferait coïncider avec elle une diversion sur Céret, et une fausse attaque sur Montesquiou. Enfin, on répartit les commandements : celui de l'opération principale fut confié à Delattre ; la diversion sur Céret échut à Dagobert ; et d'Aoust dut rester au quartier-général, pour contenir et distraire le camp du Boulou.

Au sortir de ce conseil, Turreau, voulant mettre à couvert sa responsabilité si étrangement compromise, adressait au ministre de la guerre, cette lettre qui achève de peindre la situation :

« Je me suis fait rendre compte, par le général d'Aoust, « devant les représentants du peuple, de ses projets et de ses « moyens pour opérer une entreprise dont la réussite pût « hâter la retraite des Espagnols. J'ai annoncé que, cette opé« ration (concertée entre les représentants du peuple et le « général d'Aoust et que j'ai approuvée) étant finie, je me « mettrais à la tête de la grande armée et que j'agirais entiè« rement par moi-même. Je n'ai pas été peu surpris d'en« tendre le citoyen Fabre proposer pour cet hiver des con« quêtes en Espagne. En vain j'ai voulu combattre ce projet, « le citoyen Fabre, aidé de ses collègues, paraît tenir à son « plan. Je vous annonce que je m'opposerai de toutes mes « forces à cette entreprise dangereuse sous tous les rapports. « Mais si les représentants de cette armée s'obstinent à me « faire exécuter leur projet; si, quoique nommé général en chef « de cette armée, je n'y suis qu'un être absolument passif, et « si je n'y puis agir que d'après les idées des autres, je vous prie « en grâce de disposer de moi pour une autre place. Etranger « à l'intrigue, n'ayant d'autre ambition que celle de coopérer « de tous mes moyens au succès de nos armes, je serai tou« jours satisfait du grade que j'occuperai et du poste qui me « sera confié, pourvu que je puisse être utile. »

CHAPITRE XIX.

EXPÉDITION DE ROSES.

Description des Albères.—Départ de l'expédition. — Prise du col de Banyuls. — Notre centre repoussé à Espolla. — Retraite de notre colonne de droite. — Celle de gauche refoulée sur Coléra. — Nouveau combat à Espolla, et nouvel échec.

La ligne des Pyrénées, entre le Pertus et la mer, présente deux parties qu'il faut distinguer : 1° les Albères; 2° la croupe de la grande chaîne. Les Albères commencent à l'est du Pertus et se prolongent jusqu'au col de Banyuls. C'est un chaînon uniforme, compacte, aux crêtes tendues et sans fléchissements, aux flancs abrupts, profondément ravinés, et couverts d'épaisses forêts. Pour une armée, ces montagnes doivent être considérées comme à peu près infranchissables. La seconde partie, la croupe des Pyrénées, du col de Banyuls à la mer, est un large épatement de ravins et de nervures qui rayonnent en éventail vers tous les points de la côte; en sorte que, traverser la chaîne en longeant le rivage, c'est parcourir le périmètre de l'éventail, c'est-à-dire se jeter dans un dédale de difficultés inextricables. Reste le point intermédiaire, le col de Banyuls, qui s'ouvre entre les Albères et la croupe pyrénéenne, et qu'une armée peut affronter avec quelques chances de succès, comme dans les campagnes de 1675 et 1677. Ce col était, depuis le commencement de la guerre, surveillé par les deux partis : d'un côté, par les braves habitants de Banyuls assistés d'une centaine de soldats ; de l'autre, par un camp d'observation que les Espagnols avaient établi au pied méridional du col, à Espolla, nœud de presque tous les sentiers qui descendent des Albères. Ce camp entretenait un gros avant-poste sur le col et sur ses abords septentrionaux.

Digitized by Google

Tels étaient les obstacles que, dans le projet du représentant Fabre, nous avions d'abord à surmonter, avant de songer à aborder Roses.

De cet étrange projet, toutefois, on pouvait dégager peut-être une idée raisonnable : celle d'une irruption rapide et concentrée sur Espolla, par le col de Banyuls ; irruption qui eût jeté l'alarme sur les derrières du Boulou et obligé l'ennemi à un retour sérieux. Mais loin de là, on ne songea à modifier le plan du conventionnel que pour opérer des fractionnements nouveaux dans la division expéditionnaire, bien qu'au lieu de 8,000 hommes qu'elle devait compter, elle ne se trouvât pas, au moment du départ, atteindre même l'effectif de six mille combattants.

Cette division, ainsi réduite, fut partagée en trois colonnes de 1,628, 2,326 et 1,948 hommes, sous les ordres des chefs de brigade Raimon, Rampon et Clauzel. Ces colonnes devaient : la première, longer la côte en appuyant la seconde ; celle-ci, se diriger sur le col de Banyuls ; enfin, la troisième, passer par le col Fourcade, et, après avoir observé Bellegarde, se rabattre en aval d'Espolla, au moment où sa voisine du centre exécuterait sur ce poste son attaque de front, qui devait être l'attaque principale.

Les deux premières colonnes quittèrent Collioure le 25, et allèrent s'organiser à Banyuls-sur-Mer, d'où elles repartirent le même jour, à 5 heures du soir. La gauche suivit le chemin de la côte, qui conduit au col de Belistre ; elle devait se diriger, par Llança, la Selva et Cadaquès, sur le fort de *la Trinité* de Roses, mais en réglant sa marche de manière à appuyer la colonne du centre. Celle-ci, remontant le chemin du col de Banyuls, alla bivouaquer à une heure et demie des retranchements espagnols.

Ces retranchements, que gardait, avec 1,400 hommes environ, le général Arias, étaient établis en avant et sur trois avenues septentrionales du col, en sorte qu'ils laissaient derrière eux le faîte de la grande chaîne. Delattre résolut de profiter du vice de cette disposition ; il partagea sa colonne en trois détachements, et ordonna à ceux de droite et de gau-

Digitized by Google

che de gagner, par des détours, l'intervalle entre les crêtes et les lignes espagnoles, tandis que lui-même, au centre, il aborderait celles-ci de front.

Commencés le 26, une heure avant le jour, ces mouvements ne furent achevés que dix heures après, tant était grande l'âpreté du terrain. Nous traînions 2 pièces de 4, 2 obusiers de 6 pouces et 6 républicaines. Delattre et le représentant Fabre, *attelés à la même bricole,* donnaient l'exemple. Enfin, vers 4 heures du soir, nous fûmes en mesure d'attaquer.

Les Espagnols s'étaient rangés en bataille en avant de leurs retranchements; mais, vivement pressés sur leurs ailes par nos tirailleurs, menacés sur leurs derrières, et bientôt abordés en face par notre détachement du centre qui, sous les ordres du brave Rampon, marchait enseignes déployées, en avant en bataille, ils nous cédèrent quelques avant-postes et se retirèrent dans leurs redoutes. Delattre fit alors hisser son artillerie sur une butte qui plongeait ces ouvrages, mais comme on travaillait encore à l'installation des pièces, la nuit survint, et Arias en profita pour se replier sur Espolla. Nous ne nous aperçûmes de cette retraite que le matin, à la pointe du jour. Alors nous nous remîmes en marche pour gagner le col, pénible ascension qui exigea encore deux heures. Après une longue halte sur la frontière, nous redescendîmes le revers méridional, pour aller bivouaquer à une demi-lieue des crêtes, au lieu dit *la Serra,* où fut établi notre quartier-général. Enfin, le lendemain 28, nous parûmes devant Espolla.

Les abords de ce village sont hérissés de mamelons que les Espagnols avaient couronnés d'autant de redoutes, au centre desquelles était assis leur camp. Comptant sur la coopération de sa colonne de droite, à laquelle il avait, ce jour-là même, donné rendez-vous au-dessous d'Espolla où elle devait intercepter le chemin de Figuères, Delattre s'engagea sans hésiter au milieu des retranchements ennemis. Sa confiance lui valut d'abord quelques succès; mais la colonne qu'il attendait ne paraissant pas, et les défenseurs ayant été, vers 4 heures du

Digitized by Google

soir, renforcés par trois bataillons, il fut repoussé sur la rampe du col.

Cependant, qu'était devenue notre colonne de droite, à l'absence de laquelle Delattre, naturellement, attribuait son échec?

Partie de Collioure le 26, elle était allée gagner le col de Fourcade; de là, laissant à droite le hameau de Recasens, elle avait occupé et pillé Cantallops; puis elle était venue, dans la soirée du 27, bivouaquer à Vilaortoli. Le 28, elle avait pris, conformément à ses ordres, la direction d'Espolla; mais, intimidée par la rencontre de quelques postes espagnols, elle avait rebroussé chemin et décrit, par le bois de Carbassera, un long détour qui devait la reporter sans coup férir, croyait-elle, au rendez-vous convenu. Cependant ce faux mouvement avait donné aux Espagnols le temps de se débarrasser de Delattre, et d'envoyer à la découverte sur leur gauche. Rencontrée alors par l'ennemi, notre colonne attardée fut mise en désordre, poursuivie, enfin, harcelée avec un acharnement tel, qu'elle resta deux jours sans pouvoir se rouvrir le chemin des crêtes, et eut à subir des pertes énormes, des fatigues inouïes. Sans autres vivres que les glands des forêts, tourmentée par un temps affreux, elle semait les ravins de ses soldats épuisés qu'elle avait la cruelle certitude de ne plus revoir : car l'ordre imprudent et barbare donné à nos troupes de tout ravager dans les Albères, avait exaspéré les habitants de ces montagnes, et ils égorgeaient sans pitié tout ce qui leur tombait sous la main, jusque les blessés.

Tel fut le sort de notre colonne de droite. Quant à celle de gauche, des obstacles insurmontables de terrain, qu'il était du reste bien facile de prévoir, l'ayant condamnée, en dépit de ses vaines instructions, à rester sans communication avec le centre, elle ne put dépasser Llança, et fut même bientôt refoulée jusqu'à Coléra, par une insurrection générale de toute la côte, soulevée, comme nous venons de le dire, par le sac et l'incendie de ses villages.

Une pluie torrentielle, qui tombait sans relâche depuis le départ de Collioure, avait interrompu le transport des vivres

Digitized by Google

et ajouté les tourments de la faim aux misères de nos soldats.

Tout se réunissait donc pour faire avorter cette fatale expédition ; néanmoins, loin d'y renoncer, Fabre passa les deux jours suivants à se faire expédier de Collioure des renforts qui, le 29 au soir, portèrent à 5,000 hommes l'effectif des troupes concentrées à la Serra.

COMBAT D'ESPOLLA. — Le 30, Delattre redescendit sur Espolla, et arrivé, à 9 heures du matin, à portée des lignes espagnoles, il partagea sa colonne en trois détachements : deux pour assaillir chaque flanc de l'ennemi, le troisième pour faire face à son centre.

Jugeant qu'il serait infailliblement emporté s'il nous attendait dans les redoutes éparses où était dispersée sa petite troupe, notre adversaire, le général Arias, se contenta de laisser dans son camp une réserve de 1,400 hommes et alla, avec le reste, se ranger en bataille en avant de ses retranche ments.

Il fut bientôt attaqué. Sa droite, faiblement assaillie, repoussa notre choc, mais sa gauche fut moins heureuse : vivement pressée, elle perdit du terrain et dut bientôt, malgré l'envoi d'un secours tiré de l'autre aile, nous abandonner deux hauteurs si importantes, que, voyant son centre même pris à revers par la chute de ces deux postes, Arias prépara immédiatement sa retraite. Pour l'appuyer, il commença par envoyer 3 pièces de position et son artillerie de montagne sur une butte qui s'élevait en arrière de sa ligne de bataille, entre son camp et le village ; puis, avant de commencer son mouvement rétrograde, pour se dégager, il ordonna une charge de cavalerie. Lancée à propos, cette charge comprima aussitôt notre élan. Arias s'en aperçoit, et prenant soudain une résolution vigoureuse, appelle à lui ses 1,400 hommes de réserve et se dispose à recommencer le combat. Au même moment, il apprend que le brigadier Vives, envoyé en toute hâte par Ricardos avec un gros de cavalerie, vient de tomber sur notre gauche. Alors, plus d'hésitation : il fond en masse sur notre droite qui en le débordant s'est isolée, et il ressaisit la victoire. Delattre n'a que le temps de regagner les monta-

Digitized by Google

gnes, poursuivi par la cavalerie espagnole, qu'au bout d'une demi-heure cependant les âpres découpures du terrain finissent par arrêter. Il laissait sur place une cinquantaine de morts, 62 prisonniers et 3 drapeaux.

Telle fut, de ce côté, la dernière affaire, sinon la clôture de cette triste échauffourée qu'on avait d'avance pompeusement décorée du nom d'expédition de Roses.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

DIVERSION DE DAGOBERT SUR CÉRET.

Tâche imposée à Dagobert pendant l'expédition de Roses. — Sa marche audacieuse à travers les Aspres. — Il se porte à l'imporoviste au-dessus de Céret. — Les Espagnols, surpris, évacuent Céret.—Dagobert s'arrête. —L'ennemi rentre dans Céret. — Solbeauclair attaque seul la tête du pont; il est repoussé — Dagobert se retire à Palauda.

Sur ces entrefaites, Dagobert remplissait d'assez mauvaise grâce la tâche ingrate qui lui avait été imposée par le conseil de guerre du 23 octobre ; tâche qui consistait, avons-nous dit, à faire, pendant l'expédition de Roses, une diversion sur Céret. Cette fausse attaque aurait dû être la véritable ; car c'était du côté de Céret que les Espagnols étaient vulnérables ; c'était en s'appuyant aux montagnes, où l'audace et l'activité suppléent plus facilement au nombre, où l'on n'avait rien à craindre de la cavalerie qui venait de nous faire échouer devant Espolla, c'était là qu'il fallait frapper. Mais, tentée avec les faibles moyens mis à la disposition de Dagobert, cette diversion devenait presque aussi déraisonnable que l'excursion de l'Ampurdan elle-même. Que pouvaient, en effet, 2,000 hommes jetés au milieu d'une division espagnole, entre trois places fortes, sans communications, sans retraite assurée? Aussi, pour mettre sa responsabilité à couvert, alors surtout que, poursuivi par la haine des représentants Fabre et Gaston, il était hautement signalé par eux « *comme un royaliste, un traître, qui n'épiait que le moment de trahir* (1), le vieux guerrier résolut-il de s'en tenir irrévocablement à la lettre de ses instructions. Or, ces instructions lui prescrivaient de se borner à s'emparer des hauteurs entre la grande

(1) Mémoires de Cassanyes.

Digitized by Google

chaîne et Céret, et d'attendre là les ordres du quartier-général, pour assaillir à revers l'ennemi que le général Solbeauclair, qui gardait Saint-Ferréol, devait en même temps attaquer de front. Du reste, ces instructions, confusément données au milieu d'un orageux débat, n'étaient rien moins que claires et précises, sauf pourtant l'ordre de gagner les derrières de Céret.

C'était le point délicat, et une opération des plus périlleuses; car il ne s'agissait de rien moins que de tourner, par une marche de flanc, hérissée d'écueils, la gauche des lignes espagnoles que couvraient et l'énorme massif du Canigou et le Fort-les-Bains. Néanmoins, Dagobert s'en tira avec une audace et une habileté admirables, comme s'il eût voulu prouver à ses détracteurs ce dont il était capable, ce qu'il aurait pu faire, si leur haineuse impéritie ne lui avait lié les mains.

MARCHE A TRAVERS LES ASPRES. — Le 28 octobre, vers 9 heures du matin, il sortit de Thuir à la tête de 2,500 hommes, gagna Sainte-Colombe, prit de là à travers les Aspres et se dirigea, par les crêtes, sur Saint-Marsal. Les paysans des environs avaient été requis pour travailler au passage de l'artillerie, mais telle est l'âpreté de ce terrain bouleversé, que les pièces de 4 ne purent arriver jusqu'à Saint-Marsal, et qu'il fallut les abandonner. On laissa également en chemin bon nombre de soldats qui, faute de souliers, durent remettre aux jours suivants l'achèvement de cette pénible traversée.

De Saint-Marsal, Dagobert alla aborder la vallée du Tech à Palauda, où il s'arrêta 48 heures, tant pour rallier ses traînards que pour retrancher ce poste dont il allait se faire un point d'appui. C'est aussi dans le but d'étendre et de fortifier sa base, qu'il fit occuper Mont-Boulou, à la suite d'une rencontre imprévue, où une poignée de soldats, conduits par Cassanyes, ayant dispersé et poursuivi jusque sous la mitraille du Fort-les-Bains un convoi espagnol qui se dirigeait sur ce fort, poussèrent, dans leur élan, jusqu'à Mont-Boulou.

Le 31 (1), à une heure du matin, Dagobert se remit en mar-

(1) Dans les diverses relations de cette diversion sur Céret, toutes les dates

Digitized by Google

che. Il alla d'abord passer le Tech un peu au-dessus du fort qui ne s'aperçut point de son passage ; il gagna ainsi le chemin de la vallée qu'il descendit un moment jusqu'au-dessous de Las Cabanas, pour reconnaître l'ennemi dont il reçut quelques volées de canon ; puis, revenant sur ses pas et laissant à Las Cabanas son bataillon de braconniers, il prit à gauche le ravin de Reynes, remonta la branche orientale de cette gorge ; enfin, après avoir longé la montagne et culbuté quelques avant-postes, il vint s'arrêter sur les hauteurs d'en Trilles qui commandent Céret au sud-ouest. Toutefois sa droite, favorisée par un petit bois de châtaigniers, continua d'avancer jusqu'à portée de fusil de la ville, où elle acheva de refouler les Espagnols.

DAGOBERT DEVANT CÉRET. — Cette marche audacieuse fut d'abord couronnée d'un plein succès : les Espagnols, déconcertés par l'apparition inattendue d'une division française au-dessus de leurs têtes, se hâtèrent d'évacuer Céret et se retirèrent sur le chemin de Maureillas.

C'était pour Dagobert le moment de se jeter sur le pont de Céret, si, de son côté, notre poste de Saint-Ferréol, que d'Aoust venait de porter subitement à 2,000 hommes, se fût en même temps élancé sur la redoute du Roc-Blanc qui couvrait ce pont, et qui n'était attaquable que par le front opposé à Saint-Ferréol. Dans un premier moment de surprise, 4,000 baïonnettes tombant ensemble, par les deux rives du Tech, sur ce pont découvert, auraient pu l'enlever ; et elles eussent pu s'y maintenir : car trois petits ouvrages que, d'après les conseils mêmes de Dagobert, nous venions d'échelonner de Saint-Ferréol vers le Tech, auraient immédiatement rattaché à ce dernier point la redoute conquise. Mais Dagobert n'avait point été prévenu que Solbeauclair était à ses ordres, ni qu'il venait de recevoir des renforts ; ses instructions, d'ailleurs, lui enjoignaient d'attendre, pour aller plus loin, les ordres de la division du centre ; en sorte qu'il se contenta

sont contradictoires. On s'est arrêté à celles des pièces officielles signées et souvent entièrement écrites de la main de Dagobert. Ces erreurs provenaient sans doute du bouleversement tout récent encore du calendrier.

Digitized by Google

d'annoncer, par des signaux convenus, sa présence au-dessus de Céret.

Cependant Cassanyes ne peut comprendre cette immobilité du général; mais c'est en vain qu'il le presse, qu'il le supplie, qu'il va même, pour l'entraîner, jusqu'à se jeter de sa personne dans Céret, où il est accueilli avec transports par les habitants, ses compatriotes; Dagobert reste immobile, si bien qu'à la fin, reprenant confiance, les Espagnols rentrent dans la ville d'où le téméraire conventionnel n'a que le temps de s'échapper au milieu d'une grêle de balles. Bientôt même ils débouchent de Céret et vont attaquer notre bataillon de Las Cabanas qu'ils rejettent sur les troupes de Dagobert. Celui-ci, en revanche, envoie débusquer un poste ennemi qui avait conservé sa position à Reynes, et qui est ainsi repoussé dans Céret.

Enfin, vers une heure après midi, Solbeauclair descend de Saint-Ferréol et vient insulter la redoute du Roc-Blanc. Mais le canon des siens n'a pas, pour ébranler l'inflexible Dagobert, plus d'éloquence que les prières et les menaces du représentant. Du reste, le moment d'agir est passé. Sol (1) alors, se voyant seul engagé, regagne l'ermitage, après s'être fait inutilement tuer une soixantaine d'hommes.

La nuit survint. Dagobert fit allumer de grands feux sur toute sa ligne de bataille, pour prévenir d'Aoust qu'il était à attendre des ordres du quartier-général. De leur côté, les Espagnols reçurent du Boulou un renfort de 4,000 hommes et de l'artillerie de gros calibre.

Cette artillerie entra en action dès le lendemain 1er novembre, à la pointe du jour. Elle força notre aile gauche à se replier sur les hauteurs, mais le terrain perdu fut aussitôt repris par les braves grenadiers du Gard, qui, à défaut de cartouches, abordèrent l'ennemi à la baïonnette. Notre centre et notre droite furent également attaqués, mais avec moins de succès encore.

(1) C'est ainsi que, le plus souvent, on appelait par abréviation le général Solbeauclair.

Digitized by Google

Dagobert se soutint de la sorte toute la journée. Enfin, sur le soir, « *quand il vit que l'inaction de notre armée* (*qui, contre « son ordinaire, ne tira pas, ce jour-là, un seul coup de ca- « non !*) *semblait provoquer l'ennemi à venir l'accabler* (1), » il prit le parti de battre en retraite. Il redescendit donc dans le fond de la vallée, fit un crochet à gauche pour surprendre et piller Arles qu'occupaient les Espagnols, puis il se replia sur Palauda qu'il atteignit à minuit, et où il passa les six premiers jours de novembre dans l'accablement de l'âme et les souffrances du corps.

(1) Lettre justificative de Dagobert, adressée de Paris au président de la Convention, et datée du 18 janvier 1794.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

TRISTES SUITES DE L'EXPÉDITION DE ROSES.

Attitude du représentant Gaston. — Turreau reste digne et ferme. — Conduite du général d'Aoust pendant l'expédition de Roses. — On songe à reprendre cette malheureuse expédition. — Conseil de guerre du 12 novembre. — Opposition de Dagobert. — La reprise de l'expédition est résolue. — Dagobert est suspendu. — Clameurs que soulève cette brutale destitution. — Le général se rend à Paris pour soumettre sa conduite au comité de salut public. — Turreau est provisoirement remplacé par d'Aoust. — On renonce enfin à l'expédition de Roses. — Delattre nommé général de division. — Délabrement de l'armée française.

Tandis que nos deux ailes se repliaient devant l'ennemi, la gauche avec la honte d'une défaite, la droite avec la douleur de n'avoir pu saisir la fortune qui s'offrait à elle, notre centre restait dans une inaction déplorable, et de nouvelles scènes d'anarchie affligeaient le quartier-général de Banyuls-les-Aspres.

Là, en effet, malgré la présence de deux généraux en chef, le commandement suprême était absorbé par un troisième personnage, un ex-juge de paix, un marquis de l'ancien régime, qui répondait aux officiers expérimentés, lorsqu'ils lui parlaient des généraux, de leurs pouvoirs, de l'avis du ministre : « *Je ne connais ni généraux, ni pouvoirs particuliers.* « *Quant au ministre, c'est un chien dans un jeu de quilles.* « *Seul ici je dois commander, et l'on m'obéira.* » Tel était le représentant Gaston.

Turreau continuait à demander son changement. En attendant, ferme et digne, il avait pris à tâche d'éclairer le ministre auquel il signalait hardiment et la position intolérable que lui avaient faite les représentants, et l'incapacité des généraux leurs favoris, et les bons, les loyaux services de Dagobert, leur victime, qu'il désignait comme le seul homme ca-

pable de le remplacer. Sa courageuse franchise trouvait bien, çà et là, quelques rares imitateurs dont l'indépendance allait jusqu'à rendre justice au commandant de la division de Cerdagne, jusqu'à émettre quelques doutes sur les talents des ex-nobles qui avaient accaparé la confiance des conventionnels. Tels étaient, entre autres, le citoyen Hardi, agent délégué du comité de salut public, et un jeune général de brigade récemment arrivé aux Pyrénées-Orientales, Augereau, dont le zèle et le patriotisme n'étaient suspects à personne. Mais le plus grand nombre (chose triste à dire), était prosterné au pied des idoles proconsulaires.

En tête de ces derniers, apparaissait d'Aoust. Il se montrait, nécessairement, partisan exalté de l'expédition de Roses dont, selon lui, Delattre n'était que l'avant-garde, et qu'il espérait bien reprendre lui-même, comme général en chef, avec le reste de l'armée. Cependant, il ne savait pas même remplir la tâche si simple qui lui avait été confiée le 23 octobre, celle de tenir en échec, d'observer la position centrale du Boulou, pendant que ses deux collègues agiraient sur les ailes de ce camp débordé.

En effet, le jour même de la seconde affaire d'Espolla, le 30, d'Aoust était prévenu par les Espagnols qui lui enlevaient une batterie au-dessus de Villalongue. Cette batterie, lâchement abandonnée par nos bataillons *de masse,* avait été reprise, il est vrai, avec autant de rapidité que de vigueur, par le général Soulheirac qui remplaçait momentanément Delattre sur la rive droite du Tech. Mais ce vigoureux retour offensif, où l'ennemi avait perdu une centaine de morts et 32 prisonniers, n'avait pas rendu à d'Aoust une attitude plus franche ni plus respectable : car le lendemain, pour toute réponse aux signaux de Dagobert, qui, des hauteurs de Céret, l'interrogeait par ses feux sur une question prévue, il envoyait demander à Turreau des instructions « *pour ce général dont l'armée avait* « *toujours été indépendante,* » affectait-il de dire ; et il laissait les Espagnols du Boulou détacher sur Céret 4,000 hommes et de la grosse artillerie, sans faire un pas, sans tirer un coup de canon, pour retarder leur départ !

Digitized by Google

Cet empressement de nos adversaires à parer le coup dont Céret était menacé, et le peu de mouvement, au contraire, qu'ils s'étaient donné pour repousser l'attaque d'Espolla, auraient dû éclairer les plus aveugles d'entre nos chefs, et, puisqu'ils s'obstinaient à reprendre leurs aventureux projets d'offensive, les forcer de reconnaître qu'ils n'avaient de chance de réussite qu'en opérant du côté pour lequel l'ennemi avait si clairement trahi ses alarmes, du côté de l'ouest. Là, en effet, il était bien manifeste que la surprise d'un seul point assez mal gardé, du pont de Céret, pouvait, en considération surtout des pluies torrentielles qui continuaient, couper en deux l'armée espagnole et rendre sa position des plus critiques. Mais, loin de reporter sur Céret l'attaque projetée, on proposa, le croira-t-on, de retirer la division qui tenait ce poste en échec, pour la réunir aux troupes de Delattre, et reprendre, du côté opposé, l'invasion de l'Ampurdan. Cependant, la résistance qu'on avait rencontrée à Espolla d'une part, et de l'autre l'éloignement de l'escadre espagnole que le mauvais temps avait poussée au large, inspirèrent l'idée nouvelle de déboucher d'un point unique, d'un point de la côte, de celui où, dans les derniers jours d'octobre, s'était arrêtée notre colonne de gauche, du village de Coléra. De là on comptait reprendre, par Llança et la Selva, la fameuse marche sur la citadelle de Roses.

Ce nouveau plan de campagne, c'étaient Fabre et Gaston, toujours de connivence avec d'Aoust et Delattre, qui, dans des conciliabules tenus secrètement à Collioure, l'avaient élaboré à l'insu et en l'absence de Turreau, resté seul à Banyuls-les-Aspres. A la fin cependant, Turreau fut prévenu, et dès lors, il s'appliqua tout entier à conjurer les nouveaux désastres dont nous menaçaient ces projets insensés. Or, comme il était loin de penser que tant d'aveuglement fût partagé par nos généraux, il concentra tous ses efforts sur un point : obtenir des représentants qu'ils soumissent à un conseil de guerre la question de notre rentrée en Catalogne. Il ne reçut d'abord que des réponses pleines d'aigreur et de menaces, mais sa persistance finit par l'emporter, et un conseil de

guerre fut réuni, le 12 novembre, à Banyuls-les-Aspres. On y posa les deux questions suivantes :

1° Est-il utile de continuer l'expédition de Catalogne? 2° Est-il possible de tirer de l'armée de Banyuls 4 à 5 mille hommes, sans rien compromettre?

Sur 19 officiers généraux dont Turreau recueillit les voix, un seul, est-il besoin de le nommer? se prononça pour la négative, et résuma son avis en s'écriant : « *Si Ricardos sait son métier, il n'en reviendra pas* (de l'expédition) *un seul homme!* » Gaston répondit à Dagobert qu'il était un traître, et la reprise de l'expédition fut résolue.

Dagobert, qui se sentait débordé sans retour par la haine des conventionnels, avait, quelques jours auparavant, demandé au ministre (1) : premièrement, un congé temporaire, *pour se tirer des griffes de ses ennemis ;* en second lieu, *une autre place où il pût verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le service de la république, pourvu qu'il n'y eût ni Fabre ni Gaston*. Fabre et Gaston n'attendirent pas la réponse du ministre : le 17 novembre, ils signèrent un arrêté qui suspendait de ses fonctions le général Dagobert, et lui enjoignait, conformément aux lois, de se retirer à vingt lieues de la frontière.

Cette brutale destitution souleva des clameurs universelles. La Société populaire de Perpignan, elle-même, s'en émut, engagea Dagobert à ne pas s'éloigner, et fit demander aux représentants communication des considérants de leur arrêté. Gaston répondit à la députation : *Allez dire aux rebelles de Perpignan que je leur enverrai* 6,000 *hommes pour les châtier*.

Mais l'irascible représentant n'eut à châtier aucun rebelle, et Dagobert se hâta d'obéir, malgré l'état pitoyable de sa santé qui, depuis son retour des Aspres, ne lui avait permis de sortir qu'une seule fois, le 12, pour se traîner jusqu'au conseil de guerre où sa courageuse opposition devait achever de le perdre. Il se borna à demander l'autorisation d'aller sou-

(1) Lettre de Dagobert au ministre, datée de Palauda, le 6 novembre.

mettre au comité de salut public sa conduite politique et militaire, ce qu'on n'osa lui refuser.

Dagobert fut précédé dans la capitale par d'odieuses récriminations, où le stupide acharnement de ses ennemis allait jusqu'à dénoncer, comme crime d'aristocratie, la vanité si naturelle que ce vieux guerrier, brisé avant l'âge, couvert de blessures, tirait de ses infirmités et de ses nobles cicatrices. Mais, heureusement, il emportait avec lui les regrets publics de tous les vrais soldats. Ces regrets, que, pendant trois mois, les Pyrénées ne cessèrent de renvoyer à Paris, allaient servir de bouclier à cette vénérable tête.

Les vengeances ne s'arrêtèrent pas là. Le général Poinçot avait partagé les travaux de Dagobert; il partagea sa disgrâce, pour avoir osé, au conseil du 12, être un instant de l'avis de son chef, qu'il s'était cependant hâté de renier! Vint ensuite le tour du général Turreau. Le comité, par arrêté du 3 novembre, lui avait donné pour successeur le général Doppet, alors devant Toulon; mais il avait été convenu, et telles étaient aussi les prescriptions du ministre, que Turreau conserverait sa position jusqu'à l'arrivée de son remplaçant. Néanmoins, les représentants prirent, le 22 novembre, un arrêté qui conférait immédiatement le commandement en chef au général d'Aoust, en attendant Doppet.

C'était pourtant la veille de cette nomination, le 21 novembre, que d'Aoust donnait l'ordre de replier en deçà de la frontière les troupes destinées à la nouvelle tentative d'invasion en Catalogne, et qu'il effaçait ainsi jusqu'aux dernières traces de ce rêve si cher aux représentants. A la vérité, les misères de ces troupes, devenues intolérables après 25 jours de bivouac au milieu des rochers et des tempêtes (misères qui nous avaient déjà coûté 3,000 hommes), faisaient craindre une explosion ou une dissolution prochaine. Mais, jusque son incontestable part dans ce désastre, d'Aoust, aux yeux des représentants, rachetait tout par son patriotisme, et surtout par ses élans d'indignation contre « *les muscadins qui avaient osé proposer de suspendre les opérations, de cantonner l'armée !* »

Il fallait aussi récompenser Delattre, lui qui, encore, ne trouvait rien de si beau que l'expédition de Roses, qui n'avait pas assez d'éloges pour l'imagination féconde des représentants: il reçut le grade de général de division. Deux mois plus tard, à la vérité, il recevait le coup de hache du bourreau, tandis qu'à la même époque, le rude adversaire des représentants, Dagobert sauvait sa tête, vengeait son honneur, et, dans une saillie de courageux orgueil, osait demander à la Convention de *le tirer du séjour des mânes, en déclarant qu'il avait bien mérité de la patrie !*

DÉLABREMENT DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — Ces tristes événements mirent le comble à l'anarchie qui dévorait notre malheureuse armée et lui portèrent le dernier coup. La désertion organisée en grand; la pénurie des vivres dont l'arrivage était livré aux hasards de réquisitions faites au jour le jour; la privation de souliers, de tentes, de paille, dans une saison qui s'avançait; le manque de munitions (le 24 octobre, il ne restait en réserve que 50,000 cartouches); les poudres exposées en plein air, au milieu des champs; des bataillons tout entiers sans armes; les chevaux mourant d'inanition (les mieux traités, ceux de l'artillerie, restaient souvent 24 heures sans aucune nourriture): c'était la situation de tous les jours, on était fatigué de s'en plaindre. Mais le comble de la désolation, c'est que le vertige d'indiscipline et de démagogie qui tournait toutes les têtes, tuait tout espoir pour l'avenir. Fabre avait demandé à Paris *cent bons Jacobins pour évangéliser les Pyrénées-Orientales !* Ces étranges apôtres étaient accourus en foule, et leurs prédications avaient rapidement porté les fruits qu'on pouvait en attendre. Ils infestaient tous les emplois qu'ils multipliaient à leur gré. On ne rencontrait plus qu'officiers généraux, commissaires ordonnateurs, agents supérieurs et extraordinaires du pouvoir exécutif. Les opérations étaient suspendues. On n'avait plus même, au quartier-général, une seule carte de la frontière! Enfin, les représentants, qui n'avaient pas assez, il paraît, de leurs pouvoirs suprêmes, avaient imaginé d'alterner le service de détail avec les divisionnaires. Néanmoins, l'insatiable député de l'Hérault n'était pas encore

Digitized by Google

content, et il pressait le comité de déclarer officiellement qu'à l'avenir, « *les généraux ne seraient plus que les lieutenants des délégués de la Convention.* »

L'honneur des chefs foulé aux pieds, le sentiment de la discipline effacé parmi les soldats, ces derniers liens une fois brisés, nous allons voir avec quelle rapidité effrayante allaient disparaître les restes épars du faisceau rompu de la défense.

CHAPITRE XXII.

RICARDOS REPREND L'OFFENSIVE.

Ricardos songe à ses quartiers d'hiver. — Son projet d'une attaque générale. — L'exécution en est suspendue par une tempête. — Situation critique des deux partis. — Belle occasion perdue par nous. — Ricardos reprend son grand projet. — Premiers mouvements de sa gauche, dans les Aspres, pour tourner notre droite.

Ricardos avait besoin de repos; car les fatigues de cette rude campagne, tant de sanglants combats renouvelés tous les jours, et, par surcroît, une épidémie cruelle, avaient, dans ses rangs comme dans les nôtres, ouvert de larges brèches qu'il fallait réparer. Le moment était donc arrivé pour lui de songer à ses quartiers d'hiver. Mais avant d'en venir là, il fallait qu'il complétât sa base d'opération, la ligne du Tech, dont aucune partie n'était assurée. Et en effet, Saint-Ferréol tenait en échec sa gauche, Villalongue prenait son centre à revers, et nos places du littoral menaçaient sa droite. C'était donc sa ligne tout entière qu'il devait porter en avant. Or, il pouvait exécuter ce mouvement général, ou d'un seul coup, ou successivement. Il se crut assez fort pour entreprendre le tout à la fois, et voici le plan d'ensemble qu'il conçut.

Une belle division de 6,000 Portugais, qui, sous le commandement du général Forbes, arrivait aux Pyrénées; la division La Union qui occupait Céret, les troupes du Vallspire qui attendaient un renfort déjà parti de la Seu d'Urgel: toutes ces forces devaient se réunir contre notre droite, la déborder par le penchant oriental du Canigou, et la culbuter à Saint-Ferréol.

Cependant, une division du Boulou repassait les Pyrénées, et allait renforcer le général Arias à Espolla. De là, après

Digitized by Google

s'être partagées en deux colonnes, ces troupes devaient chercher à tourner les deux positions si fausses qu'alors encore nous occupions sur le revers méridional des Pyrénées, la Serra et Coléra. Ces deux postes avaient un point commun et obligé de retraite, Banyuls-sur-Mer; l'escadre espagnole était chargée d'intercepter ce passage. La petite armée de Delattre se trouvait ainsi coupée de la frontière et forcée de mettre bas les armes. Alors les deux colonnes victorieuses venaient, par la crête des Albères, prendre en flanc notre camp de Villalongue que ceux de Montesquiou devaient, en même temps, attaquer de front.

Cela fait, Ricardos n'avait plus, pour rester seul maître de la rive droite du Tech, qu'à emporter un fortin, Saint-Elme, dont la chute entraînait infailliblement celle de Port-Vendres et de Collioure.

Déjà les mouvements préparatoires de cette attaque générale commençaient : les troupes désignées pour Espolla quittaient le Boulou et repassaient les monts; La Union envoyait occuper la tour de Batère et, en forçant ainsi, le 21, l'arrière-garde laissée à Palauda par Dagobert à se replier sur Saint-Marsal, il se frayait le chemin des Aspres, quand une tempête comme on n'en avait vue de mémoire d'homme vint fondre sur la contrée et verser, pendant cinq jours consécutifs, des torrents de pluie qui interceptèrent subitement toutes les communications. Le pont de bateaux des Espagnols au Boulou, celui que nous avions établi sur chevalets à Brouilla, furent emportés. Le Tech devint une barrière infranchissable. En même temps, l'autre déversoir des Albères, la plaine de l'Ampurdan se changeait en une vaste nappe d'eau. Les revers mêmes de la grande chaîne n'étaient plus praticables. Enfin, la mer furieuse dispersait l'escadre espagnole dont quatre bâtiments, une frégate, un brick, une goëlette, une bombarde, venaient échouer à la côte.

Ainsi, de part et d'autre, pour l'armée espagnole séparée de Roses et de ses dépôts, comme pour la nôtre que le Rear, si terrible dans ses crues, coupait de Perpignan, tous les arrivages, tous les convois étaient suspendus, en sorte que, pri-

sonniers dans leurs lignes, sans vivres ni fourrages, morcelés par le Tech en quatre tronçons, les deux partis se trouvaient dans une situation des plus critiques. Mais la plus critique encore était celle de nos adversaires.

Une notable portion de leur armée, celle qui campait sur la rive gauche du Tech, n'avait plus, pour communiquer avec le reste, que le pont de Céret. Or, isolé à une des extrémités de leur longue ligne et déjà fortement compromis par les batteries que nous avions disposées en avant de Saint-Ferréol de manière à battre la route du Boulou, ce pont pouvait être assailli par nous sans pouvoir être secouru par eux. En effet, par les plateaux, restés praticables, qui dessinent les Basses-Aspres entre Banyuls et Saint-Ferréol, nous pouvions, en quelques heures, porter sur notre droite le gros de notre centre et de cette masse accabler la tête de pont, tandis que, pour la secourir, les Espagnols étaient obligés de remonter, du Boulou à Céret, les bords du Tech que l'affluence des torrents débordés rendait inaccessibles. Dès-lors, tout ce que l'ennemi avait avancé sur la rive droite était à notre discrétion. C'était donc pour nos représentants, dont l'imagination s'était toujours montrée si féconde, c'était le moment d'une heureuse inspiration, mais elle ne vint ni à eux, ni à nos généraux, et nous restâmes jusqu'au 25 dans une inaction déplorable, qui fut une des plus grandes fautes commises dans cette triste campagne, où l'on en commit pourtant de si lourdes et de si nombreuses.

On sentit bien toutefois, à Banyuls-les-Aspres, qu'il y avait quelque chose à faire, et, dans la journée du 25, on profita d'une éclaircie pour envoyer à Saint-Ferréol quelques renforts avec l'ordre d'achever de rompre, par une attaque de vive force, le chemin de Céret au Boulou, que nos boulets interceptaient déjà à demi ; mais cette attaque se réduisit à une mesquine tentative hasardée par 300 hommes, qu'un peloton de cavalerie espagnole suffit pour dissiper.

C'en était assez, cependant, pour réveiller l'ennemi et fixer son attention sur un danger qui, du reste, n'avait plus cessé de le préoccuper, depuis l'audacieuse apparition de Dagobert

au-dessus de Céret. Aussi Ricardos, qui s'élevait toujours dans les situations critiques, envoya-t-il sur-le-champ à La Union l'ordre d'attaquer Saint-Ferréol, avec injonction de se régler sur le plan primitif d'attaque, c'est-à-dire de prendre Saint-Ferréol à revers, par les montagnes.

En conséquence, La Union, laissant à la garde de Céret et de son pont la division portugaise, remonta avec la sienne la vallée du Tech jusqu'en face de Palauda qu'occupait déjà la tête de son avant-garde ; puis il se mit en devoir de pénétrer dans les Aspres pour déborder Saint-Ferréol et l'attaquer le lendemain 26, à la pointe du jour.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

NOTRE DROITE BATTUE A SAINT-FERRÉOL.

Position de l'ermitage Saint-Ferréol. — Combat et prise de ce poste.—Les Espagnols s'établissent dans les Aspres et assurent leur gauche. — Départ de Turreau. — Arrivée du général Doppet. — Sa présence reste inaperçue.

L'ermitage Saint-Ferréol, qui fait face à Céret à la distance d'une demi-lieue, appartient à un long et large versant qui, des hauteurs d'Oms et de Llauro (groupe central et culminant des Aspres moyennes), descend en pente réglée vers le Tech. Saint-Ferréol est le nœud des principaux chemins qui traversent cette âpre contrée. Ce point important avait été retranché avec quelque soin, en compensation de son éloignement de Saint-Luc où venait aboutir la droite de notre centre, qui se trouvait ainsi séparée de Saint-Ferréol par une lacune de près de 6,000 mètres. En avant, sur une arête qui de l'Ermitage descend vers le Tech, étaient échelonnées trois redoutes, déjà mentionnées, qui prenaient d'écharpe la route de Céret au Boulou et servaient d'avancée à la position. Enfin, en arrière et un peu au-dessus de Saint-Ferréol, une chapelle, la Capella, couvrait le chemin de Llauro où stationnait la réserve. C'était l'ancienne division Dagobert, momentanément commandée par le général de brigade Solbeauclair et forte de 6,000 hommes, qui occupait ces divers postes. Elle formait ainsi l'aile droite de notre armée.

La Union, en cherchant à nous tourner, s'exposait lui-même au danger dont il nous menaçait. En effet, son départ de Céret nous offrait une seconde et excellente occasion de forcer le pont de cette ville ; et ce pont, qui, abandonné à des troupes nouvelles et auxiliaires, ne devait pas opposer

Digitized by Google

une grande résistance, une fois en notre pouvoir, non-seulement Saint-Ferréol était sauvé, mais La Union et tous les Espagnols de la rive gauche du Tech se trouvaient gravement compromis.

Toutefois, il aurait fallu que, mieux servis par nos espions (que nous ne pouvions payer), nous fussions prévenus à temps du départ du général espagnol, et malheureusement, nous ne l'apprîmes que dans la matinée du 26, alors qu'il n'était plus temps de demander à notre centre les renforts nécessaires pour ressaisir la fortune qui venait encore de s'offrir à nous.

Néanmoins, à la nouvelle tardive de ce départ, Solbeauclair, débouchant de ses redoutes avancées, alla se déployer sur les hauteurs qui dominent la route du Boulou, au-dessus des premiers postes de la division portugaise. Cette division, qui se croyait suffisamment couverte par la marche de La Union, se gardait fort mal. Aussi, aux premières décharges, ces timides alliés, prenant l'alarme, refluent en désordre vers le pont. Sol alors, enhardi, descend sur le chemin, s'avance au pas de course et change l'alarme en déroute. Tout fuit, même les défenseurs de la grande redoute du Roc-Blanc que nous occupons aussitôt; et déjà nos baïonnettes serraient aux abords du pont cette foule éperdue, quand soudain paraît La Union. Il avait été retardé par la crue non encore écoulée des torrents, et, au bruit de l'attaque qu'il avait pu entendre, il était revenu sur ses pas.

La partie n'était plus égale. Aussi, s'élancer sur le pont et le dégager, sur la grande redoute et la ressaisir, puis refouler les assaillants sur les hauteurs, fut l'affaire d'un moment.

Les Espagnols étaient harassés, ils portaient le poids des fatigues d'une marche de nuit entreprise par un temps et sur un terrain affreux; mais le danger encouru, l'émotion de leur rapide délivrance, raniment leurs forces, électrisent leur courage, et ils demandent à grands cris à poursuivre les Français jusque dans leurs retranchements. La Union s'empare de ce élan, il profite en même temps de la honte des Portugais, et il lance ensemble ces deux divisions qui avaient, l'une un

Digitized by Google

brillant début à soutenir, l'autre un sanglant affront à venger.

Les Français étaient rentrés dans leurs postes. Ils opposèrent une vive résistance ; mais l'ardeur, la ténacité de leurs adversaires se soutenant jusqu'au bout, après une lutte de quatre heures et demie, et une diversion du Boulou sur les derrières de notre droite, diversion que, de Banyuls, on ne fit rien pour empêcher, nos trois redoutes, puis bientôt Saint-Ferréol lui-même, furent emportés. Les défenseurs se replièrent sur la Capella d'abord, ensuite, la nuit venue, sur Tressères et le pla del Rey.

Nous laissions sur place 8 pièces de canon, une cinquantaine de morts, plusieurs centaines de blessés et un grand nombre de prisonniers.

Cette journée fut pour les Espagnols une des plus brillantes de la campagne. Souvent ils avaient montré autant de bravoure, jamais plus d'entraînement et de rapidité. Leur succès était complet et leur but atteint ; car la prise de Saint-Ferréol, en leur ouvrant d'une manière inespérée les Hautes-Aspres qu'ils convoitaient, assurait définitivement leur gauche. Ils se hâtèrent de s'affermir dans leurs nouvelles conquêtes, en sorte que bientôt l'Ermitage, Palauda, Mont-Boulou, et jusque la tour de Batère, qui s'élève sur la croupe orientale du Canigou, à 1,100 mètres au-dessus de la plaine, furent garnis de retranchements et d'artillerie.

DOPPET REMPLACE TURREAU. — Turreau, qui avait eu la douleur d'assister en spectateur impuissant à ce nouvel échec, ne voulut plus prolonger d'une heure son inutile séjour au quartier-général : il partit le jour même de cette triste affaire, en suppliant une fois encore les représentants du peuple « *de* « *sonder enfin les plaies de nos malheureux soldats qu'on sa-* « *crifiait sans pitié, sans espoir, en continuant la campagne.* » Il se croisa à Salces avec son successeur, le général Doppet, qui arriva le surlendemain, 28, à Banyuls-les-Aspres.

Il était difficile de faire un choix plus malheureux (1).

(1) Napoléon, dans ses Mémoires (vol. I, p. 22, 23 et 24, 2e édition), fait un portrait flétrissant de Doppet, qui avait été un instant son chef à Toulon : « Lâche, médecin et méchant, etc... » Doppet a écrit ses Mémoires.

Tour à tour médecin et fade romancier, puis élu lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, enfin, bientôt général de division, ce n'était qu'à la violence d'un jacobinisme de déclamateur que ce nouveau chef, qui n'était Français que depuis un an (il était Savoisien d'origine), devait son élévation successive au commandement des armées de Lyon et de Toulon. Son incapacité notoire l'avait fait rapidement exclure de ces postes éminents, où ses courtes apparitions avaient suffi, néanmoins, pour laisser dans tous les services des traces profondes de désordre et de confusion. Mais on n'y regardait pas de si près pour cette frontière. Aux Pyrénées! on envoyait le premier général disponible et on le laissait sans instructions ; seulement il avait toujours, dit Doppet dans ses Mémoires, l'ordre implicite de vaincre sous peine de mort.

Doppet essaya bien, en débutant, quelques mesures administratives qui prouvaient sa sollicitude de médecin pour les misères de nos soldats, mais la force manqua au général dans l'exécution. Son impuissance ressortit d'autant plus, que le chef de l'état-major général, le brave et habile Giacomoni, brisé de fatigues, venait de céder sa place à un nouveau venu, au général de brigade de Vergès, ancien officier d'artillerie, ex-noble, qui ne s'était fait remarquer jusque-là que par l'exaltation fébrile de ses opinions politiques, beaucoup trop bruyantes pour être sincères. Vergès était le cinquième (1) et ne fut pas le dernier chef d'état-major de cette malheureuse armée dont ces continuels changements, dans un service où l'esprit de suite a tant d'importance, n'étaient pas la moindre des plaies.

L'arrivée de Doppet resta donc inaperçue, et chaque général en sous-ordre continua d'agir d'après ses inspirations propres, ou plutôt d'après celles du représentant qu'il servait, tout comme s'il n'y avait rien de changé dans le commandement.

(1) Lacué, Gautier-Kervéguen, d'Aoust, Giacomoni, de Verges, Lamer.

CHAPITRE XXIV.

DÉROUTE DE VILLALONGUE.

Positions bizarres de nos trois divisions au commencement de décembre. — Ricardos attend nos fautes. — La division battue à Saint-Ferréol réoccupe Llauro. — La Union est chargé d'enlever ce poste. — Combat de Llauro. — Les Portugais nous chassent de la crête des Albères. — Diversion sur le col de Banyuls. — Projets simultanés des Espagnols sur Villalongue et des Français sur Montesquiou. — La crête des Albères reprise par nous. — Belles dispositions des Espagnols pour l'attaque de Villalongue. — Déroute honteuse. — Ses causes. — Trois généraux sacrifiés. — Dernière proclamation du représentant Fabre.

Les positions de notre armée répondaient à son état de désorganisation intérieure.

La division de gauche, après avoir, en se repliant, le 21 novembre, sur le territoire français, laissé 3,000 hommes à la garde de la frontière en avant de Collioure, était venue se rallier à ceux des siens qui avaient gardé Villalongue pendant l'expédition de Roses. Elle était déployée sur une ligne brisée à angle droit, dont l'une des branches courait horizontalement sur le penchant des Albères, de la Roque à Villalongue, et dont l'autre descendait de ce dernier poste jusqu'au gué de Brouilla. Villalongue, qui formait le saillant de cette ligne, était couverte par cinq batteries dressées contre Montesquiou, sur la crête des profonds ravins qui nous séparaient de ce dernier village. Enfin, notre petit camp du Mitgdie continuait à tenir ses 2,000 hommes isolés sur la crête des Albères ; seulement, il venait d'être relié à Villalongue par un détachement établi à mi-côte.

Delattre prêtait son nom à cette division, mais elle était réellement devenue la propriété de Fabre. Elle comptait environ 15,000 hommes, c'est-à-dire, presque la moitié de l'effectif to-

Digitized by Google

tal de nos troupes disponibles. Aussi se considérait-elle, plus que jamais, comme une armée indépendante. Elle avait ses établissements à part, ses magasins à Collioure, son parc et son hôpital à Saint-Genis; et c'est à peine si un méchant pont de chevalets, jeté, pour l'infanterie seulement, sur le gué incertain de Brouilla, la mettait, quand les crues du Tech le permettaient toutefois, en communication avec une des extrémités de la division du centre qui gardait, en face du Boulou, la rive gauche du torrent.

Cette division centrale, commandée par d'Aoust, était forte de 5,700 combattants. Elle s'étendait de Banyuls-les-Aspres, par le pla del Rey, jusqu'à l'ermitage Saint-Luc.

Enfin, notre division de droite, maintenant aux ordres du général Laterrade, était, depuis sa défaite de Saint-Ferréol, repliée en seconde ligne derrière la précédente, sa gauche à Tressères, son autre extrémité flottant de Saint-Luc à Llauro. (Voir la situation de l'armée au 3 décembre.)

Telles étaient, au commencement de décembre, les positions bizarres de nos trois divisions. Ajoutons qu'elles se trouvaient, de la sorte, tellement rapprochées des Espagnols, qu'à une certaine distance on ne distinguait plus la ligne de séparation des deux partis. Encore, si les dangers de ce rapprochement eussent été atténués pour nous comme ils l'étaient pour les Espagnols, par des retranchements qui méritassent ce nom! Mais c'est en vain qu'un habile ingénieur, le général Lafitte, avait tracé, de Banyuls à Saint-Luc, des lignes aussi simples que bien conçues; nos soldats, malgré l'exemple qu'ils avaient sous les yeux, des incessants travaux de l'ennemi, ne donnèrent pas même à ces ligues, qu'ils appelaient *des précautions de la peur*, assez de consistance, pour que leurs vaines ébauches de retranchements fissent obstacle à la cavalerie qui les traversait au galop.

Ricardos pouvait donc reprendre hardiment, dès le lendemain de sa victoire de Saint-Ferréol, l'exécution si bien commencée de son plan général d'attaque, mais il préféra attendre nos fautes. Du reste, il ne devait pas attendre longtemps, *car il semblait*, écrivait au comité de salut public un agent

envoyé par lui sur les lieux, *qu'un démon entravât nos opérations les plus simples, qu'un enfant eût dirigées.*

COMBAT DE LLAURO. — La première de ces occasions qu'épiait notre adversaire, ce fut notre division de droite qui la lui fournit.

Cette division, battue à Saint-Ferréol, avait reporté au-dessus de Llauro, sur les hauteurs de la Calcine d'où l'on domine toutes les Basses-Aspres, un détachement de 5 à 600 hommes, qui se trouvait ainsi entièrement isolé. Cette imprudence tenta Ricardos, et comme, d'un autre côté, il convoitait depuis longtemps le pla del Rey, ce beau plateau qui paralysait le front de son camp et donnait à notre centre un excellent point d'appui, il ordonna à La Union de marcher sur la Calcine, de l'enlever, et de se rabattre ensuite sur les derrières du pla del Rey qui, en même temps, devait être attaqué de front par les troupes du Boulou.

En conséquence, le 4 décembre, à 5 heures du matin, la division La Union, forte de 8,000 baïonnettes et de 400 chevaux, son chef en tête, se dirigea sur la trouée qui s'ouvrait entre Llauro et Saint-Luc, et vint se déployer face à ce dernier poste.

Saint-Luc n'était point retranché, notre artillerie n'y avait même ni épaulement, ni plate-forme, et nous n'y tenions qu'une poignée d'hommes. Aussi La Union fut-il un moment tenté de commencer par là son attaque. Mais Doppet s'étant hâté d'envoyer sur ce point un renfort imposant, le général espagnol reprit la suite de ses instructions, fit marcher sur la Calcine une colonne de 3,000 hommes et garda le reste pour maintenir Saint-Luc, en attendant que le retour de cette colonne, qui allait avoir bon marché, espérait-il, d'un poste difficile à secourir, lui permît de prendre à revers le pla del Rey.

C'était le général Laterrade qui se trouvait, en ce moment, à la tête de notre détachement de la Calcine. A l'approche de l'ennemi, trop faible pour résister, il se retira dans la direction de Villemolaque où nous avions une réserve, jusqu'à ce que rencontrant une bonne position, il s'en saisit et arrêta les Espagnols. L'arrivée d'un secours lui permit bientôt de

Digitized by Google

reprendre l'offensive, et il la reprit avec une vigueur telle, que la colonne d'attaque rétrograda à son tour jusqu'à la Calcine.

Cependant les troupes du Boulou, désignées pour attaquer de front le pla del Rey, croyant sans doute que La Union en menaçait déjà les derrières, étaient venues, vers 9 heures, assaillir une batterie basse qui éclairait les abords du plateau; mais, après un commencement de succès, rencontrant une résistance inattendue et se voyant seules engagées, elles reprirent le chemin du Boulou.

Témoin de ce double échec, La Union fit sonner la retraite et ramena sa division à Céret. Seulement, il laissa sur les hauteurs de la Calcine une arrière-garde qui, le lendemain, à la simple apparition de 40 cavaliers conduits par Solbeauclair, abandonna la position.

A ce peu de vigueur que mettait Ricardos à poursuivre sa tentative sur notre centre, il devenait évident que ce n'était point là qu'il voulait frapper. Que lui importaient, en effet, et Llauro, et Saint-Luc, et le pla del Rey, quand notre division de Villalongue était attachée à ses flancs? quand, du haut des Albères où il lui suffisait d'une heure pour se transporter, elle pouvait prendre à dos tout le camp du Boulou? Aussi le général espagnol, qui ne s'était occupé de notre centre que par incident, ne songea-t-il plus qu'à se débarrasser de notre division de gauche, en commençant naturellement par le poste qui occupait les crêtes si menaçantes pour le salut de son armée.

COMBATS SUR LA CRÊTE DES ALBÈRES. — Ce poste, composé, on se le rappelle, de deux bataillons de 1,000 hommes chacun, qui campaient en face du Saint-Christophe, fut attaqué le lendemain même 6 décembre, à la pointe du jour, par une forte colonne portugaise. Nos soldats, sans vivres depuis deux jours, se voyant abandonnés, épuisèrent leurs munitions et se retirèrent sur Villalongue.

Le même jour, à quelques lieues de là, au col de Banyuls-sur-Mer, 6,000 Espagnols, partis d'Espolla, tentaient une attaque qui était à la fois une reconnaissance et une diversion.

Digitized by Google

Toutefois, ils furent vaillamment repoussés par 1,800 républicains qui gardaient ce passage et que Delattre commandait en personne.

L'ennemi, en appelant notre attention sur le col de Banyuls, avait surtout pour but de nous amener à dégarnir Villalongue qu'il comptait assaillir incessamment; mais il prenait là, en vérité, un détour inutile, car nous courions de nous-mêmes au-devant de ses plus chers désirs.

En effet, au moment où Ricardos se décidait à attaquer Villalongue, notre division de gauche, par une malheureuse coïncidence, choisissait le jour même du général espagnol, c'est-à-dire le lendemain 7 décembre, la même heure, la pointe du jour, pour attaquer Montesquiou; attaque pour laquelle tout ce que cette division comptait de troupes de quelque consistance devait, dans la soirée même, évacuer Villalongue et se porter en avant. Il n'allait rester, pour la garde de notre camp si fortement menacé, qu'une masse confuse de recrues qu'on ne pouvait appeler du nom de soldats.

Doppet, qui ignorait les projets des siens, apprit ceux de Ricardos par des prisonniers espagnols. Il se hâta d'en donner avis à la division de Villalongue; mais, comme de coutume, on ne tint aucun compte de son avertissement, et nos mouvements préparatoires commencèrent dès l'entrée de la nuit.

Dix bataillons d'élite avaient été désignés pour l'attaque de Montesquiou. Déjà ils allaient, à la faveur des ténèbres, prendre position en avant, quand un incident inattendu vint encore aggraver les périls de notre situation. Maîtres de la crête des Albères, les Portugais, pour célébrer leur succès du matin, avaient allumé de grands feux à la place même où, depuis deux mois, nos soldats de la plaine étaient habitués à voir briller la flamme d'un bivouac français. Cette bravade souleva dans le camp de Villalongue quelques rassemblements tumultueux, les harangues de Cassanyes firent le reste, et l'imprudente ardeur du général Bernède enlevant les plus braves, trois heures après, ceux-ci étaient à la place des Portugais.

C'est ainsi que, jusqu'au dernier soldat, chacun là se livrait

Digitized by Google

à ses propres inspirations. Si encore cette diversion si inopportune, qui nous enlevait cinq bataillons de nos meilleures troupes, nous eût fait ajourner nos projets sur Montesquiou! mais elle ne fit qu'exalter nos espérances, et des cinq bataillons restant, quatre se portèrent, sous la conduite du général Raimond, en avant de notre batterie supérieure qui était la plus rapprochée de Montesquiou; un seul, un bataillon de grenadiers, fut chargé de la garde du camp et placé dans sa partie inférieure, au lieu dit *pointe de la butte de la plaine*, qui était le point le plus exposé.

SURPRISE DE VILLALONGUE. — Cependant les Espagnols achevaient, en face de nous, leurs dernières dispositions. Chargé de l'attaque, le général Curten avait formé quatre colonnes : la première, à droite, pour tomber sur la Roque par le penchant des Albères; la deuxième, au centre, pour enlever nos batteries; la troisième, pour assaillir Villalongue; la quatrième, pour emporter la pointe de la butte de la plaine. Les distances à parcourir étaient fort inégales; mais Curten a calculé le temps, mesuré l'espace, il a tout prévu : sa cavalerie se tient prête à déboucher en plaine; son infanterie ne doit ni brûler une amorce, ni s'arrêter pour piller; enfin, en cas d'échec, pour soutenir la retraite, le prudent général improvise, dans la soirée même, en face de Villalongue, deux batteries de position derrière lesquelles il se hâte d'installer et d'abriter sa réserve.

La nuit qui était fort sombre, et la profondeur des ravins qui déchirent le sol entre les deux villages, favorisèrent les étranges manœuvres des deux partis. Quoi de plus étrange, en effet, que de voir, concentrés sur un terrain d'une lieue à peine d'étendue, 3,000 Français d'une part, 5,000 Espagnols de l'autre, s'avancer furtivement dans les ténèbres, à l'insu les uns des autres, des Français du moins; se croiser sans se rencontrer; puis aller se coucher ventre à terre, à quelques centaines de pas de leur but respectif, et attendre ainsi que le jour vienne donner le signal d'une attaque où chaque parti se flatte de surprendre son adversaire?

Les Espagnols furent les plus alertes, et le succès dépassa

les espérances qu'ils avaient le droit de fonder sur leurs belles dispositions. Ce fut comme un coup de théâtre : à 6 heures moins un quart, une décharge générale des batteries de Montesquiou donne le signal, et sept minutes après, tout est enlevé, batteries, camp, Villalongue et la Roque. Les grenadiers de la butte firent seuls quelque résistance. Quant aux bataillons aventurés du côté de Montesquiou, l'aspect de la colonne de la Roque déjà déroulée sur le flanc des Albères, qui leur coupait le chemin de Collioure, et la brusque irruption en plaine de la cavalerie qui courait intercepter le passage du Tech, suffirent pour les entraîner. La déroute fut donc générale, et si les escadrons espagnols fussent arrivés à temps au gué de Brouilla vers lequel se précipitait toute cette foule éperdue, c'en était fait des 10,400 hommes que nous avions entassés autour de Villalongue. Mais l'ennemi, comme étourdi de la rapidité de sa victoire, commit la faute de s'arrêter tout à coup, et de rester toute la journée en bataille sur le terrain qu'il venait de conquérir comme par enchantement.

Cette faute exceptée, Curten avait déployé une grande intelligence et obtenu un succès dont l'éloge, du reste, ne saurait être mieux résumé que par les chiffres comparés des pertes : 48 hommes d'une part, 1,210 de l'autre, dont 760 prisonniers. Nous perdions, en outre : 34 bouches à feu (1), 38 caissons, 5,700 projectiles, 2,000 fusils, 2 drapeaux et l'ambulance de Saint-Genis où 28 malades furent égorgés.

Notre poste de la crête des Albères eut le bonheur d'échapper, grâce au représentant Cassanyes qui, au moment de la débâcle, courut guider sa retraite dans ces montagnes dont les détours lui étaient familiers.

Complétement étranger à tout ce qui venait de se passer, Doppet, au bruit de la fusillade, se porta, avec quatre ordonnances seulement, à la découverte, sur la gauche de Banyuls-les-Aspres ; et on le vit bientôt accourir vers Palau où il apprit,

(1) Deux pièces de 16, deux de 8, douze de 4, deux obusiers, deux mortiers ; quatorze républicaines, le tout en fort mauvais état.

Digitized by Google

par des femmes qui fuyaient éperdues, la déroute de la moitié de son armée. Il assista au ralliement de 7 à 8,000 hommes qu'on parvint à reformer, tant bien que mal, entre Elne et Argelès, et qui furent immédiatement dirigés par ordre du représentant Fabre, partie sur Collioure, partie sur le col de Banyuls.

On constata que, par suite de cette honteuse déroute, l'armée française se trouvait réduite à un effectif disponible de 20,000 hommes dont 10,000 seulement avaient des fusils. Encore la moitié de ces fusils, avouent nos rapports, étaient-ls hors de service, *les uns sans chien, d'autres sans batterie, un grand nombre sans baïonnette !*

Tels étaient pourtant les fruits des doctrines qui, depuis six mois, avaient envahi cette malheureuse division : 10,000 hommes emportés derrière des retranchements où ils avaient eu deux mois pour se fortifier, emportés par moins de 5,000, au premier souffle, en quelques minutes!

Voici, du reste, en quels termes un agent du pouvoir exécutif, qui se distinguait par la modération de ses rapports, signalait au ministre de la guerre les causes de cette ignominieuse déroute :

« La perte de Villalongue est due à l'indigne conduite de « nos chefs, à l'ambition qui les dévore, à l'inhumanité qu'ils « montrent à l'égard des soldats, au mépris qu'ils font d'être « et de vivre parmi eux; cherchant, la nuit, les endroits écar- « tés pour ne pas coucher au camp; le jour, se promenant « ou cherchant à faire leur cour à leurs supérieurs. Ils sont « presque tous des ex-nobles. Il semble que cette armée soit « proscrite, infectée qu'elle est par ces ci-devant. Change-les, « citoyen ministre, envoie-nous des sans-culottes et des trou- « pes, mais, autant que possible, point de *masse;* ou bien il « faudrait les changer de départements, et les habiller, car les « autres bataillons se moquent de leurs habits de toile. Si tu « voyais comme ces pauvres volontaires sont mal menés, tu « en serais inconsolable! Doppet seul leur parle avec dou- « ceur; tous les autres n'ont pour eux qu'orgueil et dureté.

« Les représentants sont cause de beaucoup de malheurs.

Digitized by Google

« Fabre et Gaston sont deux ci-devant des départements voi-
« sins : ils ont beaucoup de monde à placer. »

Oui, les représentants étaient cause de bien des maux ; mais il fallait faire aussi la part du malheur des temps, qui nous forçaient de jeter sans cesse à cette frontière abandonnée des masses de recrues de tous âges, de toutes conditions, au milieu desquels la véritable armée avait fini par disparaître. Et cependant, c'étaient les chefs seuls de ce troupeau d'hommes que l'on accusait toujours! Il est vrai que beaucoup, ceux principalement qui étaient compromis par leurs antécédents et leur naissance (et ils s'étaient réfugiés de préférence dans cette armée lointaine où ils espéraient échapper plus facilement aux vengeances des proscripteurs), il est vrai que ceux-là surtout se courbaient à l'envi sous cet esprit désorganisateur que soufflaient les proconsuls et leurs apôtres; tandis que les officiers qui sortaient des derniers rangs de notre ancienne armée, moins préoccupés de s'affranchir de soupçons qui ne pouvaient guère les atteindre, se montraient moins obséquieux, plus sévères. Malheureusement, ces derniers étaient ici en petit nombre.

Sous le coup du nouvel affront qui venait de s'ajouter à tant d'autres, Doppet dénonça immédiatement tous les ex-nobles de son armée. Il reçut, le lendemain même 8 décembre, des représentants du peuple, pour en faire usage à son gré, un arrêté qui destituait en masse *tous les ci-devant, pour être remplacés par les sans-culottes éclairés et vertueux ;* mais comme il fallait d'abord trouver ceux-ci, le général en chef se borna pour le moment à sacrifier trois généraux de brigade : de Vergès, qui ne tarda pas à périr sur l'échafaud; de Bernède, qui fut, à quelques semaines de là, guillotiné au milieu du camp de l'Union, par la femme du bourreau; enfin, Raimond, la victime déjà désignée de l'expédition de Roses, qui alla mourir de chagrin dans les prisons de Perpignan. D'Aoust même, et jusque Delattre *qui était né pourtant,* écrivait-il, *au sein de la sans-culotterie,* furent suspendus. Toutefois, on les réintégra presque immédiatement; leur tour n'était pas arrivé.

Digitized by Google

Fabre seul ne désespérait point encore; pourtant il jeta le cri de détresse :

« Les satellites du tyran s'avancent, disait sa dernière pro-
« clamation. Levez-vous donc et partez! Vous n'avez point de
« fusils, mais vous avez des piques, des faux, des haches.
« Q'importe l'instrument, pourvu qu'il porte la mort! »

Mais le dernier terme de l'épuisement était atteint, et l'issue de cette triste campagne irrévocablement fixée.

CHAPITRE XXV.

NOTRE GAUCHE CULBUTÉE AU COL DE BANYULS.

Nouveau théâtre d'opération. — Description de la croupe des Pyrénées orientales. — Nœud de las Daines. — Bassin de nos places maritimes. — Position qu'eût dû prendre la défense. — La frontière en avant de Banyuls. — Dispositions de la défense dans cette partie. — Ricardos dégarnit son camp de Villalongne pour porter la masse de ses forces sur le col de Banyuls. — Dispositions des Espagnols. — Attaque et prise du col. — Déroute des Français. — Conduite héroïque des habitants de Banyuls. — Mollesse des Espagnols après leur succès.

Pour compléter sa base d'opération et asseoir ses quartiers d'hiver, il ne manquait plus à Ricardos que nos trois places de la côte; mais il ne pouvait les prendre corps à corps avant de s'être rendu maître du massif de montagnes auquel ces places sont adossées, et où venaient de se développer toutes les forces disponibles de la division de Collioure.

Ce massif n'est autre chose que la croupe des Pyrénées orientales. C'est un large épâtement formé par le déploiement de plusieurs branches qui, d'un nœud commun, du Saillfore, rayonnent en éventail vers tous les points de la côte. Trois de ces branches, les seules que nous ayons à considérer, appartiennent au territoire français; ce sont : l'arète qui marque la frontière, ensuite deux contre-forts septentrionaux qui ont leurs directions marquées par les tours de Madeloch et de la Massane.

La branche intermédiaire de cette patte d'oie, celle de Madeloch, après avoir subi, au pied même de la tour, une forte dépression qu'on désigne sous le nom de col de Mollo, se relève immédiatement et se trifurque à son tour, au puig de las Daines, nouveau nœud d'un nouvel embranchement, sur lequel il faut un instant fixer notre attention.

Digitized by Google

De las Daines, en effet, partent trois rameaux qui encadrent deux petits bassins accolés, au débouché desquels se présentent sur la plage, Port-Vendres et Collioure. Le fort Saint-Elme occupe la pointe de la croupe du rameau intermédiaire. Le rameau de droite (en regardant la mer) va, par le puig Lagrange, au nord-est, se prolonger en longue arète jusqu'à la pointe de Biarre. Le rameau de gauche décrit au nord-ouest, par le pic Taillefer, une courbe dont la convexité regarde la côte; puis il vient, par le puig Oriol, se terminer à la mer aux hauteurs de las Forcas ou de la Justice qui plongent Collioure. Port-Vendres, Saint-Elme et Collioure se trouvent donc ainsi enveloppés par une ligne demi-circulaire de montagnes qui dessine, au milieu du large épâtement de la croupe pyrénéenne, un bassin à part, bassin à deux compartiments, dont la clef commune est le puig de las Daines.

La défense, en raison de son état d'infériorité et de faiblesse, devait évidemment se borner à garder les parties accessibles des crêtes de cet hémicycle; car, l'ennemi occupant les bords du Tech, non-seulement il était parfaitement inutile de se préoccuper de la frontière en avant de Banyuls-sur-Mer, mais il y avait, à prendre ce parti, flagrante et inexcusable imprudence. En effet, qui pouvait empêcher les Espagnols, maîtres de la chaîne des Albères, de venir, le long de ces montagnes, s'interposer entre les défenseurs du col de Banyuls et les places de la côte? Et alors, que devenaient ces défenseurs?

Mais ces considérations, tout frappantes qu'elles étaient, ne pouvaient prévaloir contre les scrupules insensés de ces mêmes hommes qui, souvent téméraires jusqu'à la folie dans leurs extravagants projets d'agression, se montraient timides jusqu'à la pusillanimité devant la crainte, qu'ils avaient fini par ressentir eux-mêmes à force de la semer autour d'eux, la crainte de passer pour des traîtres s'ils abandonnaient sans combattre le moindre lambeau du territoire de la république. Ils s'obstinèrent donc, en dépit de tout, à disputer la frontière en avant de Banyuls.

Digitized by Google

Cette portion de frontière commence au Saillfore et se termine à la mer. Elle se divise en deux parties essentiellement distinctes. La première, du Saillfore à la tour de Caroitg, comprend tous les cols praticables de ces parages; elle se présente sous la forme d'une courbe rentrante, presque demi-circulaire, qui enveloppe la tête du bassin de Banyuls. La seconde, de la tour à la côte, semblable à une haute muraille en ligne droite, n'a que de rares dentelures pouvant tout au plus donner passage à des partis isolés. Il ne s'agissait que de la première de ces deux portions de frontière, la seule menacée.

La division commandée par Delattre s'était répandue sur la demi-circonférence qui enveloppe la tête du bassin de Banyuls. Elle occupait, de l'est à l'ouest : le col del Sourou, au pied de la tour de Caroitg; le puig de la Calme; le col de Banyuls; le puig del Barret; le pla de las Eras; les hauteurs de la Capella; enfin, le col intérieur de Vallaury (*vallis auri*). La gauche observait Llança où les Espagnols avaient posté 900 hommes. Le centre gardait le passage del Torn (du contour) et le col de Banyuls, qui, l'un et l'autre, étaient fortement retranchés. Enfin, la droite surveillait la tête du petit bassin des Abeilles, et se retournait en potence face aux gorges de la Massane et du Ravaner, qui débouchent dans la plaine d'Argelès. Ce crochet était la seule précaution prise contre l'éventualité d'un mouvement tournant que l'ennemi, dont il ne faut jamais escompter les fautes, était si naturellement amené à entreprendre de ce côté. Du reste, point de liaison entre ces divers postes isolés, point de réserve, point de centre de ralliement. Enfin, c'est à peine si la moitié des 11,000 hommes qui restaient de la division de Collioure, avait pu être portée sur cette première ligne (1), l'autre moitié s'étant trouvée absorbée par les garnisons, le camp de la Justice, les postes en arrière et les non-valeurs.

Ricardos résolut de profiter de la consternation où la dé-

(1) Delattre réduit ce nombre à 4,000 hommes (Voir son Mémoire justificatif), mais nous avons acquis la preuve que ce chiffre est trop faible de près de moitié.

Digitized by Google

route de Villalongue avait jeté notre centre, pour dégarnir momentanément son camp du Boulou, et opérer avec le plus de forces possible contre le col de Banyuls. C'était une détermination audacieuse et habile, mais elle fut exécutée avec autant de timidité que de maladresse.

En effet, au lieu d'aborder directement la corde de l'arc sur lequel les défenseurs du col avaient eu l'imprudence de s'avancer, au lieu de les couper ainsi de Collioure, manœuvre qui eût entraîné la chute immédiate de toute cette partie de la frontière, Ricardos prit la détermination bizarre de repasser les monts, de faire un long circuit pour aller affronter une position qu'il lui était si facile de prendre à revers. Il abandonnait ainsi la certitude d'un résultat décisif, pour les chances incertaines d'une entreprise dont le succès même était à peine un premier pas vers son but. Car, à supposer qu'il forçât le col, il ne faisait que refouler ses adversaires sur le terrain qu'ils eussent dû occuper tout d'abord. On ne pouvait méconnaître aussi complétement les plus simples règles de l'art.

DÉROUTE DU COL DE BANYULS. — Quoi qu'il en soit, le 12 décembre, Curten, chargé encore de cette nouvelle expédition, sortit avec 6,000 hommes d'élite du camp de Villalongue, franchit les Pyrénées en ligne droite, et, après une marche de vingt heures par des chemins affreux, atteignit Espolla où il employa la journée du lendemain à reposer ses soldats, à reconnaître l'ennemi, et à combiner son attaque.

Il commença par envoyer à Llança 500 hommes qui, réunis aux 900 déjà établis sur ce point, devaient, le jour de la bataille, se porter sur les hauteurs de Caroitg et prendre à revers la gauche de la défense. Puis, le 14 au soir, il forma sa petite armée, forte de 10 à 12 mille combattants, en six colonnes d'attaque : la première, à l'extrême gauche, pour marcher sur le col del Sourou ; les deux suivantes pour aborder le puig de la Calme ; les quatrième et cinquième pour assaillir de front et tourner à la fois le col de Banyuls qui était hérissé d'artillerie ; enfin la sixième pour s'emparer de Notre-Dame-des-Abeilles et de la tête du Ravaner (Ravenel).

Digitized by Google

A six heures du soir, ces six colonnes s'ébranlèrent, et le lendemain matin 15 décembre, à 7 heures, l'action s'engagea sur toute la ligne.

Elle tourna d'abord à notre avantage, grâce à la supériorité de notre artillerie qui n'était contre-battue que par quelques pièces de petit calibre hissées à grand'peine par les Espagnols sur les hauteurs opposées à notre ligne. Le col de Banyuls et le puig de la Calme, dont les feux se croisaient, faisaient surtout bonne contenance. Nos autres postes, notre droite exceptée qui allait faiblissant, arrêtaient également les minces colonnes qu'elles avaient en tête. Comprenant alors la faute qu'il avait commise en disséminant ses forces outre mesure, Curten réunit son centre à sa gauche. Aussitôt tout change de face; les colonnes, massées, enlèvent le pla de las Eras, et, du même élan, le puig Barret, puis bientôt le col de Banyuls lui-même.

Alors la déroute devient générale. Les fuyards se précipitent dans le bassin de Banyuls et courent se réfugier sur la crête de Biarre, au-dessus de Port-Vendres. Heureusement l'ennemi, toujours immobile dans la victoire, rebuté d'ailleurs par l'âpreté des lieux, ne tarda pas à renoncer à la poursuite. Il rallia ses colonnes entre les hauteurs de la Capella et celles de Vallaury, où il était arrivé sans coup férir.

Nous laissions sur le terrain 23 pièces de canon, 300 prisonniers et 200 morts ou blessés.

Dans cette honteuse déroute, ce furent des paysans qui sauvèrent l'honneur de nos armes. Le poste important du puig de la Calme qui, le 6, s'était un instant laissé surprendre, avait été confié depuis et sur leur demande, comme le plus périlleux, aux habitants de Banyuls, intrépides montagnards dont le courage, éprouvé par les dangers de la pêche et de la contrebande, avait suffi, jusqu'à la funeste expédition de Roses, pour garder cette partie de la frontière. On leur avait adjoint un bataillon de réquisitionnaires.

Le torrent des fuyards se précipitait des crêtes dans le fond de la vallée. Seuls immobiles au milieu de la débâcle qui entraînait jusqu'à leurs auxiliaires, sans autre assistance

Digitized by Google

que celle de leurs femmes et de leurs enfants qui portaient les cartouches et chargeaient les armes, ces braves gens osent résister à une armée triomphante qui vient de toutes parts s'amonceler autour du rocher qu'ils défendent. On les somme de se rendre : « *Les républicains ne se rendent jamais, ils savent mourir* » répond leur maire. Enfin ils lâchent prise, mais c'est pour se ruer en désespérés sur les Espagnols qui descendaient dans leur village. Ceux-ci étaient précédés d'un trompette chargé d'offrir une capitulation à ce qui pouvait rester dans la commune de cette population intrépide; mais comme si, ce jour-là, l'autorité militaire dût épuiser la coupe des humiliations, ce fut Delattre qui reçut le parlementaire à la mairie, pendant que l'officier municipal dont il occupait la place, faisait si dignement sur le champ de bataille les honneurs de la sienne. Cette sommation, qui fut pour Delattre le signal de la retraite, eût été comme un hommage spontanément rendu au courage des Banyulens, si les Espagnols n'avaient eu la faiblesse de se venger de l'héroïsme des enfants sur quelques vieillards qui avaient refusé d'abandonner leurs toits.

Les débris de cette glorieuse troupe ne voulurent plus rentrer dans leurs foyers souillés par la présence de l'ennemi; ils se répandirent dans l'armée où ils devinrent de précieux guides, jusqu'à l'époque, qui approchait, où il leur fut donné de se venger, et de recevoir la récompense d'un dévouement qui nous transporte aux plus beaux jours des temps antiques.

L'ennemi, avec plus de vigueur, eût pu investir immédiatement nos places de la côte; mais il se contenta de jeter dans les gorges de la Massane quelques troupes qui allèrent inquiéter un moment les communications entre Collioure et la plaine, pendant que 900 hommes d'infanterie et 500 chevaux qui, dès quatre heures du matin, s'étaient portés de Villalongue sur Palau, s'avançaient jusqu'à Argelès.

Ce poste était gardé par 800 hommes. A l'approche de l'ennemi, ils se divisèrent : les uns se portèrent à l'enceinte, les autres coururent s'enfermer dans une redoute élevée sur

Digitized by Google

une éminence en dehors du bourg. Cette redoute, après une résistance assez vigoureuse, fut abandonnée, et ses défenseurs furent ramassés par la cavalerie. Le bourg suivit l'exemple de la redoute. Les Espagnols y pénétrèrent, firent sauter un magasin à poudre établi dans une tour de l'enceinte, puis ils se retirèrent au camp de Villalongue avec 331 prisonniers et 3 drapeaux, sans plus songer à Argelès où nous renvoyâmes bientôt une petite garnison de 150 hommes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

RETOUR OFFENSIF SUR VILLALONGUE.

Conseil de guerre du 8 décembre. — Préparatifs de retraite. — Inaction de notre centre pendant la déroute du col de Banyuls. — Ordre insensé du comité de salut public. — Surprise du camp de Villalongue par les Français.

Cependant que faisait, en face du Boulou, en face de ce camp que l'ennemi dégarnissait pour nous accabler au col de Banyuls, notre division du centre?

Le lendemain de la déroute de Villalongue, le 8 décembre, un conseil de guerre s'était assemblé à Banyuls-les-Aspres, et il avait été décidé : « qu'on renoncerait pour quelque temps à toute attaque; qu'on retirerait l'artillerie engagée dans les retranchements pour la réunir en parc sous Banyuls, au bord de la grande route; enfin, que le quartier-général serait reporté à Perpignan. »

C'était un commencement de retraite. Elle était déjà bien compromise, surtout pour l'artillerie qui, presque entièrement démontée, en était réduite à suppléer au travail des chevaux par des compagnies *de traîneurs* attelés aux pièces. Mais il fallait donner à la division de Collioure, qui occupait encore la frontière en avant de Banyuls, le temps de se replier sur nos places de la côte. On attendit donc les événements de la gauche.

Le départ de Curten pour Espolla enlevait au camp du Boulou 6,000 hommes d'élite. C'était le moment ou jamais de chercher à réparer le désastre de Villalongue. Mais, accablé par son impuissance, Doppet, pendant qu'on écrasait son lieutenant, se bornait à recommander aux siens « *d'attendre ses ordres, de n'attaquer ni par principe de vanité, ni*

« comme pour l'éclipser, ou pour prouver qu'on pouvait se « passer de lui. »

On ne daigna pas même informer ce triste chef du désastre de son aile gauche, et ce furent encore des fuyards qui le lui apprirent. Il apprit presque en même temps la rentrée au Boulou de la colonne victorieuse de Curten, et une autre nouvelle qui dut lui donner le vertige : l'ordre de réduire son armée, y compris les garnisons, à 15,000 hommes, et de faire immédiatement partir tout le reste pour Toulon ! On répondit au comité : « Votre décret est désastreux, mais n'importe, nous avons une foi aveugle, nous obéirons. » Et la retraite fut immédiatement résolue.

Cet ordre insensé n'était point exécutable; toutefois, pris au sérieux par Doppet, il inspira à ce général une idée heureuse, celle de préluder à la retraite par un mouvement offensif sur Villalongue.

Cette idée de porter au-delà d'une rivière le centre d'une armée battue, et de lui faire assaillir des positions redoutables, la veille d'une retraite générale dont l'issue était fort problématique, cette idée audacieuse plut aux représentants; ils l'approuvèrent, mais ils se gardèrent bien d'en confier l'exécution à son auteur. Elle fut remise à d'Aoust qui, du reste, n'avait pas un instant cessé de remplir les fonctions dont on ne laissait que le vain titre à celui qu'on appelait général en chef. Cependant, comme la présence de celui-ci aurait pu gêner, on lui donna, pour l'éloigner, une petite colonne à la tête de laquelle il devait aller à Elne passer le Tech, et attendre là que son lieutenant l'autorisât, par des signaux convenus, à se rabattre du côté de Villalongue.

DEUXIÈME COMBAT DE VILLALONGUE. — D'Aoust se mit en marche le 18, à dix heures du soir. Il avait avec lui 2,000 hommes d'infanterie et 115 chevaux. Le Tech n'étant point guéable pour les gens de pied, les cavaliers prirent les fantassins en croupe, une centaine de chevaux ou mulets leur vinrent en aide, et, à cinq heures du matin, le passage était effectué.

D'Aoust alors forma deux colonnes qui devaient prendre,

Digitized by Google

l'une au-dessus, l'autre au-dessous de Villalongue, et attaquer, la première, aux ordres de Laterrade, les batteries supérieures du penchant des Albères, qui couvraient les abords de Montesquiou; la seconde, général Sauret, notre ancien camp dont l'ennemi avait considérablement augmenté les retranchements.

L'avant-garde de Laterrade, commandée par le brave capitaine Lannes, du 2e bataillon du Gers, donna la première; elle culbuta successivement trois avant-postes, et, soutenue bientôt par la colonne qu'elle précédait, se mit en devoir d'attaquer les retranchements espagnols. Mais Laterrade, après deux tentatives inutiles, que signalèrent cependant des traits de la plus éclatante bravoure, rebuté par l'âpreté du terrain et par une artillerie formidable qu'il ne pouvait contre-battre, dut se borner à empêcher l'ennemi qu'il avait en face de contrarier l'attaque de notre colonne de droite.

Celle-ci, dirigée par d'Aoust en personne, marchait sur l'ancien camp français que les Espagnols avaient ouvert du côté de Montesquiou, comptant là sur les feux de leur seconde ligne et sur l'escarpement du terrain. Attaquée de front par les grenadiers du régiment de Champagne, la partie inférieure du camp (la pointe de la butte de la plaine) fut d'abord emportée, mais comme elle était soumise aux feux de la partie haute, nous ne pûmes nous y maintenir. Ce fut alors que deux officiers supérieurs, déjà célèbres par leur bravoure, les chefs de brigade Guieu et Banel, se jetant à la tête de 200 hommes d'élite, coururent gagner, par un détour, la gorge des retranchements. Aborder cette gorge et l'enlever fut l'affaire de quelques minutes. Un moment après, le camp, envahi de toutes parts, était à nous. Les défenseurs, Portugais la plupart, eurent la faiblesse de jeter leurs armes et, suivant nos rapports, de recourir à de honteuses supplications, de tomber aux genoux des vainqueurs. Ceux-ci furent impitoyables : ils ne firent que 63 prisonniers et passèrent le reste, 500 hommes, dit-on, par les armes. Quinze pièces de canon, que les Portugais n'avaient pas eu le temps d'enclouer, venaient de tomber aux mains de nos soldats; ils s'en servi-

rent pour disperser la cavalerie espagnole qui accourait un peu tard au secours des siens.

Cependant, comme le camp du Boulou, que cette brusque attaque avait d'abord déconcerté, s'ébranlait enfin pour secourir Villalongue, d'Aoust, qui avait atteint son but, car il avait assez fait pour relever le moral de ses soldats, jugea prudent de ne pas pousser plus loin ses avantages. Il envoya chercher le renfort de chevaux et mulets qui lui avait servi à passer le Tech, fit atteler et emmener 19 bouches à feu (1) et abandonna le reste de ses prises à nos soldats qui, pieds nus la plupart et les vêtements en lambeaux, se partagèrent avec joie 5,000 paires de souliers et la toile de quelques centaines de tentes; puis il exécuta sa retraite en bon ordre. A deux heures de l'après-midi, il avait repassé le Tech sans être inquiété et avec une perte presque insignifiante, 4 morts et 55 blessés.

Sur ces entrefaites, Doppet, en observation à la hauteur d'Elne, passait et repassait le Tech, attendant avec impatience les signaux de d'Aoust. Enfin, las d'attendre et n'entendant plus le bruit du combat, il se replia sur le quartier-général où il reçut les excuses de son subordonné qui, allégua-t-il, avait perdu au commencement de l'action les fusées destinées à servir de signal.

Cette humiliation fut la dernière : succombant à la peine et à une fièvre ardente, ce fantôme de général en chef se fit, le soir même, transporter à Perpignan. Il venait d'être atteint par l'épidémie qui, dans cette désastreuse fin de campagne, devait nous enlever 10,000 hommes, 4 officiers généraux et le commissaire ordonnateur en chef.

Cette journée fut une éclaircie au milieu d'une longue suite de mauvais jours. Elle rendit un peu de vigueur à nos malheureux soldats et leur donna la force de supporter les funestes nouvelles du lendemain.

(1) Seize pièces de canon, deux obusiers et deux mortiers. Ces bouches à feu, par lesquelles on avait remplacé celles qui nous avaient été enlevées le 17, étaient toutes neuves.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

PRISE DE NOS PLACES DE LA COTE.

Description de St-Elme ; — de Port-Vendres ; — de Collioure ; — Camp de la Justice. — Dispositions de la défense ;—de l'attaque. — Combat et prise de Port-Vendres.—Trahison du fort St-Elme. —Collioure abandonné capitule. — Mort du représentant Fabre.

Saint-Elme, petit fort étoilé, tout-à-fait à l'abri d'une attaque de vive force, s'élève sur le penchant vers la mer de la croupe du contre-fort qui sépare les bassins de Port-Vendres et de Collioure. Il plonge les deux ports à une distance et sous une inclinaison que le canon peut atteindre sans peine. C'est la clef de la position.

Port-Vendres, assis au pied de l'arête de Biarre, entièrement ouvert du côté de la campagne, possède à peine les batteries suffisantes pour défendre l'entrée de son port.

Collioure est fermé et pourvu d'ouvrages extérieurs. Sa fortification consiste en une enceinte bastionnée, reliant deux forts situés au bord de la mer et aux deux extrémités de la ville : le Château et le Miradoux. Le Château, construction du moyen âge, touche au port. Le Miradoux, d'un tracé moderne, s'élève sur une éminence déjà détachée de la place, dominant la plage, mais immédiatement plongée par les hauteurs de las Forcas, qu'éclairent deux redoutes en maçonnerie et une tour. De là jusqu'au puig Oriol, une série de retranchements de campagne couronnait les hauteurs. L'ensemble de ces ouvrages, permanents et passagers, composait le camp *de la Justice*, qui avait été établi au début des hostilités pour faire face à la plaine envahie (1).

(1) Une des principales raisons qui déterminèrent Ricardos à déboucher sur

Cette ligne de hauteurs qui, du pla de las Forcas, va en montant par le puig Oriol jusqu'au puig de las Daines, pour redescendre par le puig Lagrange jusqu'à la pointe de Biarre, figure une enceinte demi-circulaire de montagnes qui embrasse à la fois Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. Elle se divisait naturellement, au point de vue de la défense, en trois parties distinctes : 1° la partie occidentale, de la mer au puig Oriol, que bordait et gardait le camp de la Justice; 2° la partie intermédiaire, d'Oriol à las Daines, qu'on avait considérée comme suffisamment protégée par son âpreté même; 3° la partie orientale, de las Daines à la Vigie, qui forme l'arête de Biarre sur laquelle s'étaient retirés les débris de notre division culbutée au col de Banyuls.

Cette arête, vive, échancrée seulement par trois petits cols, et bordée d'escarpements, constituait une ligne de défense assez solide en elle-même; malheureusement elle pouvait être tournée par sa droite, c'est-à-dire par la forte dépression qui s'ouvre entre les puigs de Lagrange et de las Daines. Le premier soin de Delattre devait donc être de rétablir l'équilibre en fortifiant sa droite. Mais il ne s'était préoccupé que de sa gauche qui couvrait immédiatement Port-Vendres, quartier-général de Fabre. Ainsi, le protégé du représentant (qui du reste ne cessait, depuis quelques jours, d'offrir sa démission), n'avait mis de soin qu'à organiser la défense de l'arête de Biarre. Là, des retranchements en pierre sèche (qui subsistent encore en partie), barraient les trois passages; un parapet continu se développait le long des crêtes; une grande redoute occupait la pointe vers la mer; et le tout, bien garni d'artillerie, était confié aux meilleures troupes disponibles, à trois bataillons de l'Ariége, du Montblanc et du 70e régiment. Au contraire, la trouée dangereuse, la percée (appelée par extension col de Mollo) entre las Daines et le puig Lagrange, en un mot, le point essentiel à garder était abandonné à deux faibles bataillons de masse déployés en travers du col, derrière un mince retranchement, ou entassés

nos places maritimes par le col de Banyuls, au lieu de les aborder directement, fut la crainte de se heurter au camp de la Justice.

Digitized by Google

sur le puig Lagrange, dans une redoute sans consistance.

Toutefois, les Espagnols semblaient disposés à aborder notre ligne directement, par les chemins ordinaires de Banyuls à Port-Vendres; et peut-être qu'ici, comme en tant d'autres circonstances, le vice de nos malheureuses dispositions leur aurait échappé, sans la perfide clairvoyance des émigrés dont la haine vigilante avait sans cesse les yeux ouverts sur nos fautes. Un de ces cruels ennemis, du nom de Pons, ancien ingénieur attaché à la place de Perpignan, connaissant parfaitement ce pays qui était le sien, signala à Ricardos le point vulnérable de notre ligne de défense et le détermina à porter son principal effort sur le col de Mollo.

COMBAT ET PRISE DE PORT-VENDRES. — Le général La Cuesta fut chargé de l'exécution de ce plan. Il divisa ses forces en quatre colonnes : les trois premières pour aborder la crête, la quatrième pour assaillir le col. Puis il descendit des hauteurs de Banyuls-sur-Mer, et le 20 décembre, à 8 heures du matin, il débouchait en face de nos positions.

La Cuesta trouva les Français rangés en bataille derrière leurs retranchements, avec trois bataillons déployés en dehors, deux en avant de leur gauche, le troisième en avant de leur droite. Son premier mouvement fut de rejeter ce dernier sur les deux autres, afin de découvrir le col; et il refoula toute cette avant-garde du côté de la mer. L'attaque parut ainsi peser de ce dernier côté. Delattre, qui, loin d'être sur ses gardes, se disposait, en ce moment même, à quitter sa division et à partir pour Perpignan (1), tant il jugeait sa position désespérée, Delattre, arrivant à la hâte sur le champ de bataille, surpris, donna dans le piége : il attira vers sa gauche de nouvelles forces. Ce renfort acheva de décider l'avantage que lui donnait déjà, sur ce point, l'escarpement des revers, ses retranchements, et la bonne position de son artillerie ;

(1) « La veille du 30 frimaire (20 décembre) je demandai à Fabre, dit Delattre dans ses Mémoires, de m'accorder enfin une démission que je sollicitais depuis quelque temps, et il convient que je partirais pour Mont-Louis. Le lendemain, je devais me rendre à Perpignan, etc... »

succès d'une heure qui, naturellement, ne fit qu'entretenir ses illusions.

Cependant le général Castrillo, qui commandait la gauche des Espagnols, s'avance au pas de charge sur le col de Mollo, renverse du premier choc les deux bataillons de masse qui le barraient, franchit le défilé et replie notre droite sur notre centre. Celui-ci, qui recevait déjà en face le choc de la colonne Solano, découvert en flanc, pressé de toutes parts, cède à son tour. La gauche seule, malgré les feux d'une petite flottille qui la prend à revers, continue à se maintenir; mais sa résistance, loin de rétablir le combat, compromet par son succès même la retraite devenue déjà inévitable, qui pouvait encore se faire avec ordre, et que quelques minutes perdues allaient changer en déroute. En effet, la réserve espagnole, tombant alors sur cette gauche, s'empare de quelques pièces avancées qui regardaient les anses Paullics, les tourne contre la redoute de la pointe de Biarre dont le représentant Fabre maintenait encore les défenseurs, et fait, d'une première décharge, sauter le magasin de cette redoute et les servants de sa batterie. Ce fut le coup de grâce. La retraite alors se fit pêle-mêle dans le bassin de Port-Vendres, et devint bientôt une débandale générale.

La Cuesta, avec une vivacité peu ordinaire aux généraux espagnols, confie à sa gauche la garde des positions qu'il vient d'enlever; puis il pousse son centre, le général Solano, sur Saint-Elme, et sa droite sur les rochers qui plongent Port-Vendres. Ces deux places avaient été prises par les fuyards pour point de ralliement; mais Saint-Elme fermait sa porte, et Port-Vendres, enveloppé de toutes parts, écrasé des hauteurs, et directement abordé par un détachement qui avait contourné la falaise pour assaillir les batteries de la côte, Port-Vendres succombait, malgré les efforts désespérés de quelques braves qui, réfugiés avec Fabre dans le chétif réduit de la presqu'île, essayaient en vain de retarder de quelques minutes les progrès des assaillants.

La foule alors se précipite à travers les rochers et reflue vers Collioure dont elle encombre bientôt les abords. Les

Digitized by Google

moins démoralisés s'arrêtent sous ses murs et s'entassent dans son faubourg; les autres s'enfuient jusqu'au camp de la Justice.

TRAHISON DE SAINT-ELME. — Cependant Saint-Elme paraissant faire bonne contenance, on veut s'en faire un dernier point d'appui. La municipalité de Collioure d'un côté, Delattre et Ramel de l'autre, ramènent les fuyards dans le faubourg. On reprend courage, on se rallie, la charge bat et l'on escalade le rocher de Saint-Elme. Quelques boulets partis des remparts viennent effleurer les rangs, mais on croit à une méprise et l'on continuait à avancer, quand tout à coup la mitraille dénonce une infâme trahison : les Espagnols étaient maîtres du fort. En un clin-d'œil nos soldats se dispersent dans le plus affreux désordre. Alors tout Saint-Elme tonne sur Collioure.

PRISE DE COLLIOURE. — A cette dernière épreuve, la ville, la garnison, sont saisies d'effroi : on enfonce les portes, on s'enfuit vers le camp; en sorte que cette malheureuse place, dont une partie de la population arbore déjà le drapeau blanc, n'a plus bientôt pour défenseurs qu'une poignée de soldats consternés, quelques officiers inconnus, et cinq intrépides conseillers municipaux dont les noms méritent d'être conservés : Comes, maire de la commune, le procureur Bernède, Py, Colom et Nomdedeu.

Ardemment secondé par ces braves citoyens, le gouverneur Manneville essaye de sauver le château. Mais c'est en vain qu'il épuise près de ceux qui l'entourent, prières, menaces, supplications; ses efforts désespérés n'aboutissent qu'à retenir dans les chemins couverts une soixantaine d'hommes; encore, quelques instants après, les palissades sont forcées et tout a disparu. Il restait une lueur d'espoir : des commissaires de la commune étaient partis pour le camp, chercher du secours. Mais ils reviennent bientôt, rapportant « qu'ils « ont trouvé sur les hauteurs de la Justice, à une demi-lieue « du champ de bataille, Delattre immobile, muet, comme « glacé de stupeur, contemplant, appuyé sur son sabre, le « désastre de ses troupes; qu'il est resté sourd à leurs exhor-

« tations; qu'au surplus, c'est à peine s'il a conservé 600 hom-
« mes (1). » Tout était donc perdu, et il ne pouvait plus être question que de capituler.

A quatre heures et demie du soir, arrive une première sommation; Manneville la repousse. La nuit survient. Groupés

(1) Voici quelques fragments du Mémoire justificatif (imprimé) que Delattre écrivit à la Conciergerie, quelques jours avant son jugement et son supplice. Nous en avons extrait tout ce qui tend à justifier personnellement l'infortuné général, qui fut plus à plaindre encore qu'à blâmer.

« Je disposais tout pour mon départ, lorsque le citoyen Siméon Py, officier municipal, vint m'annoncer qu'il avait entendu tirer le canon du fort Biarre. La même chose me fut confirmée par mon domestique... Je partis quelques instants après... et après des ordres donnés... j'arrivai sur le plateau de Port-Vendres vers 8 h. 3/4. Je m'aperçois bientôt du désordre qui commençait à régner... Pour arrêter les fuyards, je fis fermer les grilles du passage, mais elles furent bientôt forcées. Je me portai alors en dehors, je fis barrer le chemin, je forçai tous les volontaires armés à monter vers St-Elme; je m'y portai moi-même; j'y trouvai le général Ramel accablé de fatigues.

« Nous fîmes, Ramel et moi, de longs et pénibles efforts pour rallier les volontaires. Nous ralliâmes quelques détachements, nous les rangeâmes en bataille le long des retranchements naturels qui se prolongent jusqu'au fort St-Elme. Je recommandai au général Ramel, qui avait repris ses forces, de se porter vers le fort, d'y faire entrer des troupes pour occuper les palissades. Je laissai le commandement des autres détachements aux chefs de brigade Léra et Rampon, et je me portai sur le chemin de Collioure pour arrêter les fuyards. Ils étaient déjà, en grande partie, au delà de cette ville. Je fis barrer la route par quelques gendarmes et un détachement de piquiers, mais ils fuyaient par les hauteurs. Je revins avec une centaine d'hommes armés; nous nous avançâmes près des barrières de Port-Vendres; mais une grêle de balles partant des hauteurs nous obligea à nous replier sur celles du Moulin qui défendent l'approche de Collioure. Je vins prendre un nouveau renfort que je conduisis de la même manière. C'est dans cette marche que j'eus mon cheval blessé. Obligé de courir à pied, j'engageai tous ceux que je rencontrai avec des armes, à se porter sur les hauteurs, mais la déroute fut complète. Je me portai alors sur le plateau du camp retranché où j'apercevais beaucoup de volontaires; j'y fis conduire les autres. Je les disposais par détachements qui se débandaient presque aussitôt, lorsque le maire de Collioure, accompagné de trois officiers municipaux, me joignit en me disant : « Général, ralliez-vous les troupes ?—Que fais-je donc ? lui répondis-je »... Ils m'aidèrent à rallier les plus éloignés et je m'avançai avec une centaine d'hommes vers le plateau dominant Collioure, où je les fis mettre en bataille en face de l'ennemi, et j'ordonnai un feu de file qui mit l'épouvante parmi l'Espagnol qui était déjà en grand nombre dans le faubourg... Je conduisis la colonne jusqu'au delà du Moulin; je la remis sous les ordres du général Ramel; je vins prendre une nouvelle colonne et je la conduisis vers le fort St-Elme... »

Après le récit de la trahison de St-Elme, Delattre reprend :

« Je me portai vers le plateau du camp retranché où je fis placer, le long des palissades, les cinq ou six cents volontaires qui s'y trouvaient. Il était 5 heures du soir. J'appris que trois officiers espagnols demandaient une entre-

Digitized by Google

autour de Saint-Elme, les Espagnols envoient deux nouveaux parlementaires annoncer que la ville va être réduite en cendres, si elle ne capitule sur-le-champ. Et, pour appuyer ces menaces incendiaires, trois bataillons, précédés de torches enflammées, descendent la montagne et s'approchent des remparts. Ce lugubre appareil redouble l'épouvante. Les bruits de trahison remplissent l'air : les défenseurs des forts ont trahi, dit-on, et encloué leurs pièces! Delattre est en fuite! dix bâtiments de guerre, qui croisent devant le port, vont foudroyer la ville! Les parlementaires se succèdent toute la nuit. Enfin Manneville, débordé, fait répondre à Solano qu'il peut venir, que la garnison a déserté, mais qu'il trouvera les officiers à leur poste. Douze officiers, en effet, étaient restés au château, avec pareil nombre de piquiers et cinq artilleurs.

La commune, dont l'admirable fermeté ne s'était pas un instant démentie (1), courut au rempart de la rade, tirer, en signe de protestation, sur les Espagnols entassés dans le faubourg, les derniers coups de fusil; puis elle se jeta dans une barque avec son drapeau, et gagna Perpignan où s'était déjà réfugiée, en longeant la côte, une partie des fuyards. Le reste courait vers Elne qui allait devenir son centre de ralliement.

vue... J'ordonne de les faire conduire près de moi (au Fort-Carré.) Aussitôt que la municipalité et le conseil de la commune furent entrés, je demandai à un officier de s'expliquer. »

Suit le récit de l'entrevue qui n'eut aucun résultat. Delattre continue :

« Vers dix heures du soir, Léra et Borelly me rapportent que nous n'avions plus au camp qu'environ 200 hommes, etc., et je vis avec douleur qu'il fallait faire une retraite précipitée. »

« Sur les 11 heures, nous nous mîmes en route pour Argelès. Je fis rassembler la garnison qui était d'environ 150 hommes. Nous arrivâmes, non sans peine, à Elne, sur les 3 heures du matin. Nous entendîmes, pendant la marche, un coup de canon que nous apprîmes être le signal de l'entrée des Espagnols à Collioure. »

(1) En tête de ces braves, il faut citer le maire Vincent Comes et François Py de Cosprons. Ce dernier, qui, quelques jours auparavant, malade, avait quitté son lit pour aller, avec soixante habitants de son hameau, ses parents ou ses serviteurs, se poster au col Formigou où il fit bientôt reculer 1,500 Espagnols, Py n'ayant pas voulu fuir après la chute de Collioure, alla s'enterrer dans les cavernes de ses terres. Dénoncé par une de ses parentes, il fut découvert, et mourut en captivité, victime d'odieux traitements et martyr de son patriotisme.

Digitized by Google

Le puig Oriol fut le dernier point évacué, et les derniers coups de canon y furent tirés, chargés de cailloux, par le capitaine Maraudel. Les braves auxquels était confié ce poste, fidèles au glorieux souvenir qu'il rappelait, passèrent la nuit cernés de toutes parts par l'armée espagnole; et ce ne fut qu'à cinq heures du matin, quand le jour allait trahir leur petit nombre, qu'ils profitèrent des dernières ombres du crépuscule pour se retirer.

Quelques heures après, les Espagnols prenaient possession de Collioure et de ses forts. Ils y trouvèrent 88 bouches à feu, des magasins qui abondaient en approvisionnements de toutes sortes, un hôpital complet et quelques bâtiments mouillés dans le port et chargés de farine.

Le faible Delattre fut envoyé à Paris acquitter le fatal tribut des généraux malheureux (1). Son chef d'état-major, l'adjudant-général Ramel (2), eut aussi la tête tranchée, avec cette différence pourtant, qu'il fallut reconstituer trois fois le conseil de guerre chargé de le condamner à mort, et que son supplice dut être dérobé à l'indignation de ses soldats et consommé à l'écart. Ces infortunés payèrent pour l'infâme Dufaux, cet aventurier, ce maître de danse, ce gendarme ignominieusement chassé de son corps, à qui l'on avait confié Saint-Elme et qui l'avait vendu (3). Il échappa au supplice

(1) Le 2 nivôse (22 décembre), je réclamai auprès du général espagnol mes papiers qu'on avait laissés à Collioure et dont on ne me rapporta que quelques feuilles. Le 3, je fus mis en état d'arrestation par le comité de surveillance départemental, séant à Perpignan; les scellés furent mis sur mes papiers; le 8, on m'annonçait une prompte liberté, lorsqu'on vint me signifier l'arrêté qui me traduisait au tribunal révolutionnaire. Mes papiers furent inventoriés dans la journée et je demandai à partir dès le lendemain. J'arrivai enfin à Paris, le 25, et je fus conduit à la Conciergerie où je suis détenu. (*Delattre à ses concitoyens :* titre de son mémoire justificatif.)

(2) Ramel, frère aîné du général qui fut assassiné à Toulouse, était un jeune homme de 32 ans, ex-constituant modéré. Il était poursuivi par la haine de Jean-Bon St-André dont il avait été le concurrent aux élections. Cette haine causa, dit-on, sa perte.

(3) Ce marché fut nié par les Espagnols, mais personne, en France, ne le révoqua en doute. L'émigré Pons paraît en avoir été l'entremetteur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reste de ce dernier (archives du dépôt de la guerre) une lettre écrite d'Argelès, en date du 4 juin et adressée au gouverneur de Collioure Valette, lettre qui offrait à celui-ci 50 à 60 mille francs pour le fort St-Elme. Il paraît qu'il fut vendu beaucoup plus cher, et l'on parla de trois millions.

Digitized by Google

des traîtres en passant à l'ennemi, mais un décret national voua sa mémoire à l'exécration publique.

Parmi les 150 morts que nous laissions sur le terrain, on retrouva, non loin de Port-Vendres et quelques jours après la bataille, un cadavre dont la tête était percée d'une balle et le tronc haché de coups de sabre : c'était le corps du représentant Fabre qui avait noblement expié ses fautes par une mort glorieuse au milieu de la mêlée (1). Sa mémoire fut traitée par les siens comme ses restes mortels par l'ennemi. En effet, ainsi qu'on pouvait le prévoir, les autres coupables, ceux qui, par leurs basses adulations, avaient tant contribué à exalter la tête volcanique du fougueux proconsul, rejetèrent à l'envi sur ce muet cadavre toutes les causes de nos malheurs. Nous ne voulons point réhabiliter les actes de cette fiévreuse dictature à laquelle, Dieu merci, nous n'avons point épargné notre blâme. Mais, en présence de l'acharnement honteux de ces posthumes accusateurs, l'histoire n'a-t-elle pas le droit d'émettre quelques doutes sur l'équité de la part faite à cette mémoire si lâchement surchargée d'outrages? *Il y a de grands coupables,* se hâtait d'écrire au comité, sous la première impression de ce désastre, un représentant qui cependant n'avait rien à reprocher à son collègue : *on ne sait ce qu'est devenu Fabre!* Ce fut la seule calomnie que le mort put démentir.

(1) Fabre fut le premier conventionnel qui eut l'honneur de mourir les armes à la main pour la république. Le 23 nivôse suivant, Robespierre, au nom du comité de salut public, prononça son éloge funèbre à la Convention qui décerna les honneurs du Panthéon à ce *représentant fidèle à la cause du peuple et mort en combattant pour la patrie.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

RETRAITE DE NOTRE CENTRE SOUS PERPIGNAN.

Le commandant de notre division du centre, d'Aoust est nommé, pour la quatrième fois, général en chef par intérim. —Evacuation de l'artillerie et diversion. — La retraite sous Perpignan commence.—Dernier combat.— Nos troupes se retirent au camp de l'Union.

Au départ de Doppet, le 19, d'Aoust avait repris officiellement et pour la quatrième fois le titre de général en chef. C'était bien, au reste, à lui que revenait de droit la tâche désespérante de clore une campagne aux malheurs de laquelle il avait, par ses faiblesses et ses fautes, si largement participé. Il allait bientôt fermer aussi la marche funèbre de cette longue suite de généraux, ses infortunés compagnons d'armes, qui déjà se pressaient sur la route de l'échafaud.

Le 20, à la pointe du jour, il fit commencer l'évacuation sous Perpignan de la grosse artillerie.

Dans le cours de la matinée, pendant que la Cuesta refoulait la division Delattre dans le bassin de Port-Vendres, il essaya, du côté de Saint-Genis, une sorte de diversion qui n'eut aucun résultat.

Il fut un peu plus heureux dans la soirée, quand, les fuyards de Collioure commençant à s'écouler le long de la mer sur Perpignan, il lança les hussards de Berchini sur quelques escadrons espagnols qui hasardaient une pointe vers le gué d'Ortaffa et qui furent ainsi vigoureusement ramenés.

Le 21, à une heure après minuit, la division prit subitement les armes et se déploya en bataille dans ses lignes: elle venait d'apprendre le dénouement des désastres de la côte. Il n'y avait plus un moment à perdre : le Boulou s'ébranlait, les vainqueurs de Collioure se montraient du côté d'Argelès;

Digitized by Google

en un mot, tout annonçait que l'ennemi allait nous pousser la baïonnette dans les reins, nous déborder. Immédiatement donc, les derniers ordres furent donnés pour commencer la retraite. Mais nous n'avions pas encore fait un mouvement, que nous étions assaillis de toutes parts : au centre, par 6,000 hommes aux ordres de las Amarillas; à droite, par la division portugaise; à gauche, par la cavalerie espagnole qui traversait le Tech à Brouilla et courait barrer la route au passage du Rear.

Peu s'en fallut que cette brusque attaque n'achevât d'anéantir les débris de notre malheureuse armée. Bientôt, en effet, Sauret devant le pla del Rey, Laterrade vers la grande route, perdaient deux batteries d'avant-garde; notre gauche, vivement pressée, était dans la plus grande confusion; et la terreur s'emparant de nos jeunes soldats, des bataillons entiers allaient, à la débandade, donner tête baissée au milieu des escadrons espagnols qui avaient tourné sur nos derrières par Saint-Jean-de-la-Seille et interceptaient la grande route. Mais la vigoureuse résistance de Pérignon autour de Saint-Luc ayant tout à coup paralysé l'élan des Portugais, Ricardos, toujours prompt à s'alarmer, envoya à las Amarillas l'ordre de faire halte.

Ce temps d'arrêt, brusquement communiqué à toute la ligne ennemie, nous sauva, car il permit à nos généraux de reprendre l'offensive : à Pérignon d'abord vers Saint-Luc, puis à Sauret au centre, et bientôt à Laterrade qui formait notre aile gauche. L'Espagnol, d'ailleurs, rétablissait lui-même nos affaires, en laissant ses escadrons, massés sur la grande route vers les hauteurs du Rear, refouler et nous renvoyer nos bataillons en fuite par cette ligne. Ce fut ainsi, en effet, que Sauret et Laterrade se trouvèrent bientôt assez forts pour ressaisir leurs positions perdues. Le général Bethencourt fit le reste avec les hussards de Berchini : par des prodiges de valeur, il parvint à dégager la route de Perpignan et à balayer les abords du Rear; en sorte que, vers 4 heures du soir, nous pûmes commencer notre retraite. Elle continua en bon ordre, sous la protection du général Pérignon qui

formait l'arrière-garde. Enfin, à 7 heures, toute la division d'Aoust, moins 500 hommes tués ou hors de combat, 200 prisonniers et 23 pièces de canon qu'elle laissait sur le champ de bataille, s'entassait pêle-mêle dans le camp de l'Union, avec les débris que Delattre y jetait d'un autre côté.

En effet, Delattre, après s'être retiré, dans la nuit précédente, avec 300 hommes environ, sur Argelès, puis sur Elne, avait fini par recueillir 3,000 fuyards, lesquels il était ensuite parvenu, non sans peine ni péril, en réglant sa retraite sur celle de notre centre, à ramener au camp de l'Union.

Le lendemain, on attendait, sous les murs que ce camp rempli de fuyards ne pouvait plus défendre, les Espagnols victorieux. Il était si naturel, en effet, de penser qu'ils allaient couronner la campagne par le siége de notre dernier point de refuge, d'une place consternée, aux abois! Mais une nouvelle qui arriva sur ces entrefaites, la reprise de Toulon, sauva Perpignan.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

CONCLUSION.

Adresse de la Convention à l'armée des Pyrénées orientales. — Gloire de cette armée vaincue. — Des représentants du peuple dans nos armées révolutionnaires. — Leur rôle aux Pyrénées orientales. — Comment les Espagnols entendaient la guerre d'invasion. — Comment la défensive fut par nous comprise. — Ce qui ressort de l'étude de cette première campagne.

C'était au moment où la reprise de Toulon soulevait dans toute la France des transports de joie et d'espérance, que se terminait ainsi, par un enchaînement de revers, la désastreuse campagne que nous venons de raconter. Seule des quatorze armées qui avaient soutenu cette lutte gigantesque de 1793, l'armée des Pyrénées orientales se retirait vaincue. Aussi eut-elle à subir le châtiment, alors si redouté, du blâme national, une adresse flétrissante de la Convention :

« L'esclave espagnol et l'Anglais, en fuyant nos rivages, por-
« tent la honte sur les mers; et vous, au pied de rochers inac-
« cessibles, vous fuyez devant les ignares soldats du tyran de
« Madrid! Vous laisserez donc les Pyrénées sans gloire, au
« milieu des succès qui couronnent nos armes! »

Non, elles n'étaient pas sans gloire, les Pyrénées, et nos malheureux soldats auraient pu relever la tête, et, à ces maîtres si durs pour leur infortune, montrer la trace de leur sang sur tous les points du sol envahi. « Vous nous avez délaissés, avaient-ils encore le droit de leur répondre, et quand, importunés par nos cris de détresse, vous sembliez nous prendre en commisération, les hommes envoyés par vous pour sonder nos plaies, que nous apportaient-ils? L'anarchie! l'anarchie qui engloutissait tous nos efforts; l'anarchie qui, du commandement en chef, avait fait une proie incessamment disputée et douze fois prise et reprise en neuf mois! Car il

Digitized by Google

excitait encore la brigue et l'envie, le sinistre héritage de ces chefs d'un jour que vos agents officiels ne se fatiguaient pas de livrer au tribunal révolutionnaire, ou qu'ils faisaient décapiter au milieu des camps, sous les yeux des soldats, et, pour combler la flétrissure, par la femme du bourreau ! »

La constance, la ténacité dans les revers, ont aussi leur gloire, et jamais ces vertus, si souvent contestées à notre nation, ne se révélèrent avec autant d'ensemble et de grandeur, que dans ce douloureux épisode de nos guerres républicaines.

Abandonnés à eux-mêmes au milieu des angoisses d'une invasion contre laquelle le gouvernement n'avait rien su préparer, nos populations méridionales avaient su, elles, tirer de leurs entrailles une armée qui, à force de sacrifices, avait fini par combler le gouffre; car, après tout, l'invasion espagnole restait enchaînée au pied des Pyrénées.

Gloire donc à ces indomptables vaincus qui, terrassés sans cesse, se relevaient toujours; à ces généreux fanatiques dont la foi aveugle demeura inébranlable sous les coups les plus accablants, et qui, pour leur sainte cause, surent braver ce qui est plus difficile que la mort, la honte des défaites, l'humiliation continue du drapeau!

DES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE AUX ARMÉES. — Des chefs ou des soldats, il serait difficile de dire quels furent ceux qui supportèrent avec le plus d'abnégation le poids de cette terrible campagne. Mais ce qu'on peut hardiment affirmer, c'est qu'en tête de ceux qui acceptèrent sans détour la responsabilité la plus effrayante, qui coururent au devant d'elle, apparaissent les représentants du peuple.

La présence de ces hommes aux premiers rangs de nos armées révolutionnaires, a soulevé une réprobation à peu près unanime. Mais sur cette question encore brûlante, l'impartial jugement de l'histoire a-t-il prononcé son dernier mot?

Quel spectacle offraient alors nos armées? D'une part, des chefs, ou improvisés et encore sans poids, ou violemment arrachés aux sévères et jalouses habitudes de toute leur

Digitized by Google

vie, pleins des regrets du passé, sans confiance dans l'avenir, éperdus enfin, comme des pilotes surpris par la tempête dans des parages inconnus ; de l'autre, des masses confuses, impatientes, qui venaient chaque jour, recrues de la veille, agiter dans nos camps les idées subversives d'une société dont tous les liens étaient rompus. Le moyen de coordonner de tels éléments? de faire, du jour au lendemain, dans ces camps où trônait l'anarchie, prédominer la voix de l'autorité, de la discipline? La voix seule de la passion était à la hauteur du tumulte, et seule encore, l'épreuve d'une longue année de revers pouvait démontrer l'impuissance de l'enthousiasme sans la discipline. Mais enfin, pour traverser ces premiers et inévitables moments de confusion, l'enthousiasme était, à défaut de discipline, la seule langue que comprenait la foule ; et cette parole inconnue à nos hommes de guerre, c'était à d'autres, c'était aux législateurs de la religion nouvelle, de l'annoncer.

Cette tâche fut, en effet, une de celles qu'accomplirent les représentants que la Convention envoya aux armées, y porter son souffle et sa toute-puissance.

L'histoire a relevé avec justice, quoique avec amertume, les incontestables maux causés par ces mandataires d'un pouvoir sans frein, comme il était sans précédent. Ces maux, dont la cause était saisissante et les effets terribles, ont frappé tous les yeux, ont laissé des impressions ineffaçables, ont fondé les premiers arrêts de l'opinion. Mais le bien qui s'est placé à côté du mal, le bien qui, par sa nature, est toujours moins retentissant; ces mille ébauches d'organisation desquelles seules pouvaient sortir ce que, même dans les temps de calme, on n'improvise jamais, l'ordre et la lumière; les prodiges accomplis pour créer et entretenir quatorze armées ; ce feu d'apôtre si ardemment propagé, dans une crise où la tiédeur était mortelle ; tous ces efforts si ingrats, qui laissent derrière eux si peu de traces, en a-t-on tenu compte aux représentants du peuple? En un mot, l'histoire, en compensation de l'éclat jeté par elle sur de grandes fautes, a-t-elle fait ressortir tous ces immenses travaux accomplis dans l'ombre

Digitized by Google

pour le salut commun, cette loi suprême dont il n'est guère permis, quand on en a accepté les bienfaits, de maudire les exigences souvent impitoyables.

LES REPRÉSENTANTS AUX PYRÉNÉES ORIENTALES. — C'est aux Pyrénées orientales, et pendant cette première campagne surtout, qu'il faut suivre, dans les camps, les délégués de la Convention. C'est, de tous ceux qu'on peut citer, l'exemple le plus propre à faire ressortir cette alternative de bien et de mal qui leur est imputable : exemple si frappant, qu'il saisit les contemporains eux-mêmes et fut invoqué le premier, quand, l'hiver étant venu suspendre les hostilités, la Convention, dans une discussion étincelante d'idées neuves, passa en revue les fautes de la campagne qui finissait, et les remèdes proposés pour celle qui allait s'ouvrir (1).

Aux Pyrénées, l'action gouvernementale pouvait-elle, sans un rouage intermédiaire, s'exercer active, incessante, en connaissance de cause? Non, séparée de la capitale par le Midi en feu, cette frontière lointaine échappait au centre d'action, et l'autorité souveraine devait s'y faire représenter.

Ceux qu'elle chargea de cette mission usèrent d'abord de leurs pouvoirs discrétionnaires pour improviser un noyau de résistance. Ce fut là leur gloire. Mais comment empêcher que l'ardeur qui dévorait ces hommes, dont l'exaltation n'avait d'égale que l'inexpérience, ne les emportât bientôt au delà du but de leur mission, but que la Convention, au milieu de ses orages, n'avait pas eu le temps de bien définir (2)?

Ils s'ingérèrent donc dans la conduite des opérations militaires. Quelques succès, dus à d'heureuses, mais fugitives inspirations, semblèrent d'abord justifier leur audace ; puis l'impéritie de la plupart de nos hommes spéciaux, la faiblesse ou l'insuffisance de leur caractère, allaient comme à souhait au-devant des illusions de ces étranges conducteurs d'armées. De là leurs déplorables écarts. Alors, le sang de 40,000 sol-

(1) Voir le rapport de Dubois-Crancé sur l'organisation de l'armée ; du même (13 frimaire) sur l'embrigadement ; de Barrère (6 frimaire) sur les opérations du comité de salut public dans la campagne de 1793.

(2) Voir la loi du 30 avril 1793.

Digitized by Google

dats, dont l'ardeur et l'enthousiasme ne calculaient point, fut sacrifié à la folle présomption de ces hommes qu'on vit, tour à tour administrateurs et généraux, s'arroger le droit de commander aux obstacles, aux éléments mêmes. Alors, l'imagination volcanique de Fabre enfanta ses désastreux projets ; alors, l'impatience révolutionnaire imagina la *guerre démocratique, l'irruption, l'arme blanche ;* et les hommes de savoir, d'expérience, cédèrent la place aux ignorants qui, n'ayant que leur foi, seuls espéraient encore ! Spectacle déchirant, mais rempli de hautes leçons pour qui, aux étincelles de ce chaos, sait entrevoir l'apparence d'une phase toute nouvelle dans l'art de la guerre, d'une révolution que précipitaient les extravagances mêmes de ces novateurs qui n'avaient point de passé ! C'est ainsi qu'il en est souvent dans les arts : lorsque les anciens maîtres se déconsidèrent, de la foule qui encombre un instant la lice déshonorée, s'élève quelque grande pensée qui fait la loi nouvelle.

CONDUITE DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE. — Cependant, si de ces chocs désordonnés jaillit à la fin, pour notre salut, la lumière d'un ordre nouveau, ce fut grâce à ce que nos adversaires se traînaient, eux, dans l'ornière d'une routine frappée d'impuissance. Les Espagnols n'avaient aucune habitude de la guerre d'invasion, et, comme leurs ancêtres aux seizième et dix-septième siècles, ils ne savaient que la guerre de postes, cette guerre où l'on combattait éternellement pour l'attaque et la défense d'une ligne, où l'on couvrait tout ce que l'on dépassait, où l'on regardait à faire un pas dans la crainte de se compromettre. Ricardos, toutefois, avait, en plusieurs circonstances, déployé des talents incontestables, mais accompagnés d'une lenteur si grande, qu'elle finit par impatienter même la cour indécise du timide Charles IV. Cette indolence tenait d'abord à la nature, aux 66 ans et à la santé délabrée du général, ensuite, murmuraient quelques officiers de son entourage, *aux idées philosophiques* qu'il avait puisées à notre école, idées qui, selon eux, inspiraient à leur chef de la méfiance pour ses propres forces, en même temps qu'une sorte de *respect singulier* pour ses adversaires. Ce respect, qui, sans

nul doute, devait contraster avec la présomptueuse confiance dont l'état-major de Ricardos donna depuis tant de témoignages malheureux, c'était tout simplement une certaine modération dont ce noble vieillard produisit, surtout dans ses succès, des preuves manifestes; modération qui lui était inspirée, nonobstant le sentiment national, par une juste appréciation de l'issue de la lutte engagée.

Quoi qu'il en soit, si les Espagnols commirent des fautes nombreuses, sur ce point nous ne laissâmes, en quelque sorte, échapper aucune occasion de surpasser nos adversaires. N'avions-nous pas, en effet, dès nos premiers pas, rejeté le principe même de la défensive qui convenait à ce théâtre, la guerre de montagne? Nous établir au centre des montagnes, sur le flanc et les derrières de l'ennemi ; choisir et fortifier successivement, à mesure qu'il avançait, une suite de bons postes, pour l'y provoquer et tenir sans cesse en échec sa ligne d'opération ; n'aller jamais, qu'en cas de nécessité absolue et après avoir épuisé la ressource des manœuvres, nous heurter à aucune position retranchée : c'est ce que nous avions à faire, et c'est précisément le contraire que nous fîmes.

En vain donc chercherait-on, soit d'une part, soit de l'autre, dans cette campagne, quelques-unes de ces grandes combinaisons dignes de servir de modèles pour une guerre à soutenir ou à engager aux Pyrénées orientales. Mais si les plans conçus, si les faits accomplis nous présentent, dans leur ensemble, plus de fautes à éviter que d'exemples à suivre, leurs détails n'en sont pas moins pleins d'enseignements du plus vif intérêt. Que de fois même ils embarrassent, ils désarment la critique, lorsqu'on les envisage de leur véritable point de vue, lorsqu'on se reporte aux indicibles péripéties de ces temps de tourmente et de confusion !

Nous venons d'assister à une lutte corps à corps, désordonnée, plus féconde en émotions dramatiques qu'en leçons de l'art. Maintenant, c'est une guerre que nous allons raconter.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1793.

Digitized by Google

ÉTATS DE SITUATION

de l'Armée des Pyrénées orientales

AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE LA CAMPAGNE

DE 1793.

Nota : Nous laissons ces *Etats de situation* sous leur forme irrégulière, afin de donner une idée plus exacte de l'état des choses.

1er MAI.

TROUPES ACTIVES.

Volontaires	8,500
Troupes de ligne	2,000
Gendarmes ou gardes nationaux à cheval	300
Total des troupes actives.	10,800

Pièces de canon 20

GARNISONS DE PLACES FORTES ET POSTES GARDÉS.

Perpignan	4,161
Collioure	1,753
Port-Vendres	1,259
Banyuls-sur-Mer	160
A reporter.	7,333

Digitized by Google

Report.	7,333
Bellegarde	1,045
Fort-les-Bains	344
Pratz de Mollo	252
Mont-Louis	1,986
Villefranche	230
Prades	17
Leucate	82
Total des troupes immobilisées.	10,289

GÉNÉRAUX DE DIVISION.

Schawembourg, Gimis, Grandpré, Mondredon.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.

Sahuguet, Menu, Lachapelle, Labadie, Gué, Lemoine, de Fregeville.

1er JUIN.

TROUPES ACTIVES.

Avant-garde commandée par le chef de brigade Bethencourt	1,652
1re Brigade (de droite), chef de brigade Sauret	4,045
2e Brigade (de gauche), chef de brigade Laterrade	4,023
Camp de la Justice (sous Perpignan)	748
Camp du Moulin (sous Perpignan)	725
Camp de la porte de Canet (sous Perpignan)	550
Canonniers sous toute la ligne	325
Cavalerie	477
Total des forces actives.	12,545

Digitized by Google

5 AOUT.

TROUPES ACTIVES.

Camp de l'Union (Infanterie)	12,000
— (cavalerie)	400
D'Olette à Perpignan	4,000
Brigade de Collioure	3,274
Dans les Corbières	4,000
A Mont-Louis	1,600
Total.	25,274

110 canons, 3 obusiers.

Nota : L'armée espagnole comptait, à la même époque :

Fantassins	30,000
Cavaliers	6,000
Canons (de 8 à 24)	150
Obusiers	21

1er SEPTEMBRE.

TROUPES ACTIVES.

	Troupes à pied.	Cavalerie.
Avant-garde du camp de l'Union	2,445	287
Camp de l'Union	4,716	»
Division de Salces	2,509	691
Brigade de Collioure	3,062	»
Division de Mont-Louis	2,314	»
Totaux partiels.	15,046	978
Total des troupes disponibles.	16,024	

GARNISONS.

Perpignan	2,486
Salces	295
Leucate	53
Total.	2,834

Nota : L'armée avait perdu, depuis le 1er mai, par la désertion, environ 9,000 hommes.

15 SEPTEMBRE.

TROUPES DISPONIBLES.

Infanterie	18,302
Cavalerie	1,518
Personnel de l'artillerie	811
Total des forces actives.	20,631

GARNISONS.

Infanterie	9,613
Cavalerie	78
Personnel de l'artillerie	417
Total des troupes immobilisées.	10,108

TOTAL GÉNÉRAL . 30,739

15 OCTOBRE.

TROUPES ACTIVES.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.
Avant-garde au mas La Paille	7,311	30	»
Division Goguet au pla del Rey	5,897	303	»
Camp de Villalongue	6,508	503	»
Réserve sous Banyuls-les-Aspres	7,476	433	»
Camp de l'Union	2,183	»	»
A Banyuls-sur-Mer	93	24	»
Division Dagobert en Cerdagne	4,106	86	»
Artilleurs aux différents camps	»	»	1,347
Cavalerie volante, houlands flanqueurs	»	92	»
Totaux.	33,574	1,521	1,347
Total de l'armée active.		36,442	

Digitized by Google

GARNISONS.

	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.
Perpignan	2,713	96	165
Mont-Louis	572	»	»
Collioure	270	»	48
Salces	628	10	»
Totaux.	4,183	106	213

Total des garnisons. 4,502

TOTAL GÉNÉRAL : 40,944

3 DÉCEMBRE.

TROUPES ACTIVES.

Avant-garde au mas La Paille	5,508
Camp du pla del Rey	4,184
Camp de Villalongue	10,945
Réserve sous Banyuls-les-Aspres	1,029
Division de Collioure	4,551
Division de gauche	6,068
Camp de l'Union	2,283
Cavalerie	1,269
Personnel de l'artillerie	1,300
Total des forces actives.	37,339

GARNISONS.

Perpignan	3,158
Id. (cavalerie)	160
Id. (artillerie)	93
Collioure	1,515
Mont-Louis et Villefranche	1,112
Salces, Leucate et Agde	4,724
Total des garnisons.	11.462

GÉNÉRAUX EN CHEF (*par ordre de date*).

Servan (remplacé). — De la Houlière (s'est tué). — Champron. — Grandpré. — De Flers (guillotiné). — Puget de Barbantane (destitué et condamné à mort, mais sauvé par le 9 thermidor).— D'Aoust.— Dagobert (suspendu).— D'Aoust. — Turreau (remplacé sur sa demande). — D'Aoust.—Doppet (remplacé pour cause de maladie). — D'Aoust (guillotiné).

CHEFS DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Lacuée. — Gautier-Kerveguen. — D'Aoust. — Giacomoni. — De Vergès. — Lamer.

GÉNÉRAUX DE DIVISION (*par ordre alphabétique*).

Les généraux en chef (moins Champron). — Delattre. — Giacomoni. — Gimis. — Goguet. — Mondredon. — Schawembourg.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.

D'Arbonneau. — Argenvilliers. — Augereau.— Bellon. — Bernède. — Bethencourt. — Boiscouteau. — Cavray. — Champron. — Dugua. — Duvignau. — De Frégeville. — Gautier-Kerveguen. — Gué. — Labadie. — Lachapelle. — Lafitte. — Lamartillère.—Lamer.—Lasalcette.—Laterrade.—Lemoine. — Marbot. — Massias. — Mathias. — Menu. — Nucé. — Pérignon. — Poinçot. — Ramel. — Sahuguet. — Sauret. — Solbeauclair. — Souleirac. — Soulié. — Voulland. — Willot.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BRIGADE.

Anteserre. — Banel. — Boissière. — Chabal. — Grézieux. — Goui d'Arcis. — Jouye. — Labarrière. — Lenteric. — Mélinet. — Quesnel. — Rampon. — Raymond.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BATAILLON.

Baude aîné. — Bonnet. — Causse. — Causson. — Clauzel. — Clément. — Jouffre. — Pontis. — Savary.

ADJOINTS AUX ADJUDANTS GÉNÉRAUX.

Baude cadet. — Bessières. — Boileau. — David. — Dupré. — Fortin. — Guérin. — Lacuée. — Lannes. — Marrast. — Mayer. — Robert. — Saint-Laurent. — Salles. — Salomon.

Digitized by Google

NOTES TOPOGRAPHIQUES

POUR SERVIR

A l'intelligence des campagnes de la révolution française

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

1793-1794-1795

Digitized by Google

Nota. — Ces notes sont destinées à coordonner et à compléter les descriptions topographiques que notre relation ne pouvait présenter ni dans un ordre rationnel, ni sans de nombreuses lacunes. C'est un cadre où les cases déjà connues de l'échiquier des Pyrénées orientales auront leurs places marquées par des renvois au texte, et où seront intercalées celles de ces cases qui, n'ayant point été parcourues par les armées dont nous racontons la lutte, n'ont pu être décrites; en sorte que cet appendice formera un tableau du théâtre de la guerre, sinon complet, du moins facile à compléter.

Ce travail de raccordement et d'ensemble nous a paru indispensable pour l'intelligence d'une guerre de montagne, qui est, avant tout, essentiellement liée au terrain.

Digitized by Google

NOTES TOPOGRAPHIQUES.

LES PYRÉNÉES. — LEUR DIVISION.

§ I.

LES PYRÉNÉES.

Les Pyrénées doivent leur relief principal à un phénomène qui a soulevé la formation crétacée et le massif central (parallèlement à la direction O. 18° N. à E. 18° S.); mais elles portent l'empreinte de six autres phénomènes de dislocation (1) qui ont agi à différentes époques et avec plus ou moins d'intensité. C'est pour cette raison que cette chaîne, qui paraît si simple dans son ensemble, offre tant de sinuosités et d'inflexions. Et en effet, si l'on en trace la crête sur une carte, il en ressort une ligne brisée, composée de plusieurs parties

(1) Ces systèmes, dont quatre ont précédé le principal, et un l'a suivi, sont :

1° Le système « Westmoreland », qui a relevé l'étage inférieur du terrain de transition. Sa direction est S. 21° O. à N. 21° E.

2° Le système « Ballon des Vosges » qui a déterminé les inflexions de l'étage supérieur du terrain de transition. Direction : O. 15° N. à E. 15° S.

3° Le système « Côte d'Or », qui a donné la direction aux couches du terrain jurassique. Direction : O. 46° S. à E. 40° N.

4° Le système « mont Viso » qui a redressé en quelques points les assises inférieures du terrain crétacé. Direction : S.-S.-E. à N.-N.-O.

5° Le système « des Pyrénées », qui a soulevé le massif central, c'est-à-dire la formation crétacée, parallèlement à la direction O. 18° E. à E. 18° S.

6° Le système « des Ophytes », qui a disloqué, postérieurement, les deux flancs de la chaîne.

(Durocher, *Annales des mines*, tome VI (1844), page 56.)

Digitized by Google

dont la direction correspond aux principales lignes de soulèvement qui ont tourmenté cette zône de l'écorce terrestre.

Aux points de brisure de ces lignes correspondent aussi les pics culminants, les nœuds des plus puissants contre-forts, les têtes des vallées principales.

C'est entre les sources du gâve de Pau et celles de la Garonne que la chaîne atteint sa plus grande hauteur, 3,400 mètres, hauteur un peu supérieure à la limite, sous cette latitude, des neiges perpétuelles.

De cette masse centrale, la ligne faîtière va en s'abaissant vers les deux mers, mais non d'une manière symétrique : la dégradation est uniforme vers l'Océan ; du côté opposé, au contraire, elle n'est régulière que jusqu'à *l'œil* de l'Ariége où s'opère un relèvement subit qui se soutient assez longtemps, et ne retombe qu'avec une lenteur extrême aux approches de la Méditerranée.

La crête des Pyrénées est plutôt jalonnée que continue. Elle saute incessamment d'un pic à un autre, et ce qui constitue la compacité de cette chaîne serrée, difficile à franchir, que cependant les Arabes appelaient *montagnes des ports*, c'est, non la juxtaposition des pointes, mais l'enlacement des bases de ces pics, bases tellement développées, que l'épaisseur de la chaîne, de douze lieues en moyenne, va parfois jusqu'à trente.

Le versant méridional est plus roide que le septentrional. C'est aussi du côté de l'Espagne que l'on rencontre les plus grands contre-forts.

Ceux-ci se détachent de part et d'autre, à angles droits dans les parties centrales, à angles aigus, regardant symétriquement les deux mers, aux extrémités.

Ainsi, au centre les vallées debout sur la chaîne, et aux extrémités les vallées latérales qui avoisinent les grands affaissements, et par suite, les passages les plus fréquentés.

On sait qu'aujourd'hui encore les deux seules grandes communications de France en Espagne sont les chaussées de Bayonne et de Perpignan. L'intervalle est loin, toutefois, d'opposer au percement de routes nouvelles des obstacles insurmontables, et l'on travaille à réunir par trois voies carrossables : 1° Pau à Jaca, par Urdos ; 2° Toulouse à Saragosse, par les vallées d'Aure et de Gestain ; 3° enfin, Ax à Puigcerda.

Digitized by Google

§ II.

DIVISION DE LA CHAINE.

Envisagée au point de vue de la topographie militaire, la chaîne pyrénéenne se divise en deux parties à peu près égales, que réunit une sorte d'anneau, ou plutôt un de ces vastes cirques comme en produit souvent, dans les hautes montagnes, le croisement de plusieurs systèmes géologiques.

Ce cirque, enclavé dans l'épaisseur même de la grande chaîne, est le berceau de la Garonne.

Il s'appuie, à droite et à gauche, à deux pics énormes, la Maladetta et le mont Vallier.

La Maladetta (3,404^{m}), dernier grand soulèvement du centre de la chaîne, est la tête des Pyrénées occidentales qui se terminent à l'Océan, et dont nous n'aurons point à nous occuper.

Le mont Vallier (2,833^{m}), est la tête des Pyrénées orientales qui vont tomber dans la Méditerranée au cap Creu.

Ce sont celles-là que nous allons décrire, en commençant par l'anneau qui les relie aux Pyrénées occidentales.

Nous commencerons donc par la vallée d'Aran.

Nous détaillerons ensuite le corps même de la chaîne orientale, en nous attachant à sa crête.

Puis nous décrirons, l'un après l'autre, ses deux versants, en parcourant successivement chacune de leurs vallées jusqu'aux points où elles sortent de la sphère d'activité des montagnes.

Ce premier volume ne contiendra que le versant septentrional.

Le versant opposé, théâtre de l'invasion française en 1794 et 1795, aura naturellement sa place à la suite de la relation de ces deux campagnes, dans le deuxième volume.

Digitized by Google

VALLÉE D'ARAN.

§ I.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE.

Le cirque qui relie les deux moitiés de la ligne pyrénéenne, la Maladetta au mont Vallier, figure les 3/4 d'une circonférence de 30 kilomètres de diamètre et de 80 de développement. Il est couronné par une suite de pics granitiques dont la hauteur varie de 2,700 à 2,800 mètres et dépasse 3,000 sur quelques points. L'arc qui, de la Maladetta au mont Vallier, s'arrondit vers le sud, est le plus élevé; c'est la continuation de la grande chaîne. L'arc opposé, au contraire, est formé de rochers du second ordre, au travers desquels s'échappent par une fissure les eaux du cirque.

Ces eaux sont celles de la Garonne, et la gorge qui sillonne le fond du cirque, est la vallée d'Aran.

Cette vallée, qui est espagnole, appartient donc hydrographiquement au versant français.

Elle a la forme de la plupart des hautes vallées qui s'ouvrent dans d'épais massifs, la forme dite *en chapelet*. C'est une suite d'évasements et d'étranglements répétés un nombre de fois plus ou moins considérable, une cascade de bassins presque horizontaux, communiquant entre eux par des détroits à pentes rapides.

Des bois couronnant les crêtes, des prairies sur les versants, des hameaux étagés sur les paliers inférieurs des montagnes, quelques villages et un bourg, le chef-lieu de la contrée, Viella, assis dans les élargissements du défilé, au bord du torrent, dont chaque rive a pour bordure une étroite bande de terres cultivables : tel est l'aspect de la vallée.

C'est au-dessous de Viella que se manifeste surtout la disposition en chapelet. On remarque, entre autres élargissements, ceux de Bessot et de Lez.

La Garonne aborde notre territoire au pont du roi René, dit pont

del Rey; toutefois, ce n'est qu'à Saint-Béat qu'elle franchit l'enceinte du cirque.

Toutes les communications de la contrée sont difficiles. La moins mauvaise est naturellement celle qui remonte la Garonne, du pont del Rey à Viella. Ce chemin est praticable aux petits attelages. Le trajet est de huit heures. Au-dessus de Viella, on ne rencontre plus que d'ardus sentiers aboutissant à des ports plus ou moins difficiles.

Ces ports, au nombre de neuf, sont, en allant de l'ouest à l'est :

1° LE PORT DE VENASQUE.. — C'est le plus fréquenté. On le gagne de la vallée d'Aran par les Bordes et le pont de la Pique ; mais il appartient de droit à la vallée de Bagnères-de-Luchon qu'il ouvre en tête. Du reste, ces deux vallées adjacentes communiquent par un col facile, le Portillon (*voir* plus bas), qui les rend solidaires l'une de l'autre et militairement inséparables.

2° PORT DE LA PICARDE. — Assez rude, mais peu dangereux. De Castel-Léon (qui a longtemps donné son nom à la vallée d'Aran) en aval de Viella, on atteint ce port en remontant la rivière d'Artigue de Lin; et l'on vient aboutir à Venasque.

3° TORO D'EN HAUT.—Assez sûr. Point de départ, Viella ; d'arrivée, Venasque. Pour monter à ce port, on prend la berge gauche du vallon qui débouche sur la rive gauche de la Garonne, un peu en amont de Viella.

4° TORO D'EN BAS. — Moins sûr que le précédent. Mêmes aboutissants.

5° PORT DE VIELLA.—Plus fréquenté que les trois précédents et les deux suivants. Mêmes aboutissants.

6° PORT DE RIOUS OU DE RIEUX. — Encombré de neiges jusqu'en août. Point de départ, Arties, ou Tredos, (à 2 h. 1/2 au-dessus de Viella) ; d'arrivée, Venasque.

7° PORT DE CALDAS.— Couvert de neiges jusqu'en septembre. Point de départ, Tredos ; d'arrivée, Castell de Tor, au débouché de la vallée de Boy dans celle de Riva Gorzana.

De Tredos on peut gagner directement Boy par un passage intermédiaire entre le précédent et le suivant.

8° PORT DE PALLAS OU DE LAS BUENAS AGUAS. — Point de départ, Tredos; d'arrivée, les bords de la Nuguera Pallaresa, entre Esterry et Escalo. Les rampes qui aboutissent à ce col ne dépassent pas le vingtième. Elles sont tracées sur les flancs herbeux de la montagne de Rude, et il ne faudrait pas un mois de travail aux habitants du pays pour les rendre carrossables.

C'est la voie la plus directe pour aller de Viella à la Seu d'Urgel. Le trajet est de vingt heures.

9° PORT DE MONGARRY. — Beaucoup moins bon que le précédent. Il traverse la montagne où la Garonne d'une part, la Nuguera Pallaresa de l'autre, prennent leur source. Point de départ, Tredos ; d'arrivée, Mongarry. L'ascension est rude. On descend d'abord dans la petite plaine de Beret d'où l'on gagne successivement, en suivant la Nuguera Pallaresa : Mongarry ; Arreu, qui a donné son nom à cette partie haute de la vallée ; le château de Valencia démoli par nous sous Louis XIV ; Esterry, qui serait le meilleur point à occuper pour couvrir à l'est, comme ferait Venasque à l'ouest, la facile conquête de la vallée d'Aran ; le pied de la rampe du col de Pallas ; Escalo ; Llavorsi ; enfin le Pallas et la conque de Tremps, plaines renommées, dans ces hautes montagnes, pour leur fertilité relative et qui ne sont pas sans importance militaire. (*Voir* au 2e vol. la description du revers méridional des Pyrénées.)

Tels sont les ports qui servent à pénétrer de la vallée d'Aran dans le Haut-Aragon.

Quant aux passages qui nous ouvrent cette vallée, ils sont moins nombreux, mais beaucoup plus commodes. On en compte quatre, savoir :

1° LE PORTILLON. — C'est un col facile, dont les deux rampes sont tracées sur une terre meuble, parsemée de bois et de prairies. Un ancien poste fortifié, la tour de Castel-Viel, marque le pied de la rampe qui s'élève de la vallée de Luchon. On descend dans celle d'Aran au hameau de Bos. De Luchon à Bos, il y a trois heures de marche.

2° LE PONT DEL REY. — C'est la trouée de la Garonne par où passe le chemin de France.

Un peu à l'est de cette brèche, on rencontre quelques dépressions par lesquelles on peut atteindre les hauteurs au-dessus de Canejan et tourner ainsi le pont del Rey.

3° PORT DE LA HOURQUETTE.—Peu fréquenté, quoique peu difficile. Il met la vallée d'Aran en communication avec notre belle vallée de Castillon, que ferme Saint-Girons, ce point qui relie si bien la Garonne à l'Ariége.

4° PORT D'ORLES. — Comme le précédent.

Une vallée ainsi fermée à l'Espagne et ouverte à la France doit être pour celle-ci, quand la guerre éclate aux Pyrénées, une conquête facile, l'affaire d'une simple marche.

C'est ce qui est arrivé en 1793, nonobstant notre désespérante infé-

riorité sur cette frontière. Ce coup de main et les événements qui l'ont suivi n'ont pas eu grand retentissement. Quoi qu'il en soit, comme en 1793 et 1794, la vallée d'Aran relevait des Pyrénées orientales, nous allons en rapporter succinctement l'invasion, puis l'occupation pendant ces deux premières campagnes.

---

§ II.

INVASION ET OCCUPATION.

(VOIR PAGE 27.)

Vingt-quatre jours après la déclaration de guerre, le 31 mars 1793, le général Sahuguet, commandant une brigade de 3,000 hommes, ayant confié son avant-garde à l'adjudant Fonteneille, déboucha de la vallée de Castillon sur celle d'Aran et vint, en suivant des chemins détournés, surprendre les hauteurs au-dessus de Canejan, que les Espagnols, qui attendaient les Français par le pont del Rey, gardaient à peine. Canejan fut évacué. De là, Sahuguet courut s'emparer de Bessot et remonta sans obstacle la Garonne jusqu'a Viella, dont l'ennemi essaya un instant, mais en vain, de disputer le pont.

Cependant une seconde colonne (qui comptait dans ses rangs Latour-d'Auvergne) remontait la vallée de Bagnères-de-Luchon et allait occuper le Portillon.

Le soir, toute la vallée d'Aran était à nous. Nous avions perdu deux hommes.

Quel but nous étions-nous proposé? Le seul auquel, dans l'état des choses, il nous était raisonnablement permis de prétendre, c'était de couvrir, en occupant les sources de ce fleuve, le bassin de la Garonne. Or, ce but était-il atteint par la conquête de la vallée d'Aran? Cette vallée n'est pas défendable par elle-même, et pour la garder, il eût fallu aller occuper, sur le revers méridional, les deux points où se croisent presque tous les passages en arrière, Venasque et Esterry. Mais nous étions évidemment trop faibles pour prendre une attitude défensive aussi hardie. Quitter notre territoire était donc une faute, quand surtout nous pouvions, appuyés à Saint-Bertrand et soutenus en arrière par Montrejean et Saint-Girons, tenir en respect les Espagnols, qui, d'ailleurs, ne songeaient point à faire du berceau de la Garonne une place d'armes contre nous. Quelques bataillons de

Digitized by Google

volontaires eussent alors suffi, et nous aurions eu une brigade de plus dans le Roussillon, où Dagobert allait avoir à lutter contre l'armée espagnole avec 5,000 combattants!

Quoi qu'il en soit, Sahuguet éparpilla tout son monde autour de Viella, à la descente des ports sur lesquels l'ennemi s'était retiré. Voici, au reste, les dispositions qu'il adopta et auxquelles nous nous obstinâmes, pendant deux ans, à ne rien changer.

En tête de la vallée, une redoute au hameau de Garros et un avant-poste retranché à Arties, surveillèrent l'embranchement des chemins qui viennent tomber à Tredos, en aval d'Arties. Au centre, Viella, dominé, n'était point tenable; on se contenta d'y placer le quartier-général, en couvrant ses abords par 4 pièces de canon.

Le camp principal fut établi à mille toises au nord de Viella, sur la rive droite de la Garonne, au plateau de Villac. Ce plateau, qui se présente comme un palier au tiers de la hauteur d'une énorme montagne, n'est abordable que du fond de la vallée. On y installa 1,000 hommes et 8 pièces de 4.

Plus en aval, au débouché de la rivière d'Artigue de Lin, en avant des Bordes, un autre camp, de moindre importance, couvert par un avant-poste à Artigue, donnait la main à 400 hommes qui gardaient la vallée de Luchon en aval du pont de la Pique, au pied de la rampe du port de Venasque. Ces 400 hommes étaient soutenus en arrière par la tour de Castel-Viel, gardée elle-même par 200 volontaires et 2 pièces de montagne.

Comme nous dispersés, mais sur les crêtes, au-dessus de nos têtes, les Espagnols avaient établi cinq petits camps : le premier, vers l'ouest, à l'hôstal de Venasque; le deuxième, sur le port de Viella; le troisième, au port de Pallas; le quatrième, à l'hôstal *de las Buenas Aguas;* enfin, le cinquième, entre Montgarry et Esterry, au pont del Pin. Ces deux derniers étaient destinés à couvrir le Pallas.

Cinq mois durant, les deux partis restèrent immobiles dans ces positions. Seulement, des ports de Rious et de Viella, les Espagnols inquiétaient sans cesse les petits convois que nous amenaient les habitants de la contrée, lesquels, par sympathie autant que par nécessité, s'étaient franchement déclarés pour nous.

Impatienté de ces continuelles attaques, Sahuguet se décida enfin à dégager les ports, et il les assaillit à l'improviste dans la nuit du 3 au 4 septembre. Les Espagnols furent refoulés sur le versant méridional.

Un mois plus tard, apprenant que Dagobert opérait dans la Sègre, vers la Seu d'Urgel, Sahuguet entreprit une expédition sur Esterry.

Digitized by Google

D'Esterry à la Seu, par Castellbo et Santa-Crux, on ne compte que vingt heures de marche, le chemin est passable, et une jonction inattendue entre la brigade d'Aran et la division de la Sègre aurait pu produire un effet qui eût retenti jusqu'au Boulou.

Mais, pour une telle entreprise, il fallait des souliers et des armes, et de sa brigade de 3,000 hommes, Sahuguet ne put tirer que 600 soldats en état de marcher et de combattre.

Parti de Viella, il mit quinze heures à gagner Esterry, où il surprit un rassemblement considérable. De là, il poussa jusqu'à Escalo et fit un détachement sur Llavorsi. Mais la vive résistance qu'il avait partout rencontrée le détermina à regagner la frontière, tant pour s'épargner une retraite périlleuse, que pour mettre en sûreté des prises dont ses malheureux soldats avaient le plus grand besoin.

Là se termina, pour la vallée d'Aran, la campagne de 1793.

Au printemps suivant, Sahuguet fut remplacé par le général Solbeauclair.

Les Espagnols avaient reparu avec de l'artillerie aux ports de Viella et de Rious. Ils couvraient aussi l'entrée du val de Boy. Enfin, ils occupaient, aux sources de la Pallaresa, le pont del Pin, d'où ils surveillaient Montgarry que nous pouvions trop aisément surprendre, des ports de Salau, d'Aulus et d'Aula, pour qu'ils le gardassent immédiatement.

La première pensée du nouveau général, qui avait vingt lieues de frontière à garder avec 600 fusils, fut de se concentrer sur le plateau de Villac; mais les sociétés populaires du voisinage, criant aussitôt à la trahison, le forcèrent, non-seulement à respecter, mais à approuver officiellement les mauvaises dispositions que lui avait léguées son prédécesseur.

Solbeauclair eut donc les mains liées et resta immobile. Une fois pourtant, il sortit de son inaction. Ce fut le 17 messidor. Touché, comme Sahuguet, du dénûment de ses soldats, il fondit du port de Pallas sur Llavorsi, qui fut pillé de nouveau et rendit encore en butin la charge de 50 mulets.

Au commencement de 1795, la vallée d'Aran, réduite par la désertion à 1,700 défenseurs, passa sous le commandement du général Martin. Cet officier débuta par envoyer au ministre de la guerre un tableau si affligeant de la situation de sa brigade, que le gouvernement la mit immédiatement sous la dépendance de l'armée des Pyrénées occidentales, sur laquelle il concentrait alors toute sa sollicitude.

Digitized by Google

DESCRIPTION DE LA CRÊTE DES PYRÉNÉES ORIENTALES.

§ I.

DIVISION EN DEUX MOITIÉS.

La crête des Pyrénées orientales peut être considérée, en général, malgré ses sinuosités partielles, comme suivant une ligne droite brisée vers son centre, à la hauteur de Mont-Louis, sous un angle de 165°, qui s'ouvre au N.-N.-E.

De là une première division, qui se trouve, du reste, parfaitement justifiée au point de vue de la topographie spéciale dont nous sommes préoccupés; car, militairement parlant, ces deux moitiés sont profondément distinctes.

La première, du mont Vallier à Mont-Louis, bien que les Pyrénées soient là déjà en pleine décroissance, la première présente partout une grande élévation, une épaisseur considérable (1) et d'énormes contre-forts transversaux qui encombrent les abords des deux versants. Elle est impraticable aux armées.

La deuxième, de Mont-Louis à la Méditerranée, comprend bien ainsi, dans sa structure, quelques chaînons du premier ordre, mais les sources de l'Ariége passées, l'affaissement recommence d'une manière définitive, les fléchissements se prononcent de plus en plus; enfin, les contre-forts, en s'inclinant d'abord, puis en se tournant franchement vers l'est, donnent naissance à des vallées latérales, à des plaines même, qui dégagent le pied de la chaîne. C'est la partie militaire.

Maintenant, si nous observons plus attentivement la soudure de ces deux moitiés des Pyrénées orientales, nous constatons qu'elles ne

(1) C'est l'épaisseur des Pyrénées qui rend leur traversée difficile, plus difficile même que celle des Alpes, dont cependant l'élévation est supérieure d'un tiers environ. Une foule de lacs favorisent en outre les abords des Alpes. Dans les Pyrénées, rien de semblable.

s'aboutent point, mais qu'elles se raccordent par une petite ligne rebroussée du N.-O. au S.-E., ligne dont Mont-Louis occupe le milieu.

Les deux articulations de ce crochet sont marquées: celle du N.-O. par un massif au centre duquel s'élève le puig Peyric (2,780^{m}), celle du S.-E. par un second massif que signale le puig Mal (2,909^{m}).

Ainsi, les deux grandes parties dont se composent les Pyrénées orientales, s'étendent :

La première, du mont Vallier au puig Peyric ;

La seconde, du puig Mal à la Méditerranée ;

Le puig Peyric et le puig Mal se trouvant reliés par le crochet que nous appellerons *la soudure* de Mont-Louis. (*Voir* pages 30 et 31.)

---

§ II.

PREMIÈRE MOITIÉ.

(DU MONT VALLIER AU PUIG PEYRIC).

Cette portion de frontière faisant face, sur le versant méridional, à trois contrées distinctes, 1° au Haut-Aragon, 2° au pays neutre d'Andorre, 3° à la vallée de Carol qui débouche entre les deux Cerdagnes dont l'une appartient à la France et l'autre à l'Espagne, nous la diviserons en trois chaînons que nous appellerons *fronts ;* car la première désignation entraîne une idée de similitude qui serait fausse ici, tandis que la seconde a l'avantage de rappeler que la chaîne frontière, telle que nous l'envisageons, est une sorte d'immense ligne fortifiée, décomposable, comme toute pièce de fortification, en éléments, en fronts, dont le tracé, les dimensions, les propriétés particulières, présentent souvent d'énormes différences.

Ainsi, la première moitié des Pyrénées orientales sera subdivisée en trois fronts que nous allons parcourir :

1° Le Front d'Aragon ; 2° le front d'Andorre ; 3° le front de Carol.

Ajoutons que, pour dégager les généralités des détails et mieux faire ressortir les unes et les autres, nous avons rassemblé dans un paragraphe à part, sous forme de liste numérotée, la description succincte de tous les passages des Pyrénées orientales qui méritent d'être signalés.

Digitized by Google

1° *Front d'Aragon.* — Il s'étend du mont Vallier à la pointe d'Auzat, qui est une saillie très-prononcée vers le sud de la ligne frontière.

Ce front fait face : d'une part, au bassin du Salat et à l'affluent de l'Ariége le plus avancé vers l'ouest, le torrent d'Auzat ; de l'autre, à la Nuguera Pallaresa qui va se jeter dans la Sègre. (*Voir* plus bas, puis aux notes topographiques du 2e vol. la description de ces différentes vallées.)

Il compte cinq ports fréquentés. (*Voir* ci-après la liste des passages, nos 1, 2, 3, 4 et 5.)

2° *Front d'Andorre.* — Il va de la pointe d'Auzat aux montagnes de Framiquel et de la Mène, d'où descend l'Ariége.

Il fait face, d'une part au bassin de l'Ariége, de l'autre à la vallée d'Andorre.

Un peu moins élevé que le précédent, ce front compte douze ports que l'on peut diviser en quatre groupes correspondants aux vallées d'Auzat, de Siguier, d'Aston et d'Ax, toutes tributaires de l'Ariége. Point commun de départ, Tarascon ; d'arrivée, Andorre.

Le groupe d'Auzat comprend, dans notre liste, les nos 6, 7 et 8.

Le groupe de Siguier, le n° 9.

Le groupe d'Aston les nos 10, 11, 12, 13 et 14 (ils méritent à peine d'être mentionnés).

Le groupe de l'Ariége, les nos 15, 16 et 17.

3° *Front de Carol.* — Il commence avec le grand relèvement des Pyrénées orientales, à ces montagnes de Framiquel et de la Mène qui marquent la tête de la dislocation ou du soulèvement par lequel tout le reste de la chaîne, jusqu'à la Méditerranée, a été redressé parallèlement aux Alpes maritimes, dont la formation date de la même époque. Ce front se termine au puig Peyric.

Il n'occupe donc, en quelque sorte, qu'un point sur la chaîne. Aussi ne présente-t-il qu'un seul passage, le Puig Moren (n° 18) ; mais ce passage est un des plus remarquables de ces montagnes, attendu que, par l'Ariége, le Carol et la Sègre, il met la Garonne en communication directe avec l'Ebre. (*Voir* pages 32, 113 et 114.) Une route le traversera bientôt.

Le Puig Moren excepté, l'histoire militaire des Pyrénées orientales ne présente aucun cas d'entreprise sérieuse hasardée à travers l'âpre partie de la chaîne que nous venons de parcourir, et on pourrait lui appliquer ces paroles de Vauban : « que si on avait l'inquiétude de fermer tous les détroits des Pyrénées par où des partis pourraient entrer dans le royaume, il faudrait fortifier plus de cent cinquante

Digitized by Google

cols, ce qui ferait une entreprise à peu près aussi belle que celle de mettre en ports de mer toutes les côtes de France. »

---

§ III.

SOUDURE DE MONT-LOUIS.

(DU PUIG PEYRIC AU PUIG MAL.)

Dans le cours des 26 kilomètres qui séparent le puig Peyric du puig Mal, la crête subit un affaissement qui n'est pas moins prononcé que son brusque changement de direction. Elle prend là, en effet, la forme d'une sorte de *chainette* dont le point d'inflexion est à 1,300 mètres au-dessous de ses deux points d'attache. Cette inflexion s'appelle *col de la Perche* (nº 19). C'est ce col que garde Mont-Louis.

Ce point, centre des Pyrénées de l'est, en est aussi une des stations les plus remarquables, et comme nœud de contre-forts, et comme origine de vallées.

En effet, le massif qui s'élève au N.-O. de cette place, est le nœud des Corbières qui, d'abord perpendiculaires à la chaîne, ne tardent pas à se retourner à l'orient pour aller dans cette direction envelopper au nord, jusqu'à la côte, la plaine du Roussillon. Egalement, le massif du S. E. projette vers l'Espagne un contre-fort plus puissant encore que les Corbières, qui forme jusqu'à l'Ebre la lisière occidentale de la Catalogne. En sorte que le Roussillon et la Catalogne sont, pour ainsi dire, des provinces isolées, et séparées du territoire dont elles relèvent par deux longues branches de montagnes qui partent précisément des deux massifs de Mont-Louis.

De ces deux massifs descendent aussi cinq grands cours d'eau, savoir :

Intérieurement : la Tet qui arrose le Roussillon ; la Sègre qui, après avoir longé la Catalogne à l'occident, va déboucher dans l'Ebre.

Extérieurement : l'Ariége et l'Aude au nord ; le Ter (vallée de Ribas) au sud.

De ces cinq grandes vallées, une seule est tributaire de l'Océan, celle de l'Ariége. Les quatre autres, groupées deux à deux, ont entre

Digitized by Google

elles ce rapport : que la Tet et la Sègre sont deux rampes adossées au même col de la Perche, et que l'Aude et le Ter (dont le val de Ribas n'est que la branche occidentale) coulent symétriquement au pied et à l'extérieur des deux contre-forts qui forment l'encadrement du Roussillon et de l'Ampurdan.

---

§ IV.

SECONDE MOITIÉ.

(DU PUIG MAL A LA MÉDITERRANÉE.)

La seconde moitié des Pyrénées orientales commence par un chaînon dont la hauteur se soutient entre 2 et 3,000 mètres, et au pied septentrional duquel coule la Haute-Tet. Cependant, passé le nœud d'où se détache le contre-fort que termine le Canigou, la crête subit un affaissement considérable qui correspond au Haut-Tech. Suit la région des grands passages où cet affaissement atteint, au Pertus, son maximum. La chaîne remonte ensuite aux Albères. Enfin, vient la croupe qui se termine à la côte.

De là, pour cette seconde moitié des Pyrénées orientales, une subdivision en cinq fronts :

Les fronts 1° de la Haute-Tet; 2° du Haut-Tech ou du Vallspire; 3° du Pertus; 4° des Albères; 5° de la Croupe.

Passons-les en revue successivement.

1° *Front de la Haute-Tet.* — Sa crête va, du puig Mal (2,909^m) par le puig Naufonds qui n'est guère moins élevé que le précédent, par la coume (cime) des Gords (2,900^m), enfin, par les hauteurs qui plongent le col Jegane (2,796^m), se terminer au pic de Costabone (2,421^m) d'où se détache le Canigou.

Les inflexions sont rares et légères, et l'on ne rencontre sur ce front que trois cols fréquentés (les n^{os} 20, 21 et 22), dont les abords sont au moins aussi difficiles que la traversée même. Le meilleur est le col de Mantet.

Ils vont aboutir, le premier à Nuria, les deux autres aux Sept-Cases, qui sont, sur deux branches différentes du Ter, des nœuds importants de communication.

2° *Front du Haut-Tech ou du Vallspire.* — Descendue des som-

Digitized by Google

mités de Costabone, la crête ne tarde pas à offrir un long plateau qui s'étend l'espace d'un myriamètre environ, jusqu'aux hauteurs de la Manère; puis, sautant au nord, brusquement aussi elle se relève au pic de la Lentille; enfin, reprenant bientôt sa direction à l'est, elle poursuit, en déclinant progressivement et sans à-coup, jusqu'aux montagnes des Salines, qui sont encore fort élevées.

Du pic de Costabone se détache vers le N.-E., et par conséquent, sous un angle très-aigu avec la direction de la chaîne, un éperon court, mais énorme, qui est terminé par le Canigou (2,785^{m}). L'angle comprend le Vallspire, dont le Tech est le déversoir.

La charpente est moins simple sur le versant opposé, car les contreforts y dessinent trois vallées distinctes, les vallées du Ter oriental (vallée de Campredon), de la Fluvia et de la Muga.

Cette dissemblance est toute à l'avantage du territoire français.

Le front du Vallspire ne compte pas moins de 11 cols (n^{os} 23-33). Celui des Aires est, sans comparaison, le plus facile et le plus fréquenté.

Ces 11 passages ont le pied de leurs rampes sur le Tech, entre La Preste et Arles. Ils aboutissent : les quatre premiers, à Mollo, sur le Ter; les deux suivants, à Bajet, sur une branche de la Fluvia; les cinq derniers, dans le bassin de la Muga, à Saint-Laurent ou à Massanet.

Les montagnes des Salines, qui terminent ce front, sont à peu près impénétrables, mais on peut longer leur revers méridional.

3° *Front du Pertus.* — Après les Salines, la chaîne tombe brusquement, et alors commence la région des grands passages. Celle-ci s'annonce par un plateau légèrement ondulé, de 5 à 6 kilomètres d'étendue; puis, à moins d'une lieue en deçà de Bellegarde, s'ouvre la grande brèche des Pyrénées orientales.

On compte sur ce front neuf passages (n° 34-42).

Les deux premiers, échelonnés sur le penchant oriental des Salines, méritent à peine d'être cités. Puis viennent : d'abord quatre légères dépressions d'une crête partout franchissable; ensuite le col Portell; enfin, au fond de la grande trouée, à droite et à gauche du cône isolé que couronne Bellegarde, le col de Panissas qui était le passage des anciens, et le col du Pertus par où passe, depuis des siècles, la route de Perpignan à Barcelone.

Cette région des passages fait face : d'une part aux Aspres, ce qui donne à celles-ci leur importance militaire; de l'autre, à une série de contre-forts qui accompagnent jusqu'à leur rencontre avec la grande route, les affluents supérieurs de la Muga.

4° *Front des Albères.* — Du Pertus, la crête remonte immédiatement au pic Saint-Christophe, qui forme la tête des Albères, dont le Saillfore marque l'autre extrémité. Le Saillfore est la pointe de la croupe des Pyrénées orientales.

Les Albères se composent de deux parties bien distinctes et à peu près égales : la première (à l'ouest), bifurquée; la seconde, rectiligne. Le pic Nioulous, centre et point culminant de ce chaînon, marque l'angle de la fourche. La route de France soutend cet angle qui s'ouvre ainsi dans la grande brèche du Pertus. (*Voir* pages **190** et suivantes.)

Les deux branches de la bifurcation commencent : la première, celle du nord, un peu au sud du Boulou, par une gradation de plateaux étagés que couronne le Saint-Christophe; la seconde, en face de Bellegarde, par un relèvement brusque. C'est sur cette dernière branche qu'est tracée la frontière. Le secteur intercepté forme une espèce de plan accidenté qu'on nomme pla de l'Arc.

Au pic Nioulous, les deux branches, réunies, s'avancent régulièrement vers le Saillfore.

Les passages qui traversent les Albères se divisent naturellement en deux classes : ceux de la partie bifurquée, ceux de la partie rectiligne du chaînon.

Les premiers sont au nombre de cinq (n°s 43-47) pour la branche nord de la fourche, et de deux (48 et 49) pour la branche méridionale. Ces derniers, c'est-à-dire les cols de Fourcade et de Fourcadell, sont, avec la grande route, les issues du pla de l'Arc où viennent tomber les autres. Le col Fourcade, notablement plus bas et plus fréquenté que son voisin, a figuré dans la campagne de 1793 (*Expédition de Roses*), et joué un rôle important dans l'invasion de la Catalogne, en 1794. (*Voir* le blocus de Bellegarde, vol. 2.)

Les passages de la seconde partie sont au nombre de 13 (n° 50-62). Du reste, ils diffèrent peu les uns des autres, et ils sont à peine praticables aux chevaux. On les gagne en s'élevant de La Roque ou de Lavall; Espolla est leur point commun d'arrivée.

C'est par un de ces cols, probablement celui de Carbassera, que passait la voie romaine qui réunissait Illiberis (Elne) à la florissante cité d'Ampurias. Cette voie s'engageait dans le massif des Albères par la vallée de Saint-Martin-de-Monthram. Le col, de 300 mètres moins élevé que le Pertus, était gardé par le château de Vulturaria (page 9).

Immédiatement après Carbassera, viennent quatre cols que l'on

Digitized by Google

confond souvent sous le nom de Massane, nom de l'antique tour qui, comme une sentinelle perdue sur une roche isolée, semble toujours surveiller le nœud des chemins qui se croisent encore à ses pieds. C'est par là que Philippe-le-Hardi exécuta son celèbre passage (page 11).

Les vingt cols des Albères sont reliés par trois chemins dirigés dans le sens de la chaîne : un qui en couronne la crête, les deux autres qui serpentent sur chacun de ses flancs.

Le premier, aujourd'hui presque effacé, ouvre entre Bellegarde et Collioure, par le pla de l'Arc et les revers du Saillfore, une communication dont on a fait, à la guerre, un assez fréquent usage (page 61). La montée, la descente, et les contours qu'il faut décrire pour éviter le pic Nioulous, offrent seuls quelques difficultés.

Les deux autres chemins latéraux, bien plus âpres, sont tracés : celui du penchant nord, par Montesquiou et La Roque ; celui du sud, par Recasens, Cantallops et Espolla.

5° *Front de la Croupe.* — Comme la plupart des croupes des hautes montagnes, celle des Pyrénées orientales présente, avec des reliefs considérables, une assez grande complication. C'est un épanouissement un peu confus de branches, de rameaux, de ramilles, qui, déployés en éventail vers la mer, encombrent tout l'espace que laisserait entre elle et le littoral une ligne passant par Roses, le Saillfore et Collioure.

C'est du Saillfore que rayonnent au S.-E., au N.-N.-E. et au N.-O. les trois principales branches de cet éventail.

1° La première est la suite de la grande chaîne qui perd au Saillfore son orientation. Cette branche-mère, en effet, se dirige au S.-E., parcourt ainsi sept kilomètres environ, puis, tournant plus franchement encore au sud, et cessant, à ce second point d'inflexion, de marquer la limite des deux Etats, s'enfonce dans le territoire espagnol. Là, après une course de cinq lieues, elle se replie définitivement à l'est et va, avec cette nouvelle direction, crouler plutôt que s'affaisser dans la mer au cap Creu (de la Croix, *prononcez* Créou). Ce cap est la pointe extrême des Pyrénées orientales.

La frontière est reprise par un rameau qui se détache du nœud où la grande chaîne entre en Espagne. Ce rameau marche d'abord au N.-E, mais à peine a-t-il fait deux kilomètres, qu'il rebrousse à l'est et va droit aboutir au cap Cerbère. Ce cap marque donc le point de séparation des côtes française et espagnole.

Ainsi la frontière, embrassée dans son ensemble depuis le Saillfore

Digitized by Google

jusqu'à la mer, se compose de deux parties : 1° d'une courbe très-largement ouverte, qui enveloppe à demi la tête du bassin de Banyuls et comprend les principaux cols de ces parages, notamment celui de Banyuls, le plus important de tous (*Voir* les nos 63-68); 2° d'une ligne droite, tendue vers l'est, qui n'est que très-faiblement ébréchée par les deux petits cols de los Frayles et de Belistre (nos 69 et 70).

Ajoutons que le point de rebroussement de ces deux lignes, courbe et droite, lance au N.-E. un contre-fort secondaire qui dessine une gorge au pied même de l'extrême frontière et se termine au cap de la Vieille.

2° La seconde branche que projette le Saillfore, celle du N.-N.-E., arrivée à la hauteur de la tour de Madeloch, s'y bifurque en deux rameaux.

Le premier, après s'être fortement incliné à l'est, se redresse vers le nord et va, séparant les bassins de Banyuls et de Cosprons, expirer au sud des anses Pollies.

Le second, après avoir subi au pied de la tour de Madeloch un grand affaissement, serpente dans l'alignement du nord, par le pic Taillfer, jusqu'au puig de las Daines qui devient le nœud d'une trifurcation très-importante, car les trois nervures de cette patte-d'oie interceptent les bassins de Port-Vendres et de Collioure que partage l'éperon de Saint-Elme. Nous avons décrit ailleurs ce nœud de las Daines. (*Voir* pages 227, 237 et 238, et, dans le deuxième volume, le chapitre : ***Reprise des places de la côte.***)

3° La troisième branche que pousse le Saillfore, au N.-O., a peu d'importance; elle se dirige sur la tour de la Massane, entre le torrent de ce nom et le Ravenel, puis tombe bientôt devant la plaine d'Argelès.

Pour résumer, supposons qu'on veuille, en longeant la côte, pénétrer de l'Ampurdan en Roussillon, et énumérons la série des rayons de l'éventail du Saillfore et de ses appendices qu'il faudra traverser :

1° La continuation de la grande chaîne sur le territoire espagnol;
2° La ligne frontière au pied de laquelle court la gorge de Cerbère;
3° L'arête que termine le cap Vieille qui couvre Banyuls;
4° La branche de Madeloch, qui aboutit vers les anses Pollies.
5° L'arète de Biarre, entre le val de Crosprons et Port-Vendres.
6° L'éperon de Saint-Elme;
7° L'arète qui sépare le bassin de Collioure du Roussillon.

Digitized by Google

§ V.

LISTE DES PRINCIPAUX COLS DES PYRÉNÉES ORIENTALES.

1. PORT D'AULA. — Difficile aux mulets. Point de départ, Seix, sur le Salat; d'arrivée, Mongarry.

2. PORT DE SALAU. — C'est le moins mauvais de ceux qui versent dans le Salat. Point de départ, Seix; d'arrivée, Arreu.

3. PORT D'AULUS. — C'est le plus mauvais de ceux qui versent dans le Salat. Point de départ, Seix et Aulus; d'arrivée, Tabascani.

4. PORT DE TABASCANI. — Plus praticable que le précédent. On y arrive de France par plusieurs gorges; celle d'Artigue est préférée. Point de départ, Auzat; d'arrivée, Tabascani. Trajet, 8 heures.

5. PORT DE BOET. — Les bêtes de somme chargées y passent. Point de départ, Auzat; d'arrivée, Arreu. Trajet, 9 heures.

6. PORT D'AUZAT. — Moins mauvais que les deux suivants. Point de départ, Auzat; d'arrivée, Ordino (vallée d'Andorre). La montée d'Auzat au col est de 12 heures.

7. PORT DE CAROSSAN. — Moins exposé aux neiges que le précédent et le suivant. C'est le meilleur dans l'arrière-saison. Il est à 8 heures d'Auzat. Point d'arrivée, Serrat (vallée d'Andorre).

8. PORT DE VIDESSOS OU DU RAT. — Pour les piétons seulement. Il est à 6 heures d'Auzat et à une demi-journée d'Andorre.

9. PORT DE SIGUIER. — Des hommes à pied peuvent seuls passer. On y arrive de Siguier, par le fond de la vallée ou par le chemin des crêtes de la rive droite. Trajet de Siguier à Andorrre, une grande journée.

10. PORT DE SOLANET. 11. — DE COUME DORÉE.	Impraticables à des montures; très-peu fréquentés; vont de la vallée d'Aston dans celle de l'Ordino, à Serrat (Andorre).
12. PORT DE RANSOL. 13. — DE FONTAGENTE. 14. PAS D'INCLA.	Impraticables à des montures; vont de la vallée d'Aston aboutir sur la Haute-Balire, entre Canillo et Saldeou (Andorre).

15. PORT DE SALDEOU OU DE MÉRINGUE. — C'est le meilleur et le plus fréquenté de tous ceux qui servent à pénétrer dans l'Andorre. Il est praticable aux chevaux. On y passe une partie de l'année. Point de départ, L'Hospitalet, sur l'Ariége; d'arrivée, Saldeou, sur la Balire.

Digitized by Google

16. PORTELL BLANQUE. — Il n'est guère praticable que pour des hommes à pied. Mêmes aboutissants que le précédent.

17. PORT DE FRAMIQUEL. — Mauvais sentier d'exploitation où l'on hasarde quelquefois des mulets. Mêmes aboutissants.

18. COL DU PUIG MOREN. — Ce col, un des plus élevés de la chaîne, est une vaste pelouse qui s'allonge d'environ deux lieues vers le sud-ouest, mais qu'on traverse en une demi-heure. Pendant la saison des neiges (1), il sera toujours impraticable aux voitures et souvent même aux piétons, qui, du reste, par le plus mauvais temps, attendent rarement quatre jours sans pouvoir passer.

19. COL DE LA PERCHE (2). — (*Voir* de la page 113 à la page 120.)

20. COL DE NAUFONDS.— Mauvais, bordé de précipices. On y monte : de Pratz-de-Balaguer, par l'âpre gorge de Carença ou par la vallée de Fontpedrouse. On descend : soit à Nuria, sur le Freiser (vallée de Ribas); soit aux Sept-Cases, sur le Ter (vallée de Campredon).

21. COL DE JEGANE. — Un peu moins rude que le précédent. Point de départ, Tu-es-entre-Vall; d'arrivée, les Sept-Cases.

22. COLS DE MANTET ET DE MADONE. — Ces deux cols viennent à la suite l'un de l'autre; celui de Mantet est intérieur, et c'est par le col de Madone que l'on franchit la frontière. Ils peuvent donner passage à des gens à pied. Point de départ, Py, qu'on gagne, soit d'Olette, soit plus commodément de Cornelia; d'arrivée, les Sept-Cases. De Py à Mantet le chemin est passable.

23. COL DE PREGUND. — Contourne le flanc oriental du pic de Costabone. Il est très-rude. On l'atteint, soit de la vallée de la Tet par le Camagre, soit plus facilement de la Preste, vers les sources du Tech. Son point d'arrivée est Mollo, sur le Riutort, affluent du Ter.

24. COL DES AIRES ou plutôt DES ERES. — Traverse, dans sa partie la plus abordable, le grand plateau qui couronne la chaîne à cette hauteur, et met Pratz de Mollo en communication avec Campredon.

(1) Les neiges qui commencent dans les premiers jours d'octobre, quoique très-abondantes, seraient rarement pour les hommes à pied un obstacle sérieux, les mulets mêmes ne discontinueraient pas de passer sur leur croûte durcie par la gelée, si les vents ne soulevaient habituellement, sur ces hauteurs, des tourbillons furieux qui, en s'engouffrant dans les fonds, produisent aux abords du col des brouillards épais comme la nuit. Ces tempêtes sont les fléaux les plus redoutés du passage des grandes montagnes, et c'est à elles, bien plus qu'à l'abondance des neiges, qu'on doit attribuer les sinistres qui viennent, chaque hiver, affliger ces tristes régions.

(2) Cette appellation de « la Perche » qu'on retrouve fréquemment dans tous les pays de montagnes, annonce sûrement l'abondance des neiges dont sont encombrés ces passages qu'il a fallu jalonner de perches destinéees à servir de guides pendant l'hiver.

Digitized by Google

Il a été fréquenté dans toutes les guerres qui ont eu pour théâtre les Pyrénées orientales (1).

25. COL DE VERNADELL.—Beaucoup moins commode que le précédent, mais néanmoins, passable. De ce col, d'ailleurs, on peut gagner celui des Aires, en suivant le plateau des crêtes.

Point de départ, N. D. de Corall, station remarquable; d'arrivée, Mollo.

26. COL DE MALREM. — Peu fréquenté. C'est le plus oriental de ceux qui versent dans le Ter.

27 COL DE COLLIT.
28 — DE FALGUR.
} Peu fréquentés. Point de départ commun, La Manère. Ces cols versent dans la vallée de Bajet, l'un des principaux affluents de la Fluvia.

29. COL DE VILLAROJA. — Plus fréquenté que les deux précédents. Point de départ, Saint-Laurent de Cerda; d'arrivée, soit Villaroja (vallée de Bajet), soit Saint-Laurent de la Muga, par Carbonils et Albanya.

30. COL DES ORTS. — Point de départ, Coustouge; d'arrivée, Saint-Laurent de la Muga, par Nª Sª del Fau. C'est le chemin suivi en brumaire 1794, par une brigade française qui mit dix-huit heures pour exécuter ce trajet, en livrant, chemin faisant, trois combats.

31. COL DE COUSTOUGE OU DE LA CREU. — Point de départ, Coustouge; d'arrivée, Massanet. C'est le col qui, en 1793, a donné passage à la première colonne d'invasion. (*Voir* page 36.)

32. COL DU PLA DE LA CREU. — Mêmes aboutissants que le précédent. De là, en longeant le revers méridional. on peut gagner le col del Faitg.

33. COL DEL FAITG.—Point de départ, Arles; d'arrivée, Massanet. (*Voir* pages 36 et 37.) Une colonne espagnole, qui voulait, le 17 avril 1793, prendre ce col, s'est vue forcée de rétrograder.

(1) Une de ces opérations, racontée dans les Mémoires du duc de Noailles (tome Ier, pages 130 et 132), contient des détails intéressants. C'était le 18 mai 1689. Le duc allait assiéger Campredon : « Depuis trois heures du matin jusqu'au soir, lui fait dire le rédacteur de ses Mémoires, l'abbé Millot (Paris, 1777), nous ne fîmes faire que trois lieues à 12 pièces et à 2 mortiers, malgré 1,200 mulets et bêtes de somme qu'un vent impétueux, accompagné de grêle et de neige, jetait parfois dans les ravins. En certains endroits, le gros canon ne faisait par jour que cent vingt pas, si bien qu'il resta en route et que le petit équipage seul atteignit Campredon. »

En 1691, il y eut un autre passage remarquable, celui du vice-roi de la Catalogne, qui parut devant Pratz de Mollo avec du canon.

Enfin, dans les guerres de la révolution, ce col a servi fréquemment aux deux partis.

34 COL DE LA NEIGE.
35 — DE LA BIQUE.
} Scabreux passages de contrebandiers, échelonnés sur le penchant oriental du massif des Salines.

36. COL DE LAS ILLAS. — Tracé sur un plateau ouvert et facile, que la culture commence même à envahir. Il n'a de pénible que ses abords sur les deux versants, abords que l'on pourrait adoucir. De ce col aux suivants, la crête est d'un parcours facile. (*Voir* p. 36 et 37.

37. COL DE LA CROIX DE MALREM.
38. — DU PLA DE FERRÉOL.
39. — DE L'ESTAGNOL.
} Légères dépressions d'une crête aplatie et partout franchissable.

40. COL PORTELL. — (*Voir* pages 31 et 40.)

C'est par ce col que se sont opérés tous les grands mouvements des deux invasions, en 1793, 1795 et 1795. La route du Portell avait même fini par devenir meilleure que celle de Bellegarde, qui, il est vrai, avait été coupée en plusieurs endroits par les Espagnols.

41. COL DE PANISSAS.—(*Voir* pages 59 et 60.) Ce passage est abandonné depuis longtemps. On le gagnait par les Ecluses basse et haute. Il est plus ouvert que le Pertus, mais aussi plus élevé de 50 mètres.

42. COL DU PERTUS. — (*Voir* pages 59 et 60.) C'est celui par lequel passe la grande route de Perpignan à Bayonne.

43. COL DU ROSSIGNOL.
44. — DE LA CROIX DES SIGNAUX.
} S'ouvrent sur la branche septentrionale de la fourche des Albères, à l'ouest du pic Saint-Christophe.

45. COL SAINT-CHRISTOPHE.
46. — DE LLINAS.
47. COUILLADE (petit col) DE SAINT-JEAN.
} Appartiennent à la même branche des Albères, mais sont situés à l'est du pic Saint-Christophe, et tombent à Saint-Martin ou à Saint-Jean, au fond du pla de l'Arc.

48. COL FOURCADE. — Il s'ouvre à l'opposé des précédents, sur la branche méridionale de la fourche. Quoique élevé de 900 mètres, c'est le plus praticable de tous ceux de ce front. Il ne présente quelque difficulté qu'à l'origine de sa rampe, vers Saint-Martin. Sur le revers opposé, il est entretenu par l'exploitation des belles forêts de Récasens. Il a été pratiqué par l'artillerie, en 1794.

49. COL FOURCADELL. — Voisin du précédent, sur la même branche des Albères. Plus élevé et beaucoup moins commode.

50. COL DE LA TEINERÈDE.
51. — DE PREGUND.
52. — DEL FAITG.
53. — DE LORRY.
54. — DE L'AMENTE.
} Le premier est le moins mauvais de la série. Point de départ commun, Laroque ; d'arrivée, Récasens ou Espolla.

Digitized by Google

55. — DE L'ESTAQUE.
56. — DE LA VALL.
57. — DES ÉMIGRANS.
58. — DE CARBASSERA.

Point de départ, Lavall; d'arrivée, Espolla.

59. COL D'EN TARRES.
60. — DEL PAL.
61. — D'ALBRET.
62. — DE LAS ERAS.

C'est d'Argelès ou de Collioure, par le Ravenel ou par la vallée de Consolation, puis par Vallbone et le passage intérieur de Banderolle, que l'on monte à ces cols. Ce sont ceux que l'on confond sous le nom de Massane. Point d'arrivée, Espolla, soit par Corbéra, soit par Saint-Genis, si du col del Pal on se prolonge jusqu'à celui d'en Tarrès.

63. COL DU PLA DE LAS ERAS. — C'est le passage qui fait face à l'importante position de Notre-Dame-des-Abeilles, d'où l'on gagne la tête du Ravenel par le col intérieur de Vallaury. (*Voir* page 228.)

64. COL DE BANYULS. — La montée est difficile; elle est pratiquée en grande partie dans le lit encombré du torrent de Banyuls. La descente, beaucoup plus commode, est, à la rigueur, carossable (1).

65. COL DEL TORN. — Il sert à communiquer de San-Marco à la villa d'Amont.

66. COL DE JOURDA.
67. — DU PLA DEL RAZ.

Peu fréquentés.

68. COL DEL SOUROU. — Pour aller de Banyuls à Coléra. Moins mauvais que les deux précédents et que le suivant. C'est ce col et celui de los Frayles que gardait la tour de Caroitg.

69. COL DE LOS FRAYLES. — Plus court chemin de Banyuls à Coléra. Mauvais; ses abords sont très-accidentés. Attaqué en 1794 par les Espagnols qui furent rejetés dans la mer. (*Voir* au 2e volume la bataille de Saint-Laurent-de-la-Muga.)

70. COL DE BELISTRE. — C'est la trouée par laquelle passe le chemin qui longe la côte. Il est plus difficile par ses abords que par lui-même. C'est le dernier.

(1) En 1675, Bellegarde et le col Portell étaient au pouvoir des Espagnols. Chargé de ressaisir la crête des Pyrénées, le maréchal de Schœmberg débouche par le col de Banyuls et court chercher, sous les murs de Gironne, les clefs de Bellegarde. Quelques années après, le duc de Noailles, battant en retraite, choisit, on ne sait trop pourquoi, le col de Banyuls pour repasser les monts. Il faillit payer cher cette bizarre imprudence, car, prévenu à Espolla par les Espagnols, ce ne fut qu'après six heures d'un combat acharné qu'il parvint à se frayer le chemin du col. (*Voir* les chapitres XIX et XXI.)

DESCRIPTION DU VERSANT SEPTENTRIONAL.

§ Ier.

DIVISION.

Les Corbières, ce grand contre-fort qui, du massif N.-O. de Mont-Louis, s'avance d'abord vers le nord, puis tourne à l'est et va, en enveloppant le Roussillon, tomber dans la Méditerranée à la pointe de Leucate, les Corbières partagent le versant nord des Pyrénées orientales en deux régions distinctes :

1° La région des vallées transversales ; 2° celle des vallées parallèles à la chaîne.

La première comprend les bassins du Salat et de l'Ariége, qui sont tributaires de la Garonne, et la vallée de l'Aude qui, malgré la direction orientale de la seconde partie de son cours, pour nous qui ne considérons que la première, n'en est pas moins une vallée transversale.

La seconde région a pour déversoir commun la plaine du Roussillon qui reçoit ainsi la Gly, la Tet, les eaux des Aspres et le Tech.

Nous allons parcourir ces deux groupes par vallée successive, en intercalant entre eux la chaîne qui les sépare, les Corbières.

§ II.

VALLÉES TRANSVERSALES.

VALLÉE DU SALAT. — Le Salat, ligne sans importance militaire (pages 274 et 281), embrasse par ses nombreux affluents, qui conver-

Digitized by Google

gent vers Saint-Girons (1), tout l'espace compris entre le berceau de la Garonne et le bassin de l'Ariége.

VALLÉE DE L'ARIÉGE. — L'Ariége a pour bassin de réception (2)

(1) C'est la forme ordinaire des vallées *de déchirement* : elles présentent, dans leurs parties supérieures, de vastes cirques sillonnés par une multitude de crevasses qui, de tous les points de l'horizon, descendent vers un centre commun. Parmi ces crevasses, il en est toujours une plus considérable ou plus inclinée que les autres, qui reçoit les eaux de tout le cirque, et devient, par suite, son canal d'écoulement. Ces rayons divergents ressemblent à l'éclat d'une vitre brisée. L'éruption centrale est attestée par le relèvement des couches vers le centre de l'amphithéâtre. Ces vallées de déchirement offrent, en général, des escarpements rapides sur lesquels on aperçoit des tranches de couches fracturées, et où des angles saillants d'un côté correspondent souvent à des angles rentrants de l'autre.

(2) Le cours d'un torrent se divise en trois parties : 1° le bassin de réception ; 2° le canal d'écoulement ; 3° le lit de déjection.

Le *bassin de réception* est un entonnoir plus ou moins vaste, béant vers le ciel, qui réunit toutes les eaux des montagnes d'alentour. Il est terminé par un goulot qui commence le canal d'écoulement.

Le *canal d'écoulement* est un long couloir aux berges abruptes et minées par le pied. C'est là que le terrain affouille. La nature, la consistance de ses rives, permettent de deviner l'encombrement qu'il va bientôt produire.

A l'extrémité du canal d'écoulement, il est un point, quelquefois un développement d'une certaine étendue, où il n'y a ni affouillement, ni dépôt. Là seulement les berges sont correctement et invariablement dessinées.

Le *lit de déjection*, qui suit immédiatement, se présente sous la forme d'un monticule très-aplati, conique, placé à la sortie de la gorge, et accolé à la montagne comme un contre-fort. Ces lits de déjection s'étendent souvent sur une très-large surface dont le profil est convexe vers le ciel. C'est sur l'arête supérieure de ce cône que coule ordinairement le torrent ; aussi le voit-on, à la moindre crue, se déverser à droite et à gauche, changer de lit et exhausser ses nouvelles rives, pour recommencer bientôt ses divagations.

On remarque que ces divagations se portent plus particulièrement vers les obstacles résistants, comme les saillies de rocher, les escarpements, les ouvrages d'art. Sur ce point, les eaux se maintiennent invinciblement et forment des gouffres. Elles se réfléchissent ensuite sur la rive opposée.

Il faut avoir assisté aux épouvantables ravages d'un torrent pour s'en faire une idée exacte. Ainsi, tel mince filet, souvent à sec pendant la belle saison, peut, dans un moment donné, à la suite d'un violent orage par exemple, débiter plus d'eau que la Seine en étiage. Ajoutons que les fissures nombreuses dont la surface des rochers est criblée, donnant immédiatement prise à l'action des eaux, on voit des blocs de toutes dimensions, de 15 mètres cubes parfois, arrachés aux berges et emportés par le courant, dont ils centuplent les effets destructeurs, en raison de leur masse et de la vitesse qu'ils acquièrent. De là, d'immenses ravins creusés tout à coup sur des pentes jadis unies, et une énorme accumulation de débris sur les parties du terrain où la vitesse a successivement diminué. (Extrait de l'ouvrage de Surell intitulé : *Etudes sur les Torrents*.)

On conçoit alors qu'il y ait, dans une guerre de montagnes, quelques précautions à prendre pour le passage des torrents.

Ainsi, il n'y a que deux points où une route traverse un torrent sans avoir à

Digitized by Google

l'enceinte qui s'arrondit entre les montagnes du Framiquel et de la Mène, le puig Moren et le massif N.-O. de Mont-Louis (pages 274 et 282). Sa source, proprement dite, est un petit lac (appelé *œil* de l'Ariége) situé au fond de la Soulane (1) d'Andorre, entre le Framiquel et le puig Moren, sur un terrain en litige entre les bergers andorrans et les Ariégeois.

Le goulot du bassin de réception touche à l'Hospitalet, premier village à la descente du puig Moren. Le torrent parcourt ensuite le long corridor qui précède Mérens, traverse ce village, franchit le remarquable défilé connu sous le nom de *Troisième Baserque* (page 115), et gagne bientôt la petite ville d'Ax.

Ax est un nœud important de communication, car là viennent se précipiter dans l'Ariége deux torrents, l'Orlu et l'Ascou, qui ouvrent trois débouchés vers l'Aude. (*Voir* la vallée de l'Aude, page 289.)

D'Ax, l'Ariége descend successivement : à Luzenac, d'où l'on peut encore se porter sur l'Aude à Quillan, par le col de Marmare (page 290); à Cabannes, confluent de la vallée d'Aston; à Tarascon, petite ville un peu en amont de laquelle aboutissent, avec la vallée de Vicdessos (laquelle a déjà reçu celle de Siguier), les derniers chemins qui viennent de l'Andorre (pages 274, 281 et 282); à Foix; à Cintegabelle où elle devient navigable; enfin à Pinsaguel où elle se jette dans la Garonne, à deux lieues au-dessus de Toulouse.

Cette ligne a servi aux Français, en 1719, pour envahir la Sègre, et aux Espagnols, qui l'avaient à peine abordée en 1793 (page 115),

en redouter les effets : 1° le point où le torrent sort de son canal d'écoulement, c'est-à-dire l'intersection des déblais et des remblais, 2° l'extrémité du lit de déjection, le point où le torrent se jette dans une rivière.

Pour l'établissement des ponts, la difficulté est de maintenir l'eau entre les culées. Or, on peut y parvenir par de simples ouvrages de campagne, en établissant, soit des digues en travers et en ailes dirigées vers l'amont, soit des épis se renvoyant le courant par réflexion.

Dans les ponts en bois, on dresse les contre-fiches au-dessus du tablier. Celui-ci est simplement posé sans clous ni chevilles, afin de pouvoir être promptement démonté lorsqu'une crue est imminente. Ces crues arrivent à peu près à jour fixe quand c'est de la fonte des neiges qu'elles proviennent, et quand c'est des orages, on a souvent le temps de prendre ses précautions.

(1) *Soulane* est un nom commun qui, en Catalan, signifie revers sud d'une montagne. Le revers nord s'appelle *Bac*. Il est à remarquer qu'en pays de montagnes, les désignations de lieux renferment souvent un renseignement topographique précieux. C'est ainsi par exemple, que les noms de lieux suivants: Ille, Llosa, la Calcine, Puigcerda, Rivesaltes, Valltortas, font immédiatement connaître que ces centres de population s'élèvent sur un terrain entouré d'eau, ardoisier, calcaire, sur une hauteur, sur les bords escarpés d'une rivière, dans une vallée tortueuse.

Digitized by Google

pour piller impunément Ax et Tarascon, en 1811 et 1812, alors que nos armées remplissaient l'Europe et allaient marcher sur Moscou.

VALLÉE DE L'AUDE. — L'Aude prend sa source dans une des anfractuosités du massif N.-O. de Mont-Louis, et tombe immédiatement dans le Capsir qui peut être considéré comme le berceau de cette vallée.

Le Capsir est une conque de quatre lieues de diamètre, élevée de 1,560 mètres au-dessus de la mer, et couverte de belles forêts. C'est comme une oasis au milieu des arides rochers qui l'entourent. On y entre par une longue pelouse légèrement concave, sorte de vallon de plissement appelée col de la Quillane, que l'on gagne de Mont-Louis par la Llagonne, et quelquefois aussi de Livia par Egat, Odello, Fontromeo et Palauma.

L'Aude cotoye le Capsir au sud et à l'est, et poursuit au nord; puis, en face du nœud où le grand contre-fort qui a jusque-là accompagné sa rive droite, tourne à l'est pour former les Corbières, il décrit de gauche à droite un grand lacet et arrose ainsi le Donezan.

Le Donezan est un pays nu, tout sillonné de ravines, tout hérissé de rochers, dont cependant les crêtes, considérablement affaissées, sont accessibles.

Le torrent reprend ensuite, au confluent de la Guette (rive droite), son orientation septentrionale; passe sous le hameau d'Axat qui est le point de son cours le plus rapproché du bassin de la Gly; reçoit à gauche le Rebenti qui vient droit de l'ouest; enfin, va, par Pierre-Lisse, se dégager à Quillan des hautes montagnes.

Il laisse dans l'angle nord-ouest qu'il forme avec le Rebenti, une de ces plaines comme on en rencontre souvent en pays de montagnes entre deux grands contre-forts parallèles, la plaine de Sault, qui a 20,000 mètres de longueur, sur environ 4,000 de largeur dans le sens de la vallée.

Aucune des communications de cette âpre contrée n'est praticable aux voitures. La moins mauvaise est le chemin de Mont-Louis à Quillan par la Llagonne, Formiguères dans le Capsir, le col des Aires qui est l'issue la plus commode pour sortir de la Conque, Quérigut dans le Donezan, et l'Hostalnau dans la plaine de Sault, où commence une route. C'est par cette voie, réparée à la hâte, qu'en 1793, on a complété l'armement de Mont-Louis (*Voir* page 117). — Ce chemin appartient tout entier à la rive gauche dont, au reste, il s'écarte notablement. Un second chemin, plus rude et qui suit l'Aude de plus près, mais la rive droite le plus souvent, passe par Caudiés-en-Conflans, Puigvalador, Roquefort et Quillan.

Les communications latérales, toutes fort rudes, le sont toutefois d'autant moins, qu'elles s'éloignent davantage de la source de l'Aude.

Celles de gauche sont :

1° Le sentier qui d'Ax remonte l'Orlu, pénètre par le col de Castillon dans le Capsir, et aboutit à Puigvalador.

2° L'ancienne route stratégique commencée par Vauban en 1680, réparée en 1719, puis abandonnée, laquelle, du même point de départ, d'Ax, par le torrent d'Ascou et le col de Palliers, gagne à Rouze le chemin de l'Aude (rive gauche), et met ainsi l'Ariége à huit heures de marche de Mont-Louis.

3° Le chemin qui, toujours d'Ax et par l'Ascou encore, puis par le col de Pradel, va rejoindre à l'Hostalnau la route de Quillan.

4° Enfin le chemin qui, partant de Luzenac en aval d'Ax, franchit le col de Marmare et aboutit au même embranchement de l'Hostalnau. Cette dernière voie est plus longue que la précédente de trois heures, et il n'en faut que douze, par cette dernière, pour se porter de Mont-Louis dans l'Ariége.

Les communications de droite sont :

1° Les rampes, à peine praticables aux gens de pied, qui, d'Olette, remontant soit la gorge des Cabrils, soit celle d'Evols, se réunissent ensuite pour pénétrer par le col de la Creu dans le Capsir où le point d'arrivée est encore Puigvalador.

2° Le défilé d'Axat qui débouche sur la Boulezane, au pied du col Saint-Louis, vers Puiglaurens, d'où l'on gagne à Caudiés la route de Perpignan.

Ce défilé d'Axat est, non comme le col Saint-Louis, une inflexion, mais bien une crevasse, une fente des Corbières, au point où cette chaîne tourne brusquement vers l'est. Une route de Caudiés à Axat, qui serait continuée le long du Rebenti, mettrait Perpignan à 22 lieues de l'Ariége, à 14 de l'Aude, et à 16 de la petite ville de Quillan.

Cette ville, à l'embranchement de la route du col Saint-Louis et de celle de Foix qui doit suivre jusqu'à Bayonne le pied des Pyrénées (1),

(1) L'allure du versant septentrional nous permet de serrer par une route, voire même par un canal, le pied des Pyrénées, tandis que les Espagnols ne sauraient avoir une communication latérale plus rapprochée de la frontière que la chaussée de Sarragosse à Barcelone. Cette différence tient à ce que le relèvement des couches tertiaires du pied de notre versant a relié celui-ci avec le terrain en avant, par une ceinture de collines étagées et raccordées en pente douce ; en sorte qu'à partir du tiers de la demi-profondeur de la chaîne, la partie essentiellement montagneuse fait place à des hauteurs aux formes ar-

Digitized by Google

est industrieuse, abondante en bois qui lui arrivent par le flottage, entourée de nombreuses scieries, à proximité des belles forges de l'Ariége; en un mot, Quillan remplirait, au besoin, le rôle d'une excellente place de dépôt.

L'Aude coule ensuite au nord jusqu'à Carcassonne, puis tourne à l'est pour baigner jusqu'à la Méditerranée le pied des Corbières. Mais nous n'avons point à nous occuper de cette seconde partie de son cours.

---

§ III.

LES CORBIÈRES.

Les Corbières, qui enveloppent tout ce qui nous reste à parcourir du versant septentrional et en forment un bassin à part, se détachent du massif N.-O. de Mont-Louis, au point même où l'Aude prend sa source, du flanc oriental du pic Carlitte. Comme l'Aude, elles commencent par s'avancer vers le nord l'espace d'environ sept lieues; puis, au rocher de l'Escalès, à la latitude de Quérigut, elles lancent à l'est une première branche. Elles poursuivent au nord, et à trois lieues et demie de l'Escalès, d'une montagne que couvre la belle forêt de Fange, en face de Pierre-Lisse, elles dirigent vers l'est une seconde branche. Le corps de la chaîne continue toujours, mais dès-lors inclinant vers l'ouest, il trace, avant de prendre à son tour l'orientation de ses deux branches, une sorte de ligne de raccordement par le col Saint-Louis et le pic de Bugarach d'où, enfin, il va, perpendiculairement à la première partie de son cours, tomber dans la Méditerranée à la pointe de Leucate. C'est à partir de ces points d'inflexion qu'on donne à la chaîne que nous considérons le nom de Corbières.

Les Corbières se composent donc de trois bandes étagées et à peu près parallèles.

La première, celle qui part de l'Escalès, d'abord serrée, compacte, court ainsi au-dessus de Mosset et de Molitg jusqu'à Montalba; là elle dégénère en une série de pics détachés, comme Belestat,

rondies, sans crêtes aiguës, sans arêtes saillantes, et à des plateaux qui descendent en terrasses presque horizontales : dispositions toutes favorables à la circulation.

Digitized by Google

Caladroit, Force-Réale; enfin elle expire dans la plaine à Peyrestortes (page 92). Cette première bande forme la berge droite de la Tet.

La seconde a pour jalons, après la forêt de Fange, les rochers au-dessus du pont de la Fou, la tour de Tautavel et le château d'Opols.

La troisième, qui peut être considérée comme partant du même point que la seconde, subit d'abord, dans sa courbe de raccordement, au col Saint-Louis, une forte dépression; mais elle remonte aussitôt à Bugarach (1,500^{m}), passe au nord du château de Queribus et va former par sa croupe, que borde l'étang de Leucate, le défilé de Salces ou de Fitou. C'est la ligne faîtière des Corbières, la ligne de partage entre l'Aude et la plaine du Roussillon.

Du reste, il ne faut point attacher à ces désignations de lignes, de bandes, une idée de continuité régulière: l'allure de ces montagnes est indécise, confuse; les vallées ne se présentent ni parallèlement, ni perpendiculairement aux crêtes; elles sont, au contraire, obliques, tourmentées, faisant sans cesse irruption d'un couloir à l'autre.

Les routes qui traversent les Corbières sont au nombre de deux : 1° la route de Narbonne, qui passe entre la croupe et l'étang de Leucate et qui, avant que cet étang se retirât, était assez bien défendue par le château de Salces (1); 2° la route du col Saint-Louis, qui, à l'époque de la révolution, s'arrêtait à Caudiés. Une troisième route a été projetée de Caudiés à Quillan par le défilé d'Axat. On peut aussi traverser les Corbières en prenant à Estagel un affluent de la Gly, le Verdouble, que l'on remonte par Vingrau et Tuchan, d'où il est facile de gagner directement Carcassonne.

(1) Le château de Salces avait été primitivement bâti sur la croupe même des Corbières, et il était assez considérable, si l'on en juge par les 29 pièces de canon qui le défendaient en 1496, quand il fut attaqué par nous et emporté à la suite d'une des premières applications de l'art des mines dont l'histoire fasse mention. Démoli par les vainqueurs, ce château fut reconstruit par les Espagnols qui, voulant serrer le défilé de plus près, l'établirent en plaine, dans son emplacement actuel. Ce nouveau poste, attaqué sept ans plus tard, fit bonne contenance, et ce fut, cette fois, notre forteresse de Leucate qui succomba. Dans les guerres qui suivirent, ces deux forts devinrent les points de mire des deux partis qui se disputaient le Roussillon. Ainsi, en 1634, le maréchal de Schœmberg battit les Espagnols sous les murs de Leucate qu'ils assiégeaient; et, en 1639, Condé s'empara de Salces dont la chute fit tomber Opols, Estagel, Rivesaltes, et nous ouvrit les Corbières, que, trois ans après, la prise de Perpignan enclavait dans notre territoire.

En 1793, Leucate était tombé en ruines, et son étang, en se retirant peu à peu, avait élargi le défilé et presque annulé l'effet du château de Salces, devenu, d'ailleurs, tellement insalubre, qu'il avait été abandonné. Réoccupé à la hâte au moment du péril, ce château n'était pas en état de lutter un instant contre les vices de sa position.

Digitized by Google

Les Corbières sont généralement arides, décharnées, étalant partout à nu un calcaire blanchâtre dont l'aspect désolé contraste avec les vives et riantes couleurs de la plaine du Roussillon. Elles rivalisent en élévation et dépassent en profondeur la chaîne pyrénéenne qui lui fait face. On sait qu'elles ont longtemps servi de limite entre la France et l'Espagne, et qu'elles furent, aux seizième et dix-septième siècles, pendant cent cinquante ans, disputées avec un acharnement qui n'a pas été égalé, il s'en faut de beaucoup, pour la défense de la nouvelle frontière. L'habitant des Corbières se ressent un peu de la rudesse de ses montagnes, et il a toujours, à la guerre, une vigueur peu commune à mettre au service d'un courage éprouvé (page **104**).

§ IV.

VALLÉES LATÉRALES OU BASSIN DU ROUSSILLON.

VALLÉE SUPÉRIEURE DE LA GLY. — La Gly est le déversoir de toutes les eaux du versant méridional des Corbières. Elle descend du pic de Bugarach, principal jalon de la ligne faîtière de ces montagnes ; s'ouvre violemment une brèche à travers leur seconde bande, au pont de la Fou ; puis serpente dans les montagnes jusqu'à Espira, où elle entre en plaine pour se décharger bientôt dans la mer, après un parcours de six myriamètres.

Pourvue d'un large bassin de réception, la Gly, guéable à peu près partout, est sujette à des inondations fréquentes, subites, et fort dangereuses.

Ses principaux affluents sont, la Boulesane et le torrent de Sournia à droite, la rivière de Maury et le Verdouble à gauche.

La Boulesane conflue avec la Gly un peu au-dessus de Saint-Paul, et ouvre, par ses sources, un premier débouché vers l'Aude (*Voir* cette vallée), et un second vers la Tet, lequel traverse Montfort, le col de Farrera, Mosset, Molitg et vient aboutir à Prades (pages **105, 106** et **107**).

Par le torrent de Sournia, on gagne aussi la Tet à Montalba, en face du col Ternère (page 93).

Les deux affluents de gauche se réunissent à Estagel, qui est également à portée de Salces et du col de Saint-Louis. La route de ce col

emprunte la vallée de Maury jusqu'à la Boulesane, et le Verdouble, nous venons de le dire, est l'embouchure du passage de Tuchan.

VALLÉE DE LA HAUTE-TET. — La Tet prend sa source à une lieue au-dessus de Mont-Louis (page 113), débouche en plaine au col Ternère, et va, après un parcours total de 27 lieues et une chute de 1,600 mètres, se jeter dans la mer entre Sainte-Marie et Canet.

Le col de la Perche, que défend Mont-Louis, ouvre en tête la gorge de la Tet (pages 114, 116, 117 et 120).

Jusqu'à Olette, le torrent roule au fond d'un affreux précipice, entre deux immenses escarpements dont l'un, celui de gauche, est continu, sans brèche, et l'autre, celui de droite, présente seulement çà et là quelques ouvertures.

A partir d'Olette jusqu'à Ternère, c'est, au contraire, la berge droite qui cesse d'être franchissable et la gauche qui se laisse pénétrer. A gauche, en effet, les montagnes s'affaissent peu à peu, serrent le torrent de moins près, et se déploient sous la forme étagée d'un amphithéâtre que sillonne une multitude de ravines. Le couloir de la Tet prend, du reste, dans cette seconde partie, qui a reçu le nom de Conflans, la forme ordinaire des vallées en chapelet (pages 91 et 92).

C'est un des défilés de ce chapelet que barre Villefranche (pages 95 et 96). Le col Ternère en est le dernier. (P. 94 et au 2e vol. chap. II.)

Nous avons examiné (vallées de l'Aude et de la Gly) les passages latéraux qui viennent déboucher sur la rive gauche de la Tet ; et ceux de la droite, qui sont compris entre Mont-Louis et Villefranche et qui montent tous vers la frontière, nous les avons décrits avec la grande chaîne (pages 276 et 283).

Le dernier de ces passages, un peu en amont de Villefranche, celui qu'ouvre le val de Sahor, permet de se porter indifféremment dans le Ter ou dans le Tech. Il faut d'abord atteindre l'arête qui rattache à la grande chaîne le massif du Canigou, l'arête de la Roja, que le chemin de Sahor aborde au Camagre. Là, en se prolongeant à droite, on peut gagner le flanc oriental du pic de Costabone et descendre par le col de Prégund (page 283) dans la vallée du Ter (1). Mais le Camagre sert plus habituellement à se porter dans le Vallspire que l'on accoste à la Preste.

En aval de Villefranche, tout contre les remparts, débouche le vallon du Vernet par lequel on gagne une seconde dépression de l'arête

(1) Ce passage a été exécuté en 1689, avec 6,600 hommes et du canon, par le duc de Noailles qui n'employa pas moins de sept jours pour porter sa colonne de Villefranche à Campredon. Le 30 floréal 1794, le général Charlet, forcé à Campredon, rentra à Villefranche par la même voie (2e v. *Expédition de Ripoll*).

Digitized by Google

de la Roja, le pla Guilhem, d'où l'on se dirige sur Pratz de Mollo (pages 55, 56 et 57).

En continuant à descendre la Tet, il faut, avant de trouver une nouvelle issue à droite, dépasser le Canigou et arriver jusqu'à la hauteur de la tour de Batère. Alors on tombe dans le système des Aspres.

LES ASPRES.—Les Aspres occupent, avec le Canigou dont déjà elles sont comme le soubassement, tout l'intervalle qui s'étend de la Tet au Tech. Elles présentent, comme nous l'avons déjà dit (pages 45 et 46), un amas confus de montagnes de tous les ordres qui, néanmoins, suivent une sorte d'enchaînement que nous allons décrire.

Du Canigou se détache, dans la direction de la tour de Batère, un énorme contre-fort qui s'ouvre bientôt en trois branches, lesquelles vont :

La première, au nord, par Belpuig, Prunet et Candell, former sur la Tet le col Ternère;

La deuxième, au sud, resserrer le Tech vers Palauda;

La troisième, à l'est, aboutir au-dessus du village d'Oms.

Ces trois branches embrassent les *Hautes-Aspres.*

La branche intermédiaire se partage, à l'ouest d'Oms, en deux puissants rameaux qui se prolongent indéfiniment dans la direction de l'est, en suivant, l'un la Tet, l'autre le Tech.

Le premier, à la hauteur de Sainte-Colombe-de-Thuir, le second, à la Calcine, s'affaissent tout à coup. Là s'arrête le second étage des Aspres que nous appellerons les *Aspres moyennes.*

La suite de la bifurcation ci-dessus comprend les *Basses-Aspres.*

Les Hautes-Aspres ont trop d'âpreté, trop d'élévation pour constituer un terrain militaire (page 214). Celui-ci ne commence qu'avec les Aspres moyennes, à la hauteur du village d'Oms.

Oms, point de départ des deux rameaux qui interceptent tout le reste des Aspres, occupe la tête des deux torrents, le Rear et la Cantarana, qui dégorgent l'intérieur de ce pâté de montagnes. C'est un centre de communication. C'est aussi le nœud d'un contre-fort qui va, par la butte Verte, rencontrer le Tech à la chapelle Saint-Paul.

D'un anneau du chaînon qui réunit Oms à la Calcine, du Mouscaillou, s'élance également vers le Tech un second contre-fort qui se dirige sur Saint-Ferréol. La butte appelée Calcine domine toutes les Basses-Aspres qui, de cette belle position, semblent se confondre avec la plaine. Le village de Llauro, au pied de la Calcine, est le point de croisement de plusieurs chemins qui viennent de Thuir par Sainte-Colombe, pour descendre par Saint-Ferréol à Céret. (*Voir* pages 212

et 218; et dans le 2e volume, le chapitre : *Diversion dans les Aspres.*)

Les nervures qui constituent les Basses-Aspres ne sont plus que des filets échappés d'une cascade de montagnes. C'est une succession d'arêtes étroites, de plateaux allongés, de langues de terre tantôt resserrées, tantôt élargies, que bordent, que déchirent en tous sens une multitude de ravins dont les berges, creusées par l'évasion des eaux dans un sable argileux, se présentent souvent taillées à pic comme des murailles. (*Voir* pages 169, 171, 175 et 218). La presqu'île du Rear (pages 47 et 48) fait naturellement partie des Basses-Aspres qui ne s'effacent, pour ainsi dire, que sur la côte même.

Tel est ce terrain militaire si remarquable, ce théâtre des Aspres dont, en 1793, le seul de nos généraux qui réunissait à l'expérience de la guerre une parfaite connaissance du pays, Dagobert, ne pouvait détacher ses yeux ; où, dès l'ouverture de la campagne, il nous montrait notre salut ; où, comme premier acte de son commandement en chef, il voulait manœuvrer pour couper dans ses racines la ligne d'invasion ; où, vaincu à Trouillas parce qu'on l'avait rivé à la plaine, il courait, sous le canon de l'armée victorieuse, chercher un premier abri ; où, le lendemain de sa défaite, il reportait la moitié de son armée, acharnement qui détermina, on se le rappelle, la retraite au Boulou des vainqueurs ; par où enfin plus tard, alors qu'il était sacrifié, il venait, avec une poignée d'hommes, tourner la gauche du camp espagnol, comme pour confondre, par ce coup d'audace, les hommes dont l'ombrageuse impéritie avait enchaîné son essor vers les Aspres. Du reste, tant d'efforts ne furent point perdus, et l'on verra bientôt que cette marche audacieuse de Dagobert à travers les Aspres frappa tellement les Espagnols que, bien qu'ayant envahi, bien qu'occupant fortement ce terrain sans la possession duquel ils ne se croyaient plus en sûreté, la crainte d'être tournés par leur gauche ne les quitta plus, et les plongea dans une erreur qui ne devait pas tarder à causer leur perte.

VALLÉE DU HAUT-TECH. — C'est une gorge étroite, profonde, sillonnée transversalement par une multitude de petits cours d'eau qui y entretiennent une végétation animée, dont l'effet contraste avec l'aspect aride et chauve de la plupart des hautes vallées pyrénéennes.

Nous avons, du reste, peu de chose à ajouter à la reconnaissance de cette gorge tant de fois parcourue dans la campagne de 1793, et dont nous venons d'ailleurs, dans ces notes, de décrire les deux berges, celle de gauche en traitant de la vallée de la Haute-Tet et des Aspres (*Voir* ci-dessus), celle de droite en détaillant (pages 276, 283,

284 et 285), le front du Haut-Tech. (*Voir* aussi pages 35, 36, 37; et dans le 2e vol. les chapitres : ***Suites de la bataille du Boulou; Stagnation autour de Bellegarde; Bataille de Saint-Laurent de la Muga : — de Figuères.***)

Egalement, nous avons eu occasion de signaler les points importants qui occupent le fond de la vallée : Pratz de Mollo (pages 54, 55 et 56); Fort-les-Bains (pages 38, 57, 58); Palauda (page 197); Céret (pages 38, 39, 40 et 198); enfin le Boulou (pages 169 et 170), débouché du Tech dans la plaine où nous avons déjà amené la Tet et la Gly, et qu'il nous reste à décrire.

PLAINE DU ROUSSILLON. — Nous connaissons les montagnes qui l'entourent : les Albères et la croupe des Pyrénées au sud, le Canigou et les Aspres à l'ouest, les Corbières au nord. La côte forme le diamètre de cet hémicycle qui, toutefois, est légèrement aplati, car il a dix lieues dans le sens de la Tet, sur douze mesurées parallèlement au rivage.

La France n'a pas, sous un plus beau ciel, une terre plus féconde, plus variée. Au pied d'un immense amphithéâtre couronné de cimes abruptes, dont les versants décharnés annoncent partout la décomposition et le passage des torrents dévastateurs, apparaît d'abord une espèce d'avant-plaine tourmentée, houleuse, inculte : ce sont les ***Aspres***. Puis vient une campagne entièrement ouverte, largement arrosée, couverte d'abondantes récoltes et de belles forêts d'oliviers, parsemée de petites villes, de bourgs, de villages riches et populeux, avec Perpignan (pages 125, 126 et 132) au centre : ce sont les terres arrosables, les ***Rivrales*** et le ***Rigatiu***. Enfin, une vaste plage s'étend unie comme la mer et va se confondre avec elle : c'est la Salanque (page 184) et la côte.

La désignation d'Aspres ne s'applique pas seulement aux montagnes qui forment le soubassement du Canigou : on donne également ce nom à toutes les terres élevées de la plaine qui, privées d'eau, restent incultes, ensevelies sous leurs sombres ***garrigues***. Ces terrains, où l'on rencontre toutes les positions militaires de la contrée, ne sont, du reste, que les derniers rameaux des Aspres proprement dites, que l'on suit : le long de la Tet, par Terrats, Ponteilla (pages 153 et 154), Canohes (pages 83 et 84), le Serrat d'en Vaqué (pages 67 et 68), et le plateau qui court de Perpignan à Canet; et d'autre part, le long du Tech, par Tressères, Banyuls-les-Aspres (pages 169 et 170), Elne, jusqu'à l'étang de Saint-Nazaire.

Les Rivrales sont les terrains qui bordent les rivières. Aux larges

Digitized by Google

bandes de sable que celles-ci tracent dans la plaine, on devine des inondations fréquentes, et des barrières momentanément infranchissables. Ces accidents passagers se manifestent au printemps, quand les neiges fondent, également à la suite des orages de l'été, mais surtout vers la fin de l'automne. Les crues de cette dernière saison sont les plus terribles (page 209). Les eaux peuvent alors s'élever jusqu'à 5 mètres au-dessus de l'étiage et faire disparaître les parties basses de la plaine sous une vaste nappe d'eau où souvent la Tet et la Gly sont confondues. C'est à une de ces inondations que Perpignan dut son salut sous Charles-Quint : le Dauphin de France, qui attaquait la place, n'eut que le temps d'en lever le siége.

Le Rigatiu comprend toutes les terres arrosées artificiellement. Elles occupent une grande étendue ; car la plaine est découpée en tout sens par une multitude de canaux dont l'œil peut de loin saisir les contours, à la richesse de la végétation qui les accompagne. La Tet alimente le plus grand nombre de ces canaux. Les deux principaux, ceux de Thuir et de Perpignan, partent d'Ille (qui doit son nom aux filets d'eau qui l'enveloppent), ne tardent pas à se réunir, et coulent ensemble, sous le nom de *Las Canals*, vers Perpignan qu'ils abreuvent. Les dérivations du Tech ont peu d'importance, si ce n'est en amont d'Elne où elles sont assez considérables. Celles de la Gly, toutes parallèles à cette rivière, ont leurs points de départ ou d'arrivée vers Rivesaltes.

La Salanque est la terre basse qui touche à la plage. C'est une conquête assez récente de l'industrie sur les marais salants qui couvraient au moyen âge cette partie de la plaine. Des étangs parsemés çà et là témoignent encore de son état d'autrefois. Beaucoup sont desséchés ; mais ils se reformeraient promptement, pour la plupart, sans les tranchées d'écoulement qui les dégorgent dans la Méditerranée. Quelques-uns de ceux qui persistent occupent une assez grande étendue, et ne sont séparés de la mer que par d'étroites langues de sable qui disparaissent dans les mauvais temps.

LA COTE. — Depuis les dernières anses formées par les rochers de la Provence jusqu'à celles que le Roussillon doit à la croupe des Pyrénées, plus de 60 lieues de sables bordent la côte. Cette uniformité n'est troublée que par la chute des Corbières qui, du milieu de ces plats-bords, fait tout à coup surgir la pointe de Leucate.

Ce promontoire présente, à droite et à gauche, deux mouillages remarquables, la Haute et la Basse-Franqui. La Haute-Franqui peut abriter des vaisseaux du plus grand tonnage.

Digitized by Google

De là à l'embouchure du Tech, la plage, redevenue sablonneuse, se prolonge en pente douce fort avant sous les eaux; en sorte que, même de simples frégates qui voudraient protéger un débarquement sur ce point du littoral, ne pourraient approcher à bonne portée de canon.

On rencontre dans cet intervalle : l'ancien château Saint-Ange qui défendait, presque en face de Salces, l'extrémité méridionale de l'étang de Leucate; le mouillage de Saint-Laurent de la Salanque vers l'embouchure de la Gly; celui de Sainte-Marie, près de la bouche de la Tet; enfin, les étangs de Sainte-Nazaire et de Saint-Cyprien, qui correspondent à des bas-fonds dangereux.

Du reste, toute cette plage se couvre momentanément de défenses naturelles. En effet, dans les gros temps accompagnés de pluies, les eaux des rivières, refoulées par les vagues, inondent le littoral et se maintiennent immobiles pendant plusieurs jours, formant ainsi, sur une vaste étendue, des étangs passagers.

C'est un peu au nord de Collioure que finissent les sables et commencent les rochers de la croupe des Pyrénées orientales.

Collioure n'est, à proprement parler, qu'un mouillage : les plus fortes sondes de son port donnent à peine 6 mètres, et ce port ne peut guère recevoir que des bâtiments de 50 à 60 tonneaux. Sa surface est d'environ 5 hectares. Les vents du N.-O. sont les seuls qui n'y causent aucun trouble.

Port-Vendres, que de grands travaux viennent de transformer, ne pouvait, naguère encore, contenir que deux ou trois vaisseaux sur leurs ancres.

L'entrée du port est difficile à cause des vents du nord et du nord-ouest, presque constants dans ces parages; mais sa tenue est bonne, sa reconnaissance facile, et par les vents du sud-est, toute croisière qui essayerait de le bloquer, serait infailliblement jetée à la côte. (*Voir*, 1° pour Collioure et Port-Vendres, les pages 73, 74, 227, 237 et suivantes, et, dans le 2e volume, le chapitre : *Reprise des places de la côte;* 2° pour la côte, page 54, et, au 2e volume, le chapitre II de la campagne de 1795.)

Digitized by Google

ERRATA.

Page 3, ligne 12 (avant-propos), années, *lisez :* armées.
— 8, — 24, qui couronne, *lisez :* que couronne.
— 10, — 23, Colbières, *lisez :* Corbières.
— 11, — 36, Massané, *lisez :* Massane.
— 12, — 1, ces débris, *lisez :* ses débris.
— 14, — 13, de révolution, *lisez :* de dévolution.
— 14, — » (note), Puygarda, *lisez :* Puigcerda.
— 21, — 24, débandade où, *lisez :* débandade, où,
— 52, — 1, (Sommaire), ligue, *lisez :* ligne.
— 68, — 25, Sorrat, *lisez :* Serrat.
— 95, — 6, Le signal fut, *lisez :* le signal est.
— 140, — 35, du chemin, *lisez :* des chemins.
— 217, — 29, ligue, *lisez :* ligne.
— 240, — 16, Paullics, *lisez :* Pollies.
— 240, — 22, débandale, *lisez :* débandade.
— 256, — 23, sous, *lisez :* sur.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

AVANT-PROPOS. 1

INTRODUCTION.

§ I. — *Des guerres anciennes dans les Pyrénées orientales* : Passage d'Annibal. — Invasion romaine. — Fondation de la Narbonnaise (633 de Rome). — Les Cimbres et les Teutons. — Pompée et César. — Invasions : des Barbares, — des Visigoths, — des Maures. — Narbonne devient la place d'armes de ces derniers. — Charles Martel. — Pépin-le-Bref. — Charlemagne. — Féodalité. — Moyen âge. — Descente des Normands. — Réunion du Roussillon au royaume d'Aragon. — Expédition de Philippe-le-Hardi. — Le Roussillon engagé à Louis XI. — Guerres de la Renaissance. — Henri IV. — Richelieu. — Guerre de 30 ans. — Conquête du Roussillon sous Louis XIII. — Guerres de Louis XIV. — Guerre de la succession d'Espagne. — Guerre de la Régence. — Pacte de famille. 7

§ II. — *L'Espagne et la révolution française.* — Menaces de l'Angleterre pour forcer l'Espagne à se déclarer. — Premiers symptômes de malveillance. — L'opinion publique en Espagne se prononce contre la révolution. — Efforts de Charles IV pour sauver Louis XVI. — Contre-coup du 21 janvier en Espagne. 17

§ III. — *De l'armée espagnole.* — Causes de la grandeur et de la décadence des armées espagnoles. — Elles restent étrangères au progrès de la tactique moderne. — Tentatives de réforme dans l'armée sous Charles III. — Charles IV. — Situation de l'armée espagnole au début de la guerre. — Infanterie. — Cavalerie. — Réserve. — Artillerie. — Génie. — Recrutement. — Avancement. — Services accessoires. — Ensemble, esprit de l'armée 21

§ IV. — *Déclaration de guerre.*—Armées : du Midi, — des Pyrénées. —Apathie de part et d'autre des Pyrénées—Notre ministre à Madrid demande ses passeports.—Déclaration de guerre (7 mars). — Comment elle est accueillie. 26

§ V. — *Projets de l'Espagne.* — Position menaçante de l'Espagne dans l'attaque générale de nos frontières. — Ce qu'aurait pu faire cette puissance. — Motifs qui décident la cour de Madrid à envahir le Roussillon. 28

§ VI. — *Théâtre de l'invasion.* — Des Pyrénées en général. — Pyrénées orientales. — Plaines du Roussillon et de l'Ampurdan.—Diverses combinaisons pour passer d'une de ces plaines dans l'autre. — Le col de Banyuls. — La grande route. — Le col Portell. — Cols qui versent dans le Tech. — Le col Puigmoren. — Les émigrés conseillent un débarquement. — Ricardos se détermine pour le col Portell. 30

CAMPAGNE DE 1793.

PREMIÈRE PARTIE. — MARCHE PROGRESSIVE DE L'INVASION.

CHAPITRES.

I. — *Invasion.* — Projets et dispositions de l'attaque. — Déplorable situation de la défense. — Trahison des habitants de Saint-Laurent de Cerda. — Surprise de ce village. — Arles occupé et Fort-les-Bains tourné. — Combat de Céret. —Arrivée à Perpignan de quatre représentants du peuple ; leurs actes. — Le général La Houlière se brûle la cervelle. — Passage du col Portell.— Portrait du général en chef de l'armée espagnole. 33

II. — *Déroute du Mas Deu.*—Attitude des représentants du peuple. — Effrayante infériorité de la défense. — Arrivée du général de Flers. — La société populaire de Perpignan organise un comité militaire et prétend diriger le nouveau général. — Arrivée du général Dagobert. — Sa popularité. — Son plan de défense par les Aspres.— Ce plan est discuté au comité de la société populaire. — Il est trouvé téméraire. — On se décide à occuper la presqu'île du Rear. — Vices de cette position. — Camp du mas Deu. — Dagobert en reçoit le commandement.— Les Espagnols viennent nous attaquer. — Combat et déroute du mas Deu. — Situation désespérée 42

III. — *Prise des forts de la frontière.* — Faute de Ricardos qui revient sur ses pas. — Sa ligne de circonvallation sur le Tech. — Il fait enlever Argelès et installe un camp près de ce bourg. — Description de Pratz de Molló. — Les habitants royalistes. — Trahison du gouverneur. — La garnison se retire au fort Lagarde.— La ville ouvre ses portes. — Tentative de ravitaillement par le pla Guillem. — Elle échoue. — Description du Fort-les-Bains. — Blocus. — Batteries dressées pour hâter la reddition. — Le fort ne peut riposter. — Capitulation. — Le fort Lagarde se rend

Digitized by Google

le lendemain. — Description de Bellegarde. — Sa forte position. — Investissement. — Blocus. — Bombardement. — Bonne contenance de la garnison assiégée ; sa composition. — Désertion du capitaine de génie de La Tour, qui va diriger les travaux de l'attaque. — Commencement de siége régulier. — Batterie de brèche. — La place est accablée et son feu éteint. — Délibération du conseil de défense, dont une partie veut s'ensevelir sous les ruines de la forteresse. — Capitulation. — Noble conduite de Ricardos. — Scène attendrissante à Perpignan. — Courage exemplaire des prisonniers de Bellegarde pendant leur captivité 52

IV. — *Camp de l'union sous Perpignan.* — L'idée d'un camp retranché sous Perpignan devient populaire ; elle est mise à exécution. — Camp de l'Union ; commencement des travaux. — Description de ce camp derrière lequel l'armée se reforme. — Admirable fermeté du général de Flers. — Dévouement des généraux de cette époque. 67

V. — *Suites de la prise de Bellegarde.* — Le midi en feu. — Le gouvernement cache l'état des choses aux Pyrénées orientales. — Scène au comité de salut public entre Danton et le représentant Cassanyes. — La nouvelle de la prise de Bellegarde annoncée à la Convention. — Envoi de quelques secours. — Manière alors en usage de secourir nos frontières. — Celle des Pyrénées est la plus maltraitée. — Ricardos songe à s'emparer de nos places de la côte. — Groupe de Collioure, Saint-Elme et Port-Vendres. — Combat du puig Oriol. — Dévouement du capitaine Serre. — Le gouverneur Valette jeté à la mer. 71

VI. — *Attaque du camp de l'Union.* — Thuir occupé par les Espagnols. — Les deux armées en présence. — Les Espagnols s'établissent entre Thuir et le mas Deu. — Hésitations de Ricardos. — Ce qu'il avait à faire. — Il menace, à la fois, d'attaquer le camp de l'Union, et de passer la Tet à Millas. — Il perd son temps en chicanes puériles. — Son manifeste brutal. — Belle réponse du général de Flers. — Conseil de guerre du 5 juillet. — Les Espagnols s'avancent jusqu'à Ponteilla et s'y établissent définitivement. — Escarmouches. — Ils abandonnent le projet de passer la Tet à Millas et remontent jusqu'à Ille-Troubles à Perpignan. — On met en question si l'on abandonnera la place. — Ricardos se rapproche encore du camp de l'Union. — Fête du 14 juillet. — Mouvements préparatoires de l'attaque. — Plan bizarre et mauvaises dispositions de Ricardos. — Sages dispositions de son adversaire. — Bataille de Perpignan. — Admirable sang-froid du général de Flers. — Le colonel Lamartillière commande seul les 50 bouches à feu de notre camp. — Succès de cette artillerie. — Incident à l'avant-garde. — Retraite des Espagnols. — Poursuite imprudente. — Le général Poinçot repoussé. — Dagobert reprend le terrain perdu. — Il court les plus grands dangers. — Un canal le sauve. — Ré-

Digitized by Google

sultat de cette journée. — Admirable attitude de nos blessés. — Physionomie de nos ambulances 77

VII. — *Prise de Villefranche.* — Le camp de Ponteilla opposé au camp de l'Union. — Cours de la Tet; le Conflans. — Motif qui décide Ricardos à attaquer Villefranche. — Difficulté des approches de cette place. — Division de secours établie entre les Corbières et la Tet. — Sa dispersion. — Bonnes dispositions de l'attaque. — Tentative de Flers sur Ille, pour dégager Villefranche. — Surprise de Vinça. — Combat du col Ternère. — Occupation définitive de Millas par les Espagnols. — Description de Villefranche; étrange situation de cette place. — Elle est attaquée. — Trahison du gouverneur. — Reddition 91

VIII. — *Le général de Flers remplacé par Puget de Barbantane.* — Détresse des Français. — Récriminations contre le général de Flers. — Il provoque un conseil de guerre pour justifier sa conduite militaire. — Il est suspendu. — Acharnement de ses ennemis. — Il est envoyé au tribunal révolutionnaire et remplacé par Puget de Barbantane. — Fête du 10 août célébrée au camp de l'Union. — Effets de ces solennités militaires. — Enthousiasme général. — Esprit public dans le Roussillon. — Soulèvement des Corbières. 98

IX. — *Défense et passage de la Tet.* — Le camp de Cornelia-la-Rivière défend le passage de la Tet. — Première et vaine tentative des Espagnols pour enlever ce camp. — Ils essayent de déboucher sur nos derrières par les montagnes du Conflans. — Ils s'emparent de Mosset. — Ils reviennent sur leurs pas. — Aveuglement et inaction de Barbantane. — Sa tentative malheureuse sur Corbère. — Dernières dispositions des Espagnols pour le passage de la Tet. — Ce passage s'effectue enfin; le camp de Cornelia est enlevé. — La rive gauche de la Tet envahie. 105

X. — *Mont-Louis sauvé et la Cerdagne conquise.* — Position stratégique de Mont-Louis. — Description des deux Cerdagnes. — Première invasion de la Cerdagne française (avril). — Nos dispositions pour défendre la trouée de l'Ariége. — Les Espagnols, arrêtés par les neiges, se retirent. — Seconde invasion (juillet). — Mont-Louis fortement compromis par la prise de Villefranche. — Les Espagnols se disposent à investir la place. — Assiette et fortifications de Mont-Louis. — Préparatifs de défense. — Dagobert envoyé avec une division de 3,000 hommes au secours de la forteresse. — Perplexité du général. — Il se décide à attaquer le camp de la Perche. — Préparatifs de l'attaque. — Position de l'ennemi. — Combat de la Perche. — Prise de Puigcerda et invasion de la Cerdagne espagnole. — Progrès des Espagnols en avant d'Olette. — Dagobert se retourne sur eux. — Combat d'Olette. 113

XI. — *Perpignan menacé.* — Description des fortifications de Perpignan. — Etat de la place. — Barbantane se décide à

Digitized by Google

quitter Perpignan. — Effet de cette détermination. — Le camp de l'Union fort mal gardé. — Surprise d'Orles et de Cabestany. — Belle résistance du général de Fregeville. — Effroi dans Perpignan. — Lettre lamentable de Barbantane au ministre de la guerre. — Il se retire à Salces, puis à Narbonne. — Situation de Perpignan après cette retraite. — Conduite énergique du représentant Fabre. — Sa belle proclamation. — Terreur. — Lettre vigoureuse de d'Aoust à la Convention. — L'esprit public se relève. — Préparatifs de défense à Perpignan. — Triste situation de la division de Salces. — Tâtonnement des Espagnols sur la rive gauche de la Tet. — Ils s'emparent de Rivesaltes. — Ils s'établissent sur les hauteurs de Peyrestortes. — Rivalité de nos divisionnaires. — Belle occasion perdue. — Barbantane donne sa démission; ce qu'il devient. — Mondredon remplacé à Salces par le général Goguet. — Dagobert nommé général en chef par intérim. — En attendant son arrivée, d'Aoust commande en chef. — Il essaye de surprendre le camp de Ponteilla 125

XII. — *Journée de Peyrestortes.* — Combat du Vernet. — Prise et reprise de ce poste. — Les habitants de Perpignan accourent sur le champ de bataille. — Comment, d'une scène populaire, surgit la pensée d'attaquer le camp de Peyrestortes. — Description de ce camp. — Les deux divisions de Perpignan et de Salces doivent, à une heure donnée, se trouver réunies sous ce camp pour l'attaquer. — Marche de d'Aoust; son plan d'attaque. — Il est repoussé. — Marche de la division de Salces. — Son attaque nocturne réussit. — La division de Perpignan revient à la charge. — Le camp est enlevé; fuite des Espagnols. — Beaux résultats de cette journée. — Reprise de Villefranche. — Le Conflans évacué. — Le mouvement progressif de l'invasion est arrêté. 137

DEUXIÈME PARTIE. — MARCHE RÉTROGRADE DE L'INVASION.

XIII. — *Dagobert général en chef.* — Suites de la bataille de Peyrestortes. — Arrivée du général Dagobert. — Accueil qui lui est fait. — Débats qui s'élèvent entre lui et les représentants au sujet de l'attaque du camp de Ponteilla. — Son obstination. — L'attaque en discussion est enfin résolue 149

XIV. — *Bataille de Trouillas.* — Description du camp de Ponteilla. — Dispositions de Dagobert pour l'attaquer. — Ses fautes. — Inaction de Goguet devant Thuir, à notre aile droite. — Ricardos porte momentanément sur Thuir la masse de ses forces. — Goguet se retire du champ de bataille. — Apathie de d'Aoust à notre aile gauche. — Dagobert attaque seul au centre. — Ricardos ramène ses ailes sur son centre et accable Dagobert. — Beau désespoir de ce général. — Il se replie sur les hauteurs de Sainte-Colombe. — Retraite de l'armée française sous Perpignan. — Récriminations de Dagobert contre ses deux lieutenants . . . 153

Digitized by Google

XV. — *Les Espagnols se retirent au Boulou.* — Dagobert reporte le général Goguet sur le flanc gauche de l'ennemi. — Effet de ce mouvement audacieux. — Ricardos commence sa retraite sur le Boulou. — Reprise de Thuir. — Beau projet de Dagobert pour couper la retraite aux Espagnols. — Il est arrêté dans l'exécution par les représentants et retourne en Cerdagne. — Il est remplacé par d'Aoust. — Reprise d'Elne, de Saint-Ferréol. — Occupation tardive de Banyuls-les-Aspres par l'armée française. — Position et rapprochement singulier des deux armées. — Evacuation d'Argelès par les Espagnols. — Causes de leur retraite après une victoire 161

XVI. — *Le camp du Boulou assiégé.* — Commencement d'anarchie dans notre armée. — Description du camp du Boulou. — Nos positions devant ce camp. — Attaque du puig Scingli. — La brigade de Collioure vient s'installer sur la rive droite du Tech. — Position qu'elle aurait dû prendre. — Les Espagnols occupent le pic Saint-Christophe. — Tentative des Français sur le camp des Trompettes. — Ils enveloppent à demi les retranchements espagnols. — La crête des Albères occupée par les deux parties. — Batterie dressée contre Montesquiou; elle est enlevée. — Batterie en avant de Banyuls contre le camp des Trompettes. — Combat sur la crête des Albères. — Contre-batterie aux Trompettes basses. — Une tentative pour enlever cette contre-batterie échoue. — Conseil de guerre. — Choix d'un nouveau point d'attaque. — Combat nocturne de la batterie du sang. — La lassitude de l'armée met fin aux attaques. 168

XVII. — *Nouvelles expéditions dans les montagnes.* — Projet de Dagobert sur la manufacture d'armes de Ripoll. — Description du bassin supérieur du Ter. — Dagobert traverse la grande chaîne vers les sources du Ter et aborde cette vallée. — Son arrivée devant Campredon. — Prise de cette ville. — Autre colonne qui marche sur Ribas. — Prise de ce bourg. — Projet d'expédition vers la Seu d'Urgel. — Enlèvement du bourg de Monteilla. — L'expédition de la Seu interrompue. — Conséquences des excursions de Dagobert 178

XVIII. — *Turreau général en chef.* — Arrivée de Turreau. — Avant de prendre le commandement, il va visiter Mont-Louis. — Il ramène à Perpignan Dagobert et sa division. — Manie belliqueuse du représentant Fabre. — Son attitude et ses projets depuis son arrivée aux Pyrénées orientales. — Il entasse à Collioure une petite armée dont il fait donner le commandement à Delattre. — Conseil de guerre du 23 octobre, tenu à Banyuls-les-Aspres. — Fabre expose son projet d'invasion dans la Haute-Catalogne. — Opposition de Dagobert. — L'expédition de Roses est résolue. — Lettre de Turreau au ministre de la guerre . . 184

XIX. — *Expédition de Roses.* — Description des Albères. — Départ de l'expédition. — Prise du col de Banyuls. — Notre centre

Digitized by Google

repoussé à Espolla. — Retraite de notre colonne de droite. — Celle de gauche refoulée sur Coléra. — Nouveau combat à Espolla, et nouvel échec. 190

XX. — *Diversion de Dagobert sur Céret.* — Tâche imposée à Dagobert pendant l'expédition de Roses. — Sa marche audacieuse à travers les Aspres. — Il se porte à l'improviste au-dessus de Céret. — Les Espagnols, surpris, évacuent Céret. — Dagobert s'arrête. — L'ennemi rentre dans Céret. — Solbeauclair attaque seul la tête du pont; il est repoussé — Dagobert se retire à Palauda. 196

XXI. — *Tristes suites de l'expédition de Roses.* — Attitude du représentant Gaston. — Turreau reste digne et ferme. — Conduite du général d'Aoust pendant l'expédition de Roses. — On songe à reprendre cette malheureuse expédition. — Conseil de guerre du 12 novembre. — Opposition de Dagobert. — La reprise de l'expédition est résolue. — Dagobert est suspendu. — Clameurs que soulève cette brutale destitution. — Le général se rend à Paris pour soumettre sa conduite au comité de salut public. — Turreau est provisoirement remplacé par d'Aoust. — On renonce enfin à l'expédition de Roses. — Delattre nommé général de division. — Délabrement de l'armée française 201

XXII. — *Ricardos reprend l'offensive.* — Ricardos songe à ses quartiers d'hiver. — Son projet d'une attaque générale. — L'exécution en est suspendue par une tempête. — Situation critique des deux partis. — Belle occasion perdue par nous. — Ricardos reprend son grand projet. — Premiers mouvements de sa gauche, dans les Aspres, pour tourner notre droite 208

XXIII. — *Notre droite battue à Saint-Ferréol.* — Position de l'ermitage Saint-Ferréol. — Combat et prise de ce poste. — Les Espagnols s'établissent dans les Aspres et assurent leur gauche. — Départ de Turreau. — Arrivée du général Doppet. — Sa présence reste inaperçue. 212

XXIV. — *Déroute de Villalongue.* — Positions bizarres de nos trois divisions au commencement de décembre. — Ricardos attend nos fautes. — La division battue à Saint-Ferréol réoccupe Llauro. — La Union est chargé d'enlever ce poste. — Combat de Llauro. — Les Portugais nous chassent de la crête des Albères. — Diversion sur le col de Banyuls. — Projets simultanés des Espagnols sur Villalongue et des Français sur Montesquiou. — La crête des Albères reprise par nous. — Belles dispositions des Espagnols pour l'attaque de Villalongue. — Déroute honteuse. — Ses causes. — Trois généraux sacrifiés. — Dernière proclamation du représentant Fabre. 216

XXV. — *Notre gauche culbutée au col de Banyuls.* — Nouveau théâtre d'opération. — Description de la croupe des Pyrénées orientales. — Nœud de las Daines. — Bassin de nos places maritimes. — Position qu'eût dû prendre la défense.

Digitized by Google

— La frontière en avant de Banyuls. — Dispositions de la défense dans cette partie. — Ricardos dégarnit son camp de Villalongne pour porter la masse de ses forces sur le col de Banyuls. — Dispositions des Espagnols. — Attaque et prise du col. — Déroute des Français. — Conduite héroïque des habitants de Banyuls. — Mollesse des Espagnols après leur succès. 226

XXVI. — *Retour offensif sur Villalongue.* — Conseil de guerre du 8 décembre. — Préparatifs de retraite. — Inaction de notre centre pendant la déroute du col de Banyuls. — Ordre insensé du comité de salut public. — Surprise du camp de Villalongue par les Français. 233

XXVII. — *Prise de nos places de la côte.* — Description de St-Elme; — de Port-Vendres; — de Collioure; — Camp de la Justice.—Dispositions de la défense;—de l'attaque. — Combat et prise de Port-Vendres.—Trahison du fort St-Elme. — Collioure abandonné capitule. — Mort du représentant Fabre. 237

XXVIII. — *Retraite de notre centre sous Perpignan.* — Le commandant de notre division du centre, d'Aoust est nommé, pour la quatrième fois, général en chef par intérim. — Evacuation de l'artillerie et diversion. — La retraite sous Perpignan commence. — Dernier combat. — Nos troupes se retirent au camp de l'Union 246

XXIX. — *Conclusion.* — Adresse de la Convention à l'armée des Pyrénées orientales.—Gloire de cette armée vaincue. — Des représentants du peuple dans nos armées révolutionnaires. — Leur rôle aux Pyrénées orientales. — Comment les Espagnols entendaient la guerre d'invasion. — Comment la défensive fut par nous comprise. — Ce qui ressort de l'étude de cette première campagne 249

Etats de situation de l'armée des Pyrénées orientales aux différentes époques de la campagne de 1793. 255

Liste des généraux et officiers supérieurs d'état-major qui ont pris part à cette campagne. 260

NOTES TOPOGRAPHIQUES.

Les Pyrénées, leur division. — Les Pyrénées. — Division de la chaîne en deux parties séparées par la vallée d'Aran 263

Vallée d'Aran. — Description topographique. — Invasion et occupation. 266

Description de la crête des Pyrénées orientales. — Division en deux moitiés. — Première moitié (du mont Vallier au puig Peyric). — Soudure de Mont-Louis (du puig Peyric au puig Mal). — Seconde moitié (du puig Mal à la Méditerranée). — Liste des principaux cols des Pyrénées orientales 272

Description du versant septentrional. — Division en deux parties séparées par les Corbières. — Vallées transversales : le Salat, l'Ariége, l'Aude. — Les Corbières. — Vallées latérales ou bassin du Roussillon : la Gly supérieure, la Haute-Tet, les Aspres, le Haut-Tech, la plaine du Roussillon, la côte. 286

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

CAMPAGNES

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2

CAMPAGNES

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES

ET

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE

DE CETTE MOITIÉ DE LA CHAINE PYRÉNÉENNE;

Par J. Napoléon FERVEL,

Chef de bataillon du Génie.

PUBLIÉ AVEC AUTORISATION DU MINISTRE DE LA GUERRE.

DEUXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE D'UN ATLAS DE 15 PLANCHES.

TOME SECOND.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE.

J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,

Rue et Passage Dauphine, 30.

1861

Digitized by Google

DC
220.1
.F4
1861

Digitized by Google

CAMPAGNE DE 1794

PREMIÈRE PARTIE

L'INVASION REPOUSSÉE.

CHAPITRE I.

RÉORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Situation déplorable de l'armée des Pyrénées orientales. — Dugommier est appelé à la commander. — Avant de quitter l'armée victorieuse de Toulon, il propose au Comité de la jeter en masse sur les Espagnols. — Cette belle combinaison est repoussée. — Antécédents et portrait du nouveau général en chef. — Son arrivée à Perpignan. — Il réorganise successivement l'état-major, les troupes, les services administratifs. — Notre armée partagée en trois divisions : Augereau, Pérignon, Sauret. — La cavalerie commandée par le général Labarre, l'artillerie par Lamartillière.

SITUATION. — L'hiver avait suspendu les hostilités. Pendant cette courte halte, quand, en face de l'Europe qui reprenait son élan, nos quatorze armées, que le combat n'échauffait plus, sentaient enfin tout le poids de la terrible responsabilité qui pesait sur leurs têtes ; quand, malgré les éclaircies qui les avaient ranimées à la fin de la dernière campagne, de toutes parts encore autour d'elles l'horizon était si gros et si sombre, qu'on se figure quelle devait être la situation de la seule de ces armées qui, depuis quatre mois, n'avait pas entrevu la

moindre lueur d'espérance; qui seule, entre toutes, restait ensevelie sous un entassement d'affronts continus et officiellement dénoncés à toute la France: la situation si exceptionnelle de l'armée des Pyrénées orientales. (Voir aux états de situation celle du 15 nivôse.) Ce nom même d'armée, pouvait-on le donner encore à des débris de bataillons sans armes, à des bandes d'hommes demi-nus, en proie à la famine (1) et au typhus, qui erraient en quête d'un asile, entre le camp à demi dissous de l'Union et les murs encombrés de Perpignan? A ces maux trop réels, conséquences inévitables de la rigueur des temps, la désorganisation des services administratifs ajoutait encore des misères factices. Enfin, ce qu'avait épargné l'anarchie, les dégoûts moraux étaient venus l'achever. *Ces bons Jacobins* qu'on mandait *itérativement* (2) pour *évangéliser* les Pyrénées orientales, qui, fidèles à leur mission, remplissaient ou assiégeaient tous les emplois et encombraient l'état-major, *ces apôtres civiques* s'en allaient propageant partout le découragement dont leurs âmes non moins pusillanimes que corrompues étaient infectées, et cette autre peste causait plus de ravages encore que l'épidémie. Tous les regards étaient tournés vers Toulon, d'où l'on attendait le vainqueur des Anglais, que l'Espagne aussi connaissait déjà par les fugitifs de son escadre, l'illustre et vertueux Dugommier.

Une partie des malheurs de cette frontière pouvait être imputée à ceux qui y avaient exercé le commandement. Les uns, tout à fait incapables ou étourdis par leur brusque élévation, n'avaient produit, dans leurs courtes apparitions au

(1) La récolte de 1793 avait été anéantie presque partout, mais dans le Midi principalement. Pour soulager ces malheureuses provinces, le gouvernement avait eu recours à la régence d'Alger, qui s'était engagée à envoyer du blé à Marseille. Mais le marché avait été rompu par les intrigues d'un agent anglais; intrigues auxquelles, ajouterons-nous, remonte l'origine de la fameuse querelle qui nous vaut aujourd'hui la possession de l'Algérie.

(2) On lit dans une lettre adressée aux Jacobins le 21 pluviôse, et signée Milhaud et Soubrany: « On demande *itérativement* un secours *d'apôtres civiques qui évangélisent* les habitants du pays et les remettent dans la voie du salut de la patrie. » Gaston, on se le rappelle, avait déjà fait, vers la fin de 1793, à la fameuse société, la demande de *cent bons Jacobins*.

Digitized by Google

premier rang, que le triste témoignage de leur impéritie; les autres, hommes de savoir et d'expérience, mais par cela même d'autant plus préoccupés de ce qu'avait d'anormal leur étrange situation, n'avaient ni assez vite ni assez largement compris quelles ressources ils pouvaient improviser avec les éléments que jetait dans leurs mains la tourmente révolutionnaire. Ainsi, l'explosion tumultueuse dans nos camps d'un enthousiasme qu'ils ne partageaient pas, avait effarouché leurs sévères habitudes de discipline, et à des élans qui pourtant renfermaient le germe de notre salut, ils n'avaient répondu que par la froideur ou le dédain. Tous, par suite, avaient laissé le champ libre à la présomptueuse ignorance de chefs étrangers au métier des armes, mais revêtus du seul titre alors respecté, du titre de représentant.

LE GÉNÉRAL DUGOMMIER. — Dugommier réunissait tout ce qui avait manqué à ses prédécesseurs : l'expérience du métier, les passions ardentes qu'il faut pour dominer dans ces temps d'orage, l'autorité d'un beau caractère, enfin sa part de souveraineté, car il était membre de la Convention.

Ni son élévation, du reste, ni ses éminentes qualités n'étaient les fruits prématurés de la brûlante atmosphère des révolutions, et avant de s'illustrer comme général, il avait depuis longtemps conquis et dans les grades inférieurs de la hiérarchie militaire, et dans l'accomplissement de ses devoirs de citoyen, une honorable célébrité.

Ainsi que Dagobert, son compagnon de gloire aux Pyrénées orientales, Jean-François Coquille Dugommier était né en 1736 et avait fait, quoique à une autre extrémité du monde, la guerre de Sept ans. Lorsqu'en 1759, en effet, la Guadeloupe, sa terre natale, était tombée au pouvoir des Anglais, il avait pris à sa défense une part active et distinguée Il avait alors vingt-trois ans d'âge et déjà dix années de service. La croix de Saint-Louis et le grade de lieutenant-colonel ne tardèrent pas à récompenser la précoce bravoure du jeune officier créole. Néanmoins, à la paix de 1763, le ressentiment d'un passe-droit lui fit demander sa mise à la réforme. Rendu ainsi à la vie privée, il se retira dans une

Digitized by Google

magnifique habitation qu'il possédait à la Basse-Terre ; et il y vivait dans l'opulence et le repos, jouissant en paix de la haute considération que lui eurent bientôt conciliée ses vertus, ses bienfaits, et principalement sa touchante humanité envers les esclaves, quand les cris de guerre et de liberté qui retentissaient d'une rive à l'autre de l'Atlantique, vinrent l'arracher aux douceurs de la vie des champs et le précipiter de nouveau dans la carrière des armes.

Les troubles qui devaient désoler nos Antilles commençaient avec l'année 1790, et avaient éclaté à Saint-Pierre de la Martinique; le parti oligarchique et le peuple s'y *égorgeaient*. Cette malheureuse cité implora le secours de la Guadeloupe. Dugommier, déjà membre du conseil colonial, fut alors acclamé chef des gardes nationales du pays, et courut délivrer Saint-Pierre. Mais son brusque départ de cette ville y ayant donné le signal de nouveaux excès, une nouvelle intervention fut bientôt sollicitée. Immédiatement résolue et confiée encore au digne colonel, elle eut le succès de la première, grâce à la fermeté, à la modération, et aussi à l'éloquence du négociateur. Cependant, comme celui-ci, pour ne faire ombrage à personne, ne passa encore une fois dans la turbulente colonie que le temps d'y rétablir l'ordre matériel, il n'était pas plutôt de retour à la Basse-Terre que le gouverneur de la Martinique, s'associant aux projets des ennemis de la révolution, envahit Saint-Pierre et en opprima de nouveau la population patriote. Dugommier y est rappelé pour la troisième fois; il y vole, et, avec moins de 400 soldats ou gardes nationaux, il reprend la ville sur 6,000 baïonnettes qui l'occupaient militairement. Mais il y est bientôt cerné par une armée de nègres et de mulâtres que l'indigne gouverneur ne rougit pas de commander en personne. La place, investie à l'improviste, est sans approvisionnements ; n'importe, son intrépide commandant saura braver les horreurs d'une famine qui va dévorer une partie de sa garnison, et il attendra six mois qu'une escadre française vienne e délivrer.

Sa mission accomplie, Dugommier retourna à la Guadeloupe, le 26 mars 1791. D'ardentes sympathies, des haines

Digitized by Google

plus passionnées encore et surtout plus puissantes, l'y suivirent; en sorte qu'aux ovations de ses partisans succédèrent bientôt des persécutions qui le contraignirent à quitter sa demeure, et à errer quelque temps sans asile sur une terre où il venait d'être porté en triomphe. Enfin il réussit à s'embarquer pour Marseille, et il arriva à Paris au commencement de 1792.

Trois mois après, le 4 avril, l'Assemblée législative ayant décrété l'envoi aux Antilles d'une nouvelle expédition, Dugommier brigua la périlleuse faveur de l'accompagner; mais il ne recueillit de ses sollicitations que refus et dégoûts. Néanmoins, il rassemblait ses dernières ressources pour aller isolément prendre sa part des nouveaux malheurs qui menaçaient la Guadeloupe, quand la guerre maritime vint lui fermer l'Atlantique.

Ne pouvant plus servir au delà des mers *la cause pour laquelle il aurait volé au bout de l'univers* (1), Dugommier eut toutefois la consolation de voir l'estime de ses compatriotes rouvrir à son dévouement une voie nouvelle: il fut nommé représentant des Antilles à la Convention nationale. Mais, à l'ingrate mission de veiller au gouvernail de la France préférant un poste de combat pour la défendre, il obtint, en septembre 1793, mais non sans beaucoup de démarches et de peines, et sans que le hasard lui vînt en aide, d'être envoyé comme général de brigade à l'état-major de l'armée d'Italie. Ce riche colon, deux fois millionnaire, se trouvait alors dans un dénûment tel, qu'il fut obligé de demander à la Convention mille écus pour faire ses équipages. Il essuya un refus brutal; mais, sans se décourager, il vendit les restes de sa vaisselle, et, à ce qu'on assure, se rendit à pied à sa destination.

A peine avait-il passé quelques jours à l'armée du Var, qu'il en commandait l'aile gauche, et que deux affaires brillantes,

(1) Paroles de Dugommier, extraites d'un écrit qu'il venait de publier sous le titre de : *Ma profession de foi*, où il disait : « Oui, j'approuve l'égalité, j'idolâtre la liberté et je déteste l'oppression. Appelé pour y résister (à l'oppression), *je volerais au bout de l'univers...* Partout où je la verrai, je me mêlerai aux braves qui voudront y résister. Si quelqu'un me prête d'autres vues, il me calomnie, et je le plains, car il est injuste. »

Digitized by Google

les combats de la Gilette et d'Uteille, lui méritaient l'honneur de diriger l'entreprise qui dominait alors toutes les préoccupations de la république, le siége de Toulon?

Les souvenirs si populaires qui entourent cette page de la vie du général, nous dispensent d'en entretenir nos lecteurs. Rappelons seulement, ce qui caractérisera l'homme, la courageuse attitude, si rare alors, qu'il sut prendre vis-à-vis des commissaires de la Convention chargés de le surveiller, et du gouvernement même, dont il ne craignit pas de tempérer parfois les ordres impitoyables. Non moins jaloux, en effet, des nobles traditions de la France que du succès de ses armes, chaque fois que l'honneur national fut en *jeu*, qu'il fut question, soit de lui épargner quelque atteinte dans nos camps, son dernier asile, soit même de le relever aux yeux d'un ennemi dont l'exemple pourtant autorisait nos violences officielles, le chevaleresque député des Antilles engagea sans hésitation sa responsabilité. C'est ainsi qu'il encourut le blâme du Comité de salut public pour avoir traité avec les égards dus au malheur le général anglais O-Hara, fait prisonnier dans une sortie où lui-même avait été blessé. Trente-quatre ans auparavant, Dugommier était tombé au pouvoir d'O-Hara, et *il pensait*, écrivait-il à ses accusateurs, *que ceux qui sont exposés aux représailles ont quelque intérêt à les rendre le moins dures possible. Le Comité*, lui fut-il répondu, *prend ta victoire et ta blessure en compensation.* Néanmoins, profondément offensé de ces étranges reproches, et non moins sensible à ceux qu'il encourut bientôt, lorsque après la prise de Toulon il essaya de faire entendre la voix de l'humanité, le fier et bon général, ne voulant pas assister plus longtemps aux affreuses exécutions qui déshonoraient sa victoire, demanda, le 24 décembre, à aller se rasseoir à son poste de législateur. Il reçut pour réponse l'ordre d'aller prendre par intérim, pendant la maladie de Doppet, le commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales (1).

(1) Dugommier écrivait encore, en janvier, à la Convention : « Je seconde-

Tels étaient les antécédents de l'homme à qui l'on avait si longtemps marchandé l'épée de général que l'on prodiguait alors à tant de mains inconnues et inexpérimentées, cette épée que Dugommier devait porter avec tant d'honneur et d'éclat.

Il avait, disent les *Mémoires de Sainte-Hélène*, toutes les qualités de l'homme vieilli dans le métier des armes, un courage à toute épreuve, l'amour des braves, le sang-froid et l'opiniâtreté dans le combat. Ajoutons que, par un privilége bien rare, il savait allier à un sens droit, à un grand amour de l'ordre et de la justice une véhémence extrême, qu'il puisait dans l'ardeur de son sang créole, surexcité encore par les passions contagieuses de l'époque. Cette véhémence lui avait attiré les recommandations de Marat ; mais elle était si bien tempérée par la franchise, par l'effusion de ses prompts retours, que, loin d'entacher aucun des actes de sa carrière publique, elle servit, au contraire, à les parer de ce charme qui procède toujours du contraste entre des inclinations douces, la sévérité d'austères devoirs, et les emportements éphémères d'un naturel affectueux. Cette heureuse opposition de qualités si diverses, la vivacité, une bonhomie ferme, l'intelligence, rayonnaient à la fois dans ses yeux pénétrants et sur son large front que relevait encore une épaisse chevelure blanche; car il avait déjà, à cinquante-sept ans, avec la verdeur de l'âge mûr, l'imposant aspect d'un vieillard. Enfin, jusqu'à une taille élevée, il possédait tous les dons extérieurs qui commandent la vénération, et que l'on admire si volontiers dans les portraits des illustrations d'un autre âge.

L'armée de Toulon, dans l'enivrement de son triomphe, était capable des plus grandes choses. Son chef proposa de la diriger à marches forcées et en masse sur Perpignan, pour assaillir à l'improviste les Espagnols, à peine établis dans leurs quartiers d'hiver. Cette brillante combinaison réunissait toutes les chances possibles de succès; néanmoins elle fut repoussée,

rai de toutes mes facultés le général Doppet, et lorsqu'il aura pris assez de santé et de forces pour se passer de son frère d'armes, j'espère que vous voudrez bien me recevoir parmi vous. »

et le gouvernement commit la faute de partager son armée victorieuse entre les Pyrénées et les Alpes, sans vouloir comprendre que le mois de janvier, dans les Alpes, opposait à toute opération militaire des obstacles dont on n'eût pas alors rencontré la moindre trace dans la plaine si tempérée du Roussillon. Il en résulta que Dugommier ne put emmener avec lui que 10,500 hommes, qui encore furent triés au profit de la frontière italienne. « J'avais mis en mouvement, écrivait-il au « Comité en quittant Toulon, les troupes destinées à renforcer « l'armée des Pyrénées orientales. J'avais jugé qu'il convenait « d'y apporter en qualité plus qu'en nombre, et je me flattais « d'y arriver avec des moyens efficaces; mais les représen- « tants ont subitement arrêté le mouvement pour choisir « parmi les bataillons qui composaient le renfort. Cependant, « il me semble que rien n'était plus simple que de réunir « nos efforts pour chasser l'ennemi du territoire. Je crois « pouvoir assurer que j'en aurais eu bon compte, si j'étais « arrivé à eux avec les bataillons que j'avais choisis. » C'est ainsi que Dugommier se vit, à son très-grand regret, privé du jeune commandant d'artillerie qui avait été l'âme du siége de Toulon, sur lequel il se reposait déjà pour l'attaque de Collioure, et dont il avait entrevu, sinon prédit, la destinée immortelle.

RÉORGANISATION. — Le nouveau général en chef arriva à Perpignan le 27 nivôse (16 janvier), et se mit aussitôt en devoir de réorganiser la malheureuse armée des Pyrénées orientales.

Il commença par la tête. Déjà, depuis la retraite sous Perpignan, dans l'espace de vingt jours, seize généraux avaient été mis en état d'arrestation; six autres furent suspendus, révoqués ou changés. Le dernier chef d'état-major, le général Lamer, qui avait fait preuve de capacité, fut maintenu à son poste (1); mais on renvoya impitoyablement à leurs corps tous les officiers en sous-ordre qui ne purent justifier d'une instruction suffisante.

(1) Nous devons au fils du général Lamer la communication de précieux documents, tels que registres d'ordres et de correspondance, cartes, plans, etc., sur les campagnes de 1793 à 1794.

Digitized by Google

On avait ordonné partout *l'amalgame* des volontaires avec la ligne. Dugommier pensa qu'il fallait apporter, dans l'exécution de cette mesure, une prudence extrême; car, selon lui, *c'était pour avoir mêlé le bon et le mauvais qu'on avait tout perdu aux Pyrénées orientales*. En conséquence, il partagea ses troupes en trois catégories : 1° les compagnies de grenadiers et les bataillons de chasseurs; 2° la ligne; 3° *la force d'inertie*. Sous cette dernière dénomination, le général comprenait les hommes *qui ne connaissaient encore ni rang ni file, ni droite ni gauche, qui, sachant à peine charger leurs armes, détournaient la tête en tirant*. Il les destinait, en attendant leur instruction, à garder en arrière quelques postes retranchés qu'il allait établir, moins pour assurer sa base d'opération que pour donner à ces recrues, impatientes de servir, le sentiment de leur utilité immédiate, et les relever ainsi à leurs propres yeux.

Cette division en catégories était du reste le stimulant le plus propre à hâter l'instruction générale, comme l'expérience vint bientôt le démontrer. Il fallait voir, en effet, l'ardeur de nos jeunes volontaires à briguer *l'honneur d'un fusil à baïonnette*. C'était aussi la première fois qu'on tentait en grand l'organisation des chasseurs, si admirablement propre à utiliser et à régler à la fois les puissantes mais dangereuses saillies de l'enthousiasme révolutionnaire. De plus, pour le terrain sur lequel on allait combattre, devant une puissante cavalerie à laquelle nous devions rester constamment si inférieurs, les bataillons de chasseurs étaient une nécessité et valaient des escadrons.

L'artillerie volante était un nouveau moyen de suppléer à l'irremédiable faiblesse de notre cavalerie; on ne cessa plus d'exercer les batteries légères et l'on en créa de nouvelles.

Dans la confusion de la dernière campagne, fusils de chasse et de munition, on avait tout accepté, tout confondu, et rien changé depuis; en sorte que le même bataillon présentait souvent une incroyable variété d'armes. On commença par grouper celles du même calibre. Au surplus, comme, à l'exception de 5 à 6,000 fusils, tout l'armement était à renou-

Digitized by Google

veler, on remplit d'ouvriers, travaillant nuit et jour, les fonderies d'Alby, les manufactures de Bergerac, les fabriques de baïonnettes d'Alais et d'Anduze. Enfin, de Toulouse à Perpignan, chaque ville, chaque bourg, transforma ses édifices publics, ses places mêmes, en ateliers de réparation.

Les services administratifs sortirent de l'horrible confusion où ils étaient plongés. Narbonne devint le dépôt central des vivres et des fourrages ; soixante lieues de route furent réparées ; les transports reçurent une organisation nouvelle. On créa des ambulances, on assura la tenue des hôpitaux, si négligée jusqu'alors, et l'on poussa la sévérité jusqu'à rendre les officiers de santé personnellement responsables du progrès des maladies, jusqu'à punir de mort les erreurs des infirmiers (1). Les tribunaux militaires venaient d'être affranchis de toute formalité ; la discipline fut resserrée dans des liens de fer. Parfois même, malheureusement, aux salutaires rigueurs de la loi se mêlèrent, en dépit du général en chef, les sanglantes exécutions de la Terreur. C'est ainsi que 22 grenadiers des Bouches-du-Rhône, échappés de Toulon où ils avaient un moment servi sous les drapeaux anglais, étant venus chercher aux Pyrénées un asile contre la fureur des discordes politiques, ces infortunés, qui allaient expier devant l'ennemi leur égarement de quelques jours, furent reconnus et livrés tous, le même soir, à la hache du bourreau, aux yeux de nos soldats glacés d'effroi.

Mais ce qui, mieux que le sang versé sur les échafauds, allait retremper la discipline et ramener dans nos rangs toutes les vertus guerrières, ce fut la persistance des efforts de Dugommier, sa sollicitude constante pour l'instruction et l'entretien du soldat, le soin des armes, la précision des manœuvres. Déjà l'armée avait un aspect imposant. L'arrivée de sept bataillons détachés des Pyrénées occidentales venait de la porter à 28,800 combattants. Elle comptait en outre 9,000 recrues composant *la force d'inertie*, et 25,000 hommes disséminés dans les places fortes et autres, dans les camps d'ins-

(1) Des infirmiers furent guillotinés pour avoir transporté dans la *salle des morts* des agonisants qui n'avaient pas encore rendu le dernier soupir.

Digitized by Google

truction de Carcassonne et de Montpellier, et dans les postes épars sur les côtes dont l'armée des Pyrénées orientales avait la surveillance, laquelle s'étendait jusqu'aux Bouches-du-Rhône. (Voir l'état de situation du 15 germinal.)

Les troupes en état de combattre furent partagées en trois divisions. Celle de droite avait pour chef Augereau, déjà connu aux Pyrénées orientales; Augereau, ancien maître d'armes, qu'une grande bravoure, un coup d'œil sûr et prompt, mais par-dessus tout l'art d'animer le soldat, avaient rapidement élevé aux premiers rangs (1). Sa division, forte de 6,300 hommes, était la plus belle, la mieux disciplinée, la plus ardente. L'ancien colonel de la légion des Pyrénées orientales, Pérignon, commandait au centre 12,500 combattants. La république n'avait pas de plus digne serviteur que ce vaillant et modeste officier, que la voix d'un ami avait naguère reconquis à nos drapeaux, alors qu'il s'acheminait vers l'exil (2). La division de gauche, de 5,000 hommes, était

(1) Augereau était né à Paris en 1757, d'une famille d'ouvriers du faubourg Saint-Marceau. Son père était maçon et sa mère marchande de fruits. Encore enfant, il s'était engagé dans Bourgogne-cavalerie, mais il en avait été promptement expulsé pour une faute qui, sans son âge, lui aurait attiré une punition plus sévère. Toutefois, ce fâcheux antécédent ne l'empêcha pas de rentrer au service. Car, grâce à sa belle tournure, un colonel de carabiniers le prit des mains d'un raccoleur, pour l'enrôler dans son régiment. Le jeune Augereau ne sut point justifier cette nouvelle faveur, et déserta en Suisse, où il se fit maître d'armes. Plus tard, il passa au service de Naples et devint sergent-instructeur. Les troubles de 1792 purgèrent sa contumace, et au commencement de 1793, il partait pour la Vendée, comme volontaire, avec un bataillon de Parisiens qu'il ne tarda pas à commander. A quelques mois de là, il était adjudant-général, et il suivait Turreau aux Pyrénées. C'est là qu'il allait commencer la période de sa carrière qui en aurait fait oublier le commencement, si elle avait pu en racheter la fin.

(2) Issu d'une famille noble et ancienne, Dominique-Catherine Pérignon était né à Grenade près de Toulouse, le 31 mai 1754. Il se voua de bonne heure et par goût au métier des armes, et devint promptement capitaine-aide-major du régiment des Grenadiers-Royaux de Guienne. A la réforme qui suivit la paix de 1783, il fut nommé aide de camp du comte de Pressac. Cette position était une sinécure qui rendait en quelque sorte son titulaire à la vie privée. En conséquence, Pérignon se retira au milieu de ses compatriotes, dont les suffrages, après l'avoir élu juge de paix, l'envoyèrent ensuite à l'Assemblée législative. Le capitaine de grenadiers y siégea à côté des monarchistes les plus avancés. Aussi, après le 10 août, se crut-il obligé d'émigrer. Mais comme il allait franchir la frontière d'Espagne, il eut le bonheur de rencontrer un ami dont les conseils le sauvèrent. Il resta donc au service de son pays, et grâce à la

Digitized by Google

aux ordres de l'infatigable Sauret, qui, depuis le combat où son bataillon sauvait des précipices du Tech notre armée naissante, jusqu'à la périlleuse retraite sur Perpignan, où sa brigade ralliait les derniers lambeaux de cette armée presque anéantie, avait partout et toujours combattu avec autant d'intelligence que d'acharnement. Six mille chasseurs, partagés en six bataillons de même force, étaient également répartis dans nos trois divisions. La réserve, de 3,000 baïonnettes, avait à sa tête le jeune général de brigade Victor Perrin, qui venait de faire ses preuves à Toulon (1). Le premier des généraux de l'armée d'Italie qui avait marché sur cette cité rebelle, qui commandait une colonne à l'attaque du Pharon et avait été proclamé à la Convention l'un des vainqueurs de la nuit mémorable du 27 au 28 brumaire, le jeune et brillant Labarre, commandait les 2,000 chevaux qu'à force d'activité et de peines nous étions parvenus à réunir et à équiper. Enfin notre artillerie, qui, même au milieu des désastres de la dernière campagne, n'avait pas tout à fait perdu son ascendant, allait le reprendre avec éclat sous la direction mieux secondée du même chef, du savant général Lamartillière, une des sommités de l'arme dont il avait étudié les progrès sur les champs de bataille du grand Frédéric, et qui, à soixante-deux ans, rivalisait d'ardeur avec les plus jeunes.

Quarante jours avaient suffi pour opérer toutes ces heureuses transformations.

réputation qu'il s'était faite par ses connaissances en administration militaire, il fut bientôt chargé d'organiser à Auch la légion des Pyrénées orientales, à la tête de laquelle il devait commencer sa belle carrière.

(1) Claude-Victor Perrin était né le 6 décembre 1763, à Lamarche, petite ville de l'ancienne Lorraine. Enrôlé volontaire à l'âge de 17 ans, dans le régiment de Grenoble-artillerie, il y fit un congé. Plus tard, en 1792, il fut appelé au 3e bataillon de la Drôme en qualité d'adjudant-sous-officier; mais, avant la fin de l'année, il était élu lieutenant-colonel en second du 5e bataillon des Bouches-du-Rhône. Il venait de gagner fort honorablement deux nouveaux grades au siége de Toulon.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS.

L'armée française reprend confiance. — Dugommier assure ses ailes et ses derrières. — Sa sollicitude extrême pour la défense de nos côtes. — Attitude de l'Espagne. — Elle penche vers la paix. — Le vieux ministre Aranda, rappelé au conseil, veut, comme l'année précédente, traiter avec la République. — Le ministre favori, Godoy, l'emporte. — Le gouvernement espagnol laisse néanmoins son armée du Roussillon dépérir dans ses quartiers d'hiver. — Cette armée s'entoure de nouveaux retranchements dans son camp du Boulou. — Extension donnée à ce camp. — Morts subites de Ricardos et de son successeur désigné, O-Reilly. — Las Amarillas chargé de l'intérim, en attendant une nomination définitive.

L'armée française réorganisée, son chef ordonna des travaux de campagne afin d'endurcir ses troupes, puis des reconnaissances fréquentes et des surprises nocturnes, pour les aguerrir peu à peu. Déjà nos soldats manifestaient du dédain pour un ennemi qui restait encore engourdi dans ses quartiers d'hiver.

Ces progrès intérieurs permirent bientôt à Dugommier de porter ses regards autour de lui. Il s'occupa d'abord d'assurer ses ailes et ses derrières.

Les Espagnols, maîtres de la tour de Batère, sur le flanc oriental du Canigou, pouvaient de là inquiéter notre droite, ou tout au moins les communications de Villefranche à Mont-Louis. Pour les contenir sur ce point, le général fit élever deux redoutes au col Ternère, sur les hauteurs qui plongent la route, en avant et à gauche de la chapelle Sainte-Anne.

La mer menaçait son aile gauche et ses derrières : il apporta un soin tout particulier à la défense des côtes. Cette défense avait été complétement abandonnée dans la dernière campagne. Quelques épaulements de batterie commen-

Digitized by Google

cés entre les embouchures de l'Aude et de la Tet, des plates-formes et des affûts transportés sur place, c'est tout ce qui avait été préparé avant l'invasion, et l'ennemi avait à peine abordé notre territoire, qu'on se hâtait de faire disparaître ces premières ébauches, dans la crainte qu'elles ne tournassent contre nous; car, à cette époque, nos escadres maîtrisaient encore la Méditerranée. Le désastre de Toulon, il est vrai, avait bien changé les choses. Néanmoins, ce n'était point les Anglais que nous avions à craindre dans ces parages : en mésintelligence avec les Espagnols depuis leur commun échec, rien ne les appelait dans ces parages. Mais on venait de signaler, dans les eaux de Port-Vendres, l'amiral Langara; Langara qui, après avoir noblement protesté contre l'odieuse conduite de ses alliés d'un jour, venait de déposer en Catalogne leurs complices de Toulon, ces Français égarés dont les mains suppliantes s'étaient vainement étendues vers l'escadre anglaise. La marine espagnole pouvait donc nous donner quelques inquiétudes. Toutefois le général créole, l'enfant des Antilles, qui s'était trouvé toute sa vie mêlé à des guerres maritimes, se préoccupait peut-être un peu trop vivement des dangers de la mer : personne, pour le moment du moins, ne songeait à nous attaquer sérieusement sur la côte du Roussillon.

La pointe de Leucate attira la première l'attention de Dugommier. « Elle coupe, disait-il, la route de l'intérieur. Les « deux longues plages de sable qui la terminent sont faciles « à aborder, et il est facile de s'y maintenir. Quelques bat- « teries à barbette, quelques mauvais retranchements sur « des hauteurs, tels que la redoute de la Matte, sont insuf- « fisants pour empêcher un débarquement. L'artillerie de « côte, isolée, n'est bonne qu'à protéger le cabotage. L'ex- « périence prouve qu'on aborde devant cette artillerie aux « endroits les plus inabordables, qu'on prend les batteries à « dos, et qu'on bat les troupes éparpillées. (Exemples . « Cherbourg, Belle-Isle, la guerre du Canada.) C'est en croi- « sant les feux sur les points de débarquement, en faisant « de la plage une courtine bien flanquée, qu'on peut se pro-

Digitized by Google

« mettre de la sécurité. Des troupes échelonnées garderont « le reste. » C'est sur ces principes que le prudent général rédigea ses ordres pour la défense du littoral ; les recrues furent désignées pour ce service.

Ainsi, rien n'échappait à sa vigilance. C'était donc une ère nouvelle qui s'ouvrait pour les Pyrénées orientales, et tout présageait que la seconde campagne laverait les affronts de la première.

Le temps que Dugommier mettait à organiser ses moyens d'agir, l'Espagne l'employait à délibérer. Les généraux en chef de ses trois armées pyrénéennes avaient été appelés à Madrid. Le parti opposé à la guerre s'était singulièrement accrû depuis une année, par suite dé nos succès dans le Nord. Son organe au conseil, le sage Aranda, crut l'occasion favorable de reprendre la question de la paix. Il s'efforça donc de démontrer une fois de plus : que cette guerre était aussi injuste qu'impolitique; que le démembrement de la France menaçait la monarchie espagnole; que l'Autriche ne manquerait pas de faire revivre d'anciennes prétentions, et l'Anglais de tomber sur les colonies espagnoles. « Notre « dette est énorme, ajouta-t-il avec chaleur (on assurait que « la campagne de 1793 avait coûté 225 millions), l'enthou- « siasme de la nation est factice : c'est un feu catholique qui « va en s'éteignant. Qu'une grande puissance du Nord vienne « à se détacher de la coalition, alors l'Espagne n'aura plus « qu'à demander des miracles à son apôtre saint Jacques. » C'était au jeune favori de la cour de répondre. Godoy balbutia quelques banalités sur l'insolence, l'impiété du gouvernement français, sur *sa croisade d'athéisme*. Mais au fond, ces arguments pitoyables laissaient entrevoir l'espérance de ce démembrement qu'Aranda venait d'évoquer comme une menace, et dont l'aîné des Bourbons régnants ne pouvait guère abandonner si promptement sa part, en désertant un des premiers la cause des rois qui conservait encore tant de chances. Le parti de la guerre l'emporta donc encore, et un exil en province paya ce que le monarque appelait l'insolence de son ancien ministre. Charles IV eut toutefois le cou-

rage de refuser au Saint-Office, qui le réclamait, le vénérable conseiller de son père.

Il fallait soutenir ces allures guerrières : on promit pour sa part à l'armée de Ricardos 40,000 hommes, et pour leur faire place, on envoya au Boulou l'ordre d'élargir cette base d'opération. Mais l'armée qui occupait le Boulou n'avait pas attendu cet ordre, car elle avait passé l'hiver à étendre et à fortifier son camp. Les hauteurs qui en dominaient le centre et que nous occupions naguère, le puig Scingli, le pla del Rey, Saint-Luc, avaient été envahis le jour même de notre retraite. Saint-Luc était devenu une redoute presque inabordable, le pla del Rey un fort complet. A l'ouest, l'ermitage de Saint-Ferréol, retranché avec le plus grand soin, servait de réduit à une chaîne d'avant-postes qui barraient la descente des Aspres et couvraient ainsi les avenues du pont de Céret, auquel s'appuyait la gauche du camp. Tous les chemins avaient été coupés dans cette partie. A l'extrémité opposée, les Trompettes-Basses (de Baix), qui touchaient au Tech, étaient reliées par un retranchement continu aux Trompettes-Hautes, lesquelles se rattachaient, par une série de redoutes, à Montesquiou. Ce village, qui occupe un palier des Albères, élevé de 90 mètres environ au-dessus des bords correspondants du Tech, planait sur l'ensemble et formait comme la citadelle du système. (Voir, pour une description plus complète des lieux, vol. I[er], p. 169.) Enfin ces lignes, hérissées de palissades, d'abatis, de toutes les défenses accessoires possibles, étaient armées d'une artillerie formidable. Mais il leur manquait l'essentiel, un nombre de défenseurs proportionné à leur nouvelle extension. En effet, la mauvaise administration qui achevait de mettre en péril les intérêts, déjà si compromis par sa politique, du gouvernement espagnol, loin de faire honneur aux présomptueuses promesses de la Cour, avait même cessé de pourvoir aux plus indispensables besoins de son armée des Pyrénées orientales; en sorte que cette brillante armée de Ricardos se trouvait pour le moment réduite à 27,300 combattants, savoir : 2,000 Portugais dans le Vallspire; 3,200 Espagnols à Céret; 6,400 en avant du Boulou;

Digitized by Google

5,700 sur la rive opposée du Tech, entre les Trompettes et Montesquiou ; 5,000, d'Argelès à Port-Vendres ; enfin, 5,000 chevaux, dont la plus grande partie cantonnait encore en Catalogne.

Ainsi, grâce à l'apathie de l'Espagne plus encore qu'à l'activité de Dugommier, nos forces égalaient à peu près celles de nos adversaires. Il est vrai qu'ils nous étaient de beaucoup supérieurs en cavalerie, mais, comme ils manquaient de fourrages de ce côté-ci des monts, ils n'avaient pas réellement en ligne 1,500 chevaux. Ils nous surpassaient encore par le nombre de leurs bouches à feu, car, au Boulou seulement, ils n'avaient pas moins de 900 canonniers pour le service des pièces de position ; mais leur artillerie était pesante, presque immobile, et la nôtre avait des ailes. Enfin, nous étions les plus forts en infanterie, et c'était l'arme décisive sur le terrain où la lutte allait s'engager.

Ricardos se disposait à quitter Madrid pour aller reprendre son poste, quand, le 13 mars, il mourut subitement (1). Il n'eut que le temps de désigner, comme le plus digne d'hériter de sa place, O-Reilly, son vieux compagnon d'armes. Ce vœu d'un mourant fut exaucé ; mais, par une fatalité étrange, O-Reilly était à peine en route, qu'une mort soudaine vint aussi l'emporter. En attendant une nouvelle nomination, le général de las Amarillas, le plus ancien des lieutenants-généraux présents à l'armée du Boulou, fut, sous ces tristes auspices, investi du commandement suprême.

(1) Le bruit courut qu'il mourait empoisonné pour avoir pris par mégarde, chez le ministre Godoy, une tasse de chocolat qui était destinée au maître de la maison.

CHAPITRE III.

MOUVEMENTS PRÉPARATOIRES.

L'armée française quitte ses quartiers d'hiver et va prendre position entre le Rear et le Boulou. — Camps d'instruction établis pour recevoir les recrues et constituer une première base d'opération. — Affaire de Tressères. — Réoccupation de Banyuls-les-Aspres. — Nos escarmouches incessantes. — Les Espagnols replient tous leurs postes avancés.

L'armée que Dugommier venait de relever de ses *ruines* était cantonnée en avant de Perpignan, sa gauche à Toulouge, son centre au camp de l'Union, et sa droite appuyée à l'étang de Saint-Nazaire. Cette droite fit, la première, au commencement de ventôse, un pas vers l'ennemi : elle détacha sur la petite ville d'Elne, poste essentiel pour commander la plaine du Tech inférieur et la route de Collioure, 1,200 hommes de vieilles troupes, 60 hussards et 4 pièces de canon. Par suite, la tour d'Elne, Saint-Cyprien, Montescot, furent occupés, et le général Sauret, pour se conformer au déplacement de sa division, vint s'établir au mas Lazerme. Enfin, le 7 germinal (27 mars), l'armée quitta ses quartiers d'hiver et fit un mouvement général en avant. Augereau se porta de Toulouge au mas Deu, appuya sa droite à Fourques, au pied des Aspres, et couvrit son front par une ligne d'avant-postes qui avait pour points d'appui Passa, Monestier et Villemolaque. Pérignon s'avança du camp de l'Union, par la grande route, jusqu'au delà de Bagès, puis se développa à gauche, entre les hauteurs du Rear et le plateau de Brouilla, en passant un peu en arrière du moulin de la Seille. Sauret vint embrasser le village d'Ortaffa. Son camp, qu'il adossa aux hauteurs, fut bientôt défendu par deux batteries : l'une qui balayait la plaine d'Elne, l'autre qui rasait les abords

d'Ortaffa ; une troisième, qui fut placée en avant de la division du centre croisa ses feux avec la précédente. La plus grande partie de la cavalerie s'arrêta en arrière de la droite, autour de Ponteilla ; la réserve, en arrière du centre, vers Bagès ; enfin le quartier-général, en retraite sur la réserve, au village de Nils (prononcez *Gnils*).

Avant d'aller plus loin, il fallait cantonner les bataillons *d'inertie* qui ne pouvaient suivre les progrès de l'armée. Dugommier les installa dans trois camps d'instruction qu'il établit : celui de droite, entre Fourques et le mas Deu ; celui de gauche, en arrière d'Ortaffa, sur une éminence qui domine le Tech ; le troisième enfin, dans l'intervalle des deux premiers. Ces camps, où nos recrues pouvaient déjà rendre quelques services, constituaient une sorte de première base d'opération. Ils furent confiés, ainsi que la garde du quartier-général, à un jeune et brave officier qui achevait de se guérir d'une blessure reçue devant Toulon, au général Despinoy.

Le 9, l'ennemi établit au bord du Tech, pour battre le gué d'Ortaffa, trois pièces de gros calibre.

Le 15, il se porta du pla del Rey sur Tressères, dépassa ce village et s'avança jusqu'à portée de canon de la brigade Guieux qui occupait Villemolaque, Monestier et Passa. Il fut ramené avec perte, brûla, en se repliant, le village de Tressères, et abandonna tous les avant-postes qu'il entretenait de ce côté.

Le lendemain, Dugommier, escorté de tout son état-major et suivi d'une partie de la division du centre, poussa une reconnaissance sur Banyuls-les-Aspres, cet ancien quartier-général si plein de douloureux souvenirs, si tristement abandonné trois mois auparavant. Le général en chef s'empressa d'y relever le drapeau tricolore, que nos soldats, remplis d'espérances, saluèrent par des acclamations de bon augure ; puis il se retira en laissant dans le village deux bataillons qui s'entourèrent à la hâte de quelques ouvrages défensifs.

Inquiet de ce voisinage, las Amarillas se présenta immédiatement devant Banyuls, mais voyant ce nouveau poste bien appuyé, il revint sur ses pas sans avoir tiré un coup de fusil.

Digitized by Google

La nuit suivante, celle du 16 au 17, ce furent nos chasseurs de Banyuls qui, à leur tour, allèrent provoquer l'ennemi au mas de la Paille. La nuit d'après, ce dernier point, insulté par nous une seconde fois, fut évacué. Sur ces entrefaites, les hussards de Berchini (1er régiment de l'arme) passaient et repassaient le Tech en face d'Elne et se signalaient, comme d'habitude, par mille traits de bravoure et d'audace.

C'est ainsi que chaque corps rivalisait de zèle, se disputait l'honneur d'entamer l'ennemi, et se préparait à des entreprises plus éclatantes. Dugommier, au reste, cherchait à étourdir les Espagnols par des escarmouches de tous les moments et sur tous les points, afin de mieux dissimuler ses projets. Il y réussit à merveille; car ses adversaires, harcelés nuit et jour, *ne pouvant plus contenir ces maudits Français qui ne leur laissaient plus de repos,* abandonnèrent définitivement tous leurs postes avancés, se concentrèrent dans leurs retranchements du Boulou, et se privèrent ainsi de tous les moyens d'éventer nos démarches.

Il ne manquait plus dès lors au chef de l'armée républicaine, pour aborder les grandes opérations qu'il méditait, que l'arrivée d'une flottille qu'il avait demandée à Toulon, pour concourir à ses desseins encore secrets. Mais les courriers de la Provence n'annonçaient que des retards. Au surplus, Dagobert était de retour en Cerdagne, et, malgré les neiges qui ensevelissaient encore ces hautes régions, c'était sur le théâtre où venait de reparaître l'impatient général, que les premières hostilités sérieuses devaient commencer.

CHAPITRE IV.

EXPÉDITION DE LA SEU D'URGEL.

Dagobert, suspendu de ses fonctions, est allé à Paris dénoncer à la Convention la dictature de ses représentants aux armées. — Succès imprévu de son audace. — Il est rétabli dans son commandement. — Son retour aux Pyrénées. — Il apporte à Dugommier un projet approuvé du gouvernement, mais qu'il ajourne. — Il va se remettre à la tête de sa division de Cerdagne. — Position des deux partis dans ces montagnes. — Incident malheureux qui y précipite l'ouverture des hostilités. — Combat de Monteilla, qui épuise les forces du vieux général. — Combat de la Llosa. — Les Espagnols des deux rives de la Sègre sont refoulés sur la Seu d'Urgel. — Dagobert les poursuit jusque-là, malgré son état de souffrance. — Description de la conque, de la ville et des forts d'Urgel. — Les forts résistent. — La ville est prise et livrée au pillage. — Dagobert, sentant son mal empirer, ordonne la retraite. — Il meurt à Puigcerda. — Son éloge.

DAGOBERT A PARIS. — Nous avons laissé le général Dagobert sous le poids d'une suspension flétrissante, en butte à des accusations mortelles, et allant en appeler, de ces calomnies odieuses, à la redoutable justice du Comité de salut public. C'était en novembre 1793, à la suite de la triste expédition de Roses. Se justifier, se défendre, n'eût été ni digne d'une telle cause, ni conforme au caractère d'un tel accusé. Dagobert fit comme au feu : il prit l'offensive, et sans détour, avec sa rude franchise et son audace habituelle, il attaqua de front la dictature des représentants aux armées : « Eh quoi ! tandis « que toujours le premier au feu, je fais plutôt le caporal de « grenadiers que le métier de général, les représentants me « déclarent une guerre implacable ! Je n'ai point approuvé le « plan de l'expédition de Roses ! Mais les plans des représen- « tants sont-ils donc comme l'arche du Seigneur, qu'on ne « puisse les toucher du doigt sans être frappé de mort? J'ai « souri en lisant dans un bulletin : *Fabre s'est conduit en « héros. Signé, Fabre.* Et je suis un traître ! »

Digitized by Google

C'était le moment où le sang de nos généraux coulait à flots sur la funèbre place de la Révolution. Mais, par un bonheur jusqu'alors inouï, loin de précipiter, comme tout le donnait à craindre, la vengeance des proscripteurs, l'héroïque imprudence du noble persécuté eut un succès aussi prompt qu'inattendu. La cause du gentilhomme dénoncé pour trahison devint tout à coup celle des plus fougueux montagnards, et, pour la première fois, la tribune de la Convention retentit de plaintes amères contre la tyrannie de ses proconsuls, plaintes à l'appui desquelles le nom, l'exemple, les témoignages sans cesse invoqués, étaient ceux de Dagobert. A la suite de ces étranges débats, l'assemblée, sur le rapport de Collot d'Herbois, apporta de sérieuses restrictions aux pouvoirs de ses commissaires, et toutes nos armées ne tardèrent pas à se ressentir des bienfaits de cette heureuse concession, *la plus* belle, sans aucun doute, des victoires de son glorieux auteur. Les restes d'une si noble vie, si généreusement offerte en holocauste à l'implacable génie des révolutions, ces restes précieux qui échappaient à l'échafaud, étaient réclamés par les champs de bataille, et c'était sur le théâtre même de ses exploits que la Providence ménageait à ce vieux soldat une fin digne de lui.

Dagobert avait profité de sa rentrée en grâce pour présenter à Carnot et lui faire approuver un projet hardi, aventureux même, qui consistait à tenter, par la vallée du Ter, un coup de main sur Girone, pour forcer les Espagnols du *Boulou* à repasser les Pyrénées. Le commandant de la division de Cerdagne était naturellement chargé de cette expédition, et devait d'abord, à son passage dans le Roussillon, emprunter à Dugommier ce qui lui manquait pour atteindre l'effectif assigné à sa colonne d'invasion : 12,000 fantassins et 600 chevaux. Mais à son arrivée à Perpignan, le 28 ventôse (18 mars), Dagobert ayant trouvé le général en chef à la veille de frapper sur le Boulou même un coup plus direct et plus sûr, ajourna son projet, se contenta d'un renfort de deux bataillons, et courut à Puigcerda reprendre son commandement. Avant de se séparer, toutefois, les deux généraux con-

vinrent que la division de Cerdagne attendrait le grand mouvement projeté sur le Boulou ; qu'elle irait alors, par le pla Guillem, occuper les cols qui versent du Tech dans le Ter, afin d'enlever à l'ennemi la ligne de retraite que le Vallspire lui offrait en cas d'échec; qu'enfin cette tâche, essentiellement liée à la combinaison générale, une fois accomplie, Dagobert recevrait des renforts convenables et n'aurait plus qu'à descendre dans la vallée du Ter, sinon pour hasarder une pointe jusqu'à Girone, du moins pour manœuvrer sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

RETOUR DE DAGOBERT EN CERDAGNE.— Dagobert arriva à Puigcerda, son quartier-général, le 12 germinal (1er avril). La division qu'il avait quittée depuis cinq mois comptait 8,500 hommes, y compris les garnisons, et les deux bataillons de renfort qui accompagnaient le général. Cette petite armée était cantonnée perpendiculairement à la Sègre et à la hauteur de Belver, son centre sous cette place, sa droite à Marange et à Tailletendre, sa gauche à Ollia et à Pi, enfin ses avant-postes répandus de la Bastide à Nas, par Prullans (prononcez *Prouillans*).

Les Espagnols attendaient le vainqueur de la Perche et d'Olette; aussi étaient-ils sur leurs gardes. Ils avaient replié leurs magasins et leurs hôpitaux en aval d'Urgel, et même au delà du fameux pas d'Organya ; puis, remontant la Sègre jusqu'au point où cette rivière quitte la Cerdagne pour s'engager dans le long défilé qui la sépare de la Seu et qu'ils venaient de parcourir, ils s'étaient déployés en travers de la vallée, leur gauche courant derrière la Llosa par Vilella et Lles, leur centre dans le fond de la gorge, au Martinet, et leur droite concentrée à Monteilla. Cette droite était couverte par une ligne de petits postes échelonnés le long du torrent qui descend, presque symétriquement à la Llosa, du col de Tanca-la-Puerta. Ces grand'-gardes allaient ensuite se rattacher à un gros rassemblement de Soumatens retranchés dans une vaste forêt, aux abords du passage de Pendix. Ce dernier col, plus oriental que le précédent, et qui verse en amont de Belver, prenait ainsi en flanc et plongeait la gauche de nos

positions. Enfin, les défenseurs de la Sègre avaient à leur ête un Français d'origine, le comte de Saint-Hilaire, qu'on n'avait pas, à ce qu'il paraît, opposé sans intention à un général dont on ne comprenait point la fidélité républicaine (1).

Plus ardent que jamais, Dagobert, les yeux tournés vers la plaine du Boulou, était depuis huit jours à épier le signal qui devait lui donner carrière dans les montagnes du Vallspire, quand un incident malheureux vint l'entraîner tout à coup dans une autre direction.

Les Soumatens postés au-dessus de Belver se livraient, sur ous ceux de nos malheureux soldats qui tombaient dans eurs nombreuses embuscades, à des actes d'une férocité qui révèle l'incroyable état de barbarie où étaient encore plongées ces sauvages montagnes. Secondés, dans leurs monstrueux excès, par des bandes de gens sans aveu, qu'au début de la guerre, les grandes villes de la Péninsule n'avaient pas rougi d'enrôler, ces misérables prenaient plaisir à étaler la nuit, sur les entiers fréquentés le jour par nos troupes, les dépouilles de leurs victimes, tantôt des tronçons de cadavres, tantôt des lambeaux de chairs à demi consumées, ou bien le corps éventré d'une jeune femme, dont les entrailles arrachées avaient fait place aux restes mutilés de son enfant. Une de ces horribles rencontres venait de jeter l'exaspération dans nos cantonnements. Dagobert, qui partageait toutes les colères le ses soldats, ne put résister à leurs cris de vengeance il sortit de Puigcerda sur-le-champ, et le lendemain, 18 germinal (7 avril), il entrait à Belver à la tombée de la nuit, qu'il avait attendue pour mieux dérober sa marche.

COMBATS DE MONTEILLA ET DE LA LLOSA. — Chemin faisant, il avait expédié au général Charlet l'ordre de concentrer à Taillendre-le-Haut les 2,000 chasseurs qui campaient sur la rive droite de la Sègre, de se mettre à leur tête et de partir à

(1) Il paraît que Saint-Hilaire fit près de Dagobert une tentative de séduction. On assure même qu'une lettre du général espagnol fut retrouvée dans les papiers de Dagobert, qui sans doute n'aura pas eu le temps ou aura dédaigné de transmettre à son gouvernement ce nouveau témoignage de sa fidélité.

Digitized by Google

7 heures du soir, pour gagner la Bastide, remonter les gorges de la Llosa jusqu'en face de Coborriu, se jeter à Vilella sur la gauche des Espagnols, et balayer toute cette gauche en descendant jusqu'à Lles. Charlet devait ensuite fondre par Aristot sur le pont de Bar, y intercepter le chemin de la Seu d'Urgel et attendre là son chef. Quant à celui-ci, sans s'arrêter à Belver, il se porte en avant et à gauche de cette place, au point où la colonne dont il va prendre le commandement achèvera de se rassembler, à Ollia, d'où il gagne un de nos avant-postes, le hameau de Nas. Là commence un plateau qui se prolonge jusqu'au bord du torrent derrière lequel s'étaient développées les grand'gardes ennemies. Dagobert observe leurs feux, revient sur ses pas jusqu'à Ollia, et en repart vers une heure et demie du matin avec 2,300 combattants. Il prend, par Sainte-Eugénie, le fond de la vallée, évite le Martinet, et arrive en silence au pied de la montagne sur laquelle s'élève le bourg de Monteilla.

La division de Cerdagne en connaissait le chemin. Cependant, comme depuis six mois ce poste, renforcé d'une grande redoute, avait été converti en une sorte de camp retranché, et que, par suite, des obstacles imprévus pouvaient surgir, le vieux général, avec un emportement tout juvénile, s'élance en tête de colonne, met pied à terre, et dans la neige, au milieu des ténèbres, il escalade la montagne. Le jour allait paraître, et la diane battait comme à l'ordinaire au camp des Espagnols. Leur réveil fut douloureux. Surpris, enlevés, ils nous abandonnèrent la redoute, le bourg, 4 pièces de canon, 300 fusils, et s'enfuirent par le pont de Bar, que Charlet, malheureusement, n'avait pas encore atteint.

Charlet avait été retardé par diverses causes : d'abord, faute de pain et de pierres à feu, il n'avait pu se mettre en marche qu'à minuit ; ensuite il n'avait trouvé personne pour le guider dans le long et pénible détour qu'il lui fallait décrire pour remonter les précipices de la Llosa ; enfin, par surcroît, tous les chemins étaient ensevelis sous les neiges non encore fondues de l'hiver. Toutefois, il remplit exactement la première partie de sa tâche, car il enleva Viella et Lles ; mais il n'ar-

Digitized by Google

riva au pont de Bar que dans la soirée, vers 6 heures. Il y trouva Dagobert arrêté par de cruelles souffrances, par une fièvre aux symptômes les plus alarmants, qui venait de saisir ce corps de fer, dompté enfin par tant de glorieuses fatigues. Néanmoins, le courageux malade ordonna de pousser en avant. Le lendemain donc, 20 germinal (10 avril), à 7 heures du matin, les deux colonnes se remirent en marche. Dagobert suivit le fond de la vallée; Charlet prit le chemin frayé jadis par le duc de Noailles, sur le penchant de la berge droite de la Sègre; et, vers midi, les deux généraux *opérèrent* leur jonction sur les hauteurs de Calvinya, au débouché de la conque d'Urgel.

PRISE D'URGEL. — Située au centre d'un de ces bassins appelés *conques* à cause de leurs formes arrondies, et au confluent de la Sègre avec la Balire, rivière de l'Andorre, la petite ville d'Urgel était autrefois une place forte qui fut prise et rasée en 1691. Sa chute découvrit Lerida et entraîna la soumission de 25 lieues de pays dans le Haut-Aragon. Comprenant alors l'importance militaire de ce poste, les Espagnols, sans songer à relever les murs de la ville qui étaient plongés de toutes les hauteurs environnantes, occupèrent, par trois petits forts, trois ressauts successifs d'une bande étroite de rochers qui, à 900 mètres des anciens remparts, surgit brusquement du fond de la conque et accompagne, en s'allongeant l'espace d'une demi-lieue environ, la rive droite de la Balire. Ces nouvelles fortifications furent emportées en 1719 par le maréchal de Berwick, et, pour la seconde fois, une partie du Haut-Aragon suivit le sort de la Seu d'Urgel.

Ainsi, en se portant sur cette place, dont au surplus il caressait depuis longtemps la conquête et qu'il eût déjà abordée dans la dernière campagne s'il n'en avait été empêché par le représentant Cassanyes, c'était une diversion sérieuse, sinon opportune, que Dagobert allait tenter.

Les forts étaient en bon état et armés, assurait-on, de 16 pièces et de 6 mortiers de gros calibre, sans compter un approvisionnement d'artillerie de campagne; à leur garnison

Digitized by Google

habituelle se joignait, pour le moment, le gros des troupes battues en Cerdagne, qui venaient de se replier sous ces murs; enfin, d'importants préparatifs de défense, comme la rupture du pont qui mettait ces forts en communication avec la ville, annonçaient qu'ils étaient bien commandés. Le général de Saint-Hilaire pouvait donc, sans grand risque, braver un assaillant qui n'avait ni artillerie de siége, ni équipage de pont. Mais le général républicain, qui se rappelait sans doute la reprise de Villefranche après la bataille de Peyrestortes, comptait sur sa victoire de Monteilla. Quoi qu'il en soit, il essaya d'intimider Saint-Hilaire et lui adressa une sommation en ces termes : « Le général français demande au comman- « dant espagnol s'il veut se rendre ou s'il préfère exposer sa « troupe aux suites d'un assaut. » — « Le général espagnol, « répliqua Saint-Hilaire, répond au général français qu'il ne « craint pas plus ses ennemis qu'il n'est intimidé par leurs « menaces. » Alors Dagobert fit ses dispositions pour attaquer la ville et comme pour couper les communications entre la citadelle et les dépôts d'Organya, espérant sans doute que ces simulacres d'investissement inspireraient au gouverneur de nouvelles réflexions. Mais ces tentatives n'eurent qu'un demi-succès; car, dans la matinée du 21, le détachement chargé de se porter sur le chemin d'Organya, ayant traversé la Balire en face de Calvinya, réussit à peine à surprendre la queue d'un convoi de mulets qui pénétrait dans les forts, et fut repoussé, après un engagement assez vif, livré sur les hauteurs dites d'en Vinyes. La ville, cependant, ayant été évacuée par les troupes espagnoles dans la nuit suivante, fut aussitôt occupée par les nôtres et paya les frais de l'expédition. En effet, le peu d'habitants qui ne s'étaient pas enfuis, n'ayant pu acquitter, dans le délai prescrit de vingt-quatre heures, une contribution de 100,000 livres à laquelle ils avaient été taxés, Dagobert fit enlever pour les besoins de sa division 400 charges de blé et une grande quantité de bestiaux, et abandonna le reste à ses soldats; puis, sentant son mal empirer, il ordonna la retraite.

RETRAITE. — Elle commença dans l'après-midi du 23, et ne

Digitized by Google

fut point inquiétée. Néanmoins, nous crûmes devoir rompre, en les repassant, les ponts d'Arsègre et de Bar. Ce dernier était simplement formé d'une arche en maçonnerie, et cependant nos mineurs ne mirent pas moins d'un jour entier à le faire sauter; en sorte que la division, qui se trouvait réunie le soir même de sa première étape autour du village de Bar, n'en put repartir que vers la fin de la journée du lendemain 24. Ce retard, toutefois, n'arrêta pas notre avant-garde, qui, sans perdre un moment, se porta sur les anciennes lignes espagnoles, pour achever de dissiper les rassemblements des montagnes et s'emparer du butin que nous n'avions pas eu le loisir de ramasser dans les combats du 19. La division, qui suivit bientôt, voulut glaner après l'arrière-garde, et, par suite, tout le pays, depuis le pont de Bar jusqu'aux portes de Belver, fut livré au pillage et aux flammes.

Ainsi, ce fut au bruit des armes, à la lueur des incendies qui attestaient partout sur son passage la vengeance de ses soldats, que, porté par eux dans une litière, entouré des plus touchants témoignages de regrets et d'amour, le glorieux agonisant remonta cette Cerdagne qu'il avait tant de fois parcourue en vainqueur; et ses yeux, avant de se fermer pour toujours, purent contempler le mâle spectacle de ces sortes de funérailles anticipées, que déroulaient à l'envi, sur le théâtre même de leurs communs exploits, ses rudes compagnons d'armes, comme pour adoucir l'amertume de leur éternelle séparation.

Ce fut de Belver, où il arriva le 24, que Dagobert data son dernier bulletin, *ce chant du cygne*, comme l'appela Barère, lorsqu'il le lut à la Convention. Après avoir rendu un compte sommaire de son expédition où, « malgré une fièvre inexprimable qui ne l'avait plus quitté depuis qu'il s'était tant harassé en montant la montagne de Monteilla, *je vais*, ajoutait le mourant, *me faire transporter à Puigcerda, où des soins et du repos me mettront à même de prouver combien je désire contribuer par mes efforts au triomphe de la liberté.* » Mais cet espoir ne se réalisa point, et, transporté à Puigcerda

Digitized by Google

le surlendemain, Dagobert y expira trois jours après, le 29 germinal (18 avril) (1).

Ainsi disparut de nos champs de bataille une des plus étranges figures de ces temps de prodigieuse mémoire. Beaucoup d'autres généraux de cette époque, jetés par le hasard sur un plus vaste théâtre, ont accompli de plus grandes choses, même on peut convenir, sans altérer en rien le lustre de cette belle renommée, que, mieux servi par l'instinct que par la réflexion, Dagobert manqua de quelques-unes des qualités du commandant en chef. Aussi, lorsqu'il parut, soit à la tête de l'armée, soit dans les fonctions de divisionnaire en sous-ordre; fut-il rarement heureux. Hâtons-nous cependant de rappeler qu'alors il n'était pas lui-même; car on a vu avec quelle précision toujours, dans les circonstances décisives, il signalait ce qu'il y avait de mieux à faire, et avec quelle tyrannie incessante on le forçait à exécuter ce qu'il avait proscrit. Pour apprécier tout ce qu'il valait, ce sont donc ses avis plutôt que ses actes qu'il faudrait peser. Mais c'est quand, affranchi du despotisme des représentants, il respirait l'air libre des montagnes, que sa fortune égalait ses talents; c'est alors qu'il était admirable, et que, ses défauts mêmes lui venant en aide, *le caporal de grenadiers*, réveillé au bruit de la fusillade, excité par l'odeur de la poudre, improvisait, à force d'audace, ce qu'avait dédaigné de prévoir l'indolent général de la veille.

L'amour qu'il avait inspiré à ses soldats était sans exemple: c'était un culte de superstition. Ainsi, à les entendre, *les balles ne les touchaient pas* quand ils combattaient autour *de ce démon des Espagnols* (1). Il y avait en effet, pour

(1) On a raconté que le général de Saint-Hilaire, ne pouvant corrompre Dagobert, l'avait fait empoisonner par son cuisinier dont la disparition subite, quelques jours avant la mort du général républicain, donna seule quelque crédit à cette fable odieuse; fable à laquelle il suffirait d'ailleurs d'opposer le témoignage même de Dagobert, c'est-à-dire la lettre que nous venons de citer.

(2) Nous avons aussi entendu un ancien volontaire de la division de Cerdagne, lequel certainement ignorait la légende mythologiqne du héros d'Homère, raconter que Dagobert n'était vulnérable qu'aux talons. *Aussi ne les*

Digitized by Google

l'imagination naïve des jeunes et ignorants montagnards qui recrutaient cette division, quelque chose de saisissant dans l'aspect de ce vieux guerrier au front de patriarche, au costume antique, marchant tête nue, appuyé sur son bourdon de pèlerin, au milieu de ceux qu'il aimait à appeler ses enfants, et pour lesquels il était aussi prodigue de familières tendresses en marche ou au bivouac, que de véhémentes excitations de paroles et d'exemple au milieu du feu.

Tel était l'homme de guerre. Mais l'histoire doit encore à cette ombre héroïque un autre hommage; hommage tout individuel, à l'adresse de l'homme privé, de ce noble représentant des vertus patriotiques d'un autre âge, qui, par sa franche et chaleureuse participation à nos premières luttes révolutionnaires, protesta si dignement contre la déplorable hérésie de la plupart des compagnons de sa vie passée, avec lesquels, cependant, ses intérêts personnels comme ses sympathies politiques paraissaient confondus.

Mais alors quel charme pouvait donc retenir au milieu de fatigues et de périls dont il avait épuisé les mâles jouissances, ce membre découragé d'une classe proscrite? Et quand on rejetait si brutalement ses services, qui le poussait à profiter de cette trève insidieuse des champs de bataille, pour courir plaider en face de l'échafaud de Custine, en face de la seule mort qui faisait pâlir nos généraux, plaider une cause qui avait jusque-là dévoré tous ses défenseurs? Etait-ce ce mirage d'espérances glorieuses, qui alors, en se déroulant dans la profondeur d'un horizon sans bornes, fascinait tant d'hommes nouveaux, redoublait si naturellement l'essor de tant de jeunes courages? A l'extrémité d'une longue carrière où il avait prématurément usé sa vie, vieil officier de la guerre de Sept ans, voué au culte de la monarchie par sa naissance, par ses liens de famille, par trente-six ans de loyaux services (1), Dagobert avait vu passer dans les rangs

montrait-il jamais aux Espagnols, ajoutait-il. Les exploits du général républicain sont restés populaires dans ces montagnes.

(1) Dagobert s'était d'abord destiné au génie qu'il avait quitté pour prendre du service dans le régiment de Tournaisis. Il fit, comme officier, toutes les campagnes de la guerre de *Sept ans*, et y reçut quatre blessures. Nommé maré-

Digitized by Google

de l'émigration, ou tomber sous la hache du bourreau, tout ce qu'il avait aimé. Aussi, sans foi dans l'avenir, sans plus d'espoir, son cœur était-il profondément abreuvé d'amertume. Mais il servait avec candeur, sans la discuter, une religion qui, elle aussi, ne promet de salut qu'à ceux qui ne cherchent point à interpréter ses mystères, la religion du drapeau, et il mourut sans regret pour la république, parce qu'il combattait l'étranger.

chal de camp le 20 septembre 1792, à l'armée du Var, il battit successivement l'ennemi : au col de Brouns, le 20 novembre ; à Sospello, le 14 février 1793 ; au col de Negro, le 28 du même mois et le 1er mars ; enfin le lendemain, sur les hauteurs de la Vesubia. Cinq jours après, il fut nommé général de division, puis, à deux mois de là, envoyé à l'armée des Pyrénées orientales à titre provisoire. Sa commission ne devait durer qu'un temps limité et fort court, et il fallut, pour la rendre définitive, beaucoup de démarches et d'instances.

On a de Dagobert un ouvrage intitulé : *Nouvelle méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecques et romaines, pour être particulièrement l'ordonnance des Français.* (In-8. 1793.)

Digitized by Google

CHAPITRE V.

OUVERTURE DE LA CAMPAGNE.

Beau plan de campagne de Dugommier. — Le retard d'une flottille, qui doit lui amener l'artillerie de siége nécessaire pour reprendre Collioure, le détermine à intervertir l'ordre dans lequel les opérations qu'il va entamer lui ont été prescrites. — Il veut gagner encore quelques jours et reprend sa petite guerre d'avant-postes. — Combat de Palau, qui nous ouvre inopinément un chemin pour tourner le camp du Boulou. — Le comte de la Union, le plus jeune des lieutenants-généraux de l'armée espagnole, nommé chef de cette armée. — Comment cette nomination vient servir les desseins de Dugommier, qui cherche à donner le change à son adversaire.

Nous avons laissé, le 17 germinal (6 avril), Dugommier devant le Boulou, attendant l'arrivée d'une flottille qui devait charger à Toulon et transporter sur un point désigné de la côte roussillonnaise, un équipage d'artillerie de siége. Le Comité, en effet, avait prescrit au général de débuter par la reprise de Collioure. Mais comme l'arsenal de Toulon manquait d'affûts, la flottille elle-même attendait son chargement. Cependant Dugommier mettait ce retard à profit pour mûrir et communiquer à ses lieutenants le beau plan d'attaque qu'il avait conçu, et que nous allons exposer.

PLAN DE CAMPAGNE. — Il débutait ainsi : « Le succès d'une « attaque dépend des moyens qu'on emploie et surtout de la « manière de les diriger. Après avoir comparé nos forces « avec celles de l'ennemi, j'ai trouvé qu'en infanterie nous « sommes à peu près égaux, mais qu'il est supérieur en ca- « valerie. Il convient de paralyser cette arme, en prenant des « positions qui la rendent nulle. L'ennemi est aussi très-fort « en artillerie, et la plupart des issues qui conduisent à lui « sont fermées par des amas de canons et d'obusiers qui en « rendent l'accès également difficile et meurtrier. Il faut en-

« core éviter cet appareil formidable, en tombant sur l'en-
« nemi par des détours qu'il ne soupçonne pas, et qui nous
« mettront à couvert dans notre marche, jusqu'aux points es-
« sentiels que nous devons occuper (1). »

Venaient ensuite les détails.

« Le centre s'emparera de Villalongue et des Albères, puis il formera, du Tech à la crête des montagnes, une ligne ré-

(1) Voici textuellement la suite de ce bel ordre du jour de Dugommier :

« Après avoir considéré notre situation respective, tant matérielle qu'indi-
« viduelle, il a été reconnu que nos moyens suffiront à deux attaques réelles
« et à une troisième simulée. Les divisions du centre et de la gauche sont des-
« tinées aux attaques vraies, et la division de droite à l'attaque simulée.

MOUVEMENT DU CENTRE.

« La division du centre fournira 3,000 hommes qui défileront, à l'heure in-
« diquée, par le passage inférieur de Bruilla, et se porteront rapidement sur la
« montagne des Albères où ils stationneront dans la meilleure position possi-
« ble, jusqu'à nouvel ordre. Au même instant, 7,000 hommes défileront par le
« grand passage de Bruilla pour se porter sur Villalongue, s'en emparer, et
« former, de Villalongue-sur-le-Tech à la crête des Albères, une ligne répres-
« sive des secours que le centre de l'ennemi pourrait jeter à Collioure. L'artil-
« lerie volante et la moitié de notre cavalerie soutiendront cette ligne, dont la
« majeure partie se placera dans le camp sous Villalongue. A l'extrémité infé-
« rieure de ce camp, on dressera une batterie qui correspondra avec une autre
« établie à l'opposé sur la rive gauche du Tech, et dont les feux se croiseront
« dans l'espace entre le camp et la rivière. L'artillerie volante et la cavalerie
« se tiendront derrière la montagne du camp, hors la portée du canon de
« l'ennemi, et toujours prêtes à s'opposer au débouché de ses troupes. Le
« général qui commande cette division se bornera à exécuter ces dispositions,
« à moins que les circonstances ne lui facilitent l'enlèvement de Montesquiou,
« ce qui assurerait la gauche de sa division et rendrait sa position plus avan-
« tageuse.

MOUVEMENT DE LA GAUCHE.

« Le commandant de cette division fera défiler toute la force qui doit atta-
« quer Collioure et Port-Vendres, par le passage le plus près de la mer. Mais
« avant de se mettre en marche, il fera simuler, par l'apparition de quelques
« bandes de Miquelets et par quelques coups de canon tirés par intervalle, le
« passage du Tech vis-à-vis d'Elne, pour y attirer les forces et l'attention de
« l'ennemi. Peu de temps après, la première colonne, composée de 1,500
« hommes d'élite, se portera avec la plus grande activité sur le puig de las
« Daines, en suivant la route qui lui sera tracée et qui la met à l'abri de
« toutes les batteries de l'ennemi. Arrivé au mas Vergès, le commandant de la
« colonne fera défiler vers la tour de la Massane 500 hommes, pour s'en em-
« parer, y stationner jusqu'à nouvel ordre, et s'y opposer à la marche de
« l'ennemi. Cette première colonne sera immédiatement suivie de la deuxième
« colonne composée aussi de 1,500 hommes qui passeront par la même route
« que la première. Du puig de las Daines, elle continuera sa marche pour

pressive des secours que le camp du Boulou pourrait jeter à Collioure. La gauche investira les places de la côte, et dès qu'elle aura reçu l'artillerie de siége que lui apportera la mer, elle attaquera Saint-Elme, clef de Port-Vendres et de Collioure. La droite se bornera à menacer l'ennemi et à lui persuader, par ses manœuvres, que notre impulsion va se diriger sur Céret et sur le Boulou. « Aussitôt après la réduc-
« tion de Collioure et de Port-Vendres, l'excédent de nos
« forces dans ces parages sera réparti entre le centre et la
« droite, pour presser l'ennemi jusqu'à l'extrémité de sa ligne
« et achever de l'anéantir. Parmi les mesures les plus pro-
« pres à ce grand dessein, celles qui nous épargneraient la
« peine de le combattre dans ses redoutes, doivent être pré-

« descendre brusquement sur les hauteurs de Bearn, prendre à revers les bat-
« teries correspondantes de Port-Vendres, surtout, si c'est possible, celle de
« la Liberté, afin de fermer la sortie du port et balayer les anses où doit dé-
« barquer notre artillerie. Les barques qui la portent seront averties de notre
« arrivée sur la hauteur de Bearn, par des signaux convenus. En attendant
« le placement des canons et des mortiers, qui s'exécutera le plus vivement
« possible à la tête du puig Japone, on tentera l'enlèvement du fort Saint-
« Elme par l'escalade. Si elle réussit, nous sommes maîtres de Collioure et de
« Port-Vendres dans la même nuit; sinon, il faut les attendre de nos canons
« et de nos mortiers. Cependant pour favoriser leurs effets, 5,000 hommes,
« avec un détachement de hussards et l'artillerie convenable, après avoir défilé
« par le même passage que les deux premières colonnes, auront stationné à
« la tête de l'étang d'Argelès, et développé une ligne qui s'étendra sur le puig
« Val-Marie par le mas Jordi et au delà, afin de fermer toute issue à la garni-
« son d'Argelès et la forcer de mettre bas les armes. Si ces mesures peuvent
« être couronnées par l'arrivée de nos chaloupes canonnières et de nos bom-
« bardes vis-à-vis de Collioure et de Port-Vendres, il est vraisemblable que
« l'Espagnol, bloqué par terre et par mer, n'aura aucune ressource pour
« échapper à une défaite complète.

MOUVEMENT DE LA DROITE.

« Tandis que le centre et la gauche de notre armée exécuteront leurs mou-
« vements, la droite doit se borner à menacer l'ennemi et à lui persuader par
« ses manœuvres, que notre impulsion va se diriger sur Céret et sur le Boulou.
« En conséquence, le commandant de cette division prendra les positions
« les plus propres à tromper l'ennemi. Il portera à Banyuls-les-Aspres un corps
« de 3,000 hommes qui embrassera le double avantage de surveiller ses entre-
« prises sur nos camps et d'inquiéter par leurs flancs les colonnes qui tente-
« raient de descendre au secours de Collioure. Il évitera cependant de se mettre
« trop en évidence du côté de Fourques, afin d'éloigner de l'ennemi tout
« soupçon sur nos desseins ultérieurs : il se contentera de distribuer les dé-
« tachements nécessaires pour l'empêcher de pénétrer vers cette partie.
« Pendant que la première ligne exécutera la moitié de notre plan d'attaque,

Digitized by Google

« férées. » En conséquence, la droite se jètera derrière Céret et ira s'emparer des hauteurs au-dessus de Maureillas, afin d'intercepter le col Portell, pendant que le centre descendra de la crête des Albères sur la grande route, en arrière du Boulou. « Alors l'Espagnol sera à notre merci; Bellegarde ne « tardera pas à se rendre, et l'armée des Pyrénées orientales « aura bien mérité de la patrie. »

CONTRE-TEMPS. — Fort de ces belles dispositions, Dugommier avait hâte de les mettre à exécution avant l'arrivée des renforts qui, de tous les dépôts de la péninsule, disait-on, étaient en marche vers les Pyrénées. Mais la flottille de Toulon, retenue par mille contrariétés, ne paraissait pas, et le temps pressait. Triste, inquiet, agité, le général expédiait courrier

« tous les bataillons qui composent la deuxième s'avanceront à la garde des « camps, et se déploieront sur les éminences d'où ils peuvent être le mieux « aperçus de l'ennemi, afin de lui inspirer le découragement par le prestige « imposant d'une force supérieure.

« Aussitôt après la réduction de Collioure et de Port-Vendres, les différents « postes suffisamment garnis, l'excédant de nos forces sera porté sur le centre « et la droite de l'armée, afin de poursuivre l'ennemi jusqu'à l'extrémité de sa « ligne, le presser et achever de l'anéantir. Parmi les mesures les plus propres « à ce grand dessein, celles qui rendraient sa position toujours plus critique, « et qui nous épargneraient la peine de le combattre dans ses redoutes, doi« vent être préférées.

« D'après cette conséquence, toute la partie maritime étant rendue à la « République, la force déjà placée aux Albères sera portée par la division du « centre à 5,000 hommes qui descendront de cette montagne pour s'emparer « du puig Castell. La division de droite, de son côté, fournira deux colonnes « dont l'une de 2,000 hommes et l'autre de 5,000. Ces derniers se mettront « d'abord en mouvement, et passant par Oms, prendront par Taillet la route « de Palauda, pour arriver brusquement au poste des Capucins, derrière Cé« ret et gagner les hauteurs de Maureillas, en correspondant avec les 5,000 « hommes du centre postés au puig Castell. La colonne de 2,000 hommes, de « la division de droite, aura suivi parallèlement celle de 5,000 hommes, en « laissant sur la montagne d'en Françou et sur la Butte Verte, de forts déta« chements pour assurer les derrières des deux colonnes; et le reste, au nombre « de 1,200 au moins, se portera sur le Vilar pour occuper la butte Saint-Paul, « y rester en observation et inquiéter l'ennemi vers le pont de Céret, tandis « que les 5,000 hommes auront passé à Palauda pour remplir leur mission.

« Par ces mouvements, nous cernons l'ennemi; nous avons évité toutes ses « batteries et rendu sa cavalerie de nul effet, puisqu'il ne peut nous atteindre « dans nos positions. Les troupes restées derrière nos camps formeront une « force mobile toujours prête à se porter où l'exigera la sûreté de nos commu« nications. Pour peu que réussisse cette dernière partie du plan d'attaque, « l'Espagnol est à notre merci; Bellegarde ne tardera pas à se rendre, et l'ar« mée des Pyrénées orientales aura bien mérité de la patrie. »

Digitized by Google

sur courrier à Toulon, à Paris, et dans toutes ces dépêches il se répandait en plaintes amères contre un retard qui compromettait la campagne. Enfin perdant patience, malgré les injonctions les plus positives qui prescrivaient de commencer par le siége des places de la côte, il prit sur lui d'intervertir l'ordre des opérations et de débuter par l'attaque du Boulou. Immédiatement, il rendit compte au Comité des changements que lui imposaient les accidents de la mer. Sa lettre, en date du 22 germinal (11 avril), se terminait par ces nobles paroles : « Je vais me battre malgré ces *oppositions*.
« Vive la République! Sauvez-nous des factieux, des intri-
« gants, des athées, enfin de tous les faux patriotes qui se pré-
« fèrent à la patrie (1). Du courage! Fondez sur la vertu le
« triomphe de la République ; c'est ainsi que je verserai pour
« elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang. »

Cette résolution de Dugommier, au reste, ne faisait que réparer une faute du Comité ; car le meilleur, et même ici le seul moyen de hâter la chute des places que l'on voulait reconquérir, c'était de commencer par battre l'armée, qui aurait pu en troubler le siége. D'ailleurs, traverser le Tech inférieur et marcher sur Collioure, devant cette armée intacte qui alors pouvait impunément faire irruption dans la plaine qu'on lui abandonnait, n'était-ce point découvrir notre flanc gauche et livrer nos communications? Mais telle était la soumission aveugle qu'imposait à ses généraux l'impérieux Comité, que Dugommier crut devoir attendre encore quelques jours, pendant lesquels il espérait recevoir, ou sa flottille, ou une réponse approbative à sa lettre du 22. Cependant, pour dévorer ce nouveau retard et tenir ses troupes en haleine, il reprit avec plus d'ardeur que jamais la guerre d'avant-postes qu'il avait entamée le 15. Dès lors, les Espagnols n'eurent plus de repos. C'étaient, le jour, des démonstrations sur tous les points, et la nuit, des surprises continuelles qui, de la retraite à la diane, les tenaient tous éveillés et debout. *On*

(1) La faction Hébert avait déjà été écrasée, et l'on venait d'apprendre aux Pyrénées orientales le supplice de Danton (5 avril).

Digitized by Google

n'entendait plus dans leur camp que la générale, et leurs signaux, leurs feux d'alarme remplissaient les Albères.

Pour ralentir ces perpétuelles provocations, qui ruinaient le moral en même temps que la santé déjà si compromise de ses soldats, las Amarillas, dans la nuit du 26 au 27 germinal, fit placer 1,500 hommes en embuscade au mas de la Paille, que nos patrouilles abordaient fréquemment. En effet, 300 de nos fantassins et 40 chasseurs à cheval vinrent bientôt tomber dans le piége et furent de suite enveloppés; mais ils s'en tirèrent sans grande perte, avec leur audace habituelle et un bonheur qui ne les quittait plus. En même temps, sur notre gauche, le chef du 1er régiment de hussards, Bougon, à la tête de 50 chevaux et de quelques grenadiers, passait le Tech à diverses reprises, et réduisait presque à néant les postes qui faisaient face à Elne et à Ortaffa.

COMBAT DE PALAU. — La batterie espagnole, de trois pièces de gros calibre, qui depuis le 9, ainsi que nous l'avons rapporté, enfilait le gué d'Ortaffa, se trouva ainsi n'avoir plus d'autre soutien que le poste de Palau-del-Vidre, un des points du mince cordon sous la protection duquel l'ennemi circulait du Boulou à Collioure. Dugommier, que cette batterie gênait, voulut s'en débarrasser, et il chargea le général Sauret de cette expédition. C'était le 28 germinal. Sauret donc, après avoir établi sur la rive gauche du Tech, en amont du gué qu'il allait franchir, deux bataillons de réserve, se fait précéder par 200 hussards, et, suivi de douze pelotons de grenadiers, il débouche d'Ortaffa et passe le torrent. Pour se mettre en garde contre le camp de Villalongue, il commence par détacher sur sa droite ses trois plus solides compagnies; puis avec le reste, ses cavaliers toujours en tête, il marche droit sur Palau qu'il a bientôt envahi; car les défenseurs, déconcertés par notre brusque attaque, n'ont pas attendu le choc, et ils se retirent dans la direction de Saint-André, poursuivis par nos hussards.

Le camp de Villalongue avait été réoccupé par les Espagnols, précisément dans le but de diminuer la distance et de protéger les communications entre leur centre et leur divi-

sion droite. Ce camp ne pouvait donc rester spectateur immobile d'un coup de main qui rompait cette importante communication ; aussi se hâta-t-il d'expédier sur Palau 150 chevaux commandés par un jeune colonel, le marquis de las Torres. Mais notre détachement de droite, qui barrait le chemin à cette cavalerie, l'attend résolument à trente pas, et d'une première décharge, renverse le colonel et dix cavaliers ; les autres prennent la fuite. Cependant une masse imposante d'infanterie, qui, sous la conduite du brigadier Donadio, a suivi les traces de las Torres, aborde le terrain occupé par nos trois compagnies victorieuses et entame contre elles un feu terrible. Le chef de notre petite troupe, le capitaine Bréda, du 35me régiment, oppose une résistance vigoureuse; mais accablé par le nombre et en butte aux projectiles de la batterie du gué, il recule vers Palau et repasse le Tech. De son côté, Donadio, blessé grièvement, n'ayant plus de munitions, ne se sentant pas soutenu, craignant d'ailleurs que notre réserve, en observation sur la rive gauche, n'inquiète ses derrières, Donadio regagne Villalongue où sa retraite jette une alarme telle, qu'à la nuit tombante, ce camp lui-même est évacué.

Ainsi, toute la rive gauche, depuis les Trompettes jusqu'à Argelès, était libre, et nos adversaires venaient de nous abandonner, à la suite d'un engagement douteux, ce qu'ils auraient dû défendre à outrance : le chemin des Albères.

Dugommier vit avec une joie indicible les Espagnols du Boulou s'isoler définitivement de Collioure, et lui ouvrir d'eux-mêmes la trouée par laquelle il méditait de leur porter un coup mortel. Toutefois, pour ne pas éveiller leurs soupçons, il ordonna à Sauret d'évacuer Palau et de rentrer à Ortaffa.

On venait de trouver sur le cadavre du colonel las Torres deux lettres où cet officier supérieur, que sa haute naissance mettait en position d'être bien informé, peignait sous les couleurs les plus sombres l'état déplorable de l'armée d'invasion, les misères, la faim, les maladies et nos attaques continuelles qui la décimaient. A en juger par l'une de ces lettres, l'espérance même semblait prête à abandonner les

Digitized by Google

vainqueurs de la dernière campagne; car, après avoir laissé échapper cet aveu : « *Il nous est impossible, avec le peu de monde que nous avons, de défendre l'étendue de notre ligne, laquelle nous ne soutenons que par miracle,* » le jeune marquis, pour endormir la tendre sollicitude de la personne aimée à laquelle il s'adressait, n'invoquait plus que leur commune protectrice au ciel, la sainte Vierge de l'Etoile, dont il portait l'effigie sur son cœur.

Au surplus, tout annonçait que les Espagnols, loin de songer à rétablir leurs communications le long des Albères, ne comprenaient que le besoin de se concentrer. Chaque nuit, en effet, nos patrouilles croisaient librement de Palau à Saint-Genis, et poussaient des découvertes jusque sous Montesquiou, sans rencontrer personne.

Cette évacuation partielle de la rive droite du Tech par les Espagnols, était difficile à motiver; pourtant, on pouvait se l'expliquer jusqu'à un certain point, par cette circonstance, que las Amarillas, n'étant qu'intérimaire et attendant de jour en jour son successeur, tenait à remettre à celui-ci, dans une position définie et bien concentrée, l'armée dont il quittait le commandement. Quoi qu'il en soit, si cet état transitoire avait profité à notre cause, nous ne devions pas tirer un moindre avantage de l'événement même qui y mettait un terme, c'est-à-dire du choix qui appelait définitivement à la tête de l'armée espagnole des Pyrénées orientales, le comte de la Union.

LA UNION, GÉNÉRAL EN CHEF.—C'était en effet un choix peu judicieux; car l'élu de la Cour se trouvait être le plus jeune, par le grade, de tous les lieutenants-généraux de l'armée, et les formes hautaines de cet illustre descendant des rois de Léon (1) ne pouvaient qu'ajouter à l'irritation causée à d'anciens collègues par une faveur si brusque et dont on cherchait en vain les

(1) Le comte de la Union (D. Louis Firman de Carvajal y Vargas), descendait par son père, le duc de San Carlos, de l'antique famille des rois de Léon. Il était né à Lima en 1752, et avait reçu à Madrid, au collége des Nobles, une éducation toute militaire. Entré au service en 1765, comme cadet, il était déjà colonel au siége de Gibraltar (1782), où il avait eu occasion de se distinguer. Plus tard, en 1791, à l'expédition d'Oran, employé comme maréchal de

Digitized by Google

titres sérieux. La Union, en outre, succédait à Ricardos, qui, par système autant que par raison d'âge et de santé, laissait presque toujours à ses lieutenants la libre exécution de ses projets; et l'on se demandait s'il en serait de même sous un chef nouveau, jeune encore, plein d'ardeur, et renommé surtout par sa confiance en lui-même, confiance qu'il affectait de manifester en accueillant tout conseil avec le plus profond et le plus insurmontable dédain.

Ces germes de dissensions intestines, jetés tout à coup au sein de l'état-major ennemi, ne pouvaient manquer de tourner à notre avantage; mais ce qui mieux encore et plus immédiatement allait servir nos intérêts, c'était un singulier à-propos de cette nomination malencontreuse. Céret avait été, dans la campagne de 1793, le théâtre des succès de la Union; c'était là qu'il s'était signalé par la prise de Saint-Ferréol, la défaite de notre droite et la conquête des Hautes-Aspres. D'autre part, une opinion accréditée et presque générale chez les Espagnols, leur faisait considérer Céret comme le point capital, le point d'attaque, le point menacé de leurs lignes. Ce fut donc non-seulement sans scrupule ni hésitation, mais avec un emportement et une ténacité sans exemple, que le nouveau commandant en chef embrassa une erreur qui caressait si bien sa passion dominante, sa vanité.

Pour entretenir cette précieuse illusion, Augereau fut chargé d'une diversion dans les Aspres, Augereau, dont l'impatiente ardeur aurait donné le change à un adversaire moins prévenu.

camp sous les ordres d'un chef qui devait lui obéir plus tard (le général Curten), la Union s'était fait une réputation de bravoure et de présence d'esprit à laquelle il avait dû, au commencement de 1793, le commandement de la forteresse de Figuères d'abord, puis bientôt celui d'une division à l'armée de Ricardos.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DIVERSION DANS LES ASPRES.

Revers méridional des Aspres. — Augereau, chargé d'attirer la Union dans ces montagnes, prend position à Oms. — Il simule des travaux de route et de retranchement. — La Union, se croyant menacé par le Tech supérieur, cherche à couvrir cette gorge en amont de Céret. — Affaire de la Palméra. — Combat du Riucerda. — Les Espagnols entraînés jusqu'à Oms. — La Union cruellement désabusé.

THÉATRE DE LA DIVERSION. — Oms, qu'Augereau allait prendre pour pivot de ses manœuvres, signale la position militaire la plus importante des Aspres. C'est, en effet, d'un massif au pied oriental duquel est situé ce village, que se détachent les deux branches qui interceptent le bassin du Rear, dégorgeoir et principale artère de ce pâté de montagnes. Ces deux branches vont longer, l'une la rive droite de la Tet, l'autre la rive gauche du Tech. La dernière est la seule que nous ayons à considérer.

Cette branche, qui couronne la berge gauche du Tech et court ainsi de l'ouest à l'est, est jalonnée par trois pitons principaux, les trois montagnes : d'en Françou, au sud d'Oms; du Mouscaillou, à la hauteur de Saint-Ferréol; et de la Calcine, au-dessus de Llauro. Ce tronçon formait la crête du revers méridional des Aspres où Augereau allait s'engager. La charpente de ce revers est dessinée par quatre rameaux qui descendent vers le Tech. Le premier a son nœud d'articulation à l'ouest d'Oms, et passe par Taillet et Notre-Dame-de-Roure. Les deux suivants, qui saillissent de la montagne d'en Françou, ou plutôt de la Butte Verte, aux sources du Riucerda, encaissent ce torrent et prennent les noms de hauteurs de Roirol et de Palméra. Enfin, le qua-

trième rameau part du Mouscaillou et descend sur le Tech par Saint-Ferréol. L'ensemble présente un plan incliné dont la ligne de plus grande pente forme un angle aigu avec le cours supérieur de la vallée.

Ce théâtre se prêtait admirablement au rôle qu'on voulait y jouer. D'abord, les accidents superposés de ce sol en amphithéâtre permettaient d'éluder tout engagement sérieux. Ensuite, la ligne d'Oms à Llauro avait réellement, eu égard à la situation respective des deux partis, un double avantage qui, dans la défense comme dans l'attaque, en motivait la prise de possession par l'armée française : d'abord l'avantage de couvrir le Rear, qui coulait sur les derrières de cette armée; l'avantage ensuite de se présenter comme la meilleure base pour opérer sur Céret.

OPÉRATIONS. — Augereau donc, après avoir établi son centre à Oms, envoya sur sa droite, à Taillet, la légion des Allobroges, et prolongea sa gauche jusqu'à Llauro, comme pour se maintenir en communication avec Trouillas. Puis, dans le but de faire croire à des projets sérieux, il fit remuer de la terre de tous côtés : au sommet et sur les flancs du Mouscaillou qui se couvrit ainsi d'ébauches de redoutes, et au pied de cette montagne où se dessina bientôt le tracé d'un chemin à canons, lequel semblait destiné à relier Oms à nos camps du Rear.

Cette poussière acheva d'aveugler la Union. De plus en plus convaincu que l'armée républicaine se disposait à envelopper sa gauche, il s'empressa de donner à cette aile une nouvelle extension. Déjà, dans ce but, il venait d'occuper par une redoute les hauteurs de Palméra, au sud-ouest de Saint-Ferréol. Continuant donc de prolonger sa gauche, il fit descendre de Palméra 300 hommes d'élite, qui traversèrent le ravin du Riucerda et allèrent s'établir sur le mont Roirol. Cette montagne commande la rive gauche du grand torrent de Polinère, par laquelle rive, de Taillet, nous pouvions nous précipiter sur le Tech, en face du pont de Reynes.

Augereau avait son avant-garde en tête du Riucerda, sur la Butte Verte. Il fut prévenu, dans la nuit, du mouvement

Digitized by Google

des Espagnols, et, au point du jour, il engagea sur les deux rives du Riucerda deux colonnes qui devaient, celle de droite, tenter une fausse attaque sur le Roirol, et celle de gauche, forcer la redoute de la Palméra. Cette redoute gardait l'étroit et unique passage qui, à cette hauteur, mettait en communication les deux rives du torrent, en sorte que sa chute entraînait forcément celle du poste avancé de Roirol. Attaqués avec une vigueur remarquable par les nôtres, les défenseurs de la Palméra allaient succomber, quand accoururent à leur secours deux bataillons de gardes vallones et 6 pièces d'artillerie, qui nous arrêtèrent. Nous nous retirâmes. Néanmoins, dès l'entrée de la nuit, les Espagnols se hâtèrent d'évacuer les hauteurs de Roirol, et renforcèrent de deux bataillons la redoute de Palméra.

Le lendemain, Augereau revint à la charge, enleva la Palméra et poursuivit les Espagnols jusqu'au bord du Tech. L'alarme se répandit dans la vallée jusqu'au pont de Reynes, qu'on désarma précipitamment de l'artillerie qui le défendait. Nous restâmes ainsi maîtres des hauteurs de Palméra et de Roirol, et notre poste de Taillet, augmenté de trois bataillons, en envoya un occuper Notre-Dame-de-Roure, pour se relier au Roirol.

Nous touchions au Tech. La Union alors, croyant le moment décisif arrivé, rassemble tous les Espagnols qui stationnaient à Céret et les Portugais répandus entre Arles et Palauda, donne au général Mendinetta le commandement de ces troupes, et, après avoir mandé en toute hâte 2,900 hommes du camp des Trompettes, lesquels s'empressèrent d'accourir sous les ordres du chef même de ce camp, du prince de Monforte; le 10, à l'aube du jour, il lance, des retranchements du pont de Céret sur nos postes avancés, une colonne de 3,000 baïonnettes. Nos soldats, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, sont surpris et se divisent : les uns se replient sur la Butte Verte, les autres, entraînés en sens contraire, se réfugient momentanément sur la butte Saint-Paul, au bord du Tech, au milieu des positions ennemies. Ces derniers semblaient perdus ; déjà une colonne de gardes vallones mena-

Digitized by Google

çait sur leurs derrières l'ermitage de Roure et leur coupait le chemin de Taillet; mais leur audace les sauva. Sous le feu de la colonne d'attaque, sous le canon de Saint-Ferréol, ils remontent le Riucerda et regagnent la Butte Verte. Cependant les Espagnols les repoussent jusqu'à Oms, envahissent le village, et ne s'arrêtent qu'après avoir fait une reconnaissance sur la position que nous venions de prendre en arrière. Alors, abandonnant Oms, ils s'en furent bivouaquer sur les hauteurs de Taillet, dont les défenseurs avaient suivi le mouvement rétrograde d'Augereau.

Huit mille Espagnols se trouvaient ainsi engagés ou prêts à s'engager dans les Aspres. Augereau avait donc atteint son but (1). Aussi, le lendemain 11, se borna-t-il à réoccuper Oms, et à tenir l'ennemi en haleine par un feu continu. De son côté, la Union se disposait à reprendre ce même village, quand une nouvelle, aussi accablante qu'inattendue, vint tout à coup déchirer le voile qui couvrait ses yeux.

(1) Ce but était si bien atteint, que Dugommier écrivait à la Convention, le 12 floréal : « Le comte de la Union a parfaitement donné dans le panneau : il a cru que le chemin que j'avais fait tracer à droite de l'armée était celui dont je voulais me servir pour aller à lui; il s'est empressé d'en interrompre la communication. Il a eu la sottise de perdre son temps dans la montagne où je l'avais attiré, et j'ai profité de son erreur pour l'attaquer vivement par notre centre... » (*Moniteur*, séance du 16 floréal.)

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

BATAILLE DU BOULOU.

Forces et dispositions des deux armées autour du Boulou. — Champ de bataille. — Journée du 11 floréal (30 avril). — Notre division du centre tourne le camp du Boulou par les Albères. — Surprise et immobilité de l'ennemi. — Forte position de Montesquiou. — Célèbre attaque et enlèvement de ce poste capital. — Pérignon se concentre dans les Albères, et achève d'intercepter la chaussée de Bellegarde. — Conseil de guerre réuni à Céret, où les Espagnols décident qu'ils repasseront les Pyrénées par le col Portell. — Journée du 12 floréal (1er mai). — Le camp du Boulou entièrement évacué.— Ses défenseurs se retirent vers le Portell, que nous ne réussissons pas à intercepter. — Mouvement décisif de la cavalerie française. — L'armée espagnole acculée aux montagnes. — Son affreuse déroute. — — Beaux résultats de cette grande bataille.

SITUATION DES DEUX ARMÉES. — L'armée espagnole était réduite à 23,276 combattants disponibles, dont 1,400 cavaliers seulement; car c'était tout ce que, des 5,183 chevaux renvoyés en Catalogne pour y faire leur hivernage, la Union avait rappelé à lui, tant il s'obstinait à croire que les hostilités allaient se concentrer dans les Aspres, où il n'aurait eu que faire d'une cavalerie plus nombreuse. Voici, au surplus, comment ses forces actives étaient distribuées.

Son aile droite, général Navarro, de 6,944 hommes, que l'affaire de Palau avait entièrement séparée du Boulou, occupait Port-Vendres et Collioure, et ses avant-postes ne dépassaient pas Argelès. L'aile gauche, composée des divisions réunies de Curten et du général portugais Forbes, auxquelles le lieutenant-général de Monforte venait de joindre 2,900 baïonnettes, l'élite du camp des Trompettes ; la gauche comptait 8,018 combattants, avec lesquels le général en chef opérait dans les Aspres. Enfin, au centre, le camp du Boulou renfermait 8,314 soldats, dont 5,514 garnissaient les retran-

chements de la rive gauche du Tech. Sur la rive droite, c'est-à-dire à Montesquiou et au camp des Trompettes, il ne restait donc que 2,800 défenseurs, dont 800 dragons à cheval. C'est sur cette poignée d'Espagnols qu'allait tomber la masse de l'armée française.

Cette armée comptait en première ligne 30,900 hommes. Ils étaient répartis avec toute la sagacité qu'on pouvait attendre d'un chef qui avait si habilement donné le change à ses adversaires. A gauche, 7,364 soldats de ligne ou volontaires et 100 hussards, sous les ordres du général Sauret, avaient pour tâche de contenir la division de Collioure. A droite, Augereau, qui, avec 6,401 combattants et 80 cavaliers, avait entraîné la Union au fond des Aspres, était chargé de faire face à tous les retranchements de la rive gauche. Enfin, au centre, le général Pérignon, à la tête de 8,573 baïonnettes, de 1,357 chevaux et de 150 artilleurs, qu'une réserve de 6,325 fantassins et de 550 cavaliers s'apprêtait à seconder; à la tête de 16,955 hommes en un mot, Pérignon devait porter le coup décisif. (Voir la situation de l'armée en ligne le 11 floréal.)

La qualité des troupes qui allaient s'entre-choquer modifiait encore à notre avantage la disproportion numérique des forces en opposition. Ainsi, les trois premières brigades assaillantes, Martin, Chabert et Point, formaient l'élite de l'armée républicaine, et la réserve était choisie dans ce qu'il y avait ensuite de plus solide; tandis que les 2,800 Espagnols, menacés par nos 17,000 meilleurs soldats, n'avaient *jusque-là* montré que l'ordinaire valeur des troupes qu'on laisse à la garde des retranchements.

A d'aussi belles dispositions il ne manquait plus que l'admirable manœuvre qui allait les couronner.

LES ALBÈRES. — Toutefois, pour bien comprendre cette manœuvre célèbre, il faut se rappeler que les Albères, à leur centre, c'est-à-dire au pic Nioulous, se bifurquent en deux branches qui vont tomber dans la grande dépression du Pertus, l'une immédiatement au-dessus du Boulou, l'autre en face de Bellegarde; que la grande route d'Espagne forme, avec ces deux branches, le troisième côté d'un triangle, dit

Digitized by Google

pla de l'Arc, sur lequel le canon de Bellegarde est sans action. En sorte que pour tourner le camp de l'ennemi et prendre en flanc sa ligne d'opération, dont le Boulou ne couvrait que le débouché en plaine, il nous suffisait de franchir, par quelque dépression de sa crête, la branche septentrionale des Albères, celle que termine le pic isolé de Saint-Christophe. Or, comme ce piton garde ou surveille toutes les rampes par lesquelles on peut, en évitant la grande route, gagner le pla de l'Arc, c'était un point essentiel à occuper. Néanmoins les Espagnols l'avaient abandonné; car, depuis que la possession de nos places de la côte les avait rendus maîtres des deux rives du Tech, ils ne voyaient plus, dans ce pic isolé, qu'une sentinelle perdue, propre tout au plus à éclairer le chemin longitudinal des Albères, lequel d'ailleurs n'était alors pour personne d'aucune utilité. Ils pensaient avoir assez fait pour leur droite en surchargeant d'ouvrages défensifs le village de Montesquiou, situé sur le penchant inférieur du Saint-Christophe, à 847 mètres au-dessous de la chapelle qui en signale le sommet. Cette faute allait être cruellement expiée.

JOURNÉE DU 11 FLORÉAL (30 AVRIL).

LE BOULOU TOURNÉ. — Le 10 floréal (29 avril), avant minuit, par un temps sombre, pendant que la division Sauret (4,695 hommes), maîtresse des deux rives du Tech à la hauteur d'Elne, se déployait des bords du torrent aux montagnes, en avant de Saint-André et face à Argelès; que derrière elle, en seconde ligne et en réserve, la brigade Victor Perrin (2,669 h.) barrait la plaine jusqu'à Saint-Genis; le général Martin, à la tête de 3,091 chasseurs, éclairé par 300 chevaux, soutenu à gauche par 500 autres qui passaient le Tech à Ortaffa, enfin suivi d'un convoi de 14 pièces d'artillerie légère que couvrait une arrière-garde de 150 cavaliers, Martin franchit le gué de Brouilla, traverse rapidement la petite plaine d'Agouillouse, et, laissant Saint-Genis à droite, monte à La

Digitized by Google

Roque, qu'il trouve évacuée ; puis il gagne, un peu à l'ouest de ce village, un sentier ardu qui gravit le pic de Saint-Christophe. Là, quittant son escorte, conduit par des guides sûrs, protégé par d'épaisses ténèbres, il fait défiler sa brigade homme par homme. Des mulets portent à dos 6 pièces de 2 et 12 autres dites *républicaines*. Dans cette périlleuse ascension, le moindre petit poste peut tout perdre : on ne rencontre personne, et bientôt la tête de la file atteint la chapelle Saint-Christophe, autour de laquelle vient se former l'heureuse brigade. Martin l'installe à la hâte ; puis il détache 800 chasseurs qui descendent au pas de course le revers méridional de la montagne, et vont intercepter, par le pla de l'Arc, au pont Maillols, près des Ecluses-Hautes, la rampe du Boulou au Pertus.

Cependant la brigade Chabert (2,648 h.) avait passé le Tech sur les traces du général Martin, et, précédée aussi par 300 chevaux, s'était avancée sans résistance jusqu'au pied de la butte de Villalongue, derrière laquelle, après avoir fouillé le village sans y trouver un seul Espagnol, elle s'était déployée perpendiculairement au Tech, sur une ligne que la brigade Point (2,774 h.) était venue ensuite prolonger jusqu'au torrent. Enfin, en arrière et *en potence,* la cavalerie, concentrée sous les ordres du général Labarre, et les 14 pièces d'artillerie volante qui avaient escorté le général Martin, surveillaient la plaine, hors de toute portée de canon.

La rive gauche suivait le mouvement : un fort parti allait garder le passage d'Ortaffa, qui avait été désigné comme point de retraite en cas d'échec ; Despinoy, avec 1,074 hommes récemment extraits des bataillons stationnaires, prenait position à Banyuls-les-Aspres ; en arrière de ce village se concentraient deux brigades de réserve et 550 chevaux ; puis, en dernière ligne, sur les éminences de Tressères, se développaient 8,000 réquisitionnaires, destinés « *à ajouter à l'ensemble de ces dispositions le prestige imposant de la supériorité du nombre.* »

Un beau soleil de printemps vient bientôt découvrir aux Espagnols un spectacle aussi terrible qu'inattendu : en arrière

et au-dessus de leurs têtes, les Albères hérissées d'armes ; leur droite enveloppée ; devant eux, toute la plaine étincelante de baïonnettes. L'absence du chef qui est responsable de la rive la plus menacée, l'aspect désert du camp des Trompettes, auquel ce chef a, la veille même, enlevé plus de la moitié de ses défenseurs, cet abandon, cet isolement, achèvent de les confondre : ils restent atterrés.

Cependant le général Martin descendait du Saint-Christophe, coupait à la Croix-des-Signaux, sur la croupe occidentale du pic, le chemin de traverse de Bellegarde, et manœuvrait comme s'il allait fondre sur Montesquiou ; le général Point abordait l'entrée du petit vallon dont ce village occupe la tête ; Labarre, avec sa cavalerie, remontait le Tech pour couvrir le mouvement de Point ; enfin, Chabert, qui conduisait du côté de l'est l'attaque principale, s'avançait de Villalongue. Inutiles provocations : les Espagnols persistent dans leur immobilité, et deux heures se passent ainsi dans l'attente.

PRISE DE MONTESQUIOU. — Montesquiou occupe le sommet d'un rocher en saillie sur le flanc septentrional du Saint-Christophe, c'est-à-dire la plate-forme d'une sorte de gradin dont la contre-marche présente vers le nord un escarpement presque à pic, et dont les faces latérales vont, en talus rapides, se perdre à droite et à gauche dans deux larges et profonds ravins. Une butte, qui ressaute sur le profil de la montagne et s'en détache par une légère échancrure, couvre le village au midi. Ainsi donc, ce site présentait déjà par lui-même toutes les conditions requises pour une excellente défense. Néanmoins, il avait été, par surcroît, hérissé de retranchements : une vaste et forte redoute couronnait la butte du sud ; des parapets, qu'on avait mis quatre mois à consolider, bordaient les escarpements ; un vieux château-fort, relevé de ses ruines, servait de réduit ; des abattis encombraient les ravins d'alentour ; enfin 20 obusiers et 3 canons de gros calibre fouillaient les replis et battaient au loin les abords de cette redoutable position.

Vers huit heures, Pérignon qui commandait l'attaque en personne, après avoir pris ses dernières dispositions et s'être

bien assuré que rien ne bougeait du côté de Céret, voyant les Espagnols toujours plongés dans leur assoupissement et *comme enchaînés par un sommeil magique*, se décide à rompre le charme. Il déploie ses chasseurs et ses fusiliers, forme ses grenadiers en colonnes d'attaque, et donne l'ordre à deux pièces en batterie sur les crêtes au-dessus de Villalongue, d'ouvrir le feu. A ce signal, Montesquiou est soudain assailli de trois côtés à la fois : au sud par Martin, à l'est par Chabert, et au nord par l'adjudant Frère, qui formait l'avant-garde du général Point, avec trois compagnies d'élite de la 147e *demi-brigade*. L'ennemi alors se réveille, le combat s'anime, et bientôt les éclats du canon et de la fusillade roulent confondus dans les échos des Albères.

C'était pour nos soldats régénérés et amenés en face de ce poste de douloureuse mémoire, devant lequel ils avaient naguère subi tant d'humiliations, c'était le moment de prendre leur revanche. Ils dépassèrent tout ce qu'on pouvait attendre de leur récente métamorphose, tout ce que l'aiguillon de la vengeance peut ajouter au courage d'ardeur et d'emportement. Aussi, ce que cette fameuse attaque de Montesquiou enfanta de saillies d'audace et de traits d'héroïsme, ce que furent les premiers élans de nos chasseurs, l'entraînement et l'ensemble de nos colonnes de grenadiers, les prouesses de nos hussards et de notre artillerie à cheval, que les précipices n'arrêtaient plus : nous n'essayerons pas de le décrire ; car ce serait vouloir peindre un des plus violents accès de l'indescriptible fanatisme de nos premières légions républicaines, que la fumée des combats exaltait parfois jusqu'au délire. Ils trouvèrent, au surplus, des adversaires dignes d'eux. Car le colonel Vénégas, qui défendait Montesquiou avec son régiment, sentant que le poste confié à sa valeur était l'ancre de salut de l'armée espagnole, se montra à la hauteur de sa position et sut y élever les siens. Cependant les efforts désespérés de la défense n'égalaient pas encore la frénésie de l'attaque.

La Union n'était pas encore entièrement désabusé, et toujours immobile à Céret, il se bornait à renvoyer au camp des Tompettes les troupes qu'il en avait distraites et le prince de

Monforte qui les lui avait amenées. Mais le prince, effrayé des masses qui couvraient la plaine, et n'osant dépasser le Boulou, se contentait à son tour de détacher au secours de Vénégas deux bataillons de ligne soutenus par un régiment de dragons. Encore enjoignait-il à ce faible détachement de s'arrêter en deçà du champ de bataille, la cavalerie au pied des hauteurs et l'infanterie sur un plateau que sa situation entre les Signaux et une petite redoute inférieure, désignait comme devant servir de refuge aux défenseurs de Montesquiou.

Ainsi ces braves, au lieu du renfort dont l'approche ranimait déjà leur espoir, n'eurent plus bientôt sous les yeux que ces apprêts sinistres. Néanmoins leur courage tint à cette rude épreuve. C'est qu'aussi brillait à leur tête un noble exemple : partout en effet où la mort leur enlevait un chef, partout où sévissait le danger, ils voyaient accourir leur intrépide colonel. Tous ses postes étaient mutilés, la plupart de ses officiers mordaient la poussière, et son sang coulait par deux larges blessures; mais, ni les tortures qui déchiraient ses entrailles, ni le navrant spectacle qui l'entourait, ne purent ébranler ce cœur héroïque, et il fallut que l'indomptable Espagnol sentît venir sa dernière heure, pour qu'il songeât à se retirer sur la troupe qui l'attendait.

Pérignon, en voyant l'ennemi s'affaisser, devina ses dispositions, et, avare du sang de ses soldats, il voulait leur épargner un cruel et inutile assaut, c'est-à-dire attendre, pour envahir Montesquiou, la retraite imminente de ses défenseurs. « *Ce poste a été attaqué vingt fois dans la dernière campagne,* « *et vingt fois nous en avons été repoussés; dans une heure* « *cependant je t'y ferai entrer*, » disait-il au jeune représentant Milhaud qui s'impatientait à ses côtés. Mais l'impétueux conventionnel, sans plus écouter le général, court se jeter à la tête de 80 hussards qui, eux aussi, brûlent d'impatience. Alors Pérignon, craignant d'être débordé, donne le signal de l'assaut. La charge donc retentit sur toute la ligne française, et soudain les troupes légères à la débandade, les grenadiers en colonne et la baïonnette croisée, les hussards mêmes

le sabre au poing, en un mot nos trois brigades se ruent sur Montesquiou et y pénètrent de toutes parts (1), fantassins, cavaliers, pêle-mêle, à travers les ravins, les abattis, les balles, la mitraille. En un clin d'œil, ils inondent le village et font main basse sur 23 bouches à feu qu'ils s'empressent de tourner contre le camp des Trompettes. Les Espagnols qui sont encore debout, s'échappent, emportant leur glorieux chef que la mort allait consoler.

PRÉPARATIFS D'UNE SECONDE BATAILLE. — Il n'était *que deux* heures; mais, à des troupes qui avaient passé *la nuit* à escalader les Pyrénées et la moitié du jour à emporter d'assaut un de leurs rochers converti en citadelle, que demander encore? Pérignon se borna donc à laisser jusqu'au soir, tirailler contre les Signaux et les Trompettes-Hautes, les corps qui avaient le moins souffert, et il employa les autres à relever les retranchements de Montesquiou.

Dugommier, de son côté, prenait également toutes ses mesures pour assurer la conservation de cette précieuse conquête. D'abord, pendant l'action, afin de mieux juger de son ensemble et parer avec plus de sang-froid à toute éventualité, il s'était tenu en seconde ligne, à Banyuls-les-Aspres, y avait transporté son quartier général et fait dresser en avant du village une batterie de trois pièces de 24, destinée à tourmenter le camp des Trompettes; puis, le combat terminé, il avait appelé à lui sa réserve qui, depuis le matin, se tenait concentrée en arrière de Banyuls. Elle se composait : de 3,257 soldats d'élite aux ordres du général Lemoine, d'une autre brigade de 1,914 *baïon-*

(1) Le premier qui entra à Montesquiou fut le sous-lieutenant Chamorin, du 6e bataillon de l'Hérault, que Pérignon nomma capitaine-provisoire sur le champ de bataille même, et qui plus tard, après avoir assisté à 142 siéges ou combats et conquis le grade de général, devait périr d'une mort héroïque au delà de ces Pyrénées où il venait de recevoir sa première blessure. On cita aussi comme s'étant particulièrement distingués à cette mémorable affaire : Cassan, qui est mort de nos jours, général aussi, et quatre anciens volontaires du 2e bataillon du Gers, que leur bravoure avait déjà portés à divers échelons de l'hiérarchie militaire et qui étaient destinés à monter jusqu'au sommet : Lannes, Banel, Lagrange et Boyer. Cette prise de Montesquiou eut du reste une longue célébrité et fit, jusqu'à la fin de leur carrière, l'orgueil de tous ceux qui eurent le bonheur d'y prendre part.

Digitized by Google

nettes, et des 550 chevaux que commandait le général Quesnel. Ces 5,801 hommes, dès que la nuit fut tombée, franchirent le gué de Brouilla et allèrent : la brigade Lemoine, renforcer Martin sur la crête des Albères ; le reste de l'infanterie, remplacer, entre le gué de Brouilla et Montesquiou, les colonnes d'attaque qui achevaient d'appuyer à ce dernier point ; enfin le général Quesnel, joindre ses chevaux à la masse de notre cavalerie que Labarre tenait groupée sous sa main, en aval des Trompettes-Basses. En même temps, la brigade Victor était mise à la disposition du centre ; en sorte que Pérignon finit par réunir sous son commandement les deux tiers de l'armée assaillante.

Cependant les feux qui, de la Roque aux Signaux, envahissaient peu à peu et illuminèrent bientôt tout le versant des Albères, le bruit des troupes en marche qui se croisaient dans la montagne, les cris des patrouilles et des sentinelles, les chants tumultueux de nos bivouacs, annoncèrent aux Espagnols que l'armée victorieuse achevait de se concentrer au-dessus de leurs têtes. Ce spectacle, en opposition avec les ténèbres, l'immobilité, le silence où ils étaient plongés, formait un contraste désespérant ; ils le supportèrent néanmoins toute la nuit, sans proférer une plainte, attendant avec une sombre résignation le parti qu'allait prendre le conseil de guerre réuni à Céret par le malheureux général qui les avait jetés dans cette affreuse situation.

Dans ce conseil, le chef d'état-major de la Union, Tomas Morla, officier distingué, proposait d'abandonner tous les retranchements et de fondre en masse sur Montesquiou, de concert avec la division de Collioure, qui, de son côté, tenterait de se faire jour à travers notre droite. C'était un parti extrême, mais le seul qui offrît à l'armée que nous tournions quelque chance de se rouvrir l'unique voie par où elle pouvait encore sauver sa cavalerie, ses équipages et ses canons : la grande route de Bellegarde. Mais la majorité se prononçait pour une retraite par le col Portell. En vain le général Morla, voyant ses conseils repoussés, insistait-il pour qu'au moins cette périlleuse retraite se fît par le Vallspire, dont il répon-

dait de nous tenir momentanément écartés : c'était le parti le plus funeste qui devait prévaloir. Il fut donc arrêté : que les troupes campées sur la rive droite remonteraient jusqu'à Maureillas; que de là au pont de Céret, elles se déploieraient le long du Tech, de manière à former *une chaîne* derrière laquelle viendrait, par le pont, s'écouler la division de la rive gauche, qui gagnerait ainsi le Portell; qu'enfin cette ligne protectrice, devenue arrière-garde, suivrait et clôrait le mouvement de retraite. Quant aux Portugais qui gardaient le Vallspire, ils devaient s'échapper par les issues *qui s'ouvrent* entre cette gorge et le bassin du Ter.

JOURNÉE DU 12 FLORÉAL (1er mai).

LE CAMP DU BOULOU ÉVACUÉ. — Mais pendant que les Espagnols délibéraient encore, les Français agissaient, et mettaient tout en œuvre pour rendre impossible cette retraite en discussion. Dès quatre heures du matin, en effet, les généraux Martin et Lemoine commencent par se débarrasser du poste des Signaux, qui cède d'emblée, puis des Trompettes-Hautes, qui n'opposent qu'une faible résistance ; après quoi, contournant la croupe occidentale du Saint-Christophe, ils gagnent la rampe du Pertus, Martin aux Ecluses-Hautes, où il barrera la route d'Espagne, Lemoine aux Ecluses-Basses, d'où il doit aller intercepter le col Portell.

D'autre part, sur notre droite, Augereau, qui avait passé la journée de la veille autour d'Oms, à épier la retraite désormais inévitable du général Mendinetta, lequel s'obstinait à garder les hauteurs au nord de Taillet, Augereau s'étant aperçu, au point du jour, que son adversaire avait profité des ténèbres pour se replier sur Céret, commençait le mouvement d'en-avant-à-gauche qui lui était prescrit, c'est-à-dire qu'il rabattait sur les retranchements de la rive gauche du Tech ses deux brigades, Guieux sur Saint-Ferréol, Mirabel sur Saint-Luc et le pla del Rey.

Digitized by Google

Les Trompettes-Basses tenaient encore, malgré la chute de tous les retranchements de la montagne qui les plongeait. Bientôt cependant le prince de Monforte, qui ne voulait pas attendre que les masses accumulées autour de Montesquiou vinssent l'écraser, jugea qu'il était temps de mettre à exécution le plan de retraite qui avait été convenu à Céret pendant la nuit. Il évacue donc le camp des Trompettes, et donne ordre à toute sa division de remonter la rive droite du Tech jusqu'à Maureillas. En même temps, il rassemble les 800 chevaux dont il dispose, en prend, pour former son arrière-garde, la moitié, et jette l'autre par le pont du Boulou, sur la rive gauche, pour couvrir la division las Amarillas, qui doit défiler par la route du Vallspire jusqu'au pont de Céret.

En se hâtant, ces deux divisions eussent peut-être échappé à nos fantassins, sans une heureuse inspiration du général Labarre. Il tenait, avons-nous dit, toute notre cavalerie groupée en arrière des Trompettes-Basses. Avide d'entrer en action, il en guettait le moment, les yeux fixés sur les escadrons espagnols. Il voit leur mouvement, et soudain il lance son lieutenant Quesnel, avec 800 chevaux, à la poursuite de Monforte, tandis que lui-même, enlevant le 22e chasseurs et le 1er hussards, ses deux régiments d'élite, qu'escorte une demi-batterie volante, il saute dans le Tech et se précipite sur la route de Céret, pour tomber sur las Amarillas et le prévenir au gué de Saint-Jean ; car ce passage, qui débouche sur Maureillas, ouvre à nos ennemis de la rive gauche l'entrée du col Portell.

Ce beau mouvement fixa le sort des Espagnols.

DÉROUTE. — Resserré dans un étroit couloir, entre la grande chaîne et la berge escarpée d'un torrent, Monforte ne peut résister à la pression des chevaux de Quesnel ; ses rangs comprimés se rompent, se confondent, et sa division tout entière n'offre plus bientôt qu'une masse inerte, roulant d'un mouvement machinal vers l'entrée du col où elle s'engage invinciblement, sans même accuser par un ralentissement, par une hésitation quelconque, le point où elle devait faire halte et se déployer. Les cavaliers de l'arrière-garde n'ont pas honte

Digitized by Google

même de se disperser; mais c'est en vain qu'ils vont braver les plus formidables accidents de terrain pour gagner la route de Bellegarde : cette route les conduira aux Ecluses, où nos soldats les attendent.

Ce désarroi n'était rien cependant à côté de l'affreuse confusion de la rive gauche. Là, en effet, pendant que, coup sur coup, les explosions des immenses amas de poudre entassés du Boulou à Saint-Luc ébranlaient la plaine, 5,500 hommes, qui n'avaient pas brûlé une amorce, se précipitaient pêle-mêle de leurs retranchements sur le chemin de Céret, refoulés par les brigades Mirabel et Guieux, et par la nouvelle armée qui débouchait de tous les points de l'horizon; car le mouvement de victoire s'était communiqué aux bataillons *d'inertie* de notre seconde ligne et venait d'en faire des soldats. La route de Céret, comme un torrent, emportait vers le pont tout ce que lui versaient les hauteurs.

Labarre serrait sur cette route les 400 chevaux qui couvraient la cohue des fuyards, et il allait les charger, quand l'apparition soudaine d'une colonne ennemie qui débouchait sur sa droite à pas précipités, l'arrête. C'étaient les postes avancés de las Amarillas qui, poussés la baïonnette dans les reins, éperdus, se jetaient au hasard dans la direction du Boulou. Labarre envoie à cette troupe égarée quelques coups de canon et reçoit immédiatement à merci 800 prisonniers.

Cependant ce répit avait profité au reste de la division las Amarillas : d'abord aux escadrons de l'arrière-garde qui, eux aussi, s'étaient lâchement échappés par le gué de Saint-Jean, ensuite au gros des fuyards, qui avaient eu le temps d'atteindre le pont de Céret, par où ils commençaient à s'écouler.

Ce poste, confié à la brigade Vives, résistait encore à la débâcle; mais Augereau venait de l'aborder. L'impétueux général se rue aussitôt sur ces retranchements, d'où 6 pièces de gros calibre vomissent boulets et mitraille. De toutes parts, les colonnes victorieuses viennent s'amonceler autour de ce dernier obstacle. Enfin il est surmonté, le pont est libre, et Labarre le traverse au galop.

Digitized by Google

C'en était fait de cette armée en déroute, et, suivant une énergique expression de l'époque, *le sol qu'elle avait profané l'eût engloutie tout entière*, si nous avions pu la prévenir au col Portell. Malheureusement, l'âpreté des lieux et l'extrême fatigue de ses soldats avaient empêché le général Lemoine d'arriver jusqu'à ce passage, pour le fermer. L'infanterie espagnole put donc se sauver par là. Mais il restait l'immense file des équipages, qui, au milieu du plus horrible encombrement, s'efforçait d'atteindre Maureillas. Or, la fortune voulut que Labarre et Quesnel tombassent en même temps sur les deux extrémités de cette colonne ainsi engagée dans un détroit sans issue. C'était une de ces situations étranges, dont les péripéties de la guerre n'offrent que de bien rares exemples; aussi se dénoua-t-elle par une de ces scènes émouvantes, comme se plaît à nous en retracer l'imagination des peintres de batailles. Qu'on se figure, en effet, tout le matériel d'une armée, ses canons, ses chevaux, ses mulets, ses voitures, entassés sur l'étroite berge d'un torrent, au pied de la grande chaîne pyrénéenne; le feu mis aux poudres, le ravage des caissons volant en éclats, les pièces roulant dans les ravins, le bouleversement des attelages abandonnés, le désespoir des vaincus, la fureur des assaillants; et sur les abrupts revers des montagnes qui déployaient leurs ombres gigantesques sur ce chaos, aux abords du sillon obstrué où serpentait une longue traînée de vingt-cinq bataillons en fuite, les brillants cavaliers espagnols se précipitant à corps perdu à travers les rochers et les abîmes, traqués, mis en pièces par nos agiles et inévitables chasseurs, qui ne laissèrent échapper que les malheureux enfoncés déjà dans le perfide couloir du Pertus, d'où ils ne devaient plus sortir.

RÉSULTATS. — Quinze cents Espagnols tués et autant de prisonniers, dont 1 général, 3 colonels et 75 officiers de tous grades; 150 bouches à feu et leurs voitures, 800 chevaux ou mulets, les tentes, les bagages de 20,000 hommes et les somptueux équipages de leur état-major : tels furent les trophées recueillis sur place. Mais la plus belle palme de cette grande victoire, c'était la délivrance de notre frontière des

Digitized by Google

Pyrénées orientales; car, sauf Collioure et Bellegarde, nos envahisseurs venaient de perdre toutes leurs conquêtes, y compris deux places de guerre, Fort-les-Bains et Pratz de Mollo, que les Portugais évacuèrent en toute hâte et sans combat. Et que nous avait coûté ce magnifique succès? Demandons-le à Dugommier : « *Nos mesures avaient été si bien prises*, écrivait-il le soir même à la Convention, *qu'il ne nous en a pas coûté dix frères d'armes et que nous n'avons eu que très-peu de blessés.* »

Il faut en vérité, pour ajouter foi à une assertion *si étonnante*, le témoignage de Dugommier (1). Mais tout fut exceptionnel dans ces deux mémorables journées; au point qu'on a comparé la bataille du Boulou à une de ces batailles de parade dont toutes les phases, réglées à l'avance, se succèdent à point nommé. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais jusque-là, dans aucune de nos armées républicaines, jamais ensemble plus parfait, jamais entraînement plus général, ne s'était manifesté. Mais l'étonnement cesse quand on remonte à la cause: c'est que là, du général au dernier volontaire, il n'y avait pas, dans nos rangs, un seul homme qui ne comprît qu'une victoire sur les marches des Pyrénées, c'était l'invasion expulsée sans retour et l'affranchissement du pays, c'était une longue année de désastres effacée, c'était la réhabilitation enfin de cette armée naguère si cruellement dénoncée à la France et par elle accusée, la veille encore, de prolonger, *au pied de ces remparts inaccessibles* qu'elle avait laissé envahir, des douleurs déjà vengées sur toutes nos autres frontières. L'honneur militaire, le patriotisme, les plus entraînantes et en même temps les plus nobles incitations qui puissent aiguillonner une armée, transportaient celle-ci. Aussi fut-elle admirable et de bravoure et d'intelligence. Ses mouvements étaient comme

(1) Cette perte ne concerne évidemment que la journée du 12 où la résistance des Espagnols fut presque nulle. Il est probable, néanmoins, que toutes nos pertes n'étaient pas encore constatées dans la soirée du 12; car des rapports postérieurs à la lettre de Dugommier avouent 20 hommes tués. C'est encore un chiffre qui est à peine croyable.

Digitized by Google

spontanés : l'inspiration du chef circulait dans tous les rangs ; et cet heureux chef n'eut pour ainsi dire qu'à mettre à l'œuvre ses ardents travailleurs, pour recueillir la glorieuse moisson qu'il avait si habilement préparée. Rien ne manqua à la grandeur de la scène : on fit grâce aux émigrés prisonniers. Il fallait, pour les rendre à l'ennemi, éluder la loi; cette tâche délicate et périlleuse fut confiée au jeune capitaine Lannes, du 2me bataillon du Gers ; et c'est ainsi que débutait dans sa carrière sanglante, par une mission d'humanité, l'héroïque soldat de Montebello.

Ce fut le plus beau jour des Pyrénées orientales et l'un des plus beaux de cette immortelle compagne de 1794, où tant d'armées devaient se couvrir de tant de gloire. Ce fut aussi un jour de solennelle inauguration, car le canon victorieux de Boulou rompait le silence de nos frontières encore muettes. Aussi ce coup de foudre, d'heureux présage, fut-il salué par la France entière avec d'autant plus d'enthousiasme et de confiance, que le point où il venait de retentir était, de tous les points de l'horizon, le seul qui n'avait jusque-là signalé à cette chère et désolée patrie que des alarmes et des malheurs.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

SUITE DE LA BATAILLE DU BOULOU.

Faute commise par Dugommier en préparant la bataille du Boulou. — Comment cette faute pouvait encore être réparée. — Le général en chef abandonne la poursuite des Espagnols pour le siége de Collioure. — La Union se retire sous Figuères. — Pérignon reste immobile au pied du col Portell. — Augereau se met tardivement à la poursuite des Portugais dans le Vallspire. — Sa pointe sur la fonderie de Saint-Laurent de la Muga où il reste isolé. — Pérignon investit enfin Bellegarde.

En préparant les deux grandes journées que nous venons de parcourir, Dugommier avait commis la faute de ne point appeler à lui toutes les forces dont il pouvait disposer. Et d'abord la division de Cerdagne, pourquoi, au lieu de l'abandonner à elle-même après la mort de Dagobert, ne lui avoir point renouvelé l'ordre de se rabattre dans le Vallspire, pour barrer à l'ennemi en déroute l'accès des gorges du Ter? Cette belle division, qui le 11 floréal, pendant que nous usions nos forces à l'assaut de Montesquiou, perdait les siennes à pousser une pointe sans but dans la vallée de la Sègre (1).

(1) Voici la relation de cette affaire, trop peu importante pour trouver place dans notre récit, mais bonne à citer à l'appui de l'assertion qui nous a amené à la signaler. Nous copions textuellement une relation officielle :

« L'adjudant Porte avait reçu l'ordre de faire une incursion sur le pays ennemi, du côté de Monteilla. Son détachement se composait de 2,010 hommes.

« Par méfiance de lui-même et par la confiance que l'adjudant général Porte avait dans les talents du chef de brigade Brouss, il engagea cet officier supérieur à venir l'aider de ses lumières. Modestie rare et louable!

« Cette colonne se mit en mouvement le soir du 7 floréal et se porta sur Monteilla où elle passa la nuit du 7 au 8. Le lendemain, elle marcha sur Alqueu et côtoya le ruisseau qui passe tout près de ce village. Elle découvrit l'ennemi. Il occupait les hauteurs de l'autre côté du même ruisseau. Le détachement forma trois colonnes. Elles se dirigèrent sur l'ennemi et sur les habitants qui s'étaient réunis à eux. Ceux-ci n'attendirent pas les colonnes et se portèrent avec promptitude au village de Caves éloigné d'une lieue d'Alqueu.

Digitized by Google

eût alors enveloppé dans le désastre du Boulou les 2,000 Portugais qui occupaient le haut Tech. En second lieu, quel parti avait-on tiré des 12 ou 15,000 hommes qui gardaient, depuis les bouches du Rhône jusqu'à la Tet, nos côtes que personne ne songeait à menacer? Il était cependant si facile d'en extraire 3 ou 4,000 soldats, qui, jetés dans les Albères, le 12 floréal, auraient permis à la brigade Lemoine, dont l'épuisement seul avait fait manquer notre mouvement sur le col de Portell, de fermer aux Espagnols cette dernière porte de salut. Pas un Espagnol alors, pas un Portugais n'échappait, et la bataille du Boulou eût probablement terminé la guerre.

Mais il était temps encore de compléter cette belle victoire : il fallait franchir les Pyrénées, déboucher en masse du col Portell, poursuivre sans relâche les débris de la Union, l'enfermer dans Figuères ou le pousser la baïonnette dans les reins jusqu'à la Fluvia, jusque sous les murs délabrés de Girone même, pendant que, par la vallée tournante du Ter dont elle maîtrisait les sources, la division de Cerdagne, reprenant le plan de Dagobert, se fût jetée sur le flanc ou les derrières de ces 12 ou 14,000 Espagnols qui n'avaient plus ni artillerie ni matériel. Leur moral aussi semblait avoir reçu une atteinte mortelle : le soldat était abattu, consterné; les officiers, exaspérés, laissaient hautement éclater leur indignation contre ce chef aveugle dont l'impéritie avait encore dépassé leurs trop justes appréhensions, contre la honteuse mollesse d'un gouvernement abandonné à des mains énervées, auquel, pendant quatre mois de repos, ses immenses

« A mesure que les colonnes atteignaient les Espagnols, ils faisaient leur décharge sur les Français et prenaient la fuite. Cependant 500 hommes des ennemis tinrent ferme à Villanova contre 60 hommes et s'enfuirent quand ils virent arriver du renfort.

« Les habitants de Villanova, n'ayant fait aucune résistance, furent épargnés. Mais ceux d'Alqueu et de Caves, ayant fait cause commune avec les Espagnols, ces deux derniers villages furent incendiés, l'un le 10, l'autre le 11 floréal.

« Cette expédition produisit 1,000 sacs de grains, 160 moutons, 10 bœufs, 800 pains de munition, etc.

« L'adjudant Porte se plaignit des muletiers et des sous-ordres des vivres, comme des plus grands fripons et des ivrognes les plus décidés qu'il eût jamais rencontrés. »

Digitized by Google

ressources n'avaient pas suffi pour combler quelques brèches faites dans leurs rangs par la victoire; tandis que devant eux un ennemi vaincu, épuisé, avait fait surgir des ruines d'une invasion une armée formidable, l'armée qui les avait écrasés! Figuères était encombrée de fuyards, Girone sans défense, l'ardente Barcelone, tout le littoral, en fermentation. Au milieu de cette population catalane, si impressionnable, si disposée à secouer un joug qu'elle ne supportait encore qu'avec impatience, le joug alors si déconsidéré de la Castille, les conséquences d'un grand succès, audacieusement exploitées, étaient incalculables : on pouvait tout oser.

On pressait Dugommier de franchir le col Portell: on lui montrait le maréchal Schœmberg allant, en 1675, reconquérir Bellegarde sous les murs de Girone. Mais on ne transigeait point impunément avec l'impérieux Comité, et il avait prescrit de délivrer avant tout le sol de la république, non par une manœuvre savante, mais par une attaque de front. C'était bien assez déjà d'avoir, sans son autorisation, interverti l'ordre d'un plan de campagne qu'il avait approuvé, alors même que cette infraction de détail n'était qu'un retour à une des règles les plus élémentaires de l'art des siéges, règle qui commande de chercher à battre d'abord et à rejeter loin de la place que l'on convoite, l'armée qui peut en troubler l'attaque. Mais dans la nouvelle situation des choses, et quand personne en France n'avait encore porté ses regards au delà des Pyrénées, quel accueil eût reçu le projet d'aller conquérir les clefs de Collioure et de Bellegarde, au centre de la Catalogne?

Quoi qu'il en soit, Dugommier ne songea pas à dépasser ses instructions; car le 12, sur le champ de bataille même du Boulou, son premier soin fut d'expédier au général Sauret l'ordre de se porter immédiatement à l'extrémité de la plaine, sous les places de la côte; et il ne s'occupa de ses deux autres divisions que pour transformer à leurs dépens la troisième, celle de gauche, en armée de siége, laissant ainsi Pérignon et Augereau sans instructions précises, le premier à Maureillas, le second à Céret.

zed by Google

Cependant la Union profitait de ce répit pour achever sa retraite par le Portell. Il commença par recueillir, sur le col même, environ 12,000 fuyards qu'il fit bientôt descendre à La Jonquère, et il ne laissa au Portell qu'une faible arrière-garde, moins pour en défendre le passage que pour nous observer; puis, de La Jonquère, il dépêcha: deux bataillons à Bellegarde pour en compléter la garnison, 3,000 hommes à Espolla pour surveiller la rampe du col de Banyuls, et 2,000 à Vilardanal, pour assurer la communication de Roses à la grande route; après quoi il s'en fut, avec ce qui lui restait, camper sous le canon de Figuères, où il installa son quartier général. Ainsi, non-seulement il renonçait à défendre la crête des Pyrénées, mais, en négligeant de s'emparer franchement du col de Banyuls, il abandonnait au sort des armes, au caprice des vents, son aile droite, restée intacte à Collioure.

Pérignon, qui occupait à Maureillas l'entrée du Portell, était seul en position de contrarier ces mouvements du général espagnol; mais réduit à deux brigades, Martin et Point, n'ayant d'ailleurs reçu aucun ordre bien clair qui l'autorisât à marcher en avant, il se tint immobile et conserva quatre jours encore cette fâcheuse attitude.

Augereau perdit également le reste de la journée du 12 et celle du 13 à observer, au-dessus de Céret, des hauteurs déjà gardées par la brigade Lemoine, qui se trouvait momentanément détachée et sans destination. Cependant le 13 au soir, ayant appris qu'un bataillon de 235 hommes (qui depuis quelques jours stationnait à Saint-Marsal sous les ordres de l'adjudant général Gilly), avait pénétré dans le Vallspire, il remonta la vallée du Tech qu'il trouva évacuée, et reprit possession de Fort-les-Bains et de Pratz de Mollo. Puis, le 15, il se mit enfin sur la trace des Portugais. Mais, depuis vingt-quatre heures, ces faibles auxiliaires de l'Espagne s'étaient échappés sains et saufs, par Saint-Laurent de Cerda; en sorte qu'à son arrivée sur ce dernier point, Augereau n'y trouva plus personne. Désappointé, il chercha un dédommagement, et profitant de sa position sur l'extrême frontière, il se décida à tenter une pointe dans la vallée de la Muga.

Digitized by Google

Prise de la fonderie de Saint-Laurent. — Dans cette vallée remplie de forges, sur la rive gauche du torrent qui l'arrose et à une demi-lieue en aval de Saint-Laurent, s'élevait une vaste et riche fonderie de projectiles, unique en Catalogne et destinée à alimenter les nombreuses places de guerre de cette province. C'est de là qu'avaient été extraits les boulets et les bombes qui avaient naguère écrasé Bellegarde. Construit à grands frais, au prix de 6 millions, à ce qu'on assure, ce bel établissement, qui se trouvait à une marche de la frontière, n'était pas même à l'abri d'un coup de main et n'avait pour défense que l'âpreté de ses abords. C'était donc une proie séduisante, qui souvent, dans la dernière campagne, avait tenté Dagobert, et c'était un projet conçu par ce dernier qu'Augereau allait mettre à exécution.

Il franchit la frontière le 17 floréal (6 mai), avec ses deux brigades Guieux et Mirabel, et environ 200 dragons. Après dix heures d'une descente des plus laborieuses (1), il parut devant Saint-Laurent avec Guieux, tandis que Mirabel, qui avait pris à gauche, abordait la Fonderie.

Saint-Laurent seul fit quelque résistance : les Soumatens qui occupaient ce bourg, alors enceint d'une muraille, nous envoyèrent d'abord, en réponse à une sommation, des coups de fusil, puis ils se réfugièrent sur des hauteurs dont il fallut les débusquer. Les deux bataillons de ligne qui gardaient la Fonderie montrèrent moins d'audace : ils se hâtèrent de mettre le feu à leurs poudres et d'abandonner leur

(1) Ce revers, qui est en effet fort difficile, avait été exploré par un capitaine du génie, du nom de Grandvoinet. Cet officier était attaché à l'état-major d'Augereau, et il ne cessa d'être l'intime conseiller de ce général. L'émigration avait fait peu de ravages dans le corps du génie; l'artillerie était absorbée dans sa spécialité que, du reste, elle pratiquait à merveille; et l'on sait combien étaient bornées les connaissances militaires des officiers qu'on improvisait du jour au lendemain dans les autres armes. Les officiers du génie, dont les études étaient d'habitude fortes et sérieuses, se trouvèrent donc en position de rendre les plus grands services, et ils les rendirent. Mais comme au talent ils ajoutaient la modestie, leurs noms furent oubliés. Même, la salutaire influence qu'ils exerçèrent alors dans les conseils de nos généraux n'a, pour ainsi dire, laissé aucune trace, et ne se révèle qu'à ceux qui, pour décrire l'ensemble des opérations si compliquées de cette époque, sont forcés d'en suivre à la piste jusqu'aux moindres détails.

poste où nous trouvâmes, outre le matériel complet de l'établissement, 60,000 bombes ou boulets, un grand approvisionnement de fonte et 7 bouches à feu : 4 canons, 1 obusier et 2 pièces de montagne.

INVESTISSEMENT DE BELLEGARDE. — Le même jour 17, Pérignon s'étant aperçu que les Espagnols laissés, le 12 floréal, en observation sur le Portell, y commençaient des retranchements, sortit enfin de son immobilité. Il monta au col qui fut évacué à son approche, y établit le général Martin avec sa brigade et descendit avec l'autre, celle du général Point, à La Jonquère par où, depuis quatre jours, la garnison de Figuères avait eu le loisir d'approvisionner Bellegarde. Les passages par lesquels l'ennemi pouvait communiquer avec cette forteresse ne furent même complétement interceptés que plusieurs jours après, car un dernier convoi y pénétrait encore le 19. Enfin le 20, la brigade Lemoine étant venue, par ordre du général en chef, se réunir à Pérignon, celui-ci envoya immédiatement la brigade Point prendre position du côté d'Agouillane, afin de protéger l'investissement, qui fut continué et achevé le lendemain.

La brigade Lemoine embrassa toute la partie orientale, en développant une chaîne de petits postes qui montaient par l'ermitage de Sainte-Lucie jusqu'au pic Saint-Christophe et redescendaient sur la grande route aux Ecluses-Hautes. Du côté de l'ouest, la brigade Martin, qui avait été laissée au col Portell, dut s'étendre jusqu'à La Jonquère d'une part et Maureillas de l'autre, le long de la route improvisée par les Espagnols, au début de leur invasion, pour réunir ces deux points. Deux bataillons d'élite au Portell, quatre au Saint-Christophe, cinq à Sainte-Lucie, servirent de réserve ou de points d'appui à cette ligne de circonvallation. La Jonquère devint le quartier général. On éleva en avant de ce bourg quelques retranchements et une batterie de 14 pièces, qui barraient et battaient la route de Figuères. Enfin la brigade Point, qui avait couvert le déploiement, fut reculée en arrière d'Agouillane, pour donner la main à notre division de droite décidément installée sur la Muga.

Digitized by Google

En effet, après sa pointe excentrique, que Dugommier appelait avec raison *une imprudence inutile,* Augereau, au lieu de se rallier en toute hâte au blocus de Bellegarde, avait pris position sur la Muga, entre Saint-Laurent et la Fonderie, et s'était contenté d'envoyer un bataillon à Darnius par où il était censé se relier avec Agouillane. Ainsi, non-seulement il ne venait pas en aide à Pérignon, mais il s'imposait gratuitement la lourde tâche de garder avec moins de 6,500 hommes, une ligne de quatre lieues d'étendue, qui se déroulait sur le terrain le plus tourmenté et à travers la *population* la plus hostile de la haute Catalogne. Mais le commandant du blocus de Bellegarde n'avait aucune autorité sur son collègue, et le général en chef était absorbé par les préliminaires du siége auquel nous allons assister. (Voir l'état de situation au 15 floréal.)

CHAPITRE IX.

REPRISE DE NOS PLACES DE LA COTE.

Ordres donnés sur le champ de bataille du Boulou pour investir Collioure. — Bonheur avec lequel Dugommier surmonte les difficultés de cet investissement. — Siége de Saint-Elme. — Description de ce fort. — Surprise des Espagnols, quand ils se voient cernés. — Arrivée de la flottille française qui débarque aux anses Pollies le canon de siége. — Transport de cette artillerie au puig de las Daines. — Ouverture du feu. — Ses effets. — Inutile apparition de l'escadre espagnole. — Grande sortie repoussée. — Le siége traîne en longueur. — Impatience du représentant Soubrany. — Tentative d'escalade qui échoue. — Le feu des assiégeants redouble. — Saint-Elme évacué. — Port-Vendres également abandonné. — Capitulation de Collioure. — Hommage rendu aux habitants de Banyuls-sur-Mer.

INVESTISSEMENT GÉNÉRAL. — La bataille du Boulou était à peine terminée, que Dugommier enjoignait au général Labarre de courir avec 1,500 chevaux envelopper Argelès, puis de s'avancer sous le camp de la Justice qui couvrait Collioure du côté de la plaine, pour intercepter toutes les communications de celle-ci avec la place menacée. Sauret, avec sa division, devait suivre Labarre, et le général Chabert, avec sa brigade détachée du centre, aller fermer le col de Banyuls. Mais au milieu de l'émotion inséparable des suites d'une grande victoire, ces ordres ne purent être exécutés à temps. Ainsi Chabert, ayant pris le chemin de la crête des Albères, s'égara au milieu de rochers inconnus aux pâtres mêmes qui lui servaient de guides, en sorte qu'il n'atteignit le col de Banyuls qu'après 42 heures de marches et de contre-marches, le 16 au soir, quand déjà la plus grande partie de la cavalerie ennemie, environ 500 chevaux, avait franchi ce passage pour se rallier sous Figuères aux débris de la Union. Labarre, dont la tâche pourtant était beaucoup plus simple, éprouva aussi quelques retards : il n'arriva devant Argelès

que le 13 à 4 heures du matin, et trouva ce poste, qu'il comptait surprendre, complétement évacué. Rejoint alors et remplacé à Argelès par 3,000 hommes de notre division de gauche, il se porta sous le camp de la Justice, prit possession de la plaine environnante, et envoya bientôt une sommation au maréchal de camp Navarro qui commandait en chef à Collioure. Mais Navarro ne pouvait hésiter : 7,000 hommes de troupes fraîches, 91 bouches à feu en batterie, des murailles en bon état de défense, enfin *une* escadre maîtresse de la mer, lui imposaient des *devoirs qu'il sut* comprendre, et il répondit en conséquence.

Dans l'après-midi du même jour 13, Dugommier arriva à Argelès avec la division Sauret dont il venait de porter l'effectif à 14,000 hommes, non compris la brigade Chabert. Puis sur-le-champ il prit toutes ses dispositions pour commencer, dès l'entrée de la nuit, l'investissement général des trois places qu'il voulait attaquer.

Rappelons d'abord que Collioure et Port-Vendres occupent, à gauche et à droite d'une arête dont le fort Saint-Elme couronne la pointe vers la mer, le fond de deux petits bassins symétriques et extérieurement encadrés par deux autres nervures qui enveloppent, la première Collioure du côté de l'ouest, la seconde Port-Vendres du côté de l'est. Ces trois chaînons partent d'un nœud commun, du puig de las Daines. C'est de là, en effet, que se détachent : 1° la branche, d'abord jalonnée par le pic Taillefer, qui va ensuite, en tournant par le puig Oriol, se terminer aux hauteurs de la Justice, lesquelles tracent la ligne de démarcation entre Collioure et la plaine roussillonnaise; 2° l'arête de partage des deux bassins symétriques, court éperon qui s'avance droit sur le rivage et dont Saint-Elme signale la croupe; 3° la branche qui, du puig Lagrange, piton voisin de las Daines, s'élance vers le nord-est en laissant Port-Vendres à gauche, et finit au cap Biarre. Deux torrents, dont les têtes sont adjacentes et les directions contraires, le Ravenel et le torrent de Cosprons, creusent autour de cette espèce de patte d'oie un couloir demi-circulaire. Enfin le tout est accolé à la grande chaîne. (Voir, pour

Digitized by Google

plus de détails, les pages 237, 238, 279 et 280 du 1er vol.)

C'était à travers cet amoncellement de montagnes qu'il s'agissait de pénétrer, pour investir trois places qui, étroitement reliées par Saint-Elme, ne forment en quelque sorte qu'un seul et même système de fortifications. Or, ce qui faisait la difficulté de cette entreprise, c'était, non pas seulement l'étendue et l'âpreté du massif qu'il s'agissait d'envahir, mais surtout sa charpente. Ce que nous venons d'en dire fait assez comprendre, en effet, que, pour empêcher l'investissement, les Espagnols n'avaient qu'à bien garder le puig de las Daines. L'occupation de ce point capital était pour eux d'ailleurs d'autant plus naturelle et facile, qu'ils avaient pour garnir les places où ils étaient entassés, deux fois plus de monde qu'il ne leur en fallait. Cet excédant de forces aurait dû même leur démontrer tout d'abord que l'avantage de leur position résidait essentiellement dans la défense extérieure. Ils l'abandonnèrent, néanmoins, cette défense où ils pouvaient faire si bonne figure, et, de cette belle ceinture de rochers qui formait autour d'eux comme une seconde enceinte, ils se contentèrent d'occuper les hauteurs de las Forcas, c'est-à-dire notre ancien camp de la Justice, depuis la côte jusqu'au puig Oriol. Le reste, ils le jugèrent inabordable. Mais Dugommier allait une seconde fois prouver à ces trop confiants adversaires que, dans la guerre de montagnes, il ne faut jamais faire fonds sur d'inertes obstacles de terrain.

Le 13 floréal (2 mai), à la nuit tombante, les 14,000 hommes qui composaient l'armée de siége, provisoirement divisés en 6 brigades, partirent d'Argelès où ils s'étaient concentrés. Les chasseurs Guillot ouvraient la marche. Pour éviter les feux du puig Oriol, ils prirent, au mas Vergès, la gorge tortueuse du Ravenel qu'ils durent remonter par le mas Rimbaud jusqu'en face du Taillefer, puis, du pied de cette montagne, ils s'élancèrent sur las Daines qui était libre et qu'ils occupèrent immédiatement.

Les brigades Micas et Pelletier suivaient les traces de Guillot. Arrivées à las Daines, elles y appuyèrent leur gauche et se répandirent sur l'arête de Biarre jusqu'à la hauteur de la

Digitized by Google

Vigie où elles arrêtèrent leur droite. Celle-ci essaya aussitôt de surprendre les deux batteries chargées de défendre, au pied du promontoire de Biarre, l'entrée du goulet de Port-Vendres; mais cette tentative fut rudement repoussée.

Les brigades Causse et Pinon firent halte au mas Gally où elles donnèrent la main aux chasseurs Guillot; puis elles se déployèrent à gauche par le mas Jordi et les défilés du mas Frère, jusqu'au pied des montagnes. La brigade Victor vint barrer la plaine et fermer à la côte, en avant du mas *Leclerc*, la ligne d'investissement. La cavalerie se replia *en seconde* ligne et s'étendit dans la campagne autour d'Argelès. Enfin, 50 miquelets s'en furent occuper la tour de la Massane qui plane sur tout ce théâtre.

C'est ainsi que, par une manœuvre dont on ne saurait trop admirer l'habileté et la hardiesse, Dugommier, avec 14,000 hommes seulement, parvint, sans coup férir, à envelopper en une nuit, sur une étendue de plus de trois lieues d'un terrain affreux, à travers des rochers que nulle troupe encore n'avait osé gravir, à envelopper une place de guerre, huit forts ou batteries permanentes, un vaste camp retranché, enfin une division de 7,000 soldats reposés, aguerris et soutenus par une escadre dont les feux pouvaient impunément balayer la plage à laquelle s'appuyaient les deux ailes de cette audacieuse ligne d'investissement. Tout s'était passé avec la précision de l'ordre du jour (1), sauf la légère infraction de

(1) Voici cet ordre du jour:
« Six mille hommes, divisés en trois brigades, partiront d'Argelès sur la « brune. Guillot, avec l'infanterie légère, se portera en une heure et demie au « mas Jordi; le chemin est étroit, deux hommes seulement peuvent y passer « de front. Du mas Jordi au mas Vergès, un quart d'heure; du mas Vergès au « mas Rimbaud, trois quarts d'heure. Au mas Rimbaud, on se défilera des « feux du Puig-Oriol. On suivra ensuite le Raveuel et l'on montera au Taille-« fer : le chemin est mauvais, on mettra une heure. Du Taillefer, on descendra « en un quart d'heure au puig de las Daines. De là partira une colonne qui, « en un quart d'heure, s'emparera de ce puig.
« Les brigades Micas et Pelletier fileront sur les traces de l'infanterie légère. « Arrivées au puig de las Daines, elles se dirigeront, par la crête de l'arête, « sur le col de Perdiguier. Là, ces deux généraux porteront leur droite jusqu'à « la vigie de Béarn. Le 4e bataillon de chasseurs sera détaché au col del Mitg, « et 50 miquelets iront occuper la tour de la Massane. »

l'attaque des batteries de Port-Vendres. Encore, cette tentative malheureuse, qu'avait entraînée un excès d'ardeur, eut-elle son bon côté; car, non-seulement elle fut pour nos troupes, jusqu'alors peu scrupuleuses sur la stricte observance de leurs consignes, elle fut une très-utile leçon, mais, par le désordre qu'elle répandit dans les eaux de Port-Vendres, elle causa à l'ennemi des pertes qui nous indemnisèrent largement des nôtres. En effet, les cinq frégates espagnoles qui mouillaient à l'entrée du port et les chaloupes qui en encombraient l'intérieur, ayant pris l'alarme et mis précipitamment à la voile par un fort gros temps, un assez bon nombre d'émigrés de la légion de la Reine, qui s'étaient entassés dans de frêles embarcations pour regagner Collioure, périrent misérablement dans la traversée. Une de ces barques eut une fin moins triste : à la pointe du jour, enveloppée encore dans la brume, elle allait échouer sur la plage d'Argelès devant nos postes inattentifs ou endormis; les naufragés les réveillèrent à coups de fusil et s'attirèrent ainsi, avant de sombrer, la mort qu'ils venaient de choisir, celle du soldat.

Ces batteries de Port-Vendres contre lesquelles nous venions d'échouer, ne manquaient pas d'une certaine analogie avec la redoute anglaise, dite fort Mulgrave, ou petit Gibraltar, qui couronnait le plateau de Caire sur le promontoire de l'Eguillette, et dont la chute avait déterminé la prise de Toulon. Cette analogie avait même tellement frappé Dugommier, que, dans un ordre donné antérieurement à la bataille du Boulou (Voir la note page 34), le vainqueur des Anglais avait arrêté que les troupes d'investissement, en abordant le promontoire de Biarre, tenteraient de prendre à revers les batteries correspondantes, et surtout, si c'était possible, celle *de la Liberté* dont il voulait faire *son fort Mulgrave*; mais ce fort, Dugommier allait le retrouver dans une autre position, la seule ici réellement décisive, dans le fort Saint-Elme.

SIÉGE DE SAINT-ELME.

FORT SAINT-ELME. — Ce fort, qui plonge à la fois Port-Vendres et Collioure à une distance et sous un angle que le canon atteint sans peine, est effectivement la véritable clef de ces deux places. Il a ensuite l'avantage d'occuper l'extrémité d'une arête étroite, inaccessible par ses deux revers, et abordable en tête seulement, par le puig de las Daines. Mais sa valeur intrinsèque ne répondait pas alors à l'excellence de sa position. Qu'on se figure, en effet, une petite étoile à six pointes, festonnée autour d'une ancienne vigie, et sur ce tracé, des escarpes élevées jusqu'à une hauteur de 18 mètres; puis, l'espace annulaire compris entre cette tour et son enveloppe, recouvert d'une série de voûtes qui soutenaient une plate-forme bordée de parapets en maçonnerie : et l'on aura la représentation de cette sorte de boîte casematée où était à peine ménagé un chétif emplacement pour mettre à couvert une seule bouche à feu. Le reste de la construction servait de logement à 150 hommes qui, de cette manière, n'avaient pour respirer aussi bien que pour développer leur artillerie et se défendre, que la terrasse supérieure. Ajoutons qu'une espèce de fossé sans contrescarpe ni chemin couvert achevait de découvrir l'enceinte aux coups du dehors. Aussi, pour avoir raison de ces murailles inertes, n'était-il pas nécessaire de pousser jusqu'à leur pied de longs et pénibles cheminements : il suffisait d'en approcher à 4 ou 500 mètres et de dresser contre elles, à cette limite, une batterie de brèche. Or, pour établir et armer cette batterie, l'assiégeant avait à remplir une condition préalable, essentielle, qui dominait toutes les autres et les entraînait presque : occuper le puig de las Daines. Les Espagnols ne l'ignoraient pas ; seulement, ils ne croyaient pas à la possibilité de cette occupation.

Aussi ne saurait-on comparer qu'à la consternation des défenseurs du Boulou, le 11 floréal matin, la surprise et l'effroi de ceux de Collioure, lorsqu'au soleil levant du 14, ils découvrirent sur les montagnes l'armée victorieuse qui

Digitized by Google

les enveloppait, et, au-dessus de cette ligne d'investissement, cet autre pic Saint-Christophe qu'eux aussi avaient commis l'irréparable faute de nous abandonner, le pic de las Daines, tout couvert de baïonnettes menaçantes et déjà envahi par notre état-major, car Dugommier venait fièrement y installer son quartier général, dans une misérable cabane de chevrier. Le sort de ces imprudents assiégés était donc désormais à la merci d'une courte série d'opérations toutes matérielles, dont le succès n'était plus qu'une question de temps. Il ne s'agissait plus, en effet, que de débarquer sur une plage déserte quelques pièces de canon, de les élever sur une montagne que nous occupions en force, et de les traîner ensuite sur une crête presque unie, l'espace de moins de 1,500 mètres, jusqu'à portée du fort.

TRANSPORT DE L'ARTILLERIE. — La flottille chargée du transport de ce canon avait encore essuyé de nouveaux contretemps. C'était à Agde, sous les ordres du chef de la marine de ce port, du commandant Castagnier, qu'elle devait se rallier pour le départ. Déjà les pièces étaient rendues au point de rassemblement. Mais les bâtiments qui avaient embarqué les affûts, tardivement sortis de Toulon, avaient été contraints de relâcher à Marseille, d'où, par suite, les affûts n'étaient parvenus à Agde que grâce au zèle du représentant Milhaud qui les avait fait expédier par la voie de terre et en poste. La flottille alors s'était mise en route, forte de 17 voiles de diverses grandeurs, bombardes, chaloupes-canonnières et avisos. Enfin le 11, elle était venue, au bruit du canon de Montesquiou, mouiller sous les batteries de Saint-Laurent de la Salanque. Elle n'attendait donc plus qu'un ordre et un vent favorable, pour se porter au rendez-vous convenu. L'ordre fut donné aussitôt après l'investissement, le 14, et le surlendemain 16, à la tombée du jour, le vent ayant sauté au nord, Castagnier appareilla sur-le-champ. Vers le milieu de la nuit, il était embossé devant Collioure. Le débarquement devait s'effectuer derrière le cap de Biarre, aux anses Pollies (ou Paulillas). Pour détourner l'attention des Espagnols, les bâtiments de haut bord se mirent à canonner Collioure, et

Digitized by Google

les troupes républicaines qui couronnaient la crête du promontoire, à simuler une attaque sur la vigie de Port-Vendres. Cependant nos chaloupes, filant derrière la ligne d'embossage, doublaient le cap et allaient aux anses Pollies déposer leur chargement, c'est-à-dire douze pièces de 24, trois de 12 et huit mortiers de divers calibres.

Restait à transporter ces lourdes masses à plus de 300 mètres au-dessus du rivage, par des pentes affreuses où l'on ne rencontrait pas la trace du moindre sentier. Aussi ne se présentait-il d'autre voie à suivre que l'âpre et tortueux lit du torrent de Cosprons, étroite ravine tout encombrée de rocs, qui se décharge aux anses Pollies. Mais le dévouement et l'ardeur de nos canonniers surmontèrent tous les obstacles. On essaya d'abord d'un attelage de 50 chevaux : ils ne purent faire un pas. Alors on prit le parti d'envelopper les pièces de douelles de cuves, et, ces enveloppes elles-mêmes, de cordes librement enroulées, sur lesquelles tiraient 200 hommes par bouche à feu. Ces cordes, en se déroulant, imprimaient au pesant cylindre, sollicité en outre par des leviers, un mouvement de rotation qui peu à peu le faisait avancer. Des pionniers préparaient les rampes en avant. Le convoi passa entre le mas Pi et l'église de Cosprons, le mas de la Baneta et celui de Romani. Vers la fourche du torrent de las Pintas, on dut, malgré la roideur des pentes, dresser quelques gabions pour échapper aux enfilades de Saint-Elme. Enfin, après deux jours d'efforts inouïs, on atteignit le nœud du revers de las Daines d'où se détache l'arête qui conduit au fort. Le parcours de cette arête présentait des difficultés d'une autre nature; car nous allions avoir à compter sérieusement avec l'artillerie de la défense. L'énorme commandement de la plate-forme où s'élevait cette artillerie, la contre-pente, par rapport à celle-ci, de l'arête sur laquelle il fallait cheminer, son peu de largeur, la nature rocheuse du sol, tout concourait à rendre une sape à peu près impossible. Il fallut donc avancer à découvert et n'opérer que la nuit. Le matin, on cachait sous des fascines pièces et cordages, et le soir, le travail recommençait.

Digitized by Google

L'arête de Saint-Elme va en s'inclinant, non par une pente uniforme, mais par deux faibles ressauts, appelés Palat (1) et Japone. Le puig Japone, qui n'est plus qu'à 450 mètres environ du fort, avait été choisi pour l'emplacement de la batterie de brèche que l'on préparait depuis plusieurs jours. L'assiégé avait naturellement le plus grand intérêt à contrarier ces préparatifs; il n'essaya néanmoins qu'une sortie insignifiante qui fut repoussée et causa à peine quelques heures de trouble parmi nos travailleurs.

OUVERTURE ET PROGRÈS DU FEU. — Le 20, trois canons de 12 et deux mortiers de 8 pouces, qui avaient devancé l'artillerie de siége, arrivèrent au puig Japone, y trouvèrent un épaulement tout prêt, et furent bientôt mis en action. Les Espagnols, protégés par les feux du puig Oriol qui voyait à revers, quoique de fort loin heureusement, notre étroit front d'attaque, tentèrent une seconde sortie, mais ils furent de nouveau refoulés et même poursuivis jusque sous leurs retranchements.

Ils avaient à Saint-Elme dix bouches à feu : une seule couverte, avons-nous dit, une pièce de 16 en fonte, sur bascule, et neuf autres en batterie derrière les parapets de la plate-forme, savoir : trois couples de canons de 12, de 8 et de 4, et trois mortiers dont un de 12 et deux de 8. Nous réussîmes à démonter deux canons de la plate-forme. Cependant ces effets d'un tir de plein fouet ne satisfaisant pas Dugommier, il imagina un expédient dont il se promettait des résultats plus prompts et plus efficaces. Mal renseigné sur la consistance de ces murailles qu'il croyait pouvoir réduire en 48 heures, il fit diriger ses boulets sur le sommet de la tour qui dépassait les parapets, dans l'espoir que la plate-forme, inondée d'éclats de maçonnerie, ne serait plus tenable, que l'assiégé, réduit à la seule pièce qui paraissait hors d'atteinte, s'enfumerait lui-même dans sa casemate, et qu'alors une escalade aurait des chances de réussite. Mais la vieille

(1) Un fort, qui vient d'être élevé sur ce point, change aujourd'hui l'aspect des lieux et une partie de ce que nous venons de dire sur le Saint-Elme de 1794.

Digitized by Google

tour résista, et il fallut attendre la grosse artillerie.

Enfin, dans la nuit du 21 au 22, la troisième depuis que cette grosse artillerie avait dépassé las Daines, quatre canons de 24 et un mortier de 12 pouces arrivèrent au puig Japone. On avait construit en avant de ce mamelon, dans une dépression de la crête, un nouvel épaulement. Cette seconde batterie, où l'on se hâta de transporter aussi l'armement de la première, fut donc immédiatement armée. Elle se composait ainsi de 10 pièces : quatre canons de 24, trois de 12, un mortier de 12 pouces et deux de 8. Son feu commença dans la journée, éteignit, au bout de deux heures, celui de Saint-Elme, et continua, le 23 et le 24, à bouleverser la plate-forme et à démolir les parapets.

Le 25, deux nouvelles pièces de 24 abordèrent le puig Japone et furent ajoutées à la batterie de brèche. Trois autres canons du même calibre, fournis par la place de Perpignan, débarquaient en même temps aux anses Pollies. Ces derniers avaient été embarqués sur la plage d'Elne et venaient de traverser impunément l'escadre espagnole que le gouverneur de Port-Vendres, Ezpeleta, avait mandée à Roses par une tartane, dans la soirée du 22. Cette escadre se hâta d'envoyer ses petits bâtiments à Collioure, pour y faire un chargement d'objets précieux et recueillir des prêtres, des moines et quelques émigrés pressés de sortir, qu'elle alla, le lendemain, déposer dans les ports de la Catalogne. Elle rangea ainsi, à son départ, les batteries de Banyuls sous lesquelles son apparition de la veille avait nécessairement refoulé Castagnier. Cet officier la laissa passer sans lui décocher un seul boulet, faute qui fut vivement blamée.

GRANDE SORTIE. — Cependant le feu du puig Japone étendant ses ravages, Navarro se décida à risquer un grand effort, pour au moins retarder de quelques jours le moment fatal où il allait être acculé à une capitulation. Il choisit pour sa tentative la nuit du 27 au 28, et fit sortir en silence de Collioure et de Port-Vendres deux grosses colonnes qui se portèrent rapidement, de part et d'autre de l'arête Saint-Elme, au pied de las Daines. Là, vers 11 heures, ces colonnes ne

Digitized by Google

pouvant plus dérober leur marche qu'un beau clair de lune, du reste, venait de trahir, payent d'audace et escaladent, tambours battants, la montagne où était installé notre quartier général, pendant que, sous la protection des feux du puig Oriol, les émigrés qui défendaient Saint-Elme, poussent le long de sa crête, sur la batterie de brèche, une vigoureuse sortie. Dugommier, qui reposait tranquillement dans sa cabane de las Daines, réveillé en sursaut par un biscaïen qui le frappe à l'épaule, n'a que le temps de se mettre en sûreté. Mais las Daines n'est point le but de l'attaque, c'est notre batterie que l'ennemi veut détruire; or, les chasseurs chargés de la défendre, peu nombreux parce que l'espace est fort restreint, se voyant débordés, flottent et reculent. Cependant, comme ils étaient tous gens d'élite (on avait suppléé au nombre par la qualité), ils se remettent bientôt d'un premier saisissement, reprennent vivement l'offensive et refoulent les Espagnols jusque sous leurs murailles. Ceux-ci laissaient sur le terrain environ 160 morts ou blessés et 80 prisonniers. Nous avions 80 hommes hors de combat.

A la suite de cette affaire, le commandant de Saint-Elme reçut une sommation directe, mais ayant demandé un délai pour consulter Navarro, ce fut notre canon qui lui répondit. Le feu de l'attaque reprit donc avec une nouvelle violence; néanmoins, comme il avait affaire à une maçonnerie épaisse et résistante, ses progrès étaient si lents, qu'à peine apercevait-on un commencement de brèche.

MILHAUD ET SOUBRANY. — Déjà nos soldats s'inquiétaient de ces lenteurs; Dugommier partageait leur impatience; mais il y avait au milieu d'eux un homme surtout que l'attente irritait, un homme dont les impressions étaient contagieuses, car il excellait à jeter dans l'âme des autres les passions qui tourmentaient la sienne: c'était Soubrany, le représentant du peuple.

Le temps n'était plus où ces proconsuls aux armées dictaient aux conseils des généraux leurs arrêts suprêmes. Résignés maintenant à leur véritable rôle, ils restaient d'intègres et rigides administrateurs, qui ne sortaient plus guère de leurs la-

Digitized by Google

borieuses fonctions, que pour partager les fatigues et les dangers de nos troupes. Ils conservaient néanmoins, en dehors de leurs attributions officielles, une influence considérable. La Convention, pour couper court à de graves abus, avait, par décret du 2 nivôse, envoyé aux Pyrénées orientales, à la place de trois députés du pays, Cassanyes, Fabre et Gaston, deux représentants de l'Auvergne, Milhaud et Soubrany.

Le représentant Milhaud, destiné à s'illustrer plus tard dans la carrière des armes (1), avait déjà le sentiment des convenances hiérarchiques, qui le dissuadait *d'usurper prématurément* un droit qu'il n'avait pas encore acheté par l'expérience. Mais Soubrany montrait moins de réserve. C'était un ancien officier de dragons, dont les goûts violents s'accommodaient mieux des périls à ciel ouvert du champ de bataille que des perfides orages de la tribune. Il jouissait d'un grand crédit parmi nos soldats qui n'avaient pas de plus infatigable compagnon au bivouac, de plus intrépide frère d'arme au combat. Il les charmait surtout par la témérité de sa turbulente bravoure, par la franchise, la brusquerie de ses allures, et jusque par l'étrangeté d'un costume bizarre, affectant d'étaler sa poitrine toujours nue et de cacher à demi, sous un énorme bonnet à poil, son rude et sombre visage (2).

(1) Milhaud, né à Arpajon (Cantal), n'avait que 27 ans quand, après deux missions, dans les Ardennes et sur le Rhin, il fut envoyé aux Pyrénées orientales où, à son début, il exerça bien des violences. Son exaltation ne le cédait en rien à celle de son collègue Soubrany, mais il la tourna bientôt vers la carrière des armes. On connait la vie militaire de ce vaillant général de cavalerie qui a si glorieusement mêlé son nom à notre dernier désastre. *Il est mort à Aurillac, en 1833.*

(2) Soubrany était né à Riom, en 1750, d'une famille noble et riche. Brillant officier de dragons sous l'ancien régime, la révolution avait opéré chez lui, dans ses idées et jusque dans ses traits, une métamorphose si complète, que les amis de sa jeunesse avaient peine à le reconnaître dans le représentant du peuple. Austère et sombre, son exaltation n'avait pas de bornes, mais il la dépensa en action, aux armées de la Moselle et des Pyrénées orientales. A la Convention, on ne l'entendit jamais proférer une parole, si ce n'est pour voter sans appel ni sursis la mort de Louis XVI, et dans la terrible journée du 1er prairial, pour calmer l'émeute qui venait de le proclamer inopinément chef de l'armée parisienne. Cette nomination et ces quelques mots le perdirent : il fut décrété d'accusation avec son compatriote Romme et les débris de la Montagne. Prévenu du décret avant son arrestation, il profita de ce répit pour courir chez lui avertir un émigré auquel il avait donné asile, et tomba ainsi

Digitized by Google

CONSEIL DE GUERRE. — Le 30 floréal (19 mai), Soubrany, de concert avec le général en chef, fit convoquer un conseil de guerre où furent appelés tous les officiers généraux de l'armée de siége.

Dugommier, avant d'aborder Saint-Elme, avait un moment songé à une escalade, mais il y avait bientôt renoncé, à la vue de ces énormes escarpes qui, même depuis la chute de leurs parapets, présentaient encore une élévation que nulle échelle d'assaut ne pouvait atteindre. Cependant le général en chef était aussi pressé que personne d'en finir : car il savait que Navarro s'était entendu avec le commandant de la marine de Roses; qu'à la suite de ces pourparlers, cinq frégates venaient de paraître dans les eaux de Collioure, et qu'un mouvement extraordinaire se faisait remarquer dans les deux ports. Aussi, comme tous les autres membres du conseil, admettait-il que la garnison espagnole était sur le point de s'échapper; mais il pensait qu'en la pressant de toutes parts, en lui enlevant le puig Oriol (ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps), enfin, en attaquant à la fois tous les postes répandus entre Port-Vendres et Saint-Elme, il retarderait cette évacuation, que les vents ensuite pourraient bien empêcher. A ces propositions, Soubrany répondit que la valeur de nos troupes ne connaissait point d'obstacles, tous les généraux furent de son avis, et l'on arrêta : « Que l'on se contenterait de maintenir en respect le puig Oriol et le camp de la Justice; qu'on tenterait, dans l'intervalle, une fausse attaque, qu'une autre plus sérieuse serait entreprise entre Collioure et Port-Vendres; que les forces de l'ennemi ainsi divisées et partout occupées, on s'approcherait de Saint-Elme, *si quelque circonstance heureuse pouvait en annoncer la possibilité.* » Et comme, sur ce dernier point, les excitations du représentant n'avaient pu vaincre la répugnance du pru-

aux mains du bourreau. On sait qu'il voulut s'y soustraire en se poignardant sur les marches du tribunal qui venait de le condamner, et que, moins heureux que la plupart de ses infortunés compagnons, il ne put réussir à se donner la mort. Il fut donc conduit à l'échafaud noyé dans son sang, mais sans perdre la haute et fière attitude qui le distinguait.

dent général, Dugommier fit ajouter : « qu'il était expressé« ment défendu de s'approcher du fort, à moins que le feu « de la terrasse ne fût complétement éteint, et que des tirail« leurs adroits et bien distribués n'eussent forcé l'ennemi à « quitter la plate-forme et à se retirer dans la casemate. » Enfin on ajourna à trois fois 24 heures, pour les préparatifs, l'exécution de cette entreprise, à laquelle 1,500 hommes du col de Banyuls et 1,200 de la brigade Victor qui couvrait Argelès, devaient coopérer. Il va sans dire que c'était une entreprise de nuit.

TENTATIVE D'ESCALADE. — Le 3 prairial donc (22 mai), à la chute du jour, toute l'armée de siége entrait en action : Victor, prenant pour direction la redoute du puig d'en Bell, marchait sur les avant-postes du camp de la Justice; une seconde brigade s'avançait à droite de la précédente, comme pour emporter le puig Oriol; Micas se jetait entre Collioure et Port-Vendres; une forte colonne allait se masser en arrière de la batterie de brèche; enfin le reste de nos troupes s'apprêtait à soutenir cette attaque générale, qui embrasa bientôt toute notre ligne d'investissement.

Les Espagnols, surpris, ignorant ce qui allait suivre, opposèrent de tous côtés et à peu près au hasard, des décharges continues, « tandis qu'au centre de ce cercle de « feu, Saint-Elme, qui du haut de ses remparts désarmés, « faisait rouler des bombes et des grenades et vomissait « des matières incendiaires, semblables à des laves enflam« mées, Saint-Elme apparaissait comme un volcan en éruption. »

Tous les postes épars à droite et à gauche de Saint-Elme, toutes les grand'gardes qui couvraient la communication du camp de la Justice au puig Oriol, furent bientôt emportés, et nous aurions atteint le but que le général en chef ne voulait pas dépasser, si la colonne en observation sur le puig Japone avait su maîtriser son impatience. Mais, surexcitée par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, cette colonne imprudente, sans attendre que les assiégés aient quitté la plate-forme, se rue sur Saint-Elme. Nos soldats accourent

Digitized by Google

donc à l'envi appliquer contre ces hautes murailles à peine écrêtées, leurs échelles d'assaut. Vains efforts ! ces échelles n'atteignent pas à la moitié de l'escarpe ; d'ailleurs, à peine sont-elles dressées, qu'une averse de fer et de feu les renverse ou les brise. Deux fois les assaillants reviennent à la charge, deux fois ils sont repoussés. Il fallut lâcher prise et abandonner les échelles et une trentaine de morts. On eut même beaucoup de peine à sauver les blessés, un d'eux surtout à qui on dut faire violence pour l'arracher du terrain, l'instigateur de cette tentative insensée, le représentant Soubrany. Son éclatante bravoure avait fait place cette fois à un sombre accès de désespoir, comme si un vague et sinistre pressentiment l'eût poussé à se soustraire, par une mort glorieuse, aux coups affreux qui devaient si prochainement trancher le cours de son orageuse carrière.

SAINT-ELME ÉVACUÉ. — Cette nuit sanglante ne changea rien à la situation des deux partis ; elle amena bien quelques pourparlers, mais on ne put s'entendre et l'assiégeant en revint à sa batterie de brèche. Elle comptait pour le moment : six pièces de 24, trois de 12, un mortier de 12 pouces, deux de 8 et trois de 5. Ces quinze bouches à feu, dont six canons de 24 avaient déjà été remplacés, étaient servies avec une activité incroyable ; c'était un véritable feu de bataille. Ainsi, dans la journée du 4, les neuf canons tirèrent ensemble plus de 1,200 coups, et il y en eut sept encore mis hors de service. Ils éventrèrent une des faces du redan d'attaque et découvrirent une espèce de souterrain ou, pour mieux dire, un obscur compartiment des bâtiments de l'intérieur, lesquels, ainsi que nous l'avons expliqué, faisaient corps avec l'escarpe. Une partie des voûtes de la plate-forme suivit le mur de revêtement, et les trois quarts des parapets furent rasés. L'ennemi, qui ne brûlait plus une amorce, se contenta de barricader pour la nuit l'ouverture du souterrain.

Le 6 (25 mai), la terrasse acheva de s'écrouler, les bâtiments perdirent leurs formes, et l'escalier finit par ne plus

offrir qu'un monceau de décombres. En seize jours, ce malheureux fort avait reçu 10,800 projectiles (1). Enfin, la nuit suivante, il fut évacué.

CAPITULATION DE COLLIOURE.

Navarro abandonna en même temps Port-Vendres et se concentra à Collioure ; puis il entra définitivement en négociation. Sa position n'était plus tenable : d'un moment à l'autre il pouvait être écrasé. L'escadre sur laquelle il avait compté jusqu'alors avait bien quitté les côtes de la Catalogne pour venir l'embarquer, mais elle était arrêtée en pleine mer par le mauvais temps. Ainsi Dugommier tenait à merci une belle division espagnole de 7,000 hommes. Néanmoins, il ne se montra pas sévère, comme on va en juger par la capitulation suivante, qui blessait bien plus l'orgueil espagnol par ses formes, que les intérêts des assiégés par ses exigences :

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE UNE ET INDIVISIBLE.

Port-Vendres, le 7 prairial an II.

« ART. 1er. Le général commandant les troupes espagnoles à Collioure et autres postes environnants, remettra au peuple français cette partie de la République que la trahison avait livrée.

« ART. 2. Les honneurs de la guerre seront accordés aux troupes espagnoles.

« ART. 3. Elles sortiront des postes qu'elles occupent, tambours battants, mèches allumées, drapeaux déployés, et

(1) Voici l'état des munitions consommées au siége du fort Saint-Elme :

Les pièces de 24 avaient tiré		5,476	boulets.
—	12	3,150	
Le mortier de	12	300	bombes.
Les 2 mortiers de	8	424	
Les 3 mortiers de	5	1,450	
Total des projectiles lancés par les assiégeants		10,800	

Poudre consommée, 61,800 livres.

Digitized by Google

défileront ainsi devant l'armée française. Elles déposeront leurs armes dans un lieu indiqué, et se retireront en Espagne par le col de Banyuls, après avoir fait serment de ne plus servir de toute la guerre contre la République française.

« Il sera renvoyé incessamment un nombre de prisonniers français (qui feront le même serment que les Espagnols) égal à celui qui compose l'armée du général Navarro, lesquels seront désignés par le général en chef de l'armée des Pyrénées orientales, par ancienneté de détention.

« Art. 4. Tous les citoyens français, c'est-à-dire ceux depuis Banyuls, Collioure, le Boulou, Céret et autres lieux dépendant de cette armée, qui ont été arrachés de leurs foyers et transportés au loin par une violation manifeste du droit des gens et qui existent en Espagne, seront rendus à leurs familles.

« Art. 5. Tous les Français rebelles et traîtres à la patrie et autres conspirateurs connus sous le nom d'émigrés, actuellement existants sur le territoire de la République occupé par les troupes du général Navarro, seront livrés au général français.

« Art. 6. Pour garantir l'exécution des trois premiers articles, le général espagnol fournira six otages choisis parmi les officiers supérieurs.

« Art, 7. Toute l'artillerie sera conservée et remise à la République, ainsi que toutes les munitions de guerre et de bouche, les tentes, ustensiles et autres effets militaires existant dans les magasins et autres lieux. Il sera nommé respectivement des commissaires pour en constater l'état et le vérifier au besoin.

« Art. 8. Aussitôt l'acceptation de la présente capitulation, toutes les places fortes et autres postes seront remis aux troupes de la République. »

Le chef d'état-major de l'armée de siége, le général Despinoy, qui était allé porter à Navarro cette capitulation, la

Digitized by Google

rapporta signée le même jour, 7 prairial (26 mai). Elle n'avait soulevé qu'une discussion insignifiante.

Les motifs qui avaient déterminé Dugommier à ne pas se montrer plus rigoureux, étaient de deux sortes. C'était d'abord un sentiment de compassion qui avait agi sur ce noble cœur : car, s'il consentait à laisser la garnison de Collioure retourner librement en Espagne, sous la seule condition qu'un pareil nombre de prisonniers français serait rendu en échange, c'est qu'il savait à quels traitements *odieux* ces infortunés prisonniers, dispersés dans la Péninsule, *étaient* partout en butte, et qu'il avait hâte, comme toute son armée du reste, d'opérer leur délivrance. Pourquoi ensuite eût-il poussé Navarro au désespoir? et qu'en serait-il résulté? Que le général espagnol gagnant un jour, quelques heures même, le vent pouvait tomber et l'escadre libératrice apparaître. Ce fut ce dernier motif qui empêcha aussi Dugommier d'exiger de Navarro qu'il fît ratifier sa signature par son chef. Or, malheureusement, ce vice de forme, qui permit à la Union d'éluder la parole de son lieutenant, eut de bien tristes conséquences. En effet, non-seulement aucun prisonnier ne fut rendu (1) en échange de cette division qui allait renforcer nos ennemis, non-seulement nos soldats se virent ainsi frustrés de la plus douce des récompenses qu'ils s'étaient promise de leurs travaux ; mais, ce qui fut surtout déplorable, c'est que la protestation du chef de l'armée espagnole contre le traité de Collioure devint bientôt, entre les deux partis, une source inépuisable d'ardentes récriminations, qui devaient imprimer à la seconde moitié de cette campagne un caractère d'animosité et de violence qu'on eût dit renouvelées des temps de barbarie où le droit des gens n'avait pas encore tempéré les horreurs de la guerre. Toutefois Dugommier n'eut rien à se reprocher de ces malheurs, car l'omission volontaire qu'il avait commise était, comme le fond même de la capitulation, commandée par les circonstances. Peut-être seulement au-

(1) Les Espagnols ne rendirent même pas les 60 mulets que Dugommier avait eu la générosité de prêter aux officiers de Navarro pour le transport de leurs bagages jusqu'à Espolla.

Digitized by Google

rait-il pu, malgré les prescriptions de son gouvernement, donner des formes moins dures à la rédaction d'un traité dont l'exécution reposait entièrement sur la bonne foi d'un ennemi qu'il allait faire passer sous les fourches caudines.

Navarro éluda, lui, mais sans blesser, comme la Union, la délicatesse de son loyal adversaire, un autre article de cette capitulation, celui qui stipulait la remise des émigrés de la légion de la Reine (1), dont le désespoir avait si puissamment contribué à prolonger la défense de Saint-Elme : pour protester contre l'impitoyable rigueur qui vouait au supplice des traîtres ses plus intrépides compagnons d'armes, il écrivit à la suite de l'article concernant les émigrés : « *On ne croit pas qu'il y en ait*, » puis il les fit échapper sur des barques (2), sans grande peine du reste, car personne ne marchandait la pitié à ces malheureux.

Dans la soirée du 7, nos troupes prirent possession des avant-postes de la place reconquise ; puis le lendemain à la pointe du jour, la division espagnole, forte de 6,468 soldats, 300 sergents et 384 officiers de tous grades (dont 3 maréchaux de camp, 10 brigadiers et 15 colonels), défila, avec tous les honneurs de la guerre, au milieu des troupes assiégeantes rangées sur deux haies parallèles. Elle alla ensuite déposer ses armes sur la plage de Banyuls dont elle devait emprunter le col pour rentrer en Espagne. Comme elle partait, huit vaisseaux de ligne et de nombreux transports se montrèrent à l'horizon : c'était l'escadre de l'amiral Gravina, dont la tardive apparition ne servit qu'à ajouter

(1) Il y avait dans l'armée espagnole deux légions d'émigrés : 1° celle du Vallspire, presque exclusivement composée de paysans du haut Tech et commandée par Costa de Saint-Laurent de Cerda : 2° la légion de la Reine, recrutée surtout parmi les nobles de nos départements méridionaux et obéissant au vicomte de Gand. Les deux colonels français ne s'entendaient nullement entre eux. Costa, qu'on avait surnommé le Larochejacquelein du Midi, paraissait combattre, moins pour la royauté telle qu'on la proclamait à Coblentz, que pour les franchises, les fueros de ses montagnes où sa famille avait, depuis plusieurs centaines d'années, une position considérable.

(2) Ce fut le colonel Amoros, si connu depuis dans l'armée française, qui présida à l'embarquement de la légion de la Reine.

une douleur nouvelle aux humiliations que les vaincus achevaient de dévorer.

Ils nous abandonnaient 22 drapeaux, 91 bouches à feu (1), 6,568 fusils, et tous les chevaux, mulets et objets d'équipement d'un escadron de cavalerie et de plusieurs compagnies de canonniers.

Ainsi se termina ce siége remarquable. L'investissement, qui en avait été l'opération capitale, avait duré 22 jours. Sans doute, si 14,000 hommes disséminés sur *une étendue* de quatre lieues, que doublaient encore les *accidents du sol*, s'étaient si solidement maintenus devant plus de 7,000 soldats aguerris et concentrés, c'était en partie à la triste position qu'avait faite aux assiégés notre victoire du Boulou qu'il fallait l'attribuer. Mais il fallait aussi en faire honneur à la belle conduite des assiégeants, non-seulement à leur bravoure qui n'avait plus besoin d'être constatée, mais à des vertus qu'ils n'avaient pas encore eu occasion de manifester : à leur vigilance au bivouac, à l'abnégation avec laquelle ils avaient supporté, au repos, nonobstant la saison toujours retardée dans ces montagnes, les rigueurs d'un froid qui n'avait

(1) Voici l'état de ces bouches à feu :

A Collioure.	
Château : 4 canons de 16, 3 de 8, 5 de 4, 2 de 3, 1 mortier de 12 pouces 1 de 8; total.	16
Miradoux : 10 canons de 24, 2 de 8, 2 de 4, 3 mortiers de 12 pouces, total	17
Fort Carré : 6 de 4 ; total	6
Fort l'Etoile : 1 de 16, 1 de 8 ; total	2
Redoute du Monicle : 3 de 8; total	3
id. de la Rialle : 2 de 8, 1 de 4; total	3
Puig Oriol : 2 de 12, 5 de 8, 7 de 4, 2 obusiers de 8 pouces, total. . .	16
A Port-Vendres.	
Batterie du Fanal : 1 de 24, 5 de 12; total.	6
— de la Presqu'île : 2 de 12; total.	2
— de Mailly : 2 de 24, 1 de 12, 4 de 4; total	7
— de Biarre : 3 de 24; total.	3
A Saint-Elme.	
1 de 16, 2 de 12, 2 de 8, 2 de 4, 1 mortier de 12, 2 de 8; total, . . .	10
Total général.	91

68 de ces bouches à feu étaient françaises, dont 12 en fer. Les 23 pièces espagnoles étaient en bronze.

Digitized by Google

été interrompu que par des pluies torrentielles ou par les bourrasques de la mer. Pas une seule tente n'avait été dressée. Dugommier, au reste, était le premier à donner l'exemple ; car c'est à peine si, malgré l'état de souffrance où l'avait jeté sa blessure, il cherchait, pendant la nuit, quelques heures de repos dans la hutte glacée qu'il partageait avec Soubrany sur la cime de las Daines, et qui ne l'abritait guère mieux des intempéries de l'air que des biscaïens espagnols. Aussi la reprise de Collioure ajouta-t-elle un nouveau lustre à la couronne murale du vainqueur de Toulon.

Ce dévouement de l'armée avait excité parmi la population roussillonnaise une louable émulation, et de tous les points de la province, on venait en aide aux assiégeants. C'est ainsi que les habitants d'un village déjà célèbre dans la défense de cette frontière, les intrépides contrebandiers de Banyuls avaient reparu, escortés, comme l'année précédente au puig de la Calme, de leurs femmes et de leurs enfants. Les femmes surtout avaient montré un sang-froid et une audace au-dessus de tout éloge. Chaque jour, en effet, on voyait ces valeureuses montagnardes gravir sous le feu de l'ennemi les revers les plus escarpés, pour porter à nos soldats des cartouches, du pain, des médicaments, et panser leurs blessures. Aussi était-ce en retour de cette admirable conduite, que Dugommier avait assigné aux soldats de Navarro, pour déposer leurs armes, la place de Banyuls, et que, dans l'article 4 de la capitulation, il avait stipulé en première ligne la liberté des Banyulins arrachés de leurs foyers, de ces vieillards faits prisonniers sous leurs toits et chargés de fers et d'outrages en punition du patriotisme de leurs enfants. Enfin, la Convention, lorsque, dix jours plus tard, elle décréta que l'armée des Pyrénées orientales continuait à bien mériter de la patrie, enveloppa dans le même honneur les habitants de Banyuls (1), en ajoutant qu'il serait élevé sur la place de leur village un obélisque de granit destiné à per-

(1) Furent aussi compris dans le décret les habitants de Collioure, mais il faut entendre ceux qui avaient quitté la place ou ceux de la banlieue. La plupart appartenaient aux familles de cette brave municipalité qui s'était si bien

pétuer le souvenir d'un dévouement si beau et de l'hommage si touchant qui l'avait récompensé.

défendue en 1793. Quelques-uns même servaient comme volontaires dans l'armée, tel que le citoyen Honoré Pi, qui avait à venger la mort de son père, et dont la maison, à Cosprons, servait d'annexe au quartier général de Dugommier.

Le même décret changea le nom de Port-Vendres en celui de Port de la Victoire, et Saint-Elme, en Fort du Rocher.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

INVASION DE LA CATALOGNE

CHAPITRE X.

DE LA CATALOGNE.

Dugommier expose au Comité de salut public ses vues sur la Catalogne. — Aspect général de cette province. — Communications. — Cours d'eau. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — Littoral. — Population — Caractère et mœurs des habitants. — Aspect militaire et tout exceptionnel de la contrée. — Ses lignes naturelles de défense. — Ses places fortes. — Difficulté pour une armée d'invasion d'y subsister. — Esprit militaire et habitudes de guerre des Catalans. — Coup d'œil sur leur histoire militaire. — Leurs dispositions dans la présente campagne.

LETTRE DE DUGOMMIER SUR LA CATALOGNE. — De son rocher de las Daines, Dugommier, qui plongeait déjà par la pensée de l'autre côté des monts, écrivait, le 23 floréal (12 mai), au Comité de salut public : « L'armée des Pyrénées orientales « va pénétrer en Espagne. Quel est le but que se propose le « gouvernement ? je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je crois de- « voir lui communiquer mes réflexions sur la Catalogne. « L'armée y entrera-t-elle comme un torrent qui dévaste « tout et ne laisse sur son passage que l'aridité, la désolation « et un long témoignage de tout ce qu'il a détruit ? Il aura « beau entraîner dans son lit les richesses de la contrée, il « ne l'emportera pas sur ces fleuves bienfaisants qui fertili- « sent et font désirer leur voisinage. La Catalogne est une « superbe et riche province par ses moissons de toute espèce « et ses manufactures. Elle est recommandable par ses mines

Digitized by Google

« et ses ports sur la Méditerranée. Mais ce qui doit surtout « décider à ménager les Catalans, c'est la certitude d'établir « entre la France et l'Espagne un nouveau boulevard plus « solide que les Pyrénées. Tel est l'avantage que présentent « les Catalans réunis à notre république. Le Catalan est « brave, actif, laborieux, ennemi de l'Espagne ; il a toujours « aimé la Liberté, et lorsqu'il lui verra adjoindre l'Egalité, « cette reine des nations, il se réunira bientôt à ceux qui « combattent pour ses principes. Le drapeau de *la Fraternité* « marchera à la tête de notre avant-garde ; *le mot d'ordre* « sera protection, et les Catalans, bientôt francisés, j'ose le « prédire, nous faciliteront nos projets ultérieurs sur l'Espa- « gne. Nous respecterons les propriétés des particuliers, le « clergé séculier et les paroisses. Ce clergé est en opposition « avec les moines. Ces derniers, ainsi que les couvents, tom- « beront sous la faulx de la raison, et les ecclésiastiques se « croiront relevés de l'abaissement dans lequel les tient une « sotte préférence.

« Nous saisirons donc tout ce qui peut appartenir au gou- « vernement. Ces dépouilles, celles des moines, qu'il ne sera « pas difficile de justifier aux yeux du peuple, suffiront et au « delà aux dépenses de l'armée. En conservant les propriétés « des hommes de bonne volonté, en même temps que nous « élèverons ceux qui n'ont rien, selon notre système, on peut « prévoir comme un événement certain que la province se lè- « vera bientôt pour venir à nous. On achèvera de fraterniser « par un commerce franc et loyal, et ce sera de *ces li-* « *mites* que l'armée française partira ensuite comme de ses « foyers. »

Cette pensée, de réunir la Catalogne à la France, qui se présentait, colorée des illusions du temps, à l'esprit du général républicain, était venue aux grands hommes de toutes les époques : à Charlemagne qui l'avait réalisée, à Richelieu qui s'en préoccupait à son lit de mort, et à Louis XIV, qui ne voulait plus de Pyrénées. La valeur de ces projets qui devaient encore se reproduire, le sort qui leur était réservé, l'histoire nous l'apprendra tout à l'heure. Mais faisons d'abord

Digitized by Google

connaître cette province, objet d'une si persistante convoitise, et si continuellement tourmentée par la fluctuation de la politique et les orages de la guerre, cette terre à part, que les efforts de plusieurs siècles sont à peine parvenus à fondre dans le corps de la monarchie espagnole.

ASPECT GÉNÉRAL. — La Catalogne comprend le quadrilatère formé par les Pyrénées orientales, la Sègre, l'Ebre inférieur et la mer. Ce trapèze, qui a 35 lieues de largeur moyenne sur 44 de hauteur, est entièrement recouvert de hautes montagnes. Qu'on se figure donc un entassement sans ordre et presque sans interruption de montagnes de première grandeur, entre lesquelles serpentent une infinité de gorges repliées en tous sens, étroites, profondes, et bordées de perpétuels escarpements; puis, çà et là, quelques petites plaines dont les plus considérables avoisinent le littoral, et l'on aura une idée de l'aspect général de la Catalogne.

On devine ce que doivent être, dans une telle contrée, les voies de communication. Elles étaient alors (cet état de choses a notablement changé depuis) les plus mauvaises de l'Espagne, à ce point, qu'en exceptant la route de la frontière à Barcelone et celle de Saragosse à Valence, il était vrai de dire que l'on ne circulait en Catalogne que par de longs et menaçants défilés ou par de périlleuses corniches, praticables aux mulets seulement.

Les rivières sont généralement guéables, mais sans ponts le plus souvent et toutes torrentielles; en sorte que les moindres pluies les exposent à des inondations si fréquentes, si subites, si terribles, que les communications sont sans cesse interrompues.

La configuration et la nature du sol interdisent les grandes cultures, et la province ne peut suffire à sa consommation, malgré l'activité catalane qui cependant supplée autant que possible, et quelquefois avec un rare bonheur, à la pénurie de ses produits agricoles. Car, au milieu des plus âpres rochers, on voit s'étayer, en longs gradins de verdure, des champs couverts de moissons, des prairies, des vergers; les plaines et le pied des collines doivent à un habile système

d'arrosage une fertilité qui étonne; le littoral est planté d'oliviers, et l'on y récolte du vin en abondance.

Les bras qui ne sont pas nécessaires à une agriculture aussi restreinte, l'industrie les occupe : les montagnes abondent en charbons de terre, en minerais de fer et de plomb; les vallées sont parsemées de forges; les pâturages, où l'on élève des chevaux aussi sobres qu'agiles, nourrissent des troupeaux nombreux qui alimentent à leur tour une abondante fabrication de cuirs et de tissus de laine.

On estimait alors que la Catalogne faisait à *elle seule la* cinquième partie des affaires commerciales de la Péninsule. Le cabotage de ses côtes est très-actif. Ces côtes, du reste, sont admirablement découpées pour cette sorte de navigation, et présentent, sur cent lieues de développement, une infinité de mouillages de toutes les classes, depuis les plus humbles criques jusqu'aux ports de premier ordre. Au commencement du siècle dernier, à la suite des malheurs qui accompagnèrent l'agonie de la maison d'Autriche, la province était réduite à 235,000 habitants. A la fin du même siècle, elle s'était relevée à 814,000. Elle compte aujourd'hui 1,300,000 âmes.

Les Catalans sont des hommes rudes, violents, exclusifs, pleins de fierté, possédés d'une soif démesurée d'indépendance, d'une intelligence rapide, durs à eux-mêmes, et capables des plus grandes choses. Le luxe des villes a réagi d'une manière fâcheuse sur leurs habitants, dans les classes élevées surtout; mais c'est parmi la population des montagnes qu'il faut admirer le développement de cette race vigoureuse, si singulièrement endurcie par ses habitudes nomades et l'ignorance des commodités de la civilisation. C'est là qu'éclate, avec une âpreté de formes souvent choquante pour l'étranger, cet excessif amour d'eux-mêmes dont toute leur conduite et jusqu'à leurs traits portent la sévère empreinte, et qui donne à leur démarche, à toutes leurs manières, une apparence de dignité qui ne déplaît point. Cet air grave est encore relevé par l'antique costume national, le bonnet phrygien, la veste de couleur tranchante, la culotte courte, la

Digitized by Google

ceinture rouge, et la couverture étroite et longue jetée avec grâce sur les épaules.

ASPECT MILITAIRE. — Mais attachons-nous à faire connaître ce qui importe surtout à notre sujet, l'aspect militaire de la Catalogne.

S'il arrive fréquemment que des provinces d'une certaine étendue sont traversées par quelques-unes de ces grandes nervures qui dessinent la charpente superficielle du globe, il est fort rare d'en rencontrer qui soient entièrement recouvertes de hautes montagnes ; du moins, l'Europe occidentale n'en a guère que trois exemples à citer : la Suisse, qui est un épanouissement des Alpes ; le Portugal ; et à l'autre extrémité de la péninsule hispanique, un large épanchement des Pyrénées orientales, la Catalogne. Ces terres exceptionnelles, ainsi fortifiées par la nature contre les agressions étrangères, sont en général des terres d'indépendance, comme le témoigne le rapprochement des noms ci-dessus. Aussi offrent-elles le plus grand intérêt au point de vue militaire. Sous ce dernier rapport, on va voir que la province qui nous occupe n'a rien à envier à celles que l'Europe met en première ligne.

Les montagnes de la Catalogne n'affectent aucun enchaînement bien régulier; néanmoins, elles peuvent être rattachées aux quatre grands contre-forts pyrénéens qui séparent les bassins des cinq principales rivières du pays : la Sègre, le Llobregat, le Ter, la Fluvia et la Muga. Ces crêtes de partage sont les véritables lignes de défense de la Catalogne; car on ne saurait donner ce nom aux torrents, de régime si variable, que nous venons de nommer, lesquels ne servent en quelque sorte qu'à délimiter les pieds des montagnes qui les encaissent.

Disons donc que la Catalogne présente, face au nord et les unes derrière les autres, cinq grandes lignes de défense qui, toutes, se rattachent à la première, c'est-à-dire aux Pyrénées, et vont, en s'enveloppant successivement du nord-est au sud-ouest, aboutir à la mer.

Cette disposition semble livrer ces bases de résistance au danger d'être tournées ; de plus, elle paraît exiger l'extension du cordon de la défense, alors que celle-ci doit se resserrer.

Digitized by Google

Mais ces défauts, plus apparents que réels, sont largement compensés par la progression en hauteur et en âpreté que suit la chaîne pyrénéenne, à mesure que ses contre-forts, s'enracinant plus à l'ouest, prennent plus de développement, et que l'inclinaison sur la ligne frontière des vallées qu'ils interceptent devient plus menaçante. Ainsi, la Muga est, par son orientation, peu à craindre comme rampe pour descendre des crêtes dans l'intérieur du pays. La Fluvia, qui enveloppe la Muga, prend sa source dans une région bien difficile à aborder quand on vient du nord, tandis que la partie de son cours qui se développe parallèlement à la frontière, passe pour la meilleure des lignes de défense de la Catalogne, à condition toutefois que le Ter soit bien gardé. Le Ter, en effet, qui coule d'abord du nord au sud, serait fatal aux Catalans, s'ils laissaient envahir cette première partie ; car, comme il tourne bientôt à l'est et va arroser Girone, il suffirait de continuer à descendre sa vallée, pour prendre à revers toutes les lignes qui précèdent. Mais la facilité de barrer cette haute gorge du Ter, étranglée qu'elle est entre des montagnes énormes, atténue bien les dangers qu'elle présente. Le Llobregat, qui vient ensuite, a son origine dans un inextricable réseau de montagnes confuses, et quand son bassin commence à se dégager, on touche à la sphère d'activité de Barcelone. Enfin, si la Sègre, ce cinquième grand cours d'eau de la province, qui enveloppe tous les autres, a franchement la direction d'une ligne d'invasion pour pénétrer au cœur de la Péninsule, en revanche, le relief et la continuité des montagnes qui l'encaissent en font un perpétuel et formidable défilé. Telle est même la puissance du contre-fort qui accompagne la rive gauche de cette longue rivière, qu'on le prendrait, ce contre-fort, pour la continuation de la grande chaîne plutôt que pour une branche qui en est détachée. C'est une ceinture qui, au besoin, servirait à la Catalogne de frontière contre l'Espagne.

A ces lignes naturelles de défense, l'art est venu ajouter ses ressources : car le pays est hérissé de places fortes. Roses défend, près de l'extrême frontière, une baie magnifique;

Digitized by Google

Figuières, Girone, Hostalrich, sont échelonnées sur la route de Barcelone, et Cartellfullit et Olot, sur le cours de la Fluvia ; Cardone est un précieux réduit au milieu de la solitude des montagnes du Llobregat ; Barcelone, place de premier ordre, se présente comme un immense dépôt en troisième ligne, puis viennent, en quatrième, Tortose et Tarragone. On pourrait encore énumérer, après un assez grand nombre de postes réputés militaires, une multitude de bourgs et de gros villages que l'inquiète prévoyance des habitants d'un pays ravagé par tant de désastreuses querelles, a spontanément entourés de murailles défensives.

Tout est si bien disposé pour la guerre, en Catalogne, qu'il n'est pas jusqu'à la pénurie même des choses dont manque cette province véritablement prédestinée, qui ne concoure à sa défense. Ainsi, l'exiguité de ses ressources en vivres et en fourrages est un de ses plus puissants auxiliaires. On peut même avancer, ce qui est du reste surabondamment prouvé par l'expérience, que, de tous les innombrables moyens de résistance accumulés dans ces montagnes, le plus redoutable, c'est la difficulté d'y subsister. Vauban disait : *Si une armée ne veut mourir de faim en Catalogne, il faut qu'elle soit maîtresse du bas Ebre, ou que la mer s'en mêle* ; et tous les généraux qui, depuis l'illustre maréchal, ont fait la guerre dans cette contrée, Suchet, Saint-Cyr, Wellington, pour ne citer que les dernières, ont répété cette assertion.

Tant de circonstances favorables au développement de l'esprit militaire devaient porter leurs fruits. Quoi, en effet, de plus propre à éveiller et à nourrir le génie de la guerre, que cette situation à l'une des portes d'un riche empire si souvent convoité? que l'aspect de ces imposantes barrières si faciles à défendre? Aussi les instincts belliqueux du Catalan portent-ils une empreinte toute particulière. Chez lui, le goût des armes est inné et leur usage passe dans les premières habitudes de la vie. Au premier signal, chaque homme en état de porter un fusil est debout. Immédiatement, la jeunesse se forme en compagnies franches qui vont, sous le nom de Miquelets, grossir l'armée régulière. Le reste de la

Digitized by Google

population attend que le danger presse, que ses foyers soient envahis, pour s'organiser en Soumatens. C'est la levée en masse. A l'appel du tocsin, dont le nom caractérise ces terribles soulèvements (dans la langue du pays, Soumaten et tocsin sont synonymes), les habitants de chaque paroisse abandonnent leurs toits, enterrent leurs grains, replient leurs troupeaux, et vont, leur curé en tête, occuper quelque position menaçante, mais dans le voisinage seulement et en vue de leurs clochers; ou bien, ils courent s'entasser dans quelques-uns de ces bourgs renommés parmi eux, chétifs réduits que la nature, quelques pans de murailles, mais, par-dessus tout, leur indomptable courage, transforment en citadelles improvisées.

HISTORIQUE. — Aussi la Catalogne est-elle une terre classique de combats et de révoltes, et pouvons-nous résumer toute son histoire dans le tableau des sanglantes et mémorables luttes qu'elle a soutenues sans interruption pour son indépendance, depuis les temps les plus reculés.

On sait les amers déplaisirs que causèrent à leurs premiers conquérants, aux Carthaginois, aux Romains surtout, ces redoutables montagnards. On se rappelle (1) qu'ensuite, lorsque le flot des barbares pénétrait à la fois par toutes les brèches de l'empire d'Occident, toujours il rencontrait aux Pyrénées orientales une digue insurmontable; que c'était en s'écoulant le long de la chaîne, vers l'ouest, que seulement il trouvait des issues pour faire irruption en Espagne; et qu'enfin, c'était le plus souvent après avoir inondé la Péninsule, qu'il venait à revers se heurter, quelquefois se briser contre l'écueil de la Catalogne.

Un moment enveloppés dans l'ouragan qui, des côtes d'Afrique aux crêtes des Pyrénées, emportait avec la rapidité de la foudre la domination énervée des barbares du Nord, l'indomptable province, après soixante ans à peine d'une indocile sujétion, bravait le sabre musulman sous lequel la Péninsule devait se débattre encore pendant huit siècles. Il

(1) Voir l'introduction du 1er volume : « *Des guerres anciennes dans les Pyrénées orientales*, » p. 7 et suivantes.

est vrai qu'on avait invoqué et reçu, contre les infidèles, l'appui de Charlemagne, appui qui avait ses dangers, car que de fois la reconnaissance a perdu l'indépendance des nations! Mais, la reconnaissance des habitants de la Catalogne pour le nouvel empereur d'Occident, n'endormit pas même un instant leur jalouse vigilance, et ces fiers protégés ne consentirent à reconnaître les comtes de Barcelone, institués par leur tout-puissant libérateur (1), qu'après qu'on leur eût garanti les plus larges franchises. Et si, plus tard, ils consentirent à se laisser gouverner par les rois d'Aragon, ce fut encore et seulement après conditions faites, qu'ils ne salueraient dans ces rois que des comtes de Barcelone, et qu'en surcroît de leurs antiques priviléges, ils cumuleraient ceux de ce royaume d'Aragon déjà si singulièrement libre au milieu de l'esclavage général de l'Europe (2). Encore, impatients de ces légères entraves, cherchèrent-ils bientôt à s'y soustraire, en se donnant carrière sur la Méditerrannée où ils trouvaient un champ plus libre. C'est ainsi qu'au moyen âge, les Catalans devinrent des navigateurs en renom, qui portèrent sur toutes les côtes lointaines leur inquiète et dévorante activité.

Au sortir de cette période, au seizième siècle, il fallut bien faire quelques concessions aux souverains qui, reprenant dans le monde le rôle des Romains, aspiraient à la monarchie universelle et avaient aux portes de la Catalogne le centre d'une domination qui enserrait les deux hémisphères. Mais ni les victoires de Charles Quint, ni l'ombrageuse et tyrannique ambition de Philippe II ne purent déraciner les franchises de ce petit peuple, qui sut ainsi résister aux séductions de la gloire et de l'esprit de conquête. Toutefois, à

(1) Pour mieux résister aux Arabes, Charlemagne réunit sur la tête d'un de ses vassaux la Catalogne et tout le littoral de la Méditerranée jusqu'aux bouches du Rhône. Mais après la mort de l'empereur et de son fils, un héritier du vassal, au lieu de faire la guerre aux infidèles, la fit aux chrétiens, et, voulant s'agrandir au nord, alla assiéger Toulouse. Ce fut alors, en 860, que Charles le Chauve subdivisa ce fief en deux parties séparées par les Corbières. Le choix de cette frontière fut une grande faute, qui ne devait être réparée que huit siècles plus tard par Richelieu.

(2) C'est l'Aragon qui fut, en Europe, le premier état constitutionnel.

l'épreuve de ces séductions, il manqua la plus délicate, la plus dangereuse : la monarchie espagnole négligea de faire sur ces rudes vassaux l'essai de ses munificences, des hauts emplois, des riches faveurs qui s'arrêtaient autour de Madrid et comblaient la molle et complaisante Castille. Celle-ci, en retour, abdiquait son reste d'indépendance, et pliait sous le joug dégradant de l'inquisition, pendant qu'on brûlait les inquisiteurs dans les provinces de l'Est. Alors, quand à une vieille et dédaigneuse aversion de race, dont la *population* catalane avait toujours poursuivi les Castillans, *quand vinrent* s'ajouter les brûlants griefs de la jalousie et des intérêts méconnus, la mesure fut comblée, et la haine de ces cœurs ulcérés éclatant en révolte, ils se donnèrent à la France. Mais les habitudes conquérantes de leurs libérateurs allaient mal à un si chatouilleux orgueil; ils rappelèrent leurs anciens maîtres. Toutefois, bientôt fatigués de ceux-ci comme des autres, et cependant trop faibles pour se retrancher en eux-mêmes, ils adoptèrent le rôle d'une constante irrésolution, trompant, pour leur échapper sans cesse, les espérances de chaque parti, et se cabrant toujours à l'approche du frein. Les âmes ardentes et tourmentées sont infidèles à leurs haines de la veille comme à leurs capricieuses alliances du lendemain : c'est la date du grief qui fait pencher la balance. Telles étaient, entre les exactions des préteurs de Madrid et les violences des garnisons françaises, les oscillations des Catalans, jusqu'à ce qu'un roi français, appelé par la Castille, vint leur fournir l'occasion de confondre *leur double* haine. De là l'origine de cette résistance désespérée à la maison de Bourbon, qui fit pendant quelques années l'étonnement et l'admiration de l'Europe, résistance où les priviléges de la Catalogne subirent un dernier et douloureux naufrage, si douloureux, que les victimes ne l'avaient pas encore pardonné au nom français, quand éclata la révolution.

Cette révolution, dans son avidité de propagande, pouvait désirer faire de la Catalogne une république indépendante et se créer ainsi, au delà des monts, un arsenal politique dans une place d'armes. Mais le Comité de la Terreur avait

Digitized by Google

bien d'autres soucis, sans se préoccuper de ces questions lointaines, et les thermidoriens étaient beaucoup trop pressés de donner à l'Europe un gage de modération en accordant à l'Espagne vaincue une paix généreuse, pour aborder une question que n'avaient pas même effleurée leurs entreprenants devanciers. Les missionnaires de la révolution obtenaient bien quelques succès à Barcelone et sur le littoral; mais, comme la tendresse des Catalans pour la liberté n'est, au fond, qu'un amour exclusif pour l'indépendance absolue, s'ils goûtaient nos principes, c'était pour les traduire à leur manière, et ils n'en étaient pas moins disposés à repousser la main qui les leur apportait. En vain Dugommier, dont l'imagination se laissait parfois emporter aux généreuses illusions de son cœur, en vain espérait-il se les attacher par son respect pour le culte et les propriétés : un peuple adorateur de la force, appelle la modération faiblesse, et s'il a, comme celui-ci, la passion de l'indépendance, le drapeau de la fraternité n'est jamais à ses yeux que le drapeau de la domination étrangère.

Aussi à peine les Catalans virent-ils leurs foyers menacés, qu'ils se soulevèrent avec un ensemble vraiment formidable et une confiance qui, du reste, faisait plus d'honneur à leur patriotisme qu'à leur jugement; car n'allèrent-ils pas jusqu'à hasarder à Madrid l'étrange proposition de se charger seuls de la défense de leur territoire contre la république victorieuse!

L'armée française, en pénétrant en Catalogne, allait donc avoir affaire, non-seulement aux troupes du roi d'Espagne, mais à une vaste et belliqueuse province qui, elle aussi, se levait pour sa nationalité.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

COMBAT DE LA FONDERIE DE LA MUGA.

La division Augereau installée autour de la Fonderie, sur la haute Muga. — Dangers de cette position excentrique. — La Union profite de cette faute pour reprendre la campagne. — Son plan d'attaque pour envelopper et écraser notre division isolée. — Sanglant combat de la Fonderie. — Les Espagnols sont refoulés sur tous les points. — Sombre énergie des soldats d'Augereau. — Abnégation de la brigade Mirabel.

POSITION D'AUGEREAU. — Nous avons dit qu'à la suite de la bataille du Boulou, Pérignon et Augereau, après avoir perdu quelques jours bien précieux, étaient allés, le premier investir Bellegarde, le second surprendre la Fonderie de Saint-Laurent de la Muga. Nous avons ajouté qu'Augereau, abusant de l'indépendance qu'on lui laissait, au lieu de se rallier à son collègue pour couvrir le blocus de Bellegarde et observer l'armée espagnole qui se reformait sous Figuères, avait pris la détermination bizarre de s'installer sur le terrain dont une imprudence inutile venait de le rendre maître, c'est-à-dire sur un point tout à fait en dehors de la place que lui assignait le rôle qu'il avait à remplir. Il était, en effet, beaucoup trop éloigné de notre ligne d'investissement pour la protéger d'une manière un peu efficace contre un ennemi qui s'en trouvait si rapproché et qui, en outre, avait pour appui la belle forteresse de Figuères.

Cette faute d'Augereau, et surtout l'entêtement qu'il mit à y persister, allaient donner au début de notre invasion en Catalogne une tournure que personne n'avait prévue. En effet, au lieu de s'engager comme à l'ordinaire, aux abords de la ligne naturelle d'opération, de la grande route, les hostilités se trouvaient ainsi transportées dans les monta-

Digitized by Google

gnes reculées de la haute Muga où elles devaient se maintenir tout l'été, en dehors de toute voie de communication; en sorte que ces solitudes arides, inconnues, allaient, pendant quatre longs mois, servir de théâtre à de stériles effusions de sang; combats à outrance, où le sombre acharnement des acteurs sembla refléter quelque chose de l'aspect sauvage de la scène.

L'aspect de ce nouveau théâtre de guerre est étrange en effet, et nulle part l'âpre Catalogne ne présente un terrain plus bouleversé : des crêtes de roc vif aux flancs abrupts et décharnés, sur lesquels tranchent çà et là des lambeaux d'une noire et rude végétation; un torrent embarrassé dans sa marche tortueuse, qui roule entre d'immenses escarpements; un village isolé, une fonderie solitaire, puis, de loin en loin seulement, quelques métaieries ou cabanes de bergers, éparses dans les rares ouvertures de la gorge ou dans les oasis de la montagne; enfin pour communications des sentiers suspendus au-dessus des précipices ou ensevelis sous les déjections des ravins : telle est la sévère image des lieux.

Saint-Laurent et la fonderie à laquelle ce village a donné son nom, distants l'un de l'autre de trois kilomètres environ, occupent, au bord et sur la rive gauche de la Muga, les deux extrémités d'une demi-circonférence que ce torrent décrit autour d'un massif de sept à huit cents mètres de relief. Cette montagne, appelée la Magdelaine, est la tête d'un gros chaînon qui sépare la Muga d'une gorge adjacente, la gorge de Terradas, laquelle décharge ses eaux dans le Manol, non loin du fort de Figuères, qui couronne la pointe orientale du chaînon.

La Magdelaine était naturellement le point capital de cette position. Mais, pour occuper cette masse énorme, il eût fallu des forces considérables, et Augereau avait à peine 6,000 hommes. Il s'était donc forcément limité aux bords mêmes de la Muga. Le général Guieux campait, avec quatre bataillons et sans retranchements, sur les hauteurs de la rive droite, en avant et à l'est de Saint-Laurent. Mirabel gardait la Fonderie, en face de laquelle plusieurs redoutes, élevées

Digitized by Google

sur des mamelons épars au pied de la Magdelaine, couvraient le pont de Saint-Sébastien. Enfin, au loin à gauche, à Darnius, un bataillon détaché dont il a déjà été question, devait, à lui seul, masquer la trouée qui séparait la Fonderie du village d'Agouillane, un peu en arrière duquel commençaient les premiers postes de Pérignon. Or, comme le chemin d'Agouillane à la Fonderie traverse deux hautes crêtes et trois gorges profondes, cette lacune n'équivalait pas à moins d'une grande journée de marche. Tout était donc péril autour d'Augereau : le fait et la nature de son isolement, et sa position elle-même, qui laissait au-dessus de sa tête, à la merci du premier occupant, une montagne écrasante. C'est ce qui détermina la Union à reprendre la campagne.

POSITION DES ESPAGNOLS. — Au reste, le vaincu du Boulou, que nous n'avions plus inquiété depuis son désastre, commençait à se refaire. Déjà il comptait, en état de combattre, 15,000 hommes d'infanterie, savoir : 5,000 entre Espolla et Vilarnadal, et 10,000 en avant de Figuères. Ceux-ci avaient leur droite soutenue par des retranchements ébauchés sur les buttes qui dominent Pont-des-Moulins, village où se croisent la Muga et la grande route ; puis ils allaient, par les plateaux de Llers, appuyer leur gauche à une vaste redoute commencée près de Vinyonnet, au débouché même de la gorge de Terradas. Venaient en outre 4,000 chevaux, frais et bien montés, car ils n'avaient pris aucune part à la bataille du Boulou ; ils étaient répandus dans la petite plaine de Vilanau, et reliaient Vilarnadal à Pont-des-Moulins.

Ces forces, toutefois, étaient encore trop restreintes pour que la Union songeât, soit à troubler le siége de Saint-Elme, soit à inquiéter sérieusement le blocus de Bellegarde ; mais il pouvait écraser Augereau. C'était effectivement le dessein qu'il avait conçu et qu'il allait mettre à exécution. Seulement, au lieu d'employer, pour atteindre son but, le moyen le plus simple et le seul efficace, qui consistait à réunir sa petite armée sur les plateaux de Llers et à la pousser droit et en masse sur la Magdelaine, il s'ingénia et prit comme plaisir à la disséminer.

Digitized by Google

Il en forma sept colonnes : la première, pour attaquer Saint-Laurent; la deuxième, pour assaillir la Fonderie, et la troisième pour la tourner; la quatrième, pour emporter Darnius et se joindre ensuite à la seconde; la cinquième, pour se glisser entre la Muga et la Fonderie, et aller intercepter notre ligne de retraite sur le Vallspire; enfin les deux dernières, pour contenir et inquiéter Pérignon et l'empêcher, par suite, de faire un détachement du côté de Darnius.

COMBAT. — Le 30 floréal (19 mai), à l'aube du jour, les deux premières colonnes, laissant entre elles la Magdelaine, parurent à l'improviste en vue, l'une de Saint-Laurent, l'autre de la Fonderie. Cette dernière ne devait commencer son attaque qu'après la chute de Darnius et la jonction de la colonne chargée d'abord d'emporter ce point isolé; mais, après avoir vainement attendu, elle finit par déployer en tirailleurs, sur le versant septentrional de la Magdelaine, ses intrépides gardes vallones, qui ne tardèrent pas à provoquer nos redoutes du pont de Saint-Sébastien. La colonne de Saint-Laurent suivit l'impulsion de sa voisine; elle aborda le plateau où campait le général Guieux. L'action devint donc générale.

Les chances se partagèrent immédiatement : les Espagnols prirent l'avantage à Saint-Laurent, tandis que le canon de nos redoutes obtenait à la Fonderie une supériorité incontestable. Mirabel n'avait pas dépassé, et il bordait, en avant des forges, la rive gauche de la Muga. Il apprend ce qui se passe à sa droite, et, comptant sur la bonne attitude de ses redoutes qui lui promettent une heure ou deux de résistance, il quitte un moment la Fonderie et vole à Saint-Laurent avec son artillerie légère. Il arrive au moment où les Espagnols descendaient dans le village, les couvre de mitraille, les arrête, permet à Guieux de se reconnaître, de ressaisir l'offensive; puis il se hâte de regagner son poste, où la scène changeait et prenait un aspect inattendu.

Là, en effet, sur le versant de la grande chaîne à laquelle s'adossait la Fonderie, on venait de signaler l'apparition d'un parti nombreux : c'était la colonne chargée de prendre à re-

vers cet établissement, qui exécutait sa manœuvre tournante et commençait à envahir nos derrières. Il fallait, à tout prix, l'arrêter. Augereau, heureusement, venait d'accourir sur le champ de bataille avec quatre compagnies du 6e bataillon de chasseurs, conduites par l'intrépide commandant Bon : il ordonne à ce vaillant officier d'escalader la montagne à la rencontre du nouvel ennemi.

Nos chasseurs franchissent rapidement les premiers degrés de l'amphithéâtre, et ils ne sont pas plutôt en *évidence*, qu'une émotion indicible éclate et circule *dans les rangs* des deux partis. Tous les combattants, comme suspendus au spectacle qui se déploie au-dessus de leurs têtes, suivent avec anxiété les progrès de ces soldats à demi perdus dans les nuages, qui vont décider de leur sort. Déjà, entre les deux troupes prêtes à s'entre-choquer, il n'y a plus que quelques portées de fusil. Bon s'arrête, reforme sa petite colonne, la laisse respirer; puis il l'enlève, et fond sur ses adversaires qui, du premier choc, sont culbutés.

A ce dénoûment, comme à un signal électrique, une immense clameur s'élève dans la vallée, la charge répond à ces cris de victoire, et des redoutes, du pont de Saint-Sébastien, de toutes parts nos soldats s'élancent sur les Espagnols déconcertés, et les repoussent. Par une heureuse coïncidence, en ce moment même, le général Guieux, qui avait déjà rejeté sur l'autre revers de la Magdelaine la colonne d'attaque de Saint-Laurent, Guieux s'emparait de Terradas et coupait ainsi à ses adversaires et à ceux de Mirabel leur *principale* ligne de retraite. Rompues donc sur les deux versants de la montagne et à demi enveloppées, les deux colonnes espagnoles cherchent à se rallier sur les crêtes qui font suite à la Magdelaine, et à regagner par là les plateaux de Llers; mais l'impétuosité de notre retour offensif les entraîne et change bientôt leur retraite en déroute.

Une lutte de huit heures sous un soleil ardent, réverbéré par un sol d'airain; les dangers qu'ils venaient de courir; la présence odieuse des émigrés, avaient exaspéré les vainqueurs : ils furent impitoyables, et, sauf 250 prisonniers

Digitized by Google

(dont un général et 22 officiers de divers grades), ils massacrèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Ils traitèrent surtout sans merci la troupe qui s'était opiniâtrée contre les redoutes et se trouvait ainsi la plus engagée, les gardes vallones, qui tenaient souvent à nous prouver, par leur obstination au feu, que la race des vieilles bandes dont ils portaient le glorieux nom, avait survécu au désastre de Rocroy. L'acharnement fut tel, qu'on vit des volontaires du 2e bataillon de la Haute-Garonne, étouffer dans leurs étreintes de malheureux fuyards qui s'étaient enlacés à eux pour éviter leurs baïonnettes. On estima à 2,000 le nombre des Espagnols tués ou blessés qui restèrent sur le terrain, nombre relativement énorme, car il dépassait le cinquième de l'effectif des combattants. Quoi qu'il en soit, « *des cimes de la Magdelaine aux précipices de la Muga*, dit un rapport, *les ravins étaient jonchés de cadavres et les rochers teints de sang.* »

Peu s'en fallut que ce violent combat n'atteignît les proportions d'une bataille.

A Darnius, on s'était battu toute la journée, et le bataillon qui gardait ce poste, le 3me de la 3me demi-brigade, avait sauvé la Fonderie, en arrêtant, jusqu'à fin de l'action, la colonne qui devait doubler le nombre des assaillants de ce poste capital. Ces braves défenseurs avaient même fait 60 prisonniers.

Les colonnes ennemies, qui n'avaient à remplir que des rôles secondaires, s'étaient seules acquittées de leur tâche; même une d'elles avait dépassé la sienne, la colonne qui devait s'interposer entre la Muga et la frontière, pour nous barrer, en cas de revers, les chemins du Vallspire. Elle se composait de 600 miquelets. Ces aventureux partisans avaient marché toute la nuit, poussé jusqu'à Coustouge, et forcé le détachement qui occupait ce village à rétrograder jusqu'à Saint-Laurent de Cerda. Puis ils avaient regagné leurs lignes sans le moindre embarras, en sorte que cette audacieuse violation du territoire français était restée impunie.

Les deux colonnes chargées, pendant l'attaque de la Fonderie, de tenir en échec notre division du centre, avaient

Digitized by Google

également accompli leur mission. C'était, d'une part, toute la cavalerie espagnole soutenue par une brigade d'infanterie, qui avait pris position sur la grande route; et de l'autre, un corps nombreux sorti d'Espolla, qui avait pour instruction de s'engager dans les Albères, comme pour menacer le col de Fourcade, en arrière de Cantallops. La cavalerie, par ses évolutions aux abords de La Jonquère, les troupes d'Espolla, en se déployant sur les hauteurs au nord de Vilaortoli et en poussant une pointe jusque sous Cantallops, avaient donné le change à Pérignon. En effet, dans la crainte de découvrir sa ligne d'investissement, le commandant du blocus de Bellegarde était resté immobile, aussi longtemps du moins qu'il avait ignoré ce qui se passait sur sa droite; puis, prévenu encore à temps des événements de la Fonderie, au lieu de se lancer du côté de Darnius, où il lui eût été si facile d'accabler la colonne isolée qui assiégeait ce poste, il s'était borné à suivre, par la route, le mouvement rétrograde des Espagnols, et à les refouler jusqu'à Pont-des-Moulins, où, déjà couverts par de bons retranchements, ils n'avaient rien à craindre.

La division Augereau ne devait donc son salut qu'à elle-même. Malheureusement, c'était là tout ce qu'elle avait gagné. Toutefois, l'effort suprême qu'elle venait de produire pour se tirer d'un grand péril, fut pour elle comme un baptême de sang où elle allait puiser cette incomparable énergie qui ne la quitta plus, qui même, à partir de ce jour dont elle garda un profond et ineffaçable souvenir, dégénéra en un sombre mépris de la vie, en une sorte de vertige qu'on ne saurait s'empêcher de déplorer, car c'était la douloureuse réaction des souffrances qu'elle endurait gratuitement au milieu de ces arides et brûlantes solitudes.

Transporté au récit de cette terrible rencontre, le club des Jacobins de la capitale vota d'enthousiasme à la brigade Mirabel les primes qu'il décernait, comme couronnes vallaires, aux actions d'éclat. Mais nos rudes soldats repoussèrent avec impatience « ce vil métal des esclaves, fait pour gâter « leur métier. Ils ne demandaient pour eux que les fatigues,

Digitized by Google

« les périls et la mort... La liberté, l'égalité, la patrie! En « fallait-il davantage pour leur faire braver les hasards « des batailles? Ils n'étaient affamés que de gloire et de « liberté. »

Ils mirent le sceau à cette fière réponse en y joignant le produit de la vente des armes qu'ils venaient d'arracher aux Espagnols, une somme de 6,612 livres, destinée à être distribuée aux veuves et aux orphelins de 200 victimes que nous avions à regretter. Et comme, dans une armée française, les beaux exemples sont toujours contagieux, la brigade Lemoine, le 14^{me} chasseurs à cheval, et le bataillon des Pyrénées orientales de la division de Cerdagne, qui avaient aussi des fusils espagnols à vendre, en ajoutèrent le prix au don patriotique de la brigade Mirabel.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

DUGOMMIER FRANCHIT LES PYRÉNÉES.

Augereau continue à rester isolé. — Arrivée de Dugommier à La Jonquère. — Il adresse une première sommation au gouverneur de Bellegarde ; belle réponse de celui-ci. — Les Espagnols commencent leurs fameuses lignes dites de Figuères. — Pour juger de l'importance de ces travaux et les arrêter, si c'est possible, Dugommier ordonne une grande reconnaissance. — Combat de Llobregat. — Mort du général Labarre. — Eloge de ce brillant officier.

Si la journée du 30 floréal n'avait pas abouti pour nous à une catastrophe, on ne pouvait guère l'attribuer qu'à la valeur de nos troupes, qui s'étaient tirées d'affaire en dépit de leur périlleux isolement, nous allions dire en dépit de leurs chefs. On devait donc espérer que ceux dont la responsabilité venait d'être si gravement compromise, songeraient à prévenir le retour du danger passé, en rectifiant une position démontrée vicieuse par une expérience aussi aventureuse, c'est-à-dire qu'ils rallieraient enfin cette division de droite au blocus de Bellegarde. Personne, néanmoins, n'en prit l'initiative. Dugommier était absorbé par Saint-Elme dont il attendait d'un moment à l'autre la chute inévitable ; il répugnait, d'ailleurs, à donner des ordres applicables à un terrain qui lui était encore inconnu. D'autre part, ses lieutenants, présents sur ce terrain nouveau, semblaient ne pas souhaiter leur rapprochement. Augereau, dont les populaires allures contrastaient avec les habitudes patriciennes de Pérignon, était gêné et plein d'aigreur dans ses rapports avec celui-ci. De son côté, Pérignon, s'il eût provoqué un mouvement de concentration qui aurait forcément placé sous ses ordres immédiats son acerbe collègue, un peu plus jeune que lui de

Digitized by Google

grade et d'âge, Pérignon eût fait violence à des habitudes de réserve et de modestie dont il ne voulait pas se départir. Tous deux, enfin, subissant, à leur insu peut-être, la secrète influence de la sévérité de leurs relations, pouvaient avoir des doutes spécieux sur l'opportunité de leur rapprochement. Quoi qu'il en soit, le général en chef, sans tenir compte de la leçon du 30 floréal, que du reste il ne pouvait juger qu'imparfaitement, se contenta d'expédier au successeur de Dagobert en Cerdagne, au général Doppet, l'ordre de descendre dans la vallée du Ter, afin d'attirer l'ennemi de ce côté et de soulager par suite la division Augereau.

Cette demi-mesure, bien insuffisante, était en cours d'exécution, quand Dugommier, qui venait de passer une vingtaine de jours en convalescence du côté de Narbonne, se fit transporter à La Jonquère. La contusion qu'il avait reçue à l'épaule, dans la sortie du 28 floréal, avait pris de la gravité, et il en était encore tout languissant : circonstance à laquelle il faut attribuer en partie l'espèce de désordre qui se manifestait alors dans nos opérations. Néanmoins, on s'attendait à voir le vainqueur de Collioure signaler son arrivée par quelque entreprise décisive : l'invasion de la Catalogne, sur laquelle il avait de grandes vues, disait-on, allait enfin commencer.

En 1675, le maréchal de Schœmberg, chargé de reprendre Bellegarde, était allé en chercher les clefs au centre de la Catalogne. Débouchant par le col de Banyuls, il avait immédiatement poussé jusqu'au Ter et culbuté l'armée espagnole; puis, après un coup de main sur Girone dont il avait failli s'emparer, il était revenu sur ses pas, et au bout de quatre jours de siége, la place qu'il convoitait lui ouvrait ses portes.

C'était un exemple à imiter, quoiqu'on eût déjà, nous l'avons dit ailleurs, laissé passer le moment favorable. Mais le Comité de salut public, si rigide sur l'exécution littérale de ses ordres, en souffrirait-il une telle interprétation? Dugommier ne le pensa pas. Un siége en règle? La position de Bellegarde le rendait bien difficile, sinon impossible; d'ailleurs,

Digitized by Google

toutes les ressources pour une attaque régulière avaient été épuisées devant Saint-Elme; enfin, on attachait une grande importance à recouvrer, dans le bon état où les avaient remises les Espagnols, ces murailles qui, cependant, n'avaient arrêté l'invasion ni de part ni d'autre. Dugommier se résigna donc à continuer le blocus qui était commencé depuis le 21 floréal (10 mai). Mais alors au moins devait-il réunir autour de Bellegarde ses trois divisions. Il n'en fit rien encore; car il laissa Augereau à la Fonderie, une grande partie de la division Sauret à Collioure ou dans ses anciens cantonnements du Roussillon, en quartiers de rafraîchissement, enfin la brigade Victor Perrin au col de Banyuls; et c'est à peine si quelques milliers d'hommes, les brigades auxiliaires du centre, vinrent à sa suite renforcer Pérignon.

Le général en chef s'était fait précéder d'une sommation où, après avoir énuméré les succès de l'armée française et rendu hommage à la fermeté du défenseur de Collioure, il offrait au commandant de Bellegarde les larges conditions qu'il avait accordées à Navarro. Il ajoutait qu'en cas de refus, « il laisserait la garnison de Bellegarde périr de misère et de « faim. » Le marquis de Vallesentaro, gouverneur de la forteresse bloquée, répondit le même jour (31 mai) : « Qu'il ne « se trouvait point dans la position de capituler, parce qu'il « avait des hommes pour défendre ses murailles encore in- « tactes et des vivres pour les soutenir longtemps; qu'il ne « doutait pas que Navarro n'eût fait son devoir; qu'il était « reconnaissant des offres qu'on lui faisait, mais que l'hon- « neur des armes espagnoles et le sien ne lui permettaient « point de les accepter. »

Une réponse aussi calme annonçait une longue résistance. Dugommier le comprit, et n'en fut que plus décidé à ne pas tirer un coup de canon contre une forteresse disposée à soutenir un siége à outrance, un siége qui aurait changé en un monceau de ruines une belle place qu'il voulait avant tout rendre intacte à la République.

Cette résolution, d'en passer par les lenteurs d'un blocus, irrévocablement arrêtée, Dugommier crut devoir reconnaître

Digitized by Google

et, le cas échéant, essayer de troubler les grands travaux que les Espagnols avaient entrepris depuis un mois, en avant de Figuères.

Ces ardents travailleurs ne prétendaient rien moins que barrer à l'invasion l'entrée de l'Ampurdan, et cela en développant, des montagnes à la mer, une ligne immense d'ouvrages défensifs. C'était une entreprise aussi gigantesque qu'insensée, et, surtout impardonnable un mois après la leçon du Boulou. Car au Boulou, du moins, ils s'adossaient à des montagnes dont les crêtes paraissaient leur appartenir. Mais ici, au mépris de toutes les règles et par une complète interversion de rôles, c'était à la Muga, au déversoir des montagnes occupées par leurs adversaires, qu'ils appuyaient leur base ; c'était le fond de l'amphithéâtre qu'ils voulaient disputer à ceux qui se trouvaient échelonnés sur ses gradins. Toutefois, ces ouvrages se bornaient encore à des positions assez bien choisies aux abords de la grande route.

Cette route, entre la frontière et le pont de Camany, est tracée, d'abord sur la rive gauche d'un petit affluent de la Muga, nommé Llobregat, puis sur la rive droite, jusqu'au débouché de la gorge de Bioure. C'est à cette hauteur que l'on commence à entrevoir à l'est la plaine de l'Ampurdan. Le Llobregat s'enfuit par cette échappée, en coupant la route. Celle-ci continue par Pont-des-Moulins où elle traverse la Muga sur un pont solidement construit qui a donné son nom au village, puis elle ondule au pied des plateaux qui couronnent la croupe des montagnes du couchant, et poursuit ainsi jusqu'à Figuères.

Le village de Pont-des-Moulins était le centre des positions de l'ennemi, qui se retranchait, en arrière et en avant, sur les plateaux de Llers et de Nostra Señora del Roure.

COMBAT DU LLOBREGAT. — Chargé, par le général en chef, de conduire la reconnaissance projetée, Pérignon se mit en marche dans la nuit du 18 au 19 prairial (du 6 au 7 juin), à la tête de 4,000 hommes d'infanterie et de 600 chevaux. Il suivit la grande route, laissa au pont de Camany une forte réserve, jeta en passant, sur sa droite, dans la gorge de Bioure,

un détachement de 800 hommes chargés, sous les ordres du général Raman, d'attaquer de front les retranchements du plateau de Roure; puis il fit avancer la brigade Banel qui devait assaillir ces mêmes retranchements du côté de la route.

Il restait à Pérignon la brigade Point, c'est-à-dire 1,700 baïonnettes environ et 250 sabres; il les porta en avant du débouché de la gorge de Bioure, sur les buttes de la rive droite du Llobregat.

L'action s'engagea d'abord sur la montagne *de Roure. Là*, près de la chapelle, 2,000 Espagnols travaillaient à une grande redoute qui n'était encore qu'ébauchée. Surpris, débordés sur leur droite, ils sont culbutés sans peine, et poursuivis jusque sous les batteries de Pont-des-Moulins.

Cependant la Union, croyant à une attaque générale, déploie toutes ses forces, et lance sur Pérignon une masse compacte de cavalerie qui remonte au grand trot la rive gauche de Llobregat et va tourner notre gauche.

Cette gauche, qui se trouvait en face de la trouée par laquelle s'échappe le Llobregat, n'était couverte que par ce faible ruisseau. Aussi fallait-il opposer bien vite aux escadrons ennemis un obstacle plus sérieux. Le général Labarre conduisait en personne la poignée de cavaliers qui avait suivi la brigade Point. Il n'avait donc que 250 chevaux pour en arrêter plus de 1,200; mais, emporté par un mouvement de gloire et par l'indiscrète initiative du représentant Soubrany, qui déjà lui enlevait sa troupe et allait charger *à sa place*, il s'élance dans le torrent et se précipite tête baissée au plus épais des escadrons ennemis. Il tombe et, après, une mêlée furieuse, sa troupe, culbutée, repasse en désordre le Llobregat. Le général Point se présente à son tour : il est chargé, enfoncé, poursuivi. Une troisième colonne, l'intrépide phalange des grenadiers du Gard, accourt, et arrête enfin la cavalerie espagnole.

Alors (il etait midi), Pérignon fait évacuer la redoute de Roure et se hâte de regagner le pont de Camany, où il avait laissé 1,500 hommes et le reste de sa cavalerie.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, Augereau, qui n'était nullement prévenu du mouvement de la division du centre, se trouvait par hasard sur les hauteurs de Terradas, d'où il venait de débusquer quelques bandes de miquelets qui y avaient paru la veille. Il avait entendu le canon de la plaine, et il s'était immédiatement dirigé sur le plateau de Llers, où nos adversaires avaient déjà établi et retranché un vaste camp. Aborder ce camp et l'envahir, fut pour le fougueux général l'affaire d'un moment, et il allait mettre le feu aux tentes, quand le mouvement rétrograde de Pérignon le contraignit à se retirer.

Nous laissions sur le terrain 170 hommes et cet intrépide Labarre qui, partout, à l'armée d'Italie, dans les plaines du Boulou, sous les remparts de Collioure, avait donné de si brillantes espérances. Comptant, quoique jeune encore, de longs services et de nombreuses blessures, distingué par ses talents, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par son éducation et ses manières de preux chevalier, Labarre était cher à l'élite de nos vétérans, parce qu'il leur rappelait, sous les formes les plus séduisantes, des habitudes que la rudesse de nos volontaires républicains n'avait point encore bannies du souvenir et des regrets de tous ceux qui avaient appartenu à l'ancienne armée. Sa mort avait été héroïque. Des grenadiers l'emportaient expirant du champ de bataille, sous l'ardente poursuite de l'ennemi : « *Laissez-moi,* leur dit-il, *mes amis, rentrez dans vos rangs et combattez pour la République... Je suis content, je meurs pour elle... Vive la République!...* »

Soubrany, qui chargeait à côté de Labarre, avait, comme toujours, montré son panache tricolore au premier rang et fait l'admiration de nos soldats. Les généraux Raman et Guieux étaient assez grièvement blessés.

Cette malheureuse affaire troubla à peine les travaux des Espagnols, travaux qui, désormais, ne devaient plus être inquiétés. Et c'était pour un pareil résultat qu'on avait compromis l'armée tout entière !

La faute capitale que l'on venait de commettre, celle

Digitized by Google

d'avoir laissé sans instructions, sans avis même, le général qui, dans cette journée, eût dû remplir le premier rôle, cette faute paraissait d'autant plus inexplicable, que c'était pour soulager Augereau, prétendait-on, qu'en ce moment même, la division de Cerdagne affrontait les plus grands dangers.

CHAPITRE XIII.

EXPÉDITION DE RIPOLL.

Doppet succède à Dagobert en Cerdagne. — Toute la haute Catalogne est sous les armes. — Dugommier, pour soulager la division Augereau, envoie à Doppet l'ordre de descendre dans la vallée du Ter. — Passage remarquable des Pyrénées vers les sources de cette rivière. — Prise de Campredon. — Douze mille Français se trouvent ainsi portés sur la gauche des Espagnols qu'ils peuvent déborder et couper de leur base. — Belle occasion manquée. — Doppet marche sur Ripoll, où il perd un temps précieux à détruire une manufacture d'armes. — La Union envoie le général Vives sur le Ter couper la retraite à Doppet. — Reprise de Campredon par les Espagnols. — Situation critique de Doppet. — Sa retraite. — Campredon enlevé une troisième fois et incendié. — Doppet se replie à Pratz de Mollo. — Le général Lemoine, envoyé par Augereau au secours de Doppet, pénètre jusqu'à la Fluvia, et fait une diversion tardive sur Bezalu. — Le chef de brigade Lannes, envoyé au secours de Lemoine, termine l'expédition.

DOPPET EN CERDAGNE. — A la mort de Dagobert, Doppet, qui relevait d'une longue maladie, s'était offert pour commander en Cerdagne, et sa demande avait été accueillie. Il n'avait pas encore été officiellement révoqué de ses fonctions de général en chef, de sorte que Dugommier n'était toujours, de droit, que commandant par intérim. Aussi, quand, sur le point d'aller prendre possession de son nouveau commandement, Doppet vint demander les ordres de son collègue, celui-ci s'excusa modestement et répondit : « Je suis venu à ton « secours ; maintenant tu m'offres le tien. Il est beau de s'ac- « quitter, et je t'assure que j'accepte volontiers ta proposition. « L'amour de la chose publique te dévore ; je suis fier de te « ressembler. Ainsi, concertons-nous pour son plus grand « intérêt. Je te communiquerai surtout mes doutes et le be- « soin que j'aurai d'être éclairé. C'est ainsi que des républi- « cains, par un concert fraternel et vraiment patriotique,

Digitized by Google

« doivent régénérer une armée où l'intrigue et l'égoïsme ont « trop souvent sacrifié la confiance de la nation. »

Il fut simplement convenu, entre les deux généraux, que la division de Cerdagne manœuvrerait de manière à attirer l'ennemi de son côté.

Dagobert avait remué toute la haute Catalogne. Dans ces montagnes, les mouvements insurrectionnels sont lents à se propager, mais le branle une fois donné, ils deviennent terribles. A la voix de leurs prêtres, les Soumatens se levaient en masse et se concentraient sur le Llobregat d'une part et sur le Ter de l'autre. Berga, Baga, la Pobla de Llillet et Castellard étaient leurs points de rassemblement dans le bassin du Llobregat ; et sur le Ter, c'était de Vich et de Ripoll qu'ils remontaient les vallées de Ribas et de Campredon. Déjà ils débordaient en Cerdagne et insultaient chaque jour les retranchements que nous élevions autour du Belver. L'adjudant général Porte venait de culbuter, sur les hauteurs de Monteilla, un de ces rassemblements composé de 800 à 900 hommes, dont une centaine était restée sur place. Mais Doppet, sous prétexte de remédier à quelques désordres que l'habitude, contractée sous Dagobert, de vivre au jour le jour avait naturellement entraînés, Doppet, au lieu de persévérer dans une voie de réaction devenue malheureusement nécessaire, signala son arrivée en proscrivant toute excursion, et en essayant d'intempestives réformes de discipline, qui n'aboutirent qu'à mécontenter les soldats, sans rassurer les habitants du pays qu'on prétendait ramener. Ce romancier, improvisé général, était, suivant sa coutume, à se noyer dans des projets à perte de vue, dans un plan d'expédition à conduire sur Girone, par les vallées du Ter et du Llobregat, quand arrivèrent du quartier général de las Daines, des ordres précis qui l'arrachèrent à ses stériles élucubrations (1). On se rappelle, en effet, qu'à la suite de l'affaire du 30 floréal,

(1) Doppet projetait une expédition qui était en partie celle que Dagobert avait fait goûter à Carnot, mais dans des circonstances toutes différentes. Ce projet consistait à faire descendre à la fois, par les sources du Llobregat et du Ter, trois colonnes qui, marchant à la même hauteur par Berga, Ribas et Campredon, devaient arriver ensemble à Vich et marcher de là sur Girone.

Digitized by Google

Dugommier avait enjoint à la division de Cerdagne de manœuvrer de manière à attirer à elle les Espagnols qui menaçaient Augereau. Celui-ci, de son côté, devait, par un détachement sur Campredon, donner la main à cette division qui, pour le soulager, allait faire invasion dans la vallée du Ter.

PRISE DE CAMPREDON. — Des préparatifs que Dagobert eût expédiés dans une soirée, Doppet les traîna en longueur toute une semaine, et ce ne fut qu'après avoir rassemblé 900 mulets et des vivres pour quinze jours, qu'il se crut en mesure de commencer son expédition. Il divisa sa troupe en trois colonnes, de 1,200, 2,000 et 3,000 hommes, lesquelles devaient converger sur Campredon par trois chemins différents : la première, par Pi en Conflens, Mantet et le col de Madone ; la seconde, par Palau, Osseja, le col de Mayens, Doria et Ribas ; la troisième, par Alp, la Moline et Tosas. La première, qui partait de Villefranche, sous la direction d'un aide de camp de Doppet, du chef d'escadron Thonin, allait pousser droit sur Campredon. Les deux autres, qui étaient séparément conduites par Charlet et Doppet, devaient se réunir en route, à une lieue au-dessus de Ribas, à La Roca Blanca. Charlet traînait à sa suite les 900 mulets porteurs des vivres, et Doppet l'artillerie, qui consistait en quatre obusiers de 4 et de 6, dix canons d'un calibre inférieur au 4, et deux mortiers de 6 pouces.

Il s'agissait de franchir un des chaînons les plus âpres des Pyrénées orientales. Aussi nos colonnes eurent-elles à surmonter mille obstacles ; non pas toutefois à la montée, sur le revers septentrional, qui est généralement assez facile ; moins encore vers les crêtes, où se rencontrent des plateaux sur lesquels circulerait à l'aise un gros corps d'armée ; mais à la descente, sur les revers du sud. Là, il fallut renoncer à l'emploi des chevaux pour la conduite des obusiers qui étaient montés sur des traîneaux, et l'on eut recours à des attelages de bœufs. Les bœufs attelés, aux descentes, *retiennent* mieux que les chevaux, et ils ont en outre cet avantage précieux dans les montagnes, que, si le sol, ce qui arrive fré-

Digitized by Google

quemment, vient à manquer sous l'une des roues du véhicule qu'ils traînent, ils l'empêchent de verser en le soutenant sur leurs cornes. Heureusement, le temps était magnifique, et nous ne laissâmes en route ni un traînard ni un seul malade. Néanmoins, comme les torrents étaient gonflés par la fonte des neiges, nous eussions été arrêtés à chaque pas, sans les quelques ponts volants dont on avait eu la bonne précaution de se munir.

De sa première étape, de la Moline, Doppet détacha sur sa droite 600 hommes divisés en trois bataillons, *qui allèrent*, sous la conduite du commandant Peleuck, avec 4 bouches à feu (2 mortiers de 6 pouces et 2 républicaines), attaquer le bourg de Castellard. C'était un foyer d'insurrections, jadis célèbre dans les guerres de la Catalogne, et qui, dans celle-ci, paraissait jaloux de soutenir son antique réputation.

Charlet, de son côté, sachant que l'ennemi l'attendait au col de Mayens et à Doria, faisait tourner, par Vallsevollera et Vilaloben, ces deux passages, et en rejetait les défenseurs sur Ribas.

Le 17, les deux généraux opérèrent leur jonction au rendez-vous convenu, et marchèrent ensemble sur Ribas, en suivant la gorge du Ripart, et en s'éclairant sur leur droite par un gros détachement. Ces flanqueurs étaient chargés d'enlever un ermitage auquel ils allaient naturellement aboutir, qui dominait Ribas, et qui formait le réduit de sa défense. Des Suisses occupaient ce poste; ils firent assez bonne contenance, et il fallut du canon pour les forcer. Alors seulement la colonne expéditionnaire put entrer à Ribas.

Elle y installa une forte garnison, et, le lendemain, après avoir rallié les trois bataillons qui venaient d'être repoussés de Castellard, elle se remit en marche pour franchir l'énorme arête qui la séparait de Campredon.

Cette nouvelle traversée fut plus rude encore que celle de la grande chaîne. Charlet dut même rester en arrière avec tous les bagages. Quant à Doppet, il parvint à remonter le torrent de Segalell, et alla bivouaquer près de Perdinyas, sur un vaste plateau qui s'étend au pied de l'arête de séparation

des deux vallées. Il en repartit le 19, non sans débuter par un engagement assez vif. Enfin, au bout de huit heures des plus rudes fatigues, il atteignit Campredon.

Cette ville était à nous depuis la veille. Le 18, en effet, vers deux heures de l'après-midi, au moment où le commandant Thonin abordait la place d'un côté, arrivait de l'autre l'adjudant général Bon, qu'Augereau venait de détacher de Saint-Laurent de la Muga, pour donner la main à la division de Cerdagne. Bon s'était mis en route le 17 au matin, et comme les Espagnols barraient le chemin direct de la Muga au Ter, il était d'abord rentré par Coustouge dans le Vallspire, et avait ensuite repassé la chaîne par le col des Aires, d'où il était descendu sur Campredon. Ces deux colonnes, réunies, avaient arraché sans peine la ville aux 1,200 miquelets qui l'occupaient, et elles achevaient de les débusquer des hauteurs de Saint-Antoine où ils s'étaient retirés, quand parut Doppet.

Charlet arriva le lendemain, en sorte que Doppet avait à sa disposition, dans une vallée qui tournait les derrières de l'ennemi, 7,400 combattants. Augereau en commandait encore 5,000, à moins de deux journées de marche de Campredon. C'était donc, pour ces deux divisions, le moment de s'entendre et de frapper ensemble, sur la gauche débordée des Espagnols ou sur leur ligne d'opération découverte, un coup décisif. Mais Doppet, qui seul était en position de prendre l'initiative, n'entendait rien à la guerre ; et Augereau, qui n'avait aucun ordre précis, restait paralysé entre la plaine, à laquelle son éloignement l'empêchait de porter secours, et les montagnes, où il lui répugnait de s'enfoncer davantage; enfin Dugommier laissait faire. Aussi, comme tout ce qui allait suivre allait être pitoyablement conduit!

Embarrassé d'une avance de la fortune, de ce précieux renfort que son collègue lui avait si opportunément dépêché, Doppet se hâta de renvoyer à Saint-Laurent, par où il était venu, le général Bon; seulement, il profita du retour du lieutenant d'Augereau, pour faire escorter jusqu'à Mollo un déta-

Digitized by Google

chement qui alla, par ses ordres, occuper ce village, situé au pied méridional du col des Aires; puis, croyant avoir de cette manière une retraite bien assurée sur le Vallespire, il n'imagina rien de mieux que d'aller lui-même détruire la manufacture d'armes de Ripoll, comme pour faire pendant à la pointe d'Augereau sur les forges de la Muga. Ainsi, bouleverser une fabrique d'armes, c'est tout ce que le successeur de Dagobert se sentait appelé à entreprendre, alors qu'il tournait l'armée espagnole! Encore mit-il trois jours à renouveler ses préparatifs. Enfin le 23, il quitta Campredon, après y avoir laissé le général Charlet avec 2,500 hommes et la moitié de son artillerie.

PRISE DE RIPOLL. — Le chemin le plus fréquenté de Campredon à Ripoll suit d'abord la rive droite du Ter, en passant par La Roca et la Réal; puis il saute sur la rive gauche un peu en amont de Saint-Pau, traverse le gros torrent de Fourcara et continue sans obstacle jusqu'à Ripoll. Sur cette rive gauche, en face de La Réal, à 200 mètres environ du Ter, court, jusqu'au pont de Fourcara, un enchaînement de petits coteaux essentiels à occuper, quand on veut se couvrir d'Olot, d'où l'ennemi pourrait déboucher sans être aperçu, et avec d'autant moins de difficulté, qu'un chemin pavé (ancienne voie romaine), appelé le chemin de Ramade, qui part de la Fluvia, franchit ces coteaux pour descendre sur le Ter. Ce chaînon déprimé, compris entre La Réal et le pont de Fourcara, est continué au nord et au sud par des montagnes plus élevées, lesquelles se prolongent en ligne droite, d'une part vers San-Antonio de Campredon, de l'autre vers l'ermitage de San-Bartolomeo de Ripoll. Le château de la Marinière, poste jadis occupé par le duc de Noailles quand il vint assiéger Campredon, marque à la fois et le point de soudure entre les collines et le tronçon relevé qui les continue vers le nord, et la plus forte dépression de toute la chaîne qui longe la rive gauche du Ter.

Doppet fit occuper, par les troupes de Charlet, ce point essentiel, ainsi que San-Pau et le pont de Fourcara. A San-Pau, il commença à couvrir ses flancs par deux petites

Digitized by Google

colonnes qui devaient, en suivant les crêtes, aboutir, celle de droite à la Señora del Callar, celle de gauche à San-Bartolomeo, ermitages qui, avec un troisième, celui de San-Antonio, enserrent et dominent Ripoll.

Sous la protection de ces flanqueurs, qui eurent bientôt à dissiper des nuées de Soumatens, la colonne expéditionnaire descendit tranquillement la vallée, mit garnison à San-Juan de las Abadessas qu'elle traversa, et à Vallfogona qu'elle laissa sur sa gauche ; puis elle aborda Ripoll.

Les habitants, après une courte fusillade, abandonnèrent la ville et se réfugièrent, les uns sur l'éminence de Callar où nos éclaireurs de la rive droite, arrêtés par le camp de Vanol, n'avaient pu les prévenir, les autres à l'ermitage de Saint-Antoine, qui formait le réduit de la position. Ces deux postes ne tardèrent pas à être emportés, et nos troupes, ayant alors pénétré dans la ville, s'acheminèrent aussitôt sur la route de Vich, jusqu'à la hauteur de Gaffa-Llups.

Mais, nous n'avions plus ni le temps, ni les forces nécessaires pour rien entreprendre sur la ligne d'opération de l'ennemi ; et tout le temps passé à Ripoll, au delà de quelques heures pour en bouleverser la manufacture d'armes, ne pouvait qu'aggraver notre situation. Néanmoins, Doppet devait perdre encore, dans sa nouvelle conquête, six grandes journées. Aussi allait-il payer à la fin tant de lenteurs et de fautes.

RETOUR OFFENSIF DES ESPAGNOLS. — En effet, le comte de la Union, qui d'abord s'était pris d'une vive alarme pour sa gauche et ses derrières, avait bientôt jugé, au peu de mouvement que se donnait Augereau pour seconder la marche tournante de Doppet, qu'il n'était pas sérieusement menacé par la vallée du Ter. Alors il avait chargé un de ses plus habiles lieutenants, le général Vives, d'aller couper la retraite à cette division française qui s'était aventurée sans but sérieux jusqu'à Ripoll. Il avait en même temps expédié à la Cuesta, qui commandait la Seu d'Urgel, l'ordre de faire irruption en Cerdagne.

Ce retour offensif était, de la part de l'ennemi, une heu-

reuse inspiration, qui pouvait changer l'aspect de la campagne.

Vives remplit sa tâche avec intelligence. A la tête de 1,200 hommes d'élite et de 300 chevaux, il alla prendre à Olot 6 à 7,000 paysans qui s'y étaient rassemblés et qu'il porta vers les sources de la Fluvia, face à l'intervalle entre Campredon et San-Juan ; puis il se dirigea, avec sa troupe d'élite, par Bajet, sur le village de Mollo, d'où nous gardions, avons-nous dit, le col des Aires.

Le 27, une première bourrasque sur notre poste de San-Pau, qu'au reste la garnison du château de la *Marinière* para sans peine, nous annonça l'approche de l'orage. Il éclata le 28, et assaillit à la fois San-Juan, le pont de Fourcara et Campredon. Charlet se défendit à outrance pendant 36 heures, dans le fond de la vallée d'abord, puis sur les hauteurs. Forcé enfin sur tous les points, affaibli de 150 hommes tués et d'un grand nombre de blessés, il profita de la nuit du 29 au 30 pour se jeter dans les montagnes, abandonnant son artillerie et ses bagages. Le chemin du col des Aires venait d'être intercepté à Mollo par le général Vives, qui avait eu facilement raison du faible détachement que nous y avions envoyé. Charlet donc se dirigea sur le pic de Costabone, franchit le col de Prégund, et gagna ainsi directement, à travers un dédale de rochers et de précipices, notre petite place de Villefranche, où il fut recueilli le 1er messidor, à 7 heures du soir.

RETRAITE DE DOPPET. — Doppet, immobile à Ripoll, ignorait tout. Cependant, inquiet des rassemblements qui s'amassaient autour de lui et menaçaient ses communications, il prit enfin la résolution de se retirer. C'était le 30 prairial (18 juin). Il se fit précéder par une forte avant-garde, chargea 1,500 chasseurs de tenir les crêtes qui longeaient sa droite, détacha quelques pelotons de flanqueurs sur sa gauche ; puis, avec le gros de sa colonne, il suivit le fond de la vallée. Il remonta ainsi, sans rencontrer la moindre résistance, jusqu'à San-Juan. Là, surpris du calme qui régnait autour de lui et soupçonnant quelque piége, il se mit à la tête de son

Digitized by Google

avant-garde, et continua. Les rencontres alors commencèrent. A l'extrémité des coteaux de San-Pau, au-dessus du château de la Marinière, nos éclaireurs de droite eurent à dissiper un rassemblement de plusieurs milliers de paysans. Le général lui-même se heurta bientôt, à La Réal, contre un parti assez considérable qui lui barrait le chemin, et qu'il fit enfoncer à la baïonnette. Enfin, comme il débouchait en vue de Campredon, il reconnut d'un clin d'œil qu'il était coupé : car, depuis le pont de La Roca jusqu'à l'ermitage Saint-Antoine, tout le bassin de Campredon venait de lui apparaître encombré d'Espagnols. Alors il arrêta sa colonne sur place : son centre à une demi-lieue en deçà de la ville, dans un élargissement de la vallée, ses chasseurs de droite au pied du mont Saint-Antoine, et sa gauche, à la hauteur de son centre, sur un morne dont l'occupation avait été arrêtée d'avance.

Campredon, petite ville de 6,000 âmes, est bâti dans le fond d'une conque assez ample, sur la rive gauche du Riutort qui vient là confluer avec le Ter. Dans la fourche des deux torrents, s'élevait jadis, sur un rocher de 40 mètres de hauteur, un château-fort qui avait été pris et rasé en 1689, par le duc de Noailles, après un siége remarquable. Une autre éminence, moins rapprochée que celle du château, mais d'un relief supérieur, commande aussi la ville : c'est la montagne Saint-Antoine. Assise sur le roc, cultivée à mi-côte, et terminée par un bois de sapins qui entourait l'ermitage dont elle a pris le nom, cette montagne, véritable clef de la position, était, de la base au sommet, hérissée de retranchements.

Là, des troupes ordinaires, bien commandées, eussent été inexpugnables. Malheureusement pour les Espagnols, celles qui composaient, autour de Campredon, la majeure partie de leurs forces, étaient des bandes irrégulières de Soumatens, que l'absence de Vives (il était blessé) laissait à toutes leurs habitudes d'indiscipline. Or, voici ce qui en résulta. Vers la chute du jour, ces hordes confuses, voulant passer la nuit à leur aise, descendirent dans la plaine pour y bivouaquer. Doppet profita de cette faute. Par ses ordres, 600 chas-

seurs d'élite, se glissant dans les ténèbres le long des ravins rampèrent, sans être aperçus, jusqu'au deux tiers de la montée, et atteignirent un palier désert où ils vinrent se reformer en silence; puis de là, vers deux heures du matin, ils s'élancèrent sur l'ermitage qui fut immédiatement emporté. La chute de ce point capital nous rendit maîtres de Campredon, où nous pénétrâmes à la pointe du jour (1er messidor).

A peine y avions-nous passé quelques heures, que, dans la ville, dans toute la campagne environnante, éclata soudain un violent incendie (1). Il fallut vider la place sans différer. Or, comme Vives, persuadé que nous allions suivre les traces de Charlet, venait de faire évacuer Mollo pour en porter les troupes du côté du pic de Costabone, Doppet se hâta de gagner le col des Aires et arriva le lendemain à Pratz de Mollo.

La nouvelle de la reprise de Campredon précéda, au quartier-général de La Jonquère, celle de l'évacuation de Ripoll; en sorte que, dans la supposition si naturelle que Doppet courait les plus grands dangers, on expédia à Augereau l'ordre de tenter immédiatement tout ce qu'il pourrait, tout ce qu'il jugerait convenable, pour sauver, s'il en était temps encore, le malheureux général que l'on croyait perdu. Or, voici le parti qu'Augereau crut devoir prendre.

Une grosse bourgade des bords de la Fluvia, point de départ d'un assez bon chemin de traverse qui conduit à Girone, Bezalú, se trouvait ainsi à la fois et sur le principal chemin de retraite de Vives, et à portée de la ligne d'opération de l'armée de la Union. Une diversion sur ce point, si essentiel à la sûreté des deux généraux ennemis, ne pouvait donc manquer de produire un bon effet; de plus, elle nous rapprochait du Ter. En conséquence, Augereau chargea le général Lemoine d'enlever Bezalú.

Lemoine donc, à la tête d'un millier de chasseurs, partit,

(1) Doppet, dans ses mémoires, décline la responsabilité de cet incendie, et la rejette sur Charlet, qui la renvoya aux Espagnols. Ceux-ci du moins furent les seuls qui profitèrent de ce triste événement, car il souleva contre nous toute la haute Catalogne.

Digitized by Google

le 1er messidor (19 juin), de Saint-Laurent de la Muga. Il se dirigea d'abord sur le camp espagnol de l'Estrella (de l'Etoile), qu'il atteignit le lendemain et qu'il enleva; puis, prenant par Kadó et franchissant le col de Sacreu, il arriva le soir au village de Maya, où les torrents débordés le contraignirent de passer la nuit. Le 3, il parut devant Bezalú qu'il força, après un combat d'une heure. Le bourg fut livré au pillage. Nous y trouvâmes quatre drapeaux, un magasin d'effets militaires, 40 barils de poudre, 22 tonneaux de cartouches, et une célèbre abbaye dont nos soldats et les caisses de l'armée se partagèrent les riches dépouilles.

Cependant Augereau, apprenant que Doppet avait repassé la frontière, expédia à Lemoine l'ordre d'évacuer un poste qui nous devenait inutile; et comme des rassemblements considérables s'étaient formés sur la ligne qui devait lui ramener son lieutenant, il envoya à sa rencontre 1,200 hommes commandés par le chef de brigade Lannes, détaché tout exprès de la division du centre. Lannes eut bientôt percé le rideau d'émigrés et de Soumatens qui interceptaient les communications entre la Muga et la Fluvia, en sorte que Lemoine put effectuer sa retraite sans obstacle et rentrer dans ses lignes de Saint-Laurent.

Ainsi se termina cette triste expédition de Ripoll. Habilement conduite, elle eût été une des combinaisons les plus brillantes de la campagne; mais, telle que Doppet l'avait faite, elle rappelait presque nos mauvais jours de 1793, et eût remis en question la sûreté même de notre propre frontière, dans les montagnes du moins, sans la revanche signalée que nous allions prendre en Cerdagne.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

IRRUPTION DES ESPAGNOLS EN CERDAGNE.

Forces laissées, pendant l'expédition de Ripoll, sous le commandement de l'adjudant-général Porte. — Cet officier se concentre dans le camp de Montarros. — Insurrection générale qui éclate après le départ de Doppet. — Première tentative des Espagnols sur Belver (20 prairial). — Les événements du Ter aggravent notre situation sur la Sègre. — Seconde attaque de Belver (8 messidor). — Rapide et énergique combat. — Exaltation de nos soldats. — Les Espagnols, déconcertés, abandonnent la Cerdagne pour le reste de la campagne.

Pendant l'expédition de Ripoll, la Cerdagne était gardée par 3,000 hommes, que l'adjudant général Porte tenait concentrés autour de Belver.

Mieux placé que Puigcerda pour maintenir le pays conquis, Belver avait aussi, par lui-même, plus de consistance; car, entouré de murailles assez solides, assis au bord d'un escarpement de la Sègre et à l'extrémité d'une espèce d'isthme formé par deux ravins qui débouchent en amont et en aval du bourg, ce poste n'est guère attaquable que du côté correspondant à l'intervalle des deux ravins. Mais cette avenue avait été fortifiée avec le plus grand soin. Là, en effet, un monticule de forme conique, le Montarros, qui domine Belver à portée de fusil, était couronné par une forte redoute, et à ses pieds s'étendait un camp retranché. Ce camp avait sa droite appuyée à une butte surmontée d'une batterie, sa gauche soutenue par des éminences voisines, et son front enveloppé par un léger pli de terrain qui formait, à une certaine distance, une sorte d'avant-chemin couvert. Ce front, ces éminences, cette butte, étaient plongés par le Montarros.

C'est dans ce camp que le général Porte se tenait prêt à

tout événement. Il avait abandonné Puigcerda à une faible garnison, et n'occupait plus, en dehors de sa position sous Belver, que deux points de quelque importance : Pi, village voisin, sur la rive gauche de la Sègre, et sur la droite, Tailletendre, où nous avions aussi élevé des retranchements.

Le départ de Doppet, qui enlevait à la Cerdagne les deux tiers de ses défenseurs, fut, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, le signal d'une prise d'armes générale dans les montagnes de la Sègre. Cinq jours après ce départ, en effet, le 20 prairial (8 juin), aux premières lueurs du jour, des nuées de Soumatens, fondant avec fracas de tous les points de l'horizon dans le bassin de Belver, vinrent envelopper Pi et Tailletendre, intercepter le chemin de Puigcerda au-dessus d'Isvol, et, finalement, se jeter sur notre camp de Montarros. Cette dernière attaque, seule, paraissait être sérieuse; car les assaillants étaient en grand nombre et s'avançaient précédés de 200 cavaliers, d'un bataillon du régiment de la Reine et de 500 Suisses.

Cependant, aux mouvements désordonnés, aux cris sauvages de cette masse hétérogène, Porte reconnaît bientôt qu'il n'a réellement affaire qu'à un millier de soldats, et, sans s'inquiéter des bandes confuses qui tourbillonnaient autour de Pi et de Tailletendre, il fait sortir sa troupe, et la range en bataille derrière le rideau qui couvrait ses retranchements.

Ce simple mouvement, exécuté avec sang-froid, amortit l'ardeur de la colonne d'attaque : elle recule pour ne plus s'engager; cependant elle n'abandonne pas le terrain. Alors nos tirailleurs vont la provoquer, et, malgré un temps affreux, soutenus par les regards et les hourras de notre ligne de bataille, qui bravait les éclats de l'orage en chantant, ils tiennent tête, pendant huit heures, à la cavalerie espagnole et au bataillon du régiment de la Reine, car les Suisses restaient immobiles. Enfin, à la nuit tombante, toute cette cohue s'écoula, en laissant sur le terrain une douzaine de cadavres, dans les torrents un grand nombre de noyés, et dans le camp de Montarros 60 Suisses déser-

Digitized by Google

teurs que nos soldats, pleins de joie et de confiance, passèrent la nuit à fêter.

Cette confiance allait leur servir à supporter l'épreuve autrement sérieuse qui les attendait.

En effet, les tristes événements du Ter, les ordres de la Union au commandant de la Seu d'Urgel, le voisinage du général Vives, vinrent bientôt aggraver notre situation en Cerdagne. L'incendie de Campredon, le pillage, la profanation des monastères et des églises de Ripoll et de Bezalú, tous les excès dont nos troupes s'étaient malheureusement rendues coupables (1), criaient vengeance par la voix furieuse d'un clergé tout-puissant, et chaque jour les abords de Belver se remplissaient de nouveaux flots d'insurgés. Jamais on n'avait vu, chez eux, autant de fanatisme et surtout d'arrogance, car ils ne parlaient de rien moins que de reporter sur notre propre territoire les ravages, le feu, tous les malheurs qu'ils nous imputaient.

Charlet venait de rentrer à Puigcerda; il se hâta de faire passer quelques renforts à Belver. De son côté, l'adjudant général Porte laissa à peine en dehors de son camp la légion des Allobroges du commandant Dessaix, pour défendre Pi, et sur la rive opposée de la Sègre, pour garder le chemin de Puigcerda, 200 hommes du 1er bataillon de la Montagne, lesquels avaient à leur tête un officier de cavalerie, renommé pour sa téméraire bravoure, le capitaine Bélichon.

COMBAT DE BELVER. — Tous les jours, nous attendions à Belver l'attaque annoncée. Enfin, dans la nuit du 7 au 8 messidor (du 25 au 26 juin), débouchèrent de la gorge inférieure de la Sègre, en vue de la place, 10 à 12 mille Espagnols. Un tiers environ remontait la rive droite, et le reste, la rive gauche. C'était la Cuesta qui, en exécution des ordres de son chef, arrivait de la Seu d'Urgel, à la tête de 3,500 fantassins et de 400 cavaliers, auxquels s'étaient joints 7 à 8 mille paysans insurgés. Le projet du lieutenant de la Union était d'at-

(1) « J'aurais voulu, écrivait Dugommier au Comité, qu'on respectât davantage les signes extérieurs d'un culte dont le peuple catalan est encore idolâtre. »

Digitized by Google

taquer à la fois Belver et Puigcerda : Belver avec 8,000 hommes qui remontaient la rive gauche, et Puigcerda avec 4,000 environ qui suivaient l'autre rive. Ceux-ci, avant de marcher au but qui leur était assigné, devaient d'abord emporter Tailletendre.

Aussi, ce fut sur ce dernier point que l'engagement commença, à la naissance du jour, vers trois heures. A quatre, le capitaine Bélichon, après une belle résistance, abandonna le village, mais non le terrain ; car il alla fièrement s'installer à 600 mètres de là, sur un rocher qui avait été disposé d'avance pour servir de réduit aux défenseurs de Tailletendre. Mais la colonne assaillante, sans perdre son temps à débusquer cette poignée de Français qui semblaient disposés à vendre chèrement leur vie, passa outre, descendit par Ella, et laissant Isvol à droite, gagna la plaine de Puigcerda.

C'était le signal qu'attendaient les Espagnols de la rive gauche, pour tomber à Pi sur Dessaix. Ce brave commandant tint jusqu'à sa dernière cartouche, et quand il eut épuisé toutes ses munitions, il se replia sur Montarros avec tant d'ordre et de fermeté, que ses adversaires, prenant sa retraite pour une manœuvre, se contentèrent de le suivre de loin avec une circonspection extrême. Peu à peu, cependant, ils s'enhardirent, et vinrent bientôt se concentrer à Taillo, en face de notre camp.

Alors, comme au 20 prairial, sans hésiter, l'adjudant général Porte sort de ses retranchements, et range sa troupe en bataille derrière le pli de terrain qui enveloppait son front de bandière. Il porte en même temps, vis-à-vis de Taillo, sur une éminence qui masquait le centre de sa gauche, 300 Allobroges, les deux compagnies d'élite du 1er bataillon de l'Ariége et une pièce de canon.

L'ennemi alors se divise en deux colonnes, de 3 et de 5 mille combattants, lesquelles, à peine formées, se jettent, l'une sur notre camp, l'autre sur le poste des Allobroges. La première, trompée sur la force et la position de notre ligne en partie dérobée par le rideau qui la précédait, vient à dix pas recevoir notre feu et recule en désordre ; mais la seconde

Digitized by Google

plus habile et plus ferme, enveloppe les Allobroges et va les accabler, malgré la résistance de ces braves, qui, comprenant l'importance de leur poste, font, pour le défendre, des efforts désespérés. La partie restait donc indécise, quand trois compagnies du bataillon des Vengeurs la fixa. Cette petite réserve, en effet, s'élance tête baissée sur la butte des Allobroges, la dégage et tombe immédiatement sur le flanc de la colonne qui flottait sous le feu de notre camp. Cet exemple entraîne soudain toute la ligne française : elle se précipite sur les Espagnols, les enfonce, et les poursuit jusqu'à *Monteilla*.

Ils abandonnaient leur colonne aventurée du côté de Puigcerda. Ces 4,000 hommes pouvaient être pris entre deux feux; car, par une heureuse coïncidence, Doppet, en ce moment même, rentrait à Puigcerda, son quartier général. A la vérité, les troupes qu'il ramenait de Ripoll étaient épuisées par 25 jours de marches forcées, dans les plus âpres montagnes de ces parages. Mais au bruit du combat de Belver, toutes les fatigues sont oubliées, et nos indomptables soldats demandent à grands cris à courir au canon. On cède à leur ardeur. Cependant un bataillon entier était pieds-nus, et l'on hésitait à accepter de ces hommes exténués un sacrifice peut-être au-dessus de leurs forces. Apprenant qu'on va les laisser, ils découpent leurs havre-sacs, s'en enveloppent les pieds, et courent supplier leur chef *de leur permettre d'aller changer de chaussure avec les Espagnols*.

Avec de tels soldats, Doppet ne sut rien faire ; et cette colonne abandonnée, à laquelle Bélichon, en reprenant Tailletendre, fermait sa dernière voie de retraite sur la Seu d'Urgel, qui aurait dû cent fois être enveloppée et détruite, cette colonne se serait échappée dans les montagnes sans recevoir un coup de fusil, si le général Charlet, qui était accouru de Puigcerda pendant le combat, n'avait envoyé Porte lui-même s'embusquer avec 200 hommes dans le petit bois de la Bastille, vers lequel se dirigeait cette troupe égarée. Reçue à bout portant, et s'imaginant qu'elle avait affaire à des forces supérieures, elle se jeta et disparut bientôt dans les gorges de la Llosa.

Digitized by Google

Grâce à la rapidité de sa fuite générale, à sa parfaite connaissance des lieux et à notre dénûment absolu de cavalerie, l'ennemi en fut quitte pour une perte totale de 300 morts, 6 à 700 blessés et 221 prisonniers. Néanmoins, peu de journées, dans cette mémorable campagne, firent à nos soldats autant d'honneur que celle-ci. Le mépris de la mort en était arrivé chez eux à ce point, *qu'il n'en mourait guère*, dit une relation officielle, *sans avoir sur les livres un bon mot qui renfermait un vœu pour la patrie!* Au surplus, ce rapide et énergique combat fit sur les Espagnols une impression telle, qu'ils renoncèrent à la Cerdagne pour le reste de la campagne, alors même que Dugommier l'eût dégarnie, ce qui ne tarda pas, d'une grande partie des troupes qui la défendaient.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

STAGNATION AUTOUR DE BELLEGARDE.

Défaut d'ensemble dans nos opérations. — La guerre d'invasion n'allait pas au génie de Dugommier. — Deux mois d'inaction. — Débats soulevés par la capitulation de Collioure, lesquels prennent l'importance d'un fait capital. — Epidémie causée par les marais de l'Ampurdan. — Influence de l'approche du 9 thermidor. — Le blocus de Bellegarde est resserré. — Fourrages. — Puérile tentative pour surprendre Bellegarde. — Dugommier pourvoit à la sûreté de la frontière du Vallspire. — Tentatives partielles réprimées. — La Cerdagne réduite à la défensive. — Symptômes qui annoncent l'approche d'une bataille.

Il n'y avait plus d'unité dans nos opérations. Et en effet, tandis qu'une de nos divisions bloquait Bellegarde, celle qui aurait dû couvrir le blocus, aventurée au milieu des montagnes, n'échappait que par des miracles de vaillance aux périls de son isolement ; et quand, pour prévenir le retour d'une crise si laborieusement conjurée, il eût suffi de rapprocher du fort investi l'imprudente division, on n'avait rien imaginé de mieux que de compromettre pour elle le reste de notre armée, rien de mieux que d'opérer sur ses deux ailes des diversions successives et discordantes, au risque de laisser à l'ennemi tout le loisir de concentrer ses forces et d'en écraser en détail les téméraires porteurs de ces vains soulagements. Ainsi, le 30 floréal, le 19 prairial, et jusqu'aux premiers jours de messidor, les trois généraux qui tenaient la campagne, Augereau, Pérignon, Doppet, avaient, l'un après l'autre, affronté les plus grands risques : Augereau, pour s'être éloigné de Pérignon, celui-ci, pour n'avoir pas réclamé le concours d'Augereau, et Doppet, pour avoir cherché à soulager Augereau, qui, pendant que son collègue se sacrifiait pour lui, sortait à peine de son immobilité.

Digitized by Google

Une partie de ces fautes pouvait être imputée à l'état de langueur du général en chef, car sa blessure ne se guérissait pas. C'est à cette circonstance du moins que nos soldats attribuaient la stérilité de leurs efforts (1). Mais il y avait une autre cause, qui était la principale, et qu'il faut signaler franchement : la guerre d'invasion n'allait pas aux aptitudes éminentes, mais jusqu'alors circonscrites du chef de l'armée des Pyrénées orientales. Dugommier avait glorieusement rempli sa tâche à Toulon et au Boulou ; mais, une fois le sol national affranchi, son essor s'était comme arrêté à la frontière. Et faut-il s'en étonner? Lorsque ce noble colon des Antilles accourait, du fond des mers, offrir son bras à la cause de la liberté, ce n'était ni une longue expérience de la guerre qu'il venait mettre au service de la république, ni l'instinct des combats qui le poussait dans la voie de son génie : c'était l'amour de la patrie, cet amour si fécond en miracles aux heures de suprême détresse, qui, à lui comme à tant d'autres, prêtait ses inspirations libératrices. La délivrance était accomplie; restait à conquérir les stériles rochers de la Catalogne, ces rochers si indifférents à la grande querelle qui se débattait; il n'y avait plus d'Anglais dans nos ports, plus d'Espagnols de ce côté-ci de nos frontières : Dugommier avait terminé sa mission.

Jamais, cependant, notre armée n'avait été plus nombreuse et plus belle. Sa division de gauche venait de rentrer en ligne et de lui rapporter un renfort de 9,000 combattants; sa cavalerie, que le printemps pouvait nourrir, avait aussi quitté ses cantonnements du Roussillon et campait, réunie, à La Jonquère; enfin, en spectacle à tous les regards, depuis qu'on l'avait vue descendre triomphante le revers méridional des Pyrénées, cette armée n'avait plus rien à envier à ses émules des autres frontières : son chef brillait au premier rang parmi les gloires de la république, et la renommée apprenait à prononcer les noms d'Augereau, de Pérignon, de Mirabel. Que faisait-elle donc, cette belle, cette victorieuse armée?

(1) Voir la note de la page 137.

Enchaînée sous les murs d'une petite forteresse, elle laissait les Espagnols se relever de leur défaite et barrer sous ses yeux les chemins qui déjà auraient dû la conduire à de nouveaux exploits. Et quand elle sortait de son inaction, c'était pour aller faire assaut de vaines prouesses dans d'obscurs rendez-vous, sur les hauteurs de Rébos ou de Massarach !

DÉBATS ENTRE DUGOMMIER ET LA UNION. — Cette sorte de suspension d'armes, pour nous si regrettable, était, *en surcroît*, bien tristement remplie par les débats qu'avait soulevés la capitulation de Collioure. Cette capitulation, on se le rappelle, froissait à chaque ligne l'orgueil espagnol : elle imputait à la trahison ce que nos adversaires prétendaient ne devoir qu'à leurs baïonnettes; elle les accusait *d'une violation manifeste du droit des gens;* elle leur infligeait une clause inacceptable, que les vainqueurs eux-mêmes avaient vu enfreindre sans réclamer : celle de livrer à la rigueur de nos lois, c'est-à-dire à la mort, cette légion française qui portait le nom et l'étendard de leur reine, et qui avait tant de fois mêlé son sang au leur sur la plage de Collioure. Rappelons aussi qu'en vertu de l'article capital de ce traité, la division de Navarro était retournée libre en Espagne, mais à la condition expresse qu'un pareil nombre de prisonniers français seraient, le plus tôt possible, rendus en échange; qu'enfin, cette capitulation, acceptée par Navarro, n'avait pas été soumise à la ratification du général en chef espagnol, *qui*, seul, avait réellement le pouvoir de la valider.

Fort de ce vice de forme, la Union infirmait le traité souscrit par son lieutenant. Sans doute il avait le droit, et même il était de son devoir de protester contre les articles de cette capitulation qui pouvaient porter atteinte à l'honneur de son pays. Mais lorsque, dans sa lettre du 14 thermidor, où il notifiait et cherchait à justifier son refus (1), il alléguait, entre

(1) Cette lettre, où la Union discutait chaque article du traité, et les amères répliques de Dugommier, furent insérées, par décret de la Convention, dans le *Moniteur* du 27 thermidor. On lit aussi, dans le même numéro, la lettre par laquelle les représentants Milhaud et Soubrany notifiaient à l'assemblée le

Digitized by Google

autres raisons, l'inégalité des conditions d'échange, c'est-à-dire, lorsque, après avoir de lui-même, par une exception unique et assez bizarre en apparence, admis cette clause accidentelle « que les prisonniers des deux nations ne serviraient plus dans le cours de cette guerre, » lorsque, s'emparant de cette concession spontanée, il se pressait d'en conclure qu'il ne nous rendrait pas des prisonniers qui, seuls, pourraient resservir, en allant se battre ailleurs contre les autres ennemis de la France; franchement, le noble comte répondait-il, comme il l'aurait dû, au chevaleresque procédé de son adversaire qui, lui, rendait à la liberté 7,000 Espagnols, qu'après tout, il tenait à discrétion? Et quand le superbe gentilhomme retenait jusqu'aux mulets prêtés, pour leur usage personnel et pour un jour, aux officiers de Navarro, et refusait de les restituer, parce que, disait-il, les chevaux *laissés* par ces derniers à Collioure restaient *en compensation;* où était la loyauté espagnole? Quoi qu'il en soit, le langage de la Union, dans cette triste polémique, eût compromis une meilleure cause. Ainsi, s'adressant à son antagoniste : « Je me crois « autant obligé par l'absurde capitulation de Collioure, que

refus de la Union. Extrayons de cette dernière quelques passages, pour faire juger de l'effet produit sur notre armée par la dénégation du traité de Collioure:

« Vengeance, citoyens collègues, vengeance au nom de la République mé-« connue et du Peuple français outragé! l'insolence et la perfidie espagnole, « la mauvaise foi d'un gouvernement saturé de crimes et couvert d'oppro-« bres, sont à leur comble... Les barbares! ils violent les engagements les « plus sacrés, pour retenir des Français qu'ils ne cessent de torturer. Les « baïonnettes républicaines nous frayeront un chemin jusqu'aux malheu-« reuses victimes du parjure le plus odieux ; c'est à travers des monceaux « d'esclaves expirant sous nos coups, au milieu de leurs villes en proie aux « flammes dévorantes, que nous irons chercher nos frères; c'est dans les « flots du sang impur des Castillans que nous effacerons les caractères tracés « par la main de l'infâme la Union. *Que l'Espagne entière, changée en un « vaste désert, apprenne à l'univers* qu'on ne viole jamais impunément la « parole donnée à la République française. L'horreur et le mépris de nos « frères d'armes pour ces instruments du fanatisme monacal et royal, sem-« blaient être à leur comble : ce dernier forfait du plus lâche comme du plus « stupide des gouvernements a porté ces sentiments à un degré d'exaltation « que nous entreprendrions vainement d'exprimer, mais dont vous jugerez « bien mieux par les effets... »

Ajoutons que ce fut le jour même où cette lettre, datée du 14 thermidor, fut lue à la tribune, le 23, que la Convention rendit son fameux décret de *guerre à mort.*

Digitized by Google

« si on y avait inséré Madrid, le Mexique ou Lima. » Ou encore : « Je ne crains que les actions honteuses et inhumaines « de mes ennemis, et non leurs menaces et leurs rodomon- « tades. »

Dugommier ne se contentait pas « de remercier le *général* espagnol de ce qu'il voulait bien ne pas comprendre, *dans ses compensations*, ses équipages qu'il avait *oubliés* à Céret le 12 floréal ; » il prenait au sérieux, sinon les arguments, du moins les invectives de son rival, et alors il s'abandonnait à des accès d'indignation qui allaient jusqu'à compromettre son beau caractère. Ainsi : « Rien ne peut, écrivait-il, pallier la scélératesse de la Union et de son infâme gouvernement. » Ou bien, s'en prenant au gouverneur de Bellegarde, il envoyait à ce brave officier des sommations conçues en ces termes : « Aujourd'hui je t'annonce la mort ; « je l'annonce à ton conseil, à tes officiers. Dans deux jours, « terme fatal, tu auras restitué le fort, ou bien, je te le jure « au nom de la République, toi et tes officiers, vous serez « fusillés. » Paroles dont l'honorable Vallesentaro faisait encore ressortir la violence, par le calme et la simplicité de cette réponse : « Aucune menace n'est capable de me faire « manquer à mon devoir. » C'était chaque jour des griefs nouveaux. La populace de Barcelone ensanglantait les cachots de nos malheureux prisonniers, qu'une impatience bien naturelle avait emportés à d'imprudentes manifestations. Enfin, au mépris d'une convention particulière, un illustre astronome venait d'être arrêté par les Espagnols, pendant qu'il poursuivait courageusement, à travers ces champs de bataille, les grandes opérations de la mesure du méridien terrestre ; et le nom du savant isolé qui, sur la poussière que se disputaient un moment cent mille colères homicides, calculait les dimensions de notre planète et enrichissait la science d'une conquête immortelle, le nom de Méchin se mêlait étrangement à ces éphémères et stériles disputes.

Malheureusement, elles ne devaient se terminer qu'avec la guerre, ces affligeantes contestations, et, par surcroît, elles allaient prendre dès lors toute l'importance d'un fait capital ;

Digitized by Google

car elles devaient bientôt provoquer le terrible décret de *guerre à mort*, et ajouter ainsi de nouveaux flots de sang à tous ceux qui avaient déjà si largement coulé sur cette frontière.

CONTRE-TEMPS. — Cependant nos soldats souffraient et murmuraient (1). Leurs vivres n'étaient plus assurés. Le moment de recueillir une riche moisson approchait, il est vrai, mais il fallait l'attendre dans les conditions les plus fâcheuses, avec une chaleur insupportable qui brûlait la terre, desséchait les cours d'eau, et ne tarda pas à développer la funeste influence des marais de l'Ampurdan, jadis si tristement célèbres parmi les généraux de Louis XIV. En effet, bientôt les divisions de droite et du centre envoyèrent aux ambulances

(1) Voici un échantillon de la manière dont nos soldats, toujours disposés à prendre gaiement leurs souffrances, libellaient leurs plaintes et leurs réclamations. La requête suivante, signée d'un nom qui fut plus tard une de nos illustrations militaires (Beaupoil), circulait dans l'armée. Elle montre, entre autres choses, quelle part nos soldats attribuaient à la maladie de Dugommier, dans la stagnation générale qui leur causait un si vif chagrin :

« Or écoutez, lorsque les guerriers de l'Eternel eurent honteusement chassé « les Ibériens de leurs terres, ils passèrent les hautes montagnes qui séparent « les Francs des esclaves, et mirent leur circonvallation autour d'une forte- « resse où les esclaves s'étaient cachés. Et ils disaient à cette forteresse : « Nous ne dresserons pas nos béliers contre toi, car nous voulons te faire « souffrir la faim et la soif. »

« Néanmoins, les esclaves s'assemblèrent en grand nombre et construisirent « des boulevards de guerre qu'ils couvraient de machines vomissant le fer et « le feu. Mais les soldats de l'Eternel répondaient en les raillant : « Ne sommes- « nous pas les guerriers de l'Eternel, les forts, les vainqueurs des esclaves? » « Cependant, il faisait une chaleur mortelle, et les Ibériens, tremblants der- « rière leurs remparts, se tenaient cachés sous la terre. Mais le grand chef « des guerriers était malade! Or, pendant que ces choses se passaient, le dé- « puté Soubrany, du grand Sanhédrin, vint, gorgiasement monté sur un cour- « sier à la manière des Assyriens et des Mèdes, visiter les guerriers. Il venait « pour combattre la bataille de l'Eternel avec ses frères, et le jour de la ba- « taille, il perça une grande troupe d'esclaves montés sur des chevaux (com- « bat du Llobregat). Alors un chef de guerriers vint à lui et dit : « Veux-tu « servir encore tes frères? — Je le veux. — Eh bien! apprends qu'ils n'ont pas « assez de manne, qu'il leur en faut un sékel de plus par décade; car lors- « qu'ils vont par les montagnes et les vallées, poursuivant les esclaves, ils « endurent la faim. » Le député pesa ces choses en lui-même et répondit au « chef des guerriers : « Certes, je prendrai un arrêté et mes frères auront un « sékel de plus. » Mais il arriva que les guerriers attendirent en vain le sékel; « comme si on eût puni les guerriers de l'Eternel d'avoir mis en fuite les Ibé- « riens. Mais le grand chef des guerriers était malade! » (Archives de la préfecture de Perpignan.)

150 malades par jour; la gauche vit son effectif diminuer d'un tiers, et l'armée compta 25,000 hommes hors de service. Venait ensuite la malencontreuse intervention des représentants dans les conseils de l'armée, intervention qui, toute circonscrite qu'elle devait être aux affaires administratives, ne laissait pas que d'empiéter parfois sur les autres et de susciter alors bien des embarras. C'est ainsi qu'à la sollicitation de leurs collègues des Alpes, les conventionnels en mission aux Pyrénées demandaient à Dugommier 6,000 hommes pour la frontière d'Italie; demande qui, heureusement, finit par être abandonnée. D'une autre part, les sociétés populaires ne cessaient d'insulter, de dénoncer nos généraux; en sorte que Dugommier commençait à éprouver une partie des déboires dont ses prédécesseurs avaient été abreuvés.

Quelle cause empêchait donc de mettre un terme à ce triste état de choses, de rendre à l'armée malade, assoupie, la vigueur et la santé avec l'activité des champs de bataille? Une cause étrangère et supérieure aux événements de cette guerre; la même qui, en ce moment, arrêtait les quatorze armées de la république sur toutes ses frontières, autour de Valenciennes, de Condé, de Landrecies, du Quesnoy, comme autour de Bellegarde, sur le Rhin et sur la crête des Alpes, comme aux Pyrénées; c'est que la main qui, jusque-là, avait donné à tout la vie et l'impulsion, cette main de fer s'était retirée: le 9 thermidor approchait. Dans l'attente d'une crise qui allait refouler le flot révolutionnaire, la guerre d'aggression hésitait partout, mais aux Pyrénées principalement, sur ces monts lointains qui avaient à peine attiré les regards, si avides cependant, du pouvoir qui succombait.

OPÉRATIONS DE DÉTAIL. — Ces jours qui s'écoulèrent sans combattre, les 66 jours qui suivirent le 19 prairial (7 juin), furent employés par Dugommier à des mesures de détail tendant à resserrer le blocus de Bellegarde, à procurer des vivres à son armée, et à pourvoir à la sûreté de notre frontière.

La division Sauret, qui avait été laissée, pendant 20 jours, en quartiers de rafraîchissement dans le Roussillon, pour se

Digitized by Google

refaire des fatigues du siége de Saint-Elme, était venue, avons-nous dit, prendre, sur le versant méridional des Albères, sa place de bataille, à gauche de la division qui bloquait Bellegarde. Ce mouvement s'était effectué le 1er messidor (19 juin). Sauret alors, sans déranger sa brigade Victor Perrin, de 3,000 combattants, qui occupait le col de Banyuls, avait emprunté ce passage pour franchir la chaîne et descendre, en obliquant à droite, sur Cantallops, où les 6,000 hommes qu'il commandait avaient été installés de la manière suivante : l'infanterie de ligne, 13 bataillons, en avant du village ; le 1er hussards et deux compagnies franches, à gauche de la troupe de ligne, et à droite, la brigade de chasseurs Guillot, laquelle donnait la main aux postes qui gardaient la grande route. Ce camp avait pris le nom de Cantallops qu'il couvrait, et l'on avait profité d'une butte qui se présentait en avant de son front de bandière, pour y construire une vaste redoute que l'on avait armée de quatre pièces de canon.

Ces pièces avaient été tirées de Cantallops, où était parquée toute l'artillerie du général Sauret. Ce n'était pas sans peine, du reste, que cette artillerie de bataille était arrivée jusque-là ; car elle avait passé aussi par le col de Banyuls. Il avait donc fallu, d'abord tracer du col au village, à travers les rochers de cet âpre versant, un chemin ou plutôt une scabreuse corniche, puis développer des efforts prodigieux pour traîner par là les pièces jusqu'à leur destination. On avait ensuite relié, par une route à canons, Cantallops à La Jonquère, où était établi le parc général.

Ainsi, tous nos postes des Albères, solidement enlacés, formaient une chaîne impénétrable à l'est de Bellegarde. Quant au côté de l'ouest, la ligne d'investissement y était arrêtée depuis longtemps. On prit là, néanmoins, quelques dispositions nouvelles, et entre autres, celle d'élever au col Portell deux redoutes en pierres sèches, qu'on y voit encore. Ces redoutes, confiées à la brigade Chabert, étaient destinées : l'une, celle de l'entrée du col, à recevoir de l'artillerie qui battait une partie du chemin de La Jonquère ; l'autre, celle qui couron-

Digitized by Google

nait le puig Calmell, à flanquer la première, mais par la mousqueterie seulement.

Il fallait s'emparer de la magnifique moisson qui achevait de mûrir : on organisa des compagnies de faucheurs qu'on mit sous la protection de nos troupes légères. Ces troupes, qu'on laissait depuis si longtemps sommeiller, ne laissèrent point échapper une occasion si belle de prouver qu'elles n'avaient rien perdu de leur ancienne ardeur. Ce fut surtout la division Augereau qui se signala, dans ces aventureuses escortes, par les coups de main les plus hasardeux. Ainsi, le 13 messidor, elle enleva en courant le camp d'Estrella où elle tua bon nombre d'Espagnols et fit 30 prisonniers dont 6 officiers. Le lendemain, quatorze compagnies de chasseurs, qui couvraient nos moissons sur les hauteurs de Terradas, furent engagées toute la journée. L'ennemi cependant prit sa revanche le 17 : du camp d'Estrella, où il était rentré, il déboucha en masse sur nos fourrageurs et les repoussa jusque sous les batteries de Saint-Laurent.

Parlerons-nous d'un puéril stratagème essayé dans la nuit du 23 au 24, pour surprendre Bellegarde? Car, n'avait-on pas imaginé d'entasser au pied de la tour de Panissas une certaine quantité de bombes, dans l'espoir que leur explosion, faisant l'effet d'une mine, obligerait les défenseurs de ce petit poste, une vingtaine d'hommes environ, à se réfugier dans la place, où nous serions entrés à leur suite. Inutile d'ajouter que cette ridicule tentative échoua complétement.

La résistance de Bellegarde inquiétait parfois Dugommier, et ses regards alors se tournaient vers notre frontière. Si l'ennemi, pensait-il, si l'ennemi, qui se renforçait tous les jours, devait remonter encore sur la crête des Pyrénées « ou « concevoir l'idée de tourner sur nos derrières, c'était par « les montagnes du Vallspire qu'il pouvait le tenter avec « quelque chance de succès. » Le prudent général prit donc le parti de consacrer à la garde du haut Tech une brigade tout entière, la brigade Davin, qui, du reste, remplit sa tâche avec beaucoup d'intelligence. En effet, par une disposition bien entendue, qu'il faut toujours adopter quand on veut dé-

fendre avec vigueur une chaîne de montagnes, Davin échelonna le gros de son monde sur le revers opposé à celui qu'il avait à couvrir, et se borna, sur le versant septentrional, à l'occupation de cinq points principaux : la Preste, Notre-Dame-de-Corall, la Manère, Saint-Laurent de Cerda et Coustouge. Le Corall fut retranché, et il méritait ce surcroît de précaution, car il est une des clefs du Vallspire (1). On retrancha aussi le passage de Saint-Laurent de Cerda, en construisant, sur les hauteurs qui dominent le bourg, une grande redoute à double enceinte. Dugommier attachait à ce débouché une importance toute particulière (2). Sa sollicitude, au reste, fut bientôt justifiée par l'événement. En effet, à l'approche de la Saint-Jacques, le patron des Espagnes, de nombreux rassemblements s'amassèrent dans ces montagnes, et nous dûmes nous mettre sur nos gardes; ce qui engagea l'ennemi à différer l'attaque qu'il projetait. Il laissa donc passer le jour de la fête (25 juillet). Il resta également immobile les deux jours suivants, dont le général Davin profita pour s'avancer en reconnaissance jusqu'en vue de Campredon. Enfin, le 28, nous reçûmes le choc que nous attendions. Tous nos postes furent assaillis à la fois. Un seul, qui avait affaire à 1,200 intrépides miquelets, le Corall, céda un moment;

(1) Notre-Dame de Corall est située à l'intersection des chemins qui descendent des cols de Vernadell et de Malrem. Or, ces passages correspondent sur le versant ennemi, à deux des grandes vallées de la Catalogne, à la Fluvia et au Ter; et on les aborde par là, ces cols, en s'élevant de Bajet et de Rocabruna d'une part, et d'Espinabell et de Mollo de l'autre; Mollo, que Dagobert appelait la clef de la haute Catalogne.

(2) Voici l'opinion de Dugommier sur l'importance militaire de Saint-Laurent de Cerda. Il écrivait au Comité, le 13 brumaire, quelques jours avant sa mort :

« La position de Saint-Laurent de Cerda m'a paru exiger un état de « défense formidable. Cette commune se trouve située presque au pied des « montagnes, dans une gorge qui se rétrécit considérablement du côté de « l'Espagne, et qui s'élargit en entrant sur notre territoire. — Il m'a donc « paru convenable, et même très-urgent d'y faire tracer une redoute à double « enceinte. C'est le moyen d'assurer avec avantage la sûreté de toute cette « partie de la frontière. Cette position est si heureuse que, si mon avis pouvait « être de quelque poids près de vous, je demanderais qu'elle fût, à la paix et « même plus tôt, si on pouvait en avoir les facilités, destinée à l'établisse- « ment d'un fort capable de protéger cette partie du pays. Un pareil ouvrage, « auquel on donnerait tous les moyens de défense que l'art peut procurer, et

Digitized by Google

mais la garnison de Pratz de Mollo ne tarda pas à le reprendre, et alla par représailles, réduire en cendres le village de Mollo.

Dugommier s'occupa aussi des montagnes de la Sègre. Il y proscrivit formellement le système des excursions aventureuses, système propre seulement, selon lui, à propager des mouvements insurrectionnels qu'il fallait moins chercher à combattre qu'à ne pas exciter. Cette opinion se fondait sur le caractère des montagnards catalans, peu jaloux de se mêler à des querelles internationales qui ne blessent point leurs intérêts immédiats, mais terribles quand on touche à leurs foyers. En conséquence, la division de Cerdagne fut réduite à la plus stricte défensive. C'était là toutefois une mesure intempestive, et il était trop tard pour dégarnir subitement un théâtre de guerre où l'ennemi se renforçait tous les jours; car, on ne portait pas à moins de 20,000 le nombre des paysans insurgés répandus dans les gorges du Ter, du Llobregat et de la Sègre, ce qui, joint à environ 10,000 baïonnettes régulières, formait, dans ces hautes vallées, une masse imposante de 30,000 hommes sous les armes. Mais heureusement, le souvenir de l'énergique combat du 8 messidor devait garder la Cerdagne pour le reste de la campagne.

« qui serait en outre favorisé par la nature, offrirait un point de défense inexpugnable. La République pourrait alors se flatter d'avoir dans cette partie un nouveau fort de Bellegarde. Je tiens d'autant plus à cet avis, que, si l'ennemi pouvait un jour ou l'autre concevoir l'idée de faire quelque entreprise sur les derrières de notre armée, conséquemment l'intention de la tourner, je crois que ce serait le seul emplacement par où il pourrait le tenter avec quelque chance de succès.

« J'ai en outre jugé à propos de faire ouvrir, jusqu'à dix à douze pieds, les chemins qui, d'Arles, aboutissent sur Saint-Laurent de Cerda et sur Pratz de Mollo. Cette mesure est nécessaire pour faciliter, en cas d'attaque, les transports en tout genre, en artillerie, vivres, munitions, fourrages et ambulances. En vain objecterait-on que cette route peut devenir préjudiciable à nos intérêts, et servir un jour contre nous; je réponds à cet argument: que ce chemin est latéral aux montagnes et bordé, dans toute sa longueur, de positions et de précipices qui rendent sa défense extrêmement facile. Je dois ajouter une autre observation; c'est qu'indépendamment des avantages qui doivent en résulter pour cette armée pendant la guerre, les habitants de cette contrée y trouveront, dès à présent et plus particulièrement à la paix, une nouvelle voie pour rapprocher leurs communications, pour étendre leur commerce, pour vivifier enfin toute cette partie. »

Cette stagnation générale, qui durait depuis deux mois, allait pourtant cesser; car, du côté de la plaine, tout annonçait l'approche d'une bataille. Une grande activité, des mouvements qui ne leur étaient pas habituels, se manifestaient dans les camps espagnols. On ne cessait plus d'y exercer le soldat. Ainsi, du lever au coucher du soleil, c'était des combats simulés, des assauts de redoutes, et chaque nuit, de nombreux déserteurs suisses ou irlandais venaient confirmer nos inductions de la journée et nous annoncer une attaque prochaine. C'est qu'en effet la Union, informé que la garnison de Bellegarde était aux abois, désolée par le scorbut, réduite au quart de ration, avait résolu de tenter, pour la sauver, un suprême et dernier effort. On touchait au 10 août, et l'on assurait, ce qui était vrai, que le général espagnol avait fixé l'exécution de son projet à l'anniversaire de ce jour fameux; mais il se passa comme à l'ordinaire, par suite de quelques retards imprévus dans les préparatifs de l'ennemi. Le lendemain 24 thermidor et le jour suivant, Dugommier les employa à des reconnaissances sur toute sa ligne. Enfin, dans la nuit du 25 au 26, l'événement que l'on considérait déjà comme remis indéfiniment, éclata.

CHAPITRE XVI.

BATAILLE DE SAINT-LAURENT DE LA MUGA.

Situations des deux armées. — Plan de la Union. — *Attaque de droite.* — Description de cette partie du champ de bataille. — Position d'Augereau. — Les Espagnols marchent sur lui en six colonnes. — L'action s'engage. — Les hauteurs de Terradas et le pont de Grau sont emportés. — Saint-Laurent et la chapelle Saint-Georges se soutiennent. — Hésitations de l'attaque. — Mouvement décisif d'Augereau. — Mort du général Mirabel. — Déroute des Espagnols. — Résistance du poste de Darnius. — Attaque de gauche. — Elle est vigoureusement repoussée. — Tentative de débarquement, qui échoue également. — Eloge du général Mirabel et des généraux de cette époque.

SITUATIONS DES DEUX ARMÉES. — L'armée française était forte de 34,000 combattants, 9,000 à droite, autant à gauche, et 16,000 au centre. La droite, qui venait d'être renforcée, persistait à rester isolée sur la haute Muga ; le centre était absorbé par le blocus de Bellegarde ; enfin la gauche, campée, comme nous l'avons dit, sur le penchant des Albères, en avant de Cantallops, était flanquée par la brigade Victor, qui, du col de Banyuls, veillait sur la côte. La pénurie de fourrages, qui commençait à se faire sentir, nous avait forcé de réduire notre cavalerie à 1,800 chevaux.

L'armée espagnole venait de recevoir une excellente brigade irlandaise, plusieurs nouveaux régiments suisses, un grand nombre de recrues, et 6 à 7 mille hommes de vieilles troupes, qu'avaient remplacés dans leurs garnisons les corps que l'unique clause respectée de la capitulation de Collioure éloignait du théâtre de la guerre ; en sorte que cette armée ne comptait pas moins de 45,000 soldats disponibles, dont 4,000 cavaliers bien montés. Voici d'ailleurs quelles étaient ses positions.

Sa gauche, qui communiquait avec Campredon par le col

Digitized by Google

de Bassagoda, courait de l'ouest à l'est, en avant et suivant le cours du Manol, depuis Llorona, aux sources de ce torrent, jusqu'à Vinyonnet sous le canon de Figuères. De cette forteresse, son centre s'avançait en échelons par les plateaux de Llers, jusqu'à la chapelle de Roure. Enfin sa droite longeait la route, de Pont-des-Moulins à Camany, puis se retournait à l'est pour finir à Espolla. Si donc les Espagnols avaient repris sur nous la supériorité du nombre, ils n'avaient point reconquis celle des positions, puisque leur éparpillement dépassait encore de beaucoup le nôtre.

La Union avait le projet d'attaquer à la fois nos deux ailes, et de se rabattre ensuite, de part et d'autre, sur notre centre. Il devait porter son premier et principal effort sur notre droite et sur les passages correspondants de la frontière, puis, cette droite écrasée, marcher par Massanet, La Bajols et les plateaux de Las Illas, sur le col Portell, d'où il comptait se mettre en communication avec Bellegarde pour y jeter un grand convoi qui était tout prêt. Enfin, des troupes de débarquement étaient chargées de nous enlever le col de Banyuls, notre dernière issue pour repasser les Pyrénées.

Ainsi, il ne s'agissait plus seulement de ravitailler Bellegarde : c'était une bataille générale, sur une ligne de sept lieues d'étendue, qui se préparait ; ou plutôt c'était, en sens inverse, la grande manœuvre de Dugommier au Boulou, que le vaincu du 12 floréal prétendait répéter. Voyons maintenant comment il allait rendre à son maître la leçon qu'il avait si bien retenue.

ATTAQUE DE DROITE.

CHAMP DE BATAILLE. — Comme au 30 floréal, le gros de l'orage devait fondre encore sur la haute Muga, que nous connaissons déjà, mais qu'il importe de reparcourir, pour bien comprendre la lutte complexe qui allait ensanglanter de nouveau ces montagnes reculées.

On se rappelle que la Magdelaine est la tête d'un gros

Digitized by Google

chaînon qui va en s'allongeant vers l'est, entre la Muga d'une part, et un affluent du Manol de l'autre. Cette tête est à demi détachée du corps du chaînon, par une profonde échancrure qu'on appelle col de la Salud. Le chaînon se relève ensuite, et sa ligne faîtière se réduit bientôt à une arête aiguë, le long de laquelle on ne rencontre plus que de périlleux sentiers. Mais cette arête, appelée *Roca Blanca*, ne tarde pas à s'émousser, au point qu'elle finit même par se confondre avec le vaste plateau de Llers.

Le revers méridional de ce chaînon, et les bords escarpés de la Muga qui en ronge le pied, opposent à la circulation les plus grands obstacles. Le revers sud, au contraire, ainsi que l'affluent du Manol qui le cotoie sous le nom de gorge de Terradas, offrent des pentes accessibles et un terrain assez facile. Aussi est-ce par là que s'ouvre, entre Figuères et Saint-Laurent de la Muga, la circulation habituelle, qui peut prendre, soit le fond de la gorge, soit le penchant du chaînon, soit sa crête elle-même. Quoi qu'il en soit, ces trois chemins se réunissent à Terradas, village qui est enterré dans la gorge à laquelle il a donné son nom, et qui correspond à la hauteur de la Salud, dont le col mène à la Fonderie. De Terradas, on n'a plus alors, pour aboutir à Saint-Laurent, qu'à longer le pied de la Magdelaine. On peut aussi se porter de Figuères à Saint-Laurent, sans passer par Terradas, et voici comment : on remonte la rive gauche du Manol jusqu'à Sistella ou jusqu'à Estrella, et à l'une ou à l'autre de ces deux stations, on tourne au nord et l'on gagne le pla de l'Avat qui, de la rive droite de la Muga, commande Saint-Laurent ; ou bien, si l'on veut aborder ce bourg par la rive gauche, sur laquelle il est bâti, on continue à remonter le Manol jusqu'à Llorona, puis l'on se dirige sur Albanya où l'on passe la Muga, qu'il ne s'agit plus que de descendre, pour atteindre le but proposé.

De Saint-Laurent, qui est adossé à la grande chaîne, montent ensuite plusieurs rampes qui vont aboutir à différents cols de la frontière. Toutefois, avant de s'écarter définitivement les uns des autres et de disparaître dans les anfractuo-

Digitized by Google

sités des montagnes, ces sentiers s'abordent un moment sur un des premiers gradins de la montée, à une petite chapelle, dite de Saint-Georges, qui se présente comme un poste de surveillance pour garder Saint-Laurent du côté où ce bourg est ouvert; car il est, ce bourg, sur tout le reste de son pourtour, enveloppé par un court lacet que la Muga trace entre deux ponts, le pont de Grau, en amont, et un autre en aval. C'est à partir de ce dernier que recommence, en sens contraire du lacet précédent, un nouvel et grand anneau de la rivière. Celui-ci n'est autre, du reste, que cette courbe de la Muga, dont nous avons déjà parlé, qui contourne la croupe de la Magdelaine sur un développement de trois kilomètres, et dont la Fonderie marque l'extrémité opposée à Saint-Laurent.

On résume parfaitement tout ce champ de bataille en se plaçant sur les cimes de la Magdelaine. De là, en effet, comme d'un observatoire, si vous parcourez des yeux l'horizon, en tournant du sud au nord, vous découvrez successivement: le couloir d'Albanya, d'où la Muga se précipite en cascades sur Saint-Laurent; tout contre ce bourg, le plateau de l'Avat, qui couronne la berge droite du torrent; Terradas ensuite, et sa gorge; dans le prolongement de la Magdelaine, la métairie de Salud, son col, le mas de la Guardia, et les crêtes du Roc Blanc; puis, de l'autre côté de cette sorte de ligne de partage, la Muga qui reparait, l'âpre vallée par où elle s'engouffre pour gagner la plaine, et, en tête de ce tronçon de vallée, la Fonderie; enfin, comme un immense amphithéâtre où la chapelle Saint-Georges occupe un point presque imperceptible, la grande chaîne pyrénéenne, qui remplit le reste du panorama.

DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS. — Nous nous rappelons comment, le 30 floréal, Augereau était installé sur ce terrain. Sa position, doublement vicieuse, l'isolait de notre centre, en même temps qu'elle laissait la Magdelaine abandonnée. Or, de ces deux défauts, dont l'un du reste ne pouvait être atténué qu'en aggravant l'autre, le général n'avait corrigé que le moins dangereux: il occupait la Magdelaine et ses abords qui regardent Figuères, mais il n'avait rien fait pour se relier au

Digitized by Google

blocus de Bellegarde. Voici, au surplus, quel était l'arrangement de ses troupes.

Le général Lemoine, qui avait été définitivement rendu à cette division, occupait, avec six bataillons de chasseurs, Terradas et les crêtes au nord de ce village, lesquelles font suite à la Magdelaine passé le col de la Salud. Une batterie, établie à mi-côte, reliait à ces crêtes le fond de la gorge, tout en éclairant l'avenue de Figuères.

L'adjudant général Bon, qui commandait le reste des chasseurs, déployé en travers du pla de l'Avat, barrait ainsi les chemins venant du Manol, et couvrait à la fois le pont de Grau et Saint-Laurent, postes que défendaient en outre plusieurs batteries de position.

Guieux gardait la Fonderie, dont les retranchements avaient reçu des accroissements considérables. Sur sa gauche, étaient échelonnés trois des six bataillons de la brigade Mirabel. Les trois autres, sous les ordres immédiats de leur chef, occupaient, à droite, la Magdelaine, et formaient la réserve.

Enfin, la brigade Davin, chargée de la frontière du Vallspire, était répandue sur le revers de la grande chaîne, sa gauche à la crête des monts, son centre groupé autour de la chapelle Saint-Georges, et sa droite touchant le pont de Grau.

Ces 9,000 hommes, ainsi dispersés, allaient recevoir le choc de 22,000 Espagnols. C'était plus qu'il n'en fallait pour accabler notre imprudente division, et l'ennemi, pour cela, n'avait plus à satisfaire qu'à une seule condition : celle d'opérer en masse. Or, cette condition fut précisément la première dont il eut hâte de se départir, et il ne le fit point à demi, car il forma six colonnes.

La première, forte de 12,000 combattants, la division Curten, qui allait remonter la gorge de Terradas, était destinée à assaillir la brigade Lemoine. Les quatre suivantes avaient ordre de déboucher de la rive gauche du Manol, savoir : le général Cagigal sur Saint-Laurent ; Yzquierdo et le brigadier Perlasca, sur les flancs gauche et droit des deux batteries du pont de Grau, et le maréchal de camp Godoy,

sur la chapelle Saint-Georges. Ce dernier arrivait par la gorge d'Albanya, pour couper nos communications en arrière. Enfin, 2,000 hommes isolés menaçaient Darnius. Ces six colonnes devaient, après avoir atteint chacune son but respectif, mais alors seulement, converger sur la Fonderie.

COMBAT. — Elles se mirent en marche dans la soirée du 25 thermidor (12 août), et le 26, vers trois heures du matin, chacune d'elles abordait, avec une précision remarquable, le point qui lui était assigné.

Lemoine, accablé par 12,000 assaillants, perd d'emblée la gorge de Terradas; il essaye de se défendre sous sa batterie du penchant de la montagne; mais, forcé sur tous les points, il se retire en deux colonnes : l'une qui se glisse le long du revers méridional de la Magdelaine, en se rapprochant de notre réserve; l'autre qui est rejetée sur le versant opposé, vivement poursuivie, et contrainte de chercher un refuge sous les batteries de Saint-Laurent.

Là déjà, les chances s'étaient partagées. Perlasca et Yzquierdo avaient emporté le pont de Grau; mais ils attendaient, pour déboucher sur la rive gauche de la Muga, la chute de la chapelle Saint-Georges, et Godoy était arrêté devant ce poste. D'autre part, Cagigal avait été culbuté devant Saint-Laurent par les chasseurs Bon, et ceux-ci, appuyés à ce bourg et à une butte voisine qu'une partie de la brigade Lemoine avait prise pour point de ralliement, ces intrépides chasseurs faisaient la meilleure contenance.

Cependant Curten, qui avait laissé en réserve, dans la gorge de Terradas, pour garder le chemin de Figuères, la moitié de sa colonne, venait avec l'autre de balayer les crêtes que Lemoine avait abandonnées, et il descendait sur la Salud. C'était le chemin de la Fonderie et le moment de s'y précipiter. Mais il avait été convenu que, pour cette attaque périlleuse (on se rappelait le 30 floréal), les colonnes s'attendraient. Or, Curten voyait Cagigal fort maltraité par le général Bon, les deux colonnes suivantes attendant pour franchir la Muga le succès de Godoy, enfin ce dernier tou-

jours arrêté devant la chapelle Saint-Georges. A son tour, il s'arrêta.

Ce temps d'arrêt sauva tout. Augereau, qui s'était transporté avec une partie de la brigade Guieux à Saint-Laurent, dès qu'il avait reconnu que c'était là le point menacé, Augereau, avec un coup d'œil qui annonçait déjà le héros de Castiglione, s'empare de cette hésitation. Ses adversaires, Curten d'une part, les colonnes de Saint-Laurent de l'autre, forment une ligne rentrante qui a son coude à Terradas, leur point de retraite, et qui est interrompue au sud du village : il va, par cette trouée, saisir la clef du champ de bataille. Augereau donc ordonne à Mirabel et à Lemoine de se jeter sur Terradas, c'est-à-dire sur le flanc gauche et les derrières de Curten, tandis que lui-même, à la tête de la brigade Guieux, il marchera par le penchant de la Magdelaine, et abordera de front, à la Salud, ce redoutable ennemi. Bon et Davin auront raison du reste.

Augereau arrive sur Curten vers midi. Soudain une lutte furieuse s'engage; l'ardeur est grande de part et d'autre, elle l'emporte du côté des Français, mais le nombre est du côté des Espagnols : la victoire flotte indécise.

L'audace de Mirabel la fixa. Il fond sur Terradas comme un trait. Son impétuosité lui est fatale, car il tombe pour ne plus se relever; mais il a donné l'impulsion; Lemoine, d'ailleurs, qui marche à gauche, dirigera les deux colonnes. Epuisé par les souffrances d'une longue maladie, Lemoine ne peut se faire entendre, mais son chapeau de commandant, qu'il élève au bout de son épée, montre le chemin, et la charge reprend avec une nouvelle furie. Alors la Union, voyant sa retraite compromise, ordonne à Curten de se replier sur Figuères. Les trois colonnes qui ont attaqué Saint-Laurent par le pla de l'Avat, se hâtent de suivre ce mouvement en arrière; elles sont, du reste, serrées de près par le général Bon, qui a bientôt rejoint Augereau. Tous les Espagnols de la rive droite de la Muga battent donc en retraite, et sont poursuivis jusqu'à Palau. Quant à ceux de la rive gauche, Davin, qui venait de descendre de la chapelle Saint-

Digitized by Google

Georges, les refoulait dans la gorge d'Albanya et leur faisait essuyer de nouvelles pertes.

Les vainqueurs ne firent que 140 prisonniers. Mort aux violateurs de la capitulation de Collioure! L'impatience d'un combat si longtemps, si ardemment attendu, débordait dans ces cœurs aigris par la souffrance : ils furent sans pitié, et la nuit seule arrêta le carnage. On porta la perte des Espagnols, qui d'ailleurs ne s'étaient jamais mieux battus, à 1,500 morts et 800 blessés. Nous eûmes, nous, 200 hommes tués et 600 gravement atteints.

C'était pendant ce terrible combat de seize heures, que le *Moniteur* du jour promenait dans toute la France le tableau enflammé de nos griefs contre l'Espagne, et le fameux décret *de guerre à mort*, rendu le 23 par la Convention, décret que nos soldats semblaient avoir deviné.

Le bataillon de Darnius s'était encore couvert de gloire en résistant, toute la journée, à 2,000 assaillants qui devaient ensuite attaquer la Fonderie.

ATTAQUE DE GAUCHE.

A quatre heures du matin, 15,000 Espagnols avaient débouché à la fois sur notre gauche et sur notre centre. Ils formaient trois colonnes échelonnées par la droite : la première, sans canon ni cavalerie, remontait le torrent de Vilaortoli, et cherchait à gagner le hameau de Récasens, qui est situé un peu au-dessous du col Fourcade ; la seconde, flanquée d'artillerie et de 1,300 chevaux, se dirigeait par le ruisseau de Camany, sur Cantallops ; la troisième, également composée de troupes de toutes armes, s'avançait de Pont-des-Moulins par la grande route, et semblait former la réserve. Cette dernière était accompagnée de cent voitures chargées d'approvisionnements qu'on destinait à Bellegarde.

A l'exemple de ses adversaires, le général Sauret forme aussi trois colonnes. Récasens étant le point le plus menacé, il commence par y dépêcher l'adjudant général Destaing,

Digitized by Google

avec trois bataillons; puis, il en dirige trois autres, commandés par le général Causse, sur la gauche du deuxième échelon d'attaque; enfin, à la réserve qui débouche par la route, il oppose neuf compagnies de grenadiers aux ordres du général Micas.

Destaing, après s'être débarrassé des tirailleurs qui cernaient déjà les abords de Récasens, se jette sur le premier échelon espagnol, le repousse jusqu'à Vilaortoli, et déborde à droite le second, qui, déjà menacé à gauche par Causse, n'a que le temps de se replier sur la réserve. Celle-ci, à la vue de trois colonnes françaises qui vont se réunir contre elle, suit le mouvement de retraite jusqu'au pont de Camany. Là, profitant de quelques ouvrages ébauchés, les Espagnols font halte et mine de résister; mais, à l'approche de nos soldats qui continuaient à avancer comme en rase campagne, ils se replient sur Notre-Dame de Roure. Ce poste passait déjà pour le réduit de leurs lignes; aussi le général Sauret ne crut-il pas prudent de les poursuivre jusque dans ce dernier retranchement, et il se retira de son côté. Cependant, vers midi, au bruit lointain de la canonnade qui reprenait du côté de Saint-Laurent, nos trois brigades se reportèrent en avant, puis, s'étant déployées de Camany à Vilaortoli, elles tinrent de cette façon l'ennemi en échec jusqu'au lendemain matin. Elles avaient tué une cinquantaine d'hommes, c'est-à-dire tout ce qu'elles avaient pu atteindre, sauf pourtant un prisonnier, un seul, qui avait été épargné parce qu'il était Hollandais.

Cette lutte à mort, qui avait commencé dans les hautes montagnes, à sept lieues du rivage, devait s'étendre jusqu'à la côte et rougir les flots de la Méditerranée.

La brigade Victor, qui gardait le col de Banyuls, était en même temps chargée de surveiller la côte catalane. Or, elle avait, le long de celle-ci, trois postes échelonnés par le col de los Frares et les villages de Colera et de Llança. L'anse de Colera, dont le village est assez éloigné, était le point de débarquement qu'avait choisi la marine espagnole. En conséquence, deux vaisseaux de ligne, une frégate et quatre cha-

Digitized by Google

loupes vinrent s'embosser devant cette station et jeter sur sa plage déserte 1,800 hommes, qui, à peine à terre, parurent se disposer à marcher sur le col de los Frares, dont la chute devait entraîner inévitablement celles de nos deux autres postes. Mais le bataillon qui occupait le passage menacé, le 1er du Tarn, sans donner aux assaillants le temps même de se former en colonne d'attaque, se précipite sur eux, les aborde, les enfonce, en passe 23 par les armes, et, en dépit des bordées de l'escadre, poursuit les fuyards jusque dans leurs canots.

ÉLOGE DE MIRABEL ET DES GÉNÉRAUX DE CETTE ÉPOQUE. — Les Pyrénées n'avaient jamais entendu le canon retentir sur tant de points à la fois, ni vu tant de sang couler. Nos soldats s'étaient battus avec une sorte de frénésie, et la plupart de leurs chefs, Augereau, Bon, Sauret, Beyrand, Lemoine, étaient blessés. Ce dernier avait reçu six atteintes. Enfin Mirabel était mort. C'était un de nos plus vaillants officiers; il était tout feu, tout ardeur, et les Espagnols, qui rencontraient partout sa mâle et belle figure, le prenaient pour le chef de l'armée française.

C'est lui qui commandait cette brigade dont les exploits retentissaient jusque dans la capitale, la brigade à laquelle les clubs votaient d'enthousiasme des récompenses qu'elle renvoyait, avec une si noble fierté, aux orphelins et aux veuves. De la division Augereau, où la vigueur de la discipline le disputait à l'éclat du courage, la brigade Mirabel était sans contredit la plus brave. Et pourquoi brillait-elle en tête de ses intrépides émules? c'est qu'elle était la plus prompte à obéir.

Répétons-le sur cette tombe ouverte, car le nom de celui qu'elle allait recouvrir est un des plus exemplaires que nous puissions citer en confirmation d'un éloge que nous voulons étendre : le plus beau titre de gloire des généraux de nos premières campagnes révolutionnaires, de cette crise de désorganisation, inouïe dans nos annales, qui avait commencé en 1792 et venait de finir, leur plus beau titre, ce n'est pas d'avoir enduré sans murmures des souffrances indescriptibles ou avoir

souri à leur mort, quand elle faisait triompher leur cause : c'est d'avoir su, en face de l'ennemi, convertir en armées régulières ce million de recrues de toutes les conditions, de tous les âges, qui s'étaient entassées par troupeaux sur nos frontières ; c'est d'avoir aussi rapidement discipliné ces générations conçues dans la dissolvante atmosphère qui pesait sur notre infortuné pays, si longtemps avant le prélude même de nos orages ; c'est d'avoir enserré dans les étreintes de l'obéissance passive des hommes qui ne *voulaient de cette chaîne que pour les esclaves des tyrans* qu'ils combattaient, des hommes pour qui toute tradition était rompue et l'antique honneur militaire un faisceau dispersé, qui ne redoutaient ni les châtiments dont leurs misères défiaient toutes les rigueurs ni la mort qu'ils bravaient à tous moments et sur toutes ses faces, qui, en un mot, ne tenaient guère à leurs drapeaux que par le lien si capricieux, si fragile, qu'on appelait l'enthousiasme de la liberté , la liberté, qu'avaient si odieusement travestie les passions du jour, qui se présentait aux masses comme l'irréconciliable ennemie de toute subordination, et dont si peu devinaient, sous son étrange voile, l'austère et majestueuse figure. Hommage donc à ces chefs d'armées, qui se dévouèrent à l'accomplissement d'une tâche et si rude et si grande!

Où elle avait été rude surtout, cette tâche, c'était aux Pyrénées orientales, à cette armée qui ne se recrutait, pour ainsi dire, que d'indociles volontaires tirés de nos ardentes populations du Midi, où les natures, plus diversement accentuées, plus impétueuses, avaient eu tant de peine à plier, du jour au lendemain, sous le niveau d'une règle unique et inflexible ; tellement qu'une mesure générale, prescrite par le gouvernement, qui, dans le nord et à l'est, avait été couronnée d'un immense succès, l'*amalgame* des volontaires avec la troupe de ligne, n'avait nullement réussi sur cette frontière, où rien ne se passait comme ailleurs. Néanmoins, ces hommes, qui se débattaient naguère dans une affreuse anarchie, étaient, deux mois après, rivés à tous leurs devoirs. Qui avait opéré, comme par enchantement, cette prodigieuse

métamorphose? Nous avons montré la main qui en avait dirigé l'ensemble; mais, puisque les étroites limites de notre cadre ne nous ont pas permis d'en signaler d'autres, hâtons-nous de le dire en passant : dans cette œuvre collective et si compliquée de régénération, une belle part, part d'autant plus belle qu'elle est rarement faite, revenait aux lieutenants de Dugommier, et, entre autres, à celui dont nous honorons la mémoire.

Le général Mirabel, en effet, avait établi dans sa brigade la discipline la plus rigoureuse, l'ordre le plus parfait; et il y était parvenu (car, dans une lutte aussi vive contre un désordre aussi étourdissant, chaque dépositaire de l'autorité, pressé de la faire reconnaître, appliquait les principes suivant la pente de caractère), il y était parvenu en appelant à l'aide de la fermeté qui impose le devoir, l'art qui le persuade et l'embellit. Ainsi, cessait-il de faire entendre la voix du commandement, c'était pour souffler dans le cœur de ses soldats l'amour des vertus militaires, soit en prenant l'initiative de quelque acte d'abnégation, comme celui que nous avons cité plus haut, soit en frappant leurs yeux par de touchantes images, comme celle-ci, que nous avons retrouvée sur place; car, puisque l'histoire, en témoignage de l'esprit qui dictait les consignes et du scrupule qui présidait à leur observance, dans une armée voisine, puisque l'histoire n'a pas dédaigné de recueillir l'exemple de ce cerisier qui, vers la même époque, restait chargé de tous ses fruits au milieu de nos bivouacs des Pyrénées occidentales, nous pouvons bien à ce trait donner un pendant.

En face de la Magdelaine, non loin de La Salud, à La Guardia, deux pauvres époux venaient d'associer leurs misères, quand la division Augereau, fondant tout à coup sur ces paisibles montagnes, réduisit en cendres l'humble toit qui abritait le jeune ménage. Mirabel, à quelque temps de là, prit position à La Guardia. Il y rencontra les malheureux incendiés, releva leur chaumière, et voulut que, libres et respectés au milieu de ses bivouacs, ils vécussent du pain de ses soldats, et offrissent ainsi à sa brigade

Digitized by Google

un vivant et salutaire exemple de discipline et d'humanité.

C'est dans cette même cabane, en 1841, un soir d'été, que, près du grabat de l'un des deux époux devenu paralytique et muet, nous avons entendu, de la bouche de l'autre, l'attendrissant récit de cette bonne action et les témoignages d'une pieuse reconnaissance qui avait traversé un demi-siècle. Toute la montagne connaissait la vénération de ces braves gens pour la mémoire du général Moustachou (ils l'appelaient ainsi), et c'était la renommée de cette sorte de culte qui nous avait attiré près d'eux. Quelle joie brillait dans leurs yeux, chaque fois qu'ils nous entendaient prononcer ce nom si cher, ce nom qu'ils s'imaginaient être le mien; car, nous ne pûmes leur faire comprendre que ce n'étaient point les traces d'un aïeul illustre que je poursuivais. Aussi la pauvre octogénaire voulut-elle, en dépit de ses infirmités, nous conduire elle-même, dans la gorge de Terradas, à l'emplacement où, dans la soirée du 26 thermidor an II, elle était allée prier et pleurer sur le corps de son bienfaiteur. Elle descendit lentement et en silence. Enfin elle nous montra, au bord du chemin, un débris de rocher : c'était là que le général républicain avait rendu son âme à Dieu. Et quand nous vîmes notre guide s'agenouiller sur cette pierre brute, et *verser encore des larmes avec des prières*, nous nous demandions qui, en France, se rappelait le nom de Mirabel, le nom même de la victoire à laquelle s'était immolée cette généreuse victime; et nous songions au *verre d'eau* qui vous est plus compté, ô glorieux trépassés des champs de bataille, *que tout votre sang répandu!*

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

REDDITION DE BELLEGARDE.

Reproches du gouvernement sur la stérilité de nos opérations. — Dugommier se décide enfin à rapprocher sa droite de son centre. — Nouvelle position de la division Augereau. — Le mouvement de concentration se propage sur toute notre ligne. — Etrange manœuvre de la Union. — Capitulation de Bellegarde; c'était le dernier point de notre territoire occupé par la coalition. — Joie et espérances que fait naître l'entière délivrance du sol de la République. — Fêtes des Victoires. — Combat de la Montagne Noire. — Déroute honteuse des Espagnols.

A la nouvelle de la sanglante bataille de Saint-Laurent, la Convention décréta que l'armée des Pyrénées orientales continuait à bien mériter de la patrie. Mais à ces félicitations, le Comité mêla de justes reproches : « Eh quoi! toujours des « combats inutiles! Quand donc nous donnerez-vous des « places fortes, au lieu d'épuiser vos efforts dans des attaques « sans fin, où, vainqueurs et vaincus, vous restez constam- « ment enchaînés dans un cercle de quelques milles de cir- « conférence? » Quel était, en effet, le fruit de cette nouvelle victoire, sinon le stérile honneur d'avoir une seconde fois, et sans compensation, échappé à un péril dans lequel on semblait se complaire?

CHANGEMENTS DANS NOS POSITIONS. — A la fin pourtant, Dugommier se décida à rapprocher sa droite de son centre. Toutefois, il ne mit pas moins de treize jours à exécuter un mouvement qui aurait dû être l'affaire de deux fois 24 heures.

Les journées des 27, 28 et 29 furent employées en reconnaissances. Le 30, 1,500 chasseurs de la division de gauche passèrent à celle de droite, pour protéger le déplacement qui allait suivre. Dans les premiers jours de fructidor, inaction complète. Cependant Augereau lui-même, depuis la nouvelle

Digitized by Google

épreuve qu'il venait de subir, ne tenait plus en place. « Nous « ne pouvons plus, écrivait-il, dans son impatience, au « général en chef, nous ne pouvons plus rester à Saint-Lau- « rent, n'eussions-nous à craindre que l'infection des cada- « vres qui encombrent les bords de la Muga. » Les généraux Robert et Boislignard furent alors placés, avec 1,500 hommes chacun, le premier sur la Magdelaine, le second en avant de la Fonderie; puis, sous la protection de ces deux postes, destinés à former l'arrière-garde, le 6 fructidor (23 août), l'évacuation de Saint-Laurent commença. Nous abandonnâmes ensuite la Fonderie, après avoir toutefois passé six jours et cinq nuits à la bouleverser. Enfin le 9, l'arrière-garde se mit en marche, fit sauter tous les ponts de la Muga, et se replia sur le village de Darnius, autour duquel Augereau était déjà en train d'installer sa division.

Les jours suivants, le mouvement de concentration se propagea au centre et à la gauche; au centre, il fut un moment troublé par une attaque assez sérieuse, qui fut dirigée, le 12, sur la Montagne Noire; enfin le 15 (1er septembre), ce mouvement se terminait sur toute la ligne. Mais, avant de faire connaître les modifications apportées par suite à celle-ci, jetons d'abord un coup d'œil sur le nouveau théâtre qu'était venue occuper la division qui avait amené tous ces changements.

Le vallon de Darnius court de l'ouest à l'est. Il est arrosé par un gros ruisseau tributaire du Ricardell, assez largement ouvert, et semé de prairies et de cultures. Une de ses berges, la droite, est néanmoins formée par un âpre banc de roc, où s'ouvre le chemin de Saint-Laurent, et qui se termine, un peu en aval de Darnius, par un escarpement à pic. C'est sur cette pointe, dite *la Roca Malera*, qu'un bataillon de la 3me demi-brigade avait fait si bonne contenance le 30 floréal et le 26 themidor. Sur la berge gauche, au contraire, règne un chaînon tout boisé, facilement abordable, et peu saillant d'abord. Mais à la fin de sa course, ce chaînon déprimé se relève brusquement à une grande hauteur, puis retombe tout à coup par un long et rapide talus, dont la route de Figuères dessine le pied. Cette croupe relevée,

Digitized by Google

masse énorme, qui plane sur tout le pays, se présente donc comme une montagne isolée. Nos soldats l'appelaient *la Montagne Noire,* à cause de l'apparence des deux versants qu'elle leur montrait, le nord et l'est, qui, en effet, sont ensevelis sous un bois touffu de l'aspect le plus sombre; au contraire, la couleur sanglante des rochers nus qui déchirent son revers méridional, lui avait fait donner, par les Catalans, le nom de Montagne Rouge ou *Mont Roig* (prononcez *Roitg*).

C'est ce vallon de Darnius, ou plutôt son encadrement, qu'était venue occuper la division Augereau. Elle était disposée sur trois lignes, qui convergeaient, par leur gauche, vers la Montagne Noire. La première, formée par les chasseurs Bon, cinq excellents bataillons, longeait la rive gauche du Ricardell, depuis la rencontre de ce torrent avec le chemin de Massanet, jusqu'à son confluent avec le ruisseau de Darnius; elle franchissait ensuite ce ruisseau, puis allait, par une inflexion en arrière, s'appuyer à la Montagne Noire, non pas toutefois (comme on aurait dû le faire) au piton qui termine au-dessus de la route et commande toute la crête de la montagne, mais à Castellroig seulement, c'est-à-dire à une tour élevée jadis pour garder une dépression du penchant occidental de cette crête, poste qui, par suite, n'avait sur la route de Figuères ni vue ni action. C'est aussi à Castellroig que venait aboutir la gauche de la seconde ligne, qui avait sa droite à la Roca Malera; elle barrait ainsi l'embouchure du vallon de Darnius, laquelle était masquée d'ailleurs par un mamelon isolé où nous venions de construire une vaste redoute, surnommée *l'Invincible.* Cette redoute servait en même temps de point d'appui à une des extrémités de la troisième ligne, qui commençait à la hauteur de Darnius et couronnait la berge gauche de son vallon. Enfin, la réserve d'Augereau, la brigade Davin, avait rétrogradé jusqu'à Coustouge, et surveillait la frontière du Vallspire.

D'équerre sur la division de droite, celle du centre, déployée parallèlement à la route, partait encore du mamelon de l'Invincible et remontait, par Buscaros et Estrada, jusqu'à La Jonquère. Son front était couvert par sept bataillons de

Digitized by Google

chasseurs : quatre au pied de l'Invincible, et les trois autres autour de deux nouvelles redoutes établies, l'une tout contre le château de Buscaros, l'autre sur les hauteurs en avant d'Estrada.

La Jonquère reliait au centre la division de gauche, qui, réduite, pour renforcer les deux autres, à 4,000 hommes, avait dû appuyer au centre et, pour cela, remonter de Cantallops à Campcéret, d'où elle était, au reste, plus à même de surveiller Bellegarde.

En résumé, notre nouvelle ligne, deux *fois brisée en* équerre, à la Montagne Noire son saillant, et à La Jonquère son rentrant, avait ses deux ailes en potence sur son centre, c'est-à-dire sur la route, et les deux faces de son angle saillant, ses parties faibles, couvertes par trois redoutes et par tous les chasseurs de l'armée, qui composaient un effectif de 6,000 combattants, répartis en 12 bataillons.

Enfin Dugommier laissa son grand parc à la Jonquère, mais il en retira son quartier général qui fut transporté à Agouillane, pour être plus à portée de la division d'Augereau.

ÉTRANGE MANŒUVRE DES ESPAGNOLS. — Ces changements ne pouvaient manquer de réagir sur les positions de nos adversaires. La Union, en effet, se hâta de modifier, lui aussi, sa ligne de bataille. D'abord, à peine avions-nous abandonné haute Muga, qu'il y avait porté son extrême gauche. Cet empressement était assez naturel, et il était prévu. Mais, en vérité, on ne pouvait s'attendre à l'étrange manœuvre *que le* général espagnol allait faire exécuter à sa droite. Cette aile qui courait parallèlement aux Albères, d'Espolla à Camany, se retournait ensuite à angle droit et bordait la route, depuis Camany jusqu'à Vilarnadal. Or, la Union ne s'avisa-t-il pas de faire converser la première partie de cette ligne brisée, de manière à l'amener dans le prolongement de la seconde ; de telle sorte que, de Vilarnadal aux abords de la Jonquère, il eut bientôt 20,000 hommes déployés en ligne droite, le long de la grande route. Son but était de faire échec à notre centre, pendant qu'il attaquerait la Montagne Noire où il se re-

Digitized by Google

pentait vivement de ne nous avoir point prévenus. Mais, dans quelle situation jetait-il cette ligne, dont il livrait ainsi la droite à La Jonquère, c'est-à-dire à la masse de la division Sauret, et la gauche à la Montagne Noire, sur laquelle il ne nous fallait que quelques heures pour concentrer la division Augereau! Bien plus, c'était le moment même où la capitulation de Bellegarde rendait libre tout à coup notre troisième division, c'était la nuit du 17 au 18 septembre que choisissait l'imprudent chef pour exécuter sa malencontreuse manœuvre. Mais ce qui devait achever de le perdre, le sauva cette fois; car si Dugommier ne profita pas de sa faute pour l'accabler, c'est qu'il était tout entier à recueillir le prix de sa longue résignation de quatre mois, ce prix si ardemment convoité, auquel le vainqueur du Boulou avait sacrifié déjà tant d'autres avances de la fortune.

CAPITULATION DE BELLEGARDE. — Il venait, en effet, de s'abaisser enfin, ce pavillon d'Espagne, qui, depuis 134 jours, déployé sur les remparts de Bellegarde, en vue des deux armées rivales, leur signalait le but qu'elles se disputaient, la crête des monts.

Depuis plusieurs jours, la situation de la forteresse bloquée était affreuse : plus de pain ni de biscuit, quelques restes de salaisons pour tout aliment, et 400 hommes dévorés par le scorbut! Ne voyant donc plus autour de lui que des images de mort, et, depuis la bataille de Saint-Laurent, n'osant plus rien espérer, le marquis de Vallesentaro pensa qu'il avait accompli sa tâche, et adressa à Dugommier, le 17 septembre (premier jour complémentaire des Sanculottides), la lettre suivante : « J'ai répondu aux deux sommations que tu « m'as faites, conformément à mon devoir. Aujourd'hui que « je crois avoir rempli tout ce qu'il me dictait, je te remettrai « la place, si ta générosité m'accorde une capitulation hono- « rable ainsi qu'à ma garnison. » Dugommier répliqua sur-le-champ : « Je ne puis accepter aucune de tes propositions. La « garnison se rendra à discrétion ; elle attendra son sort de la « générosité française. » Le gouverneur espagnol connaissait la haute humanité du général français ; il lui écrivit le

Digitized by Google

lendemain : « A la réponse que tu me fais, je réponds être « d'accord avec ce que tu proposes et ce que tu offres. » Dugommier avait simplement offert de plaider, près de son gouvernement, pour la vie de ses prisonniers.

Aussitôt, une compagnie de grenadiers républicains alla prendre possession de l'une des portes de la forteresse, pendant que la garnison sortait par l'autre. Elle nous laissait la fortification et les bâtiments entièrement réparés et dans le meilleur état possible, 68 bouches à feu, 40 milliers de poudre, plusieurs milliers de fusils, mais ni drapeau ni pain (1). Cette garnison se composait, d'abord de 400 scorbutiques qui furent transportés à l'ambulance des Capucins de Céret, où ils reçurent les soins qu'on aurait donnés à nos propres soldats, ensuite de 600 hommes valides qui allèrent attendre, dans la citadelle de Perpignan, que l'on décidât s'ils seraient ou non fusillés. Un imprudent décret de la Convention, en effet, frappait de mort toutes les garnisons des places nationales tombées au pouvoir de la coalition, si elles ne se rendaient dans un délai prescrit, et le délai fatal était expiré pour Bellegarde ; plus récemment, le décret du 23 thermidor défendait de faire aucun prisonnier espagnol, tant que la capitulation de Collioure ne serait pas exécutée, et il n'était pas question de nous rendre nos prisonniers ; enfin Dugommier s'était de lui-même personnellement lié par sa seconde sommation. Néanmoins, ce noble adversaire avait sans hésitation et clairement fait entendre aux braves gens qui venaient de s'abandonner à la générosité française, que la république leur pardonnerait facilement de lui avoir causé plus de soucis qu'une armée de 50,000 hommes, et qu'ils n'avaient rien à redouter pour leurs jours. Il fallut toutefois que Dugommier et le représentant Delbrel se justifiassent d'avoir provisoirement laissé la vie aux prisonniers de Bellegarde. Delbrel, qui arrivait à l'armée pour y remplacer, avec son collègue Vidal, les deux commissaires sortants, Michaud et Soubrany, dont la

(1) Voici tout ce qui restait dans les magasins de Bellegarde : 63 barils et 400 arrobes de salaison ; 136 sacs de riz ; 169 sacs de légumes secs ; 2,700 fromages ; 96 pipes de vin et 60 livres d'huile.

Digitized by Google

mission venait d'expirer, Delbrel écrivit à la Convention que, s'il n'avait pas appliqué aux prisonniers de Bellegarde la rigueur des décrets, c'était pour les empêcher de s'ensevelir sous les murs de la forteresse, et ne pas attirer sur nos malheureux soldats détenus en Espagne d'affreuses et inévitables représailles; et de peur d'attirer à son tour sur sa conduite le soupçon de *modérantisme,* il rappelait que lui-même, lorsque Barère avait annoncé à l'Assemblée la reddition du Quesnoy, il avait interpellé l'orateur et demandé compte de l'exécution du décret de mort. Dugommier, de son côté, appela ainsi le Comité de salut public au secours de sa parole :

« Le décret de la Convention, qui ordonne de ne plus faire « de prisonniers, convient sans doute à un champ de bataille; « mais, s'il m'est permis d'émettre mon opinion, je pense « qu'il est susceptible de modification à l'égard des places, « auxquelles il faut pouvoir offrir des conditions pour les « obtenir..... Notre armée était dans la détresse, 70,000 Es« pagnols menaçaient de ravitailler Bellegarde, et nos divi« sions n'avaient à leur opposer que l'énergie du petit nom« bre. L'ennemi, réduit au désespoir, eût pu faire sauter ces « murs que je m'étais tant efforcé de rendre intacts à la Répu« blique. »

La république fit honneur à la parole du général et grâce à ses prisonniers.

Bellegarde était le dernier point de notre territoire qu'avait occupé la coalition. Cette entière délivrance du sol de la patrie causa un transport universel. Une fête nationale, *la fête des Victoires* fut ordonnée, et sur la proposition de Delbrel, le fort reconquis changea son nom en celui de *Sud-libre*, pour faire pendant à *Nord-libre* ou Condé, que nous venions aussi d'arracher aux Autrichiens.

Ce succès, si longtemps attendu, donna essor aux plus belles espérances. On disait que, trop longtemps enchaînée au pied d'une forteresse, la valeur de nos soldats allait reprendre son vol, traverser comme un trait la Catalogne, et faire bientôt trembler dans sa capitale le tyran de Castille. Et cependant, l'armée victorieuse restait adossée aux Pyré-

nées, comme bloquée à son tour par l'immense chaîne de redoutes que les Espagnols avaient tendue devant elle, pendant qu'elle affamait Bellegarde ! Et le lendemain, c'étaient encore les vaincus qui prenaient l'offensive !

COMBAT DE LA MONTAGNE NOIRE. — La Union, à la nouvelle de la chute de Bellegarde, s'était naturellement hâté de ramener dans sa position primitive, c'est-à-dire dans la direction de Camany à Espolla, la ligne qu'il avait si témérairement aventurée jusqu'aux abords de La Jonquère. Mais, sans perdre de vue le but qu'il avait manqué, il résolut de tenter sur la Montagne Noire un nouvel effort, une attaque de vive force, que devait puissamment favoriser, selon lui, la ligne demi-circulaire de batteries qu'il avait mis tant de soins à déployer au pied de cette montagne, depuis Bioure jusqu'à Camany. Quoi qu'il en soit, il exécuta son projet avec une précipitation qui honorait, sinon sa prudence, du moins sa courageuse tenacité, deux jours après la capitulation de Bellegarde.

Le 21 septembre, en effet (5e des Sanculottides), à 6 heures du matin, toute l'armée espagnole était sous les armes, et 4,000 hommes d'élite, commandés par le brigadier Tarranco, s'élançaient résolument sur la Montagne Noire, par les revers du nord et de l'est.

Ces revers, les seuls accessibles, sont couverts d'un bois épais, et la crête qui les couronne, large seulement de quelques pas, va en s'inclinant de l'est, où elle a, au-dessus de la grande route, son piton culminant, à l'ouest où elle présente l'échancrure que gardait la vieille tour de Castellroig. Une cinquantaine de nos chasseurs occupaient cette tour, qui, de ce côté, marquait si rigoureusement l'extrémité de nos postes, que la pointe orientale de la crête n'était pas même surveillée.

Aussi Tarranco n'eut-il aucune peine à s'emparer de ce piton délaissé. Mais l'espace manquant là et sur les hauteurs qui font suite, le désordre se mit bientôt, et dans la tête de la colonne qui ne trouvait pas à se développer, et dans les files qui montaient et ne pouvaient plus avancer. Ce trouble

Digitized by Google

fut cause que des tirailleurs ennemis, enfreignant un ordre bien positif, qui leur défendait de pousser en avant, s'approchèrent de la tour. Ce faux mouvement nous sauva. En effet, nous allions être surpris par une masse de plusieurs milliers d'assaillants, qui déjà traînaient à leur suite quelques pièces de canon, lorsqu'une de nos sentinelles d'avant-poste, prouvant une fois de plus ce que peut souvent, pour le salut d'une armée, un simple factionnaire, le chasseur Roch fit feu et brûla, avant de se retirer, jusqu'à sa dernière cartouche. L'alarme est ainsi donnée à Castellroig; elle se communique aux bataillons de chasseurs campés au pied de la montagne, et le plus rapproché, le bataillon Papin, accourant aussitôt, s'élance résolument dans le bois du revers septentrional, sur la droite et sur les derrières des Espagnols. Ceux-ci, ne pouvant compter leurs adversaires, s'imaginent qu'ils sont coupés; alors, tout à coup saisis d'une panique qu'accélèrent les cris de *somos cortados,* ils se précipitent pêle-mêle des hauteurs sur la grande route, et courent chercher un refuge sous leurs batteries. Ils laissaient sur place 600 hommes morts, blessés ou prisonniers, un plus grand nombre encore de fusils, et quatre pièces de canon toutes neuves, qu'ils comptaient étrenner.

La Union, au désespoir, flétrit sans distinction tous ceux qui avaient pris part à cette honteuse tentative, les officiers comme les soldats; et il infligea, en outre, à ceux qui avaient abandonné leurs armes, un châtiment aussi étrange qu'ignominieux : il leur fit arracher leurs uniformes, prendre en guise de fusils des quenouilles, et enfourcher des ânes, cmome les criminels en Espagne, quand ils marchent au supplice; puis il força ces malheureux à défiler ainsi devant leurs compagnons d'armes navrés eux-mêmes de tant d'opprobres. Enfin il mit à l'ordre que, quiconque perdrait sa formation, s'éloignerait de son bataillon de plus d'une portée de canon, ou abandonnerait ses armes, serait puni de mort.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

NÉGOCIATIONS ET PRÉPARATIFS.

Découragement de la Union et de son gouvernement. — Tentatives de rapprochement. — Belle réponse du Comité de salut public aux premières ouvertures faites par la Union. — Ardeur de nos soldats. — Leur détresse. — Réaction du 9 thermidor. — Efforts désespérés pour ravitailler l'armée des Pyrénées orientales. — Dugommier obligé de livrer bataille pour empêcher son armée de mourir de faim. — Etranges propositions de l'Espagne et rupture des négociations.

NÉGOCIATIONS. — A la suite de tant de revers, la Union, dont chaque tentative était un affront nouveau; qui rejetait ses malheurs, tantôt sur la faiblesse de ses soldats, tantôt, et avec plus de raison, sur l'impéritie et le mauvais vouloir de ses lieutenants; qui, par les cruelles expiations qu'il infligeait aux uns et les soupçons injurieux qu'il prodiguait aux autres, s'était attiré la haine du plus grand nombre, le malheureux général, découragé, venait d'offrir sa démission. D'autre part, une fermentation sourde se révélait à Barcelone et sur tout le littoral catalan; et comme, à l'autre extrémité aussi des Pyrénées, les Français triomphaient, la Cour de Madrid, à son tour, tomba dans le découragement. Elle commençait à entrevoir que, de toutes les puissances coalisées, l'Espagne était celle qui avait le moins à gagner à la continuation de la guerre. Son étrange alliée, en levant le masque à Toulon, avait réveillé sa défiance, et l'avidité des Cours du Nord, de l'Autriche surtout, lui donnait à réfléchir. Charles IV avait été personnellement déterminé à la guerre par des raisons de famille qui avaient fait leur temps. Le 9 thermidor, d'ailleurs, qui lui apparaissait comme un acheminement à une restauration monarchique, apaisait ses scrupules. Il

Digitized by Google

crut donc pouvoir faire essayer quelques ouvertures, mais dans le plus profond mystère, car il redoutait la colère de ses alliés, de l'Angleterre surtout.

Le 4 vendémiaire (25 septembre), un trompette espagnol, porteur d'une dépêche, se présenta au quartier général français. On était encore si près de l'époque où l'ombrageuse tyrannie qui pesait sur nos généraux pouvait, au moindre soupçon, faire tomber leurs têtes, qu'on avait conservé l'habitude de lire au milieu de l'état-major rassemblé, toutes les communications venant de l'ennemi. Dugommier allait remplir cette formalité d'usage, lorsque, en déployant la dépêche, il vit, attaché à la première page, un petit rameau d'olivier : il comprit qu'il s'agissait de propositions de paix, et lut à l'écart. Le message était de notre agent Simonin, chargé en Espagne de faire passer à nos prisonniers leur solde de captivité. Il avait reçu des ouvertures d'un personnage qui ne voulait pas se faire connaître, mais qui n'était autre que la Union, à qui la Cour de Madrid avait confié dès le début de la campagne, avec le commandement même de l'armée, le pouvoir d'entamer, quand il le jugerait convenable, des négociations pour la paix.

Dugommier avait renvoyé cachetée, à la Union, sa dernière lettre, en lui faisant dire qu'il ne correspondrait plus avec lui qu'à coups de canon ; et il ne s'était départi de cette résolution extrême, que pour faire parvenir à son adversaire la teneur du décret de guerre à mort : « A défaut, par le général en chef de l'armée espagnole, d'exécuter sur-le-champ « la capitulation de Collioure, en restituant les prisonniers « français, la Convention nationale décrète qu'il ne sera plus « fait de prisonniers espagnols... Elle dénonce à tous les « peuples le général espagnol, comme violateur du droit des « gens et de la foi des traités. » Pour rester conséquent avec lui-même et fidèle à son devoir, le général républicain ne pouvait donc dicter, à l'adresse du personnage qui lui faisait ces tardives avances, qu'une réponse dans le sens du décret de son gouvernement. Et en effet, il écrivit à Simonin (5 vendémiaire) : « Qu'il venait de mettre à l'ordre du jour les ter-

« ribles articles dont l'exécution serait reprochée à l'opiniâ-
« treté du gouvernement ennemi ; que celui-ci eût à se hâter
« de nous satisfaire sur *toute* la capitulation de Collioure, si-
« non, jamais de paix avec l'Espagne, jamais aucun traité
« quelconque, tant que nous aurions sous les yeux l'exemple
« d'une félonie. » Toutefois, après s'être concerté avec le représentant Delbrel, il en référa au Comité de salut public. Le Comité, dont le langage, dans cette courte *négociation*, a été plus d'une fois cité comme modèle, fit *cette ferme* et sage réponse, qu'il adressa aux représentants *du peuple*, en commençant par déclarer que ces derniers avaient seuls le droit d'intervenir dans une affaire toute politique :

« Le peuple français ne fait point la paix avec un ennemi
« qui occupe une partie de son territoire ; mais il pèse, dans
« sa sagesse, les propositions d'un ennemi vaincu, obligé de
« fuir sur son propre sol. La nation espagnole possède au
« suprême degré l'art de cacher ses desseins. Elle est en
« possession de proposer et de différer, pour profiter des
« conjectures. Pour la déjouer, il faut continuer de la battre.
« La terreur est dans toutes les armées des despotes coali-
« sés... Si l'Espagnol députe près de vous, citoyens collègues,
« déployez la dignité, la grandeur et la fermeté qui convien-
« nent à un peuple vraiment digne de la liberté. La position
« topographique de l'Espagne lui impose l'obligation de sol-
« liciter l'indulgence et le retour de l'amitié de la France.
« Son intérêt commercial le veut impérativement. Un orgueil
« de famille lui a fait oublier ses traités et ses calculs. Nos
« conquêtes doivent rappeler son gouvernement à un système
« mieux entendu. Le souvenir des guerres sanglantes avec
« l'Angleterre, le plan évident de cette nation de dominer
« sur la Méditerranée, la crainte fondée de l'Espagne de per-
« dre toute son existence politique, si elle persévère, rendent
« bien vraisemblable ce que contient la lettre de Simonin à
« Dugommier. La réponse à cette lettre doit être faite par le
« général Dugommier, et conçue en ces termes : *La France*
« *veut tout ce qui s'accorde avec son intérêt et sa dignité. Ecoute*
« *et transmets ces propositions. Toute démarche doit être faite*

Digitized by Google

« *auprès des représentants du peuple près de l'armée que je*
« *commande; la correspondance ne peut s'engager qu'avec eux,*
« *les principes l'ordonnent*. Instruisez-vous. Observez bien
« que tout ceci doit se passer, de votre part, en conférences,
« et que c'est au Comité de salut public à poser les bases.
« L'intention de l'Espagne ne doit pas être connue. Les dis-
« positions offensives doivent se faire avec plus d'activité que
« jamais. Amis, Juliers est à nous! l'armée de Sambre-et-
« Meuse a battu les Autrichiens, les Prussiens, les Hollandais
« et les Anglais, au nombre de plus de 80,000 hommes.
« Les avantages de cette victoire sont bien supérieurs aux
« résultats de la bataille de Fleurus. Sous peu de jours, le
« Rhin sera notre barrière. La nation n'a jamais été plus
« grande! »

Cette lettre, datée du 16 vendémiaire, arriva juste pour fournir une réponse à une seconde communication de Simonin. Le mystérieux personnage qui empruntait la plume de notre compatriote, qui prétendait agir à l'insu de sa cour (laquelle, par excès de précaution, se réservait naturellement la liberté de désavouer son correspondant anonyme), la Union commençait par se plaindre du dédaigneux silence que l'on gardait à son égard; puis il offrait, non plus seulement, comme dans la lettre d'ouverture, de remettre la question des prisonniers de Collioure à l'arbitrage d'une puissance neutre, au choix de la France, « mais de rendre sur-le-champ homme pour homme, grade pour grade, sans toutefois, par là, reconnaître explicitement la capitulation en litige, de peur de se compromettre vis-à-vis des puissances coalisées, de l'Angleterre principalement. Il était persuadé que l'Angleterre cherchait à détruire l'Espagne et la France, et c'était pour déjouer l'ambition de cette commune rivale, qu'il voulait hâter le traité de paix. Il s'agissait *d'une réconciliation perpétuelle*. Enfin, il attendait de la loyauté de son adversaire qu'il mît en oubli tout ce qui s'était passé. » Delbrel venait d'écrire au Comité, en réponse à sa depêche du 16, « qu'une grande nation victorieuse ne devant faire aucune avance à des esclaves vaincus, il attendrait une seconde

lettre de Simonin pour lui envoyer celle qu'avait dictée les chefs de l'État. » La courte et fière réplique du Comité partit donc sur-le-champ, et eut, il paraît, pour effet immédiat, des ordres donnés qui tendaient à l'élargissement des prisonniers que nous réclamions. Mais cet élargissement fut bientôt suspendu (et cette fois, pour ne plus être même remis en question), par la reprise des hostilités.

PRÉPARATIFS. — Cette reprise était le vœu le plus ardent de Dugommier, qui, désormais enchaîné par des ordres supérieurs à ses propres menaces, et ne pouvant plus *décidément* correspondre avec l'ennemi qu'à coups de canon, s'appliquait tout entier à remplir dignement la tâche que lui laissait son gouvernement, *de continuer à battre les Espagnols*. Une série d'impulsions données au moral de nos troupes : l'accueil triomphal et universel fait à la nouvelle de la reprise de Bellegarde ; la solennité déployée dans la fête des Victoires, qui avait porté jusqu'au fond des plus humbles hameaux de la république, la renommée de ceux dont les récents exploits avaient inspiré cette fête ; l'inauguration du drapeau envoyé aux Pyrénées orientales par les représentants de la France délivrée de ses derniers envahisseurs, puis ce gage de la reconnaissance nationale arboré au milieu de nos camps, sur un autel de verdure où nos soldats étaient venus, pleins de joie et d'espérances, jurer de verser *le reste de leur sang pour augmenter le triomphe de la patrie ;* ces vingt-huit étendards espagnols, éloquent résumé de nos victoires, que renvoyait en échange, à la Convention (1), l'illustre chef qu'on venait de proclamer *le libérateur du Midi*, ce chef si exclusivement jaloux de la gloire des siens, qu'il n'avait pas voulu *que son*

(1) Ce fut le général Despinoy que Dugommier envoya pour présenter à la Convention les drapeaux enlevés aux Espagnols, en lui enjoignant de ne pas prononcer le nom du général en chef. La harangue du jeune général produisit sur l'assemblée une sensation profonde. Elle fait honneur, en effet, à la réputation littéraire que Despinoy s'est acquise depuis, et résume bien les événements de la campagne qui ont précédé le 13 brumaire, jour où cette harangue fut prononcée. La voici :

« Dignes représentants d'un peuple libre, nous venons enlacer aux palmes du Nord les palmes du Midi ; nous vous apportons, au nom de l'armée des Pyrénées orientales, vingt-six drapeaux et deux guidons, gages de ses triomphes multipliés, et des honteuses défaites de l'Espagnol. Nous ne vous retracerons

Digitized by Google

nom fût prononcé dans la nouvelle ovation qui attendait la remise de leurs communs trophées : cette succession d'élans avait porté à son comble l'enthousiasme de l'armée des Pyrénées orientales. Mais si son ardeur ne laissait rien à désirer, si, malgré 30,000 malades, convalescents ou non-valeurs, elle comptait encore un effectif fort respectable, il s'en fallait que ses ressources matérielles répondissent à ces éléments de vigueur intrinsèque. Le long blocus de Bellegarde avait épuisé tous nos magasins; le pain du jour était à peine assuré; les chevaux mouraient d'inanition; nos soldats qui, dans ces rudes montagnes, usaient en un mois la paire de souliers qui leur était allouée pour un trimestre, marchaient pieds-nus la plupart; enfin la poudre même manquait à ce point, qu'on ne pouvait remplacer le chétif approvisionnement dont l'explosion fortuite venait de détruire une des poudrières de Perpignan.

Dugommier s'adressa au gouvernement : on ne lui accusa pas même réception de ses demandes. Il insista, se plaignit

point la glorieuse carrière qu'elle a parcourue ; vous avez mis à ses travaux la plus douce récompense, la seule qu'enviât son courage : vous avez écrit dans les fastes immortels de la République la journée mémorable du Boulou, les victoires signalées du 30 floréal, du 26 thermidor et les combats de Belver.

« Vous avez consacré par vos décrets ce jour où la garnison de Bellegarde, tourmentée par la faim, implora la clémence française. Notre territoire entièrement affranchi ; la mort et le ravage porté dans les superbes manufactures d'armes, dans les fonderies de ces usurpateurs ; 300 bouches à feu, 15,000 fusils, trésors militaires qui enrichissent nos parcs et nos arsenaux, des milliers d'esclaves anéantis ou faits prisonniers : tels sont les fruits de ses efforts et de sa valeur.

« Mais ce n'est point assez pour nos frères d'armes d'avoir purgé nos plaines et nos murs envahis, d'avoir précipité du haut des Pyrénées l'insolent ennemi qui osa les franchir : ordonnez qu'aux voûtes triomphales du Temple de la Liberté, une place soit destinée pour leurs nouveaux trophées, et bientôt ils la rempliront.

« Fidèles interprètes de leurs sentiments près de vous, organes de leur profonde reconnaissance et de leur dévouement inaltérable, nous vous jurons de vaincre, d'achever à votre voix d'écraser les tyrans et les sectateurs de la tyrannie ; nous vous jurons de cimenter de tout notre sang, s'il le faut, l'édifice du bonheur que vous avez fondé pour le Peuple français, et que vous venez d'asseoir sur les bases immuables de la justice et de la probité. Vive la République ! vive la Convention nationale ! »

Le général Despinoy est mort de nos jours avec une réputation bien méritée de goût, d'érudition et d'attachement à la royauté légitime.

Digitized by Google

avec amertume, mais toujours inutilement. « Général en « chef, chargé d'une responsabilité effrayante, je n'ai pour« tant de ressources que dans mes réclamations et dans les « pièces qui les constatent, écrivait-il au Comité. Il serait « donc bien juste de ne pas me laisser en souffrance, lors« qu'il est si aisé de dire *oui* ou *non*, selon les circonstances « et la possibilité des choses. Le général en chef saurait « alors à quoi s'en tenir..... Autrement, il travaille au jour « le jour, dans une incertitude cruelle. » Il terminait en demandant son rappel, si les mesures qu'il proposait ne devaient avoir aucune suite : « Permettez que je me rende au « vœu de mes concitoyens qui m'ont appelé à la Conven« tion pour les y représenter. Vous approuverez sans doute « que j'y mène la même vie active que vous, plutôt que de « lui préférer la vie languissante et monotone d'un quartier « d'hiver. »

Cependant il se transportait au Boulou, pour remédier aux désordres de l'administration et appuyer de sa présence et de son autorité le représentant Delbrel qui, de là, s'épuisait à faire appel aux départements de la circonscription de l'armée, que son collègue Vidal parcourait incessamment. Mais ces malheureuses provinces étaient épuisées. Surprendre ce qui leur restait pour vivre, comme sous la Terreur, par de brusques réquisitions, n'était plus possible; car, désormais, toute demande devait être précédée d'un recensement. Le 9 thermidor avait semblé, à ces populations impatientes, devoir être le terme de ce qu'elles appelaient les spoliations révolutionnaires. S'imaginant donc qu'on exigeait d'eux des sacrifices que la loi ne leur commandait plus, les districts requis opposaient la résistance la plus opiniâtre. Et quand on était parvenu à leur arracher quelque chose, c'était, pour les transports, de nouvelles entraves. Nous l'avons dit plusieurs fois, la mer seule, en Catalogne, peut alimenter des opérations de quelque importance. Que pouvait alors attendre, d'un service de charroi sans organisation régulière, avec les Pyrénées à franchir et des routes dans un état déplorable, une armée à

Digitized by Google

la consommation journalière de laquelle il fallait, non compris les hôpitaux, 14,000 quintaux de farine? Attribuant au système ce qui n'était qu'un effet du malheur des temps, la Convention avait abandonné le mode des entreprises, pour recourir à celui des réquisitions par relais et par décades. Les conducteurs, qu'aucun sentiment d'honneur ne liait à leur tâche, montraient la plus mauvaise volonté. Ceux qui travaillaient loin du théâtre de la guerre n'étaient plus nourris, mourraient de faim, et désertaient en foule. Les autres, qui, sous la pression de nos baïonnettes, avaient à traverser la grande chaîne, n'avançaient qu'avec des peines inouïes; car les Espagnols avaient détruit, du côté du nord, la rampe du Pertus, et l'on continuait à passer par le Portell où l'art, il s'en fallait, n'avait pas vaincu tous les obstacles du terrain. Dans ces étroits passages, les convois d'allée et de retour s'embarrassaient sans cesse et ne pouvaient jamais rouler que demi-charge. Or, comme la charge normale de ces petites voitures à deux roues, en usage dans le Midi, ne dépassait guère 12 quintaux, il arrivait que, bien qu'on eût enlevé à l'agriculture une énorme quantité de ces charrettes, c'est à peine si l'on parvenait, dans les circonstances les plus favorables, à verser par jour, dans nos camps, 10,000 quintaux de farine, c'est-à-dire les deux tiers du plus strict nécessaire. Ajoutons enfin à toutes ces misères, celles qui provenaient de l'incroyable rapidité avec laquelle se dépréciait le papier-monnaie. Ainsi, la même mesure de blé qui se vendait 14 francs en assignats au commencement d'une décade, en valait, vers la fin, 5 à 600!

Cependant il fallait de la poudre, des souliers, des fourrages et du pain. On recourut aux procédés de la Terreur, on parla de relever les échafauds. Chaque district de l'arrondissement de l'armée fut taxé à un millier de salpêtre par décade; toute la population dut travailler à la manipulation du *sel vengeur :* on eut de la poudre. On décréta que les citoyens de l'intérieur n'iraient plus qu'en sabots : on eut des souliers. Mais ni décrets ni menaces ne purent arracher à nos campagnes affamées ce qui leur

restait de grains et de fourrages. En vain le représentant Vidal courait-il jusqu'à Commune-Affranchie (Lyon) pour embarquer sur le Rhône les foins et les avoines des frontières moins épuisées de la Suisse ; en vain son infatigable collègue Delbrel, à bout de ressources, convoquait à Narbonne tous les procureurs-syndics des départements requis, et les entraînait dans nos camps pour émouvoir leur pitié par le tableau vivant des souffrances de leurs défenseurs : tous ces efforts furent impuissants. Alors, on renvoya dans l'intérieur la cavalerie qu'on ne pouvait plus nourrir, en se bornant à composer, avec l'élite de nos escadrons, un corps de 1,500 maîtres-cavaliers qui devaient répondre au premier appel ; on renvoya également la plus grande partie des chevaux de l'artillerie ; on réduisit l'armée aux deux tiers de la ration ; enfin, tout ce qui restait en magasin fut consommé, même l'approvisionnement de Bellegarde, où on ne laissa que pour trois jours de vivres, au risque de voir, en cas de revers, cette porte de notre territoire rouvrir à une invasion nouvelle la grande route de France.

Telle était notre situation le 26 brumaire (16 novembre), jour où il fut constaté que tous nos magasins et nos dépôts étaient absolument vides. « Nous étions donc, dit Delbrel, « dans la cruelle alternative, ou de nous battre pour trouver « dans la victoire des moyens de subsister, ou de rentrer « dans l'intérieur pour disputer à nos pères, à nos enfants, « quelques onces de pain qu'on leur distribuait pour « vivre. »

Enfin, n'eussions-nous pas eu, pour nous pousser en avant, la perspective de mourir de faim sur place, qu'il eût bien fallu nous battre pour l'honneur de la république ; car, ce fut ce même jour, 26 brumaire, que Delbrel reçut, par l'intermédiaire de Simonin, l'ultimatum de l'Espagne :

« 1° L'Espagne reconnaîtra le système ou forme de gouvernement qu'a adopté ou qu'adoptera la France.

« 2° La France mettra de suite, à la disposition de l'Espagne, les deux enfants de Louis XVI.

« 3° *La France rendra au fils de Louis XVI les provinces*

Digitized by Google

limitrophes de l'Espagne, dans lesquelles il règnera souverainement et gouvernera seul en roi. »

A cette proposition inepte, qui fut prise pour une insolente bravade, le Comité fit la réponse suivante, réponse qui, 25 ans après, excitait encore l'admiration de l'homme du siècle le plus expert en langage de cette sorte, car c'était le langage qu'il avait tenu à l'Europe pendant quinze années de victoires :

« L'indignation est au comble en lisant l'écrit infâme que « vous nous avez transmis. Il est difficile de concevoir com- « ment un Français a pu tracer des lignes aussi outragean- « tes pour sa nation. C'est à notre artillerie de répondre par « un feu bien soutenu. Disposez tout et frappez. Le Français « victorieux traite sans orgueil l'ennemi qui se présente avec « l'attitude qui lui convient ; il voue au mépris le vaincu qui « ose lui dicter des lois. Prenez des mesures pour faire reve- « nir sur-le-champ Simonin ; il compromet la dignité du « peuple Français. »

Mais cette lettre n'était pas encore sortie du bureau où elle avait été écrite, que, répondant d'avance à l'adjuration du Comité de salut public, l'armée des Pyrénées orientales avait déjà *frappé*.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

LIGNES DE FIGUÈRES.

Description du terrain embrassé par l'armée espagnole. — Position défensive que cette armée aurait dû prendre. — Etrange projet de la Union pour nous forcer à repasser les Pyrénées. — Lignes de Figuères. — Elles figurent les lignes d'approche d'un assiégeant devant une place forte. — Ridicule extension donnée à ces travaux. — Choix malheureux des points occupés. — Excellente confection des retranchements. — Ce que nous avions de mieux à faire devant ces lignes, pour en avoir raison.—Situation numérique et distribution des deux armées.

La route d'Espagne, entre le col du Pertus et Figuères, divise le terrain qu'elle traverse ainsi du nord au sud, en deux parties ou pour mieux dire en deux régions qui présentent chacune un aspect bien tranché : à l'ouest, de hautes montagnes et des gorges profondes; à l'est, des accidents secondaires, des enchaînements de collines d'un faible relief et des vallons aux berges adoucies. La région bouleversée de l'ouest a pour charpente d'énormes et longs contre-forts qui, d'abord perpendiculaires à la chaîne pyrénéenne, tournent ensuite à gauche et se terminent par de vastes plateaux dont la grande route borde le pied. La partie du levant, au contraire, est simplement esquissée par quelques nervures peu saillantes qui arc-boutent la bande inférieure du brusque et uniforme versant des Albères.

POSITION GÉNÉRALE DES ESPAGNOLS. — C'est sur ce terrain que les Espagnols voulaient arrêter l'invasion française. Or, ce qu'ils avaient pour cela de mieux à faire, c'était évidemment de concentrer leurs forces dans les montagnes du couchant, en s'appuyant à la belle forteresse qui en occupe, en arrière, la croupe orientale. Ils eussent ainsi, il est vrai, laissée ouverte, sur leur droite, une large trouée; mais cette

Digitized by Google

brèche n'aurait été qu'un piége tendu à leurs adversaires, à supposer ces derniers assez imprudents pour s'aventurer entre une armée soutenue par une grande place forte d'une part, et un port de guerre ouvert à une escadre menaçante de l'autre.

C'est ce que la Union avait d'abord paru comprendre, lorsqu'après sa défaite du Boulou, ayant rallié les débris de son armée sous les murs de Figuères, il commença à s'étendre et à se retrancher sur les plateaux qui dominent, à l'ouest, la chaussée de France. Il s'était ainsi échelonné jusqu'à la Muga, par une succession d'ouvrages qui, d'un côté, battaient la route, et de l'autre, barraient les chemins ouverts à notre division de droite pour tomber sur sa gauche. Aussi, attaqué par nous dans cette position, le 19 prairial, avait-il fini par rester maître du champ de bataille, quoique alors ses retranchements fussent à peine ébauchés. Cependant, la division Sauret étant venue, le 1er messidor, s'établir autour de Cantallops, en face de cette sorte d'avant-plaine qui raccorde le pied des Albères avec la rase campagne de l'Ampurdan, le général espagnol, craignant que l'occupation d'Espolla, dont il s'était contenté jusque-là dans cette partie, ne suffît plus pour masquer et contenir notre aile gauche, avait fait passer à l'est de la route la moitié de son armée; puis, encouragé par la longue résistance de Bellegarde et l'arrivée de nombreux renforts, il avait peu à peu quitté l'attitude défensive et entrepris franchement l'exécution d'un plan d'attaque qui était encore sans exemple dans les annales de la guerre.

PLAN D'ENSEMBLE. — Ce plan, qu'on attribuait à un ex-ingénieur, émigré roussillonnais du nom de Campanye, et que la Union résumait en disant, et il le répétait sans cesse, *qu'il voulait nous chasser* du territoire espagnol *à coups de canon*, nous pouvons, nous, pour en donner d'abord une idée générale, en résumer ainsi l'exécution : le chef ennemi avait commencé par déployer toutes ses forces suivant une ligne qui tendait à embrasser l'armée française arrêtée sous Bellegarde, puis, gagnant sans cesse du terrain et transformant

Digitized by Google

successivement en batteries, en redoutes, tout ce qu'il rencontrait de hauteurs sur son passage, il avait cheminé vers cette armée comme un assiégeant vers une place de guerre. Et c'est en poursuivant cette marche étrange, qu'il prétendait nous resserrer peu à peu, nous acculer au pied des monts, et, finalement, nous forcer à les repasser.

DÉTAILS. — Entrons maintenant dans les détails de ce projet bizarre, et reportons-nous au lendemain du 19 prairial, journée qui avait été pour l'Union un encouragement et la cause déterminante de son changement d'attitude.

A cette date déjà, un grand nombre d'ouvrages avaient été entrepris, de Figuères à Pont-des-Moulins d'une part, et de Vilarnadal à Espolla de l'autre, les premiers pour intercepter la grande route, les seconds pour couvrir le chemin de Figuères à Roses.

Jusque-là, ces travaux défensifs semblaient assez rationnels ; mais c'est quand on voulut les transformer en travaux d'attaque et les étendre, qu'ils prirent une tournure et des proportions irraisonnables, car voici ce qui arriva.

Les ouvrages échelonnés de Figuères à la Muga, savoir : une vaste enceinte retranchée près du village de Vinyonnet, au confluent du Manol et de la gorge de Terradas dont Augereau maîtrisait la tête ; une longue coupure en travers de la Serra Michana, le camp de Llers, et une multitude d'autres pièces de moindre importance qui écharpaient la route ; ce premier établissement, auquel il eût été si judicieux de se borner, devint la grande artère du nouveau système, et ne fut plus, dès lors, qu'une sorte de *communication en arrière*, destinée à relier Figuères, le grand dépôt, à Pont-des-Moulins, qui allait marquer le centre de la *première parallèle*.

En effet, de Pont-des-Moulins partirent bientôt, à droite et à gauche de ce village, deux lignes d'ouvrages détachés, qui se déployèrent en avant : la branche droite, par Vilarnadal, Massarach, Mollet, Rebos et Espolla ; la branche gauche, par le plateau de Roure, Escaulas et Boadella, le long de la Muga.

Le nœud d'articulation de ces deux branches, Pont-des-Moulins, en était évidemment le point capital, celui, par

Digitized by Google

conséquent, qui devait présenter la plus grande résistance; mais comme ce village est dominé à l'ouest par des hauteurs qui en rendent la défense à peu près impossible, on transporta celle-ci, pour ainsi dire, sur le beau plateau de Roure. Ce plateau, qui couronne toutes les hauteurs dont nous venons de parler et qui commande au loin les bords de la Muga, fut donc fortifié avec le plus grand soin, et devint le réduit des deux lignes d'ouvrages qui rayonnaient de Pont-des-Moulins.

Considéré dans son ensemble et par rapport à notre position générale autour de Bellegarde, le tracé de ces deux lignes avait la figure de cette première tranchée qu'un assiégeant commence par développer parallèlement aux fronts d'attaque de l'enceinte qu'il menace, tranchée qu'on nomme *première parallèle.*

Sa première parallèle donc établie et bien consolidée, l'assiégeant s'occupa d'en déboucher et de marcher en avant. Or, il avait en face de Roure un autre point culminant, qui était le centre obligé de sa seconde parallèle : la Montagne Noire. De là, en effet, sa seconde ligne d'enveloppe était en quelque sorte tracée sur le terrain, d'un côté par Darnius, de l'autre par Vilaortoli et Espolla. La Montagne Noire alors n'appartenait à personne : c'était donc le moment d'en brusquer l'occupation. Mais, esclave de la règle qu'il s'était imposée, la Union ne voulut avancer que pied à pied; et comme Sauret, qui venait de déployer sa division sur le revers méridional des Albères, menaçait sa droite et Augereau sa gauche, voici la marche tortueuse que le général espagnol crut devoir suivre pour gagner du terrain sans compromettre ses deux ailes.

Il hérissa de redoutes et de batteries tout l'espace triangulaire dont deux points de sa première parallèle, Roure et Boadella, déterminaient la base, et le pont de Camany le sommet; puis comme, de ce saillant, qui touche bien le pied de la Montagne Noire, mais qui n'en voit que le revers sud, c'est-à-dire le seul revers inaccessible, comme il n'était pas possible d'aborder directement ce massif, le trop prudent général, pensant que c'était là un motif pour différer l'occupation qu'il projetait, appuya légèrement à droite, traversa la route,

Digitized by Google

et, se redressant au nord pour longer celle-ci, s'avança dans cette direction jusqu'au village même de Camany, éloigné de son pont de plus de trois kilomètres ; enfin, pour soutenir la tête de cette longue pointe qu'il venait de pousser de Roure à Camany, il se rabattit à droite par un quart de conversion, et sema de redoutes la ligne qui, de Camany, court par Vilaortoli jusqu'à Espolla.

Cette dernière ligne, nous l'avons dit tout à l'heure, c'était la branche droite de la seconde parallèle à *établir*. Quant à la branche gauche, il fallait, avant de l'entreprendre, se débarrasser d'Augereau. Or, tel avait été le but de la bataille de Saint-Laurent de la Muga, qui se rattachait ainsi au plan général d'attaque. Mais, on se le rappelle, il avait été manqué si complétement, ce but, que c'était précisément cette bataille du 26 thermidor qui avait amené Augereau sur la ligne même dont son adversaire voulait préparer l'occupation, sur la ligne de Darnius à la Montagne Noire.

La Union alors dut bien amèrement regretter de ne nous avoir point prévenus sur cette montagne qu'il dépassait depuis longtemps, dont il découvrait ainsi les deux revers abordables, ceux du nord et de l'est, et qu'il avait pu envahir par un simple à-gauche. Toutefois, il ne se laissa pas déconcerter. Et d'abord, pour suppléer provisoirement cette branche de seconde parallèle qu'il ne pouvait plus développer avant d'en avoir déblayé l'emplacement qu'occupait Augereau, il se hâta de remplacer celui-ci sur les rives tant disputées de la haute Muga, qu'on lui abandonnait sans combat ; en sorte qu'il eut bientôt, en compensation de ce qui manquait à sa seconde parallèle, sa première prolongée à gauche jusqu'à la Magdelaine ; même on pourrait dire jusqu'au Ter, car le chemin de la Magdelaine à Campredon, par le col de Bassagoda, ne tarda pas à se couvrir de postes nombreux, bien choisis et solidement retranchés. Cela fait, le général espagnol tourna tous ses efforts contre la Montagne Noire qui, dès lors, se présentait à lui comme une sorte d'ouvrage avancé, lequel non-seulement arrêtait tous ses cheminements ultérieurs, mais tournait et menaçait tout ce qu'il avait entassé de bat-

Digitized by Google

teries et de redoutes depuis Camany jusqu'à Espolla. De là les trois tentatives du malheureux comte sur la Montagne Noire : l'essai timide du 12 fructidor, la singulière manœuvre qu'était venue si brusquement interrompre la capitulation de Bellegarde, enfin l'attaque du 21 septembre, qui avait abouti à une si honteuse déroute.

Ce dernier affront dégoûta le chef de l'armée espagnole des attaques de vive force ; mais toujours plein de confiance dans son artillerie, il continua et travaillait encore, le 26 brumaire, à resserrer par de nouvelles batteries les abords de la position rebelle. Cependant, malgré les provocations de son adversaire qui faisait établir avec une certaine ostentation, sur la Montagne Noire, des épaulements pour deux batteries et une route à canon pour les armer, la Union, à partir du 21 septembre, sembla ne plus attacher à ce poste si envié la même importance, et il reporta son attention sur sa droite, principalement sur la ligne d'Espolla à Camany, qu'il renforçait de jour en jour, comme si, désormais, il eût voulu concentrer son attaque de ce dernier côté. Il était même en train de pousser d'Espolla, où allaient se rencontrer et finir ses deux parallèles, une nouvelle série d'ouvrages qui était comme l'amorce d'un nouveau cheminement, quand il fut arrêté enfin par la bataille du 27. Au surplus, jusqu'à ce dernier jour, l'armée espagnole tout entière ne cessa de remuer de la terre sur tous les points.

CONFECTION DES RETRANCHEMENTS. — Quatre-vingt-dix-sept ouvrages complets, redoutes, batteries ou coupures, sans compter une foule de petites pièces accessoires de flanquement, tel fut le résultat de ces immenses et incessants travaux de six mois. Cette pléiade de postes fortifiés embrassait une zone qui n'avait pas moins de cinq lieues de développement, sur une largeur de sept kilomètres en quelques points. Encore faisons-nous abstraction des postes épars qui gardaient les passages des montagnes entre la Muga et le Ter. On n'avait jamais fait un plus gigantesque ni un plus ridicule abus de la fortification de campagne.

L'intelligence des détails était loin d'ailleurs de racheter

Digitized by Google

les vices de l'ensemble. Sans choix, sans préférence, partout où un point culminant s'était offert, on s'y était précipité. Le hasard avait fait qu'on était tombé parfois sur quelques bonnes positions, là où le choix était commandé par des saillies puissantes, à l'ouest de la route par exemple. Mais à l'est, le désordre des ouvrages le disputait à celui du terrain : c'était un entassement confus de batteries qui planaient au lieu de raser et qui ne se flanquaient entre elles qu'à des portées énormes, grâce encore à l'exagération *du calibre* des pièces dont ces batteries étaient surchargées.

En revanche, la confection des retranchements et le luxe des défenses accessoires ne laissaient rien à désirer : hautes escarpes revêtues de murs soigneusement construits en pierres sèches, ou bien taillées dans le roc, comme cette fameuse redoute qu'on appelait *la citadelle* de Roure, où l'on se vantait *de ne craindre que Dieu ;* fossés larges et profonds, bordés de palissades et d'abatis ; glacis parsemés de chausse-trapes, de trous de loups ; des mines même, préparées dans l'intérieur de la plupart des ouvrages, pour les faire sauter au besoin ; enfin, 250 pièces en batterie. C'était, il est vrai, aux dépens des ouvrages en arrière qu'on avait armé ceux qui formaient les têtes d'attaque ; mais aucun, en *définitif*, n'avait été abandonné, en sorte que tous étaient, sinon surchargés d'artillerie, du moins hérissés de baïonnettes, car ils ne renfermaient pas moins de 46,000 défenseurs.

Aussi, tout vicieux qu'il était, cet appareil étrange, qui n'avait plus de nom dans le langage militaire, ne laissait-il pas que de nous présenter, à nous qui voulions le détruire, des difficultés très-sérieuses.

COMMENT ATTAQUER CES LIGNES. — Dans les pays de montagnes, si l'art d'une bonne défense consiste à aheurter l'agresseur aux obstacles du terrain, l'art d'une attaque intelligente est d'éviter, autant que possible, ces chocs meurtriers. Il semble donc que c'était pour nous le cas de recourir à une manœuvre tournante. Mais cette manœuvre était-elle exécutable ?

D'abord, on ne pouvait raisonnablement songer à tourner

Digitized by Google

ces lignes par leur extrême droite, en s'appuyant à la côte. En effet, l'énorme et compact massif qui constitue, qui encombre le promontoire de Créu et qui, passé le col de Banyuls, interdit tout passage à une armée; Roses ensuite et son golfe couvert de vaisseaux, puis les marécages de la côte du bas Ampurdan; toute cette accumulation d'obstacles élevait, de ce côté, une barrière vraiment infranchissable. C'est ce qui explique pourquoi les Espagnols, malgré leur prodigalité de précautions superflues, ne s'étaient point donné la peine de prolonger leurs lignes jusqu'à la côte.

Un mouvement tournant à l'autre extrémité n'offrait guère plus de chances de succès. Car, pour tourner Figuères par l'ouest, il fallait, ou gagner à Llorona les sources du Manol, ou aller prendre, beaucoup plus haut, la vallée du Ter. Or, dans les scabreuses montagnes d'où descend le Manol, les Espagnols, parfaitement sur leurs gardes, occupaient des positions inexpugnables, sans compter que, de la Magdelaine autour de laquelle nous eussions dû alors pivoter, ils auraient pu, sans danger et sans peine, s'opposer à une marche de flanc. Quant à tourner sur leurs derrières par la vallée du Ter, comme, dans la situation des choses, cette vallée n'était abordable que par son origine, par les montagnes du Vallspire, il aurait fallu que l'armée française se partageât en deux: une partie pour repasser la frontière et gagner, par Pratz de Mollo, le col des Aires; l'autre pour continuer à couvrir notre frontière que Bellegarde, réduit à un approvisionnement de trois jours, ne pouvait que compromettre. En supposant d'ailleurs les Espagnols coupés de leur base par une pointe que nous aurions hasardée en dehors de leur flanc gauche, qui les eût empêchés de rétablir leurs communications par mer, et de couper ainsi à leur tour, et d'une manière définitive, notre ligne d'opération?

Le seul moyen de réparer la faute que nous avions commise en laissant, pendant six mois, l'ennemi nous barrer à loisir l'entrée de la haute Catalogne, le seul moyen était donc d'aborder directement ses lignes. Cela posé, le point d'attaque n'était pas contestable, c'était la Magdelaine.

Digitized by Google

En effet, le tracé du plan d'attaque de la Union, loin d'avoir la régularité à laquelle son auteur avait prétendu l'assujettir, ne figurait à la fin, est-il besoin de le faire remarquer? qu'un assemblage confus de lignes d'approche, de rayons divergents, de branches qui, jaillissant d'un tronc enraciné à Figuères, avaient pour point de départ, pour nœud commun, Pont-des-Moulins ou plutôt la redoute de Roure. C'était donc évidemment ce nœud qu'il fallait saper; or, pour l'atteindre, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était *de suivre* une des branches extérieures du système, *la branche qui, par* sa position et son développement, était le moins protégée, celle qui, en un mot, avait sa pointe à la Magdelaine.

Une autre et excellente raison pour nous d'attaquer par l'ouest, c'était la répartition même des forces des deux armées. La Union, qui en voulait à notre gauche, avait dégarni la sienne, comptant, pour faire compensation de ce côté, sur les obstacles du terrain; tandis que, comptant, nous, et sur la position rentrante de cette aile menacée et sur la Montagne Noire qui appuyait notre centre, nous avions successivement renforcé notre division de droite, laquelle, par sa valeur et sa parfaite connaissance des lieux, constituait déjà, avant ce renfort, notre principal moyen d'action. Voici au reste quelle était la force et la position de l'une et l'autre armée.

SITUATIONS DES DEUX ARMÉES. — La force des Espagnols était de 46,065 hommes : 10,290 à gauche, 22,850 au centre, 12,925 à droite.

L'aile gauche était commandée par le lieutenant général Curten, qui avait sous ses ordres le général portugais Noronna, et le maréchal de camp Correo de Sea. Le colonel Albarca gardait, avec 1,710 hommes, les communications entre Saint-Laurent de la Muga et Campredon. Restaient donc, sous la main de Curten, 8,580 combattants *répandus* de Saint-Laurent à Escaulas.

Le centre avait pour chef las Amarillas, qui disposait de 22,850 hommes ainsi répartis, à gauche et à droite de la grande route : à gauche, 9,546 (dont 4,241 en seconde ligne), sous le commandement du général Arias; à droite, 13,304, sous

Digitized by Google

les maréchaux de camp Cornet, Yzquierdo, Belvis, et le comte de Saint-Hilaire. Ces deux derniers occupaient les redoutes qui s'étendaient de Camany à Vilarnadal.

L'aile droite, commandée par le général Santa-Clara, auquel obéissaient le vicomte de Gand, cet ancien colonel de la légion de la Reine, et les brigadiers Tarranco et Montes, la droite était composée de 12,925 hommes, dont 8,444 en première ligne, de Vilaortoli à Llança, et 4,481 en réserve, entre Massarach et la citadelle de Roses.

Total : 35,633 hommes en première ligne et 10,432 en deuxième ; en somme, par conséquent, 46,065.

L'armée française était forte de 36,393 combattants partagés en dix brigades, dont une détachée et les neuf autres également réparties entre nos trois divisions.

La division de droite comprenait 8,971 hommes, savoir : 2,509, brigade Davin, renforcée tout nouvellement et repliée, vers Coustouge, sur la frontière qu'elle gardait ; 2,581, brigade Duphot ; 3,881, brigade Beaufort, à gauche de Duphot.

La division du centre était formée des trois brigades : Rougé (2,620 hommes), en avant de la redoute l'Invincible ; Banel (2,174), au penchant de la croupe orientale de la Montagne Noire ; Martin (1,667), en équerre sur Banel et longeant la route à l'ouest. A ces 6,461 fantassins, il faut ajouter la troupe que commandait en sous-ordre le général Dugua, composée de 414 canonniers servant 16 pièces d'artillerie volante, et de 1,812 chevaux qui, faute de fourrages, avaient dû attendre la nuit de la veille de la bataille pour repasser la frontière. C'était donc 8,687 hommes dont Pérignon disposait, force à peu près égale à celle d'Augereau.

La gauche, division Sauret, était réduite à 4,244 combattants embrigadés sous les généraux Guillot, Causse et Motte. Ces généraux commandaient : le premier 1,211 chasseurs, le second 1,378 fusiliers, et le troisième 1,655. Toutefois, cette division était soutenue à gauche par la brigade Victor Perrin, qui ne comptait pas moins de 2,316 baïonnettes, et surveillait à la fois le col de Banyuls et la côte espagnole.

Etaient en outre immobilisés à la garde de nos camps

Digitized by Google

7,752 hommes ainsi répartis : 2,387 à Darnius, 4,449 à La Jonquère, et 915 à Campeéret. Enfin, 3,411 recrues gardaient le Vallspire et 1,012 la côte française.

Ainsi : en première ligne, 24,218 combattants ; en deuxième, 7,752 ; en troisième, 4,423 ; et en tout, 36,393.

Cette distribution de nos forces prouvait que notre attaque ne devait pas seulement peser sur la gauche des Espagnols. Et en effet, Dugommier avait annoncé le projet d'attaquer ceux-ci par leurs ailes, et d'enlever, dans *une première* affaire, ce qu'il appelait leur première ligne, *c'est-à-dire leurs* ouvrages les plus avancés. Notre gauche était, sans contredit, beaucoup trop faible pour lutter contre les forces qu'elle avait en tête, contre 26,000 hommes couverts par 42 redoutes. Aussi le général en chef se réservait-il de la soutenir lui-même avec sa division du centre. Mais comment devait-il engager cette division? C'est ce que l'on ignore, car les détails de son plan, qui avait été mûri dans le plus profond mystère, ne furent jamais bien connus. On sait seulement, outre ce qui vient d'être expliqué, que, dans le cas d'un succès complet remporté par nos deux ailes, Pérignon devait marcher sur Roure et Pont-des-Moulins. Quoi qu'il en soit, en admettant même que, suivant les apparences, il manquât quelque chose aux dispositions de Dugommier pour bien assurer la victoire au point décisif, c'est-à-dire à sa droite, celui de ses lieutenants qui commandait sur ce point capital allait, à force d'habileté et d'audace, suppléer à l'insuffisance des moyens mis à sa disposition, et *justifier* ainsi la confiance sans borne qu'avait en lui son vénérable chef.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

PREMIÈRE BATAILLE DES LIGNES DE FIGUÈRES.

Position du général Curten autour de la Magdelaine.—Augereau forme quatre colonnes d'attaque. — Il tourne et emporte la Magdelaine. — Arrivée sur le champ de bataille d'une cinquième colonne assaillante. — Curten se replie sur les hauteurs de Terradas. — Prise de la Fonderie. — Le général espagnol recule jusqu'à Llers. — Augereau est brusquement arrêté au milieu de ses succès. — Attaque de gauche. — Notre infériorité à cette aile. — Sauret est repoussé. — Sa position critique. — Les secours que lui envoie la division du centre, d'une part, et de l'autre, une diversion de la brigade Victor sur Espolla, le sauvent. — Evénements du centre. — Mort de Dugommier. — Eloge de ce grand homme. — Honneurs rendus à sa mémoire.

ATTAQUE DE DROITE.

DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS. — Augereau, le héros de la campagne depuis notre entrée en Catalogne, comprit parfaitement que, dans l'attaque qui se préparait, le premier rôle appartenait au commandant de la division de droite, et, sans compter ses soldats, sûr de ce qu'ils valaient, il s'engagea avec autant de confiance et de résolution que si l'armée entière l'eût suivi.

Le général Curten occupait les positions mêmes où son adversaire avait si longtemps bravé les efforts de leurs défenseurs actuels : la Fonderie, Saint-Laurent, la Magdelaine, et cette crête pelée et blanchâtre que les Espagnols appelaient *Roca pelada,* ou *Roca blanca,* et nous, *hauteurs de Terradas.* Seulement, au lieu de faire face à l'est, comme Augereau naguère, Curten avait naturellement son front tourné vers le nord. Son avant-garde, en observation sur la rive gauche du ruisseau de la Fonderie, surveillait le débouché du chemin de Darnius. La Fonderie avait pour soutien principal une

Digitized by Google

grande redoute, dite de la Fita, élevée sur la rive droite de la Muga et gardée par 1,500 hommes, dont 300 émigrés, derniers restes de la légion du Vallspire qui, à force de se prodiguer, allait disparaître. Saint-Laurent, auquel on n'attachait plus qu'une importance secondaire, avait été abandonné à 800 miquelets. Le revers septentrional de la Magdelaine et l'avenue correspondante du col de La Salud, étaient hérissés de postes retranchés, de batteries et de baïonnettes. Enfin, une série de redoutes couronnait les hauteurs de Terradas, depuis La Guardia jusqu'à La Grange d'Escaulas. La crête ensuite restait libre jusqu'au plateau de Llers.

Augereau avait concentré en avant de Darnius 6,400 hommes : il les partagea en quatre colonnes. La première, aux ordres de l'adjudant général Bon, et composée de 2,000 chasseurs, forma l'avant-garde. Les trois autres, commandées par les généraux Beaufort, Duphot et Guieux, venaient à la suite. Davin, qui se tenait vers Coustouge, prêt à marcher, reçut l'ordre de descendre, en forçant les postes qui gêneraient son passage, sur Saint-Laurent, de tourner ce bourg, et de déboucher à une heure convenue dans la gorge de Terradas. Ces dispositions prises, Augereau se mit en mouvement le 27 brumaire (17 novembre), à minuit.

MARCHE DE L'ATTAQUE.—Pour éviter les 1,300 hommes d'avant-garde qui observaient le chemin de Darnius, Augereau prend un grand détour à droite; remonte, comme s'il marchait sur Massanet, le Ricardell jusqu'au pont de San-Estevan ; franchit le torrent; s'avance par Ca'n (casa d'en) Boudou et Ca'n Llosa jusqu'à la hauteur de la Fonderie; puis là, il se rabat brusquement à gauche sur le pont Saint-Sébastien de la Muga. Ce pont, un peu en amont des forges, mais déjà à une certaine distance de la redoute de la Fita, était mal gardé: son faible poste, qui n'a rien entendu, est égorgé sans bruit, et trois de nos colonnes passent. La première, la colonne Guieux, s'arrête pour masquer la redoute espagnole; les deux autres remontent la rive droite de la Muga; enfin celle qui est restée sur la rive gauche, la quatrième, va chercher plus haut un passage qui la rapprochera de la brigade Davin.

Digitized by Google

COMBAT. — Les ténèbres n'étaient pas encore dissipées, que Bon, Duphot et Beaufort avaient atteint le pied du revers méridional de la Magdelaine. Ils avaient donc tourné cette importante position; mais leur tâche n'en était guère allégée; car, si les Espagnols faisaient front au nord, si c'était sur la pente septentrionale qu'ils avaient surtout accumulé leurs postes et leurs batteries, ils n'en avaient pas moins assuré leurs derrières par des retranchements et du canon; un moment du reste leur suffisait pour concentrer toutes leurs forces sur le revers menacé et accabler des adversaires qui marchaient depuis cinq heures, la nuit, par des sentiers affreux, et qui avaient à gravir un escarpement d'au moins 700 mètres. Mais l'endurcissement de nos admirables soldats, leur parfaite connaissance des lieux et un courage à toute épreuve, surmontèrent tous les obstacles. Ils rampent d'abord en silence. Cependant, aux premières lueurs du crépuscule, ils sont découverts; mais la mitraille et les décharges plongeantes de la mousqueterie ne font qu'accélérer leur ascension, et ils ne mettent à emporter la Magdelaine que le temps de l'escalader.

Davin avait rendez-vous dans la gorge de Terradas : il y arriva en même temps qu'Augereau à la chapelle de la Magdelaine, vers huit heures. Parti de Coustouge la veille, à 4 heures du soir, *il s'était avancé de rochers en rochers, de précipices en précipices;* et, après avoir, chemin faisant, enlevé les trois postes de Fau, de Carbonils et de la chapelle Saint-Georges, d'où il ramenait 4 pièces de canon, il passait à gauche de Saint-Laurent et arrivait à heure fixe au rendez-vous convenu.

Un ordre d'Augereau l'y attendait : il s'avancera dans la gorge de Terradas, y prendra une bonne position, qui puisse intercepter le chemin de Figuères; puis il se prolongera par sa gauche sur le revers méridional du Roc-Blanc, et menacera ainsi le flanc et les derrières du général Curten, de Curten que les trois colonnes qui sont maîtresses du plateau de la Magdelaine et qui descendent déjà sur La Salud, vont pousser en face, le long des crêtes.

Digitized by Google

Ce double mouvement, rapidement exécuté, eut un succès complet. Ne pouvant plus tenir à La Salud après la chute de la Magdelaine, Curten s'était replié sur le Roc-Blanc, au-dessus de Boadella ; mais poussé en tête par les chasseurs du général Bon et débordé à gauche par Davin, il rétrograda bientôt jusqu'à sa dernière redoute, la Grange d'Escaulas.

Cependant la colonne Guieux avait attaqué la redoute de la Fita qui était défendue, comme tous les postes où se trouvaient des émigrés, avec l'acharnement du *désespoir*. Augereau, qui n'a plus rien à craindre de Curten, *détache sur la* Fonderie la brigade Beaufort, avec 200 chasseurs en avant-garde. Ces derniers arrivent à portée de la formidable redoute, et aussitôt suivant leur coutume, ils s'éparpillent à l'entour, l'enveloppent, la resserrent peu à peu, puis, à un signal donné, se précipitent dans ses fossés, suivis des deux brigades assaillantes que leur exemple entraîne. Les parapets sont bientôt franchis, et les 300 émigrés, plus une centaine d'Espagnols ou de Portugais, mordent la poussière. Le reste est fait prisonnier.

A l'aspect de ce nouveau désastre, Curten se replia sur Llers. Il abandonnait 8 redoutes, 28 bouches à feu, 200 caisses de cartouches, 1,500 fusils, les tentes, les bagages de 9,000 hommes, 1,200 prisonniers, et, de la Fonderie au Roc-Blanc, une longue traînée de blessés et de cadavres. Augereau, qui n'avait pas cent hommes hors de combat, reprenait sa course victorieuse et allait la poursuivre jusqu'à Roure dont son avant-garde entendait déjà siffler la mitraille, quand, vers dix heures, il s'arrêta tout à coup.

C'était un ordre qui était arrivé de la Montagne Noire; car, là et à gauche de notre ligne de bataille, venaient de s'accomplir des événements inattendus.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Sauret était sorti de ses lignes deux heures avant la fin de la nuit. Son avant-garde, composée de 800 chasseurs aux

Digitized by Google

ordres du chef de bataillon Lanusse, devait masquer les redoutes de Camany, pendant que ses trois brigades, Guillot à droite, Causse au centre, et Motte à gauche, marcheraient sur Vilaortoli.

Attaquer de front, avec 4,200 hommes, une première ligne de plus de dix redoutes, ligne qui était défendue par plus de 10,000 combattants et soutenue en arrière par une accumulation d'autres retranchements aussi bien garnis au moins que les précédents, c'était là un acte de témérité qu'expliquait à peine le voisinage d'une division tout entière en réserve sous la responsabilité du général en chef. Cependant Sauret n'hésita point et se conforma scrupuleusement aux instructions qu'il avait reçues.

Son audace lui valut d'abord quelques succès ; car, protégé par les ténèbres, il commença par replier tous les avant-postes espagnols. Mais sa brigade de droite s'étant égarée dans les ravins, il perdit un temps précieux à l'attendre, et il ne l'avait pas encore ralliée, quand le jour vint découvrir aux feux croisés de six batteries, à une masse d'infanterie qui avait eu deux heures pour se concentrer, et à un millier de chevaux qui s'apprêtaient à charger, vint découvrir les 2,400 hommes qui lui restaient. Néanmoins, l'intrépide divisionnaire lança résolûment sa petite colonne sur une grande redoute, et ce ne fut que le canon de Camany, dont les feux d'écharpe lui emportaient des files entières, qui le contraignit à lâcher prise. Il battit donc en retraite. Ce mouvement commençait avec quelque désordre, lorsqu'une charge de cette cavalerie qui nous menaçait vint produire sur nos soldats son effet habituel : ils se réforment, courent au-devant des escadrons ennemis et les refoulent jusque sous la mitraille des redoutes; puis ils continuent leur retraite avec moins de précipitation et plus d'ensemble. Un moment même, au bruit d'un nouveau combat qui s'engageait autour de Camany, ils font halte. Sur ce point, en effet, pour leur venir en aide, notre division du centre avait successivement détaché quelques bataillons d'abord, puis la brigade Banel, puis les tirailleurs des généraux Martin et Rougé. Mais, d'autre part, le

Digitized by Google

vicomte de Gand, qui occupait les redoutes au nord de Vilaortoli, sans s'inquiéter de la diversion de Camany, se jetait avec sa brigade sur Cantallops qui touchait au camp de Sainte-Lucie d'où était parti et que cherchait à regagner le général Sauret. Celui-ci donc, craignant d'être coupé (il n'avait laissé à Sainte-Lucie que 900 hommes), précipite de nouveau sa marche rétrograde. Mais il allait être devancé, et déjà la colonne qui tournait sur ses derrières abordait Cantallops, quand tout à coup le canon se fait entendre sur sa gauche, du côté d'Espolla. C'était Victor qui emportait deux redoutes en avant de ce village. Cette nouvelle diversion arrêta enfin le vicomte de Gand, qui, du reste, sur un avis de la Union annonçant lui-même *que sa gauche était perdue*, rétrograda bientôt jusqu'à Vilaortoli.

C'était à peu près le moment où Augereau recevait l'ordre de suspendre son attaque.

ÉVÉNEMENTS DU CENTRE.

Cependant, que s'était-il passé à la Montagne Noire?

La veille au soir, les chevaux de l'artillerie, qui arrivaient de l'intérieur, avaient pris en passant, au parc de La Jonquère, dix bouches à feu qu'ils avaient immédiatement amenées au pied de la montagne ; ce qui avait permis d'armer, dans la nuit même, les deux épaulements préparés sur la crête et le poste de Montroig, les épaulements de quatre pièces chacun, Montroig de deux obusiers de 8 pouces. En même temps, la division Pérignon se rangeait dans l'ordre suivant autour de la montagne : la brigade Banel, sur sa croupe orientale ; la brigade Martin, en potence sur Banel, en longeant la route; l'artillerie volante, conduite par le général Guillaume, à l'entrée du vallon de l'Invincible ; la cavalerie, commandée par le général Dugua, à gauche et à la suite de l'artillerie; enfin en arrière, dans le vallon dont l'artillerie barrait l'embouchure, la brigade Rougé.

MORT DE DUGOMMIER. — Dugommier, qui avait passé la moi-

tié de la nuit vers Darnius, dans une grotte qui servait d'habitation au général Guillaume, arriva à quatre heures du matin sur la Montagne Noire. C'était pour mieux suivre les chances de sa gauche et avoir sous la main sa division de réserve, qu'il prenait position sur cette hauteur, car si elle était le point le plus élevé du champ de bataille, elle en était aussi le plus dangereux. En effet, depuis plus d'une heure déjà, sitôt qu'ils s'étaient aperçus que nous armions les batteries de la crête, les Espagnols n'avaient cessé de couvrir la Montagne de leurs projectiles. Une de leurs batteries surtout, que, la veille au soir, ils avaient improvisée avec des sacs à terre en avant de la redoute Passamiliaus, tourmentait vivement nos travailleurs. Nos dix pièces cherchèrent à contrebattre ces feux meurtriers ; mais, quoique servies avec toute l'activité possible, elles ne devaient guère, à cette hauteur, que fournir aux canonniers ennemis de nouveaux points de mire.

A la tête de son état-major, ayant à ses côtés le représentant Delbrel, Dugommier contemplait en silence l'immense ligne de feu qui se déroulait à ses pieds et montait, à sa droite, jusqu'aux limites de l'horizon. Il cherchait surtout à lire à travers la brume le sort de la périlleuse attaque de sa gauche, et, comme en proie à cette agitation mystérieuse qui vient parfois, au moment suprême, s'emparer de l'homme dont la destinée va s'accomplir, il allait, venait, s'asseyait, se relevait. Cependant, vers 7 heures et demie, voulant prendre quelque repos, il quitte le représentant Delbrel et se retire dans un petit enclos que l'on voit encore sur le revers intérieur du piton culminant de la Montagne. Là, assis derrière un mur en pierres sèches, et les yeux toujours fixés sur sa gauche, il achevait un léger repas, quand il s'aperçoit que le mouvement de cette division est arrêté. C'était le moment de la secourir. Le général donc se lève brusquement, mais à peine a-t-il fait un pas, qu'il tombe mort : un obus, qui venait de ricocher sur la crête, lui avait fracassé l'épaule droite et la poitrine (1), en tuant à ses côtés le chef de bataillon du

(1) Si l'on en croit les Mémoires du prince de la Paix, la mort de Dugommier ne fut pas un simple effet du hasard. Le général d'artillerie de la Torre

génie Villemontès (1). Ce coup de foudre, dans un tel moment, pouvait avoir pour nous des conséquences terribles; mais Delbrel accourt, et, avec un sang-froid admirable, faisant écarter un pauvre mulâtre évanoui sur le corps de son maître : « *Citoyens*, s'écrie-t-il, en montrant cette pâle et belle figure, encore éclairée par ses grands yeux ouverts et déjà empreinte de cette douce et fugitive sérénité qui remplace un instant la vie sur la face des victimes d'un coup de feu instantanément mortel, *Dugommier est mort au champ d'honneur... Il demande des vengeurs et non des larmes... Courage, républicains! Nous avons le général à venger et la république à servir... Dugommier est mort! vive la république!* » Vive la république! répètent, en étouffant leurs sanglots, tous les témoins de cette scène déchirante, et chacun court reprendre son poste, pendant que le représentant trace à la hâte un billet qui confère à Pérignon le commandement de l'armée, et qui vole aussitôt à son adresse.

Au reçu de cet ordre, à huit heures, Pérignon avise d'abord au plus pressé et se hâte de faire attaquer les redoutes de Camany, pour voir si notre division de gauche, qui continue à reculer, reviendra sur ses pas; mais reconnaissant bientôt que Sauret est dans l'impossibilité de reprendre l'offensive, il lui dépêche, ainsi qu'à Victor qui reculait aussi, de nouveaux secours, afin de protéger leur retraite. Il envoie en même temps à Augereau l'ordre de faire halte.

visitait la batterie dite de Passamiliaus (du nom d'une redoute voisine), qui venait d'être improvisée dans la nuit précédente. Voulant juger de sa portée, et ayant aperçu, à la pointe orientale de la Montagne Noire, un groupe brillant, il le fit remarquer au capitaine qui commandait la batterie et qui passait pour un habile pointeur. Cet officier aurait alors lancé l'obus qui tua Dugommier. Nous ajouterons seulement que le général républicain ne faisait point partie du groupe sur lequel aurait pointé le capitaine espagnol, et qu'au moment où il fut frappé, Dugommier ne pouvait être aperçu de l'ennemi.

(1) Le chef de bataillon du génie Villemontès, qui périt du même coup que Dugommier, avait été fait prisonnier en 1793, à la prise de Collioure, où il s'était distingué par son énergie. Il venait de recouvrer sa liberté, et avait rapporté de son séjour dans la Péninsule des notes du plus haut intérêt sur l'armée espagnole, les places fortes, le génie, la politique et les ressources de cette nation. Ces précieux documents, qui étaient si rares alors, nous furent de la plus grande utilité. Nous signalons ce fait pour constater et honorer les services qu'un prisonnier même peut rendre à son pays, quand il a le courage et le talent d'utiliser ainsi le temps de sa captivité.

Digitized by Google

RÉSULTATS DE LA JOURNÉE. — Là devait se terminer cette journée sanglante, dont l'issue était incomplète, mais non douteuse : car la gauche des Espagnols, de l'aveu même de leur chef, était perdue sans retour, et, par elle, nous prenions à revers toutes leurs lignes. L'échec même de notre gauche éclairait plutôt qu'elle n'altérait notre situation. Enfin nos pertes, 160 morts et 500 blessés, étaient largement dépassées par celles de l'ennemi, qui laissait sur le champ de bataille 3,200 hommes.

Dans ce nombre figuraient les 1,200 prisonniers que la division Augereau, malgré le décret d'extermination, avait bien voulu épargner; mais c'était réellement à Dugommier que ces prisonniers devaient la vie. En effet, ayant reçu, quelques jours avant la bataille, une lettre de Simonin qui laissait entrevoir un commencement d'exécution donné à la fameuse capitulation de Collioure, Dugommier avait eu hâte de mettre à l'ordre du jour cette frêle espérance, afin d'adoucir des rigueurs qui, suivant son noble langage, *faisaient souffrir l'humanité*. Or, voici comment les Espagnols avaient répondu à ce procédé magnanime. Le combat terminé, une centaine de nos volontaires occupaient à La Salud deux redoutes en pierres sèches, et ils s'y reposaient depuis deux heures de leurs glorieuses fatigues, quand tout à coup la terre se soulève sous leurs pieds, éclate et les emporte dans les airs. Leurs corps ou les parcelles de leurs membres furent retrouvés ensevelis sous une avalanche de pierres et de débris d'affûts, ou épars sur les rochers d'alentour. Soixante-seize victimes de cet odieux stratagème respiraient encore (1).

Cette ruse barbare jeta dans nos rangs une exaspération d'autant plus violente, qu'en épargnant leurs prisonniers,

(1) Ces malheureux fournirent au jeune docteur Larrey la première occasion de faire connaître aux Pyrénées orientales des talents déjà éprouvés sur d'autres champs de bataille, et qu'attendait une si longue, si universelle et si légitime célébrité.

Larrey était arrivé à l'armée depuis 24 heures, pour remplacer, dans la direction du service de santé, les docteurs Benezech et Boizot, deux vieillards qui, malgré le poids des années, avaient jusque-là soutenu avec autant de courage que de zèle le lourd fardeau de leurs pénibles et belles fonctions. Boizot était presque aveugle.

Digitized by Google

nos soldats avaient, non point obéi à un ordre, mais entendu à demi-mot et volontairement suivi un conseil d'humanité. Le sang qu'ils s'étaient abstenus de répandre leur rappelait combien le chef qui avait fait appel à leur pitié pour ce *sang impur*, était avare du leur, et ce dernier trait ajouta encore à l'amertume des regrets qu'ils firent éclater à la nouvelle de sa *mort*.

ÉLOGE DE DUGOMMIER ET HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE. — Ces regrets, la France entière devait bientôt les partager, car elle perdait tout à la fois un de ses plus vaillants défenseurs et un de ses plus grands citoyens. L'essor que le général avait pris à Toulon et au Boulou s'était, il est vrai, comme ralenti après la délivrance du sol national, au delà des Pyrénées. Mais si la mort, en surprenant au milieu d'une victoire le brave guerrier auquel nos provinces méridionales devaient leur affranchissement, si la mort ne lui avait pas laissé le temps d'ajouter à sa couronne de *libérateur* l'auréole de la conquête, jamais elle n'avait plus dignement terminé une carrière mieux remplie et, ajoutons, plus vertueuse. Car ces vertus des républiques d'un autre âge, tant vantées dans le sien, le passionné créole s'était pris pour elles, à travers les mirages de l'Océan, d'une admiration aussi candide qu'enthousiaste, et un demi-siècle témoignait, sur les deux rives de l'Atlantique, de sa sincérité, de son ardeur et de sa constance à les pratiquer. Aussi, de tous les trépassés fameux de nos champs de bataille révolutionnaires, de tous les noms dont la popularité a survécu à la génération qui les avait si souvent ouï redire, aucun n'est-il arrivé à nous *plus beau* et surtout plus pur que le nom de Dugommier.

Le général avait près de lui deux de ses fils, qui remplissaient, dans son état-major, des fonctions d'adjudants généraux : l'armée leur confia, dès le lendemain 28, la pieuse mission de transporter à Sud-Libre (Bellegarde) la dépouille mortelle de leur père. Le cortége était composé de vieux soldats dont la consternation profonde et le morne silence, tour à tour interrompu par les strophes plaintives d'une musique guerrière et les sourds roulements du tambour, donnèrent à cette marche funèbre le caractère le plus

lugubre. La bataille du surlendemain fut le second acte de ces funérailles, et le dernier, il fut célébré avec la victoire qui apaisait les mânes de la victime. Ce fut, en effet, au milieu d'une foule immense, accourue de nos départements voisins pour visiter le théâtre de la bataille et contempler le cercueil de l'homme qui venait de venger la province d'une longue année d'invasion, que le corps mutilé de ce glorieux chef fut triomphalement inhumé, dans un bastion de ce même fort qu'il avait rendu à son pays, au pied de l'arbre de la *liberté*, en face de la Montagne Noire. La Convention aussi honora à sa manière le second commandant d'armée qu'elle perdait par le feu de l'ennemi, et le premier général en chef qui avait quitté ses bancs pour aller se faire tuer à la frontière : elle décréta, le 5 frimaire, que son nom serait inscrit au Panthéon, sur la colonne où l'on achevait de graver les noms de Dagobert, de Labarre et de Mirabel; puis, trois jours après, elle écoutait, dans un religieux recueillement, un des compagnons du *libérateur du Midi,* le porteur de ses trophées, le général Despinoy, qui venait demander « pour la cendre du législateur, du sage, du soldat, « un mausolée dans l'enceinte qu'il avait reconquise, au mi- « lieu des superbes monts d'où sa valeur et son génie avaient « précipité l'orgueilleux Espagnol; afin, ajoutait l'orateur, « que ses frères d'armes puissent aller, comme jadis les sol- « dats de Maurice, aiguiser leurs sabres à son tombeau. »

Ce dernier vœu fut accueilli, mais le temps manqua pour l'exaucer. Bellegarde même n'a pas conservé la précieuse relique qu'on voulait donner pour protectrice à ses remparts (1). Toutefois, peu de temps avant de se séparer, le 28 août 1795, la Convention contracta une dette solennelle (2)

(1) Les restes de Dugommier ont été transportés à Perpignan où ils reposent à côté de ceux de Dagobert, dans le cimetière infréquenté de cette ville. Ils n'y devraient pas rester. C'est à Bellegarde et à Mont-Louis, en effet, qu'est marquée leur place, dans ces forts qu'ils ont illustrés et dont les garnisons ne sauraient avoir, pour animer leurs tristes loisirs, ni des sujets d'étude plus intéressants, ni de plus beaux modèles de vertus militaires, que la vie et la mort que leur rappellerait sans cesse chacune de ces deux tombes.

(2) Sur le rapport d'Aubry, il fut accordé : à la veuve de Dugommier, une pension annuelle de 3,000 livres; à chacune de ses deux filles (dont l'une

Digitized by Google

envers la famille de l'illustre défunt; noble famille composée de six enfants dont deux moururent au service de la France, et d'une veuve héroïque qui, à la nouvelle de la mort de son époux, prisonnière des Anglais à la Guadeloupe et tombée de l'opulence dans la plus affreuse détresse, écrivait à sa fille ces paroles lacédémoniennes: « Ce qui doit me consoler de la « mort de ton père, c'est qu'il a péri noblement en défendant sa « patrie. » Mais cette dette nationale, oubliée par l'ingrat Directoire, fut acquittée par l'héritier tout-puissant de la république, lequel ajouta à l'arriéré la gloire de sa reconnaissance. En effet, depuis les jours splendides où, vers l'apogée de sa jeunesse et de sa fortune, le Premier Consul donnait pour ses deux premiers mots d'ordre *Frédéric II et Dugommier*, *Dugommier et Frédéric II*, jusqu'aux ténébreuses soirées d'agonie où l'empereur découronné, dictant sa dernière page à l'histoire, publiait dans son testament sa haute et touchante gratitude pour la mémoire de Dugommier, le nom de son chef vénéré, de son général de Toulon, ne cessa d'occuper dans les souvenirs de l'arbitre des renommées du siècle, une place à part, qui assure à ce beau nom un honneur impérissable.

épousa le colonel Dumoustier, l'ami de son père), une pension de 1,500 livres, et la même rente viagère à un enfant naturel qui était sans ressources. Quant aux trois fils du général, comme ils étaient au service de l'Etat, l'aîné marin et les deux autres officiers supérieurs à l'armée que commandait leur père, l'assemblée chargea le Comité de salut public de pourvoir à l'échange du premier qui était alors prisonnier en Angleterre, et à l'avancement de ses deux frères, dont l'un, encore simple chef de bataillon, fut envoyé aux frais du trésor à la Guadeloupe, pour en ramener sa mère. Ce dernier et le prisonnier moururent au service.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

INTERVALLE DES DEUX BATAILLES.

Pérignon prend deux jours pour préparer une seconde attaque. — Il reconnaît la position des Espagnols. — Conseil de guerre où le plan de la nouvelle bataille est arrêté. — Organisation de nos colonnes. — Apathie de la Union. — Sombre exaltation de nos soldats.

Le représentant Delbrel insistait pour qu'on ne laissât pas aux Espagnols le temps de se reconnaître; mais Pérignon, pensant qu'il lui fallait quelques jours pour se mettre au courant de sa nouvelle tâche, demanda et obtint un délai de 48 heures.

Son premier soin fut d'aller reconnaître les positions de l'ennemi, et il employa la journée du 28 à les étudier, en commençant par l'aile gauche. Là, depuis la matinée de la veille, où Curten avait été refoulé dans les retranchements de Llers, rien n'était changé, si ce n'est que la garnison de Figuères avait envoyé à ce malheureux général 12 à 1,300 hommes, pas même l'équivalent de ses pertes de la veille. Au centre, immobilité complète. Enfin, à droite, on s'était contenté de faire passer 400 hommes de seconde en première ligne, et de concentrer le commandement de cette aile sous les ordres du général Vives, qui, par sa fermeté à la retraite du Boulou, s'était acquis une belle et légitime réputation.

Cet état de torpeur de l'ennemi bien constaté, le 29 au matin, un conseil de guerre fut convoqué à La Jonquère. A cette question : « Faut-il marcher en avant, » il n'y eut qu'une réponse : *Oui*. Même unanimité sur la marche à suivre; car le succès d'Augereau, l'échec de Sauret, ne permettent plus ni hésitation ni demi-mesure, et c'est sans aucun

Digitized by Google

doute la gauche des Espagnols, c'est-à-dire Llers, Roure, Pont-des-Moulins, qu'il faut franchement aborder avec la masse de nos forces. Or, comme nous l'avons expliqué plus haut, la grande redoute de Roure est la clef de cette partie du champ de bataille. Tout est donc coordonné en vue de l'attaque de Roure: Augereau se portera, par la montagne *d'Escaulas*, sur ce point capital, et, pour faciliter le mouvement qui doit tout décider, deux brigades du centre balayeront les deux rives du Ricardell, pendant que la troisième *tiendra en* respect les redoutes de Camany. Quant à *notre gauche, elle* gardera la défensive et cherchera seulement à attirer l'ennemi de son côté, jusqu'à la chute de Roure qui sera, pour tous, le signal de la victoire et de la poursuite.

NOUVEAUX PRÉPARATIFS. — Ce plan convenu, voici comment l'exécution en fut préparée.

Augereau reçut un renfort de 2,700 fantassins, que lui amenèrent au Roc Blanc, où il s'était arrêté le 27, les généraux Chabert et Guillot. Il se trouvait ainsi à la tête de 11,442 hommes. Il en forma quatre colonnes d'attaque et une de réserve. La première, l'avant-garde, quatre bataillons de chasseurs et celui des Vengeurs, en tout 2,049 combattants, restait sous les ordres du général Bon. Venaient ensuite, sous le général Guillot, d'abord le 2e bataillon de grenadiers, fort de 580 hommes d'élite et destiné à soutenir l'avant-garde, puis 1,234 fusiliers. Guieux devait marcher sur les traces de Guillot et occuper successivement, avec ses 3,257 baïonnettes, les positions conquises par les deux premières colonnes. La quatrième, général Chabert, composée de 1,980 soldats de ligne, dont 480 chasseurs (le 9e de la Drôme) qui marchaient en tête, avait ordre de s'avancer à droite et à la hauteur de Guillot, sur le camp de Llers. Enfin la réserve, commandée par le général Davin, était condamnée à rester sur place pour fermer, depuis la Fonderie jusqu'au Roc Blanc, tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait se porter sur nos derrières.

Le général Beaufort, qui avait remplacé Pérignon dans le commandement de la division du centre, comptait 6,120

Digitized by Google

combattants, savoir : 2,420 sous Rougé et 2,133 sous Banel, le tout massé au pied de la redoute l'Invincible, pour déboucher par Bioure sur les deux rives du Ricardell; puis, 1,567 hommes, brigade Martin, sur la croupe orientale de la Montagne Noire, pour contenir d'abord, et, le moment venu, attaquer la redoute de Camany.

Sauret en était réduit à deux brigades, 1,919 hommes à droite sous Causse, et 1,523 à gauche sous le général Motte. Enfin la brigade Victor, toujours chargée d'appuyer Sauret, continuait à occuper le col de Banyuls et conservait 2,306 baïonnettes.

Ainsi, nous avions 23,310 combattants en première ligne, et 10,821 en deuxième, à la garde de nos camps. Notre effectif, comme celui de l'ennemi, avait donc peu varié depuis l'avant-veille; mais quel changement et quel saisissant contraste dans l'état moral des deux partis! Chez les Espagnols, ce n'était que sinistres présages, apathie dans les conseils, trouble dans les décisions. Leur chef d'état-major, Tomas Morla, toujours appelé dans les grandes crises à donner des conseils qui n'étaient jamais suivis, proposait, comme au Boulou, d'évacuer les retranchements, de relever la confiance des troupes par l'aspect de leurs forces réunies, et de se jeter en masse sur notre point faible, sur notre gauche. Mais c'était bien la Union qui allait, le lendemain d'une défaite et sur les remontrances d'un subalterne, abjurer les errements où il se complaisait depuis six mois! Il s'obstina donc à ne rien changer aux positions que lui avaient faites ses revers du 27, et il attendit l'orage avec une impassibilité qui semblait tenir du désespoir. Nos soldats, au contraire, n'avaient aucun doute sur l'issue de la journée qui se préparait. Néanmoins, la joie qu'ils laissaient ordinairement éclater la veille d'une bataille, cette fois avait fait place à une préoccupation muette et sombre, et au lieu des chants d'allégresse par lesquels, d'habitude, ils cherchaient à tromper ces longues heures d'attente, on n'entendait circuler dans leurs bivouacs que ces mots prononcés d'une voix brève et sourde : « Guerre à mort! point de quartier! »

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

SECONDE BATAILLE DES LIGNES DE FIGUÈRES.

Attaque de droite (Augereau). — Quatre colonnes d'attaque. — Marche des trois premières. — Elles escaladent la montagne d'Escaulas. — Elles arrivent sur le plateau de Roure. — Glorieux assaut et prise de la grande redoute. — Mort de la Union. — La quatrième colonne marche parallèlement aux autres, sur le camp de Llers qu'elle emporte. — Pont-des-Moulins, enveloppé par la division réunie, succombe à son tour. — *Attaque du centre* (Beaufort). — Les redoutes du Ricardell enlevées par nos soldats ou détruites par les Espagnols. — Explosion de 20 redoutes. — Chute des retranchements qui barraient la route de Figuères. — Déroute de la gauche et du centre de l'armée ennemie. — Figuères pris par les fuyards pour point de ralliement. — Trouble et confusion autour et dans l'intérieur de cette place. — Audace de nos chasseurs. — Panique des fuyards, qui entrent une seconde fois en déroute et ne s'arrêtent plus que sous les murs de Girone. — *Attaque de gauche* (Sauret). — Notre attitude défensive. — Efforts des Espagnols de ce côté. — Impatience de nos soldats. — Ils peuvent enfin prendre l'offensive. — Belle retraite de l'aile droite ennemie, sous le commandement du général Vives. — Gloire et caractère tout particulier de cette bataille. — Elle met en opposition le génie guerrier des deux nations belligérantes.

ATTAQUE DE DROITE.

Le 30 brumaire (20 novembre), à 4 heures du matin, Augereau donna le signal du départ.

De son bivouac du Roc Blanc, pour atteindre la redoute de Roure, il devait d'abord descendre dans le profond couloir de la Muga, le suivre quelque temps, puis remonter par le versant opposé jusqu'au-dessus d'Escaulas. Là, au sommet de la montagne qui plonge ce village, se présentait un premier grand ouvrage appelé par les Espagnols *fort central*, lequel était défendu par 950 hommes et flanqué par trois batteries dont les feux se croisaient sur le revers de la montée. Ce *fort* enlevé, il fallait se prolonger sur les hauteurs

jusqu'à la pointe orientale du plateau où s'élevait la redoute de Roure.

Les colonnes d'attaque descendent par Boadella sur la Muga, longent, passent et repassent quatre fois ce torrent, arrivent au pied de la montagne d'Escaulas, l'escaladent, et, sans brûler une amorce, pénètrent d'emblée dans le *fort central*. Elles y massacrent rapidement 400 hommes, chassent et dispersent le reste, puis, sans s'arrêter à poursuivre les fuyards, laissant pour garder la place le général Guieux, elles continuent sur les hauteurs.

PRISE DE ROURE. — Nos soldats allaient donc aborder cette fameuse redoute de Roure où les Espagnols *ne craignaient que Dieu,* cette *citadelle* qui avait ses fossés taillés dans le roc, 25 pièces de gros calibre sur ses parapets, deux grands ouvrages détachés pour flanquement, et 4,000 défenseurs.

Les chasseurs du général Bon débouchent sur le plateau, en vue de la formidable position. Une décharge générale les accueille; mais, loin de les ébranler, ce fracas du canon qui remplit comme le tonnerre les échos des montagnes, leur cause un transport électrique. Les rangs sont rompus : chefs, soldats, tout se rue pêle-mêle dans les fossés, s'élance aux palissades, s'accroche aux escarpes; on s'aide, on se pousse, on monte, et en un clin d'œil, par un de ces élans incalculables qui réduisent à néant toute prévision humaine, l'invincible redoute est escaladée. Les premiers arrivés tendent la main aux autres « *pour les présenter dans la salle du bal*, » car c'est le nom que leur héroïque gaieté improvise pour cette arène sanglante qui s'encombre de cadavres et où l'on ne fait point de prisonniers.

L'assaut avait été si rapide, que les soldats de Guillot, quand à leur tour ils abordèrent le plateau, n'eurent plus qu'à se répandre autour du glorieux trophée des chasseurs, pour faire tomber les deux redoutes de flanquement qui tenaient encore. Le bataillon d'avant-garde, le 2e grenadiers, court à la plus éloignée, à la redoute de Condé qui barrait la rampe pour descendre vers la grande route, et la colonne, Guillot en tête, se jette sur la redoute de droite qui éclairait

Digitized by Google

les revers de la Muga. Dans la première, venait de se précipiter à bride abattue un chef espagnol couvert d'un brillant uniforme, sans autre suite néanmoins qu'un simple carabinier-royal en ordonnance : c'était le comte de la Union.

MORT DE LA UNION. — Réveillé à Figuères par le bruit de la bataille, l'infortuné chef accourait éperdu vers cette redoute de Roure qu'il croyait inexpugnable et qui venait d'être emportée sous ses yeux. Ce désastre lui arrache sa dernière espérance. N'écoutant donc plus que son désespoir, il met l'épée à la main, et, avec une trentaine d'hommes seulement qui osent le suivre, il s'élance hors de ces frêles retranchements où il n'avait plus à attendre qu'un répit de quelques minutes. Et en effet, à peine les a-t-il quittés, qu'ils sont envahis par nos grenadiers. Alors l'escorte débandée du général l'entraîne dans la direction de Pont-des-Moulins, puis disparaît au milieu d'un tourbillon de poussière et de fumée qui la dérobe à la poursuite de nos soldats. Ce nuage, c'était une troupe de cavaliers espagnols qui l'avait soulevé, en croisant l'escorte de la Union et en la saluant à son passage par une décharge.

Sur ce point du champ de bataille, à la fin de la journée, nos soldats trouvèrent au bord de la rampe qui descend vers Pont-des-Moulins, à la lisière d'une vigne où l'on voit aujourd'hui s'élever une modeste tombe, un cadavre abandonné, percé de deux balles à l'épaule, et décoré de riches insignes. Sa main crispée serrait encore une épée sanglante : c'était le général en chef de l'armée espagnole.

De tristes et odieux soupçons ont longtemps plané sur ce trépas mystérieux, qu'on a attribué à une lâche vengeance. Par ordre de la Union, on se le rappelle, de malheureux soldats avaient été naguère livrés à l'infamie : on les avait promenés dans leurs camps sur l'ignoble monture qui, chez eux, porte les criminels au supplice, et à ces mains frémissantes, que des quenouilles avaient flétries, on avait rendu des armes!.... Mais des soupçons dénués de preuves sont indignes de l'histoire ; ne les réveillons donc point, et, pour l'honneur des deux pays, hâtons-nous de revendiquer le coup qui venait de consommer la vengeance de Dugommier.

Digitized by Google

PRISE DE PONT-DES-MOULINS.—Cependant le plateau de Roure était libre, et rien ne pouvait plus arrêter nos colonnes. Elles descendent donc dans la plaine où Augereau, qui n'a eu qu'à glaner derrière ses lieutenants, vient les ranger en bataille, un peu en deçà de Pont-des-Moulins dont il va accélérer la chute, car ce pivot des lignes espagnoles est déjà tourné et vigoureusement assailli par la brigade Chabert.

Cette brigade, en effet, suivant ses instructions, s'était avancée parallèlement aux colonnes d'attaque jusqu'à l'extrémité du Roc Blanc, à hauteur d'Escaulas, et là, elle avait attendu la chute du *fort central* et de nouveaux ordres. Ces ordres lui avait été apportés par un aide de camp d'Augereau, le chef de bataillon (depuis général) Verdier, qui devait prendre ensuite le commandement de l'avant-garde. Cet intrépide officier s'était donc mis à la tête du 9e bataillon de la Drôme, puis marchant audacieusement, avec cette poignée de 480 volontaires, sur le camp de Llers, il avait emporté d'emblée ce vaste camp, que son importance classait immédiatement après Roure. Alors Chabert était descendu sur Pont-des-Moulins, et il attaquait déjà ce village par la rive droite de la Muga, quand vinrent l'aborder par la gauche les chasseurs Bon et les généraux Guillot et Guieux.

Sous les efforts réunis de ces quatre colonnes, Pont-des-Moulins tomba immédiatement, et devint aussitôt le point de convergence de nos brigades du centre, victorieuses aussi de leur côté.

ATTAQUE DU CENTRE.

Dans la nuit du 29 au 30, les brigades Banel, Rougé et Martin avaient été concentrées au pied de la Montagne Noire, les deux premières vis-à-vis de la dépression de Castellroig, la troisième face à la route et aux retranchements de Camany. Les seize pièces d'artillerie volantes du général Guillaume devaient appuyer ces trois colonnes d'attaque, et le général Dugua attendait, en seconde ligne, avec ses 1,800 chevaux, que la carrière lui fût ouverte.

Digitized by Google

Au premier bruit de la fusillade d'Augereau, le général Beaufort porta en masse les colonnes Banel et Rougé au confluent du Ricardell et du ruisseau de Darnius; il fit ensuite déployer l'artillerie sur les éminences qui dominent le pont de Camany; puis il donna le signal de l'attaque.

Aussitôt la brigade Martin, traversant la grande route, se jette sur les redoutes de Camany, tandis que, sous la protection de l'artillerie légère, Banel et Rougé abordent les deux rives du Ricardell, le premier la droite, le second la gauche. La rive droite, seule, oppose une résistance sérieuse, et les redoutes de Passamiliaus et du Rocher luttent pendant deux heures. Mais à peine ont-elles succombé, que tous les ouvrages qui hérissaient les abords du Ricardell, et ceux où nous étions entrés pour en sortir aussitôt, et ceux dont nous n'avions pas encore approché, que vingt redoutes, en un mot, disparaissent comme par enchantement, au milieu d'une explosion générale. Il était dix heures. Alors Banel et Rougé, qui n'ont plus devant eux un seul Espagnol et qui ne marchent plus que sur des ruines fumantes, se dégagent au plus vite de ce terrain perfide, et descendent le Ricardell. Or, comme ils débouchaient sur la grande route, Martin faisait tomber la dernière batterie qui l'interceptait, en avant de Camany. La chaussée est donc libre jusqu'à Pont-des-Moulins, et les trois brigades assaillantes, l'artillerie, nos escadrons impatients d'avoir leur tour, toute la division du centre enfin, aborde en colonnes serrées le pont de la Muga.

L'apparition et la contenance de cette nouvelle masse achèvent de décourager las Amarillas, qui continuait de commander le centre de l'armée royale : il fait écouler sa division battue le long du Llobregat et court lui-même chercher à se reconnaître dans les murs de Figuères.

Mais cette forteresse était aussi dans la confusion et l'épouvante. Assiégée au dehors par le flot mugissant des fuyards qui grossissait sans cesse et s'amoncelait à ses portes, elle allait offrir au dedans un spectacle plus déplorable encore : les généraux espagnols repoussant à l'envi le sinistre héritage de leur infortuné chef. Cependant, après de longs et

Digitized by Google

orageux débats, Amarillas se voit forcé, comme le plus ancien, de reprendre le terrible fardeau du commandement. Mais il ignore encore toute l'étendue des désastres de la journée : car, il veut se porter à la Serra Michana, et il apprend que ces lignes sont traversées; il propose de tenir dans le camp de Vinyonnet, et les éclats du canon qui se rapproche, qui tonne sous la forteresse, lui annoncent qu'il n'y a plus pour nous arrêter, que les murs derrière lesquels il délibère.

C'était bien, en effet, un combat d'artillerie qui venait de s'engager entre les remparts de Figuères et nos troupes : c'étaient 300 chasseurs conduits par le général Duphot (Bon était blessé) et les 1,500 soldats de Chabert, qui avaient repris leur élan sur les plateaux de Llers à Figuères, qui en avaient forcé tous les retranchements et chassé les débris de Curten, qui enfin, après avoir enlevé deux redoutes au pied des glacis de la forteresse, poussaient l'audace jusqu'à insulter avec le canon de l'un de ces ouvrages, l'infranchissable obstacle qu'ils avaient enfin rencontré.

Ce fut le dernier coup porté aux masses tremblantes de fuyards qui encombraient les glacis de Figuères : les uns se jettent par-dessus les palissades dans les fossés du corps de place dont ils envahissent bientôt les portes restées ouvertes; les autres, en proie au plus affreux désordre, se précipitent, dans la direction du sud, vers la Fluvia. Yzquierdo fut alors chargé de courir en toute hâte occuper l'important passage de cette rivière à Bascara, ainsi que le col Oriol par lequel la route de Girone pénètre dans le bassin du Ter; mais c'est à peine si, malgré son sang-froid, ce général peut rassembler trois ou quatre mille hommes de seconde ligne et quelques lambeaux de cavalerie, pour donner à sa fuite l'apparence d'une retraite.

Cette retraite, du reste, ne fut pas inquiétée. En effet, Pérignon, qui avait à peine dépassé Pont-des-Moulins, se contenta de prendre, un peu au delà de ce village, un nouvel ordre de bataille, et d'envoyer en reconnaissance, sur la route de Figuères, un seul bataillon, le 8e du Bec d'Ambès, lequel,

Digitized by Google

après avoir repoussé une bande de cavaliers, ne tarda pas à se replier. Le prudent général craignait d'engager ses soldats, exténués de fatigues, entre une grande forteresse dont il ne pouvait soupçonner la piteuse attitude, et l'aile droite de l'armée espagnole, qui, sous ses yeux, se retirait presque intacte et en bon ordre.

ATTAQUE DE GAUCHE.

Cette aile droite, en effet, ne s'était pas laissée entamer, et le général qui la commandait, le brave Vives soutenait jusqu'au bout, comme le 12 floréal au pont de Céret, l'honneur des armes espagnoles.

Sauret avait quitté ses retranchements avant le jour, avec ses deux brigades, Causse à droite et Motte à gauche, puis 300 hussards, une compagnie franche de miquelets, et une batterie d'artillerie volante qui traînait à sa suite un canon de 8 et un obusier du même calibre.

Voulant d'abord, conformément à ses instructions, attirer à lui ses adversaires, qui d'ailleurs semblaient disposés à prendre l'offensive, il déploie son artillerie et ses miquelets sur un rideau parallèle au front des redoutes de Vilaortoli, et, au crépuscule, il fait ouvrir le feu. Aussitôt une charge de cavalerie tombe sur nos tirailleurs; mais nos grenadiers, préalablement réunis dans l'attente de ce mouvement prévu, s'avancent, repoussent, en leur tuant 15 à 20 cavaliers, les escadrons ennemis, et se replient à leur tour.

Comprenant alors le rôle qu'on leur impose, nos soldats s'inquiètent; ils frémissent *d'être encore les inutiles de l'armée*, et c'est entre eux et Sauret, pour ainsi dire, que la lutte s'engage. « Laissez-nous faire, citoyen général, s'écrie en « accourant à lui un jeune miquelet tout couvert de sang, « vous n'êtes point dans votre tort, ce sont ces Castillans qui « nous attaquent, il faut bien nous défendre. De grâce, lais- « sez-nous leur donner une leçon. » Et il déclare qu'il ne lâchera prise que *quand il aura tué son compte d'Espagnols.*

Digitized by Google

Cependant Sauret a atteint son premier but; car Vives a si bien pris le change, qu'au moment où Amarillas va être expulsé du champ de bataille, son collègue appelle à lui, à l'aile droite, une partie de la seconde ligne, une réserve qui aurait pu sauver et dont la privation achèvera de perdre le centre de l'armée espagnole. Cette réserve qui accourt, notre feinte hésitation, l'ignorance de ce qui se passe de l'autre côté de la route, emportent l'adversaire de Sauret, et comme c'est sa brigade du centre que nos boulets tourmentent, nos boulets qui ne discontinuent pas et viennent, vers neuf heures, démonter deux pièces de gros calibre près de Vilaortoli, Vives n'hésite plus : il lance sur notre artillerie de position qui regarde et bat Vilaortoli, il lance sa brigade centrale, aux ordres du vicomte de Gand. L'ancien colonel de la légion de la Reine charge nos pièces avec une vivacité toute française et enlève un canon qui n'était pas en état de rétrograder; Sauret, pour le reprendre, fait marcher sa brigade de gauche, le général Motte; Vives, pour soutenir l'heureux début de son centre, pousse en avant ses deux ailes : et une lutte acharnée s'engage. Motte est le plus faible, il reçoit l'ordre de revenir sur ses pas. Mais ce mouvement en arrière commençait à peine, que Sauret apprend coup sur coup et la prise de Roure et le succès de notre centre. Ces nouvelles circulent comme l'éclair; elles leur expliquent ces détonations sourdes, ces secousses étranges qui, tout à l'heure, ont fait frémir le sol sous leurs pas; elles sont d'ailleurs bientôt confirmées, ces nouvelles, par l'attitude indécise de l'ennemi qui, peu à peu, passe de l'offensive à une marche rétrograde. Il était midi et demi.

Donnant donc carrière à une impatience qu'il ne pouvait plus, qu'il ne devait plus comprimer, Sauret détache au pas de charge Motte sur Vilaortoli et Causse sur Saint-Clément. Vives, qui avait reçu l'ordre de se retirer sur Massarach, arrive devant cette position, mais les balles qui l'accueillent lui annoncent que ce point est déjà envahi par nous. Massarach, en effet, était au pouvoir des tirailleurs de Pérignon, qui, de Pont-des-Moulins, venaient de se glisser dans les redou-

Digitized by Google

tes de seconde ligne, dont les défenseurs avaient suivi las Amarillas. Ainsi Vives, qui marche en retraite, est arrêté en face et débordé à droite. Sa gauche aussi est menacée ; car Victor, réglant ses mouvements sur ceux de Sauret, au premier pas en avant de celui-ci, s'était précipité sur les redoutes d'Espolla avec tant d'impétuosité et de bonheur, qu'il les avait toutes emportées de prime abord, en sorte qu'il était libre de se rabattre sur Vives. Il ne restait donc plus à celui-ci, pour s'échapper, que la ligne du sud-est.

Au sud-est de Massarach, entre Garrigollas et Perelada, s'étend en ligne droite et presque parallèlement à la côte, un enchaînement de cinq mamelons qui dominent d'une centaine de mètres cette partie de la plaine. C'est une position remarquable, et qui jadis surtout, avant l'érection de Figuères, avait de l'importance, car elle avait été indiquée par Vauban lui-même comme un excellent refuge pour une armée battue en Ampurdan. Elle était connue sous le nom de *Mala Veyna*, ou *Mala Vecina* (mauvaise voisine), du nom d'une vieille tour dont les ruines, noircies par le vent de la mer, se dressent encore sur ces coteaux.

RETRAITE DE VIVES. — Convaincu que, quels que fussent les événements, Figuères resterait le point fixe, l'invariable pivot de l'armée battue, et que si cette armée pouvait se reformer encore de manière à barrer de nouveau l'entrée de l'Ampurdan, elle ne saurait trouver, pour appuyer la droite de sa nouvelle ligne, une position meilleure que celle que nous venons de signaler, Vives ordonna au vicomte de Gand d'aller s'établir à la Mala Veyna. A trois heures de l'après-midi, en effet, le vicomte était en bataille sur ces hauteurs, avec 32 pièces de tous calibres et 9,000 hommes tant infanterie que cavalerie, dont la moitié, qui venait d'accourir de ses cantonnements, n'avait pris aucune part à la bataille. Cependant le général Vives ayant appris enfin une partie des malheurs de la journée, envoya proposer simplement à las Amarillas de se réunir à lui sous les murs de Figuères. Il essuya un refus ; or, comme d'autre part il voyait nos deux brigades, Motte et Victor, qui s'étaient réunies à Espolla, marcher sur

Digitized by Google

Garrigollas, il abandonna enfin la partie et se dirigea sur Castillon d'Ampurias. De là, sur la proposition de son lieutenant le vicomte de Gand, qui avait les troupes sous ses ordres immédiats et à qui revint, après Vives, le principal mérite de cette belle retraite, le général commandant envoya son artillerie à Roses, puis, suivant la côte jusqu'à l'embouchure de la Fluvia, il remonta cette rivière, gagna à Bascara la route de Girone, et atteignit enfin cette place, après une marche forcée et non interrompue de vingt-trois heures.

RÉSULTATS ET GLOIRE DE CETTE JOURNÉE. — Cette journée est une des plus étonnantes de nos annales. En effet, non-seulement elle nous valut les trophées communs à toutes les grandes victoires, 200 bouches à feu, les tentes, les bagages de toute une armée, sans compter les dépouilles opimes du chef de cette armée; non-seulement, ce qui est un incident déjà singulièrement rare dans une rencontre de cette importance, les vainqueurs n'y firent aucun prisonnier et massacrèrent 8 à 9,000 hommes, sans miséricorde et sans distinction, le combattant comme celui qui demandait la vie, l'officier comme le soldat, témoin ce général qui tendait son épée à un des nôtres, au général Duphot, et qui fut percé de la main même de ce dernier; mais elle fut signalée, cette bataille, par un fait bien autrement exceptionnel, s'il n'est inouï dans les fastes de la guerre, par un exploit qui n'a pas été assez célébré et ne saurait trop l'être : nous voulons dire ce merveilleux enlèvement, accompli en moins de *quatre* heures et à la baïonnette, de plus de *quatre-vingts* redoutes ! non point de ces ébauches sans consistance, défenses éphémères que la faiblesse et la crainte improvisent en une nuit contre un péril passager, mais de ces retranchements solides qui avaient presque un caractère de permanence, ouvrages longuement étudiés, laborieux produits d'une patience de six mois pendant lesquels cinquante mille hommes avaient accumulé à loisir tous les moyens de résistance imaginables. Jamais l'entraînement d'une armée n'avait reculé d'autant l'incalculable limite des prodiges qu'une crise de quelques heures peut enfanter.

Tant d'obstacles matériels si rapidement brisés, c'est là

aussi un fait de guerre bien digne, après nos éloges, d'exciter nos méditations. Où trouver, en effet, une preuve plus éclatante du peu que vaut, sur un champ de bataille, devant des troupes manœuvrières, le système exagéré des lignes? Cette leçon, aujourd'hui, peut paraître superflue sans doute; car quelle est maintenant l'armée qui, replacée dans la situation des Espagnols en 1794, s'aviserait de renouveler ce que fit alors leur inhabile et malheureux chef? Mais ce grand et terrible exemple porta ses fruits en temps opportun, parce qu'on était encore à une époque où l'ancienne méthode de guerre commençait à peine à faire place au système actuel. On pourrait même citer cette bataille des lignes de Figuères comme un dernier et gigantesque duel entre l'école ancienne des positions et l'école moderne des manœuvres, écoles dont la personnification revenait de droit aux deux peuples qui ont été si souvent proclamés les champions, celui-ci du passé, celui-là de l'avenir. On eût dit, en vérité, que ces deux nations, aussi dissemblables qu'elles sont voisines, s'étaient comme rencontrées en champ clos pour mettre à une dernière et décisive épreuve leurs génies guerriers si contraires. Aveugle sectatrice d'une tactique qui avait fait ses beaux jours au XVI[e] siècle, l'opiniâtreté espagnole s'était longuement épuisée à construire d'immenses ouvrages où elle avait immobilisé sa lourde artillerie d'autrefois, ses pesants bataillons jadis si renommés; et tout cet appareil, il avait suffi d'un moment, d'une inspiration soudaine de son instinct révolutionnaire, d'un souffle de la furie française, pour l'anéantir (1).

(1) Après ces deux journées, les représentants voulurent connaître les noms des combattants qui s'étaient plus particulièrement distingués. Mais les chefs de corps répondirent à l'envi et aux noms de tous, « que la défaite des esclaves était la seule récompense qu'ambitionnaient leurs soldats. » On cita néanmoins à la Convention (20 nivôse) bien des traits d'héroïsme. Un grenadier du 58[e], Portenac d'Indervilliers (Meurthe), a la cuisse emportée et va tomber au pouvoir des Espagnols. Il appelle son camarade Grismont et lui demande un dernier service... Grismont, les larmes aux yeux, embrasse le blessé, se retire à quelques pas et rend à Portenac le service qu'il implorait. Un autre blessé, Vinay, du 3[e] bataillon de la Drôme, se tue de sa propre main pour ne pas être fait prisonnier. On cita aussi le chef du 1[er] bataillon du Tarn, qui s'était déjà distingué le 26 thermidor, Pierre Boyer, depuis général.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

CAPITULATION DE FIGUÈRES.

Pérignon investit à la fois Roses et Figuères, et se trouve ainsi en mesure d'attaquer indifféremment l'une ou l'autre de ces deux places. — Il penche d'abord pour le siége de Roses. — Mais, à la nouvelle de l'affreuse confusion qui règne à Figuères, de la démoralisation inouie de la garnison de cette forteresse, il se décide à commencer par l'attaque de Figuères. — Description de cette place. — On parlemente. — Lâche attitude du gouverneur. — Honteuse capitulation. — Sa véritable cause.

INVESTISSEMENTS DE ROSES ET DE FIGUÈRES. — Une éclatante faveur de la fortune devait couronner la belle journée du 30 brumaire.

Le soir de ce jour, l'armée française, harassée de fatigue, bivouaqua sur le champ de bataille, chaque division sur le terrain qu'elle avait conquis, par conséquent : la droite sur les hauteurs, depuis les premières éminences qui ont vue et action sur la forteresse de Figuères, jusqu'au plateau de Llers ; le centre, dans la plaine, entre Pont-des-Moulins et Camany ; et la gauche, sur le chemin de Roses à Garrigollas où le général Sauret s'était hâté de rejoindre, avec son lieutenant Causse, ses deux autres brigades Motte et Victor.

Le lendemain, 1er frimaire (21 novembre), notre extrême droite se prolongea sur les crêtes qui commandent Figuères à l'ouest, puis elle finit par aller, en descendant, s'appuyer au Manol. La division du centre, que Chabert venait de rejoindre, groupa ses quatre brigades vers le pont du bas Ricardell, entre Pont-des-Moulins et Vilarnadal d'où elle envoya bientôt ses chasseurs reconnaître, au delà de Figuères et du Manol, la belle position d'Alfa. Enfin Sauret, à qui l'on avait également rendu sa brigade Guillot, se rapprocha de Roses.

Digitized by Google

Le 2, pour achever de cerner Figuères, Pérignon envoya sa cavalerie à Vilateneim, avec ordre au général Quesnel, qui la commandait, de garder les bords du Manol depuis Vilafany où s'arrêtait la droite d'Augereau, jusqu'à la butte d'Alfa autour de laquelle la division Beaufort venait installer deux de ses brigades, pendant que les deux autres se portaient à gauche. Ce dernier mouvement avait pour but de relier à la ligne d'investissement qui achevait d'embrasser Figuères, la division Sauret qui continuait à resserrer les abords de Roses.

Nous étions donc en mesure d'attaquer indifféremment soit Roses, soit Figuères.

La forteresse de Figuères passait avec raison pour une des premières de l'Europe. Au contraire, *ce petit port de Roses que nous avions failli emporter de vive force* à une des plus tristes époques de la désastreuse campagne de 1793, quelle résistance pouvait-il opposer? Il n'avait, pensait-on généralement dans notre état-major (1), il n'avait de valeur qu'une fois dans nos mains, pour fermer la côte aux Espagnols et assurer le flanc gauche de l'armée d'invasion. Aussi, le chef de cette armée allait-il, suivant toute apparence, commencer par l'attaque de Roses, quand, le 3, il apprit ce qui se passait à Figuères.

ÉTAT MORAL DE LA GARNISON DE FIGUÈRES. — Il s'y était passé, dans la journée du 30, un fait inouï, qui suffirait à expliquer tout ce que Pérignon venait d'apprendre : au moment où le canon d'une armée victorieuse insultait les rem-

(1) L'expédition du général Delattre et du représentant Fabre, à laquelle on avait, comme par dérision, donné le nom de Roses, cette expédition ridicule avait en effet accrédité, dans notre état-major, sur la faiblesse de cette place, de singulières erreurs. Nous devons ajouter toutefois que Dugommier était d'un autre avis, car, le 16 octobre de la présente année, il écrivait au Comité de salut public, en lui envoyant les observations de l'amiral Castagnier sur cette station maritime : « Le port de Roses contient actuellement six vais« seaux de guerre, sept à huit frégates et cinq canonnières. *Ce petit port*, « ainsi que vous le nommez, n'est point du tout méprisable, et si l'Espagnol « ne lui a pas donné toute l'attention qu'il mérite, c'est un effet de son indo« lence. Rien de plus intéressant que cette position. Elle offre un abri pré« cieux aux navigateurs que la tempête surprend à l'entrée du golfe de Lyon, « et un mouillage assuré dans tous les temps, pour un très-grand nombre de « bâtiments. *Quant à Figuères, c'est la plus forte place d'Espagne.* Cela ne « nous fait pas peur, mais encore y faut-il la dose de poudre. »

Digitized by Google

parts de cette forteresse, on en avait fait successivement sortir presque toute la garnison, pour arrêter les fuyards; et les fuyards avaient entraîné dans leur déroute jusqu'au dernier de ces imprudents défenseurs. Et par qui ceux-ci avaient-ils été remplacés? Par les plus effarés d'entre les fuyards, par une cohue de 8 à 9,000 hommes de toute provenance, qui avaient envahi pêle-mêle la forteresse abandonnée. « On en « comptait, dit une relation officielle, cent d'un régiment, « cinquante d'un autre, trente d'un troisième ;... personne ne « se connaissait, ne s'entendait : c'était la tour de Babel. Ils « n'écoutaient que le sentiment de la frayeur, et voyaient des « Français et des baïonnettes dans tous les objets qui frap- « paient leurs regards épouvantés. » Telle était, en effet, leur épouvante, que, dans la nuit du 30 au 1er, ils avaient abandonné tous les ouvrages extérieurs pour se retirer dans la place, et n'avaient consenti à reprendre leurs postes qu'à condition qu'on leur creuserait sur les glacis, à deux mètres des palissades du chemin couvert, c'est-à-dire au *couronnement* même de ce chemin, une large et profonde tranchée!

A ces nouvelles, Pérignon, laissant pour le moment de côté ses projets sur Roses, envoya sur-le-champ au gouverneur de Figuères, ou plutôt à l'officier sur lequel pesait la responsabilité d'une place où personne ne commandait, envoya au brigadier D. Andreas de Torres la sommation suivante :

« Une armée justement irritée, en t'apprenant que son in- « dignation est au comble, veut bien encore, par un de ces « actes dont les républicains sont seuls capables, t'en- « seigner le moyen d'obtenir sa clémence. Elle te somme « pour la dernière fois (*voir plus bas*) de lui rendre le châ- « teau de Figuères dont la constance de la victoire, qu'elle a « su fixer, lui assure la conquête. Elle veut le fort. Elle veut « que tu lui en offres les clefs pour réponse. Tremble, si ta « réponse est négative. »

Cette cruelle dépêche arriva à son adresse vers l'entrée de la nuit, au moment où nos dragons de Vilateneim pénétraient dans la ville presque abandonnée de Figuères et

poussaient au ciel des cris de: « Vive la république! » qui rejetaient dans l'enceinte de la forteresse les tremblants défenseurs de ses dehors. L'infortuné gouverneur venait déjà de recevoir, de la part du général Quesnel, une première sommation verbale; il répondit sur-le-champ à Pérignon. :

« J'ai reçu le papier que tu m'as envoyé, et, sans craindre « ta menace, je donnerai ma réponse dans le plus bref délai, « ne me décidant pas dans ce moment, parce que mes pou- « voirs sont bornés. »

Ce langage n'était pas celui d'un homme résolu. Aussi Pérignon, rempli d'espoir, ordonna-t-il sur-le-champ à ses ingénieurs de reconnaître la place.

DESCRIPTION DE LA FORTERESSE DE FIGUÈRES. — Le fort, officiellement appelé château de San-Fernando, du nom du roi Ferdinand VI sous lequel il a été commencé, ce fort, situé à une petite portée de canon et au nord-ouest de la ville de Figuères, s'élève sur le premier gradin des collines qui, à cette hauteur, commencent à border la plaine de l'Ampurdan. Il a coûté 14 millions de notre monnaie, et, quoique inachevé dans ses détails, il n'en présente pas moins une des plus vastes constructions qu'aient jamais exécutées les Espagnols, ces Romains du XVI[e] siècle, qui, lorsque depuis longtemps déjà ils avaient perdu la trace des conquérants de l'ancien monde, bâtissaient encore à leur manière, comme pour multiplier les témoignages d'une grandeur si vite éclipsée.

Le fort de Saint-Ferdinand, en effet, n'est point un de ces établissements aux formes sévères, que la sage économie des modernes s'efforce de réduire aux plus strictes nécessités de la défense : c'est plutôt, dirait-on, un monument posthume d'ostentation nationale, tant les proportions auxquelles nous a habitués l'art de Vauban y ont été outre-passées. Ainsi, non-seulement les Espagnols ont prodigué à l'enceinte de ce château les plus larges profils et toutes les pièces accessoires de la fortification la plus surchargée, mais, poussant plus loin encore la profusion dans l'intérieur de cette enceinte, ils y ont accumulé d'immenses bâtiments dont la solidité le

Digitized by Google

dispute au grandiose, et qui peuvent mettre à l'abri de la bombe, outre les approvisionnements d'une armée, 6,000 hommes et 500 chevaux. Les écuries semblent disposées pour l'usage d'un palais. On y admire encore une citerne gigantesque, également voûtée à l'épreuve et capable de défier tous les besoins de la garnison la plus nombreuse.

Ce luxe inouï d'architecture ne fait que mieux ressortir les graves défauts que la science reproche à cette fastueuse construction (1).

D'abord, cette place de guerre n'intercepte aucun passage, n'appuie aucune ligne naturelle de défense. En second lieu, l'assiette elle-même du fort n'a pas été plus heureusement choisie ; car, sans parler d'une insalubrité bizarre et toute locale, qui tient à une cause assez obscure, mais qu'il n'était peut-être pas impossible de prévoir (2), les remparts sont dominés à l'ouest et au nord par des hauteurs avoisinantes, et les ondulations du sol en avant des glacis en facilitent les approches.

Ces derniers défauts, un tracé judicieux de la fortification aurait pu, sinon les faire disparaître, du moins les atténuer

(1) Il est juste de faire observer que quelques ingénieurs espagnols avaient demandé que l'on reportât sur Roses et Girone les dépenses projetées à Figuères. Des intérêts particuliers et de la nature la plus futile, à ce qu'on dit, l'emportèrent sur le sage avis de ces ingénieurs.

(2) L'insalubrité du fort de Figuères n'est point permanente : elle varie suivant les années et les saisons, c'est-à-dire, suivant que les exhalaisons marécageuses de la côte qui fait face exercent dans la plaine plus ou moins de ravages. Cette insalubrité atteint parfois un degré d'intensité telle, que la garnison du fort doit se réfugier dans la ville. Ainsi, dans l'été de 1840, le service de la forteresse se faisait par une soixantaine d'hommes seulement, qui étaient relevés chaque 24 heures. Le reste de la garnison était caserné à Figuères.

A quoi tient cette insalubrité ? A une cause, pensons-nous, qui, pour toutes les positions semblables à celle-ci, produit des effets analogues. Les gaz, les miasmes des marais d'Ampurias, périodiquement emportés vers l'ouest par le vent de la mer, rencontrent bientôt des collines, puis des montagnes qui les arrêtent et dont l'air plus vif les condense. Or, la forteresse de Figuères occupe précisément le premier gradin de cet amphithéâtre de montagnes qui borde la plaine au couchant. En général, les premières bandes des hauteurs qui encadrent une plaine marécageuse sont, après le foyer même de l'infection, les points les plus malsains de ces parages. Les exemples abondent ; nous en citerons un entre autres que tout le monde connaît, le Fondouck, dans notre province d'Alger.

Digitized by Google

considérablement. Mais tel n'a pas été le tracé de la fortification de Figuères. En effet, ce pentagone irrégulier, allongé du nord au sud, voit mal le terrain environnant, sans pour cela être lui-même à l'abri des vues de ce terrain; ses bastions sont trop étroits, ses demi-lunes manquent de saillie et d'ampleur, enfin ses ouvrages à cornes ne couvrent qu'imparfaitement les parties correspondantes du corps de place. Néanmoins, quelle tâche encore que le siége d'une forteresse qui, sur des remparts aussi largement profilés, aussi solidement établis, renforcés de tant de pièces extérieures, pouvait mettre en batterie 171 bouches à feu et en ligne 9,107 hommes, lesquels n'avaient rien à craindre ni des bombes ni de la famine! Quelle tâche surtout pour des assiégeants qui avaient mis plusieurs mois à se procurer le peu de poudre brûlé par eux dans la bataille qui les avait amenés sous ces murs!

PLAN D'ATTAQUE. — Les ingénieurs français chargés de donner leur avis, reconnurent aussitôt que, des cinq fronts de la place, deux pouvaient être regardés comme inattaquables : celui qui fait face à la plaine, à cause des escarpements qui le précèdent, et le suivant qui regarde la ville, à cause du roc de ses glacis et de la plongée des ouvrages qui les commandent. Restaient donc les trois fronts opposés aux hauteurs, deux à l'ouest et un au nord. Or, si les fronts de l'ouest offrent à l'assiégeant un terrain spacieux, facile à ouvrir et semé d'accidents qui en favorisent l'abord, ils ont en revanche, pour les défenseurs, l'avantage de se présenter en ligne droite et d'être précédés d'un ouvrage à cornes retranché intérieurement, pourvu d'un système complet de mines, et susceptible de prendre, sur un développement considérable, les revers les plus meurtriers. On renonça donc aussi à ces deux derniers, et ce fut le front nord, ce front contre lequel nos chasseurs avaient déjà tourné les canons enlevés aux redoutes du pied de ses glacis, qui parut mériter la préférence. Le pied de ces glacis était bordé par un ravin que le feu des remparts ne pouvait découvrir, et l'on voyait déjà se dessiner sur leurs crêtes cette tranchée que nous prépa-

Digitized by Google

rait, pour l'enlèvement des chemins couverts, l'incroyable aveuglement de la garnison. Nos ingénieurs calculaient que nous pourrions nous loger dans ladite tranchée dès la troisième nuit, et que, le cinquième jour, nous serions en état de démasquer la batterie de brèche. Mais la lâcheté du gouverneur alla au-devant de tous les calculs.

NÉGOCIATIONS. — Torres avait promis à Pérignon une prompte réponse; il l'envoya le 4 frimaire (24 novembre), et cette réponse inconcevable surpassa les espérances mêmes de ses ennemis : « Cette place dont je suis responsable et « que je dois conserver au roi par honneur et par devoir, est « en état de mériter les efforts de l'armée française, au milieu « de ses heureux succès. Ainsi l'exige rigoureusement mon « honneur, l'opinion des chefs et de la garnison; d'autant « plus que ce ne serait pas une gloire pour l'armée française « de la lui céder sur une simple sommation... » Puis il faisait demander ce que signifiaient les menaces qu'il avait encourues : « J'ai voulu dire, lui répliqua Pérignon, et tu aurais « dû m'entendre, que toute la garnison serait passée au fil « de l'épée. Je te donne jusqu'après-demain pour faire tes « réflexions. » Torres n'attendit pas le surlendemain, et 24 heures s'étaient à peine écoulées, qu'il écrivait au général français cette lettre qui peint d'une façon si étrange les angoisses de cette âme troublée :

« La vie périt, mais non pas l'honneur. Celle-là sacrifiée à « la nation, je lui rendrai ce que je lui dois, sans que le sou- « venir d'une infamie souille pour toujours cette garnison, « dont le nombre m'engage à épargner le sang. Ce sentiment « n'est pas étranger à la nation française. Que ces raisons « soient donc écoutées, et qu'une armée victorieuse se couvre « de gloire et ne soit pas sourde au cri de l'humanité. Je « soumets ces réflexions au général en chef et aux représen- « tants du peuple, pour ne pas être responsable devant Dieu « des nombreuses victimes qu'il y aura, à défaut de *proposi- « tions honorables*. Un exemple ne doit pas faire naître des « résolutions violentes. Convenons donc que le général de « de qui je dépends, sache ma situation. C'est un terme bien

Digitized by Google

« court et d'où dépend la conservation de l'espèce humaine.
« Ainsi l'attend avec confiance, du général en chef de l'armée
« française et des représentants du peuple, Torres, gouver-
« neur du château de Figuères. »

Le porteur de cette déplorable missive s'en retourna les mains vides, et c'est à peine si Pérignon daigna lui faire entendre : « Qu'il n'avait rien à répondre à une telle lettre ; que « les résolutions de son armée étaient irrévocables, *et que*, ne « pas souscrire à sa volonté immuable, c'était *renoncer à son* « indulgence. » Mais elle ne fut pas mise à *l'épreuve, cette indulgence* ; car, dans la même soirée, le gouverneur envoya son projet de capitulation. Il fut discuté pendant deux jours, mais pour la forme sans doute. Quoi qu'il en soit, Torres en passa par toutes les exigences du vainqueur et n'obtint même pas un laissez-passer pour les drapeaux et les caisses qui lui avaient été confiés, avant la bataille du 30, par des corps étrangers à sa garnison, ni pour les prêtres que nous allions retenir en otage, ni pour une malheureuse famille que l'on croyait émigrée, qui passa plusieurs jours dans les angoisses d'un arrêt de mort, et que nous voulûmes bien, à la fin et de nous-mêmes, considérer comme d'origine espagnole. Il faut dire cependant que le gouverneur obtint *qu'on* laisserait à ses officiers non-seulement tout ce qui leur appartenait en propre, mais leurs chevaux, leurs domestiques et leurs équipages que nous nous chargions même de transporter.

Ces honorables conditions furent ensuite présentées à la signature du conseil de défense. Là devait éclater un nouveau scandale. En effet, celui des membres de cette réunion, le seul peut-être, qui, en étalant devant ses aveugles collègues les ressources si palpables de son art, eût pu relever leurs courages abattus, l'ingénieur en chef du fort acheva, par ses lâches discours, d'étouffer dans ces âmes pusillanimes ce qu'il y restait de honte ; et il ne se rencontra qu'un homme, un seul, le commandant de l'artillerie, le brigadier Keating, qui brisa contre un mur de la salle des délibérations, la plume qu'on lui présentait pour se déshonorer !

Digitized by Google

CAPITULATION. — Le 8 frimaire (28 novembre), à l'heure convenue, à 9 heures du matin, nous nous présentâmes aux portes de la place. Torres, espérant sans doute qu'on lui épargnerait une dernière humiliation, était à la messe; mais on exigea qu'il vînt lui-même nous remettre ses clefs.

Nos soldats alors pénétrèrent dans cette superbe forteresse, où tout était intact et neuf, où l'on comptait bien réellement 9,107 hommes qui, ayant à leur disposition 171 bouches à feu et 200 milliers de poudre, n'avaient pas, pour retarder d'une heure l'entrée dans leur citadelle de 14,000 Français dépourvus de poudre et de canons de siége, n'avaient pas brûlé une amorce! Ce fut bien une autre surprise encore pour les nôtres, quand ils découvrirent ces immenses magasins encombrés d'approvisionnements de toute sorte, dont Pérignon ne pouvait répondre de *dresser en deux mois, avec tout le zèle possible, l'état complet* (1). Nous n'en revenions pas de notre étonnement. « Eh! que manquait-il donc à vo-

(1) Voici cet état complet :

VIVRES.	10,000	quintaux et 820 barils de farine.
	2,266	— de biscuits.
	31	bœufs vivants.
	2,000	moutons vivants.
	1,804	quintaux de salé.
	800	— de morue sèche.
	1,108	— de riz.
	350	— de haricots et pois chiches.
	6,390	*saxègres* (environ 11,534 hectolitres) d'orge.
	2,000	— de fèves.
ÉPICERIES.	200	quintaux de fromage.
	6	— de vermicelle.
	2	— de semoule.
	10	— de tabac à fumer.
	3	— de savon en briques.
	100	saxègres de sel.
	2	quintaux de poivre.
	20	livres de canelle.
	20	— de girofle et d'épices diverses.
	8	— de safran.
	65	— de chocolat.
	2	quintaux de chandelles.
LIQUIDES.	1,000	pipes de vin rouge.
	80	— d'eau-de-vie.
	30	— de vinaigre.
	157	quintaux d'huile.

Digitized by Google

« tre gouverneur? » demandait un de nos officiers à un commissaire de Torres. Un geste fut la réponse de l'Espagnol : il porta la main à son cœur.

Les Espagnols, en possession de donner à tous les siècles de si mémorables exemples de défense, eux qui devaient, un peu plus tard, montrer avec orgueil, non loin de la *tache* d'encre faite par la plume de Keating (1), la place où l'héroïque Alvarez s'était débarrassé par le poison des restes d'une vie qu'il se désespérait de n'avoir pu laisser tout entière sur les remparts de Girone (2), les Espagnols cherchaient, dans leur juste indignation, à s'expliquer une catas-

EFFETS de CASERNEMENT.	10,000 couvertures.
	8,000 paillasses.
	20,000 draps de lit.
	4,000 oreillers.
	3,000 tréteaux de lit.
	220 quintaux de paille à coucher.
	25,000 — de bois de chauffage.

Ajoutons : les caisses de 31 régiments.

(1) Cette tache a été longtemps conservée sur un mur de la salle du conseil.

(2) On lit, en lettres d'or sur marbre noir, au-dessus d'une grille en fer qui sert de porte à un cachot ménagé au centre des écuries du fort, l'inscription suivante :

MOURUT EMPOISONNÉ A CETTE PLACE,
LE 22 JANVIER 1810,
VICTIME DE L'INIQUITÉ DU TYRAN DE LA FRANCE,
LE GOUVERNEUR DE GIRONE,
D. MARIANO ALVAREZ DE CASTRO
DONT LES HÉROIQUES FAITS
VIVRONT ÉTERNELLEMENT
DANS LA MÉMOIRE DE TOUS LES GENS DE BIEN.
FIT PLACER CETTE PIERRE
L'EXCELLENTISSIME SEÑOR
D. FRANCISCO XAVIER DE CASTAÑOS,
CAPITAINE GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DE LA DROITE.

Hâtons-nous d'ajouter que l'odieuse calomnie que renferme ou insinue cette inscription, et qui porte la date de 1815, est aujourd'hui repoussée par tous les Espagnols éclairés. Alvarez, qui avait été forcé d'abandonner le commandement de Girone avant la capitulation de cette place, parce qu'il se mourait, fut d'abord conduit à Narbonne, puis presque aussitôt transféré au château de Figuères où, onze jours après, il mit lui-même un terme à ses douleurs physiques et morales, en avalant un poison subtil qu'il avait, dit-on, caché dans le chaton d'une bague. L'illustre défenseur de Sarragosse n'a donc rien ajouté à sa gloire, ni à celle de son héroïque collègue de Girone, en faisant graver au-dessus de la porte du cachot d'Alvarez l'inscription ci-dessus.

Digitized by Google

trophe si étrange. Les uns l'attribuaient à des ordres secrets et perfides, émanés de Madrid dans la criminelle intention de hâter une paix qu'on voulait déjà exploiter; d'autres parlaient d'un marché honteux. Mais ces imputations calomnieuses ou dénuées de sens, étaient les défaites volontairement illusoires d'un orgueil exaspéré; car ils savaient bien, ceux qui prétendaient lire dans une obscure conscience, qu'au conseil de leur roi, il n'y avait personne d'assez insensé pour commettre, au profit de son ambition, un crime prématuré et partant inutile, ni surtout personne d'assez infâme pour rêver le succès d'une si odieuse trahison; enfin, qui pouvait ignorer que, pour acheter le château de Figuères aux opulents possesseurs du Pérou, nous n'avions que des assignats? Il n'y avait donc, est-il besoin de le répéter? il n'y avait nulle part ni traître, ni acheteur, et la véritable, la seule cause du lamentable événement qu'on déplorait avec tant d'amertume, c'était la démoralisation inouïe d'une cohue de fuyards qui avait usurpé la place d'une brave garnison, c'étaient la terreur et l'effroi, ces trompettes d'alarme qui font tomber les murailles des forteresses, après les grandes défaites.

CHAPITRE XXIV.

SUITES DE LA PRISE DE FIGUÈRES.

Ce que nous aurions pu tenter après la chute de Figuères. — Pérignon, dans l'espoir que Roses se rendra à la première sommation, s'arrête devant cette place. — Affreux désordres dans l'armée française. — Le canon de Roses rappelle nos soldats à leurs devoirs.

Si Pérignon, confiant à Sauret le soin de garder Figuères et de masquer Roses, se fût lancé, avec ses deux autres divisions, sur Girone où s'étaient réfugiés les débris de l'armée battue, sur une place qui tombait en ruines (1) et dont la prise aurait achevé de découvrir la Catalogne, nul doute que le général victorieux n'eût bientôt maîtrisé la province. Que risquait-il ? Il laissait Roses sur ses derrières ; mais le général Sauret, appuyé à une grande forteresse toute voisine, eût sans peine contenu dans ses murailles une garnison de 4 à 5,000 hommes ; car la flotte espagnole n'aurait point, en désespoir de cause, ramené par le port de Roses, sur le théâtre envahi de leur défaite, les vaincus de la veille. Etaient-ce les forces suffisantes pour marcher en avant qui nous manquaient ? Mais nous avions, pour nous frayer un chemin à travers un pays où une armée nombreuse est si embarrassante, nous avions 34,000 combattants, dont 25,000, s'ils se fussent présentés à l'improviste aux portes de Barcelone où la république victorieuse comptait des partisans nombreux et passionnés,

(1) Un rapport fort détaillé du chef d'état-major Tomas Morla constate que Girone ne pouvait alors, en aucune façon, résister, même à un coup de main. On lit également dans l'*Histoire militaire de Girone*, du brigadier Minali, que cette place, dont on avait cessé de s'occuper depuis le commencement des travaux de Figuères, c'est-à-dire depuis plus de 50 ans, n'offrait plus guère, en 1794, qu'un amas de ruines.

Digitized by Google

eussent eu bien des chances pour y entrer comme à Figuères. Malheureusement, après la merveilleuse capitulation du fort de Saint-Ferdinand, il nous semblait que la citadelle de Roses ne dût coûter qu'une sommation, et, oubliant la résistance de Collioure après la bataille du Boulou, nous comptions sans le nouvel élément qui allait intervenir.

Cette erreur fut d'autant plus regrettable, qu'elle favorisa dans notre armée, si elle ne la fit éclore, une crise de désorganisation qu'on aurait prévenue, soit en prenant de suite au sérieux le siége de Roses, soit mieux encore, en se hâtant de marcher sur Girone; car alors nos soldats eussent trouvé à dépenser utilement, au service de leur cause, l'excès d'ardeur qui les tourmentait si fort depuis huit jours et qui allait les entraîner un moment à l'oubli de tous leurs devoirs. En effet, ces soldats qui voyaient s'ouvrir devant eux une riche plaine où l'ennemi ne cessait, depuis 18 mois, d'entasser d'immenses approvisionnements, ces soldats que la faim avait poussés au combat, ne purent résister à l'ivresse d'un changement si brusque, et ils se livrèrent à des excès dont la plaine de l'Ampurdan garde encore la trace et ses habitants le souvenir. Ecoutons le représentant Delbrel rendant compte au Comité de ces tristes événements :

« Le pillage, l'incendie, le viol, le meurtre, tous les em-« portements enfin de l'indiscipline la plus effrénée, sont « comme à l'ordre du jour. On ne voit plus qu'objets volés ; les « boutiques, les maisons particulières sont enfoncées, les objets « les plus précieux, dévastés, brisés, détruits. De superbes ma-« gasins de grains, de fourrages, sont la proie des flammes. « L'incendie se communique et des rues entières restent in-« diquées seulement par des ruines. Et nous avons la douleur « de ne pouvoir attribuer ces malheurs à de simples acci-« dents, car on pousse la rage de détruire jusqu'à mettre le « feu au pied des oliviers chargés d'une récolte abondante et « prochaine. Le viol, ce procédé infâme qui nous rapproche « de la brute, est aussi mis en œuvre. Des vieillards sont « égorgés dans leurs foyers, parce qu'ils n'indiquent pas as-« sez vite, au gré de l'impatience et de la rapacité des pillards,

Digitized by Google

« les emplacements où ceux-ci soupçonnent qu'il y a quelque « chose de caché... Il serait trop long de rapporter le détail « des sentinelles forcées, des patrouilles insultées, menacées. « Enfin, les généraux sont venus plusieurs fois nous déclarer « qu'ils renonceraient au commandement, si cet état de « choses continuait. »

Il faut dire que le signal de ces affreux désordres fut donné par une irruption soudaine de ces gens sans aveu, la plaie des armées, qui, invisibles la veille d'un combat, pullulent partout après la victoire. Nos troupes furent entraînées. Ainsi, ces mêmes hommes, si fiers dans les mauvais jours, après avoir souffert, dans la prospérité, que de misérables parasites souillassent leurs lauriers, renchérirent à l'envi sur ces profanations. Ils devaient, il est vrai, revenir bientôt de ces égarements passagers; mais ce qui, par malheur, était irréparable et allait exercer sur l'avenir la plus fâcheuse influence, c'est la destruction des superbes magasins de vivres et de fourrages qui venaient de tomber si à propos entre nos mains; précieuses ressources, si chèrement achetées, si nécessaires pour faire vivre nos imprévoyants soldats pendant le rigoureux hiver dont on sentait déjà les approches, et qui furent anéanties en un clin d'œil. Par surcroît, profitant de ces désordres, 8 à 9,000 hommes de réquisition désertèrent brusquement leurs drapeaux, et réduisirent ainsi à 25 ou 26,000 combattants l'effectif disponible de notre belle armée de Catalogne. (Voir la situation au 10 frimaire.)

De nobles et touchantes paroles furent adressées à cette armée : « Soldats républicains, disait une de ces proclama- « tions, la voix de l'honneur ne saurait vous être étrangère; « celle de la patrie retentit sans cesse dans vos cœurs. Ajou- « tez à vos triomphes, celui non moins précieux, d'être dignes « de vous-mêmes. Vous donnez l'exemple d'un dévouement « sans bornes à la patrie; votre courage vous fait surmonter « tous les obstacles; donnez aussi l'exemple de votre amour « pour l'ordre et pour la discipline; respectez les propriétés, « respectez tout ce qui doit vous fournir des ressources nou- « velles pour obtenir de nouveaux succès. Signalez ceux qui, ne

Digitized by Google

« partageant pas vos dangers, se confondent parmi vous « après la victoire et cherchent à vous déshonorer.... Sans « discipline, point d'armée! Sans discipline, vous prêtez des « armes à nos ennemis, non pour vous vaincre (ils en sont « incapables), mais pour répandre de l'horreur sur votre « conduite, et de la défaveur sur le mode de gouvernement « que nous avons adopté... »

Des ordres rigoureux vinrent appuyer cette adresse des représentants, des exemples de justice suivirent; mais il ne fallait rien moins que le canon de Roses pour dominer le tumulte, et une nouvelle période de misères pour dissiper les ombres qui passaient sur ces glorieux fronts dans les jours d'abondance, si rares aux Pyrénées orientales.

CHAPITRE XXV.

SIÉGE DE ROSES.

Investissement par le général Sauret. — Arrivée de Pérignon. — Sa sommation menaçante. — Hésitations du commandant de la place. — Les pourparlers sont rompus. — Arrivée d'un nouveau gouverneur. — Description de Roses. — Historique. — Le port, la citadelle, le fortin, la ville. — Forces de la garnison et de l'escadre espagnoles. — Faiblesse relative de l'armée assiégeante. — Elle compte sur une capitulation imminente. — Premier plan d'attaque basé sur cette opinion. — Transport sur les montagnes de seize pièces de gros calibre. — Enormes difficultés vaincues. — L'attaque de la citadelle n'est qu'ébauchée. — Ouverture du feu. — Le fortin seul est compromis. — Second plan d'attaque. — Positions et forces des armées de siége, d'observation et de secours. — Ouverture de la tranchée devant la citadelle. — Les travaux languissent. — Contre-temps. — Les Espagnols chassés de la ville. — Les travaux reprennent quelque activité. — Ils sont interrompus par des pluies incessantes. — Les représentants veulent tenter une escalade. — On leur en démontre l'impossibilité. — Affreuse tempête. — Prise du Bouton. — L'escadre est relevée. — Tentatives de diversion. — Troisième plan d'attaque. — La neige, la gelée, puis le dégel, le font échouer. — Misères des assiégeants et des assiégés. — Quatrième plan d'attaque. — Efforts désespérés. — La citadelle, accablée, capitule. — Lamentable spectacle qu'elle présente. — Célébrité du siége de Roses. — A quelles causes elle est due. — Ce siége termine dignement la campagne de 1794.

INVESTISSEMENT. — Commencé le lendemain de la bataille de Figuères, par les quatre brigades de notre division de gauche, l'investissementde Roses avait été achevé le 4 brumaire (24 novembre). Victor occupait la montagne, Causse et Motte suivaient dans la plaine, et Guillot fermait la ligne aux marais de Castillon. Déjà même, une batterie de neuf obusiers avait été dressée en avant de Garriga et avait tiré sur la citadelle, pour appuyer deux sommations que le général Sauret avait cru devoir lui adresser. Ces sommations étaient restées sans réponse.

POURPARLERS. — Les choses en étaient là, quand, deux

Digitized by Google

jours après son entrée à Figuères, dans la matinée du 11 (1er décembre), Pérignon se rendit au quartier général de sa division de gauche, à Palau-Saverda, et se hâta d'adresser au brigadier D. Manuel de Tovar, gouverneur de Roses, la lettre suivante :

« Lis la capitulation du château de Figuères, et juge toi-« même si l'armée républicaine doit s'attendre à ta résistance. « Généreuse autant que puissante, elle désire n'avoir aucun « acte de rigueur à exercer. Mais si tu ne lui rends pas, dès « aujourd'hui, la ville, les forts et le port de Roses, tu re-« nonces à son indulgence. C'est irrévocablement la dernière « sommation qu'elle te fait. Tu auras jusqu'à midi pour ré-« pondre. Cette heure passée, ne pense plus te faire écou-« ter. La force agira, et le jour où nous entrerons sera pour « toi et la garnison le dernier jour de votre vie. »

La réponse fut timide : on demandait un délai de 24 heures pour assembler un conseil de guerre, le consulter, et prendre l'avis des officiers de l'escadre. Ce délai fut accordé, à condition qu'on n'en profiterait pas pour évacuer Roses, et qu'on enverrait des otages. Ces otages vinrent se livrer sur-le-champ, et apportèrent à Pérignon une seconde lettre de Tovar : « Les généraux de marine ne croyant pas devoir inter-« venir dans les arrangements de la place, j'ai envoyé par mer « un officier au général en chef, *pour qu'il me trace la conduite « que je dois tenir*, et je compte sur un nouveau délai, jus-« qu'au retour de ce message. » — « Tu abuses de mes bontés, « répliqua immédiatement le général républicain. Pense que « je suis l'organe d'une armée victorieuse, et dans un tel cour-« roux, que rien ne peut la calmer, sinon la soumission à ses « volontés. Tu as jusqu'à midi demain. C'est irrévocable. Je « serai à cette heure à Palau, et si tu n'y a pas envoyé des « commissaires munis de pleins pouvoirs pour accepter les « conditions que je dicterai, je renverrai les otages porteurs « de l'arrêt de mort... » En effet, le lendemain à midi sonnant, Pérignon n'ayant reçu de Tovar qu'une demande réitérée de délai, renvoya les otages en leur déclarant : « Qu'il « dénonçait à tout le genre humain le gouverneur et les gé-

« néraux qui le forçaient à exercer contre la garnison de « Roses toutes les rigueurs de la guerre. » Tovar, de son côté, envoyait presque en même temps à Palau une dernière dépêche où, suivant les instructions qu'il venait de recevoir, il déclarait : « Que la place de Roses étant intacte, bien pourvue de « munitions, et susceptible d'être secourue par mer, le gouver- « neur ne pouvait accepter des propositions qu'on ne faisait « qu'à une place dans l'état le plus délabré. » C'était donc un siége qu'il nous fallait entreprendre. Mais faisons d'abord connaître la place que nous allions attaquer.

DESCRIPTION DE ROSES. — A l'extrémité du cap formé par la croupe des Pyrénées orientales, à la pointe de Falco, la mer se renfonce brusquement vers l'ouest, brise assez longtemps sur les écueils du revers méridional du promontoire, puis vient se courber sur la plage arrondie de l'Ampurdan, dont l'arc, de 4 à 5 lieues d'étendue, complète ainsi un des plus beaux golfes de la Méditerranée.

LE GOLFE. — A l'extrémité sud de ce golfe, vers l'embouchure de la Fluvia, florissait jadis une opulente cité, phénicienne d'origine, puis tour à tour carthaginoise et romaine. De vastes marais qui empestent une côte inabordable, des ruines noyées çà et là dans des mares d'eaux croupissantes, un misérable hameau dont la fièvre éteint peu à peu la population étiolée, c'est, avec le nom d'Ampurias, tout ce qu'il reste aujourd'hui d'une ville de cent mille habitants, ce qu'il reste des murs d'où Annibal partait pour l'Italie, du port d'où Scipion faisait voile pour Carthage et dont la place même a disparu.

Les atterrissements qui perdaient Ampurias, respectaient au contraire la branche opposée du golfe, qu'abritait d'ailleurs plus immédiatement la masse protectrice des Pyrénées. La navigation reflua donc de ce côté, et là, au bord de la portion d'anse qui fait face au midi, s'éleva une bourgade qui fut appelée Roses et ne tarda pas à imposer son nom au golfe d'Ampurias. Ce nom, du reste, s'impatronisa bientôt dans l'histoire par la célèbre bataille où Roger Lauria anéantit la flotte croisée de Philippe le Hardi, défaite qui entraîna

Digitized by Google

une des plus grandes catastrophes dont le moyen âge nous ait légué le souvenir.

LE PORT.—La station de Roses est restée ce qu'elle était alors, une immense rade, ouverte aux vents du sud et de l'est, et abritée du nord seulement. Néanmoins, comme le mouillage en est réputé bon, que les plus gros bâtiments abordent sans peine, et que l'escadre la plus nombreuse peut se déployer au large avec quelque sécurité, Roses serait un des plus beaux ports des côtes d'Espagne, si l'art y avait un peu aidé la nature. Mais on n'a songé qu'à s'y défendre contre une agression armée, et l'on s'était borné à construire, à droite et à gauche de la ville, c'est-à-dire d'une ligne de maisons qui côtoie, sur un développement d'environ 700 mètres, la faible convexité du rivage décorée du nom de port, à construire une citadelle et un fortin.

LA CITADELLE. — La citadelle, dont les fortifications, bien qu'ébréchées de toutes parts, sont encore debout (1), est bâtie en plaine, au bord du rivage, un peu à droite de la ville, en regardant la mer. C'est un pentagone bastionné, irrégulier, dont un des fronts, le plus étendu (160 toises), fait face à la mer, les deux suivants à la plaine, et les deux autres à la montagne. Les escarpes et les contrescarpes sont construites en bonne maçonnerie, et elles ont, les premières 10 à 12 mètres, les secondes 6 mètres environ de hauteur. Les fossés, d'une largeur plus qu'ordinaire, enveloppent toute la place sauf le front que borde la mer, et ils sont fermés à leurs extrémités par deux batardeaux établis dans le prolongement

(1) C'est l'armée du maréchal Suchet qui, en se retirant de la Catalogne, en 1814, a fait sauter les saillants des bastions de ce fort. Le cinquième seul, le bastion de l'ouest, dit de Saint-Jean, a été réparé et retranché à sa gorge, en sorte qu'il forme aujourd'hui une espèce de petite redoute ou de batterie de côte. Les courtines, presque intactes, n'ont été endommagées que par le temps. Quant à l'intérieur de l'enceinte, il n'offre plus que des monceaux de décombres, où l'herbe croît de toutes parts. Cette herbe était affermée comme pâturage, quand nous avons visité Roses, et c'est l'agent français de notre consulat de Barcelone qui était alors le fermier de ces ruines, et qui ouvrait aux étrangers la porte de la citadelle. Au reste, si les Espagnols ont si complétement abandonné cette position, c'est que, pour la rendre tenable, il faudrait commencer par assainir les marais qui infectent toute la côte de l'Ampurdan en général et Roses en particulier.

des faces de ce dernier front. Ces fossés sont artificiels, en quelque sorte, car leur fond est presque au niveau du sol naturel; néanmoins, ils ne sont jamais à sec, attendu qu'une fontaine d'eau vive les mouille sans cesse, et que des pluies d'une violence inconnue dans nos climats les remplissent fréquemment.

Des chemins couverts dont les crêtes se fussent raccordées en pente douce avec la campagne n'auraient pu, sans d'énormes remblais, couvrir, comme il convenait, cette première enceinte. Aussi les ingénieurs espagnols ont-ils donné aux chemins couverts de la citadelle de Roses une disposition toute particulière. En effet, ils en ont coupé les glacis, à quelques toises de leurs crêtes, par des talus presque à pic, que soutiennent, sur une hauteur moyenne de 18 pieds, des murailles en pierres sèches, généralement reliées en mortier de terre. On a ensuite donné de forts commandements aux places d'armes rentrantes et saillantes, et on les a prolongées par des flancs jusqu'à la contrescarpe; en sorte qu'on dirait des demi-lunes alternant avec des espèces de contre-gardes. Il suit de là que ces chemins couverts forment, autour du corps de place, comme une seconde enceinte, sans fossé, il est vrai, mais en possession de la plupart des autres avantages d'une ligne bastionnée.

Toutefois, malgré ce double rempart, la défense péchait par un point essentiel : on ne lui avait ménagé, dans l'intérieur du fort, pour résister à un bombardement, ni bâtiment voûté, ni casemate, ni souterrain, ni abri quelconque.

LE FORTIN. — Au sud-est de la citadelle, un énorme rocher, abrupt éperon de la grande chaîne, le puig Rom, commande tout le bassin de Roses et s'avance jusqu'au rivage sur lequel il forme, en tombant dans les flots, une légère saillie. C'est à cette pointe, à 2,400 mètres environ de la citadelle, à 1,700 de la ville et à 66 au-dessus de la mer, que s'élevait un petit fort appelé par les Espagnols *le Château de la Trinité* et par les Français *le Bouton de Roses*. Ce fortin, qui n'est plus, à cette heure, qu'un monceau de ruines, avait la figure d'un quadrilatère faiblement étoilé, dont le plan déclinait sur le revers de la

Digitized by Google

falaise. Ses deux fronts supérieurs bordaient la crête de cette falaise qui, là, est brisée en dos d'âne, et les fronts inférieurs suivaient l'horizontale de l'escarpement. Ces deux derniers constituaient ainsi une véritable batterie de côte, laquelle était surmontée de deux autres terrasses armées, comme la première, de canons également destinés à défendre la rade. Ces trois batteries étagées, dont les extrémités seules pouvaient mettre quelques pièces à couvert dans l'épaisseur du massif de l'enceinte, ces batteries se présentaient à ciel ouvert, mais chacune d'elles était habilement défilée du puig Rom par la batterie supérieure, et la plus élevée avait pour parados les deux faces du saillant qui formait la tête du quadrilatère. Ce saillant était casematé et portait quelques bouches à feu ; sa face gauche était même précédée d'un redan en maçonnerie, qui couvrait la porte d'entrée. Néanmoins, cette partie de la fortification, la seule du reste attaquable, était si complétement vue et plongée par la montagne, que le fortin n'avait guère à opposer, sur son unique point d'attaque, que l'inerte obstacle de ses murailles; d'autant plus qu'il comportait à peine une garnison de 200 hommes et qu'il n'avait aucune protection à attendre de la citadelle. Toutefois, comme ses murailles étaient assez élevées pour n'avoir rien à craindre d'une escalade, et qu'elles présentaient à la fois et une grande épaisseur et une consistance extrême à laquelle le temps n'avait fait qu'ajouter, que d'ailleurs il semblait impossible de monter sur le puig Rom du canon de siége, les Espagnols regardaient leur château de la Trinité comme inabordable. Du moins, il n'avait jamais été abordé. La citadelle, au contraire, deux fois attaquée, avait été emportée deux fois : la première, en 1645, par Plessis-Praslin, après 49 jours de tranchée ouverte ; la seconde, en 1693, par le duc de Noailles, malgré des inondations terribles, telles qu'il en survient si souvent dans cette partie basse de la plaine. A ces deux époques, nous étions maîtres de la mer. Roses allait donc subir son troisième siége, le plus mémorable des trois, car, pour la première fois, la défense réunissait les deux éléments.

SITUATIONS DES DEUX PARTIS. — En effet, les Espagnols

Digitized by Google

étaient également en mesure et sur mer et sur terre. L'escadre de l'amiral Langara, qui mouillait en rade, comptait 14 bâtiments de haut-bord et 45 canonnières ou bombardes. La garnison, que l'escadre pouvait ravitailler indéfiniment et, au besoin, recueillir, se composait de 4 à 5,000 hommes d'élite, des régiments de Navarre, d'Estramadure et de la Reine. La citadelle avait en batterie ou en réserve 90 pièces, et le Bouton 15. Enfin, la ville était couverte par un retranchement de campagne, qui laissait entre lui et les maisons un espace assez étendu pour y camper 2,000 hommes. Tracé en ligne droite, sauf une brisure centrale qui figurait un redan, ce retranchement, de 670 mètres de longueur, appuyait sa gauche à la citadelle et sa droite au pied du puig Rom, à une redoute spacieuse, établie sur le penchant de la montagne et présentant ainsi deux étages de feux. Enfin, toutes les escarpes de cette fortification passagère, ainsi que la contrescarpe de la redoute, étaient soigneusement construites en pierres sèches.

Pour forcer une place ainsi préparée, il fallait de grandes ressources : voyons quelles étaient les nôtres. L'artillerie et les munitions trouvées à Figuères nous composaient bien un matériel convenable, mais il nous manquait l'autre élément des siéges, un nombre de bras suffisant ; car nous n'avions encore autour de Roses que les quatre brigades qui en avaient commencé l'investissement, c'est-à-dire 6,794 hommes dispersés sur un circuit de trois lieues d'étendue. Au reste, eussions-nous réuni là nos trois divisions, 25 à 26,000 combattants, que nous aurions été loin encore de l'effectif jugé indispensable pour assiéger simultanément, avec des chances ordinaires de succès, une citadelle et un fort défendus par une escadre et par 5,000 hommes rafraîchis à volonté. Cette insuffisance de nos forces numériques était d'ailleurs un mal sans remède, car les représentants ayant demandé quelques secours au Comité de salut public, Carnot venait de répondre qu'il n'avait rien à envoyer à une armée *dont le dernier état portait les forces disponibles à 65,000 hommes et l'effectif à 113,000*! Ajouterons-nous que nous n'avions rien non plus

Digitized by Google

à espérer de la mer, où les débris échappés au désastre de Toulon ne pouvaient songer à entrer en lutte avec l'escadre de l'amiral Langara, que son collègue Gravina, en réserve dans les eaux de Barcelone, se tenait prêt à rallier au premier signal, avec le reste de la marine espagnole?

Cette situation inquiétante n'avait cependant point altéré notre confiance des premiers jours de l'investissement, parce que nous n'avions rien perdu encore de nos illusions, et que nous étions restés sous l'impression des premières réponses du gouverneur de Roses, dont le ton et l'air de supplique ressemblaient si fort à l'embarras de Torres, quand il balbutiait la capitulation de Figuères. La dernière dépêche du brigadier Tovar annonçait, il est vrai, la résolution de se défendre, mais nous savions qu'on était allé la demander à Girone, cette résolution, et qu'elle avait été dictée; et nous ignorions que le commandement de la place investie était passé en d'autres mains. En effet, ne pouvant plus se fier à un gouverneur qui, par son hésitation dans une circonstance décisive, avait failli au plus sacré de ses devoirs, le chef intérimaire de l'armée espagnole avait envoyé, dès le lendemain de l'étrange consultation de Tovar, à la place de ce faible officier, un général qui venait de faire ses preuves dans la fatale retraite du 30 brumaire, le maréchal de camp D. Domingo Yzquierdo.

PREMIER PLAN D'ATTAQUE.

Nous en étions donc encore à nous imaginer que la garnison investie *n'attendait, pour capituler, que le déploiement imposant d'un formidable appareil.*

PROJET. — Interprète de cette aventureuse opinion, le commandant supérieur de l'arme du génie, un chef de bataillon qu'on allait surnommer *l'ingénieur des procédés révolutionnaires*, Andréossy, « planant des cimes du puig Rom sur tous « les obstacles, conçut rapidement un vaste projet d'attaque « qui embrassait à la fois la montagne, la plaine et la mer. » Le puig Rom passait, avons-nous dit, pour inaccessible à l'ar-

Digitized by Google

tillerie de siége : « Dès lors, l'apparition soudaine du canon « révolutionnaire sur ces crêtes orgueilleuses devait désarmer « et suffisamment terrifier les Espagnols ; car ce canon en- « traînait la chute du fortin, vidait la rade, écrasait la ville « et son camp retranché, et plongeait la citadelle. » Celle-ci, du reste, était prise à part, et l'on en brusquait *aussi* l'attaque. Rien n'était plus simple, et voici comment il fallait s'y prendre :

« Du côté opposé au Bouton, celui des deux *fronts de la* ci- « tadelle qui regarde la plaine sans toucher à *la mer* (*le front* « compris entre les bastions Saint-Jacques et Saint-Philippe), « se trouvant dominé par une hauteur distante d'*environ* 220 « toises de la place, et l'assiégeant pouvant arriver sur cette hau- « teur et même jusqu'à son sommet, sans être aperçu du fort, « on rassemblera là tous les matériaux nécessaires à la cons- « truction d'une batterie de 18 pièces de 24, lesquelles *trou-* « *veront* pour se développer un espace suffisant, car le « rideau parallèle au front d'attaque n'a pas moins de 200 « toises de longueur. Cette grande batterie battra en brèche « tout le revêtement de l'enveloppe du front opposé et la « moitié de l'escarpe de son enceinte, tandis que huit *mor-* « *tiers* achèveront, après 24 heures d'un feu bien *nourri*, « d'éteindre celui du fort. Quant aux feux de l'escadre, pour « les empêcher de chagriner notre attaque du centre, on « tracera une communication directe entre le chemin du parc « d'artillerie de Palau et un point marqué sur la plage en « avant du marais de Castillon, à 250 toises de la mer *et à 200* « *environ* de la citadelle ; et là, on construira une redoute dont « deux faces seront armées, l'une de 10 bouches à feu qui « éloigneront les chaloupes, l'autre de 8 pièces qui prendront « en flanc et ricocheront le front d'attaque. Et quand tous « ces feux auront agi à la fois pendant quatre ou cinq jours « consécutifs (on l'affirmait), la place capitulera (1). »

(1) Extraits d'un Mémoire signé Andréossy, envoyé le 14 frimaire au général en chef Pérignon « pour démontrer l'impossibilité d'attaquer en règle le « fort de Roses et le Bouton, et la nécessité absolue d'attaquer brusquement « ces deux forts. »

Digitized by Google

ÉXÉCUTION. — Ce plan d'Andréossy, arrêté le 14, fut, ce même jour, envoyé à Figuères, où Pérignon avait fixé son quartier général et où venait d'arriver le directeur des fortifications de Perpignan, mandé par ordre supérieur avec tous les officiers de sa direction, le chef de brigade ou colonel Fournier-Verrière. Le général en chef confia à ce colonel-directeur l'exécution du plan qu'il venait de recevoir, en lui enjoignant de la commencer sur-le-champ, et de lui rendre compte, jour par jour, de l'avancement des travaux, ainsi que des observations que la pratique du terrain pourrait lui suggérer.

Au moment où les travaux allaient s'ouvrir, il devenait indispensable de renforcer l'armée de siége · on la renforça des brigades Chabert et Martin, c'est-à-dire de 4,075 fantassins qui, joints à cent et quelques cavaliers montés, portèrent à 11,000 hommes l'effectif de la division Sauret. Cette division se trouvait dès lors composée de six brigades, lesquelles furent ainsi réparties : Victor continua à occuper le puig Rom; Martin, Motte et Causse firent suite dans la plaine, en passant par Palau; puis Chabert vint fermer, aux marais de Castillon, la ligne d'investissement; enfin le général Guillot rattacha cette dernière à notre division du centre. Celle-ci, réduite aux deux brigades Banel et Rougé, qui ne comptaient ensemble que 2,797 hommes (dont 211 cavaliers), masquait, de concert avec une brigade de la division de droite, l'intervalle compris entre Roses et Figuères. Ces trois brigades, celle de gauche établie sur le chemin de Castillon à Rimors, celle du centre derrière les marais de Ciurana, et la droite autour d'Alfa, observaient les passages de la basse Fluvia. Le gros de la division de droite campait en avant et en arrière de Figuères, sur deux lignes : la première, le long du Manol, entre la route et Vinyonnet; la seconde, depuis Llers jusqu'à la Magdelaine. Cette division, forte de 8,851 baïonnettes et de 927 sabres (y compris la garnison de Figuères), représentait l'armée d'observation.

Ainsi, c'était avec 11,000 hommes seulement que nous allions entreprendre un double siége de plaine et de montagne, le siége d'une garnison de 5,000 combattants, qui

Digitized by Google

n'avait pas les embarras d'une population inutile, et qui pouvait être relevée, pour ainsi dire, toutes les 24 heures.

TRAVAUX ÉBAUCHÉS DEVANT LA CITADELLE. — Les travaux projetés devant la citadelle furent modifiés tout d'abord, par suite d'un examen plus attentif du terrain des attaques. Ainsi, il fut reconnu qu'on ne pouvait, sans s'exposer à tous les boulets de la place, non-seulement arriver jusqu'à l'emplacement de la batterie de brèche, mais même en approcher à plus de 400 mètres; encore n'y avait-il d'autre voie à suivre qu'un méchant ravin qui commençait vers notre parc de Palau et cessait d'être défilé à hauteur du mas Berges, cabane isolée sur la rive gauche de ce ravin. En conséquence, voici le parti auquel on s'arrêta. A 300 mètres en arrière de cette butte que nous cherchions à atteindre, était déjà installée et en action, depuis trois jours, une première batterie, qui n'était autre que celle dont s'était servi le général Sauret pour appuyer ses deux sommations; seulement, on l'avait un peu rapprochée de la citadelle, bien qu'elle s'en trouvât encore éloignée de 900 mètres, car on s'était trompé de 80 toises en moins sur la distance de la butte au fort. Cette batterie était située en avant et à gauche du mas Berges. Il fut décidé qu'on la réunirait à la batterie projetée à 1,250 mètres de là, sur la plage de Castillon, par une tranchée qui aurait à peu près la figure, le développement et la position d'une première parallèle, d'où, plus tard, on pourrait déboucher sur le site de la batterie de brèche. Quant à la batterie de Castillon, son emplacement ne devait pas varier; toutefois, on constata qu'il y avait eu aussi une erreur dans l'estimation de sa distance à la citadelle, distance qui était, non de 200 toises, comme on l'avait annoncé, mais bien de 300.

Les travaux commencèrent le 14 frimaire (4 décembre), à l'entrée de la nuit, et, dans cette première nuit, on ébaucha: l'épaulement de la batterie de Castillon, la grande tranchée qui devait réunir cette batterie à celle du mas Berges, et un boyau de communication destiné à relier cette dernière au point du fond du ravin de Palau où l'on cessait d'être à l'abri des projectiles du fort.

Digitized by Google

Exécutés avec mollesse, ces travaux ne purent être continués dans la journée du lendemain, et il fallut attendre la nuit pour les reprendre.

Le 17, les travailleurs de jour n'étaient pas encore à couvert, et ils ne purent braver les feux de la place avant le soir.

Comme le jour commençait à poindre, le 18, l'ennemi se jeta à l'improviste sur la batterie inachevée de Castillon; mais il fut bientôt repoussé par les deux bataillons de garde à la tranchée, lesquels avaient dû se tenir fort en arrière de celle-ci, pour se soustraire aux continuelles bordées de l'escadre.

Le 19 au matin, même tentative, même résultat.

Décidément la tranchée, tracée presqu'en ligne droite, enfilée par les feux de la rade, inondée de projectiles, n'était pas tenable; aussi ne fut-il plus question d'en déboucher pour établir en avant la batterie de brèche, et l'on se contenta de faire arriver dans les deux contre-batteries que reliait si mal cette malheureuse communication, les pièces qu'on leur destinait.

En un mot, pour les raisons que nous venons de faire connaître et pour d'autres que nous développerons bientôt, l'attaque de la plaine, dès le lendemain de l'ouverture de la tranchée, cessa d'être sérieuse.

ATTAQUE DU BOUTON. — Mais il n'en fut pas de même de l'attaque de la montagne, sur l'opportunité et la conduite de laquelle tous les ingénieurs étaient d'accord. Là, en effet, 4,000 travailleurs, ayant à leur tête le 5e bataillon du génie, allaient, en moins de quatre jours (du 15 à midi au 19 matin), établir une rampe qui, partant de notre parc d'artillerie, devait serpenter à travers les innombables accidents d'un sol affreusement bouleversé, gravir le puig Rom et atteindre enfin la croupe de ce massif, après un parcours de plus de 10,000 mètres. « Lorsque d'un bras révolutionnaire, dit un « rapport officiel, nos républicains avaient frayé un passage, ils « accouraient pleins d'ardeur s'atteler aux pièces, aux voitures « de poudre et de boulets, qui paraissaient suspendues plutôt que roulantes au-dessus des abîmes. Les bombes étaient

« portées à dos de mulets, et les obus par nos hussards, à « l'arçon de leurs selles. C'est ainsi que, par un admirable « concours de toutes les volontés et de tous les moyens, le « 19 frimaire, seize grosses bouches à feu de siége et leurs ap« provisionnements se trouvèrent transportés sur la croupe « d'un rocher qui, quelques jours auparavant, semblait à « peine praticable à des hommes à pied. »

Cette opération fut vantée comme une merveille, et en vérité, quand on parcourt les lieux et qu'on songe aux difficultés vaincues et au peu de temps qui a suffi pour les surmonter, il n'est pas possible de se défendre d'un saisissement d'admiration, et l'on ne peut guère non plus s'empêcher de reconnaître, ce que nous ne nous lasserons pas de répéter, qu'à la guerre, il n'y a d'obstacle de terrain que quand on a l'ennemi en face ou à ses trousses.

Les 16 bouches à feu du puig Rom furent réparties entre quatre batteries presque contiguës. La première était naturellement destinée à faire brèche au Bouton ; il avait fallu, à cause de la roideur des plongées, la tenir à 600 mètres des murailles qu'elle allait battre ; elle se composait de quatre pièces de 24. La seconde, à 150 mètres en arrière de la précédente, était armée de deux mortiers de 12 pouces, qui tiraient également sur le fortin. La troisième, à droite de la première, comptait une pièce de 24, deux obusiers de 8 et deux mortiers de 12 ; elle était opposée à l'escadre. Enfin, à la suite de cette dernière, de cette sorte de batterie de côte, la quatrième, qui avait cinq pièces de 24, devait foudroyer le camp retranché, la redoute et la ville, et, malgré son éloignement, tourmenter encore la citadelle.

Cet armement fut entièrement terminé dans la nuit du 19 au 20.

La même nuit, on acheva aussi d'armer les deux batteries de la plaine. Celle du mas Berges reçut, à la place de neuf faibles obusiers, quatre pièces de 24 et quatre mortiers de 10 pouces ; et celle de Castillon, quatre canons également de 24, deux obusiers de 8, et quatre mortiers de 12.

OUVERTURE DU FEU. — Le 20 (10 décembre), à la pointe

du jour, en présence du général en chef, de l'état-major réuni, des représentants du peuple en grand costume, et de l'armée tout entière déployée devant ses quartiers, les batteries de la montagne saluèrent le Bouton, la ville et la mer, par une salve générale. A ce signal, les batteries de la plaine se démasquèrent « *et les cris de vive la république! prolongés sur toute la ligne, absorbèrent un moment le bruit du canon.* » Aussitôt le Bouton et la citadelle, par toutes leurs embrasures qui voyaient nos attaques, et l'escadre par tous ses sabords, répondirent à nos 34 pièces, en sorte que plusieurs centaines de bouches à feu tonnèrent bientôt ensemble. Ce fracas dura cinq jours consécutifs.

ABANDON DU PREMIER PLAN D'ATTAQUE. — Cependant, quand la fumée de cette terrible canonnade se fut un peu éclaircie, et que l'assiégant, plus calme, examina de sang-froid l'effet de ses coups, que vit-il? Au Bouton, une apparence de brèche, il est vrai, mais à la citadelle? simplement quelques pièces démontées, et deux ou trois bâtiments écrasés ou incendiés, derrière des escarpes tout à fait intactes; et dans la rade, une bombarde coulée, et toutes les autres tranquillement repliées sous les feux protecteurs de l'escadre, qui s'était contentée de gagner au large quelques encablures. Le Bouton seul était compromis.

Mais Pérignon n'avait pas attendu jusque-là pour reconnaître qu'il avait été entraîné dans une fausse voie. Et d'abord, il ne s'était jamais fait illusion sur les éventualités de l'espèce de bombardement auquel il avait donné la préférence sur une attaque en règle; car, du moment où il n'avait plus conservé aucun doute sur la ferme résolution de l'ennemi de se défendre jusqu'au bout, il avait exprimé l'opinion « que Roses, devant être protégée par plus « de mille bouches à feu, il était fort possible que son « armée de siége éprouvât des difficultés qui surpasse« raient ses moyens, et n'aboutît qu'à la destruction des bâti« ments et magasins de la citadelle; seulement, il pensait « que cette destruction pourrait remplir, à peu de chose près, « le même but que la prise de la place elle-même. » Du reste, le peu de confiance que lui inspirait le plan d'Andréossy, il

l'avait clairement manifesté, en chargeant un autre ingénieur de l'exécution de ce plan. Déjà donc le général en chef semblait disposé à retirer son approbation au mode d'attaque adopté devant la citadelle, quand, la veille de l'ouverture du feu, le 19, il avait reçu, à son quartier général de Figuères, un nouveau projet rédigé par le directeur des fortifications de Perpignan.

Ce chef de brigade, qui avait entamé l'exécution du plan d'Andréossy le soir même du jour où il *en avait reçu l'ordre* à Figuères, Fournier n'était nullement entré, *du moins en* ce qui concernait la citadelle, dans les vues de l'auteur de ce projet; mais avant d'en proposer un autre, il avait voulu reconnaître le terrain, et c'est à cette étude qu'il s'était surtout attaché dans les trois premiers jours du siége ; puis, le 18, après avoir réuni tous les officiers du génie présents sur les lieux (1) et discuté devant eux le plan d'Andréossy comparativement à celui qu'il avait conçu, ayant rangé à son avis la majorité du conseil, il avait, dès le lendemain, adressé au général en chef le projet dessiné et complet d'une attaque régulière. Pérignon alors s'était immédiatement transporté sur place, et, le 22, de retour à Figuères, il avait renvoyé à Palau le plan de Fournier, avec ordre de l'exécuter *dans le* plus bref délai possible. Mais il n'avait pas fallu à Fournier, pour compléter ses reconnaissances et faire ses préparatifs, moins de trois nouveaux jours, pendant lesquels nous nous étions bien gardés de suspendre la canonnade entamée le 20, de peur de donner l'éveil aux Espagnols.

(1) Qu'on nous permette de citer les noms des officiers du génie qui prirent part au siége de Roses :

Les noms d'abord de ceux qui appartenaient à l'armée :

Andréossy, chef de bataillon commandant; Grandvoinet et Sanson, chefs de bataillon provisoires; Maurel, Becqué, Bernardi, capitaines provisoires; Denus, Raëz, Mortreuil, Naudot, Lauthe, Suriré, La Baumelle et Muguier, lieutenants provisoires.

Les officiers de la direction de Perpignan, qui avaient accompagné le colonel Fournier-Verrière, étaient :

Ribes, chef de bataillon ; Sabatier et Firmin-Marie, capitaines, et Caffarelli, adjoint. Ceux-ci n'assistèrent qu'à une partie du siége, et retournèrent à Perpignan après 42 jours d'absence, le 24 nivôse.

Digitized by Google

DEUXIÈME PLAN D'ATTAQUE.

ATTITUDE DE L'ARMÉE D'OBSERVATION. — Pendant ces longs et tristes tâtonnements, le général commandant par intérim l'armée espagnole, las Amarillas, après avoir recueilli et recomposé, dans les murs de Girone, les troupes échappées au désastre de Figuères, n'avait pas tardé à les reporter en avant, et il les avait campées à deux lieues au nord de Girone, sur une chaîne de collines dite Costaroja, qui se déploie en travers de la route de France. Mais la cour de Madrid, ne jugeant pas à propos de choisir une seconde fois parmi les généraux de son armée de Catalogne un chef pour commander cette armée, la confia à un divisionnaire des Pyrénées occidentales, au général D. José Urrutia.

Urrutia, pour son début, fit un pas vers nous : il poussa son avant-garde sur le col Oriol, détacha quelques troupes sur la côte, à l'Escals, en face de Roses, à l'extrémité opposée du golfe ; puis, ne laissant à Costaroja qu'une mince réserve, il fit avancer le gros de ses troupes jusqu'au bord d'un affluent du Ter, qui, après avoir croisé la route au pied du col, vers San-Estevan, coule au sud-est, et couvrait ainsi la droite des Espagnols. Leur gauche ensuite s'étendit sur une cordillière d'un accès difficile, qui se rattache aux hauteurs d'Oriol et couronne le bassin du Ter jusqu'à Banyolas, d'où cette aile allait, par Castellfullit, donner la main à Campredon. Enfin, le quartier général fut transporté de Girone à Servia, un peu en avant du Ter, c'est-à-dire de la base du triangle dont l'affluent ci-dessus et la route forment les deux autres côtés. Mais après ce premier déplacement Urrutia, sentant bien que ses troupes n'étaient pas encore en état de reprendre la campagne, ne s'occupa plus que de détruire les chemins qui pouvaient nous porter sur lui.

De ces timides apprêts de défense, Pérignon conclut que le siége de Roses ne serait pas inquiété, et il s'empressa de rallier franchement à la division Sauret deux des trois brigades qui gardaient la plaine de l'Ampurdan, les brigades Guillot et

Digitized by Google

Rougé. La troisième, commandée par le général Banel, se trouvait, par suite, former à elle seule la division du centre : elle fut mise sous les ordres d'Augereau.

Ainsi donc, quand commença l'exécution de notre second plan d'attaque, nos forces étaient nettement partagées en deux corps : l'un de 13,666 hommes autour de Roses, composant la division ou l'armée de siége, l'autre de 9,778 combattants groupés autour de Figuères, et représentant l'armée d'observation.

PLAN D'UNE ATTAQUE RÉGULIÈRE. — Au plan *d'Andréossy*, dont il n'acceptait que l'attaque du Bouton, laquelle n'était plus qu'une question de temps, Fournier-Verrière avait fait d'abord les objections suivantes : « Dans ce plan, l'attaque du Bouton ne pouvait se lier à celle de l'ouvrage principal, et cette liaison était une condition de rigueur ; le terrain sur lequel nous nous étions placés devant la citadelle, en prise à tous les feux de la mer, n'était point tenable ; la courtine du front d'attaque, la seule de la place qui fût brisée, présentait ainsi, et un double flanc que l'on ne pouvait contre-battre, et une poterne qui aggravait le danger des sorties ; la butte désignée pour l'emplacement de la batterie de brèche ne découvrait pas même la moitié de la hauteur de l'escarpe opposée, d'une escarpe de 12 mètres ; la nature du sol, dans cette partie, rendait le travail de la terre bien pénible ; enfin, les contre-pentes en avant de la butte eussent singulièrement contrarié les cheminements ultérieurs qui auraient pu devenir nécessaires. » Alors, regardant comme une conséquence forcée de l'attaque du Bouton, l'attaque d'un des deux fronts de la citadelle qui font face aux montagnes, l'auteur du nouveau plan avait donné la préférence au front qui ne touche pas à la mer, parce que le terrain qui précède l'autre, plus resserré encore que son voisin, et exposé aux feux de la rade presque autant que celui qu'on abandonnait, serait en outre vivement incommodé par les éclats des bâtiments, si la ville devenait le théâtre des attaques.

Ces raisons eussent été excellentes quinze jours plus tôt : mais alors, il fallait prévoir encore que l'on touchait à la sai-

Digitized by Google

son des pluies, et que le terrain bas et sans dégorgement sur lequel on allait cheminer était le déversoir naturel des eaux de la montagne. On oubliait le siége de 1693.

Fournier proposait d'ouvrir la tranchée à 200 toises de la place, mais Pérignon s'y opposa. Toutefois, il fut décidé que, contrairement aux règles, les batteries à ricochet, au nombre de six, seraient établies en avant de la première parallèle, attendu que, le terrain baissant vers la place, il était possible que la construction de ces batteries à leur emplacement habituel présentât de graves difficultés. On convint aussi que la batterie de Castillon serait conservée, pour soutenir sur ce point la ligne d'investissement.

Cette nouvelle phase du siége commençait sous de fâcheux auspices : l'hiver, généralement doux dans ces parages, sévissait déjà d'une manière inaccoutumée; les vivres devenaient rares, et la pénurie des fourrages nous forçait d'interner nos chevaux, sauf 200, qui étaient indispensables au service de l'artillerie.

OUVERTURE DES TRAVAUX. — La nouvelle tranchée fut ouverte dans la nuit du 26 au 27 frimaire (du 16 au 17 décembre), à 600 mètres de la place. Cette première parallèle appuyait sa droite au grand ravin qui court à l'ouest et tout près de la place, puis elle se déployait en arc de cercle, comme pour aller plus tard appuyer sa gauche à la redoute du camp retranché.

Il pleuvait à flots. Nos troupes étaient tristes ; elles répugnaient à remuer de la terre, et, singulièrement préoccupées de l'abandon d'une grande partie de leurs travaux antérieurs qu'elles croyaient tous perdus, elles s'élevaient avec amertume contre les hésitations de leurs chefs, contre le *plan timide des nouveaux ingénieurs*. Aussi, au lieu de cette ardeur qui les surexcitait toujours dans les actions d'éclat, ne témoignèrent-elles, dès cette première nuit, qu'indolence et mauvaise volonté ; tellement que, sur 4,000 hommes commandés de tranchée, il ne s'en présenta que 1,300, lesquels encore se trouvèrent réduits à 800, quand, à minuit, on vint les relever. Ils avaient à peine, dans cette première séance, porté à demi-

Digitized by Google

épaisseur de parapet la cinquième partie de la parallèle, 170 toises environ; et quand on voulut les remplacer, on ne put réunir que 150 travailleurs, qui, au bout de moins d'une heure, quittèrent la place, déclarant, officiers et soldats, n'en pouvoir plus.

Ce découragement et la pluie continuèrent, en sorte qu'il fallut six nuits et six jours pour exécuter la tâche de 48 heures.

L'artillerie du puig Rom, seule, se soutenait, mais ses progrès étaient lents, parce que le canon de l'assiégé, ripostant avec vigueur, absorbait une partie de nos boulets, et que la maçonnerie du Bouton était aussi épaisse que résistante. Cependant les batteries de la montagne qui tiraient sur la ville avaient désarmé sans peine la redoute à laquelle devait aboutir la gauche de notre parallèle, et comme il ne manquait plus à cette dernière que ce point d'appui qu'on lui réservait, le moment était venu d'enlever de vive force la redoute espagnole.

Pérignon profita, pour cette attaque, d'un moment d'éclaircie dans la soirée du 3 nivôse (23 décembre), pendant que l'escadre était encore aux prises avec la tempête qui durait depuis six jours. Il lança donc contre la redoute la brigade Victor. Il s'agissait de se battre : l'ardeur engourdie se ranima, et la redoute fut prise en un clin d'œil. L'armée tout entière, déployée en amphithéâtre sur les hauteurs ou devant ses quartiers de la plaine, assistait à ce spectacle. Ses applaudissements, ses hourras emportent nos grenadiers : ils franchissent le ravin qu'on avait escarpé comme une coupure en arrière de la redoute, pénètrent dans la ville et en refoulent les défenseurs jusqu'à la porte de la citadelle.

Cette affaire produisit dans l'armée un mouvement d'excitation qui fit faire quelques pas aux travaux.

Dans la nuit du 3 au 4, on prolongea la parallèle jusqu'à la redoute, que l'on disposa pour servir de batterie contre la citadelle. L'assiégé tenta un retour offensif, mais il fut vigoureusement repoussé.

Dans la journée du 4, la pluie redoublant de violence, les travaux furent suspendus, et l'on s'occupa de rétablir les

Digitized by Google

communications entre les divers quartiers, en construisant sur les ravins, avec des barriques dont le pays abonde, quelques ponts flottants.

La nuit ramena le calme et permit d'amener dans la redoute deux pièces de 24, un obusier de 8 pouces et un mortier de 12. A la pointe du jour, une nouvelle sortie essuya le sort de la première.

Les travaux commençaient à marcher, bien que les jours ne rendissent encore que les deux tiers de la tâche ordinaire, et les nuits un huitième seulement. Néanmoins, on était parvenu à établir, en avant de la première parallèle, quelques batteries à ricochet qui avaient à peu près éteint le feu des remparts. L'intérieur du fort, surtout, était bouleversé par nos bombes; aucun bâtiment ne résistait, et un magasin à poudre venait de faire explosion. Enfin on entrevoyait une solution prochaine, quand, le 12 (1er janvier), l'ouragan se releva avec une impétuosité sans exemple. Les travaux furent entièrement submergés, et la plaine de l'Ampurdan se changea en une vaste nappe d'eau. La division de secours dut se réfugier à Figuères; le poste d'Alfa resta bloqué, et celui de Vinyonnet s'échappait à peine, que la crue faisait aussi une île du village. Qu'on se figure ce qu'était alors le fond de cette plaine submergée, les environs de Roses! Il y avait trois pieds d'eau dans un de nos camps. Il fallut que l'armée de siége, tout entière, se retirât à la hâte sur les hauteurs, sans vivres, ni abri; car les distributions n'arrivaient plus, et les bourrasques emportaient les tentes et les feux des bivouacs. Mais les crises irritent les courages chez nos soldats : enfoncés dans l'eau, dans la boue, ils faisaient retentir l'air des chants patriotiques. Spectacle touchant, mais bien douloureux, quand on songe que tant de misères, un peu de prévoyance de la part de quelques hommes eût pu nous les épargner!

Les quatre représentants qui suivaient le siége, Vidal, Projean, Goupilleau de Fontenay et Delbrel, voulaient qu'on tentât une escalade. Il fallut qu'Andréossy, leur homme de confiance, l'ingénieur des procédés révolu-

tionnaires, leur expliquât en détail : « qu'on ne peut es-« calader une place que par surprise; que Roses ne pou-« vait être surpris, attendu que sa garnison, renouvelée « en quelque sorte toutes les vingt-quatre heures, était « toujours sur le qui-vive; qu'il faudrait des échelles pour « monter sur le couvre-face qui avait jusqu'à 7 mètres de hau-« teur, des échelles pour descendre dans un fossé plein « d'eau qu'on ne pouvait passer sans pont, puis encore des « échelles, et des échelles de plus de 12 mètres pour esca-« lader le corps de place. » A de telles raisons il n'y avait rien à répliquer, et les représentants se résignèrent.

Dans la soirée du 15, il y eut une apparence de calme dont l'assiégeant voulut profiter pour reprendre ses travaux. Mais la nuit fut affreuse. Les Espagnols, au reste, en souffrirent plus que nous; car, au jour, nous vîmes la plage jonchée des débris de leur escadre, plusieurs bombardes brisées sur les récifs, deux vaisseaux démâtés et un troisième en perdition, *le Triomphant*, qui alla bientôt échouer et se consumer au fond du golfe, car, pour qu'il ne tombât pas dans nos mains, son équipage y avait mis le feu.

PRISE DU BOUTON. — Cependant nos batteries de la montagne, en position de mieux supporter les dérèglements de l'atmosphère, ne s'étaient point ralenties. Aussi, depuis le 12, le fort de la Trinité avait cessé son feu, et sa brèche prenait une forme. Déjà même, grâce à l'adresse de nos grenadiers qu'on avait armés de fusils de rempart et convenablement embusqués, les défenseurs ne communiquaient plus avec la citadelle que la nuit et par eau. Leur détresse se révélait d'ailleurs par la multiplication des signaux qu'ils échangeaient avec la terre et la mer. Nos canonniers redoublèrent donc d'efforts, si bien que, dans la seule journée du 17, ils parvinrent à tirer 1,700 coups (1). Ce feu roulant conti-

(1) Nous tirâmes sur le Bouton : 2,225 boulets, 43 bombes et 25 obus ; total, 2,293 projectiles.

Les assiégés nous répondirent par : 942 boulets, 85 bombes et 76 obus de 4; total, 1,097 projectiles.

Total général des projectiles échangés : 3,390.

nua toute la nuit et une partie de la matinée du lendemain. La brèche enfin paraissait praticable, et tout était déjà disposé pour l'assaut, quand, vers 11 heures et demie, nos tirailleurs, s'apercevant que, depuis la cessation de notre feu, rien ne bougeait plus sur la brèche, l'assaillirent brusquement, sans attendre aucun ordre. Le fortin était abandonné. Des échelles de cordes, qui pendaient le long de la falaise, nous apprirent comment s'était échappée la garnison. C'était par là, en effet, qu'elle était descendue, pendant la nuit, dans des chaloupes qui l'avaient transportée à la citadelle. Nous trouvâmes sur place neuf grosses bouches à feu, enclouées, et six canons en fonte, précipités au pied de l'escarpement.

Cinq de ces six canons furent relevés et placés dans une batterie toute voisine, qui était assise au bord de la mer sous la protection du fortin, mais que les Espagnols n'avaient pas jugé à propos d'armer. Cette nouvelle batterie nous fut bientôt de la plus grande utilité, car elle avait, sur celles qui la dominaient, l'avantage de raser les flots. Les trois batteries de la Trinité ne furent point négligées toutefois, et l'artillerie du puig Rom compléta l'armement qu'y avaient laissé les Espagnols et que nous nous empressâmes de réparer.

Ainsi organisé pour sa nouvelle destination, le Bouton de Roses allait ôter à la rade une partie de son action sur nos travaux de la plaine; mais la part qu'il devait prendre à ce résultat, pour nous si important, était bien peu de chose à côté de ce qu'avait déjà fait la tempête; car l'escadre espagnole avait tellement souffert de l'ouragan du 15 au 16, qu'elle n'était plus en état de tenir la mer, et qu'il fallut la relever. Deux jours après la prise du fortin, en effet, le 20 nivôse (9 janvier), l'amiral Gravina vint prendre la place de Langara, et, 24 heures après, il ne restait plus en rade que 8 vaisseaux de haut-bord et quelques chaloupes ou bombardes. Ces dernières, dont les feux rapprochés et mobiles nous avaient tant tourmentés, disparurent presque toutes avec Langara. Nous en avions coulé trois, et plusieurs autres, brisées par la tempête, étalaient leurs débris sur le rivage.

La rencontre momentanée de 21 vaisseaux sous les murs de Roses ne fut signalée par aucune entreprise remarquable; car les deux amiraux se contentèrent de débarquer devant la citadelle quelques approvisionnements, et de mettre à terre 200 hommes qui avaient ordre de parcourir la côte pour incendier les carcasses des bâtiments échoués, et qui furent sur-le-champ refoulés dans leurs canots par nos patrouilles.

L'apparition d'une escadre française dans ces parages eut alors très-probablement déterminé la reddition immédiate de la place avec toute sa garnison; mais Jean Bon-Saint-André, qui tenait en ce moment sous sa main le port de Toulon, contrarié par le Comité de salut public, n'osa tenter les chances de la mer.

TENTATIVES DE DIVERSION. — Du reste, l'armée espagnole, qui cependant n'était guère qu'à une journée de marche de Roses, ne profita pas mieux des embarras et de l'état de crise où la rigueur des éléments avait jeté aussi notre armée de siége. Et en effet, ce fut en vain que, pour rendre un peu de vigueur aux faibles débris qu'il avait mission de recomposer, Urrutia fit établir, en avant de sa ligne, deux camps, l'un en face de Roses, sur la rive opposée de ce golfe que remplissait le bruit des armes, l'autre à Banyolas, dans le voisinage des montagnes qui s'étaient soulevées : ni l'ardent contact d'une insurrection patriotique, ni les reproches du canon de Roses, ne purent relever de leur impuissance les vaincus de Figuères. Ils hasardèrent bien une diversion lointaine, quand ils apprirent la chute de leur fort de la Trinité : ils descendirent du col Oriol sur Bascara, au nombre de 5,000, pendant que 2,000 autres, traversant la Fluvia, s'avançaient de Bezalu sur Crespia et cherchaient à surprendre nos cantonnements; mais ils ne surprirent qu'un avant-poste, et, refoulés avec perte, ils ne donnèrent plus signe de vie jusqu'au lendemain de la prise de Roses.

Cependant Augereau, qui n'avait plus de nouvelles de l'ennemi et qui avait besoin de donner carrière à son activité, parcourait sans cesse les bords de la Fluvia; mais ces excur-

Digitized by Google

sions sans but n'aboutissaient qu'à d'insignifiantes surprises, ou bien à des rencontres de bergers « *après lesquels,* dit naïve-« ment un rapport, *on avait grand soin de faire courir, afin* « *de leur enseigner les principes de la nation française.* » On finit cependant par s'attirer les représailles des paysans catalans, les seuls qui semblassent jaloux de l'honneur des armes espagnoles. Bientôt même, il n'y eut plus de saillie d'audace qui ne tentât l'ardeur inquiète de ces infatigables montagnards, dont l'exaltation allait jusqu'à copier à leur manière les grands épisodes des dévouements antiques.

Augereau avait, sous Notre-Dame de Roure, à portée de la Muga et de la grande route, au pla del Coto, un parc d'artillerie qui n'était gardé que par 250 canonniers. Un jour, à Lladó, un capitaine de volontaires, du nom de Pineda, convia 300 jeunes miquelets à un repas funèbre, à l'issue duquel ces nouveaux Spartiates, ayant pris congé de la vie, s'en furent, par une nuit cruelle de janvier (celle du 12 au 13), à Saint-Laurent, d'où, se glissant le long de la Muga, de cette âpre gorge dont on ne peut suivre le fond qu'en empruntant sans cesse le lit même du torrent, ils gagnèrent le pla del Coto. Là, trompant la vigilance de nos avant-postes, ils surprennent le parc, massacrent sans bruit, dans leurs tentes, une douzaine de canonniers, et enclouent 14 pièces. Ils allaient mettre le feu aux poudres, lorsque la générale donna l'alarme au camp. L'héroïque Pineda et un grand nombre des siens se firent tuer sur place ; les autres s'échappèrent dans les montagnes, emmenant avec eux une vingtaine de prisonniers.

Augereau était furieux. « Ces Catalans, écrivait-il, ne « cherchent qu'à nous ruiner. Humbles, rampants, serviles « en présence des vainqueurs, ils n'attendent, sous ces de-« hors perfides, que l'occasion de faire éclater leur rage et leur « férocité, détestant la main qui leur prodigue les bienfaits. « Lladó est leur repaire, il faut le détruire. » En effet, la nuit suivante, le général républicain surprenait à son tour et faisait égorger à Lladó 400 Catalans, sans distinction d'âge ni de sexe. Il n'y eut, dit-on, qu'un vieillard et un enfant d'é-

pargnés. Cette cruelle revanche exaspéra les *Rouges* de Girone et amena d'autres scènes de carnage.

Mais c'est à peine si le bruit de ces vaines démonstrations arrivait jusque sous les murs de Roses, où, de tout ce qui s'agitait autour de cette place pour la secourir, on ne s'inquiétait guère que de l'escadre espagnole; encore, le principal souci que nous causait cette escadre, était-ce qu'elle ne ne nous enlevât la garnison assiégée. Du reste, l'amiral Gravina semblait avouer lui-même qu'il ne lui restait plus qu'un rôle de surveillance à remplir; car, au lieu de commencer par se concerter avec les défenseurs de la citadelle, il avait débuté, dit-on, par les menacer de se joindre à nous pour les accabler, s'ils songeaient à se rendre. Mais cette cruelle injure était au moins inutile : les valeureux soldats d'Yzquierdo ne faiblissaient point, et, eussent-ils, depuis quarante jours, perdu quelque chose de leur assurance, qu'ils l'auraient reprise en nous voyant abandonner encore notre second plan d'attaque pour en essayer un troisième.

TROISIÈME PLAN D'ATTAQUE.

En effet, quand nous voulûmes reprendre nos travaux et déboucher régulièrement de notre première parallèle, terminée enfin sur toute sa longueur, l'eau qui imprégnait le terrain bas et sans écoulement sur lequel nous avions à cheminer, nous opposa un obstacle insurmontable. Alors on se demanda si, maintenant que la montagne et la ville nous appartenaient, nous étions condamnés à attendre le retour du beau temps pour continuer les interminables opérations d'un plan méthodique, conçu dans des circonstances qui avaient si singulièrement changé. L'auteur de ce plan, lui-même, convenait que des pluies exceptionnelles avaient déjoué ses calculs; aussi, sans s'obstiner davantage, il demanda et fut autorisé à aller reprendre son poste à Perpignan, avec les officiers qui l'avaient accompagné.

PROJET. — Entre la citadelle et le puig Rom, au pied

Digitized by Google

de cette montagne, court, de l'est à l'ouest, un profond ravin qui traverse la ville pour déboucher dans la mer. Il coupait ainsi la gauche de la première parallèle et croisait l'extrémité du retranchement de la ville, et comme l'escarpement de sa rive droite le mettait à l'abri des feux de la place, il pouvait être considéré comme une branche de la première parallèle ; branche qui jouissait de l'avantage d'avoir, pour ainsi dire, devant elle, deux cheminements ou modes d'approche tout préparés : le fossé du retranchement dont le redan central défilait la moitié, et la ligne des maisons qui bordent le rivage jusqu'à 30 toises de la citadelle. Ce ravin, en outre, servait de dégorgeoir au terrain avoisinant, où, par suite, les travaux de sape, impossibles ailleurs, devenaient praticables. Ces circonstances réunies nous déterminèrent à transporter nos attaques sur le front de la citadelle qui regarde la ville. En conséquence, il fut arrêté : que d'abord trois batteries de revers, destinées à ricocher ou à plonger le nouveau front d'attaque, seraient établies, savoir, deux sur le prolongement de ce front, à 80 toises en avant de la parallèle, et la troisième sur le penchant inférieur du puig Rom, laquelle serait armée avec les pièces qui restaient libres sur cette montagne ; qu'ensuite on s'avancerait droit sur la citadelle, par le fossé du retranchement, jusqu'au redan que l'on convertirait en batterie de brèche ; qu'enfin on chercherait, derrière les maisons et à hauteur de cette première batterie de brèche, un emplacement pour en dresser une seconde.

EXÉCUTION. — Les travaux de cette troisième période du siége commencèrent à l'entrée de la nuit du 23 au 24 nivôse (du 12 au 13 janvier), et, dans cette nuit, les deux batteries qui devaient ricocher le nouveau front d'attaque, ainsi que leurs communications avec la parallèle, furent mises en état de recevoir les travailleurs de jour. Ceux-ci, favorisés par un épais brouillard, eurent bientôt achevé les épaulements et les plates-formes, et ils les auraient armés, si l'humidité du sol avait permis le transport de l'artillerie. On estimait toutefois qu'en moins de 48 heures tout serait prêt pour

Digitized by Google

battre en brèche. Mais le ciel, qui semblait conspirer pour la défense, déjoua encore nos projets.

CONTRE-TEMPS. — Cette fois, ce fut la neige, si rare sur cette côte, qui vint suspendre nos travaux. Elle tomba pendant plusieurs jours consécutifs et avec un telle abondance, qu'elle couvrit bientôt la terre d'une couche de deux à trois pieds d'épaisseur. Toutes nos tranchées disparurent, et nous ne suffisions pas à les déblayer. La montagne ne nous fournissait plus de travailleurs, car là, nos soldats, entourés de précipices, n'osaient plus faire un pas, dans la crainte d'être engloutis. Les Espagnols eux-mêmes n'étaient guère occupés qu'à se frayer des chemins sur leurs parapets, pour y rétablir la circulation interrompue. Nous commencions cependant à lutter contre ce nouvel élément, et nous étions parvenus à construire l'épaulement de la batterie du penchant du puig Rom, quand survinrent la gelée et une bise si violente, que non-seulement la terre durcie se refusa à tout travail, mais que les bras mêmes des canonniers, français et espagnols, semblèrent un moment paralysés.

C'était une dernière et bien rude épreuve pour nos pauvres soldats qui, à peine nourris, à demi vêtus, et pénétrés par le vent glacé du nord, si redouté dans ces parages, n'avaient, pour se garantir d'un froid de 13 degrés, que des creux de rochers où chaque matin on ramassait des morts. Jusque-là, tant que les jours s'étaient passés au milieu du fracas des armes, leurs peines, vives et poignantes, ils les avaient supportées avec une légèreté admirable; mais depuis que la montagne, la plaine, la mer étaient muettes, depuis qu'un morne silence avait partout succédé au bruit du canon, ils n'avaient plus à opposer à leurs misères qu'une résignation inerte et sombre. Les souffrances des assiégés n'étaient pas moins dignes de pitié : le gouverneur, dont la maison avait été réduite en cendres, s'était enterré dans un trou recouvert de poutres et de fascines ; et la garnison, dont les casernes, les magasins, les hôpitaux, les blindages même, avaient été également incendiés, ou démolis ou fracassés par nos bombes, la garnison, qui ne vivait plus que de l'escadre, au jour le jour

Digitized by Google

et à la merci des vents, qui comptait presque autant de malades que de soldats, *dont quatre hommes ne pouvaient se réunir de jour*, ni personne approcher, pendant la nuit, d'un feu ou d'une lumière sans attirer aussitôt les coups plongeants de l'ennemi ; cette malheureuse garnison bivouaquait, disséminée, sur le linceul de neige qui ensevelissait les ruines de ses derniers abris. Tous, néanmoins, se roidissaient sous le poids de tant de maux, et l'on n'entendait murmurer ni une plainte sous les murs de Roses, ni, dans cette enceinte désolée, le mot de capitulation.

Le 5 pluviôse (24 janvier) arriva le dégel, qui changea ces misères en d'autres. D'effroyables masses d'eau, fondant tout à coup des montagnes, vinrent renverser tout ce qui restait debout sur nos travaux ; les quartiers furent encore inondés, et la plaine se transforma de nouveau en un vaste lac. Enfin, aux brises glacées succédèrent les exhalaisons pestilentielles engendrées par la décomposition des cadavres de mulets et de chevaux qui gisaient de toutes parts, en sorte qu'un dernier fléau, une cruelle épidémie, ne tarda pas à éclater.

QUATRIÈME PLAN D'ATTAQUE.

PROJET. — Une reconnaissance faite le 8 (27 janvier), sur le front de la ville, constata que la terre était tellement saturée d'eau, qu'elle ne souffrirait de longtemps aucun travail. Alors tous les regards se tournèrent vers la butte d'où Andréossy, au début du siége, avait promis de réduire d'emblée la citadelle. Cette butte ne découvrait, du corps de place, qu'une hauteur insuffisante pour qu'on pût, de là, faire une brèche praticable ; mais c'était le seul point du pourtour de l'enceinte où le terrain, de nature schisteuse, conservât quelque consistance. Il n'y avait donc point à balancer. Aussi, un conseil de guerre, présidé par le général en chef et auquel assistaient les représentants du peuple, décida-t-il à l'unanimité que 18 canons, du plus gros calibre possible, seraient

Digitized by Google

établis sur cet emplacement, et que ces 18 pièces, et 55 autres, canons, mortiers ou obusiers, réparties entre neuf batteries construites ou à construire, que 73 bouches à feu, en un mot, *vomiraient sur l'indomptable citadelle la destruction et la mort.*

Ce quatrième plan d'attaque, ou plutôt cette canonnade générale n'aboutissait donc encore qu'à une solution incertaine. Néanmoins, on pouvait espérer, cette fois, sans trop de présomption, que les derniers scrupules de l'honorable gouverneur de Roses ne tiendraient pas contre les boulets qui allaient, sinon faire brèche à ses escarpes, du moins les entamer.

EXÉCUTION. — Comme le point capital du nouveau projet était l'établissement de la grande batterie, le général en chef donna l'ordre aux commandants de l'artillerie et du génie d'en diriger eux-mêmes les travaux.

L'artillerie était toujours commandée par le général de brigade Lamartillière, qui, malgré deux blessures, dont l'une toute récente, n'avait pas pris un jour de repos depuis le commencement de la guerre des Pyrénées (1). Ce brave et infatigable vétéran déploya, dans cette dernière crise du siége, une activité sans exemple. En cinq heures, en effet, du 10 pluviôse à 10 heures du soir au lendemain à 3 heures du matin, il parvint, en employant 800 travailleurs qui furent relevés à minuit par 800 autres, à terminer, malgré la résis-

(1) Lamartillière était né en 1732. Entré au service en 1757, comme sous-lieutenant, ce fut en cette qualité et en celle de lieutenant qu'il fit la guerre de Sept Ans. Employé ensuite à la Guadeloupe, il y servit d'une manière distinguée. La paix étant survenue, il en profita pour perfectionner ses connaissances dans les principes de son art, sur lequel il a écrit des pages fort estimées, entre autres des Mémoires sur les fonderies. Aussi, longtemps avant la révolution, le colonel Lamartillière passait-il pour un des meilleurs officiers d'un corps que le grand Frédéric reconnaissait pour le plus instruit et le mieux organisé de l'Europe.

Blessé à Peyrestortes et, le 27 brumaire, à la Montagne Noire, il avait été nommé général de brigade le 12 germinal an II (1er avril 1794).

Un message de Napoléon au Sénat (25 frimaire an X) résume l'éloge de ce glorieux vétéran : « Lamartillière a commandé constamment, pendant « toute la guerre de la liberté, l'artillerie aux différentes armées ; il n'a voulu « se donner aucun repos tant qu'il y a eu des ennemis à combattre. »

Digitized by Google

tance d'un sol rocailleux, l'épaulement de la batterie de brèche, avec ses 18 embrasures revêtues en sacs à terre; il donna même à l'épaulemeut une épaisseur plus qu'ordinaire et un surcroît de hauteur qui allait permettre d'élever le niveau des plates-formes un peu au-dessus du sol, afin de découvrir le plus d'escarpe possible. Il entreprit ensuite les terre-pleins, les plates-formes et les magasins à poudre. Enfin, avant la nuit du 12, tout était terminé, sauf l'armement.

Le Génie était chargé d'établir des communications rapides et sûres entre le parc d'artillerie de Palau et la butte où se dressait la batterie de brèche. On se rappelle qu'au début du siége, ces communications avaient été tracées par Andréossy lui-même et exécutées en partie par Fournier-Verrière. Il s'agissait de relever ce qui avait été fait et d'y ajouter plusieurs boyaux de tranchée. Mille hommes furent employés sans relâche à ce travail, qu'on ne put toutefois, faute d'outils libres, commencer avant le 11 au soir. Avons-nous besoin d'ajouter qu'Andréossy y dépensa tout le zèle et l'intelligence d'un auteur pour son œuvre, pour une œuvre longtemps abandonnée, méconnue, mise en suspicion, et dont les chances de succès, encore contestables, laissaient peser sur sa tête une si lourde responsabilité? Aussi, dès le 12 à l'entrée de la nuit, l'artillerie put-elle passer, si bien qu'avant le jour, ses 18 pièces n'avaient plus qu'à entrer en action.

Mais les travaux par nous exécutés depuis deux jours ne se bornaient point à la mise en batterie de ces 18 bouches à feu, car 55 autres étaient prêtes aussi à foudroyer la place.

Ces 55 pièces étaient partagées en neuf batteries.

Les cinq premières (16 mortiers et 4 canons) avaient été construites ou réorganisées dans le but de coopérer directement au succès de la batterie de brèche, qu'elles avoisinaient. Elles formaient un premier groupe.

Les quatre autres (35 bouches à feu) n'étaient pour ainsi dire qu'accidentelles: c'étaient les batteries qui se trouvaient presque achevées et qui allaient contre-battre le front de la ville, lorsque la neige était venue déjouer notre troisième plan d'attaque. La plupart voyaient à dos le front auquel nous

Digitized by Google

étions revenus, et c'est pour cette raison que nous les avions terminées. C'était un second groupe, distinct du premier.

Voici, au reste, l'énumération de ces neuf batteries, dans l'ordre où elles se présentaient sur le pourtour de la citadelle, abstraction faite de leur plus ou moins de rapprochement de celle-ci :

1° La batterie de Castillon. Elle avait reçu au commencement du siége et avait conservé, outre six pièces pour balayer la rade et que nous ne comptons pas *pour le moment*, 4 mortiers de 12 pouces, qui concentraient leurs feux sur la citadelle.

2° Une batterie de 4 mortiers de 12 pouces aussi, construite en même temps que la batterie de brèche, et placée sur le flanc droit et à un retour du rideau que celle-ci couronnait.

3° L'ancienne batterie du mas Berges, en arrière de la grande. On avait laissé sur ce point 4 mortiers de 10 pouces.

4° Une batterie de création nouvelle comme la seconde et de même composition que la troisième, située à 120 toises en arrière de la première parallèle.

5° Et en avant de celle-ci, une batterie à ricochet, précédemment construite, d'où 4 pièces de 24 devaient désarmer la face et le flanc gauche du bastion droit du front d'attaque, car c'était à la face droite de son collatéral de gauche et à une portion de la courtine adjacente qu'on prétendait faire brèche. C'était la dernière batterie du premier groupe.

6° La batterie dite de Bleuse, de 6 mortiers (4 de 10 pouces et 2 de 8), antérieurement dressée en avant de la redoute qui terminait le retranchement de la ville.

7° Cette redoute elle-même, qui renfermait 2 pièces de 24 et 1 obusier de 8.

8° La batterie du penchant de la montagne, armée, aux dépens des batteries qui avaient écrasé le Bouton, de 10 canons de 24, de 2 obusiers de 8 pouces et de 4 mortiers.

9° Enfin, la batterie du faubourg, au bord de la plage, derrière les maisons les plus éloignées de la citadelle. On

Digitized by Google

venait de l'improviser en remplacement des deux batteries de brèche projetées plus en avant, et on lui avait donné les pièces destinées à ces batteries : 8 canons de 24 et 1 obusier de 8 pouces, auxquels on avait ajouté 1 mortier.

Total : 27 mortiers, 3 obusiers et 42 canons.

D'autre part, 4 canons de 24 et 2 obusiers de 8 pouces dans la batterie de Castillon, et, dans l'intérieur ou au pied du fortin, 14 pièces de divers calibres, devaient tenir l'escadre à distance. Là, des forges et des grils étaient disposés pour faire rougir les boulets.

Et il avait suffi de 54 heures pour organiser et pourvoir de cinq jours de munitions ce formidabie armement. Du reste, l'ennemi n'avait pas cherché à troubler nos travaux, même par ses boulets. Il s'était imaginé que la grande batterie dressée contre son front nord, que tous nos préparatifs de ce côté n'étaient qu'une feinte pour l'engager à dégarnir le front de la ville en avant duquel il nous voyait aussi travailler activement, et il avait achevé d'accumuler sur ce dernier front tout ce qui lui restait de moyens de défense. Il allait être bientôt et cruellement désabusé.

LA CITADELLE ÉCRASÉE.—En effet, le 13 pluviôse (1er février), aux premières lueurs du crépuscule, la grande batterie donna le signal aux autres, et soudain la citadelle fut enveloppée dans un tourbillon de feu. Cette malheureuse place ne put répondre que du côté où elle avait concentré ses dernières ressources, c'est-à-dire sur le front qui n'était plus attaqué ; et encore, à peine mêla-t-elle à l'effroyable roulement de nos 93 pièces quelques rares coups de canon. Quant à l'escadre, quoique provoquée par nos boulets rouges, elle resta immobile et muette.

CAPITULATION. — Deux jours et deux nuits, sans relâche, la garnison espagnole reçut à ciel ouvert et en silence cette averse de boulets et de bombes. Enfin, le 15 (3 février), à la pointe du jour, la chamade qu'on entendit battre sur les remparts et le drapeau blanc qu'on y vit arborer en signe de capitulation, nous annoncèrent le terme de ce long siége. Sur-le-champ nos batteries cessèrent de tirer. Alors un parlementaire

Digitized by Google

vint nous prévenir qu'il ne restait plus dans la place que 540 hommes aux ordres d'un colonel qui s'abandonnait entièrement, lui et les siens, à la générosité française. En effet, le général Yzquierdo, qui ne pouvait prolonger sa glorieuse résistance qu'en laissant écraser homme par homme sa brave garnison, avait profité de la nuit du 2 au 3 pour la sauver. L'embarquement s'était fait avec calme, dans le plus grand ordre, et une fausse alerte, provoquée par la vigilance de l'infatigable général Victor, avait seule éloigné les bateaux désignés pour recevoir l'arrière-garde qui se constituait prisonnière.

Nous fîmes, le jour même, notre entrée dans la citadelle de Roses. Elle présentait un spectacle lamentable : tous ses bâtiments incendiés ou démolis par nos 40,000 projectiles (1); ses rues encombrées de ruines, et le sol de ses places effondré par la chute et l'explosion des bombes, ou hérissé de fosses dont la plupart ne recouvraient plus qu'à demi les tristes dépouilles qu'on leur avait confiées.

Combien de cadavres gisaient là, et quelle était, en définitif, la perte des Espagnols? C'est ce qu'il est d'autant plus difficile de préciser, qu'il y avait eu, entre la place et l'escadre, de continuels échanges d'hommes malades ou hors de combat, contre des sujets valides. Delbrel assure que les assiégés eux-mêmes avouèrent 3,000 morts ou blessés. Ce chiffre, qui comprend sans doute les pertes de l'escadre et les malades, un autre rapport, spécial à la citadelle, le fait descendre à 800. Enfin une troisième évaluation, où ne sont pas compris les hommes qui allèrent se faire panser ou mourir à bord, réduit le nombre des morts à 113, des blessés à 470, et des malades gravement atteints à 1,160. Quant à nous, nous n'avouâmes que 50 soldats tués par le feu de l'ennemi et 150 blessés; mais, des nombreuses victimes du typhus et de nos meurtriers bivouacs, il n'en fut pas officiellement question.

(1) A ces 40,000 projectiles, la citadelle avait répondu par : 13,633 boulets, 1,297 obus et 3,602 bombes, et l'escadre par : 4,773 boulets, 2,493 obus et 2,736 bombes ; total : 28,534 projectiles. Et pour tout le siége, de part et d'autre : 71,780.

Digitized by Google

Nous trouvâmes dans la citadelle de Roses : 90 bouches à feu, 11,814 projectiles (1), 20 milliers de poudre, 14,000 cartouches et 200 fusils hors de service. Il n'y restait qu'un chétif approvisionnement de vivres. Tous les drapeaux avaient disparu.

CONCLUSION. — Tel fut le siége de Roses, un des plus célèbres de nos annales républicaines. Et cependant, à le considérer au point de vue de l'art, que de fautes commises ! La première, nous l'avons dit, fut le siége lui-même ; et cette faute entraîna la nécessité d'une troisième campagne, quand, dans celle qu'on était en train de parcourir avec tant de bonheur et de gloire, il était si facile de tout terminer. On recula devant une entreprise qui, loin d'être aventurée, n'avait de l'audace que les avantages, c'est-à-dire les apparences. Si du moins, en revanche, cet élan de victoire qu'on préférait amortir dans les marais de l'Ampurdan plutôt que de lui donner carrière contre une armée en déroute à laquelle nulle flotte, nul autre abri que la place délabrée de Girone ne pouvait donner asile, si cet enthousiasme révolutionnaire, qui venait de faillir au principe de sa puissance, avait du moins,

(1) Voici le détail de l'artillerie et des projectiles abandonnés par les Espagnols dans la citadelle de Roses :

Bouches à feu.

Canons de 24.	22
— 16.	14
— 4.	15
— 8.	3
— 4.	8
Républicaines.	2
Obusiers de 8.	2
— 6.	4
Pierriers de 16.	1
— 15.	1
Mortiers de 12.	10
— 9.	6
Total des bouches à feu.	90

Projectiles.

Boulets de divers calibres.	10,575
Obus.	721
Bombes.	518
Total.	11,814

une fois aux prises avec des obstacles matériels sérieusement défendus, fait place au calme réfléchi qui compte avec ces obstacles et à l'esprit de suite qui, seul, peut les surmonter! Mais non, et tardivement téméraires après un excès de prudence, nos chefs, ne sachant point se résigner de prime-abord aux sages lenteurs d'un plan méthodique, devaient se laisser entraîner à une bizarre succession d'attaques discordantes, et perdre, par leur impatience, sous des remparts qu'ils pouvaient réduire en une décade, perdre soixante-huit jours! au bout desquels encore ils n'avaient pas même fait à ces remparts, deux fois renversés par leurs ancêtres, une brèche praticable!

Mais toutes ces fautes disparurent devant l'admirable attitude de l'armée de siége. Ainsi, on ne s'inquièta guère de rechercher si, résistant toujours, comme il l'aurait dû, à l'impatience de son entourage, le général en chef n'avait pas précipité quelques mesures hasardeuses, sur lesquelles il avait été ensuite forcé de revenir : il suffisait qu'on le montrât parcourant, comme le dernier soldat, les meurtrières et fangeuses tranchées de la plaine, ou bien sur un rocher de puig Rom, tranquillement assis devant un obus qui brûlait son manteau, et disparaissant dans l'explosion, pour reparaître après, au milieu de ses officiers couchés ventre à terre, avec un visage aussi calme que si rien ne se fût passé autour de lui. Aux représentants qui voulaient donner l'assaut à un double rempart à peine écrêté par nos boulets, on ne demanda point compte de leurs excitations insensées : on avait vu Delbrel, toujours debout, accourir partout où le danger sévissait, *comme si son état eût fixé là sa place;* on l'avait vu, quand il visitait les batteries, dédaigner les communications détournées et sûres, pour traverser à son pas ordinaire, en grand costume, les passages où sifflait la mitraille, *où la terre fumait sous les balles*. Sans égard pour les leçons des précédents siéges de la place qu'ils attaquaient, les ingénieurs n'avaient pas, en décembre, fait entrer dans leurs calculs les intempéries de l'hiver : mais on oubliait leur imprévoyance pour ne se rappeler que leur

Digitized by Google

dévouement, lorsque, dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils réparaient les désastres de l'inondation, ou qu'en tête des soldats de Victor, ils leur frayaient, dans les neiges perfides de la montagne, *des sentiers bordés de précipices que l'œil ne pouvait soupçonner* (1). Encore moins songea-t-on à reprocher à nos officiers de ligne leur mollesse dans la surveillance des travaux, et à nos soldats leur inertie, leur mauvais vouloir même, dans l'exécution : ce qui préoccupait la renommée, c'était leur ardeur à hisser du canon de 24 sur des rochers inaccessibles, et leur audace à franchir les parapets d'une redoute ; c'était le premier cri des blessés, ce cri instinctif que leur arrachait, avant la douleur, *la crainte de ne pas être guéris pour l'assaut*. Les volontaires aussi avaient leur part, et l'on citait ce vieillard des environs de Toulouse, nommé Laplane, qui était accouru au siége avec tous ses enfants, cinq fils, au milieu desquels on le rencontrait toujours à la tranchée, donnant l'exemple des dévouements antiques. Enfin l'artillerie était au-dessus de tous les éloges, et à ces éloges il n'y avait point de restriction (2).

C'est ainsi que le siége de Roses mérita de fixer les regards

(1) Cet hommage fut rendu à l'artillerie et à son digne chef, le jour même de la prise de Roses, par le général Pérignon, dans une lettre qu'il se hâta d'écrire au Comité de salut public. Cette lettre contenait, en outre, les choses les plus flatteuses sur le compte du général Victor qui, non-seulement avait pris aux travaux du siége la part le plus distinguée, mais avait rendu des services non moins méritoires, en entretenant, malgré d'incroyables obstacles, les communications entre notre parc de Palau et le petit port de Selva de Mar, par où arrivait une grande partie de nos munutions. Palau et la Selva sont séparés par d'affreuses montagnes. Enfin Pérignon n'avait pas assez d'éloges pour l'infatigable zèle du représentant Delbrel, qui n'avait cessé de payer de sa personne dans nos tranchées et nos batteries, que pour courir arracher à nos départements méridionaux le pain dont s'étaient nourris nos soldats, pendant les derniers jours du siége ; tâche d'autant plus difficile, que ces départements, le Gard, entre autres, d'où partaient les convois, étaient de nouveau en proie à une affreuse anarchie, suite de la réaction de thermidor. Delbrel, de Moissac, était un administrateur de premier ordre, et il l'avait déjà prouvé dans une mission fort bien remplie à l'armée du Nord. C'est lui seul, pour ainsi dire, qui avait fait vivre notre armée de Catalogne, dans la seconde moitié de cette campagne.

(2) Ajoutons que les soldats du 3e bataillon de sapeurs abandonnèrent à l'État (voir *le Moniteur* du 24 ventôse) les gratifications qui leur étaient dues pour les travaux par eux exécutés devant Roses pendant le mois de nivôse. Les officiers y ajoutèrent le quart de leur solde d'un mois.

Digitized by Google

de toute la France, dont l'admiration resta, pendant trois mois de ce cruel et glorieux hiver, partagée entre deux manifestations bien différentes de son génie guerrier : la rapide et merveilleuse conquête de l'armée qui sillonnait au pas de charge les glaces de la Hollande ou abordait au galop ses vaisseaux captifs, et l'inébranlable patience de ces phalanges immobiles au pied d'une falaise des Pyrénées, et s'acharnant au milieu des tempêtes, en dépit d'une mer en feu, contre quelques pans de muraille.

Ce siége termina dignement, sur cette frontière, l'*immortelle* campagne de 1794, qu'un grand orateur proclamait, en face de nos plus cruels ennemis, *une campagne sans exemple dans les annales du monde* (1).

(1) Fox, au parlement anglais.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1794.

Digitized by Google

CAMPAGNE DE 1795.

Digitized by Google

CAMPAGNE DE 1795

CHAPITRE I.

DISPOSITIONS DES DEUX PARTIS.

Dispositions pacifiques de l'Espagne. — Charles IV redoute une propagande républicaine. — On exploite ses craintes. — Négociations entamées. — Elles subissent des alternatives diverses. — Les Espagnols se préparent activement à une nouvelle campagne. — Le gouvernement thermidorien délaisse l'armée de Catalogne. — Triste situation de cette armée. — Les chances tournent en faveur des Espagnols.

La victoire commençait à légitimer la révolution française, et le vent soufflait à la paix sur les puissances du second ordre. La Hollande, la Prusse, la Toscane, se retiraient de la coalition. Les Bourbons d'Espagne, retenus par une fausse honte, ne voulaient pas montrer trop d'empressement, mais encore moins voulaient-ils être les derniers à déposer les armes. Une raison surtout impressionnait étrangement l'esprit timoré de Charles IV : c'était la crainte d'une propagande républicaine, dont les symptômes lui paraissaient alarmants. La garde civique de Barcelone venait de forcer la garnison à lui céder tous ses postes, et la populace, de massacrer en place publique le gouverneur du Montjouy, pendant qu'il déclamait contre les Français. Des correspondances interceptées annonçaient chaque jour que l'esprit révolutionnaire faisait de nouveaux prosélytes. De toutes parts, dans les provinces du littoral surtout, on découvrait des juntes secrètes. Les plus actives se réunissaient dans les couvents, et les plus ardents clubistes étaient des moines. On y discutait déjà les convenances d'une république ibérienne, une et indivisible, ou d'une fédération. Celle-ci allait mieux, disait-on, aux vues de la

France. A Madrid, sous les yeux mêmes de la cour, le bonnet rouge et les livrées tricolores s'étalaient dans les lieux publics, portés par l'élite de la noblesse des deux sexes. Aussi le saint-office, qui s'était livré à de longues recherches sur la marche des idées françaises, ne discontinuait-il plus ses lamentations, et demandait-il avec instance à *arracher les mauvaises herbes.*

Ces troubles étaient habilement exploités près du roi par un homme qui s'était armé des scrupules de ce prince pour s'emparer, comme chef du parti de la guerre, de la direction de son conseil, et qui voyait le moment arrivé de se faire de la paix un titre nouveau. Aussi venait-on sans cesse sonner l'alarme autour du faible monarque. Tantôt, c'était la puissance des minorités soutenues par les armes étrangères dont on se plaisait à l'entretenir, et l'on remontait, pour l'effrayer, par des exemples, jusqu'à la sainte Ligue des communes de Castille et aux confréries de Valence, sous le plus puissant des souverains espagnols; tantôt on rappelait à l'arrière-petit fils de Philippe d'Anjou le prestige traditionnel des anciennes constitutions aragonaises, et le douloureux, l'ineffaçable souvenir des libertés anéanties par le chef de sa dynastie, en Catalogne, dans cette ardente et inquiète province où triomphait une armée républicaine qui se proclamait libératrice et qui venait, le lendemain de son entrée à Roses, en célébrant l'anniversaire ajourné du 21 janvier, de renouveler ses serments de haine à mort à tous les Bourbons.

La paix fut adoptée en principe, et Pérignon ne tarda pas à recevoir des ouvertures. Cette fois, elles étaient pleines de convenances et de dignité. Mais les représentants à l'armée, encore sous l'impression du gouvernement de la Terreur, dictèrent une réponse sèche et décourageante. Le nouveau Comité blâma ce rude accueil fait à des avances qui lui paraissaient sincères, et il ordonna à ses commissaires de renouer les négociations. Mais les députés conventionnels faisaient leur école en diplomatie, et l'artificieux favori qui dirigeait le cabinet de Charles IV n'était pas encore en mesure de remplir des vues personnelles, plus chères à son

Digitized by Google

ambition que les interêts de son maître; en sorte que les ruptures et les reprises allaient se succéder pendant cinq mois, morceler toutes les opérations, et coûter encore des flots de sang, qu'il eût été si facile d'épargner.

Cependant ce douteux état de choses semblaît inspirer à l'Espagne une inquiétude salutaire, car elle s'épuisait en sacrifices pour se tenir prête à tout événement. Ses finances étaient dans l'état le plus misérable : elle imita les procédés révolutionnaires de ses voisins, créa, sous le nom de *bons royaux*, un véritable papier-monnaie, et frappa des impôts jusque sur les tribunaux ecclésiastiques. L'armée se reformait; et bientôt 50,000 vieux soldats, 20,000 recrues et 7,000 chevaux furent prêts à marcher. Enfin l'insurrection de la Catalogne organisait 20 bataillons de miquelets, environ 13,000 baïonnettes régulières (1). Ces forces étaient commandées par un nouveau chef sur lequel on fondait les plus belles espérances. Et en effet, ce chef, qui avait commencé au service de la Russie, contre les Turcs, une réputation qu'il avait dignement soutenue, d'abord comme *colonel général* de l'artillerie espagnole, puis comme lieutenant général commandant l'aile gauche de l'armée de Navarre, Urrutia, non moins actif que la Union, non moins entreprenant, se montrait plus sage et plus ferme; car, pour couper court aux intrigues qui avaient désolé l'administration précédente, il venait de faire changer cinq officiers généraux, renouveler son état-major, et placer à la tête de cet important service un homme d'un mérite éminent, le général O-Farril. En un mot, tout annonçait qu'une défense intelligente et vigoureuse allait commencer.

Les Français, au contraire, paraissaient se reposer sur leurs lauriers, ou plutôt, le parti qui gouvernait alors la ré-

(1) C'est alors que les Catalans offrirent de lever 150,000 hommes, et de se charger seuls de la défense de leur territoire. Sans accepter cette étrange proposition, le cabinet de Madrid songea d'abord à la faire tourner à son profit; mais s'étant bientôt aperçu qu'elle n'était qu'une manifestation du violent esprit d'indépendance qui avait toujours *égaré* la Catalogne, il s'appliqua à amortir plutôt qu'à favoriser l'insurrection suspecte de cette incorrigible province.

Digitized by Google

publique, voulant traiter avec l'Espagne, et, en tout cas, se borner à prendre l'offensive aux Pyrénées occidentales, abandonnait à elle-même l'invasion de la Catalogne. Heureuses encore les Pyrénées orientales, si cet oubli eût été complet! car les mains faibles et violentes des Thermidoriens ne savaient toucher aux armées que pour leur envoyer le trouble et la désorganisation. En vain cette frontière, mieux placée que les autres pour repousser le funeste levain des passions politiques, était-elle restée, depuis *un an*, *pure* de tout excès : à la réaction il fallait des victimes, et on les choisit naturellement parmi les plus ardents patriotes, ceux-là mêmes qui, dans les deux dernières campagnes, il faut le dire, s'étaient montrés les plus prodigues de leur sang. Ces lâches vengeances amenèrent un découragement tel, qu'il n'y eut plus bientôt de bruit alarmant, quelque absurde qu'il fût, qui ne trouvât crédit dans l'esprit invinciblement prévenu de nos soldats : la Convention, prétendaient-ils, était vendue; elle allait proclamer un roi! Aussi, l'indiscipline et la désertion firent-ils des progrès effrayants. La desertion surtout était le fléau de l'armée. Se croyant dégagés de leurs serments depuis la délivrance du territoire, les réquisitionnaires de la levée en masse rentraient en foule dans l'intérieur, où ces *absences* étaient en quelque sorte autorisées par l'imprudente latitude accordée aux blessés et aux malades, d'aller se refaire dans leurs familles. En trois mois il y eut 13,000 *absences!* Au reste, les ravages du typhus augmentaient tous les jours, en sorte que, pour tenir la campagne, pour garder nos places fortes, la Cerdagne, et le littoral dont on était alors si vivement préoccupé (car il n'était plus question que de débarquements sur toutes les côtes de France), c'est à peine s'il nous restait 40,000 hommes présents sous les armes, la plupart valétudinaires, et tous en proie aux plus cruels besoins. Le port de Roses, bloqué, ne fournissait plus ni vivres, ni fourrages; nos convois, qui ne pouvaient, dans cette saison, doubler le cap Créu, s'arrêtaient à la Selva; les transports par terre étaient presque interrompus; la gale avait déjà enlevé les quatre cinquièmes des chevaux

Digitized by Google

de trait et dévorait le reste ; la substitution des entrepreneurs aux commissions ajoutait une nouvelle plaie aux autres ; le discrédit complet du papier-monnaie achevait la situation ; enfin, les projets du gouvernement ôtaient jusqu'à l'espérance, car c'était décidément du côté de l'ouest, par les plaines ouvertes et faciles de la Castille, que le nouveau Comité se proposait d'ouvrir la campagne, et par suite, les Pyrénées orientales devaient être, plus que jamais, abandonnées à elles-mêmes.

Ainsi, pendant que les Espagnols battus, semblaient avoir pris pour exemple l'activité de leurs adversaires au commencement de 1794, les Français, prêts à rouvrir la campagne de 1795, ne paraissaient plus même se souvenir de ce qu'avait coûté aux Espagnols leur funeste apathie de l'année précédente. Mais rien ne put faire sortir le gouvernement thermidorien de son indifférence systématique.

Cependant les armées des deux nations étaient en présence et allaient se mesurer avec des chances qui déjà n'étaient plus pour les vainqueurs de la dernière campagne.

CHAPITRE II.

OPÉRATIONS SUR LA FLUVIA.

Nouveau théâtre d'opérations; bassin de la Fluvia. — Démonstration des Espagnols le lendemain de la prise de Roses. — Nouvelles positions de l'armée française. — Elle pousse une grande reconnaissance sur le camp de Banyolas. — Projet de Pérignon pour envahir la Catalogne. — Plan de campagne du Comité. — Pérignon apprend que le général Schérer est nommé à sa place. — Deux mois d'inaction, dont les Espagnols profitent pour s'installer sur la Fluvia. — Conférences à Figuères pour la paix. — La rupture de ces pourparlers amène les combats de Sistella et de Bascara (16 et 17 floréal). — Nouvelle stagnation de 18 jours. — Fatigue des deux partis. — L'escadre espagnole vient insulter le port de Roses, et cette attaque détermine le combat de Pontos (7 prairial).

Encore une fois donc abandonnée par le gouvernement révolutionnaire, l'armée des Pyrénées orientales allait, sinon retomber dans les misères et les désastres de 1793, du moins revoir, après les beaux jours qu'elle venait de parcourir, des jours si sombres, que peu s'en fallut que le déclin de cette guerre, semée de tant de péripéties, ne ressemblât à son triste commencement. Aussi, les mêmes soldats auxquels, pour emporter cent redoutes et une forteresse de premier ordre, défendues par 50,000 hommes, il avait suffi d'une semaine, allaient-ils mettre cinq mois, tout le temps qui les séparait de la paix, à disputer et à disputer en vain à l'armée chassée de Figuères, le passage d'un faible cours d'eau que la grande route d'Espagne traverse encore aujourd'hui sans pont, la Fluvia.

NOUVEAU THÉATRE D'OPÉRATIONS. — Le cours de la Fluvia, comme celui de toutes les rivières torrentielles, se compose de trois parties : d'un bassin de réception,

Digitized by Google

d'un canal d'écoulement et d'un lit de déjection (1).

C'est la grande chaîne pyrénéenne et deux contre-forts adjacents, qui dessinent le vaste entonnoir où s'engouffre la masse des eaux que roule la Fluvia, c'est-à-dire son bassin de réception. C'est donc un pays de hautes montagnes et de déchirures profondes, où les aspérités du sol, d'épaisses forêts, la rareté et le mauvais état des communications, sont, pour la défense, des auxiliaires bien plus utiles que deux bicoques, Olot et Castellfullit, dont les chétives fortifications gênent plutôt qu'elles n'interceptent le parcours du fond de cette âpre gorge.

Le couloir, aux berges abruptes, qui suit le bassin de réception, le canal d'écoulement de la Fluvia, commence vers Bezalu, et c'est à partir de là seulement que ce torrent peut passer pour une ligne de défense ; ligne que constitue, dans cette partie intermédiaire, non le volume des eaux du canal, mais l'escarpement presque continu de ses rives. Celles-ci, néanmoins, se dégagent peu à peu et s'effacent presque entièrement à l'apparition de la plaine, à Bascara.

Ici commencent, avec le lit de déjection, des obstacles d'une autre nature : une masse d'eau plus considérable, des sables mobiles, des gués incertains; car, bien que la Fluvia soit une des fortes rivières de la Catalogne, les gués y sont nombreux, mais ils disparaissent à la moindre averse. Ajoutons que la rive droite, dans cette dernière partie, domine presque constamment la gauche.

Bascara, ancienne place d'armes, est le centre de défense de la Fluvia. C'est là d'abord que la grande route traverse à gué ce torrent, un peu à gauche et au-dessous du village, lequel s'élève en amphithéâtre au penchant inférieur des collines de la rive droite. La route gravit ces collines par des rampes assez roides et monte ainsi jusqu'au col Oriol, position magnifique, où une armée considérable pourrait trouver à se développer, et d'où l'on n'a plus guère qu'à descendre pour arriver à Girone. On peut également, de deux

(1) Voir le 1er volume, pages 114 et 115, puis, aux notes topographiques du 2e volume, *la Vallée de la Fluvia.*

stations de la Fluvia situées l'une en amont, l'autre en aval de Bascara, gagner Girone par deux chemins de traverse. Le premier, qui part de Bezalu, passe par Banyolas, où il rencontre un affluent du Ter qu'il suit jusqu'à Girone; c'est le plus commode. Le second, au contraire, qui débouche de Torruella et aborde le Ter à Verges, présente des difficultés qui l'ont rendu célèbre sous le nom de chemin de la Bisbal. Du reste, toute la région que comprennent, en coulant de l'ouest à l'est, la Fluvia et le Ter, cette zône est hérissée de mille obstacles naturels, de collines, et d'une végétation si abondante, qu'on a donné à la campagne qui s'étend au nord de Girone, le nom de Selva. C'est d'ailleurs à cette aspérité du sol en arrière de la Fluvia et à l'état de la plaine qui la précède, à ces marais de l'Ampurdan si étendus en hiver et si meurtriers en été, c'est à ces circonstances réunies que la Fluvia doit, malgré le mince volume de ses eaux, sa réputation d'être la meilleure de toutes les lignes de défense de la Catalogne. C'est aussi l'extrême variété de ces nouveaux champs de bataille, si foulés dans les guerres du XVII^e siècle, c'est l'accumulation, dans un espace de quelques lieues, de tous les accidents de terrain imaginables, qui donnera peut-être aux opérations qu'il nous reste à décrire, l'intérêt que ne suffirait pas à leur assigner l'importance des rencontres auxquelles les bords de la Fluvia allaient servir de théâtre, dans cette troisième et dernière campagne.

SUITES DU SIÉGE DE ROSES. — Le lendemain de la prise de Roses, le 16 pluviôse (4 février), une alerte fit courir aux armes toute notre division de droite. Les Espagnols, *en effet*, craignant sans doute d'être prochainement attaqués, venaient de pousser sur les avant-postes d'Augereau une forte reconnaissance. Ils furent refoulés par nos chasseurs, mais avec un emportement tel, qu'une vingtaine de ceux-ci tombèrent aux mains des cavaliers qu'ils poursuivaient.

Cependant Pérignon, après avoir recomposé ses deux divisions du centre et de la gauche, porta l'avant-garde de celle-ci à Rimors, village près duquel Sauret allait bientôt s'installer, dans des retranchements projetés en arrière des

Digitized by Google

marais de Ciurana. La brigade Victor, toujours détachée, continua de surveiller le littoral, depuis Collioure jusqu'à Roses; elle devait en même temps assurer la communication par terre, de cette dernière place au petit port de la Selva de Mar, communication scabreuse, mais importante comme ligne d'approvisionnement, à cause de la difficulté pour les petits bâtiments auxquels nous étions réduits, de doubler le cap Créu en rangeant la côte (1). Le général Beaufort, qui commandait la division du centre, vint camper entre Fortianell et la grande route. La division de droite se trouvait en place : elle n'eut qu'à se resserrer un peu sur elle-même par sa gauche, sans cesser d'appuyer sa première brigade à l'ancien camp espagnol de Vinyonnet. Cette division était d'ailleurs parfaitement couverte par le Manol, ligne à laquelle l'hiver donne une grande valeur. La réserve ne cessa pas d'occuper les retranchements du plateau de Llers, où nous avions laissé le canon des Espagnols. Enfin on renforça le détachement de miquelets qui, de la Magdelaine, observait les abords du haut Manol et les montagnes de l'ouest.

Le soulèvement de la belliqueuse population de ces montagnes prenait des proportions formidables : tout le triangle compris entre Campredon, le col de Bassagoda et Olot, fourmillait d'insurgés; et c'était pour relier à son armée ces nombreux et chauds partisans, que le général Urrutia avait établi le camp de Banyolas, avec un poste avancé sur la Fluvia même, à Bezalu.

RECONNAISSANCE SUR BANYOLAS. — Bezalu et Banyolas, c'était le chemin de Girone; mais était-ce celui par lequel il convenait que débouchât l'armée française, dans le plan que Pérignon méditait pour envahir la Catalogne? Il n'était bruit que de ce camp de Banyolas où les Espagnols concentraient, disait-on, leurs meilleures troupes. En conséquence, un conseil de généraux fut convoqué à Figuères, et l'on y décida que la division de droite pousserait sur Banyolas une ample reconnaissance. Nos deux autres divisions devaient en même

(1) Ce chemin, réparé par la brigade Victor, nous avait été d'un grand secours pendant le siége de Roses.

Digitized by Google

temps se porter sur la Fluvia, pour appuyer Augereau qui, dans toute cette campagne, allait constamment remplir le rôle d'un commandant d'avant-garde.

Comme il s'agissait d'abord de s'emparer de Bezalu, Augereau ordonna au général Guillaume de se porter, avec 2,000 baïonnettes, par Llado et Saint-Martin de Sasseras, sur le chemin de Bezalu à Castellfullit, afin d'intercepter les secours que ce dernier poste pourrait envoyer à l'autre; puis aux généraux Beyrand et Robert, qui conduisaient 6,000 hommes, il fut enjoint : au premier, de passer la Fluvia vers Esponella et d'aller barrer le chemin de Banyolas, et au second, de marcher droit sur le point menacé.

Ces trois colonnes se mirent en marche dans la soirée du 10 ventôse (28 février), et le lendemain, avant l'aube du jour, elles avaient ponctuellement exécuté les mouvements qui leur étaient prescrits. Augereau, qui accompagnait la colonne Robert avec une centaine de cavaliers et l'artillerie volante, fit de suite braquer ses pièces sur Bezalu et y envoya un trompette porteur d'une sommation. Ce parlementaire fut reçu, suivant l'habitude catalane, à coups de fusil; mais ce feu cessa bientôt, car Bezalu était évacué. Le tocsin, en effet, sonnait depuis minuit dans la montagne, et les troupes espagnoles s'étaient retirées avec tous les habitants, moins quelques enfants perdus qui n'avaient pas voulu s'enfuir avant de décharger leurs armes sur l'ennemi.

Augereau alors pénétra dans la ville, la fit occuper, réunit sur le chemin de Girone la masse de sa division, et s'avança avec elle jusqu'à moitié chemin de Banyolas, en avant de Serinya, où il prit une bonne position, son front couvert par le lit profondément encaissé d'un gros affluent de la Fluvia, et ses deux ailes appuyées à un bois qui se développait en arc de cercle sur ses derrrères. Il attendit ainsi les Espagnols. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, ils parurent. C'était le chef d'état-major d'Urrutia, accouru en toute hâte du col Oriol, qui s'avançait en bon ordre, à la tête de la division Vives et d'une cavalerie nombreuse.

O-Farril, reconnaissant aussitôt qu'il n'était pas assez

Digitized by Google

fort pour nous attaquer dans l'excellent poste que nous occupions, chercha à nous attirer à lui, en feignant une retraite précipitée. Mais Augereau n'eut garde de donner dans le piége, et il se contenta de détacher de son aile gauche, pour observer ces prétendus fuyards, le 3e bataillon de chasseurs et les grenadiers du général Guillaume. Les chasseurs en tirailleurs, suivis des grenadiers en réserve, s'étaient insensiblement éloignés du corps de bataille, quand la cavalerie espagnole, faisant volte-face, fond brusquement sur cette petite troupe. Ce mouvement ne pouvait être aperçu de tous ceux qu'il menaçait, mais il avait frappé un jeune tambour de 15 ans, qui, sans attendre aucun ordre, bat le ralliement sur la réserve et, quelques moments après, la charge sur ces mêmes escadrons qui continuaient à avancer, et qui se retirèrent. Ce brave enfant, dont le nom n'a pas été conservé, eut le principal honneur de cette retraite.

Cependant, comme la nuit tombait, le maréchal de camp Arias, qui commandait l'avant-garde au col Oriol, étant survenu avec 1,500 hommes de renfort, O-Farril reprit l'offensive et fit manœuvrer sa cavalerie comme pour nous couper la retraite. Augereau, néanmoins, garda sa position jusqu'à la pointe du jour; mais, prévenu qu'il n'était plus appuyé du côté de Bascara, il se replia sur Bezalu qu'il évacua non sans quelque précipitation; puis il regagna ses cantonnements par Navata où l'attendait la brigade Rougé, de la division du centre.

Cette division s'était portée, dans la nuit du 10 au 11, en face de Bascara, et, à peu près au moment où Augereau entrait à Bezalu, elle lançait une de ses brigades sur la rive gauche de la Fluvia. Or, entraînée par l'ardeur de son avant-garde qui refoulait quelques avant-postes, cette brigade s'était déjà avancée jusqu'au pied du col Oriol, lorsque deux grosses colonnes, commandées par les généraux la Cuesta et Iturigaray, avaient brusquement débouché des hauteurs, tandis qu'un fort détachement de cavalerie légère, prenant à droite, cherchait à gagner une petite plaine qui touche au gué de la Fluvia. L'imprudente colonne, après avoir un moment ac-

Digitized by Google

cepté une lutte inégale, n'avait eu que le temps de repasser la rivière, sous la protection de trois bouches à feu précédemment établies aux abords du gué, par les soins de Pérignon, qui était resté sur la rive gauche avec le reste de la division du centre.

C'est alors que le général en chef avait expédié à Navata la brigade Rougé, afin d'assurer la retraite d'Augereau. Il avait en même temps envoyé au pont de San-Pescador, pour fermer à la cavalerie espagnole ce commode débouché, 4 pièces de 4 et 1,200 hommes, tirés de la division Sauret; division qui n'avait pris aucune part au mouvement de ses voisines, et dont Urrutia, sur quelques démonstrations par elle affectées la veille, avait habilement deviné l'inaction du lendemain; ce qui avait permis au général espagnol de concentrer ses forces sur les points menacés.

PLAN DE CAMPAGNE DE PÉRIGNON. — Ce début n'était pas digne de nous. Toutefois, Pérignon savait mieux à quoi s'en tenir sur la force et les positions de l'ennemi, et il arrêta immédiatement son plan de campagne.

Il laissait entre la Fluvia et Perpignan, pour couvrir ses derrières depuis la Méditerranée jusqu'aux montagnes de la Sègre, 10,300 hommes (1); puis, supposant son armée active portée à 50,000 baïonnettes, 4,000 chevaux et six batteries d'artillerie légère, il commençait ses opérations.

De la Cerdagne devaient partir 11,000 hommes : 6,000 qui allaient assiéger la Seu d'Urgel, et 5,000 qui pénétraient dans le Ter. Ces derniers venaient, par Ribas et Campredon, se réunir, vers les sources du Manol, à un détachement de même force lancé d'autre part par la division Augereau. Ces 10,000 hommes, après avoir achevé de dissiper les rassemblements des montagnes insurgées dans le voisinage de notre frontière, s'emparaient de Castellfullit et d'Olot, d'où, gagnant Ripoll, ils descendaient le Ter jusqu'à Vich, au centre d'une petite plaine dont l'occupation est un préliminaire indispensable du siége de Girone.

(1) A Perpignan, 1,000 hommes; à Collioure, 1,500; dans le Vallspire, 1,200; à Mont-Louis, 600; dans la Cerdagne espagnole, 3,000; en Ampurdan, 3,000; total : 10,300.

Digitized by Google

A l'autre extrémité de notre ligne, la division Sauret, portée à 12,000 hommes, prenait le chemin de la Bisbal, se déployait depuis le Ter inférieur jusqu'à San-Feliu de Quixol, et coupait ainsi les communications entre la côte et la place menacée (1).

En même temps, 22,000 fantassins et 2,000 cavaliers (l'autre moitié de notre cavalerie était partagée entre nos deux ailes), ces 24,000 combattants forçaient le centre de l'armée espagnole, en rejetait les débris sur le Ter, et, laissant 4,000 hommes pour garder la crête du bassin de la Fluvia, couraient investir Girone dont le siége commençait, dès qu'on apprenait que nos flancs étaient bien assurés par le succès de nos opérations de droite et de gauche.

Renfermé dans Girone, Urrutia mettait bas les armes, ou se faisait écraser en cherchant à se faire jour.

Alors on rasait les places conquises, depuis la Seu d'Urgel jusque et y compris Girone ; toute l'armée républicaine se concentrait sous cette forteresse démantelée ; on laissait là et aux communications, 10,000 hommes, et 40,000 marchaient par Hostalrich sur Barcelone.

Restait à s'emparer de cette grande place. « Mais, plus « elle était immense et opulente, moins on éprouverait de « difficultés à s'en rendre maître. En la menaçant d'un bom- « bardement, il pouvait se faire qu'on n'évitât pas d'ouvrir la « tranchée; mais cette menace eût agité les riches, effrayé « les âmes timides, et ces dispositions devaient nécessaire- « ment abréger la durée d'un siége. »

Barcelone emportée, les montagnes soumises, la Catalogne était à nous.

Mais, avant tout, il fallait réunir l'effectif que ce projet d'invasion supposait, c'est-à-dire 60,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie. Or, de Perpignan à la Fluvia et sur une ligne qui s'étendait de la Cerdagne à l'embouchure de l'Aude, nous comptions 40,000 fantassins présents sous les armes : ce n'était donc plus que 20,000

(1) C'était par les ports de Palamos et de Quixol que, depuis la prise de Roses, les Espagnols alimentaient leur armée de Catalogne.

Digitized by Google

qu'il s'agissait de trouver. Mais on pouvait, sans inconvénient, recruter entre Béziers et les bouches du Rhône, parmi les troupes, beaucoup trop nombreuses, qui gardaient cette partie de notre littoral (1), 10,000 baïonnettes ; et comme nous avions déjà la moitié de la cavalerie et les deux tiers de l'artillerie de campagne nécessaires, on se bornait à demander : 10,000 soldats d'infanterie, 2,000 chevaux, et 2 batteries d'artillerie légère, puis de la poudre et la moitié des moyens de transport indispensables. Quant au reste, « *habitué* à « vivre d'expédients, Pérignon comptait *sur l'ennemi et fai*-« sait fonds sur la Providence qui veille au salut des armées. »

Ainsi, une invasion qu'on n'avait jamais tentée sans le concours d'une escadre ni avec moins de 80,000 hommes, c'était avec 50,000 et la mer contre nous, qu'on voulait l'entreprendre, alors qu'on avait laissé passer le temps d'accomplir de grandes choses avec de faibles moyens. Mais un autre plan de campagne, dont nous avons déjà dit quelques mots, allait croiser en route celui de Pérignon et le renverser de fond en comble.

PLAN DE CAMPAGNE DU COMITÉ. — En effet, à peine le Comité de salut public avait-il reçu la nouvelle de la prise de Roses, qu'impatient de forcer l'Espagne à la paix, il avait arrêté, pour l'ensemble de cette frontière, un plan général de campagne, bien conçu du reste, dans lequel les Pyrénées occidentales devaient seules prendre l'offensive, et les orientales, se borner à des attaques de front, dans l'unique but de retenir sur la Fluvia les défenseurs de la Catalogne. Pérignon se trouvait donc sacrifié; mais comme il n'était général en chef que par intérim, le gouvernement saisit cette occasion de

(1) Des menaces générales de débarquement avaient engagé le Comité à porter une attention toute spéciale sur nos côtes, et celles qui ressortaient de l'armée des Pyrénées orientales étaient en ce moment l'objet d'une vive sollicitude : on y dirigeait de nombreux renforts. Par suite, la défense du golfe de Lyon, à laquelle on ne cessa dès lors de travailler jusqu'à la paix, finit par recevoir une organisation remarquable, que nous détaillerons dans les notes topographiques qui termineront ce volume. Mais cet armement fut inutile, et le littoral de l'Océan était seul réellement menacé. Pérignon semblait du reste le deviner, car il estimait que 3,000 hommes étaient suffisants pour garder la côte de Béziers à Aigues-Mortes.

Digitized by Google

procéder à une nomination définitive. En conséquence, par décret de la Convention du 13 ventôse (3 mars), le général Schérer, alors commandant de l'armée d'Italie, fut chargé de remplir en Catalogne, à la place de Pérignon, le rôle secondaire qui aurait pu, craignait-on, blesser l'amour-propre du vainqueur de Roses. Cet étrange procédé avait pourtant un autre motif dont nous parlerons plus tard, et qui tenait à la nature des rapports entre Augereau et Pérignon. Quoi qu'il en soit, la sagesse de celui-ci concilia tout; et bien que Schérer dût se faire attendre pendant trois mois, le général déposé, et dont il n'était pas même question d'utiliser ailleurs les talents et les services, s'appliqua loyalement, à profiter de ces trois mois pour frayer la route à son successeur. Ainsi, le Comité n'en fut pas moins *assailli par cette plaintive correspondance*, par ces perpétuelles demandes de secours, toujours si mal accueillies, que lui apportait, depuis deux ans, chaque courrier des Pyrénées. Mais il fallut, pour se conformer au nouveau plan de campagne, garder la défensive; et, par suite, jusqu'au 16 floréal, jour où nous devions être attaqués, il ne sortit de nos cantonnements qu'une petite colonne, qui alla disperser à Llorona, aux sources du Manol, une bande de Soumatens commandés par le curé Salgueda.

LES ESPAGNOLS S'INSTALLENT SUR LA FLUVIA. — Urrutia profita du repos qu'on lui laissait, pour remettre de l'ordre dans son armée et y ranimer l'esprit militaire encore engourdi par les souvenirs de la dernière campagne. Cependant, quand il crut s'apercevoir qu'il était maître de ses soldats, dans les premiers jours de germinal, il quitta ses cantonnements en arrière du col Oriol, et vint prendre sur la Fluvia les positions suivantes :

Au centre, 5 à 6,000 hommes d'infanterie et 1,200 de cavalerie, sous les ordres de la Romana, occupèrent le col Oriol, et 500 miquelets avec 3 pièces de canon, le village de Bascara. A droite, face à notre gauche, 3,000 baïonnettes et 2,000 chevaux, commandés par le général Iturigaray, furent établis autour de la butte de Ventallo; puis, à l'aile opposée, une partie des troupes de Banyolas, la division Vives s'a-

Digitized by Google

vança jusqu'à Vilert, pour garder le pont d'Esponella. Enfin la division la Cuesta, placée en arrière d'Oriol, à San-Estevan, se tint prête à marcher. Cette première ligne comptait environ 17,000 combattants.

Des forces au moins égales furent installées en seconde ligne, dans une superbe position qui précède au nord le village de Servia où avait été précédemment fixé et où resta le quartier général. Cette seconde ligne couvrait immédiatement Girone et retenait, jusqu'à ce qu'elles fussent assez exercées pour paraître devant l'ennemi, les troupes qui arrivaient de l'intérieur.

Les malheurs qu'avait entraînés pour les siens, dans le cours de cette guerre, l'abus de la fortification de campagne, avaient vivement frappé Urrutia. « Selon lui, c'est parce qu'ils « s'étaient regardés comme invincibles derrière des retran« chements si longuement, si péniblement élaborés, c'est « parce qu'ensuite ils avaient laissé tout faire à la force de ces « retranchements, que les troupes espagnoles y avaient été « forcées; et alors, elles n'étaient revenues de leur étonne« ment que pour s'abandonner aux excès de la crainte. » Le nouveau général en chef augurait mieux de la valeur du soldat défendant sa vie en rase campagne; aussi allait-il adopter un système de défense entièrement opposé à celui de son devancier. Toutefois, le successeur de la Union passa d'un excès à l'autre. Ainsi, c'est à peine s'il fit élever quelques batteries au col Oriol, sur ce point capital qu'il fallait défendre à outrance, et par conséquent, munir de tous les moyens de résistance imaginables. Egalement, ayant fait construire au passage de la Fluvia à Bascara, un pont sur pilotis, il se contenta de couvrir ce débouché capital par quelques postes d'avertissement aventurés sur la rive gauche, sans même leur assurer, dans le village en arrière, un réduit retranché.

Les audacieuses et turbulentes allures des Soumatens devaient aller à Urrutia : il en tira tout le parti possible et essaya de les enrégimenter; il parvint du moins à les grouper, d'une part vers les sources du Manol, dans les trois camps de Nostra-Señora del Monte, de Llorona et de Bassa-

Digitized by Google

goda, et de l'autre, sur la rive gauche de la Fluvia, autour de Banyolas.

Du reste, tous ces changements dans la ligne de bataille des Espagnols, ne modifièrent dans la nôtre que la position de notre gauche qui, de Rimors, s'avança jusqu'aux marais de Vilamacolum ; puis les deux partis rentrèrent dans une immobilité qui dura jusqu'aux premiers jours de floréal.

Cette nouvelle stagnation d'un mois, à la suite d'un mouvement qui rapprochait d'une lieue au moins les deux armées ennemies, on l'attribua généralement à des conférences pour la paix, qui venaient de s'ouvrir à Figuères, entre notre ancien ministre à Madrid, Bourgoing, et le général espagnol Roquesante. Quoi qu'il en soit, la rupture de ces conférences, qui, ainsi que nous l'expliquerons plus loin, n'étaient sérieuses que de notre part, fut immédiatement suivie de la reprise des hostilités.

Ce fut d'abord une série de démonstrations, d'escarmouches insignifiantes. Ainsi, le 5 floréal (24 avril), une colonne de la division Augereau voulant profiter d'un profond rentrant que la Fluvia décrit vers Orfans, essaye de déboucher sur la rive gauche et ne peut y parvenir. Le 6, un détachement de notre centre s'en va insulter le pont de Bascara, est tourné par un bataillon de chasseurs espagnols, et se hâte de regagner Pontos. Le lendemain, 4,000 Français, pour prendre leur revanche, se présentent de nouveau en face de Bascara et lancent à droite et à gauche deux petites colonnes : la première, qui ne peut forcer le passage de la rivière vers Padrets, la seconde, qui réussit à surprendre le poste mal gardé de Calabuig. Enfin, le 9 et le 10, c'est la cavalerie castillane qui escadronne librement sur la rive gauche de la Fluvia et pousse des reconnaissances dans la plaine, jusque sur les hauteurs d'Armadas ; ce qui détermine Pérignon à rappeler à lui le reste des 1,800 chevaux encore cantonnés dans nos provinces de l'intérieur, et que le printemps pouvait déjà nourrir en Catalogne.

Des scènes du même genre se reproduisaient dans les montagnes, et comme là, nos petits postes, éparpillés, avaient à

Digitized by Google

soutenir tous les jours des luttes inégales, Pérignon les réunit sous les ordres du général Guillaume, leur adjoignit deux bataillons de chasseurs et quelques compagnies de grenadiers, porta ainsi leur effectif à 1,500 baïonnettes; puis il les envoya camper à Sistella, sur le haut Manol.

Cette position détachée avait quelque analogie avec celle d'Augereau à Saint-Laurent, dans la dernière campagne; aussi, tentés par l'isolement et la faiblesse numérique de ce camp volant, les Espagnols résolurent-ils de le cerner et de l'anéantir.

COMBAT DE SISTELLA (16 floréal). — Le Manol, qui descend des hautes montagnes au-dessus de Llorona et coule vers l'est, reçoit à gauche, au nord de Navata, deux affluents presque parallèles entre eux. Le premier a son origine non loin de Saint-Laurent de la Muga, et c'est sur sa rive gauche que s'élève le village de Sistella, dans le prolongement de la ligne de Llers à Palau-Surroca. Le second est cette gorge de Terradas dont il a été si souvent question dans la campagne de 1794, et qui débouche dans le Manol à Vinyonnet. Sistella est à deux lieues de la Fluvia.

Le 16 floréal (5 mai), trois colonnes espagnoles, fortes ensemble d'environ 16,000 combattants, franchirent la Fluvia par les ponts de San-Pescador, de Bascara et d'Esponella. La première, dirigée par le chef d'état-major O-Farril, s'arrêta à une petite distance de la rivière, en face de notre gauche; la seconde, aux ordres du général la Romana, s'avança dans la plaine, de part et d'autre de la grande route, et, arrivée sur la crête du rideau qui court de Pontos à Armadas, elle s'y déploya; enfin, la troisième, commandée par le général Vives, continua son mouvement vers le nord.

Cet ordre en échelons laissait déjà soupçonner le dessein de l'ennemi, quand, des montagnes de Llorona, déboucha une quatrième colonne, un gros régiment de miquelets, qui, s'étendant de suite à gauche, chercha à gagner les derrières de Sistella. Dès lors, plus de doute : c'était à ce camp isolé qu'en voulaient les Espagnols. Et en effet, le général Guillaume se vit bientôt à demi cerné par 8,000 hommes, et

Digitized by Google

comme il n'en n'avait que 1,500, il prit la sage détermination de se retirer sur le chemin de Vinyonnet.

Augereau, sur ces entrefaites, avait envoyé à deux bataillons de réserve à Llers, l'ordre de se porter, par Palau-Surroca, contre la gauche des miquelets qui tournaient Sistella; puis, de Vinyonnet, il avait jeté sur la droite de Vives, le général Bon, à la tête de deux bataillons de chasseurs.

Cependant Guillaume se repliait avec lenteur et méthode, observant ses adversaires, que les découpures du terrain et l'extension de leur ligne de bataille avaient singulièrement morcelés. Il observait surtout une partie de la colonne de Llorona, qui, acharnée sur ses pas, avait eu l'imprudence de s'engager isolément entre deux profonds ravins; et il épiait le moment de faire sur elle volte-face, quand une vive fusillade éclate soudain à droite et à gauche, et lui annonce qu'il est secouru. Alors il se retourne, et lance sa troupe sur le détachement qu'il guettait, et qui ne peut recevoir de secours d'aucun côté. La rapidité de ce retour offensif est telle, qu'un jeune tambour a peine à garder son rang : le général l'aperçoit, court à lui, s'empare de sa caisse, et, pour ajouter à l'élan des siens, il bat lui-même la charge. Les miquelets sont rompus et refoulés jusqu'à Estrella, à moitié chemin de Llorona.

Ceux qui s'étaient écartés à gauche pour tourner Sistella, eurent le même sort : les deux bataillons de réserve, le 1er de la Montagne et le 1er des Vengeurs, qui les avaient abordés, achevèrent de les rejeter hors ligne de retraite, et les poursuivirent la baïonnette dans les reins, jusqu'à Terradas. Une panique affreuse s'était emparée des fuyards, au point que, pour échapper à nos soldats, ces malheureux paysans couraient éperdus dans toutes les directions, ou se blottissaient dans les buissons, dans toutes les cavités du sol; on en tua même sur des arbres. Leur colonel, Francisco Blanco, resta sur place.

De son côté, Bon repoussa Vives jusqu'au delà de Navata, et le bataillon de Valence, que le général espagnol sacrifia à Cabanellas pour arrêter nos chasseurs, n'aurait pas suffi à assurer sa retraite, si elle n'avait été naturellement protégée

par la bonne attitude de la Romana, qui, après s'être maintenu longtemps à Pontos, regagna la Fluvia dans un ordre parfait.

La colonne d'O-Farril n'avait point provoqué notre gauche qu'elle était chargée de contenir: elle repassa tranquillement la rivière, dont elle ne s'était guère écartée.

C'était donc au général Guillaume que revenait l'honneur de la journée, et il ne l'avait pas acheté cher, car c'est à peine s'il avait 50 hommes hors de combat, dont 15 morts seulement. Il estima que l'ennemi avait dû perdre, tant tués que blessés, 800 hommes.

COMBAT DE BASCARA (17 floréal). — Le lendemain, Pérignon prit à son tour l'offensive, autant pour ôter aux Espagnols l'envie de nous prévenir une seconde fois, que pour découvrir quels changements survenus dans leurs forces ou dans leurs positions, avaient pu les rendre tout à coup si audacieux. A en juger, en effet, par ses dispositions, le général républicain n'avait en vue qu'une simple reconnaissance; car, au lieu de faire converger ses efforts vers un but quelconque, il allait les disséminer sur tout sa ligne. C'étaient donc trois combats partiels, sans liaison, sans ensemble, que nos trois divisions allaient engager isolément, chacune devant elle.

ATTAQUE DU CENTRE. — La division du centre fournit la colonne principale, qui se composait des brigades Point et Rougé, environ 4,000 combattants, savoir : 3,600 hommes d'infanterie, formant 10 bataillons, 200 hussards conduits par le chef de brigade Bougon, et deux compagnies d'artillerie à cheval. Cette colonne, dont le général en chef se réserva le commandement, suivit la grande route, et, à 5 heures du matin, elle débouchait sur la Fluvia.

La rive droite était surveillée, plutôt que défendue, par un mince cordon de troupes légères, et 250 chevaux qui occupaient une petite plaine en aval de Bascara. Pérignon alors résolut de forcer le passage. En conséquence, il ordonna : à la brigade Point, de se déployer sur la rive gauche pour la garder, et de mettre en batterie, sur son front, quatre obusiers desti-

Digitized by Google

nés à ébranler la cavalerie espagnole ; puis, à la brigade Rougé, brigade de chasseurs, de former deux colonnes et de franchir la rivière à droite et à gauche de Bascara, de manière à éviter les feux de ce poste ; enfin au colonel Bougon, d'aborder les escadrons ennemis, dès qu'ils commenceraient à flotter sous les obus du général Point.

Les troupes d'avant-garde qui bordaient la rive droite, avaient ordre, à la première attaque sérieuse, de se replier sous le col Oriol. Et en effet, après avoir échangé avec nous quelques coups de fusil, elles obéirent à leurs instructions, sauf quelques tirailleurs attardés, qui se jetèrent dans Bascara. Ce bourg, qui était à peine barricadé, fut aussitôt investi et enlevé par nos chasseurs ; et comme notre colonne de gauche, qui avait marché droit sur Calabuig, était également maîtresse de ce village, la brigade Rougé n'eut, pour se former en bataille, qu'à s'étendre entre ces points. Quant au colonel Bougon, entraîné par un excès d'ardeur, il continuait à poursuivre l'ennemi en retraite.

Cette retraite avait été convenue pour nous attirer sous le col Oriol, où le général Urrutia avait massé son centre : l'infanterie sur les crêtes, l'artillerie à mi-côte, et la cavalerie au pied des hauteurs.

Le colonel Bougon donna dans le piége ; car, à force de pousser en avant, il tomba tout à coup sous le feu d'une batterie de six pièces, et en face de cinq à six cents cavaliers qui se précipitent sur lui et le font reculer jusqu'à Bascara. Rougé s'avance pour soutenir nos hussards. Mais l'infanterie du col Oriol vient aussi d'accourir sur le champ de bataille, et, pendant qu'un gros détachement marche sur Calabuig, le régiment des volontaires de la Couronne prend, en dehors et à l'ouest de Bascara, une position menaçante. Alors, voyant ses deux ailes compromises, Pérignon ordonne à son lieutenant de repasser la Fluvia. Devant une nombreuse cavalerie, ce mouvement rétrograde avait ses dangers ; cependant, grâce à l'artillerie de la rive gauche, il s'effectua avec assez d'ordre pour que nos chasseurs pussent ramener 50 prisonniers et 30 chevaux qu'ils avaient trouvés à Bascara.

ATTAQUE DE DROITE. — Sur ces entrefaites, Augereau se contentait d'envoyer le général Beyrand, avec 2,000 fantassins, 200 chevaux et une compagnie d'artillerie, garnir les hauteurs de Crespia, comme pour menacer le pont d'Esponella ; manœuvre à laquelle le général Vives répondait en se déployant sur les crêtes en arrière du pont, et en lançant sa cavalerie sur la rive gauche. Pendant quatre heures, on se borna, de part et d'autre, à des coups de canon perdus et à quelques évolutions de cavalerie. Enfin Beyrand, entraîné par le mouvement rétrograde de Pérignon, se retire dans la direction d'Espinavesa. Il est suivi par la cavalerie espagnole ; mais il s'arrête, et disssimule dans un fourré deux pièces chargées à mitraille, qui calment bientôt l'ardeur de ceux qui le serrent de trop près. Cependant, arrivé au bord du ravin qui le séparait d'Espinavesa, il voit tout à coup la rive opposée se couvrir de baïonnettes ennemies. C'était la Romana qui, du camp de Vilet, à la faveur d'un bois et d'un lacet de la Fluvia, a traversé cette rivière et envahi le village d'Espinavesa, d'où il débouche pour couper la retraite à notre colonne. D'autre part, les troupes espagnoles postées à Bezalu, descendent le long de la Fluvia sur nos derrières ; car, à la nouvelle de la retraite de notre centre, toute la gauche des Espagnols s'est mise en mouvement. Beyrand est donc enveloppé et contraint de faire face de tous côtés ; mais le péril doublant son audace et ses fôrces, il s'ouvre un passage et regagne le point d'où il était parti.

ATTAQUE DE GAUCHE. — Notre division de gauche n'avait pas mieux appuyé l'attaque centrale. En effet, à peine la brigade Banel, 2,000 hommes d'infanterie et 260 chevaux, avait-elle traversé la Fluvia à San-Pescador, et s'était-elle emparée d'Armenteras, village assis au débouché du pont dont San-Pescador occupe l'entrée, que deux colonnes de hussards espagnols, 1,000 chevaux environ, avaient sauté, en amont et en aval de San-Pescador, sur la rive gauche et nous avaient ainsi obligés à la regagner bien vite. Toutefois, la bonne position que Banel sut prendre sur un terrain accidenté, entre la rivière et Vilamacolum, lui avait

Digitized by Google

permis de tenir tête à cette cavalerie qui s'obstinait à le suivre. Cependant, à l'arrivée du régiment de la Reine, dont le colonel, un des défenseurs de Roses, se fit tuer là, notre brigade dut céder le terrain, après cinq heures de manœuvres et de charges repoussées.

SUITE DE CES DEUX COMBATS. — « Notre principale intention, dit le rapport général de cette journée, était de con-« naître parfaitement quelle position avait l'ennemi, et l'on « s'en était solidement assuré. On avait acquis de plus la « conviction que, malgré l'accroissement de leur effectif, « malgré leur position concentrée, malgré les efforts de leur « chef pour corriger un système de tactique inactive pour un « système agissant, les Espagnols n'en étaient ni plus entre-« prenants, ni même plus rassurés. » Nous pouvions constater, en effet, que le général Urrutia, provoqué par des fractions éparses de nos trois divisions, mais paralysé sans doute par le souvenir des échecs de son prédécesseur, n'avait pas su se servir de la masse centrale qu'il avait en main au col Oriol, pour écraser notre gauche, après l'avoir acculée à la mer. Mais c'était là tout ce dont nous avions pu nous assurer solidement; et si la Fluvia n'était pas défendue avec toute la vigueur et l'intelligence qu'eussent déployées un général plus habile et des troupes mieux remises de leurs récentes défaites, il fallait convenir que cette ligne, qui nous arrêtait depuis quatre mois, était encore plus faiblement attaquée. En un mot, si, malgré d'incontestables progrès, on pouvait reconnaître encore les vaincus de la dernière campagne, on n'en reconnaissait plus les vainqueurs. Au reste, de part et d'autre l'ardeur allait en s'éteignant, on sentait que la paix était imminente, « et ce qui préoccupait avant tout les deux armées rivales, c'était d'observer, dans l'initiative des attaques, une sorte de tour chevaleresque. » Or, comme les Espagnols nous avaient prévenus le 16 et que nous les avions devancés le 17, les deux partis rentrèrent, dès le lendemain, dans une inaction qui dura vingt jours, et dont le hasard seul, l'explosion accidentelle d'un magasin à poudre, les fit sortir.

COMBAT DE PONTOS. — Un magasin à poudre de la citadelle de Roses venait, en sautant, de renverser la face et le flanc gauches du bastion qui regarde la ville (1); et cet accident ayant déterminé une division de l'escadre espagnole, en croisière dans ces parages, à s'approcher de la place pour la surprendre, ou sinon, pour couler nos deux frégates, *la Boudeuse* et *la Courageuse*, alors mouillées dans le port, le 6 prairial (25 mai), à six heures du soir, la vigie du Bouton signala une escadrille au pavillon castillan : deux vaisseaux, trois frégates et 18 chaloupes ou bombardes, qui envahirent bientôt la rade et nous saluèrent, en arrivant, de quelques bordées.

Ce fut ce canon, qu'on avait entendu de notre quartier général, qui alluma à terre un violent combat.

Pérignon, en effet, pensant qu'une entreprise de la marine espagnole pouvait être le prélude de quelque attaque combinée avec l'armée de terre, jugea prudent de ravir à Urrutia l'avantage de l'initiative, et mit aussitôt en mouvement ses trois divisions.

Le combat de Sistella lui avait révélé la force de la belle position de Pontos, et l'affaire du lendemain lui suggéra l'idée de s'en faire un champ de bataille, c'est-à-dire d'y attirer les Espagnols, comme eux avaient cherché, le 17 floréal, à nous attirer sous le col Oriol. En conséquence, le général en chef envoya Augereau occuper Pontos, et son centre provoquer l'ennemi en face de Bascara, tandis que la division Sauret recevait l'ordre de menacer isolément, à hauteur de Vilamacolum, les passages de la basse Fluvia, afin de paralyser les troupes qui formaient dans cette partie la droite de l'armée espagnole.

Le canon de Roses, qui reprit à quatre heures du matin, donna le signal de l'engagement, et une batterie de position que nous venions d'établir non loin de la grande route, sur l'éminence de Sainte-Anne, ouvrit le feu contre Calabuig et

(1) Cette brèche, qui n'était pas encore relevée lors du siége de 1808, fut la cause déterminante de notre attaque sur le front correspondant, attaque qui entraîna la prise de la place.

Digitized by Google

Bascara. Sur-le-champ, pour nous répondre, les Espagnols firent avancer aux abords du gué d'Arenys, un peu en aval de Bascara, plusieurs pièces de gros calibre et quelques bataillons d'abord, puis successivement toute leur avant-garde, aux ordres du général Arias.

Le gué d'Arenys débordait légèrement notre centre. Celui-ci alors, comme s'il craignait d'être tourné, rétrograda, conformément à ses instructions, sur les hauteurs d'Armadas qui font suite à celles de Pontos; en sorte que notre ligne de bataille s'étendit bientôt sur le terrain où Pérignon voulait amener son adversaire. Mais la partie fut acceptée plus franchement que l'on ne comptait.

Par une subite et vigoureuse résolution, en effet, Urrutia lance, d'une part sur Armadas, son avant-garde, sa cavalerie, ses troupes du col Oriol, une partie même de sa droite; et de l'autre sur Pontos, les deux divisions Vives et la Romana. En même temps, trois escadrons de hussards et cinq compagnies d'infanterie légère, traversant la Fluvia sur deux points, au gué de Vilaroban et au-dessous d'Armenteras, allaient faire échec à notre aile gauche et la retenir dans son isolement.

Par cette manœuvre, l'armée française se trouvait coupée en deux, assaillie par des forces supérieures, et en prise à une nombreuse cavalerie qui, pour la première fois, traînait à sa suite de l'artillerie à cheval, tout récemment organisée à l'instar de la nôtre. Aussi fallut-il, pour nous tirer de ce mauvais pas, déployer des efforts inouïs et faire donner jusqu'à nos dernières réserves.

La division Sauret, qui était la plus engagée, rétrograda la première; puis, après trois heures de lutte acharnée, notre retraite continua de gauche à droite; enfin, vers midi, Augereau, après avoir un moment soutenu seul à Pontos l'assaut de plus de 11,000 combattants, se retira le dernier, et dans une attitude qui ôta à l'ennemi l'envie de le reconduire.

Pérignon avait commis deux fautes graves : la faute d'abandonner le terrain accidenté à l'ouest de la grande

Digitized by Google

route, pour aller, dans une plaine découverte, affronter un ennemi qui avait l'avantage du nombre et surtout d'une arme qui a besoin d'espace pour agir ; la seconde faute, la première une fois commise, de n'avoir point rapproché sa troisième division du champ de bataille qu'il avait bien ou mal choisi. Mais Urrutia ne profita qu'à demi de cette double imprudence ; car qui sait ce qu'il serait advenu, si, au lieu de perdre son temps à nous débusquer d'une position dont la conquête devait être vigoureusement disputée et n'avait pour lui aucune importance, le général espagnol, se bornant à masquer notre ligne de Pontos à Armadas, eût réservé la masse de ses forces pour accabler notre gauche, la culbuter dans la mer, et se frayer ainsi le chemin de Roses, dont la citadelle était ouverte et, en ce moment même, canonnée par plus de 50 bouches à feu?

En effet, l'escadre qui s'était présentée devant Roses le 6 au soir, après avoir passé la nuit à prendre son ordre de combat, c'est-à-dire à embosser et à ranger ses 18 chaloupes en avant et à gauche de ses cinq bâtiments de haut-bord, l'escadre espagnole avait, dès la pointe du jour, comme nous l'avons dit, recommencé son feu qu'elle avait d'abord concentré sur nos deux frégates. Mais le front de mer de la citadelle et les batteries du Bouton l'avaient bientôt contrainte à diviser tellement ses coups, que, lorsque après une canonnade continue de 16 heures elle leva l'ancre, c'est à peine si *la Boudeuse* avait quelques avaries insignifiantes dans ses agrès, et dans son équipage, un matelot de moins et deux blessés; *la Courageuse* était intacte, et à terre, dans nos batteries, nous n'avions qu'un homme tué (1).

Quant aux pertes des deux partis sur les bords de la Fluvia, celles des Espagnols, disent vaguement nos rapports, étaient grandes, et les nôtres, naturellement, peu considérables.

(1) Cette tentative contre Roses fut renouvelée le 21 messidor, et eut même sort.

CHAPITRE III.

SCHÉRER GÉNÉRAL EN CHEF.

Lettre du représentant Delbrel au Comité de salut public, touchant la rivalité et le mérite comparé de Pérignon et d'Augereau. — Noble attitude de Pérignon à la nouvelle de son remplacement. — Triste situation de l'armée française. — Elle est vivement agitée par les passions politiques. — Schérer, néanmoins, propose au Comité un plan pour envahir la Catalogne. — Détail de ce plan. — Réponse du Comité. — Un fourrage amène une bataille.

On se rappelle dans quelles circonstances Pérignon avait été nommé, à titre provisoire, général en chef de l'armée des Pyrénées orientales : c'était au milieu de la bataille du 27 brumaire et au moment de la mort de Dugommier, que le représentant Delbrel avait confié au commandant de la division du centre qu'il avait sous la main, le sort de la lutte encore incertaine qui était engagée. Au reste, le député conventionnel, pour mettre sa responsabilité à couvert, s'était empressé, dès le lendemain, de faire connaître au Comité de salut public les motifs de son choix. Voici en quels termes il s'exprimait :

« Ce qui m'a le plus déterminé à choisir Pérignon, c'est « qu'il était, en ce moment, le plus à portée de diriger et de « soutenir, à l'instant même, toutes les opérations, puisqu'il « était au centre de tout avec des forces considérables.

« Après cette explication, au moment où vous allez fixer « définitivement votre choix, je dois vous faire quelques ob- « servations confidentielles. Il m'a paru que Pérignon n'était « pas bien avec le général Dugommier. Le général Augereau, « qui était au contraire assez d'accord avec Dugommier, ne « paraît pas bien avec Pérignon. Je crois que cette pe- « tite mésintelligence ne nuira pas au succès de l'attaque de

« demain ; mais, pour l'avenir, je craindrais de tenir ces deux « généraux dans la même armée, en donnant le commandement en chef à l'un ou à l'autre. Je n'ai contre eux rien de « positif à dire ; je crois à leur patriotisme et à leur valeur. « Mais nous devons, nous, quand il s'agit de la chose publi« que, nous prémunir contre tous les froissements qui pour« raient résulter des petites passions dont si peu d'hommes « sont exempts.

« Augereau, dans sa division, commandant à des hommes « qui sont les plus braves de la république et qui ont con« fiance en lui, Augereau, soldat et général intrépide, fera « toujours ici des merveilles. Je ne connais pas ses talents « militaires ; s'ils égalent son audace, il est bien fait pour « commander en chef. Mais alors il conviendrait d'envoyer « Pérignon dans une autre armée.

« D'un autre côté, Pérignon a, dit-on, des connaissances « militaires peut-être plus qu'Augereau, pour commander en « chef ; mais alors il conviendrait d'employer Augereau ail« leurs, et c'est ce que je ne conseillerai jamais à raison de « l'importance de la division qu'il commande, et de la con« fiance que cette division lui a si justement accordée.

« Le meilleur parti serait peut-être d'envoyer d'ailleurs un « bon général pour commander en chef, et de laisser Péri« gnon et Augereau, chacun dans son grade, commandants « de division. Enfin, je laisse le tout à votre sagesse. »

Il faut dire, à la louange de ces généraux, que, du jour où l'un des deux fut élevé, bien que temporairement, au premier poste, toute apparence de rivalité disparut. Toutefois, des ménagements extrêmes que le chef s'imposait dans la transmission de ses moindres ordres, et de l'excessive rigueur que le subordonné affectait dans l'exécution, il résultait une gêne réciproque, et même, pour le bien du service, un inconvénient assez grave. En effet, le général commandant ne pouvait compter que sur l'exécution littérale de ses instructions ; or, comme celles-ci étaient applicables à un théâtre de guerre fort accidenté, où, par suite, surgissaient à chaque pas des obstacles, des accidents imprévus, ces ins-

Digitized by Google

tructions, qui ne pouvaient être des consignes, se trouvaient souvent en défaut. Néanmoins, dans ces occurrences, le héros des mémorables journées de brumaire, si fécond pourtant en inspirations soudaines, s'abstenait de prendre aucune initiative.

Le Comité avait donc eu parfaitement raison d'appeler au commandement de l'armée des Pyrénées orientales un général étranger à cette frontière. Mais rien n'expliquait le laconisme brutal du décret du 13 ventôse, qui, en nommant Schérer à la place de Pérignon, laissait sans compensation, sans récompense, le général auquel la république devait la conquête de Figuères et de Roses.

Quoi qu'il en soit, l'ingratitude du gouvernement mit cette fois en lumière la candeur d'une noble et belle âme, et éleva plus haut, dans l'estime publique, le général révoqué, que n'eût fait la plus éclatante rémunération décernée aux services qu'on oubliait. Au reste, ce qui en dira plus que nos éloges, c'est Pérignon lui-même, dans une lettre qu'il adressait, le 14 germinal (3 avril), à son ami le représentant Lacombe Saint-Michel, en réponse à des condoléances sur le décret du 13 ventôse : « Comptez sur la solidité des senti-« ments que j'ai voués à la république. J'attends le général « Schérer. Je lui ferai part des connaissances que j'ai pu ac-« quérir dans les localités : je lui parlerai comme à un autre « moi-même. Le Comité n'aurait pas dû me laisser le com-« mandement de l'armée. Il existe un principe qui doit tou-« jours être présent : c'est de ne jamais remplacer un géné-« ral en chef par un général de la même armée. Les raisons « de cela se présentent en foule.

« Il m'est revenu que, dans la nouvelle organisation, on « me destinait l'avant-garde. Ce serait mal vu, parce que cet « arrangement déplacerait le général Augereau; il a servi « avec trop de distinction pour la (*l'avant-garde*) priver de « lui et le priver d'elle. Ce qui me convient, c'est la réserve. « Je puis l'obtenir sans désobliger personne, puisqu'elle n'est « commandée par aucun général de mon grade. Je vous « avoue naïvement que je serais flatté d'être employé là, et

« voici ma raison : j'ai commandé l'avant-garde, le corps de
« bataille, l'armée; le bonheur m'a suivi partout, et, si l'oc-
« casion s'en présentait, je voudrais me mesurer avec l'en-
« nemi à la tête d'une réserve. Au surplus, qu'on ne s'in-
« quiète pas de ma personne : à quelque part que je sois
« employé, ma place fût-elle la dernière, je serai toujours
« content et je m'efforcerai qu'on le soit de moi. » Tou-
chantes et admirables paroles! car elles étaient sincères, et la preuve, c'était la conduite du général pendant les trois mois qu'il avait attendu son successeur.

Schérer, sur lequel le Comité avait laissé tomber son choix, s'était bien conduit à la tête d'une division de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais à l'armée d'Italie, comme général en chef, il n'avait pas fait preuve de capacité. Il arriva à Figuères deux jours après le combat de Pontos, le 10 prairial (29 mai), et le 12, il entra en fonction.

C'était pour la quatorzième fois, depuis deux ans, que le commandement changeait de mains aux Pyrénées orientales !

Ces mutations correspondaient assez généralement aux situations les plus affligeantes de l'armée, et la revue par laquelle débuta Schérer fut une nouvelle preuve de cette triste coïncidence; car, aux misères habituelles qu'elle étala, aux plaies qui ne cicatrisaient plus dans ces camps délaissés, à la famine, à la désertion, au typhus, à la peste de retour avec les chaleurs dans les marais de l'Ampurdan, étaient venues se joindre les passions politiques.

Trop éloignée du théâtre de nos discordes civiles, et jusqu'ici d'ailleurs, trop occupée de ses rudes et nobles travaux, l'armée des Pyrénées orientales n'avait pris qu'une bien faible part au mouvement de l'opinion qui avait préparé et accompli les événements du 9 thermidor; en sorte que ses sympathies politiques étaient restées, en 1795, ce qu'étaient celles de nos volontaires méridionaux quand ils partaient pour la frontière, dans les plus sombres jours de 1793. Aussi, avec quelle avidité, quelles surprises, quelles colères, ces anciennes recrues de la levée en masse, mainte-

nant condamnées à un désœuvrement sans gloire, aigries par des souffrances dont elles cherchaient à s'expliquer les causes, dévoraient les journaux, les libelles, les lettres, dont leurs camps étaient inondés ! Car des mains perfides, s'acharnant à irriter des passions plus aveugles que coupables, semaient partout et sous toutes les formes, des écrits subversifs qui commentaient avec une égale frénésie et les récriminations, les cris de détresse des vaincus, et les insultes, les menaces, les violences du parti vainqueur. « Toutes les prisons de la ré-« publique, s'écriaient les uns, regorgent de patriotes, de « généreuses victimes qu'il faut sauver ! » — « Ce qu'il faut, « répondaient les autres, c'est exterminer tous ces buveurs de « sang! » Mais les soupçons, les haines contre le nouvel ordre de choses, dominaient. L'armée manquait-elle de pain, les assignats continuaient-ils à s'avilir? c'était la Convention, vendue au royalisme, qui se livrait à de secrètes et odieuses manœuvres. Des troubles éclataient-ils à Toulon? la place était déjà livrée aux Anglais et notre escadre aux flammes. Les généraux, les chefs auxquels on avait voué le plus de respect et d'attachement, étaient, disait-on encore, signalés à la vindicte des réactionnaires, et l'on nommait, ou couvrait d'outrages les prétendus auteurs de ces lâches dénonciations. Les têtes s'échauffaient donc, et déjà des pétitions, des adresses, avant-courrières habituelles de la révolte, se couvraient de signatures.

Le représentant Goupilleau s'efforçait de calmer l'orage prêt à éclater; « mais il était embarrassant pour lui, écri-« vait-il au Comité, de ménager tellement les esprits, qu'en y « laissant la chaleur du civisme, il les guérît d'une fermenta-« tion qui nuisait aux effets de cette vertu. » Il ramena toutefois les plus exaltés, et il y parvint, avoue-t-il, « sans coup « d'autorité, par des raisonnements simples, franchise qui « réussit mieux que les raisonnements abstraits et scolas-« tiques. »

C'était pourtant à de tels moyens qu'il nous fallait descendre, non pour rétablir la discipline, puisqu'on raisonnait avec elle, mais pour en sauver au moins les apparences. En-

core était-il impossible de comprimer certaines manifestations qui se rattachaient, non-seulement à des regrets dont le temps et la raison allaient faire justice, mais quelquefois, par malheur, à de beaux souvenirs pieusement conservés. Ainsi, rien ne saurait peindre la douloureuse émotion que nos soldats laissèrent éclater quand ils apprirent le sort affreux de l'infortuné Soubrany, porté mourant sur l'échafaud ; Soubrany, leur glorieux compagnon de la dernière campagne, Soubrany, qui, partout où l'on s'était battu, avait si libéralement mêlé son sang au leur, ce sang *dont les* dernières gouttes venaient d'être épuisées par la main du bourreau (1) ! C'en était fait : la contre-révolution triomphait, et, des Pyrénées, le 1er prairial apparaissait comme le dernier jour de cette liberté qui avait coûté tant d'héroïques, tant d'inutiles sacrifices !

PROJETS DE SCHÉRER. — Telles étaient, à l'arrivée du nouveau général en chef, les misères et la situation morale de l'armée. Quant à son effectif, c'est à peine si, grâce à quelques mesures sévères remises en vigueur dans les départements qui recrutaient cette frontière, on était parvenu à le maintenir, depuis trois mois, à 35,000 hommes tout compris, le littoral et les garnisons depuis les sources de l'Aude jusqu'aux montagnes de la Sègre. Néanmoins Schérer osa proposer, comme son prédécesseur, l'invasion de la Catalogne. Son plan était, à quelques modifications près, celui de Pérignon.

Il débutait toutefois par une idée qui lui appartenait et qui n'en était pas plus heureuse : l'idée de barrer la plaine de l'Ampurdan par un retranchement qui devait courir sans interruption de Rimors à Alfa, et reprendre de l'autre côté de la route, jusqu'à Vinyonnet. Cette ligne terminée, Schérer consacrait à sa défense 2,000 hommes ; il en laissait autant à Figuères, autant à Roses ou sur la côte espagnole,

(1) « La plaie de Soubrany était au côté droit, et il était tout ensanglanté. Le sang qu'il avait perdu lui avait ôté toutes ses forces ; il était entièrement étendu dans la charrette. Il disait : *Laissez-moi mourir !* On a été obligé de le porter sur l'échafaud. » (*Moniteur* du 4 messidor an III.)

Digitized by Google

3,000 sur la côte française jusqu'à Aigues-Mortes, 1,000 à Perpignan, 1,600 entre Bellegarde et Pratz de Mollo, enfin 2,000 pour occuper Mont-Louis et la Cerdagne conquise : total, 13,600 hommes à déduire de 35,000. Restaient donc 21,400 combattants disponibles, lesquels étaient partagés en quatre divisions actives : trois en Ampurdan et une en Cerdagne.

Les trois divisions de l'Ampurdan, après avoir achevé la ligne de défense de cette plaine, se retiraient sur les collines qui s'étendent de Figuères à Sistella, pour y respirer un air moins impur que l'air pestilentiel des marais dont elles étaient entourées; puis elles attendaient ainsi les renforts que Schérer avait demandés pour l'exécution de ses projets ultérieurs.

Ces renforts, c'étaient : 25,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie, le complément de 4 batteries légères, 40 bouches à feu de siége, 10,000 chevaux de trait, enfin 600 milliers de poudre. Ces 27,000 soldats, ajoutés aux 21,000 de nos quatre divisions actives, portaient l'armée expéditionnaire à 48,000 combattants.

Cela posé, 10,000 hommes de la division de Cerdagne, supposée complétée à 12,000, gagnaient les sources du Ter, descendaient cette vallée jusqu'à Ripoll, chassaient les Soumatens de toutes leurs positions, remontaient vers Olot, dispersaient également les bandes qui infestaient ces parages, et venaient alors appuyer à droite les deux divisions du centre.

Ces deux divisions, chacune de 10,000 combattants aussi, débouchaient simultanément, l'une de Bezalu, l'autre de Bascara, sur Banyolas ; puis, ce camp emporté, elles s'avançaient sur Girone. C'est dans ce dernier trajet que la division de Cerdagne opérait sa jonction.

Cependant un corps de 18,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie, eût suivi la grande route et manœuvré de manière à acculer les défenseurs du col Oriol sur nos trois divisions en marche pour Girone. Schérer ne doutait pas que l'ennemi ne fût ainsi contraint, ou de livrer une bataille qu'il devait

Digitized by Google

perdre, ou de battre en retraite jusqu'aux montagnes de l'Aragon.

Alors il attaquait Girone. Cette forteresse emportée, il y laissait 8,000 hommes, et avec les 40,000 autres, il se décidait suivant les circonstances, soit à poursuivre l'armée battue ou dispersée, soit à marcher sur Barcelone. Quoi qu'il en soit, il devait tout faire pour empêcher que les débris de cette armée ne se jetassent dans la grande place dont il convoitait les portes; car le bombardement de Barcelone ne pouvait aboutir, qu'autant que la population de cette riche cité continuerait à dominer la garnison.

Le Comité répondit à Schérer : « Qu'il avait renoncé aux « vastes projets sur cette frontière; que si lui, général, avec « les moyens dont il disposait actuellement, il était sûr de « battre les Espagnols et de les forcer à la paix, il était au- « torisé à engager la partie ; qu'on ne lui prescrivait qu'une « seule chose : ne rien livrer au hasard. »

C'était lui prescrire d'attendre, l'arme au bras, que l'Espagne se décidât à la paix. Mais il fallait vivre en attendant, et le cruel besoin fut plus impérieux que le Comité. En effet, ne voyant plus, pour nourrir ses soldats affamés, d'autres ressources que les blés au milieu desquels les Espagnols, régulièrement alimentés par leurs magasins, campaient sans y toucher, Schérer voulut s'emparer de la riche moisson qui achevait de mûrir sur la rive droite de la basse Fluvia, qu'on appelle le petit Ampurdan, et ce fourrage amena une bataille.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

BATAILLE DE LA FLUVIA.

Quatre colonnes françaises prennent position sur la Fluvia, pour effectuer et couvrir un grand fourrage. — Urrutia, croyant à une bataille, met en mouvement toute son armée. — Il pousse sur nos deux ailes une double reconnaissance qui lui inspire une résolution vigoureuse. — Combat d'Espinavesa et beau fait d'armes du général Bon. — Combat de Pontos. — Situation critique de notre colonne du centre et retraite du général Beyrand. — Augereau reprend l'offensive.— Combat d'Armadas.— Les Espagnols se replient, et notre fourrage s'effectue. — Chaque parti s'attribue la victoire. — Détresse de l'armée française ; elle est condamnée à l'inaction. — Pour la soustraire à l'air empoisonné de la plaine, Schérer se dispose à l'établir dans les montagnes, en quartiers de rafraîchissement. — Mais il veut d'abord barrer la plaine qu'il abandonne par un long retranchement de campagne, et ces travaux engendrent une épidémie affreuse qui met le comble aux misères de nos soldats.

DISPOSITIONS DES FRANÇAIS. — Pour exécuter un fourrage dans le petit Ampurdan, il fallait forcer l'aile droite de l'armée espagnole : cette tâche fut confiée à notre division du centre qui était passée sous le commandement du général Hacquin. La division de gauche (Sauret était malade) restait en réserve pour appuyer au besoin nos fourrageurs, et Augereau, qui avait toujours les missions périlleuses, devait masquer et contenir, avec la seule division de droite, les deux tiers de la ligne ennemie. Le jour fixé par Schérer était le 26 prairial (15 juin).

En conséquence, dans la soirée du 25, quatre colonnes sortirent de nos cantonnements et se portèrent sur les bords de la Fluvia, où, avant la fin de la nuit, elles occupaient les positions qui leur avaient été assignées d'avance.

La première, la colonne de gauche, spécialement chargée du fourrage, comptait 1,500 fantassins, 300 hussards et 4

Digitized by Google

bouches à feu, aux ordres du général Rougé. Elle se déploya entre San-Pescador et un bois qui s'étend au-dessus et au nord de Torruella. Le village de San-Pescador, ainsi que le bois de Torruella, furent occupés par des détachements d'élite, et les hussards se formèrent en avant de Vilamacolum, à droite et en arrière du bois.

La seconde colonne était séparée de la première par une distance de deux kilomètres. Son chef, le général Banel, qui conduisait 1,600 fusiliers, 100 chevaux et 4 *pièces de 4*, vint couronner le plateau en avant de San-Tomas et les hauteurs boisées au nord-ouest de San-Miquel.

Rougé et Banel obéissaient au général divisionnaire Hacquin, qui disposait en outre des brigades Point et Guillot, et de 600 chevaux. Cette réserve, de 4,000 hommes, était rangée sur trois lignes : la première, cinq bataillons, général Point, touchant et débordant à droite Vilamacolum ; la troisième, quatre bataillons, général Guillot, à deux portées de fusil en arrière et à gauche de la précédente ; enfin la cavalerie, dans l'intervalle. Cette dernière était sous la main du général de division Dugua.

Nos deux autres colonnes, fournies par la division de droite, devaient à elles seules faire face au centre et à la gauche de l'ennemi. C'étaient les deux brigades Beyrand et Bon. Le général Beyrand, qui avait sous ses ordres 1,800 hommes d'infanterie, 100 de cavalerie et 4 pièces d'artillerie légère, prit position sur les hauteurs de Pontos ; et Bon, avec 1,000 chasseurs à pied et 100 à cheval, s'établit au puig de las Forcas qui s'élève, entouré de bois, en arrière et à droite d'Espinavesa. Enfin Augereau, avec le reste de sa division campée sous Figuères, se tenait prêt à soutenir ses deux lieutenants.

LES ESPAGNOLS TATENT NOS DEUX AILES. — Surpris et s'imaginant que nous venions l'attaquer avec toutes nos forces, Urrutia mit de suite en mouvement son armée tout entière, et la déploya sur les éminences de la rive droite, depuis Armenteras en face de San-Pescador, jusqu'au delà de Vilert qui regarde Espinavesa ; puis il attendit un moment la détermination que nous allions prendre. Mais comme,

Digitized by Google

étonnés à notre tour d'un déploiement qui annonçait une bataille, nous restions immobiles, le général espagnol, pour s'éclairer, ordonna à ses deux ailes de pousser sur les nôtres une double reconnaissance.

Aussi, vers huit heures du matin, étions-nous brusquement attaqués à droite et à gauche.

A gauche, sous la protection d'une infanterie nombreuse et de plusieurs batteries de position, qui viennent border la rive droite de la Fluvia, 1,000 à 1,200 cavaliers ennemis, accompagnés d'une troupe de voltigeurs, franchissent le torrent en deux colonnes : la première, entre San-Miquel et San-Tomas, à hauteur du général Banel ; la seconde, à 500 mètres en amont de Torruella, face aux hussards du général Rougé.

Banel, qui occupait une position excellente, repoussa facilement quelques escadrons qui ne venaient point engager une lutte sérieuse ; mais il n'en fut pas de même du côté de Torruella.

Sur ce point pourtant, la cavalerie espagnole n'avait pas plutôt pris pied sur la rive gauche, que les voltigeurs qui la flanquaient à son passage s'étaient repliés sur la rive droite ; et cette cavalerie elle-même, qui, à peine formée en bataille, avait été assaillie par la nôtre et fusillée à bout portant par les carabiniers de la 8e légère embusqués dans le bois de Torruella, cette cavalerie se retirait déjà, poursuivie par nos hussards, quand ceux-ci se virent tout à coup chargés en flanc droit par les escadrons que Banel venait de repousser. C'était bien, en effet, la colonne refoulée de San-Miquel, qui, au lieu de chercher un abri derrière la Fluvia, en avait bravement descendu la rive gauche sous le feu du plateau de San-Tomas, et, par une manœuvre d'une rare audace, accourait au secours de la colonne de Torruella. Nos 300 hussards furent culbutés, et sauf l'escadron Pinon, 60 chevaux qui soutinrent la retraite avec un grand sang-froid, les autres se réfugièrent en désordre sous Vilamacolum.

Là, en tête de la réserve, se tenaient les généraux Dugua et Hacquin, qui s'empressent de réparer l'échec de nos hus-

sards : Dugua les rallie et en prend le commandement, car leur chef, le colonel Bougon est blessé; Hacquin appelle à lui les quatre bataillons du général Guillot, en place trois en avant de Vilamacolum, à droite des hussards reformés, et le quatrième à gauche, avec ordre de marcher au pas de charge sur Torruella; et tous ensemble ils allaient reprendre l'offensive, lorsque les cavaliers espagnols, qui n'avaient eu vue qu'une simple reconnaissance, la jugeant terminée, repassèrent la Fluvia.

Vives, qui commandait l'aile gauche de l'armée castillane, venait aussi d'achever sa reconnaissance sur notre colonne de droite. Il avait traversé la Fluvia à Vilert et s'était avancé au delà d'Espinavesa, sur la position qu'occupait, à un quart de lieue de la rivière, le général Bon ; mais il avait été si rudement accueilli, qu'il s'était imaginé que Bon dissimulait dans les bois qui l'entouraient, la majeure partie de ses forces. Il était donc revenu sur ses pas jusqu'au bord du torrent, y avait massé sa colonne, et s'était hâté de rendre compte à son chef de sa découverte.

PLAN D'ATTAQUE D'URRUTIA. — On vient donc annoncer coup sur coup à Urrutia, que nous avons concentré nos forces à gauche et à droite : à notre gauche, quatre brigades et presque toute notre cavalerie; à droite, nos bataillons de chasseurs dont une partie doit être dissimulée dans les bois d'Espinavesa. Des hauteurs du col Oriol où il est placé, Urrutia n'aperçoit d'ailleurs aucun mouvement parmi les Français qui occupent Pontos. Alors, bien convaincu que nous n'en voulons qu'à ses deux ailes et que notre centre est dégarni, il prend une énergique et grande résolution : il *jettera* 16 à 17,000 hommes sur Pontos, écrasera ce poste isolé, puis, se rabattant à droite, il tournera et acculera à la Fluvia, à la mer, les quatre brigades de notre gauche, tandis que notre droite aura à lutter contre les 5,000 combattants de la division Vives.

COMBAT D'ESPINAVESA. — Vives fut le premier en mesure d'attaquer; car non-seulement il n'avait pas abandonné la rive gauche, mais il y avait peu à peu concentré toute sa

Digitized by Google

division. Ses tirailleurs étaient même restés constamment aux prises avec nos avant-postes. Aussi, Urrutia n'avait pas encore fini de grouper ses forces autour de Bascara, que déjà son lieutenant avait repris l'offensive. Il était midi.

Déployé sur la crête d'un versant au pied duquel s'étendait la ligne de bataille de Vives, Bon appuyait sa droite à un large et profond ravin dont son avant-garde, aux ordres de l'adjudant général Rusca, éclairait l'avenue ; sa gauche était imparfaitement couverte par un bois qui ne la joignait pas, mais ce bois était gardé par quelques vigoureuses compagnies du 1er des Vengeurs et par le bataillon de la Drôme où avait servi comme volontaire l'intrépide commandant de la colonne ; enfin sur ses derrières, qu'assurait d'ailleurs un escarpement du ruisseau du Moulin, se tenaient, prêts à charger, deux escadrons de chasseurs à cheval.

Vives commença par tâter les flancs de son adversaire ; mais ce fut en vain que sa gauche essaya de forcer le ravin qui défendait notre droite, et sa cavalerie, la trouée qui séparait notre gauche du bois : le brave Rusca d'une part, et de l'autre la troupe d'élite qui gardait la lisière du bois, déjouèrent ces tentatives. Alors le général espagnol fit ouvrir sur son centre un feu régulier de bataillon.

Le général français n'eut garde d'accepter un combat de mousqueterie : ses soldats ne tiraient pas mieux que les Espagnols, et ils étaient cinq fois moins nombreux ; mais, en revanche, rien ne résistait aux baïonnettes de ces terribles chasseurs. Bon fait donc sonner la charge, et, sans se former en colonne, manœuvre qui aurait trahi la faiblesse numérique de sa petite troupe, il marche en bataille, s'avance ainsi jusqu'à portée de pistolet, puis, voyant que l'ennemi, impassible, continue tranquillement son feu, il fait croiser la baïonnette et prendre le pas de course. Ce mouvement fut décisif : en un clin d'œil, toute la ligne de Vives, culbutée dans la Fluvia, regagna pêle-mêle l'autre bord, et nos cavaliers, tombant sur les fuyards attardés, « en firent, dit le rapport de Schérer, un massacre épouvantable. » (Voir le *Moniteur* du 11 messidor.)

COMBAT DE PONTOS. — Cependant le général en chef de l'armée espagnole ayant rassemblé, aux abords du pont de Bascara, son centre et sa réserve, lançait à la fois sur Pontos et son avant-garde aux ordres d'Arias et les divisions la Romana et la Cuesta, c'est-à-dire plus de 15,000 hommes d'infanterie, 1,500 au moins de cavalerie et une artillerie formidable.

Devant ces masses qui débouchent et convergent inopinément sur lui, le général Beyrand se resserre *en toute* hâte sous la butte de l'Ange, au pied de laquelle *va se décider* le sort de l'armée française.

Emplacement d'un ancien château fort dont il ne reste plus que des pans de muraille, la butte de l'Ange s'élève au milieu d'une enceinte demi-circulaire de collines qui se déploient d'Armadas à Pontos. C'est un rocher isolé, à pic du côté d'Armadas, fort escarpé du côté de Pontos, mais raccordé en pente accessible avec la plaine qui s'incline vers la Fluvia. La plate-forme sur laquelle le château était assis, permet à peine le développement d'une centaine d'hommes. Aussi cette butte n'est-elle pour Beyrand qu'un point d'appui, et c'est à ses pieds, sur les éminences de l'est, qu'il reforme, pour une lutte suprême, ses 1,800 soldats brusquement assaillis par plus de 17,000.

Arias marche au centre, la Cuesta à droite, la Romana à gauche. Arias abordera la butte; la Cuesta culbutera notre ligne de bataille que la cavalerie se chargera d'achever, puis il s'avancera sur Armadas, afin d'intercepter les secours qui ne manqueront pas de nous arriver de ce côté; la Romana s'emparera du village de Pontos, enveloppera la butte de l'Ange du côté de l'ouest, et repoussera tout ce qui pourrait venir de Figuères; enfin la cavalerie, en attendant son tour, gardera les extrémités de ce demi-cercle.

Ce demi-cercle est bientôt formé, Pontos emporté, la butte assaillie. Rien n'arrête les Espagnols: sous la mitraille, à cent pas, ils organisent leurs colonnes d'assaut, et s'avancent pour escalader la butte autour de laquelle notre ligne, refoulée sur elle-même, se presse et s'enroule. En vain Beyrand

interroge du regard l'horizon : rien ne paraît. Sans doute Schérer entend son canon; mais Augereau et Hacquin sont à deux lieues de Pontos; arriveront-ils à temps? Enfin, après trois quarts d'heure d'efforts héroïques et d'attente, voyant la Cuesta envahir la grande route et se porter sur Armadas, le général républicain abandonne la partie : il se glisse derrière la butte dont les défenseurs lui servent d'arrière-garde, et il s'engage ainsi dans un terrain tourmenté qui le préservera un moment de la cavalerie espagnole, mais où il laissera son artillerie que bientôt, d'ailleurs, l'explosion d'un caisson achève de bouleverser. Cette perte allége sa marche, mais s'il sort des ravins, c'est pour tomber sous les sabres de la cavalerie de la Romana qui l'attend à son débouché en plaine. Le malheureux général se trouvait donc dans une situation des plus critiques, quand Augereau, qui toujours flairait le danger des siens, parut pour le tirer d'embarras.

Augereau avait entendu, vers midi, la fusillade reprendre du côté d'Espinavesa. De suite alors il s'était porté, avec un millier d'hommes de sa réserve, au secours du général Bon; et il remontait le ruisseau du Moulin dont Beyrand descendait un affluent de droite, quand, sur sa gauche, le bruit d'un combat plus retentissant, plus acharné que celui qui l'attirait sur la haute Fluvia, l'avait déterminé à changer de direction. Il s'était donc dirigé sur Pontos et avait bientôt rencontré les cavaliers qui poursuivaient notre colonne du centre. Tomber sur eux et les repousser, fut pour l'impétueux général l'affaire d'un moment, et Beyrand, délivré, continua sa retraite vers le nord.

COMBAT D'ARMADAS. — Voyant cette proie leur échapper, Arias et la Romana s'en vont rejoindre la Cuesta sur les hauteurs d'Armadas; puis, leur jonction opérée, ces trois généraux se remettent en marche, traversent et dépassent Armadas, et viennent se former en bataille parallèlement à Beyrand.

Beyrand, en effet, s'était arrêté à une demi-lieue de là, à Boussara, et, appuyant sa droite à ce village, il s'était dé-

Digitized by Google

veloppé vers l'est ; car il commençait à découvrir, dans cette partie, les têtes de deux colonnes que Schérer avait envoyées à son secours, Point et Banel. Egalement, de côté opposé, le général Duphot qui accourait en toute hâte de Figuères, et Augereau qui revenait sur ses pas, approchaient de Boussara. C'étaient, par suite, 7,000 Français qui allaient se trouver réunis. Mais ils avaient devant eux 16,000 Espagnols. Néanmoins, Augereau décide que les Espagnols seront attaqués sur-le-champ, et que lui et Duphot d'une part, Point et Banel de l'autre, chargeront leurs flancs à la baïonnette, tandis que Beyrand fera face à leur front.

Et en effet, à quatre heures, Beyrand était déployé en avant de Garrigas, à cent toises de la ligne ennemie ; quatre colonnes d'attaque l'encadraient, Augereau et Duphot à droite, Point et Banel à gauche ; et un nouveau combat s'engageait. Malheureusement, les profondes découpures du sol ne permirent pas à nos colonnes de charger ; mais leur attitude menaçante, les positions avancées d'Augereau et de Banel qui d'un moment à l'autre pouvaient fondre sur Bascara, un feu roulant de bataillon exécuté par les défenseurs de Pontos avec la même ardeur qu'eussent fait des troupes fraîches, enfin le désappointement d'un but manqué, déterminèrent les Espagnols, après une heure de résistance, à nous céder le terrain.

Ce mouvement rétrograde se prononçait à peine, que notre colonne de gauche et sa réserve, qui, depuis l'attaque dont elles avaient eu raison le matin, ne s'étaient plus préoccupées que du but spécial qu'elles avaient à remplir ; que les deux brigades Rougé et Guillot forçaient le cordon de troupes qui bordait la rive droite de la Fluvia, et effectuaient, dans le petit Ampurdan, le fourrage qui avait amené cette lutte sanglante.

RÉSULTATS DE LA JOURNÉE. — A la chute du jour, à huit heures, les deux armées rentraient dans leurs camps, l'une avec les épaves de l'artillerie relevée derrière nous dans les ravins de Pontos, l'autre avec 300 voitures de blé et quel-

Digitized by Google

ques troupeaux : trophées douteux, cher butin d'une victoire que chaque parti s'attribuait.

Chacun du moins avait sa part de gloire. Car si Schérer, pour réparer une imprudence, avait disposé de sa réserve avec habileté et à propos; si Augereau, en prouvant qu'il avait autant de ténacité qu'on lui reconnaissait d'ardente initiative, avait couronné sa réputation; si Bon, culbutant, avec ses 1,000 chasseurs, une ligne de 5,000 hommes, avait accompli le plus brillant fait d'armes de la campagne, les Espagnols aussi pouvaient être fiers de la journée : leur cavalerie s'était surpassée à Torruella; leurs divisions du centre n'avaient jamais donné avec plus de vigueur et d'ensemble; et à leur général en chef, pour que son beau mouvement sur Pontos réussît, il n'avait manqué que d'autres adversaires. Mais par malheur pour lui, Urrutia avait eu affaire à des troupes formées à une école de trois années de privations inouïes et de perpétuels combats, école dont les rudes élèves étaient l'élite future de la plus admirable armée des temps modernes, de l'armée d'Italie (1). Aussi, en fin de compte, 12,000 de ces incomparables soldats avaient-ils fait reculer 25,000 Espagnols, sans qu'il en coutât aux nôtres plus de 85 morts et de 297 blessés, tandis qu'ils avaient blessé ou tué à l'ennemi 1,000 à 1,200 hommes, dont 30 officiers.

Cette rencontre, qui était la dernière sur ce théâtre, résumait assez bien la guerre des Pyrénées orientales : un début timide, une singulière alternative de revers et de succès, de part et d'autre une grande bravoure et des actions d'éclat disséminées, enfin, pour conclusion, le champ de bataille aux Français.

DÉTRESSE DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — Au reste, qu'eût fait d'une victoire moins contestable un chef qui, le lendemain, en était réduit à confesser « qu'une demi-étape en avant eût « fait mourir de faim l'armée qu'il commandait? » tant le service des vivres et surtout les transports y étaient désorga-

(1) Napoléon, dans ses Mémoires (campagnes d'Italie) cite à plusieurs reprises, comme ses plus solides, les troupes qui avaient fait la guerre des Pyrénées orientales.

Digitized by Google

nisés ! Nous avions atteint pourtant la saison qui, d'ordinaire, verse aux armées l'abondance. Néanmoins, telle était la situation que l'armée des Pyrénées orientales allait offrir pendant tout le beau mois qui commençait, dans le cours de messidor et jusqu'à la proclamation de la paix, que, pour retrouver dans le passé de cette guerre une situation semblable, il faudrait se reporter au désastreux hiver de 1793. Mais ne nous fatiguons plus à décrire des misères que nous sommes las de raconter, et laissons le dernier *dépositaire* d'un commandement qui avait successivement pesé sur dix autres têtes, répéter les lamentations unanimes de ses dix prédécesseurs (1) : « Nous sommes, écrivait Schérer au Co- « mité, dans la plus affreuse détresse, et deux causes y con- « tribuent également : le signe numéraire qui, devant opé- « rer les achats, est refusé presque partout en payement ; et « l'esprit public dans le Midi, où il ne règne que cupidité, « insouciance, égoïsme, et souvent malveillance (2). Le mas- « que de patriotisme dont les autorités se couvrent, n'est « point une preuve pour moi : les effets contredisent *ces* « *adresses* dans lesquelles on s'exprime en républicain. Et « quand même la monnaie révolutionnaire aurait tout le « cours qu'elle devrait avoir, il resterait encore l'insurmonta- « ble difficulté de faire arriver les achats, faute de moyens de « transports. Car, de Mont-Libre à Roses et de Roses à Mont- « pellier (*sur un développement de* 100 *lieues*), il n'existe « que 4,751 chevaux. Nous ne pouvons plus même compter « sur les subsistances entre la Fluvia et le Ter : l'ennemi les « fait refluer sur ses derrières, il abandonne tous ses villages « de première ligne, et s'approvisionne par mer ; en sorte « qu'une victoire même ne servirait plus qu'à faire couler « beaucoup de sang. La désertion ne cesse pas : elle exténue

(1) La Houlière, Grandpré, Flers, Barbantane, Dagobert, Daoust qui avait fait quatre intérim, Turreau, Doppet, Dugommier et Pérignon.

(2) Ce que dit ici Schérer des habitants du Midi en 1795, n'infirme point les éloges que nous leur avons donnés ailleurs : seulement, il y avait, entre leur dévouement du commencement de cette guerre et leur égoïsme à la fin, la différence que met en général, dans les actions humaines, l'espoir et le découragement.

Digitized by Google

« l'armée, et nous avons 20,000 fuyards, 2 ou 300 par bataillon. Ils donnent pour prétexte les vexations qu'ils prétendent que leurs parents ou amis éprouvent de la part des contre-révolutionnaires, et la nullité de leur paye qui se réduit à zéro. Ce qui n'empêche pas la république de payer les officiers et sous-officiers de chaque bataillon, comme si leur effectif était au complet; abus d'autant plus préjudiciable à l'Etat, que, dans l'armée des Pyrénées orientales, il se trouve tel bataillon où l'on compte plus d'officiers ou de sous-officiers que de soldats. Du reste, l'impunité est sans bornes, et tel homme qui déserte dix fois à l'intérieur, va déserter la onzième, puisqu'il n'est pas recherché... »

LIGNES DE L'AMPURDAN. — Dans un tel état de choses, tout ce que pouvait faire le commandant de cette malheureuse armée, c'était de la tirer au plus vite de l'atmosphère pestilentielle de la plaine où elle achevait de dépérir, pour la transporter dans les montagnes, en quartiers de rafraîchissement. Mais, au lieu d'aviser en toute hâte à cette dernière mesure de salut, Schérer eut la déplorable pensée de poursuivre l'exécution de travaux qui allaient ouvrir toutes les sources du mal qu'il s'agissait d'arrêter : avant d'abandonner la plaine, il voulut achever de la barrer par des retranchements qui devaient s'étendre de la mer aux montagnes, à travers les plus pernicieux marécages de l'Ampurdan.

Ces lignes, déjà tracées et même ébauchées sur plusieurs points, commençaient à Rimors, village séparé du golfe de Roses par le marais de Castillon qui comblait ce premier intervalle. De Rimors, elles allaient joindre Fortianell où elles étaient à peine interrompues au passage du ruisseau du Moulin. Elles reprenaient sur la rive gauche de ce cours d'eau qu'elles suivaient jusqu'à la butte d'Alfa, au pied de laquelle elles rencontraient le fangeux Manol qui les continuait jusqu'au delà de Figuères. Ajoutons que six redoutes devaient éclairer le front de ces lignes, et que la butte d'Alfa se transformait en un véritable fort de campagne. Ces travaux constituaient déjà, en projet ou en cours d'exécution, un dévelop-

pement de fossés et de parapets de plus de 3,000 mètres. Et cependant ce n'était pas tout : treize autres redoutes, dont plusieurs, par leurs proportions exagérées, atteignaient tout ce que la Union avait imaginé de plus extravagant, treize grands ouvrages furent tracés en avant de Figuères, comme pour en protéger les remparts.

En résumé, cet entassement de fortifications de campagne sous une forteresse de premier ordre, cette caponnière de quatre lieues qui était censée couvrir la communication de notre quartier général au port de Roses, cet étrange système de défense ne pouvait être comparé qu'aux fameuses lignes de Figuères; encore, celles-ci ne tuaient point ceux qui les construisaient.

Il est vrai que la répugnance et le bon sens de nos soldats firent prompte justice de cette désastreuse et folle entreprise; mais quand Schérer se vit contraint d'y renoncer, le 30 messidor, l'épidémie sévissait au point que, de tous nos généraux, elle n'avait épargné qu'Augereau et le général en chef. Tous les autres étaient atteints plus ou moins gravement, et cinq d'entre eux ne faisaient plus aucun service : Sauret, Bon, Chabert, Menard et Rougé. En vain l'imprudent Schérer (1) recula-t-il jusqu'à Vilanau sa droite qu'il remplaçait à Vinyonnet par son centre; en vain retira-t-il sa gauche jusqu'à Palau, sur la route de Girone : le fléau continua ses ravages. Il semblait d'ailleurs qu'on prît comme à tâche de lui fournir des aliments; car on laissait encore dans cette plaine meurtrière, à la garde des vaines ébauches de retranchements qui ne pouvaient rien pour sa défense, 10 bataillons qu'on relevait

(1) L'obstination de Schérer serait inconcevable, si l'histoire militaire ne fourmillait de semblables fautes d'ignorance; car nous supposons que le général républicain ignorait ce qui s'était passé en Ampurdan dans presque toutes les campagnes de la fin du dix-septième siècle; qu'il ignorait, par exemple, qu'en juin 1693, le duc de Noailles, couvrant le siége de Roses, avait perdu 2,000 hommes en quatre jours, « et que, dans plusieurs villages, il n'était pas resté « un homme pour labourer la terre, pas un enfant pour garder les trou- « peaux. » (Mémoires du duc de Noailles.) L'épidémie de 1795 ne fut guère moins meurtrière, et une preuve, c'est qu'immédiatement après, la culture du riz, qui tendait à entretenir l'insalubrité de cette malheureuse plaine, *y fut défendue sous peine de mort.*

Digitized by Google

tous les 10 jours; en sorte que, chaque décade, c'étaient 4,000 hommes qui venaient ainsi, tour à tour, puiser à sa source le venin qu'ils allaient ensuite couver et propager dans tous nos quartiers. Bientôt donc tous ces quartiers se changèrent en ambulances, et les points désignés pour servir d'hôpitaux, Figuères, Perelada, Vilabertrand, la Jonquère, le Boulou, furent encombrés. Et comme ces refuges provisoires ne parvenaient pas à écouler leur trop-plein par la voie de terre, on envoya requérir à Port-Vendres, à Collioure, à Agde, à Cette, et jusqu'aux Bouches-du-Rhône, tous les bâtiments en commission de port, afin d'embarquer à Roses les malades, et de les transporter sur la plage de Narbonne. Enfin, cette évacuation par mer devenant elle-même insuffisante, il fallut permettre aux convalescents de se rendre à pied, d'hôpitaux en hôpitaux, dans leurs familles, pour y chercher un asile et des soins que l'Etat ne pouvait plus leur donner. Alors on vit un bien triste spectacle : « La route du Pertus couverte « de soldats défaillants, abandonnés à eux-mêmes, qui s'arrê- « taient à chaque pas, tombaient et ne se relevaient qu'avec « les plus grandes difficultés, » et, ce qui était plus triste encore, des officiers valétudinaires mendiant un morceau de pain qu'ils ne pouvaient acheter avec le vil papier de leur solde, d'une solde dérisoire en échange de laquelle ils avaient en vain réclamé, comme une grande faveur, le prêt en nature de leurs soldats. Par surcroît, la guerre civile s'était rallumée dans la Lozère et l'Aveyron, et ce qui restait d'hommes valides dans nos cantonnements, partait tous les jours pour aller « écraser les agitateurs et faire tomber à la fois toutes les « têtes de l'hydre, afin qu'elles perdissent le pouvoir de se « reproduire; » car telle était la teneur des ordres de Schérer, qui, par la violence de son langage, trahissait la détresse de sa situation.

L'armée des Pyrénées orientales était donc dans une dissolution complète, et si les Espagnols n'en profitaient pas encore, c'est qu'ils nous savaient livrés à un ennemi dont les coups étaient plus sûrs que les leurs. Du reste, ils ne s'endormaient point, et en attendant que leurs espions vinssent les

Digitized by Google

avertir qu'ils n'avaient plus devant eux, sur la rive gauche de la Fluvia, que des spectres pour ainsi dire, ils portaient leur division de réserve sur le seul point où ils nous supposaient des soldats encore en état de soutenir le poids de leurs armes. En un mot, nous ne devions être attaqués dans la plaine de l'Ampurdan, qu'après avoir été chassés des montagnes de la Cerdagne où la guerre allait finir.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SUITE DES HOSTILITÉS EN CERDAGNE.

Retour sur les événements qui s'étaient passés en Cerdagne depuis un an. — Le général Charlet succède à Doppet. — Expédition de Castellard-de-Nuch. — Les hostilités, suspendues pendant trois mois, reprennent en février 1795. — Affaire du pont de Bar. — Le Comité, dans son plan général de campagne, destine à la division de Cerdagne un rôle actif, mais il ne lui fournit aucun moyen d'exécution. — Triste situation de nos troupes dans ces montagnes. — L'insurrection y prend un caractère formidable. — Affaire malheureuse de Sainte-Eugénie. — Nous sommes bloqués dans le cercle de Belver. — Urrutia conçoit un vaste plan d'invasion où la Cerdagne doit jouer le premier rôle. — Commencement d'exécution. — Charlet, abandonné, ne sait prendre aucun parti. — Progrès des Espagnols. — Les insurgés poussent une reconnaissance sous Belver. — Irruption des généraux la Cuesta et Oquendo.

L'importance des événements de la plaine, et leur enchaînement que nous n'avons pas voulu interrompre, nous ont fait perdre de vue, depuis un an, les montagnes que Dagobert avait illustrées. Il ne s'y était produit, du reste, dans cet intervalle, que des incidents secondaires, isolés, et peu dignes, par conséquent, de détourner notre attention du principal théâtre où la guerre poursuivait son cours. Toutefois, comme c'est en Cerdagne que cette guerre allait se terminer par un coup d'éclat qui n'était que le dénouement de la situation antérieure des deux partis en présence sur les bords de la Sègre, il importe de revenir sur nos pas et de reprendre brièvement les choses au point où nous les avons laissées.

On se rappelle qu'à la suite du combat livré le 8 messidor 1794 sous les murs de Belver, Dugommier avait condamné notre division de Cerdagne à garder la défensive, et lui avait enlevé dix bataillons, autant de compagnies de miquelets et son unique escadron de chasseurs à cheval; ce qui avait ra-

Digitized by Google

mené l'effectif de cette division à ce qu'il était avant l'expédition de Ripoll, c'est-à-dire à environ 5,800 hommes dont le général Charlet n'avait pas tardé à prendre le commandement, à la place de Doppet.

Cependant, harcelé sans cesse par des bandes de miquelets, dont l'audace et le nombre s'accroissaient de jour en jour par l'impunité, Charlet n'avait pu s'en tenir à la lettre de ses instructions, et il avait dû frapper sur ces rassemblements un coup de vigueur qui avait suspendu leurs excursions, et qui mérite d'être rapporté.

EXPÉDITION DE CASTELLARD (octobre 1794). — Les miquelets avaient un camp assez considérable sur le col de Tosas, au pied de la montagne qui s'élève entre le village de ce nom et le bourg de Castellard de Nuch, autre repaire de l'insurrection catalane.

Le 2 brumaire (23 octobre), Charlet, ayant réuni les chasseurs et les grenadiers de sa division, se mit à leur tête et se porta par le pla de la Anella sur le camp de Tosas, pendant qu'à sa gauche, parti comme lui de Puigcerda, l'adjudant général Gilly marchait par Vilaloben et le col de Mayens sur le village de Tosas, et qu'à sa droite, l'adjudant général Devaux se dirigeait de Belver sur les passages de Jou et de Pendix, où les insurgés avaient aussi des attroupements qui ne cessaient d'inquiéter Belver.

Malheureusement, le camp de Tosas avait été prévenu et, quand nous parûmes, il était évacué. Seulement 200 miquelets ayant pris position sur un rocher voisin, il fallut les déloger, ce qui fut du reste pour nos braves chasseurs l'affaire d'un moment; après quoi Charlet, prenant la crête de la montagne, alla rejoindre Gilly devant Tosas où s'étaient renfermés 300 paysans et une cinquantaine de Suisses, auxquels notre chef de colonne voulait couper la retraite. Mais la précipitation de nos grenadiers empêcha la réussite complète de ce coup de main, et nos soldats *ne purent proclamer le décret de guerre à mort que sur les traînards*. Gilly alors fit un détachement sur Doria, et se réunit de sa personne, avec le reste de sa troupe, à son général divisionnaire.

Digitized by Google

Charlet avait été suivi par les miquelets qu'il venait de débusquer au-dessus du camp de Tosas : c'étaient des habitants de Castellard, qui, évidemment, cherchaient à nous attirer sur leur bourg, sorte de petite place de guerre en grande réputation dans ces montagnes, depuis que le duc de Noailles jadis, et tout récemment Doppet, avaient échoué sous ses murs.

« Les habitants de Castellard de Nuch, dit Charlet, avaient « sept retranchements les uns derrière les autres, et formés par « des lignes de rochers que la nature semblait avoir arrangés « en parapets. Un bois très-touffu était derrière eux et assu- « rait leur retraite. Le village est divisé en deux portions sé- « parées par une rivière assez grosse. Les maisons de l'exté- « rieur, en ligne circulaire, étaient crénelées, et les entrées « du lieu rendues très-difficiles par des murs qu'ils avaient « construits. La réputation que s'étaient acquise ces monta- « gnards, leur avait mérité du tyran de Castille un drapeau « blanc aux armoiries d'Espagne, et fait obtenir cent hommes « de garnison à sa solde, pour protéger les villages voisins. »

Charlet, néanmoins, accepta la provocation des habitants de Castellard, et les suivit, tambours battants, jusqu'au pied des retranchements qui leur donnaient tant de confiance; puis, après avoir recommandé à ses soldats « de ne pas tirailler avec des gens qui ajustaient mieux qu'eux, » il donna le signal de l'assaut.

Cet assaut dura une heure, pendant laquelle chaque rocher, chaque pan de muraille, chaque maison, furent disputés pied à pied. Le pavillon blanc du Roi flottait successivement à tous les points de résistance; enfin il disparut dans les bois, où ses défenseurs coururent sauver, avec l'emblême de leur vaillance héréditaire, leur vie et leur liberté. Le fameux bourg fut livré au pillage et aux flammes.

Sur ces entrefaites, l'adjudant général Devaux avait refoulé sur Baga les attroupements des cols de Jou et de Pendix.

Cette courte et énergique expédition déconcerta les insurgés, et rendit le calme à la Cerdagne jusqu'au commencement de l'année suivante. Mais, vers le milieu de février, de nou-

Digitized by Google

veaux rassemblements s'étant formés sur la Sègre, Charlet, pour ne pas leur laisser le temps de prendre consistance, brava la rigueur de la saison, et eut ainsi l'honneur d'ouvrir, dans ces régions glacées et à 1,200 mètres au-dessus de la mer, la campagne de 1795 qu'un hiver exceptionnel fermait encore sur les bords de la Méditerranée.

AFFAIRE DU PONT DE BAR. — L'ennemi occupait en force, à hauteur du pont de Bar, quatre villages qui se présentent presque sur la même ligne et perpendiculairement au cours de la vallée : Estunya, Bexech, Bar et Aristot. Ce dernier seul appartient à la rive droite.

Le 30 pluviôse (18 février), Charlet, après avoir marché toute la nuit, tomba avant le jour, en quatre colonnes, sur les trois villages de la rive gauche et sur le pont de Bar qui devait nous ouvrir le chemin d'Aristot.

Estunya fut emporté du premier coup, mais les trois autres points firent meilleure contenance. En effet, le poste de Bexech, secouru à temps, repoussa jusqu'au bord de la rivière la colonne qui l'avait abordé; ceux de Bar, abandonnant ce village, prirent en arrière une bonne position où ils tinrent leurs agresseurs en échec; enfin les défenseurs du pont brisèrent pendant cinq heures tous les efforts de la colonne qui menaçait Aristot. A la fin pourtant, Charlet ayant réuni la colonne d'Estunya à celle de Bexech et ordonné à une partie de cette troupe de gagner à la nage la rive que le pont de Bar tardait tant à nous ouvrir, ce mouvement audacieux décida les Espagnols à se retirer sur Arsègre; mais ils n'en restèrent pas moins maîtres du champ de bataille, car le général Charlet profita de la nuit pour se replier sous Belver.

LA DIVISION DE CERDAGNE ABANDONNÉE. — Nous reculions donc devant des paysans insurgés, et, pour un début de campagne, cette retraite était d'un fâcheux augure. Mais d'autre part, des instructions qui venaient d'arriver de la capitale étaient de nature à relever notre situation en Cerdagne. En effet, le plan d'ensemble tout récemment arrêté par le gouvernement pour la frontière d'Espagne, avait assigné à

Digitized by Google

la division qui occupait la ligne de la Sègre, un rôle actif et d'une certaine importance : celui d'appuyer à gauche la pointe qu'allaient pousser en Aragon, sur Barbastro, nos troupes du val d'Aran, lesquelles venaient d'être incorporées à l'armée des Pyrénées occidentales et devaient naturellement en suivre le mouvement offensif. Mais, comme presque toujours, le Comité se borna à donner des ordres, sans fournir aucun moyen d'exécution. Bien plus, dès que les hostilités furent reprises sur les bords de la Fluvia, Charlet, au lieu des renforts qu'il était en droit d'attendre, cessa même de recevoir les chétifs secours qu'il arrachait de temps en temps à l'armée de la plaine, pour subvenir aux plus stricts besoins des troupes qui lui restaient.

Cependant nos soldats qu'on oubliait dans un pays sans ressources, ne pouvant croire à tant d'incurie, s'imaginèrent d'abord qu'ils allaient évacuer la Cerdagne, et tout en se livrant à l'insouciance et au flottement si ordinaires à des troupes qui vont quitter un pays ennemi, ils allongèrent leur patience. Mais lorsqu'ils se virent définitivement abandonnés dans les neiges de ces montagnes où la saison est si longtemps rigoureuse ; lorsque, privés de distributions régulières, leurs vêtements en lambeaux, sans souliers, ne pouvant même obtenir des sabots, ils eurent perdu jusqu'à l'espérance de soulager leurs misères aux dépens de l'ennemi qu'on n'osait plus leur laisser affronter ; alors, pour se soustraire aux intolérables tourments du froid et de la faim, ils désertèrent, non plus isolément et dans l'ombre, mais en masse, par bataillon et en plein jour. C'est ainsi qu'en trois mois, sur un effectif de 5,841 hommes, il en disparut 2,620 ; en sorte que, de Belver à Villefranche, Charlet ne compta plus bientôt que 3,221 combattants, si l'on pouvait encore appeler de ce nom les tristes lambeaux de nos cadres. Enfin les choses en arrivèrent à ce point, que nos officiers au désespoir, après s'être épuisés tout le jour à lutter contre l'abattement universel, allaient la nuit, cachés sous l'uniforme de simple volontaire et un fusil au bras, monter la garde aux avant-postes.

Digitized by Google

INSURRECTION GÉNÉRALE DANS LES MONTAGNES. — Rien de cette déplorable situation n'échappait à un ennemi qui nous couvait des yeux. Aussi le soulèvement des montagnes prenait-il des proportions effrayantes. Ce n'était plus seulement les adultes dans la vigueur de l'âge qui couraient aux armes : les adolescents qui avaient atteint leur quinzième année, les vieillards qui n'avaient pas dépassé 70 ans, tout marchait, sauf les femmes, les petits enfants et les infirmes, auxquels était confié le soin de replier les troupeaux dans les solitudes de Caragou, en arrière de la Seu d'Urgel. Le tocsin dans les vallées, des feux sur toutes les montagnes, des vedettes qui correspondaient à coups de fusil et des bergers à son de trompe, éventaient nos moindres mouvements. Quiconque parmi eux montrait de la tiédeur, était pendu ; chaque Suisse était gardé par quatre paysans, et les Parrots fusillaient ceux-ci à la première faiblesse, au moindre soupçon. Les Soumatens n'étaient plus chargés de défendre leurs paroisses ; ils eussent pu, pour épargner leurs toits, composer avec l'ennemi : on les dépaysait. Enfin, les prêtres couraient au martyre, et les moines distribuaient des exorcismes contre les balles des républicains, « *de ces odieux impies qui profanaient les églises, violaient les femmes, égorgeaient les vieillards et mangeaient les enfants.* »

Tant d'exaltation et de fanatisme devait éclater avant le signal. Et en effet, c'étaient nuit et jour et sur tous les points, des attaques incessantes : tantôt le fameux chanoine Martin Cuffi qui surprenait, aux sources du Tech, notre camp du Corall ; tantôt nos postes autour de Belver, Riu, Nefol, Ollia, Nas ou Doria, qui étaient résolument assaillis à la baïonnette, et quelquefois emportés. Enfin un honteux échec en rase campagne vint nous ôter bientôt jusqu'à la ressource de nous éclairer par des patrouilles, et nous bloquer, pour ainsi dire, sous le canon de Belver.

Le 29 prairial (17 juin), le général Despinoy, ayant avec lui 210 hommes du 29e régiment, avait poussé une reconnaissance en aval de Belver, sur Pi et Ollia : 60 fusiliers s'étaient portés sur Ollia, et 150 chasseurs, que le général

Digitized by Google

conduisait en personne, sur le village de Pi. Les Rouges de Girone, au nombre de 3 à 400, étaient rangés en bataille devant Sainte-Eugénie, au bord de la Sègre. Ils s'avancent sur Ollia, culbutent notre détachement et reviennent sur leurs pas. Despinoy accourt, réoccupe Ollia, mais, aux abords de Sainte-Eugénie, sa troupe se débande. Il la rallie cependant, et parvient à la ramener aux Espagnols. Ceux-ci, qui s'étaient déjà repliés au-dessus du Martinet, se disposaient à nous recevoir, et Despinoy allait les charger, quand, intimidés par une avalanche de paysans qui, des crêtes, descendait avec fracas sur la Sègre, nos faibles chasseurs, aux premières balles qu'ils entendent siffler, s'enfuient une seconde fois et ne s'arrêtent plus que pour piller Ollia et Sainte-Eugénie. Quelques-uns pourtant, plus accessibles à la honte que leurs indignes camarades, se groupent sous Monteilla, d'où, renforcés bientôt par 200 grenadiers accourus de Belver, ils s'avancent jusqu'au Martinet et y soutiennent pendant trois quarts d'heure le feu de l'ennemi ; après quoi, ils exécutent leur retraite en assez bon ordre.

PROJETS D'URRUTIA. — Ce fut à la suite de cette triste journée que le général espagnol qui commandait sur les bords de la Fluvia, conçut le projet de nous chasser de la Cerdagne, pendant que l'armée qu'il avait devant lui achèverait de se consumer dans les marais de l'Ampurdan. Voici, au reste, quel était le plan d'Urrutia, plan qui ne tendait à rien moins qu'à envahir notre frontière sur quatre points à la fois.

Vingt mille hommes reprenaient Puigcerda, Belver, toute la Cerdagne espagnole ; puis, de concert avec les rassemblements qui s'étaient amassés aux sources du Ter et qui devaient pénétrer dans le Conflans par le col de Mantet, ce corps d'armée cernait Mont-Louis et envahissait l'Ariége par le Puig-Moren. Une brigade abordait le Tech, comme en 1793, par Saint-Laurent de Cerda ; en même temps, une division de 5 à 6,000 hommes débarquait sur la plage d'Argelès ; et ces deux colonnes, réunies au Boulou, allaient investir Bellegarde. Alors on achevait d'anéantir notre armée de Catalogne. Le projet de débarquement était l'œuvre des émigrés

qui avaient décidément la fureur des invasions maritimes et ne devaient s'en guérir que sur la plage de Quiberon.

Urrutia confia le commandement de l'expédition de Cerdagne à un général auquel ces montagnes étaient familières: à la Cuesta, qui commença aussitôt à diriger sa division sur Olot et Ribas. Le commandant de la Seu d'Urgel, le maréchal de camp Oquendo, reçut en même temps l'ordre de se tenir prêt à remonter la Sègre.

SITUATION DE CHARLET. — Il transpira quelque chose de ces projets, et Charlet en fut instruit; du moins, les espions qui nous servaient, pour donner plus de prix aux renseignements qu'ils vendaient aux Espagnols, prévinrent le général que des troupes nombreuses remontaient par tous les affluents du Ter, et que, dans le bas de la vallée de la Sègre, on travaillait avec ardeur à réparer le pont de Bar et le chemin de la Seu d'Urgel. Charlet voyait donc la Cerdagne sur le point de lui échapper et notre frontière en péril. Mais c'est en vain qu'il appelait au secours de tous côtés: Schérer lui répondait, ce qui était vrai, qu'il ne pouvait lui envoyer un seul homme, et à Schérer qui transmettait au Comité les doléances de son lieutenant, le Comité ne répondait rien.

Cet abandon autorisait Charlet à prendre sur lui une résolution extrême, la seule qui pût le sauver, celle de replier sur Puigcerda, sinon sur Mont-Louis, tous ses petits postes épars en Cerdagne. La pensée lui en vint, et même, sur sa demande expresse, il fut autorisé à évacuer Belver; mais tout ce qui l'entourait, généraux, représentants, ne cessait de lui objecter les fâcheuses conséquences d'un pas en arrière, et il finit par ne rien changer à ses positions, qui, au nombre près de leurs défenseurs, étaient celles que lui avait léguées son inhabile devancier.

Mont-Louis, dont l'approvisionnement ne dépassait pas 15 jours, avait pour garnison un bataillon de 379 recrues et 300 paysans réquisitionnaires, tous consignés à la citadelle, crainte de désertion. Puigcerda était défendu par 400 hommes dont la moitié n'avait jamais vu le feu, et qui composaient le 1er bataillon du 29e. Le reste de ce malheureux

Digitized by Google

régiment, auquel le Comité venait d'infliger un blâme sévère pour sa conduite devant Sainte-Eugénie, le 2e bataillon était disséminé sur dix points différents, depuis Alp jusqu'à l'Hospitalet. Belver, où commandait le général Martin, était occupé par 2,000 hommes qui, outre le camp de Montarros, gardaient la redoute de Tailletendre, Ella, Olopta, et, sur la montagne de Torrellas, entre le village de ce nom et Riu, un poste retranché qui surveillait le défilé de Valtarga ou d'Isvol.

Ainsi dispersés, tous ces petits postes devaient succomber infailliblement; réunis sous les murs de Mont-Louis, ils eussent été invincibles et toujours à même de profiter d'un retour de fortune pour reprendre la Cerdagne espagnole. Mais Charlet sacrifia à un faux point d'honneur et n'osa prévenir une défaite certaine par une retraite exécutée à propos. Il donna simplement à ses postes isolés l'ordre de se replier, en cas d'attaque générale, les uns sur Belver, les autres sur Puigcerda.

Cependant l'orage grondait : la Cuesta défilait dans les montagnes, entraînant sur son passage les populations insurgées, et il ne nous revenait de toutes parts que des menaces et des avertissements sinistres.

Comme l'année précédente, l'approche de la Cuesta fut annoncée par une grande et tumultueuse reconnaissance. Le 30 messidor (18 juillet), en effet, une découverte qui était sortie de Belver avant le jour, effrayée de ses nombreuses rencontres, venait de rentrer dans la place, quand, vers sept heures et demie, les crêtes des montagnes se couvrirent tout à coup de bandes de Soumatens qui, remplissant l'air de cris sauvages et du son de leurs cornets, se précipitent dans le fond de la vallée. Un premier groupe, d'environ 1,800 combattants, s'avance sur notre camp de Montarros, et le reste, une masse désordonnée dont on ne peut évaluer le nombre, aborde et cerne notre poste de Tailletendre.

Sans se déconcerter, le général Despinoy, qui commandait à Montarros, rassemble 800 hommes d'élite, les forme en colonne, place au centre une pièce chargée à mitraille que

Digitized by Google

nos canonniers traînent à bras, puis il marche fièrement à l'ennemi, la baïonnette croisée et au pas de charge. A portée de l'ennemi, la colonne s'ouvre, vomit sa mitraille, se referme et continue, sans tirer un coup de fusil. Alors, saisies d'épouvante, ces bandes confuses, qui n'avaient été lancées sur nous que comme essai, se dispersent et entraînent dans leur fuite l'essaim qui s'était jeté sur Tailletendre.

Nous restâmes, pendant les six jours qui suivirent cette alerte, dans l'attente de la Saint-Jacques *pour laquelle* on nous prédisait une grande attaque, mais le 25 *juillet* à la tombante, l'ennemi n'avait pas encore paru. Cependant, nous ne nous trompions que de quelques heures; car, le jour même de la fête du patron de l'Espagne, Oquendo sortait de la Seu d'Urgel, et la Cuesta traversait les cols de Mayens et de Tosas. Ces passages étaient pourtant surveillés, mais leurs abords étaient, ici découpés par des torrents alors gonflés par des pluies d'orage, et là couverts de bois touffus; en sorte que nos postes n'éventèrent pas même la marche des colonnes ennemies. L'artillerie passa par Mayens, les petites pièces sur leurs affûts, et les grosses sur des traîneaux.

La Cuesta avait profité de l'expérience malheureuse faite par lui l'année précédente; car, plus habile cette fois, c'était sur Puigcerda, dont la chute entraînait celle de Belver, qu'il dirigeait la masse de ses forces, 17 à 18,000 hommes. Il laissait au général commandant à la Seu d'Urgel le soin d'investir Belver et d'en recevoir la capitulation.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

REPRISE DE LA CERDAGNE.

Description de Puigcerda et organisation de sa défense. — Attaque des Espagnols. — Ils commencent par enlever le petit camp qui couvrait la ville. — Ils adressent ensuite à Charlet deux sommations qui sont repoussées avec chaleur. — Alors ils attaquent la place. — Défense et prise de l'hôpital. — Puigcerda est emporté d'assaut. — Gloire de ce désastre. — Nos positions autour de Belver. — Investissement. — Le petit détachement de Tailletendre résiste pendant cinq heures. — Belle retraite du poste de Torrellas. — Le camp de Montarros se replie. — Belver capitule. — La Cerdagne reconquise par les Espagnols. — Notre frontière menacée.

REPRISE DE PUIGCERDA.

SITUATION DE LA PLACE. — La petite ville de Puigcerda, qui alors comptait à peine 250 feux, s'élève au centre du plus ample élargissement de la vallée de la Sègre, sur la pente méridionale d'un mamelon isolé, dont le sommet, terminé par un plateau, était jadis couronné par une citadelle pentagonale. Emportée, en 1678, par les soldats de Louis XIV après quatre assauts meurtriers, cette citadelle fut démolie de fond en comble, et le traité de Nimègue stipula formellement qu'elle ne serait jamais relevée. Elle ne l'a pas été en effet; en sorte que Puigcerda, qui, sans l'occupation du plateau, n'est pas sérieusement défendable, n'avait en 1793, pour toute fortification, qu'une méchante muraille en terre ou pisée, de deux pieds d'épaisseur, laquelle encore n'enveloppait qu'une partie de la ville, le reste de l'enceinte étant tout simplement formé par la ligne continue des maisons qui bordaient la campagne (1).

(1) Les choses ont peu changé depuis.

Digitized by Google

Presque tous les points d'un pareil corps de place pouvaient être attaqués avec succès, mais deux entre autres : la porte de France et l'hôpital. La porte de France se présentait, il est vrai, précédée d'un amphithéâtre de jardins enclos par des murs qu'on avait eu la précaution de créneler; mais elle était la seule issue par où nous pouvions tenter de nous faire jour, en sorte que l'ennemi avait le plus grand intérêt à nous aborder par cette ouverture, facile du reste à enfoncer. Quant à l'hôpital, alors encombré de malades, c'était un bâtiment assez vaste, fermé seulement par une cour, et isolé à une demi-portée de fusil de la ville, dont la faible enceinte n'était nulle part aussi délabrée que dans cette partie. Néanmoins, c'est à peine si, pour donner quelque consistance à ce second point d'attaque, nous avions enveloppé d'un tambour en charpente la barrière de la ville qui donnait sur l'hôpital, et pratiqué devant la porte de la cour de celui-ci, une chétive coupure et l'emplacement d'une pièce de canon.

La garnison répondait, par l'exiguité de son effectif, à la débilité de la place; elle ne comptait pas plus de 450 hommes : une vingtaine de dragons montés, une demi-compagnie d'artillerie volante, et le 1er bataillon du 29e de ligne. Le 2e bataillon et quelques compagnies de chasseurs éclaireurs, qui cantonnaient au-dehors, conservaient encore six postes détachés : Alp, Osseja et Err sur la rive gauche de la Sègre, et sur la droite, le mas d'Arbaud, le village de Carol et l'Hospitalet. Les postes voisins de Puigcerda avaient ordre de s'y réfugier, à la première attaque sérieuse.

IRRUPTION DES ESPAGNOLS. — Prévenu, dans la soirée du 7 (25 juillet), que des mouvements étranges se manifestaient sur le revers de la grande chaîne, Charlet, pour s'éclairer et porter à ses détachements l'ordre de se rallier à lui, mit en campagne un de ses aides de camp et une poignée de miquelets; mais ce fut en vain qu'il passa la nuit à attendre le retour de cette patrouille et les détachements qu'elle devait ramener : rien ne rentra dans la place, et le général républicain put en conclure que l'ennemi, qu'on lui annonçait depuis si longtemps, était à ses portes. En effet, la Cuesta

Digitized by Google

venait de descendre des montagnes, amenant avec lui : le régiment de la Couronne, de 3,000 hommes ; un régiment de milice d'Estramadure, de 3,000 baïonnettes aussi ; 2,500 Portugais, 500 volontaires de Girone, une centaine d'émigrés, 400 cavaliers, et 8 à 9,000 Soumatens des vallées de la Sègre, du Ter et du Llobregat ; en un mot, 17 à 18,000 combattants.

Ce corps d'armée qui, depuis la veille au soir, se groupait en arrière de Vilaloben, déboucha, vers 5 heures du matin, dans la plaine, et se partagea immédiatement en trois colonnes qui se dirigèrent : la première sur Osseja et Err, pour enlever ces deux postes et couper le chemin de Mont-Louis; la seconde, sur le pont de Soler, pour gagner par Boluir l'entrée du val de Carol ; la troisième, sur les Guinguettes, aujourd'hui Bourg-Madame. Cette dernière, de 7 à 8,000 hommes, était la colonne qui devait attaquer Puigcerda. Des Guinguettes où elle se reformait, elle n'avait plus qu'une montée de 200 toises à parcourir pour atteindre notre camp, et elle ne tarda pas à l'aborder.

NOTRE CAMP EST REFOULÉ. — L'adjudant général Gilly, qui commandait ce petit camp, avait rangé ses 400 hommes sur une ligne, son artillerie au centre. Celle-ci commença le feu, mais elle ne le soutint pas, sans qu'on sût pourquoi. Alors la cavalerie espagnole fondit sur nos deux ailes et, après plusieurs charges répétées, les enfonça. Une déroute générale s'ensuivit. Cependant, grâce à l'intervention de Charlet et de Despinoy, qui accoururent fort à propos sur les lieux à la tête de l'état-major et d'une vingtaine de dragons lancés au grand trot, les fuyards purent se réfugier dans la place, en abandonnant toutefois sur le terrain, avec quelques morts dont plusieurs cavaliers, leur malheureux chef qui avait la cuisse fracassée.

Sur ces entrefaites, notre détachement d'Alp, de 54 hommes, avait été cerné et pris ; nos postes d'Osseja et d'Err, qui comptaient ensemble environ 300 combattants, avaient réussi, après de violents efforts pour s'ouvrir le chemin de Puigcerda, à battre en retraite jusqu'à Mont-Louis ; et ceux de

Carol s'étaient repliés sur l'Hospitalet : en sorte qu'il n'était rentré dans la place investie que les 150 chasseurs-éclaireurs cantonnés au mas d'Arbaud.

C'était, pour cette place aux abois, un bien mince renfort car que pouvaient, contre 18,000 assaillants, ces 600 défenseurs d'une enceinte qui allait être entamée à coups de baïonnettes? Charlet, néanmoins, se prépare à résister un contre trente. Il fait fermer la barrière, garnit de son mieux les échafaudages du pourtour de ses murailles, répand ses chasseurs dans les jardins en avant de la porte de France qu'il confie au général Despinoy, établit sa compagnie de grenadiers à l'hôpital avec une pièce de 4 à l'entrée de la cour, laisse en réserve, sur la place centrale de la ville, quelques hommes d'élite, et attend ainsi les Espagnols.

SOMMATIONS. — A 9 heures, un capitaine des volontaires de la Couronne vient remettre à Charlet la sommation suivante : « Le général commandant les troupes victorieuses d'Espa- « gne qui se trouve devant Puigcerda, me charge d'intimer « la reddition de cette place au général commandant les « troupes françaises qui l'occupent, en l'avertissant que, s'il « ne l'exécute dans une demi-heure, il ne doit pas espérer « de quartier. » Charlet convoque à la hâte un conseil de défense : on y constate que Puigcerda a des vivres pour quatre jours, tout le conseil est d'avis *de se battre jusqu'à la dernière extrémité en tout genre,* et « le général commandant les « troupes de la république française répond à la sommation « du général commandant les troupes espagnoles, qu'il a « des bras, des munitions de guerre et de bouche, et que « l'honneur des armes françaises lui défend d'entendre à ses « propositions. » Cette énergique résolution, nos soldats

(1) Le conseil était ainsi composé : Charlet, général commandant la division; Despinoy, général de brigade, accidentellement dans la place; Regasse, capitaine de grenadiers du 29e; Abel, capitaine commandant le 4e bataillon des chasseurs-éclaireurs; Thomas, lieutenant commandant un détachement du 15e régiment de dragons; Folliasson, capitaine commandant l'artillerie; Caudieu, officier du génie; Piet, capitaine commandant la place; Pelleuk, adjudant général, chef provisoire de l'état-major; et Baron, commissaire des guerres en chef de la division.

Digitized by Google

l'accueillent par des serments passionnés de vaincre ou de mourir, par des cris d'enthousiasme qui arrivent jusqu'aux Espagnols et semblent émouvoir leur chef. La Cuesta, en effet, renouvelle immédiatement sa démarche et envoie son chef d'état-major en personne, offrir à cette poignée de braves tous les honneurs qui pourraient adoucir l'amertume du sacrifice volontaire de leur liberté. Mais le major-général espagnol ne peut même se faire écouter, et il se retire au milieu d'une nouvelle explosion de cris de guerre et de chants patriotiques, car c'est en chantant que la garnison française se prépare à la lutte à mort qui va commencer.

PRISE DE L'HÔPITAL. — Elle commença un peu avant dix heures à la porte de France, et, quelques instants après, à l'hôpital où l'ennemi venait de porter brusquement une grande partie de ses forces, lesquelles du reste s'accroissaient à vue d'œil. Pendant trois quarts d'heure, ces deux points d'attaque firent la meilleure contenance, la porte de France surtout, où Charlet s'était transporté ; mais l'hôpital fléchit tout à coup et au signal encore des canonniers. Ils défendaient, avec leur pièce de 4, l'entrée de la cour, et un d'eux ayant été blessé, les autres s'enfuient, entraînant une partie de nos grenadiers. Charlet se présente, ranime les artilleurs, s'avance à leur tête jusqu'à la pièce abandonnée, et pendant qu'il s'acharne à disputer le passage du fossé de la cour, il reçoit une balle à la tête et tombe baigné dans son sang. Les soldats qui l'entourent, le croient mort, et à peine l'ont-ils vu emporter du champ de bataille, qu'ils lâchent pied de nouveau. Il était 11 heures. Despinoy accourt remplacer Charlet. Il trouve les artilleurs en déroute, les grenadiers débandés et la cour envahie : il ordonne aux 15 dragons qui le suivent, de charger, espérant ramener ainsi les défenseurs de l'hôpital qui déjà se pressent à la seconde barrière pour se réfugier dans la ville. Mais les Espagnols viennent de forcer l'hôpital, ils sont aux fenêtres de tous les étages, la cour est embrasée de leurs feux, et les dragons hésitent. Alors Despinoy, qui n'a plus autour de lui un seul fantassin, se retire sur la seconde barrière où, avec une cin-

quantaine d'hommes qui s'y étaient amassés, il rétablit le combat et le soutient jusque vers midi.

LA VILLE EMPORTÉE D'ASSAUT. — La porte de France, où nos chasseurs se battaient en désespérés, continuait à se maintenir, et tout n'était pas encore perdu, si l'on parvenait à reprendre l'hôpital. C'est ce que va tenter Despinoy. Il envoie donc chercher, par son chef d'état-major Pelleuk, sa modique réserve qui est encore intacte; elle arrive, il la met en tête du peu de monde qui lui reste, puis il fait ouvrir la barrière et battre la charge. Mais le feu que l'hôpital vomit par toutes ses ouvertures, arrête les plus déterminés, personne n'avance et la barrière se referme. Nos soldats, toutefois, s'y défendent encore, en s'abritant derrière le tambour en charpente.

A une heure, les Espagnols débouchent de l'hôpital : ils se portent à droite et à gauche de la barrière, enveloppent tout le front d'attaque, et, à coups de piques et de baïonnettes, ils se creusent, dans ces misérables remparts, des gradins, des créneaux, d'où ils plongent dans l'intérieur de la place. Pris ainsi à revers et ne pouvant plus être secourus, les défenseurs de la barrière flottent de celle-ci à la ville; deux fois même ils abandonnent en masse ce malheureux poste, et deux fois ils y sont ramenés par Pelleuk et Despinoy. Despinoy a encore quelque part une pièce de 2, il la fait venir : fatalité ! à peine a-t-elle tiré un coup, que son caisson éclate et foudroie huit des nôtres. Enfin, une autre explosion qui vient d'ébranler la place, va l'ouvrir à l'ennemi : une grande maison qui fait partie de l'enceinte, qui flanque la barrière et enfile une des principales rues de la ville, la maison de l'état-major est enfoncée par la mine, et, hissé bientôt sur ses décombres, le canon que l'ennemi nous a enlevé à l'hôpital, balaye de sa mitraille la rue aboutissante, et hache la barrière qui tombe.

Il était bien tard pour capituler ; mais, à tout hasard, Despinoy décide un trompette de dragons à s'avancer en parlementaire au milieu du feu. Le dragon, après des efforts inouïs pour se faire entendre, ramène à la barrière un offi-

Digitized by Google

cier espagnol. Celui-ci s'abouche avec Despinoy, retourne vers les siens et ne tarde pas à reparaître : il est convenu que le feu cessera de part et d'autre pendant la conférence entamée; et de suite Despinoy et l'Espagnol se rendent près de Charlet qui, par intervalle, recouvrait ses sens. Mais, dans le trajet, les deux officiers sont assaillis par une décharge, le général français a le bras traversé, et son compagnon l'abandonne. Néanmoins Despinoy continue, et arrivé en présence de Charlet, il dicte et fait partir à l'adresse de la Cuesta, une demande « de conditions dignes de la belle défense des Français. » Mais quelle n'est pas la douleur de ces deux infortunés chefs dont les blessures étaient le moindre souci, lorsqu'après quelques moments d'attente, ils voient entrer dans la chambre où ils gisaient côte à côte, un émissaire de l'ennemi rapportant leur lettre cachetée et, pour toute réponse, ces cruelles paroles : « La place est prise « d'assaut, il n'est plus question de capituler! »

En effet, Puigcerda était envahi de toutes parts, et les assaillants, exaspérés par une lutte de 11 heures où ils avaient perdu plus de 2,000 hommes, et qui se prolongeait encore dans les rues, sur les places, dans chaque maison pour ainsi dire, les assaillants passaient par les armes tout ce qui leur tombait sous la main. Les blessés mêmes, les malades de l'hôpital, les officiers de santé, furent égorgés sans quartier. Le commandant de place et le capitaine des canonniers eurent le même sort. Hâtons-nous toutefois de rendre aux officiers espagnols cette justice, qu'ils mirent tout en œuvre pour arrêter le massacre et parvinrent à sauver, non-seulement Charlet, Despinoy et d'autres blessés de marque, comme le commissaire ordonnateur en chef et le commandant du 29e, mais la moitié de la garnison, 300 soldats tout couverts aussi de sang et de blessures, qui, sur les instances de ces officiers et sur la parole de leur chef, se rendirent à discrétion. Les 300 autres avaient tenu rigoureusement parole : comme ils l'avaient juré le matin, ils étaient morts à leur poste.

A part quelques traits de faiblesse que nous n'avons fait ressortir que pour laisser à notre récit ce cachet de sincérité

qu'entament toujours des éloges sans exception, on peut assurément dire que nos soldats avaient remporté, dans le cours de cette guerre, plus d'une victoire qui leur faisait moins d'honneur que ce glorieux désastre de Puigcerda. Car n'oublions pas qu'ils avaient été en quelque sorte livrés à l'ennemi par un abandon absolu; abandon qui leur avait fait souffrir pendant six mois tous les tourments imaginables, dont ils avaient prévu et hautement prédit les funestes conséquences, et contre lequel ils avaient *en vain* épuisé toutes les formes de la protestation. *Ajoutons qu'ils* savaient que la paix était imminente; elle était signée depuis quatre jours! Néanmoins, ils ne s'étaient pas cru dispensés de mourir pour retarder de quelques heures la chute d'une bicoque dont la république se souciait si peu, et la générosité seule de l'ennemi les avait empêchés d'accomplir tous jusqu'au bout leur héroïque sacrifice. Jamais donc, il faut en convenir, gouvernement plus ingrat n'avait rencontré des serviteurs plus fidèles : dévouement d'autant plus méritoire, spectacle d'autant plus beau, que le théâtre était plus obscur et plus retiré. Convenons également que, lorsqu'elle élève à cette hauteur la première de nos vertus sociales, le sentiment du devoir, la guerre, si elle a souvent, comme disait Dugommier, *des excès qui font souffrir l'humanité*, la guerre, en revanche, donne quelquefois à cette humanité souffrante ou amollie par la paix, de bien légitimes sujets d'orgueil, ou de bien grandes et de bien salutaires leçons.

Voyons maintenant quelle avait été l'attitude de Belver, pendant que son sort se décidait sous les murs de Puigcerda.

REPRISE DE BELVER.

SITUATION DE BELVER. — Le combat du 8 messidor 1794 nous a fait connaître Belver et son camp retranché. (*Voyez ci-dessus* p. 126.) Le général Martin, qui en avait toujours le commandement, ne disposait plus que d'environ 1,500

hommes. Il avait achevé de replier tous les détachements que nous avions répandus en aval de Belver, et n'avait conservé en amont que deux petits postes destinés à assurer, de part et d'autre du défilé d'Isvol, sa communication avec Puigcerda : Torrellas et Olopta. Le poste de Torrellas se composait de 200 hommes établis dans une redoute à double enceinte, au sommet de la montagne de Torrellas, laquelle est séparée de la Sègre par le vallon et la serre de Valtarga, bande de rochers dont le revers septentrional, qui tombe presque à pic sur la rivière, forme la paroi de gauche du défilé d'Isvol. Du côté opposé, cet étranglement de la Sègre était gardé par 178 fusiliers campés au-dessous d'Olopta, et chargés en même temps d'observer le village de Maranges d'où l'on gagne assez facilement le val de Carol et l'Ariége. Enfin, un autre chemin de Maranges était intercepté, à hauteur de Belver, par 150 hommes qui occupaient le réduit retranché de Tailletendre, dont on se rappelle peut-être la belle défense dans le combat cité tout à l'heure.

INVESTISSEMENT. — Réglant ses mouvements sur ceux de la Cuesta, le maréchal de camp Oquendo sortit de la Seu d'Urgel le 7 (25 juillet) dans la soirée, et le lendemain avant le jour, il débouchait dans le bassin de Belver, à la tête de 4 à 5,000 combattants partagés en deux colonnes qui remontaient les deux rives de la Sègre. La colonne de gauche, qui suivait la rive droite, était composée de 300 Suisses du régiment de Savoie et de 12 compagnies de miquelets. Elle marchait sur Tailletendre qu'elle atteignit et attaqua vers 4 heures. La colonne de droite, qui s'était rassemblée à Monteilla, comprenait 16 pelotons de miquelets, 250 Rouges de Girone, 54 chevaux et 6 bouches à feu. Elle longeait à mi-côte la berge de la vallée, et quand elle eut dépassé Belver, elle se répandit, un peu au delà de Taillo, sur la crête de séparation de deux ravins perpendiculaires à la Sègre, s'y forma en bataille, y déploya ses tentes, en un mot, y installa un véritable camp dont elle allait faire sa base d'opération, et qui fut immédiatement baptisé du nom de *Saint-Augustin*.

Ce camp, où Oquendo commandait en personne, barrait

Digitized by Google

ainsi le chemin direct de Belver à la montagne de Torrellas qui fut bientôt attaquée par cinq compagnies de miquelets. L'engagement commença à 5 heures, et à 8, nos 200 défenseurs résistaient encore; mais, à l'immobilité du camp de Montarros, à la force de la ligne ennemie qui les en séparait, jugeant qu'ils n'avaient rien à attendre que d'eux-mêmes, ils résolurent de se faire jour et de regagner Belver.

C'était une résolution à peu près désespérée; car, pour rentrer à Belver en évitant les Espagnols qu'évidemment ils ne pouvaient affronter, les défenseurs de Torrellas devaient se laisser glisser à corps perdus le long de l'escarpement septentrional de la montagne qu'ils occupaient, escarpement tel, que l'ennemi avait cru inutile d'exercer sur ce point la moindre surveillance; traverser à découvert le vallon de Valtarga, pour remonter sur le massif de rochers qui les séparait encore de la Sègre; puis, de la crête de cette sorte de falaise, se précipiter dans le torrent, le franchir, et en descendre la rive droite sous le feu de la rive gauche, jusqu'au pont de Belver : ce qui constituait un trajet de 1,550 toises environ.

Mais nos intrépides soldats sont depuis longtemps familiarisés avec les précipices. S'abandonnant donc à l'escarpement de la montagne qu'ils ne peuvent plus défendre, ils tombent meurtris à ses pieds, et cherchent à gagner au pas de course les hauteurs de Valtarga. Les miquelets aussitôt s'élancent à leur poursuite et vont les atteindre. Par surcroît, la cavalerie du camp de Saint-Augustin accourt pour les sabrer. Mais, par un bonheur singulier, c'est cette charge même qui les sauve, car elle met en déroute les miquelets qui prennent les cavaliers espagnols pour des Français. Cette étrange panique cesse bientôt, il est vrai, à l'apparition de deux pelotons du régiment de Savoie et de l'uniforme rouge des grenadiers de Girone; mais nos soldats ont profité de ce répit pour gravir la crête du second escarpement, et là, favorisés par le feu d'une pièce que le camp de Montarros détache sur sa gauche pour les soutenir, ils se laissent rouler dans la Sègre qu'ils traversent pour remonter sur le chemin de Belver. Enfin ils atteignent les murs de la

Digitized by Google

ville, mais non sans laisser derrière eux une longue traînée de morts et de mourants.

Les 150 défenseurs de Tailletendre n'eurent pas la ressource de ceux de Torellas, parce que la roche isolée qu'on leur disputait avait été tout d'abord entièrement cernée; en sorte qu'après cinq heures de la résistance la plus opiniâtre, blessés la plupart, affaiblis d'une vingtaine de morts et sans espoir d'être secourus, ils venaient de mettre bas les armes.

Le tour du camp de Montarros était donc venu, et il s'agissait de le refouler dans la place qu'il couvrait. En conséquence, les troupes du camp de Saint-Augustin viennent occuper Taillo, élèvent rapidement, à droite et à gauche de ce village, des murs en pierres sèches; puis, derrière cette espèce de parallèle, elles déploient quatre pelotons de miquelets, qui, relevés d'heure en heure, font jusqu'au soir un feu tellement nourri, que nos soldats, accablés, finissent par chercher un abri dans l'enceinte de Belver.

CAPITULATION. — Sur-le-champ, le général Oquendo nous envoie une sommation; mais apprenant que son parlementaire est reçu à coups de fusil, il fait aussitôt descendre sur la Sègre, en amont de la place, 14 compagnies de miquelets et une trentaine de chevaux, qui achèvent de nous ôter toute chance d'évasion.

Le lendemain matin 9 (27 juillet), l'arrivée du régiment de la Couronne et de 4 bouches à feu qui entrent immédiatement en action, annonce aux assiégés le sort de Puigcerda et le leur. Le général Martin essaya néanmoins d'obtenir la liberté de sa garnison, mais comme il n'avait plus même pour un jour de vivres, il dut en passer par toutes les exigences des vainqueurs, et, à cinq heures du soir, il signa la capitulation de Belver qui le constituait, lui et les siens, prisonniers de guerre.

NOTRE FRONTIÈRE MENACÉE. — La fortune souriait aux Espagnols. Mont-Louis, dont la triste garnison n'était plus approvisionnée que pour une décade, depuis qu'elle avait recueilli les postes échappés au désastre de Puygcerda, Mont-Louis était déjà à moitié investi; car, tandis que la Cuesta

Digitized by Google

déployait son armée de Livia à Sainte-Léocadie et envoyait ses miquelets occuper le Puig-Moren et l'Hospitalet, une tête de colonne qui paraissait au-dessus de Mantet, allait fermer les gorges du Conflans. Un peu plus loin, la brigade destinée à envahir le Tech gagnait Saint-Laurent de Cerda, et l'escadre qui portait une division de débarquement se montrait en vue des côtes du Roussillon. Enfin, pour tenir tête à toutes ces forces, pour garder Mont-Louis, Villefranche, Perpignan, Collioure, Bellegarde, Fort-les-Bains et Pratz de Mollo, en un mot, pour défendre notre frontière menacée sur quatre points à la fois, c'est à peine si nous pouvions disposer de 4,300 hommes !

Les choses en étaient donc arrivées au point que jamais, depuis le 17 avril 1793, premier jour de cette guerre, notre situation n'avait semblé plus alarmante, quand on annonça la paix.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

PAIX AVEC L'ESPAGNE.

Phases diverses éprouvées par les négociations et leur influence sur les opérations de la campagne. — Godoy cherche à gagner du temps pour écarter un membre du conseil qui a pris, dans la question de la paix, une initiative que le futur prince de la Paix se réservait. — Autres motifs, plus avouables, de ces retards calculés. — La paix est signée à Bâle le 4 thermidor (22 juillet). — La nouvelle en arrive à Figuères le 12. — Conclusion.

Les négociations qui avaient précédé la paix, avaient eu, sur la marche des opérations de cette campagne, une influence telle, que nous ne pouvons nous dispenser de revenir en quelques mots sur ces préliminaires.

NÉGOCIATIONS. — Aussitôt après le siége de Roses, la paix avait été adoptée en principe de part et d'autre des Pyrénées, et le cabinet de Madrid, qui devait faire les avances, avait chargé son général Urrutia d'entrer en pourparlers avec nous, c'est-à-dire avec nos représentants du peuple en mission à l'armée de Catalogne. Mais les conventionnels étaient les hommes du monde les moins propres à remplir des fonctions diplomatiques : roides, obstinés, rougissant presque d'agir en conciliateurs, ils auraient rebuté les meilleures dispositions. Aussi avaient-ils fait échouer ces premières ouvertures, qu'avec un peu d'adresse pourtant, il eût été si facile de mener à bonne fin, avant la reprise des hostilités. Après, il n'en fut plus de même, et l'Espagne chercha à temporiser.

On s'imagina d'abord, et les représentants les premiers, que les Espagnols, encouragés par l'élan belliqueux de leurs populations du nord, voulaient attendre encore les chances de la coalition. Mais il s'agissait bien à Madrid de la lutte européenne ! un intérêt plus grave était en jeu : il s'agissait de

Digitized by Google

savoir comment l'ancien chef du parti de la guerre, le ministre favori de la Cour, passerait, sans compromettre son crédit, à la tête du parti de la paix. Car, dans le nouveau rôle qu'il allait prendre, Godoy venait d'être devancé par un autre membre du conseil, le ministre de la marine Valdes. Or, il fallait, avant tout, prendre le temps d'écarter cet audacieux rival. Alors on recommença, pour retarder la paix, ce qui avait si bien réussi pour précipiter la guerre : on exploita l'attachement du roi à sa malheureuse famille, et dans les conférences de Figuères, le général Roquesante dut revenir à tout propos sur la tendresse de son maître pour les deux enfants de Louis XVI ; car on savait bien que le Comité ne transigerait pas sur cette question, malgré son sincère et vif désir de traiter le plus tôt possible, et malgré les ardents efforts de Tallien qui venait d'épouser la célèbre fille d'un riche banquier espagnol.

De là, la marche tortueuse des préliminaires, ces ruptures, ces reprises de conférences, et, par contre-coup, l'intermittence des hostilités.

Ces lenteurs produisirent leur effet : elles exaspérèrent Valdes au point qu'il se perdit lui-même par son emportement et fut exilé. Maître alors du terrain, le duc d'Alcudia s'apprêta à négocier franchement. Mais il fallait au futur prince de la Paix une action toute personnelle dans l'affaire qui devait couronner sa fortune. En conséquence, il prescrivit à un de ses chargés d'affaires résidant en Allemagne, à D. Domingo Yriarte, de s'entendre avec notre ambassadeur près des Cantons helvétiques, François Barthélemy, qui venait de traiter avec la Prusse. Mais Don Yriarte voyageait alors en Pologne, ce qui amena des retards et fit soupçonner la bonne foi de l'Espagne, intéressée alors à prolonger une lutte dont les chances, aux Pyrénées orientales du moins, tournaient en sa faveur. Sommé par le gouvernement républicain de dissiper ces soupçons, Godoy chargea, pour la forme, le marquis d'Yranda de s'aboucher avec le général Servan qui venait d'être envoyé à Bayonne sous le vain titre d'inspecteur. Mais ces semblants de conférences commen-

ized by Google

çaient à peine, que le diplomate voyageur s'était retrouvé et concluait la paix aux bords du Rhin.

TRAITÉ DE BALE. — La mort du fils de Louis XVI était venue lever à propos une difficulté d'autant plus sérieuse, qu'en réalité, dans cette guerre déplorable, Charles IV avait constamment sacrifié les intérêts de la politique à ses affections de famille : mérite d'une honnête conscience, qu'il ne serait pas généreux de contester à un roi dont la mémoire a rencontré si peu de flatteurs. Ajoutons encore, et ceci, moins dans le but de réhabiliter un nom sacrifié, que par respect pour cette opinion consolante, qu'il n'est pas d'aspiration si égoïste de l'ambition humaine où n'intervienne forcément quelque recherche du bien public, ajoutons que Godoy, dans ses dernières tergiversations surtout, ne fut pas uniquement poussé par le honteux mobile que ses contemporains ont prêté à sa conduite, mais qu'il cherchait en même temps à échapper, et à l'intervention de nos représentants avec lesquels on n'eût jamais rien terminé, et à la surveillance de l'Angleterre qui, prévenue de ce qui se passait, aurait pu replonger l'Espagne dans de nouveaux malheurs.

Ce fut le 12 thermidor (30 juillet) qu'un courrier français, se rendant à Madrid par Figuères, remit au représentant Clausel une lettre de Barthélemy en date du 4 (22), annonçant que, le soir de ce même jour, « il avait signé un traité « de paix et d'amitié entre la République française et le roi « d'Espagne. »

Schérer envoya sur-le-champ cette nouvelle à Urrutia qui s'en rapporta loyalement à la parole de son adversaire et répondit « qu'en attendant un ordre de sa cour, l'humanité lui « faisait un devoir de prendre sur lui la suppression de toute « hostilité. » Au reste, 48 heures s'étaient à peine écoulées, que les deux généraux avaient reçu, chacun de son gouvernement, un avis direct, et bien que l'Espagne désirât garder le secret jusqu'à l'échange des ratifications, on peut dire que dès ce jour, 14 thermidor (1er août), la paix fut proclamée.

Elle fut proclamée aux acclamations de la France et de

l'Espagne (1). Les officiers espagnols, seuls, laissèrent éclater des regrets qui faisaient plus d'honneur à leur bravoure qu'à leur sagacité; car, malgré les apparences du moment, le résultat final pouvait-il être douteux ? Mais il nous convenait de donner à l'Europe effrayée de nos victoires, un gage de modération, et la France, cédant toutes ses conquêtes, refusant même de réclamer quelques vaisseaux pris à *Toulon*, la France ne demanda à l'Espagne que sa moitié de Saint-Domingue, qui déjà n'appartenait plus à personne.

CONCLUSION. — Cette triste indemnité de *Saint-Domingue* ne semblait guère répondre aux griefs des vainqueurs, non plus qu'aux réparations qu'ils étaient en droit et en pouvoir d'exiger. Car, autant il était difficile à l'Espagne de justifier sa malencontreuse intervention dans nos discordes intestines, l'Espagne qui n'aurait fait que s'affaiblir en acceptant la moindre part de la curée générale à laquelle l'Europe l'avait conviée, l'Espagne qui, garantie par son isolement et son état social, de nos secousses révolutionnaires qu'elle brave encore aujourd'hui, n'avait pas même l'excuse de ses alarmes; autant il nous était facile d'obtenir les réparations si légitimement dues à de tels griefs. En effet, qui pouvait mettre un frein à nos exigences, quand un regard du Comité de salut public vers les Pyrénées orientales, quelques secours envoyés sur les bords de la Fluvia, eussent suffi pour faire tomber la place d'armes du royaume entamé, la chancelante Catalogne; et quand l'armée de Navarre n'avait plus qu'à franchir les plaines ouvertes de la Castille, pour frapper aux portes de Madrid? Et les biens de la noblesse et du clergé espagnols! les dépouilles de cette aristocratie qui nous avait mis au ban des nations, qui avaient soulevé contre nous les fureurs d'un autre âge ; ces immenses richesses ne s'offraient-elles pas à la république épuisée par ses victoires, et pour

(1) Voir le *Moniteur* du 16 thermidor an III, séance du 10. Ce numéro contient le traité de paix. Dans la séance du 13, ce traité fut ratifié par la Convention; et un représentant, Vallée, ayant proposé de réclamer les vaisseaux et frégates enlevés à Toulon par l'escadre espagnole, l'assemblée en masse demanda la clôture de la discussion et adopta le traité à l'unanimité.

Digitized by Google

relever son crédit en détresse, et pour changer en abondance les misères de ses soldats, et pour se créer peut-être au delà des monts, par le partage *d'autres biens nationaux*, d'innombrables partisans? Car enfin, pourquoi cette république, qu'on disait si altérée de propagande, n'aurait-elle pas caressé l'espoir de révolutionner un grand peuple, tout en se donnant la joie de précipiter du trône un autre Bourbon?

Mais, au rebours de la règle commune, ce furent précisément les sacrifices que le traité de Bâle épargna aux vaincus, qui firent sa gloire : car ce traité inaugurait dans la politique républicaine une ère nouvelle, celle de la véritable force, l'ère de la modération.

Une conduite aussi sage devait avoir les conséquences les plus heureuses. Aussi, dans les douze années qui suivirent, fut-il permis de croire à une conquête plus digne, que ce funeste Saint-Domingue, du prix de tant de sang répandu : à l'alliance intelligente de deux grands peuples, cette alliance que la nature leur impose.

Le monde sait le cruel démenti qui fut donné à de si belles espérances. Les Espagnols surtout s'en souviennent : c'est leur droit et leur orgueil. Seulement, quand ils racontent avec tant d'amertume la terrible tempête où périt le traité de Bâle, ils devraient, remontant aux souvenirs que ce traité rappelle, se demander qui, en 1793, violait, de ce côté-ci des Pyrénées, les principes de l'indépendance des nations, et à qui, le 4 juillet 1795, la France outragée et triomphante épargnait les humiliations de la mauvaise cause désarmée.

Mais nous-mêmes, n'avions-nous pas oublié le premier acte de notre dernière lutte avec l'Espagne, pour ne nous rappeler que les scènes lugubres du dénouement? Oui, une guerre où nous n'avons recueilli que des haines, une guerre fatale dont la date marque le commencement de nos malheurs, nous a fait oublier les irréprochables et féconds travaux d'une armée qui, sans dépasser le seuil de la Péninsule, l'avait reconquise au pacte de famille, avait mis à notre discrétion les trésors, les escadres, les vaillants soldats d'une ardente alliée.

Digitized by Google

C'est pour ressusciter ces purs et nobles souvenirs, qu'ont été écrites les pages que nous terminons. Puissent-elles donc, en acquittant une dette de reconnaissance nationale, faire revivre, sur l'éternelle barrière des Pyrénées, les exemples de patriotisme et d'abnégation qu'y prodiguait, il y a 60 ans, la plus modeste, la plus rudement éprouvée, mais non point, à coup sûr, la moins glorieuse des quatorze armées qui sauvaient alors et immortalisaient nos frontières!

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1795.

Digitized by Google

ÉTATS DE SITUATION

de l'Armée des Pyrénées orientales

AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DES CAMPAGNES

DE 1794 ET 1795.

CAMPAGNE DE 1794

15 NIVOSE (4 janvier).

TROUPES DISPONIBLES.

Avant-garde	8,714	
Division de droite	5,858	
Division de gauche	10,513	
Cavalerie	1,958	
Total des troupes disponibles.	27,043	27,043

TROUPES CANTONNÉES OU DÉTACHÉES.

Saint-Laurent de la Salanque	1,060	
Pezilla	1,860	
Torrelles	1,000	
Saint-Estève et Cornelia	387	
Quillan	164	
A reporter.	4,471	27,043

Digitized by Google

Report.	4,471	27,043
Col Ternère	1,549	
Cerdagne	1,817	
Vallée d'Aran	2,950	
L'Aveyron	1,242	
Total des troupes cantonnées ou détachées.	12,029	12,029

GARNISONS.

Perpignan	5,039	
Salces	880	
Leucate	533	
Narbonne	1,080	
Beziers	960	
Villefranche	656	
Mont-Libre	920	
Puigcerda	1,871	
Belver	406	
Total des garnisons.	12,345	12,345
TOTAL GÉNÉRAL		51,417

---

15 GERMINAL (4 avril).

Disponibles	37,405
Garnisons	25,879
Cavalerie	2,446
Total général.	65,730

Digitized by Google

11 FLORÉAL (30 avril).

(Effectif en ligne pour la bataille du Boulou seulement).

Division de gauche (SAURET).

		Infanterie.		Cavalerie.	Artill^e^.
Sauret.............	4,695	7,364	»	100	»
Brigade Victor......	2,669				

Division du centre (PÉRIGNON).

		Infanterie.		Cavalerie.	Artill^e^.
Brigade Martin.....	3,091	14,898	»	»	»
— Chabert....	2,648				
— Point......	2,774				
Brigade détachée de la gauche...	1,994				
— Lemoine...	3,257				
— Despinoy...	1,074				
— Labarre			1,337	1,907	
Détachement Quesnel........			550		
Artillerie....................					150

Division de droite (AUGEREAU).

		Infanterie.		Cavalerie.	Artill^e^.
Brigade Mirabel....	2,039	6,401		80	
— Guieux.....	4,127				
Détachement Gilly..	235				
Totaux partiels.		28,663		2,087	150

Total général en 1^re^ ligne.	30,900
en 2^e^.	7,978
Effectif des deux lignes.	38,878

15 FLORÉAL (4 mai).

Troupes disponibles	48,532
Garnisons	21,198
Cavalerie	2,555
Total général.	72,285

Ces forces comprenaient 17 compagnies d'artillerie volante et 14 compagnies d'artillerie de ligne.

---

30 PRAIRIAL (18 juin).

TROUPES DISPONIBLES.

Division de gauche	9,475	
— du centre	13,222	
— de droite	10,656	
— de Cerdagne	12,886	
Mont-Libre	3,985	
Cavalerie	3,227	
Total des troupes disponibles.	53,452	53,452

GARNISONS.

De Port-Vendres à Agde	5,335	
Perpignan	1,112	
De Narbonne à Toulouse	3,000	
Dans l'Aveyron	1,977	
Avignon	583	
Disponibles	8,190	
Total des garnisons.	20,197	20,197
TOTAL GÉNÉRAL.		73,649

---

15 FRUCTIDOR (1er septembre).

Infanterie de ligne	47,353
Chasseurs	9,650
Cavalerie	3,236
Artillerie de ligne	2,440
— légère	219
Total.	62,903

Nota. Dans cet effectif sont compris 30,000 hommes répandus dans les garnisons, sur les côtes, en arrière dans les dépôts de recrues, aux hôpitaux, etc.

1er BRUMAIRE (22 octobre).

Division n° 1 (Augereau)	12,000 h.
2 (Pérignon)	12,750
3 (Sauret)	6,500
4 (brigade Victor)	3,000
5 (de Mont-Libre)	13,500
6 (de Narbonne)	1,150
7 (des Côtes)	3,480
Camp de l'Union, sous Perpignan	700
Total de l'infanterie disponible.	53,050 h.
Cavalerie	3,000
Total de l'effectif disponible.	56,050 h.
Non-valeurs	29,950
Total porté à l'effectif général.	86,000 h.

ARTILLERIE (matériel).

Pièces au-dessous du calibre de 4.	Républicaines	38
	Suédoises	2
	Pièces de 2	2
	A reporter.	42

Report.	4?
Pièces de 4..................	91
— 8..................	55
— 12..................	16
— 16....	6
— 24..................	1?
Obusiers de 6 pouces....................	2?
— 8 —	5
Mortiers de 8 —	4
— 10 —	2
— 12 —	3
Total des bouches à feu.	2??

Nota. Les trois états précédents ne sont pas évidemme[nt] calculés sur les mêmes bases.

---

27 BRUMAIRE (17 novembre).

(Bataille des lignes de Figuères, 1re journée).

1re LIGNE.

DIVISION DE DROITE n° 1 (AUGEREAU).	Brigade Davin......	2,309	8,97?
	— Duphot.....	2,381	
	— Beaufort....	3,881	
DIVISION DU CENTRE n° 2 (PÉRIGNON).	— Rougé......	2,620	8,4??
	— Banel.......	2,174	
	— Martin......	1,667	
	Cavalerie du général Dugua..........	1,812	
	Artillerie légère du général Guillaume.	414	
DIVISION DE GAUCHE n° 3 (SAURET).	Brigade Guillot (chasseurs)......	1,211	4,2??
	— Causse......	1,378	
	— Motte.......	1,655	
		A reporter.	21,7??

		Report.	21,702
EXTRÊME GAUCHE.	Brigade détachée du général Victor....		2,316
		Total des troupes en 1re ligne.	24,018

2e LIGNE.

A Darnius..............................	2,387	7,751
A la Jonquère..............................	4,449	
Au camp Céret..............................	915	
Total disponible sur le champ de bataille.		31,769

3e LIGNE.

A la garde des côtes avoisinantes..........	1,012	4,423
A la garde du Vallspire et de sa frontière..	3,411	
Total général.		36,192

---

30 BRUMAIRE (20 novembre.)

(Bataille des lignes de Figuères, 2e journée).

1re LIGNE.

DIVISION DE DROITE (AUGEREAU).	Brigade Davin (en observation)...	2,442	11,442
	Avant-garde (gal Bon).	2,049	
	Brigade Guieux (réserve.......	3,257	
	— Guillot......	1,714	
	— Chabert.....	1,980	
DIVISION DU CENTRE (BEAUFORT).	— Banel.......	2,133	6,120
	— Rougé......	2,420	
	— Martin......	1,567	
DIVISION DE GAUCHE (SAURET).	— Causse......	1,577	5,606
	— Motte.......	1,723	
	— Victor.......	2,306	
		Total de la 1re ligne.	23,168

Digitized by Google

D'autre part.		23,168

2e LIGNE.

A Darnius	2,387	
A La Jonquère	3,109	6,398
Au camp Céret	902	
Total sur le champ de bataille.		29,566

3e LIGNE.

Même effectif que le 27	4,423
Total général.	33,98

10 FRIMAIRE (30 novembre).

De Roses à Figuères	11,822
Devant Figuères	11,000
Camp du Castillet	2,855
A Bellegarde, au col Portell	1,297
A Collioure et à Port-Vendres	1,317
Dans le Vallspire	4,689
De Villefranche à la vallée d'Aran	9,768
A Perpignan	2,413
A la garde des côtes et dans l'Aveyron	4,092
Non-valeurs	14,138
Total général.	63,361, dont

2,090 cavaliers et 2,048 artilleurs.

SIÉGE DE ROSES. — ARMÉE DE SIEGE.

(15 frimaire).

Division Sauret.

Brigade Victor	2,455
— Martin	1,747
A reporter.	4,202

Digitized by Google

Report.	4,802	
Brigade Motte	1,799	
— Causse	1,403	
— Chabert	2,118	
— Guillot	1,019	123 caval.
Division Beaufort.		
A droite de Castillon	2,586	211
Total de l'armée de siége.	13,327	339 caval.

ARMÉE D'OBSERVATION.

Fort de Figuères	1,439	
Camp du mas de Serre	2,634	
Palau	1,953	
Vinyonnet, Llers, Pont-des-Moulins	2,032	
La Magdelaine	1,793	
Cavalerie	»	927
A la garde du Vallspire et de sa frontière	3,364	
Total de l'armée d'observation.	19,215	927 caval.
TOTAL GÉNÉRAL.	27,808	

CAMPAGNE DE 1795.

Nous ne possédons, pour cette campagne, qu'un seul état de situation. En ventôse, notre effectif était d'environ 40,000 hommes d'infanterie, de 1,800 de cavalerie, plus 4 batteries d'artillerie légère; en messidor, de 33,000 d'infanterie, 2,000 de cavalerie, et, sauf une diminution dans le nombre des canonniers et des chevaux, même artillerie de campagne; enfin, en thermidor, époque à laquelle nous

Digitized by Google

avions 20,000 déserteurs, notre situation résulte du tableau suivant :

3 THERMIDOR.

1re DIVISION.	
Augereau. — Guieux, Chabert, Guillaume, Bon, occupant les hauteurs de Vilanau, Llers, etc.	7,766
2e DIVISION.	
Hacquin. — Banel et Victor, de Vinyonnet à Alfa.	5,311
3e DIVISION.	
Sauret. — Menard et Guillot, dans les camps de l'Egalité et de l'Union	3,446
RÉSERVE.	
Pérignon (en congé). — Camp du mas Féret	1,863
5e DIVISION.	
Charlet. — Despinoy, dans les deux Cerdagnes	3,221
BRIGADE DE FLANC DROIT.	
— Davin, dans le Vallspire	1,941
BRIGADE DE FLANC GAUCHE.	
— Souleyrac, de Roses à Collioure	1,977
Cavalerie, en Ampurdan	2,280
Artillerie, dans toute l'armée	1,199
Garnisons de l'Ampurdan	2,046
— de l'intérieur	1,649
Total.	36,491

GÉNÉRAUX EN CHEF.

Dugommier. — Pérignon. — Schérer.

ÉTAT-MAJOR.

Lamer, chef. — Cosson, Grézieux, Jomard, Caffarelli.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.

Augereau. — Charlet. — Dagobert. — Doppet. — Dugommier. — Dugua. — Hacquin. — Labarre. — Lamer. — Marbot. — Pérignon. — Sauret. — Schérer. — Vouland.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE.

Banel. — Beaufort. — Bellon. — Beyrand. — Bon. — Bonnet. — Boutarel. — Causse. — Chabert. — Chrétien. — Coste. — David. — Davin. — Despinoy. — Fustemberg. — Guillaume. — Guieux. — Guillot. — Lasalcette. — Legrand. — Lemoine. — La Martillière. — Martin. — Menard. — Micas. — Mirabel. — Motte. — Pelletier. — Perrier. — Perrin (Victor). — Point. — Quesnel. — Robert. — Sol. — Tisson.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BRIGADE.

Aussenac. — Beaupoil. — Boislignard. — Boissière. — Caffarelli. — Clausel. — Clément. — Cosson. — Dastier. — Destaing. — Desvaux. — Duphot. — Eberté. — Frère. — Garin. — Gilly (vieux). — Gilly (jeune). — Grézieux. — Labarrière. — Lagrange. — Lamarque. — Lannes. — Porte. — Presvot. — Rusca. — Soulié. — Vauchot. — Verdier.

ADJUDANTS GÉNÉRAUX CHEFS DE BATAILLON.

Barthe. — Boyer. — Bréda. — Compans. — Dallemagne. — Doyen. — Dufour. — Dugommier. — Gaspard. — Geoffroy. — Hubert. — Lapenne. — Pelleuk. — Pornain. — Poux. — Raman. — Rondel. — Rousseau. — Sicard. — Sizanne. — Spelle. — Stabeurath.

Digitized by Google

DÉNOMBREMENT

des corps qui composaient l'armée des Pyrénées orientales en 1793, 1794 et 1795.

VOLONTAIRES

(PAR DÉPARTEMENTS.)

Départements.	Nombre des bataillons.	Numéros.
Alpes (Basses).....	1	1.
Alpes (Hautes).....	1	1.
Ardèche...........	5	2, 3, 4, 5 et 6.
Ariége............	7	1 à 7.
Aude.............	9	1 à 9.
Bouches-du-Rhône.	2	1 et 2 de grenadiers, plus un escadron de dragons.
Cantal............	1	1.
Corrèze...........	1	1.
Corse.............	1	4.
Dordogne.........	2	6 et 8.
Drôme............	2	3 et 9.
Gard..............	8	1 et 2 de grenadiers, et le reste de fusiliers. (Ces bataillons étaient les plus nombreux de l'armée.)
Garonne (Haute)...	9	2 à 10.
Gers..............	2	1 et 2.
Gironde..........	3	5 (1er du Bec-d'Ambez), 6 et 8 (2e du Bec d'Ambez).

Digitized by Google

Départements.	Bataillons.	Numéros.
Hérault............	8	1, 2 et 3 de Montpellier; 1 et 2 de Béziers; 1 et 2 de Saint-Pons; 1 de Lodève; plus une trentaine de dragons.
Loire (Haute)......	1	3.
Loire-Inférieure....	1	Le bataillon de Nantais.
Lot...............	3	3, 4 et 5.
Mont-Blanc........	5	1 à 5, formant la légion des Allobroges.
Moselle............	1	Un bataillon de chasseurs.
Pyrénées (Hautes)..	2	1 et 2.
Pyrénées-Orientales.	5	1, 2, 3 et 4, formant la légion des Pyrénées orientales et le bataillon des Corbières, plus 150 miquelets de Collioure et 340 cavaliers.
Seine	1	3.
Tarn..............	3	1, 3 et 4; plus 240 chevaux.
Vaucluse	2	1 de chasseurs et 5 de fusiliers.
Vienne (Haute).....	2	3 et 5.

CORPS IRRÉGULIERS.

Volontaires des côtes maritimes	7	1, 2, 3, 4, 6, 7 et 13.
Légion de la Montagne.............	7	1, 2, 3, 4, 5, 6 et 10.
Vengeurs..........	1	1.
Braconniers montagnards..........	1	1.
Chasseurs flanqrs...	1	1.

Nota. De ces corps irréguliers et des chasseurs départementaux, on forma d'abord 6, puis 12 bataillons de chasseurs qui devinrent l'élite de l'armée.

Digitized by Google

TROUPES DE LIGNE.

INFANTERIE LÉGÈRE.

Trois régiments : nos 1, 8 et 29.

INFANTERIE DE LIGNE.

Dix-neuf régiments ou demi-brigades : nos 3, 5, 6, 7 (Champagne), 10, 17, 20, 27, 28 (du Rhin), 35, 39, 53, 61 (Vermandois), 70, 79, 86, 122, 130 et 147.

Six compagnies de vétérans, de moins de 50 hommes chaque : nos 5, 15, 17, 34, 37 et 77.

CAVALERIE.

Sept régiments : 1er hussards (Berchini) ; 14e, 19e et 22e chasseurs ; 14e et 15e dragons, et 27e régiment de ligne.

Gendarmerie de Versailles, du Gard, etc.

ARTILLERIE.

Batteries détachées des régiments, nos 2, 4 et 5.

GÉNIE.

5e bataillon de sapeurs.

Digitized by Google

NOTES TOPOGRAPHIQUES

POUR SERVIR

A l'intelligence des campagnes de la révolution française

DANS LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

1793-1794-1795.

Digitized by Google

Nota. — On se rappelle que nous avons donné, à la suite de notre 1er volume, la description : 1° de la crête des Pyrénées *orientales* ; 2° de son versant septentrional. Il nous reste à décrire le versant méridional, et c'est ce que nous allons faire. Du reste, cette troisième et dernière partie ne pouvait venir qu'après les deux campagnes qui ont eu pour théâtre le terrain sur lequel ce travail complémentaire a pour but de jeter un nouveau jour.

Ajoutons, ou plutôt répétons que toutes ces notes ne doivent être considérées que comme des tableaux d'assemblage destinés à coordonner, en les complétant toutefois, les descriptions topographiques éparses dans notre texte.

Digitized by Google

DESCRIPTION DU VERSANT MÉRIDIONAL.

§ Ier.

DIVISION.

Nous suivrons, pour ce versant, la même marche que pour celui du nord : nous le décrirons par vallée successive.

La même division alors se reproduira, car il y a symétrie entre les vallées qui s'adossent sur les deux versants des Pyrénées orientales. De part et d'autre, en effet, les vallées qui se rapprochent du centre de la grande chaîne pyrénéenne courent perpendiculairement à celle-ci, et les vallées qui sont plus voisines de la mer ont une tendance plus ou moins prononcée au parallélisme; c'est, ensuite, sur chaque revers, le plus considérable de ses contre-forts qui trace la ligne de démarcation de chaque système, et ces deux lignes de partage, les Corbières au nord (1er vol. p. 283), et au sud le contre-fort dont la rive gauche de la Sègre dessine le pied, ces deux lignes se détachent des deux extrémités du même chaînon, du crochet de Mont-Louis (1er vol., p. 275); enfin, l'une de ces lignes enveloppe le Roussillon, comme l'autre, une partie de la Catalogne.

Nous diviserons donc le versant méridional en deux régions qui se présentent séparées par l'énorme et long contre-fort dont la rive gauche de la Sègre borde le pied jusqu'à son embouchure dans l'Ebre : 1° la région des vallées transversales; 2° la région des vallées latérales.

La première comprend les vallées de Venasque ou de l'Essera, de la Nuguera-Riva-Gorzana, de la Nuguera-Pallaresa, d'Andorre ou de la Balire, et leur commun déversoir, la vallée de la Sègre. Toutefois, comme les quatre premières n'ont, par elles-mêmes et par les événements auxquels nous les rattachons, qu'une assez médiocre importance, nous n'insisterons que sur la cinquième, cette vallée de la Sègre si éminemment stratégique, et qui a joué un rôle si brillant dans la guerre que nous racontons.

La région des vallées latérales comprend le Llobregat, le Ter, la Fluvia et la Muga, qui ont vers l'est une tendance progressive, et portent directement leurs eaux à la Méditerranée. Ce second groupe, si nettement encadré par les Pyrénées orientales, la Sègre, l'Ebre et la mer, nous l'appellerons *le grand bassin de la Catalogne;* car, topographiquement, et surtout au point de vue militaire, la Catalogne proprement dite est tout entière dans ce carré, bien que le territoire de la province déborde assez largement la Sègre et l'Ebre. C'est, ainsi qu'on l'a dit avec raison, *la place d'armes* de la Péninsule. Mais comme nous avons déjà fait connaître l'ensemble de cet *échiquier* renommé (2e vol., p. 89-99), nous n'aurons plus qu'à en décrire quelques cases, c'est-à-dire les vallées ou portions de vallées qui ont servi de théâtre aux trois campagnes à l'intelligence desquelles ces notes sont destinées.

---

§ II.

VALLÉES TRANSVERSALES.

VALLÉE DE VENASQUE OU DE L'ESSERA. — On l'aborde en remontant les vallées de Bagnères-de-Luchon et d'Aran (1er vol., p. 267), et l'on descend à Venasque où commence un chemin qui longe l'Essera, affluent de la Cinca. Ces deux rivières se rencontrent à 4 lieues au-dessus de Barbastro d'où l'on peut se porter sur Saragosse soit par la route de Huesca, soit par la traverse qui commence à Mouzon sur la Cinca. C'est par la vallée de Venasque que nos troupes du val d'Aran devaient opérer en 1795, pour appuyer l'invasion de l'armée des Pyrénées occidentales.

VALLÉE DE LA NUGUERA-RIVA-GORZANA. — On pénètre dans cette vallée par les ports de Caldas et de Pallas, qui appartiennent à la vallée d'Aran (1er vol., p. 267), et l'on descend dans le val de Bibilla d'une part, et dans le val de Boy de l'autre. Ces deux gorges se réunissent un peu au-dessous de Castell de Tor où commence le chemin de la vallée. La Riva-Gorzana se jette dans la Sègre entre Balaguer et Lérida.

VALLÉE DE LA NUGUERA-PALLARESA. — Cette vallée prend naissance dans un rentrant formé par le val d'Aran d'une part et la pointe d'Auzat de l'autre. On y pénètre donc, à l'ouest par les sources

Digitized by Google

de la Garonne, et à l'est par les affluents supérieurs du Salat et de l'Ariége, c'est-à-dire par les sept cols de Pallas, de Mongarry, d'Aula, de Salau, d'Aulus, de Tabascani et de Boët (1er vol., p. 267, 268 et 281). Ces passages versent dans les gorges d'Arreu, de Tabascani et de Cadros, lesquelles forment le bassin de réception de la Pallaresa.

Son canal commence à Llavorsi, et se compose d'une succession de défilés et d'élargissements. On remarque, parmi ces derniers, le Pallas et la conque de Tremps. La petite plaine de Pallas est un relais obligé entre la vallée d'Aran et la Seu d'Urgel dont elle a toujours partagé le sort. Cette traversée était autrefois défendue par le fort de Castellbo. (*Voir* la vallée d'Aran, 1er vol., p. 266-271.)

VALLÉE D'ANDORRE OU DE LA BALIRE. — Qu'on imagine un triangle de 10 lieues de base sur 12 de hauteur, la base suivant la crête des Pyrénées depuis les monts Rialp jusqu'au Puig Moren, et le sommet à la Seu d'Urgel : c'est dans ce triangle que se trouve circonscrite la vallée d'Andorre. Les deux cours d'eau qui la sillonnent figurent un Y, l'Ordino à gauche, la Balire à droite, et le bourg d'Andorre au point d'intersection. Ce point marque à peu près le milieu du cours de la Balire qui va se jeter dans la Sègre au centre de la conque d'Urgel, après avoir arrosé trois lieues environ de territoire espagnol.

Du territoire français, on peut pénétrer dans l'Andorre par 12 passages (1er vol., p. 281), mais un seul est fréquenté, celui de Méringue ou de Saldeou que l'on gagne soit du pied, soit du sommet du Puig Moren : de son pied, en quittant l'Ariége au pont de Cerda et en gravissant la Soulane; de son sommet, en se dirigeant sur la *mine de fer* par un plateau qui s'étend à l'ouest. L'ascension est de 4 à 5 heures.

Rien de sévère, de calme, d'imposant comme le spectacle que l'on a sous les yeux quand, du col de Saldeou, on plane sur le berceau de la Balire.

C'est d'abord un immense entonnoir béant vers le ciel et couronné de neiges, car les neiges n'abandonnent ces hautes régions que dans les premiers jours de l'automne. Leurs fontes glacées suintent de toutes parts et filtrent en silence, à travers une pelouse uniforme et sombre, vers le goulot du canal d'écoulement, où le bruit et la vallée commencent.

Mais cette vallée n'est encore qu'une étroite crevasse au fond de laquelle bouillonne une masse d'eau qui grossit à chaque cascade. Deux berges abruptes ou ensevelies sous des monceaux de décombres, se dressent de part et d'autre de l'informe canal, et deux crêtes

Digitized by Google

de roc déchiquettent en lignes heurtées, sur un horizon généralement nébuleux, les longs bords de cette espèce de gouffre.

Cependant la gorge ne tarde pas à s'élargir et, peu à peu, ses versants perdent de leur âpreté. La végétation s'anime : le pin envahit les hauteurs, le sapin s'étend au-dessous, puis vient l'étage des hêtres, suivi de vastes pacages que borde la zône des champs cultivés. Le torrent, dont le lit n'est plus encaissé, dépose, ses rives prennent de l'ampleur, et de belles prairies, des vergers, des jardins se disputent ses alluvions. Le noyer, le châtaignier prospèrent, le tremble accompagne les canaux d'arrosage, et d'épaisses haies de buis festonnent le réseau des sentiers. Parfois même le paysage rivalise avec tout ce que les montagnes peuvent offrir de plus pittoresque. Tel est le délicieux village de l'Escaldas, avec son cirque de rochers, ses eaux chaudes jaillissant en voûte au-dessus du chemin, et ses nuages de vapeur qui flottent en écharpes au milieu de la riche végétation qu'attire la fraîcheur des lieux.

Le chemin de la vallée commence à une heure et demie du col, au hameau de Saldeou, et à Escaldas, il se partage en deux branches qui serpentent sur chaque rive du torrent et se rejoignent à Saint-Julien de Loria, dernier village du pays andorran. La plus courte comme la plus commode de ces deux branches n'est pas celle de droite qui passe à Andorre, c'est celle de gauche.

La vallée de l'Ordino commence au Serrat, hameau où viennent se réunir toutes les eaux et tous les sentiers qui descendent de la frontière. Un chemin, mieux entretenu que celui de la haute Balire (à cause de l'exploitation de quelques mines de fer), suit le torrent et, au sortir de l'affreux défilé de Grella, débouche à Andorre.

Ce bourg, qui est la capitale de la vallée, en marque le centre; car il faut à peu près le même temps, 3 à 4 heures, pour se porter d'Andorre, soit au Serrat, soit à Saldeou, soit à Saint-Julien où la Balire entre sur le territoire espagnol.

Inaccessible du côté de France, pour des troupes du moins, l'Ordino n'a aucune importance militaire; mais il n'en est pas de même de la Balire qui pourrait être abordée et parcourue par de l'infanterie, traînât-elle à sa suite quelques pièces d'artillerie de campagne.

Que s'il nous fallait défendre ce couloir qui met la Seu d'Urgel en communication directe avec le Puig Moren, nous n'aurions que le choix des positions, En Camp et Escaldas par exemple. Néanmoins, il n'est pas d'obstacle que ne puissent tourner des troupes qui, du Puig Moren, auraient à descendre par Andorre sur la Seu d'Urgel.

L'histoire, au reste, n'a enregistré qu'une entreprise de ce genre,

Digitized by Google

faite par Louis le Débonnaire dans une expédition contre les Maures d'Espagne. Le fils de Charlemagne venait de battre les Sarrazins dans le val de Carol, et il se disposait à aller assiéger Urgel, quand plusieurs milliers d'Andorrans, qui étaient venus le rejoindre, le déterminèrent à emprunter la gorge de la Balire pour se porter plus commodément sur le point qu'il menaçait; car sans doute l'ennemi occupait en force le défilé de la Sègre en avant d'Urgel. Cette place fut reprise, et c'est alors que, voulant récompenser les bons services des braves montagnards de l'Andorre, Louis Ier affranchit leur vallée. Or, depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de dix siècles, la guerre s'est tenue éloignée des paisibles bords de la Balire; et, comme si elles se fussent entendues pour conserver intact un dernier monument de leurs communes victoires sur la terrible invasion qui avait failli asservir au Croissant la France et l'Espagne, les armées de ces deux grandes puissances ont invariablement respecté l'indépendance de la petite république d'Andorre (1). Il faut avouer cependant

(1) On sait que la vallée d'Andorre, dont la population est à peine de 6,000 âmes, forme, depuis plus de mille ans, une petite république indépendante, qui est restée ainsi pendant dix siècles dans une paix profonde, fidele à ses mœurs, à ses institutions et à ses lois, car elle n'a encore d'autres lois écrites que les Capitulaires de Charlemagne.

Charlemagne! c'est le seul nom de l'histoire que les Andorrans connaissent, c'est l'unique sujet des traditions et des légendes merveilleuses de la contrée. Ainsi on montre encore, sur le chemin de la Balire, à quatre mètres au-dessus du sol, un creux de rocher qui servit de mangeoire au cheval qui portait le *grand empereur*, quand il traversa l'Andorre pour aller pourfendre les Maures d'Espagne. Même on a vu plus d'une fois, dans la vallée de l'Ordino, sous la croix qui couronne la tour de la Mèque, apparaître l'ombre du héros qui venait contempler la dernière parcelle intacte de l'empire d'Occident.

Il est fort douteux, néanmoins, que Charlemagne ait jamais passé par là, et il est certain au contraire que ce n'est pas à lui, comme le prétend la tradition, mais, comme nous l'avons rapporté, à son fils, qu'est dû l'acte d'affranchissement de l'Andorre, qui, à cette époque, était assez peuplée pour mettre sous les armes plusieurs milliers d'hommes; car un grand nombre de chrétiens de la Péninsule y avaient trouvé un abri contre la domination musulmane. Ajoutons que Louis le Débonnaire abandonna à l'évêque d'Urgel ses droits de suzerain; droits dont la moitié ayant été plus tard aliénée au profit des comtes de Foix qui la transmirent aux rois de Navarre, revint par Henri IV à la couronne de France.

C'est ce qui explique pourquoi la république d'Andorre a deux chefs, l'un Andorran, agréé par l'évêque d'Urgel, et l'autre Français. Celui-ci toutefois n'est qu'honoraire et le premier seul gouverne.

Ces chefs, appelés Viguiers, sont nommés pour trois ans par un conseil général de 24 consuls qui représentent les six paroisses dans lesquelles se partagent les 6,000 habitants de la vallée. Ces consuls sont élus pour une année et au nombre de 12 seulement; mais, pour la nomination des Viguiers, les 12 derniers consuls déposés ont voix délibérative. L'élection se fait à Andorre, et,

Digitized by Google

que les Espagnols ne se sont pas fait toujours grand scrupule d'effleurer ce territoire neutre, mais dans leurs querelles intestines seulement; car chaque fois que, dans leurs guerres avec nous, ils ont remonté la Balire jusqu'au delà de leur frontière, ce n'a été que pour se procurer du bétail dont le pays abonde. C'est ce qu'ils ont fait, par exemple, en 1794, si bien qu'en représaille de ces excursions, le général Charlet crut devoir envoyer un de ses bataillons occuper Andorre; mais ayant obtenu prompte satisfaction des Andorrans qui, tous les jours d'ailleurs, favorisaient l'évasion de nos prisonniers, le chef de la division de Cerdagne se hâta de retirer ses troupes.

La route du Puig Moren, qui est en construction, ne peut qu'ajouter à l'importance de la ligne de la Balire.

VALLÉE DE LA HAUTE SÈGRE. — Nous connaissons déjà ce théâtre d'un des plus remarquables épisodes des campagnes de la révolution; car les six chapitres (X, XVII de 93, IV et XIV de 94, V et VI de 95) que nous avons exclusivement consacrés à la relation de cette guerre de montagnes, renferment la plupart des détails topographiques qui peuvent trouver place ici. Il ne nous reste donc plus qu'à les coordonner et à les compléter.

Thalweg. — La Sègre coule d'abord perpendiculairement au cro-

comme l'élection papale, en conclave, dans une humble maison qu'on décore du nom de palais, bien qu'en temps ordinaire, elle ne soit habitée que par les animaux domestiques destinés à fournir aux deux repas de l'élection future. La salle du conclave est ornée de fresques assez curieuses.

Le Viguier titulaire cumule la justice, l'administration et le commandement de la force armée.

Il est seul et souverain juge dans les affaires criminelles, mais des siècles s'écoulent sans qu'il ait à user de ce droit de vie et de mort. Pour les affaires contentieuses, les parties évoquent à volonté la législation française ou l'espagnole, et c'est à Foix ou à Urgel qu'elles appellent en dernier ressort. Mais les procès civils sont rares aussi dans un pays où l'organisation de la propriété est d'une simplicité toute primitive. En effet, le territoire appartient exclusivement à un petit nombre de familles qui reconnaissent dans l'aîné un héritier universel, et tiennent si fort à honneur de ne rien ajouter ni retrancher aux biens qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, que certains patrimoines sont restés, jusqu'à ce jour, ce qu'ils étaient au IX^e siècle; ce qu'on offrait de nous prouver par les titres authentiques. Le reste des habitants, depuis les frères des héritiers jusqu'à leurs plus humbles serviteurs, accoutumés à une pauvreté héréditaire, vivent à l'ombre des possesseurs du sol, exempts des tourments de l'envie comme du fardeau de la reconnaissance, car ils sont traités en égaux et payent du travail de leurs mains les maîtres qui les nourrissent.

Tout propriétaire est soldat et doit avoir un fusil de calibre et des munitions. Les six paroisses forment six compagnies commandées par un capitaine et deux sous-officiers. On prend les armes une fois l'an, le lendemain de la Pentecôte.

L'impôt est de 1,871 francs. C'est une redevance annuelle que la vallée

Digitized by Google

chet de Mont-Louis (1er vol., p. 273 et 275), c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest; puis, un peu au-dessous de la Seu d'Urgel, elle incline légèrement vers le sud, arrose Balaguer et Lérida, et se jette avec la Cinca dans l'Ebre, sous les murs mêmes de Mequinenza.

La gorge qu'elle parcourt présente le caractère particulier et bien net d'une *vallée en chapelet*, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une succession continue d'évasements et de défilés. Ainsi d'abord, l'amphithéâtre de montagnes qui forme le bassin de réception de la Sègre, le demi-cercle que déterminent le puig Peyric, le col de la Perche et le puig Mal, cet entonnoir débouche, non comme à l'ordinaire, dans un goulot étranglé, mais dans une plaine de 4 à 5,000 mètres de largeur et de 12 à 13,000 de développement. Puis, après cette plaine dont Puigcerda occupe le centre, vient le défilé d'Isvol auquel succède, au bout d'un kilomètre, l'évasement de Belver. Celui-ci, moins ample que le précédent, se termine un peu au-dessus du Martinet où recommence un second défilé qui ne s'ouvre plus qu'à six lieues de là, dans la conque d'Urgel. La fameuse gorge d'Organya et l'arrondissement de San-Pons continuent cette alternance qu'il serait facile de suivre plus loin encore. Mais nous devons nous arrêter à la Seu d'Urgel.

paye moitié à la France, moitié à l'évêque d'Urgel, pour acheter le droit de tirer en franchise des deux pays, le blé nécessaire à sa consommation, car il ne vient, dans ces hautes gorges, que de l'orge et du seigle.

La production la plus importante est le bétail. On élève aussi en liberté, et presque à l'état sauvage, des mulets et d'assez bons chevaux.

Six forges en roulement sur l'Ordino sont loin de représenter les richesses minérales de ces montagnes, car les Cortals d'En Camp renferment du plomb argentifère d'autant plus facile à exploiter que le bois, si rare dans les Pyrénées orientales, abonde dans cette partie. Mais les prudents pasteurs de l'Andorre se gardent bien d'entrer dans une voie où ils risqueraient leur indépendance. « Les Espagnols, qui sont souvent en guerre, nous demanderaient notre plomb, « et vous, peut-être, ne dédaigneriez-vous pas notre argent, » nous disait le Viguier qui nous a donné l'hospitalité.

Les Andorrans reconnaissent donc que leur seule garantie d'indépendance est la pauvreté, et c'est pourquoi ils relèguent sur la frontière d'Espagne, à Saint-Julien, et excluent des fonctions publiques tous ceux d'entre eux qui s'occupent d'échange et de commerce, en un mot, tous ceux qui cherchent à s'enrichir.

Leur caractère est tout imprégné du sentiment de leur faiblesse : Catalans de mœurs et de langage, ils diffèrent de ceux-ci par leur finesse et leur patience. Ils sont curieux, parleurs même, mais subitement muets et ignorants, quand ils croient leurs intérêts en jeu. Aussi, faire le niais pour éviter ou tendre un piége, cela s'appelle-t-il, dans les vallées voisines, *faire l'Andorran.* Du reste, c'est surtout vis-à-vis des Espagnols qu'ils usent de réserve et de méfiance, et ils ont beaucoup moins d'inclination pour le pays qui reçoit toutes les eaux de leur vallée, que pour celui qui est séparé du leur par un désert de montagnes.

Digitized by Google

Du col de la Perche à Puigcerda, il y a deux chemins praticables aux voitures. Le plus fréquenté est celui de Saillagouse; l'autre passe par Livia, point où il a été question d'opposer un fort à Mont-Louis.

De Puigcerda à Belver, il y a aussi deux chemins carrossables qui suivent chaque rive de la Sègre. Celui de droite traverse la rivière de Carol au pont San-Martin, va ensuite par Boluir s'engager dans le défilé d'Isvol au sortir duquel il passe à gué le dangereux torrent de Valltorta, puis il gagne Belver dont la plaine ne se développe que sur la rive gauche. Le chemin qui suit cette dernière rive l'aborde au pont de Soler, poursuit par Alp, Das et Pratz, traverse, à la hauteur du défilé d'Isvol, le col del Faitg ou de Valltarga (2e *vol.*, *p.* 333), puis débouche directement dans la plaine de Belver. Mais cette voie n'est pas la plus fréquentée. Toutefois, dans les temps secs, le plus court chemin de Puigcerda à Belver, c'est celui qui passe la Sègre à gué au-dessous du pont de Soler, et va par Sanabastra droit sur Valltarga.

De Belver à la Seu d'Urgel il n'y a qu'un chemin, bien que jusqu'au pont de Bar et même jusqu'à Arsègre, un piéton en puisse trouver d'autres. Quoi qu'il en soit, le chemin muletier, que nous n'osons dire paraticable au canon, ce chemin suit la rive droite de la Sègre jusqu'au Martinet où le défilé commence. Là, en vue de Monteilla, sorte de poste militaire, on gagne, par une passerelle en bois, la rive gauche, pour reprendre au pont de Bar la rive opposée à laquelle, passé Arsègre, on est fixé invariablement, jusqu'à ce que les deux murailles de rochers entre lesquelles on défile, et qui ne s'entr'ouvrent que pour le torrent et le chemin, viennent déboucher dans la conque dont la Seu d'Urgel occupe le milieu.

Cette conque est un riant petit bassin de forme circulaire, abondamment arrosé et d'une fertilité admirable. Mais nous avons décrit ailleurs (2e vol., p. 24) cet intéressant bassin, et la petite ville d'Urgel à laquelle une ancienne basilique a ajouté son nom de Seu, et la position de ses trois forts élevés sur les trois gradins de la crête du banc de roc isolé qui longe, au centre de la conque, la rive droite de la Balire (1).

(1) La crête, ou l'arête supérieure de cette sorte de prisme tronqué, a 1,300 mètres environ de développement, et monte en sens contraire de la vallée. Par suite, c'est son gradin inférieur qui est le plus rapproché de la ville (900 mètres).

Sur ce gradin s'élève une tour surmontée d'une plate-forme à canons, et entourée d'un chemin couvert à glacis coupés. Cette tour, dite de Salsona, surveille le débouché du val d'Andorre.

Digitized by Google

Examinons maintenant les berges de la vallée, les affluents qui les sillonnent, leurs communications, les passages de leurs crêtes, et commençons par la berge droite.

Berge droite. — Ne parlons pas des courtes et sauvages anfractuosités de l'impénétrable massif aggloméré autour du puig Peyric, et arrivons immédiatement au val de Carol.

Cette gorge, qui descend du Puig Moren, a quatre lieues d'étendue sur une largeur qui varie de 500 à 3,000 mètres. Elle n'offre aucune difficulté à la circulation « et n'a, dit Vauban, aucune station militaire; « en sorte qu'une fortification n'y servirait de rien, quand même elle « barrait la vallée tout entière, d'autant que les partis y pourraient « toujours descendre du haut des montagnes. » Toutefois, si l'on voulait étendre l'action de Mont-Louis sur le val de Carol, il serait bon d'occuper les gorges qui s'ouvrent entre Estavar et Callastres. Mais le meilleur moyen pour nous de garder le Carol, sera toujours d'occuper Puigcerda.

Vient ensuite la Valltorta, qui est, à droite, la seule issue du bassin de Belver. Par là on gagne : soit la tête du val de Carol, par le col de Llosa et la gorge de Ca'n Cardos qui débouche à Porta, au pied du Puig Moren; soit les sources de la Balire, en laissant à gauche les montagnes de la Mène.

Le défilé d'Urgel n'a aussi à droite qu'une seule issue latérale, la gorge de la Llosa. Encore cette gorge n'est-elle qu'une affreuse déchirure qui force le chemin à abandonner la rive correspondante. Les

Une double caponnière, flanquée de deux places d'armes, conduit de ce premier fort au second, qui est appelé le Castillet.

Le Castillet est une fortification irrégulière, dont le terrain a tracé la forme. On peut évaluer son enceinte à quatre fronts, dont un seul, celui qui regarde la tour de Salsona, est bastionné et pourvu d'une demi-lune avec chemin couvert. Les bâtiments de l'intérieur sont disposés de manière à servir au besoin de réduit à la défense. Ajoutons qu'une pièce triangulaire, de l'espèce que les Espagnols nomment *langue de serpent*, occupe, sous les murs du Castillet, une saillie de l'escarpement de la Balire, et que cet ouvrage avancé bat ainsi le pont qui conduit de la ville d'Urgel à ses forts.

Du Castillet, on descend au bourg de Castell-Ciudad pour remonter à la citadelle, qui couronne le gradin le plus élevé du banc de roc. Ce troisième fort est tout simplement un ouvrage à cornes, dont le front a 100 mètres de côté extérieur et les branches 180. Le front est précédé d'une demi-lune et d'un chemin couvert de la pointe duquel s'élance une flèche en terre. La gorge de l'ouvrage est fermée par un mur en crémaillère, qu'appuie intérieurement une grosse tour basse.

La tête de cet ouvrage à cornes est évidemment le point d'attaque du système, et sa chute entraîne le reste, comme il est arrivé en 1719.

Il pourrait arriver aussi qu'un bombardement suffît pour réduire ces trois forts dans lesquels on n'a ménagé aucun abri à l'épreuve des feux courbes.

Digitized by Google

branches supérieures de la Llosa permettent néanmoins de gagner, soit le Puig Moren par le col de la Llosa, soit la vallée de la Balire un peu au-dessus d'Andorre. On vient aboutir, dans cette vallée, au mas Diumenge d'en Gordany où Louis le Débonnaire fit les préparatifs du siége d'Urgel. Peut-être même est-ce par là que, ne pouvant forcer la gorge de la Sègre qui commence à la Llosa, le fondateur de la république d'Andorre reflua sur la Balire.

Du reste, à part l'accident des gorges de la Llosa, la berge que nous considérons est d'un parcours assez facile, et même, lorsqu'un gros orage ou la fonte des neiges de l'hiver gonflent les torrents qui débouchent sur le chemin du fond de la vallée, le meilleur moyen pour aller de Puigcerda à la Seu d'Urgel, c'est de longer à mi-côte cette berge droite. Voici alors l'itinéraire que l'on doit suivre.

On quitte à Boluir le chemin habituel de Belver, et l'on se porte par Gé sur Marange, d'où, la Valltorta franchie, on arrive à Taille-tendre. On descend ensuite à Prullans, où commence le chemin de Noailles, ainsi appelé du nom d'un duc de Noailles qui le fit ouvrir en 1691. Ce chemin, après avoir tourné, par Ardovol et la Bastide, un des trois affluents supérieurs de la Llosa, traverse les deux autres à Coborriu et à Viella, redescend au village de la Llosa, remonte au-dessus d'Arensa, et se rapproche ensuite d'Aristot qu'il laisse à gauche, puis, abordant par le col de Busqueran le bassin de la Balire, il va tomber sur cette rivière entre Arcavall et Calvinya. Le duc de Noailles et, 18 ans après lui, en 1719, le maréchal de Berwick, firent passer par là le canon qui leur servit à forcer la Seu d'Urgel. Charlet, quand il prit le même chemin en 1794 (2e vol., p. 25), n'avait point d'artillerie. C'est une marche de 13 heures, de Prullans à Calvinya.

Berge gauche. — Les affluents de gauche de la Sègre ont moins d'étendue, mais plus d'importance que ceux de droite, car leurs sources correspondent à des passages qui versent dans l'intérieur de la Catalogne.

Les quatre premiers descendent du massif qui a pour noyau le puig Mal et pour contre-fort septentrional le Cambredasse : ce sont les cours d'eau qui arrosent les belles vallées d'Eyne, de Saillagouse, d'Err et d'Osseja. Le torrent de la Moline, qui vient ensuite et fait face à celui de Carol, est déjà moins développé ; puis on ne rencontre plus que des ravins qui ne méritent d'être remarqués que parce qu'ils tracent à peu près la direction des rampes par lesquelles on monte aux cols qui versent en Catalogne. Or, comme c'est à ces cols que la berge gauche doit tout son intérêt, puisqu'elle n'a pas même une

Digitized by Google

communication longitudinale, et qu'à la hauteur du pont de Bar on est forcément ramené dans le thalweg, voire même bientôt sur la rive droite, il ne nous reste qu'à faire connaître ces passages qui sont au nombre de 11.

Les 6 premiers correspondent à Puigcerda, les 7e et 8e à Belver les 9e et 10e à Monteilla, et le dernier à la Seu d'Urgel.

1° COL D'EYNE. — Il s'ouvre à l'est du puig Mal, dans le contrefort qui relie ce massif au col de la Perche, dans le Cambredasse. Il est à 5 heures de Puigcerda. On monte par Eyne et l'on descend à Nuria sur le Freiser, et de là à Ribas.

2° COL DE FENESTRELL. — Encore à l'est, mais tout près du puig Mal. A 5 heures également de Puigcerda par Eyne ou par Saillagouse. Il est plus rude que celui d'Eyne. On descend de même à Nuria.

3° COL DE LA CROIX DE MAYENS. — Ne diffère pour ainsi dire pas du suivant.

4. COL DE MAYENS. — A l'ouest du puig Mal. On monte par Palau, Osseja et Valsevollera. A la même distance de Puigcerda que les précédents. On descend à Doria sur le Ripart, autre branche de la vallée de Ribas. Les abords de ce col sont boisés et s'encombrent de neige pendant l'hiver, mais l'été, c'est le chemin ordinaire de Ribas (2e vol., p. 324).

5° COL DU PLA DES SALINES. — C'est un plateau d'une étendue assez considérable, qu'on traverse dans tous les sens. On le gagne de Puigcerda en 4 heures 1/2, par Alp et la Moline; on le parcourt ensuite dans le sens de sa longueur et l'on va tomber à Doria.

6° COL DE TOSAS. — C'est le plus commode, le plus épargné par les neiges, le seul fréquenté en hiver, et l'on peut y faire passer du canon (1er vol., p. 179). On l'aborde comme le précédent, de la Moline, qui est à 3 petites heures de Puigcerda. On en compte 7 de ce dernier point au village de Tosas. Si jamais la route projetée entre Toulouse et Barcelone s'achève, c'est par ce col qu'elle devra passer, si elle traverse la chaîne à ciel ouvert.

7° COL DE JOU. — On y arrive de Belver par Riu, ou de Puigcerda par Das. Ce dernier chemin, qui est le plus long, ne demande que 4 heures de marche. Les deux rampes se réunissent à la tour de Serra, au pied du passage. Ce col est plus élevé et plus rude que les précédents (2e vol., p. 316 et 317). Il descend à Baga, dans le bassin du Llobregat.

8° COL DE PENDIX. — Il fait face à Belver (2e vol., p. 23). Ses abords sont boisés. Il descend aussi à Baga.

Digitized by Google

9° COL DE TRANCA-LA-PUERTA. — Etroite brèche entr'ouverte dans l'énorme massif des montagnes de Cadix. On y monte de Belver par Nefol, ou de Monteilla par Nas, et l'on descend à Pedra-Sorca, aux sources du Cardoner, affluent du Llobregat.

10° COL DE CREU. — On part soit de Monteilla, soit de Bar, on passe alors ou par San-Bartomeu, ou par Estunya, et, le col franchi, on tombe encore à Pedra-Sorca.

11° COL DE PORT. — Il met la Seu d'Urgel en communication avec Cardone, encore par Pedra-Sorca. On pourrait rendre ce passage praticable à l'artillerie.

Résumé. Nous venons de parcourir successivement *le thalweg* et les deux berges de la haute Sègre.

Pour le thalweg, nous avons vu que, sans compter les obstacles accumulés en aval d'Urgel, comme le redoutable défilé d'Organya et les remparts de Balaguer, de Lérida et de Mequinenza, nous avons vu, disons-nous, que, de Mont-Louis seulement jusqu'à la Seu d'Urgel, la gorge de la Sègre, à peu près impraticable au canon, est parsemée d'accidents divers qui, tous, viennent en aide à la défense. Concluons donc que, quoique le plus court chemin de la partie franchissable des Pyrénées orientales à la vallée de l'Ebre, la ligne de la Sègre est trop longue, trop resserrée, trop difficile à parcourir et trop facile à défendre, pour servir avantageusement de ligne d'opération principale.

En ce qui concerne la berge droite, nous avons constaté que, jusqu'à l'extrémité inférieure du bassin de Belver, on peut, par cette berge et par plusieurs chemins, se porter aux sources de l'Ariége; d'où il suit que la meilleure manière de mettre la vallée de l'Ariége à l'abri des entreprises de la Sègre, c'est d'occuper entièrement la Cerdagne jusqu'à l'entrée du défilé d'Urgel.

Enfin, nous avons reconnu que la berge gauche conduit à 11 passages, lesquels ouvrent presque tous les affluents supérieurs de deux des cinq grandes vallées qui composent le bassin de la Catalogne; nous allons voir, d'ailleurs, que ces deux vallées forment la partie essentiellement résistante de la province. D'où il résulte que l'occupation du couloir qui s'étend de Mont-Louis à la Seu d'Urgel et son libre parcours *sont nécessaires* à qui veut maîtriser la haute Catalogne, toujours si rebelle aux invasions de la partie basse. La Sègre alors ne sera plus qu'un chemin de ronde au pied d'une crête dont l'occupation est indispensable pour dominer les berceaux des vallées qui en descendent et que nous allons parcourir.

Digitized by Google

§ III.

VALLÉES LATÉRALES AU GRAND BASSIN DE LA CATALOGNE.

VALLÉE DU HAUT LLOBREGAT. — La guerre défensive de 1793 à 1795 n'a fait qu'effleurer ce bassin. Nous n'entreprendrons donc pas de le décrire dans toute son étendue ; mais nous allons en aborder la partie la plus intéressante, c'est-à-dire signaler les rapports qu'il a par la Sègre avec notre frontière, les passages par lesquels on peut l'atteindre, ses voies essentielles et ses principaux nœuds de communication.

Ce bassin a pour encadrement, d'une part la chaîne qui borde la rive gauche de la Sègre jusqu'à son embouchure dans l'Ebre, et de l'autre un puissant contre-fort qui, un peu à l'ouest du col de Tosas, se détache de cette chaîne et se dirige sur Barcelone où le Llobregat se jette dans la mer (à 7 kilomètres au sud de cette place), en imprimant à la côte, par ses alluvions, une saillie prononcée.

Cette dernière circonstance est toujours, dans les pays de montagnes, un témoignage de la puissance du relief des bassins où s'alimentent les torrents. Le Llobregat en offre une nouvelle preuve ; car son bassin est un entassement perpétuel de hautes montagnes qui ne s'effacent que sur la côte. Aussi ce bassin du Llobregat est-il le centre de résistance, le réduit de la haute Catalogne.

Cherchons comment il faut attaquer ce réduit. Evidemment, on ne peut l'aborder avec avantage que par le côté d'amont. Or, toutes les vallées qui composent le bassin de réception du Llobregat, prennent naissance sur le revers méridional de la portion de chaîne comprise entre le col de Port à la hauteur d'Urgel, et les montagnes de Tosas en face de Puigcerda ; portion de chaîne dans laquelle, comme nous l'avons vu en parlant de la vallée de la Sègre, s'ouvrent les cols de Port, de Creu, de Tanca-la-Puerta, de Pendix et de Jou. Suivons donc les rampes qui, de ces cinq cols, descendent dans le bassin du Llobregat.

Le col de Port, qui vient le premier à l'ouest, conduit en 9 heures de la Seu d'Urgel à Pedra-Sorca, hameau qui s'élève aux sources du Cardoner, principal affluent du Lobregat. On descend le Cardoner jusqu'à Cardone, *ce réduit pour les temps de malheur*, comme l'appellent les Catalans. C'est une ville de 600 feux, entourée de murailles, dominée par un château fort qui se relie à son enceinte, et soutenue en outre par deux pièces détachées : une tour romaine appelée

Digitized by Google

la Minoña, et le réduit de Bolcera. Cette place, qui marque le centre de la Catalogne, est un nœud remarquable de communications. De là en effet on peut se porter : 1° au nord, sur Berga que nous allons retrouver tout à l'heure ; 2° à l'ouest, sur la Seu d'Urgel, par un chemin beaucoup plus commode que celui de Port, par Salsona, Orlina et la Sègre ; 3° au sud-est, sur Manresa d'où l'on gagne, soit Lérida, soit Barcelone, soit Girone par Vich.

Les passages de Creu et de Tanca-la-Puerta ont le même débouché que le col de Port : Pedra-Sorca.

Les cols de Jou et de Pendix ont aussi un même point d'arrivée, Baga aux sources du Llobregat et à 4 lieues de la frontière. Ce bourg, de 250 feux, est fermé par un mur. De là on peut descendre à Berga, autre poste militaire, ou bien remonter par la Pobla de Llillet et gagner le col du pla de la Anella qui débouche à Tosas, dans l'une des branches de la vallée de Ribas.

Ce col d'Anella, qui s'ouvre entre le Llobregat et le Ter, est beaucoup plus facile que les passages qui versent dans la Sègre ; tellement que, quand, de cette dernière vallée, on veut passer dans le Llobregat, il y a avantage à franchir d'abord le col de Tosas pour prendre à Tosas même le chemin du plateau d'Anella. D'où il suit que la position de Tosas, qui menace à la fois le Llobregat et le Ter, est une des plus importantes de ces montagnes. Le fameux bourg de Castellard de Nuch (2e vol., p. 316) surveille le chemin de la Pobla à Baga.

A ces trois derniers noms qu'on ajoute Pedra-Sorca, et l'on aura la liste des premiers postes où, dans une guerre défensive comme dans une entreprise contre la haute Catalogne, il convient de prévenir l'ennemi, soit pour mettre la Sègre à l'abri du Llobregat, soit pour s'avancer sur Berga, Cardone et Salsona, seconde série de points essentiels à occuper, quand on veut agir offensivement dans le bassin que nous venons de parcourir.

VALLÉE DE HAUT TER. — Encaissé, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, par deux longs contreforts de la chaîne pyrénéenne, le Ter coule d'abord du nord au sud, puis, à 5 myriamètres environ de la frontière, il se retourne à l'est et va se jeter dans la mer, un peu au-delà du golfe de Roses. Il présente donc successivement une ligne d'attaque et une ligne de défense (2e vol., p. 94). Nous ne nous occuperons que de la première, et même, nous nous arrêterons, comme l'invasion française en 1794, à Ripoll, qui marque précisément la limite du bassin de réception de la vallée du Ter.

Ce bassin est ainsi formé :

Digitized by Google

Des flancs du Puig Mal d'une part, et du pic de Costabone de l'autre, descendent quatre torrents : le Ripart, le Freiser, le Ter proprement dit, et le Riutort. Le Ripart et le Freiser se réunissent à Ribas, le Ter et le Riutort à Campredon ; et les eaux de Ribas et de Campredon vont se confondre à Ripoll, où commence le canal d'écoulement de la vallée.

Tous les cols qui s'ouvrent sur la grande chaîne dans la portion que sous-tendent ces quatre branches, sont donc autant de passages qui permettent de se porter du versant septentrional des Pyrénées, c'est-à-dire de la Sègre, de la Tet et du Tech, dans la vallée du Ter.

Ces passages, nous les connaissons, et ils sont au nombre de 13 : les cols de Tosas, du Pla des Salines, de Mayens, de la Croix de Mayens, de Fenestrell et d'Eyne, qui correspondent à la Sègre (2e vol., p. 369) ; les cols de Naufonds, de Jegane, de Mantet et de Prégund, dont l'entrée donne sur la Tet ; et les cols des Aires, de Vernadell et de Malrem, que l'on gagne du haut Tech (1er vol., p. 282 et 283). Les rampes qui descendent de ces 13 passages se groupent comme les affluents supérieurs du Ter : elles convergent vers quatre points situés en tête des quatre gorges qui versent leurs eaux dans les vallées de Ribas et de Compredon. Ces nœuds : Doria et Nuria d'une part (à 3 h. 1/2 et 4 h. 1/2 de Ribas), les Sept-Cases et Mollo de l'autre (à 5 et 4 h. de Campredon), sont donc les clefs du haut Ter. Le général Dagobert regardait Mollo *comme la clef de la haute Catalogne.*

Mais les expéditions de Ribas, de Campredon et de Ripoll, nous ont fait suffisamment connaître cette ramification de vallées, ainsi que les chemins qui les suivent (1er vol., p. 178-181, et 2e vol., p. 115 et 125). Quant aux chemins qui les traversent, ceux qui abordent directement le bassin du Llobregat, nous les avons signalés plus haut (voir le Llobregat), et ceux qui pénètrent dans la Fluvia et dans la Muga, nous en parlerons en décrivant ces deux vallées. Nous ajouterons seulement que ces communications latérales ne sont pas interrompues par l'énorme éperon de la grande chaîne qui sépare les vallées de Ribas et de Campredon, et que l'on trouve, pour franchir cet obstacle, trois traverses : la première, entre Nuria et les Sept-Cases ; la seconde, entre Ribas et Campredon, par Perdinya ; et la troisième, entre Bruguera en aval de Ribas, et San-Juan de las Abadessas. Les deux dernières ne sont pas impraticables à l'artillerie, et le général Doppet, en 1794, a fait passer son canon par Perdinyas (2e vol., p. 118).

Nous ne reviendrons pas non plus sur les propriétés stratégiques du Ter, et nous nous contenterons de rappeler que cette vallée tourne

toutes les défenses qui précèdent Girone, cette porte de la Catalogne inférieure (1).

VALLÉE DE LA FLUVIA. — De tous les torrents qui sillonnent le revers méridional des Pyrénées, aucun n'accuse plus nettement que la Fluvia les trois parties dans lesquelles se décomposent la plupart des vallées de ces hautes régions. Mais déjà la campagne de 1795, qui a eu pour principal théâtre les bords de la Fluvia, nous a fait connaître deux de ces trois parties : le canal d'écoulement qui a son goulot vers Bezalu, et le lit de déjection qui commence à Bascara. Il ne nous reste plus donc qu'à décrire la charpente compliquée de son bassin de réception, bassin qui a pour nous d'autant plus d'intérêt, qu'il est le point d'attaque de la meilleure des lignes de défense de la haute Catalogne.

Ce bassin se présente sous la forme d'une sorte de quadrilataire qui a pour périmètre les quatre lignes ou courbes suivantes :

1° Le chaînon des Pyrénées compris entre les deux points de la chaîne qui correspondent, par rapport à la vallée du Tech, aux hauteurs du Corall et de Saint-Laurent-de-Cerda. Ce tronçon de la grande chaîne a la forme d'un arc de cercle dont la concavité regarde le sud.

2° Le contre-fort qui, de l'extrémité gauche du chaînon ci-dessus, s'élance au sud et marche ainsi l'espace de 7 à 8 lieues, en encaissant d'autre part la rive gauche du Ter.

3° La branche que ce contre-fort détache vers l'est, pour accompagner le Ter dans la seconde moitié de son cours. Cette branche décrit une demi-circonférence ouverte au sud et dont le sommet vient planer au-dessus de Bezalu.

4° Le contre-fort qui part de la grande chaîne entre le col de Villaroja et la source de la Muga, qui serpente ensuite vers le sud, a pour jalons les pics de Bassagoda et de Nostra Señora del Monte, et vient, par Maya, expirer sur la Fluvia, en face de Bezalu.

(1) Girone est le point de la Catalogne d'où rayonne le plus grand nombre de voies de communication, et, pour en donner une idée, nous nommerons les principales :

Routes : de Barcelone et de France. — *Chemins à charrettes* (carrateras) : de San-Feliu de Guixols, Santa-Caloma de Farnès ; de Tayala et Bascano ; de Torruella de Montgri, la Bisbal et les villages de la Marine ; de Bezalu et d'Olot ; de Castella, Fornells et Camdura. — *Chemins muletiers* : de l'ermitage de los Angeles pour la Bisbal ; de l'ermitage de San-Miguel pour les villages de San-Medir et San-Gregorio ; de la ville d'Amer, en partant de Sarria ; le chemin de la rive droite du Ter à la naissance du canal des Moulins, d'où part un sentier pour Olot.

Girone est à 19 heures de Barcelone, 7 d'Hostalrich, 7 de Figuères et 7 de Roses.

Digitized by Google

L'ensemble de ces quatre courbes figure les trois quarts d'un cirque ouvert à l'est.

Une multitude de gorges déchirent les parois de cet entonnoir. Les principales sont :

1° La gorge d'Olot. — Elle s'ouvre dans l'angle formé par le contre-fort occidental et la branche qui accompagne le Ter dans son inflexion vers l'est. Elle court donc ainsi du sud au nord, et, laissant Olot à gauche, elle va tomber dans le fond de l'entonnoir à 2 kilomètres en amont de Castellfullit.

2° La gorge de San-Salvador. — Elle se dirige perpendiculairement à la précédente, de l'ouest à l'est, dans le sens du canal de la Fluvia dont cet affluent supérieur est le véritable berceau. L'origine de celui-ci correspond, sur le Ter, à la hauteur de la Real, à une lieue au-dessous de Campredon.

3° La gorge de San-Miquel d'Oix. — Elle descend du revers oriental de la montagne de San-Antonio, dont le versant opposé regarde Campredon ; elle trace ensuite deux grands lacets, puis elle débouche dans le thalweg de la Fluvia, à une lieue au-dessous de Castellfullit.

4° La gorge de Bajet. — Elle prend naissance dans l'angle formé par le contre-fort occidental et la grande chaîne, longe le pied de celle-ci depuis Bajet jusqu'en face de Bassagoda, puis là se retourne au nord pour se confondre bientôt avec la gorge précédente.

5° La gorge de Monteyas. — Elle commence sur le revers méridional du massif de Bassagoda et finit un peu au-dessus de Bezalu. Son embouchure marque l'extrémité inférieure du bassin de réception de la Fluvia.

Ces gorges sont autant de rampes pour aborder le bassin qu'elles alimentent. Parcourons ces voies de communication.

De Vich, par un chemin qui n'est pas impraticable à l'artillerie, on gagne à Grau, au-dessus de San-Estevan, la crête de partage des bassins du Ter et de la Fluvia, et l'on descend à Olot, poste militaire qui occupe le centre d'une petite plaine industrieuse, fertile en blé, et dont la guerre peut tirer quelques ressources. Ainsi, en 1690, le duc de Noailles ayant pris ses quartiers de rafraîchissements dans cette plaine d'Olot, y entretint pendant 26 jours, « et sans être obligé de fourrager à plus d'une lieue et demie de son camp, » 14 bataillons d'infanterie et 26 escadrons. Ces troupes gagnèrent ensuite directement San Juan de las Abadessas. La Cuesta, en 1794, suivit la même voie. (2e vol., p. 122.)

Au-dessus de San-Juan, vers les ruines de l'ancien château-fort de la Marinière, on retrouve une ancienne voie romaine qui, franchis-

Digitized by Google

sant un chaînon déprimé de la berge gauche du Ter (2e vol., p. 129), vient tomber dans la gorge de San-Salvador, laquelle débouche à Castellfullit. Ce poste et celui de la Marinière, qui gardaient les deux extrémités de la voie, ont été démantelés en 1694.

Il reste toutefois à Castellfullit un château-fort, mais en assez mauvais état.

Continuons à remonter le Ter, pour prendre à leur origine les rampes qui de là pénètrent dans le bassin de la Fluvia.

Nous arrivons à Campredon, d'où partent vers l'est deux chemins : l'un pour Olot, qui redescend à Castellfullit ; l'autre *qui tourne* ces deux petites places. Ce dernier traverse le faîte des deux vallées au col de San-Feliu ; il longe ensuite la berge droite du val d'Oix, puis il rencontre, à égale distance de Castellfullit et de Bezalu, le chemin de la vallée qui, en ce point, commence à être carrossable. Il l'était jadis à partir de Castellfullit ; car, en 1694, il fut ouvert sur une largeur de 2 toises et sur un développement de 6,000, par 10 bataillons français « qui firent ainsi passer du canon par où des chèvres « n'avaient jamais passé. »

Viennent ensuite les rampes qui descendent de la frontière par les cols de Malrem, de Collit, de Falgur et de Villaroja, lesquels mettent le Tech en communication avec la haute Fluvia. Ces rampes tombent toutes dans le val de Bajet, d'où l'on gagne la gorge de Monteya, qui rencontre la Fluvia un peu en amont de Bezalu. Mais telle est l'âpreté de ces communications directes, que, lorsque, du Vallspire, on veut se porter dans le bassin de la Fluvia, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de passer par le col des Aires et par Campredon.

C'est à Bezalu que commence le canal d'écoulement de la Fluvia. Ses berges, dès lors, perdent peu à peu leur aspect sauvage et les épaisses forêts dont leurs parties supérieures sont hérissées. Le chemin du thalweg continue sur la rive gauche qui domine la droite. Celle-ci, néanmoins, quoique plus escarpée, n'oppose plus d'obstacle à la circulation. Mais nous connaissons cette seconde partie du cours de la Fluvia.

Nous en dirons autant de la troisième, du lit de déjection qui commence à Bascara et se perd dans les marais d'Ampurias.

VALLÉE DE LA MUGA OU BASSIN DE L'AMPURDAN. — La campagne de 1794 nous a déjà fait connaître les détails de ce vaste bassin, en sorte qu'il ne nous reste plus qu'à rassembler nos descriptions partielles dans un tableau d'ensemble que nous allons esquisser à grands traits et dans l'ordre suivant :

Digitized by Google

1° L'encadrement du bassin et les passages qui franchissent cette enceinte.

2° Les cours d'eau et les lignes faîtières qui les séparent.

Encadrement du bassin. — Cet encadrement est formé :

1° Au nord, par les Pyrénées, depuis la source de la Muga jusqu'au pic Sallfore.

2° A l'ouest, par la branche que le Sallfore lance vers Roses, branche qui n'est autre que la continuation de la grande chaîne, laquelle remplit de ses derniers rameaux le cap que termine la pointe de Creu. (1er vol., p. 279.)

3° A l'est, par le contre-fort qui, de la source de la Muga, se dirige sur Nostra-Señora del Monte.

4° Enfin au sud, par un appendice du massif de Nostra-Señora del Monte, lequel, de Beuda-Sagaro, va, par les hauteurs au-dessus et au nord d'Esponella, tomber dans la plaine vers Pontos, d'où une nervure, qui se prolonge le long de la rive gauche de la Fluvia, le continue jusqu'aux marais de San-Pedro Pescador.

Passages. — Les passages ou cols par lesquels on franchit cette enceinte sont au nombre de 47. Parcourons-les successivement, en allant du sud au nord.

Les deux premiers appartiennent à la dernière branche de l'encadrement ci-dessus ; ce sont :

Le col de Pedrinya, auquel on monte de Bezalu par Dosques. On gagne ensuite Cabanellas et Navata, d'où Figuières. Le passage de l'Alga, vers Casamor, est le seul mauvais pas de cette traversée (2e vol., p. 125) ;

Le col de Beuda-Saguro, que l'on prend un peu au-dessus de Bezalu. On tourne les sources de l'Alga, on traverse San-Martin de Sasseras et Llado, et l'on rejoint à Navata le chemin de Figuères.

Les deux cols suivants s'ouvrent dans le contre-fort oriental (n° 3); ce sont :

Le col de Nostra-Señora del Monte. On part de Monteya sur la haute Fluvia et l'on descend à Llado ;

Le col de Bassagoda. Il a pour point de départ le village de Bassagoda, et pour point d'arrivée Llorona, aux sources du Manol (2e vol., p. 144 et 145).

Ces quatre passages tournent Figuères.

Les 39 suivants sont des cols de la grande chaîne, que nous avons détaillés dans les notes topographiques de notre 1er volume, p. 283 et 285. Rappelons-les succinctement.

Digitized by Google

Deux versent à Saint-Laurent de la Muga : les cols de Villaroja et des Orts ;

Trois à Massanet ;

Six entre La Bajol et Agouillane ;

Huit à La Jonquère ;

Cinq à Recasens ;

Treize à Espolla ;

Deux à Padret, au nord des marais de Castillon.

Enfin, quatre rampes, qui partent de Colera, de Llança, de la Selva et de Cadaques, franchissent le crochet méridional de la grande chaîne (nº 2) et aboutissent, les deux premières à *Garrigollas* et les deux autres à Roses.

Ces 47 passages donnent naissance à une infinité de chemins et de sentiers qui se croisent en tous sens dans le bassin de la Muga. Mais une carte seule peut servir de guide dans ce dédale de communications, qui, toutefois, suivent généralement les cours d'eau que nous allons décrire.

Cours d'eau.—Tous ne sont pas, à la rigueur, tributaires de la Muga, car l'Alga et le Manol se déchargent directement dans les marais de la côte. Mais comme, à la moindre inondation, ces marais envahissent la côte tout entière, ils peuvent être considérés comme l'épanouissement de l'embouchure de la Muga, et celle-ci, par suite, comme le déversoir définitif de l'Alga et du Manol.

Quoi qu'il en soit, pour en finir de suite avec ces deux cours d'eau, les seuls que l'on rencontre sur la rive gauche de la Muga, rappelons que l'Alga descend du massif de Nostra-Señora del Monte et aboutit aux Marais de Ciurana, derrière lesquels nous avions pris position en 1795 ; et que le Manol, dont il a été si souvent question, vient des hauteurs de Llorona, reçoit à gauche les torrents de Sistella et de Terradas, passe au sud de Figuères et va étaler ses eaux bourbeuses dans les marais de Castillon (2e vol., p. 275 et 311).

Reste donc à parler de la Muga et ses affluents de gauche.

Nous avons vu (1er vol., p. 277) qu'une portion de la grande chaîne, qui correspond à Pratz de Mollo, est couronnée par un large plateau d'un myriamètre environ de longueur. C'est vers l'origine de ce plateau que la Muga prend naissance. Elle parcourt dans toute son étendue cette crête aplatie, et trace ainsi la ligne-frontière jusqu'à ce que, rencontrant le relèvement des Orts, elle se précipite brusquement sur le territoire espagnol. Là, torrent impétueux et roulant au fond d'une gorge qui ressemble à un long précipice, elle contourne d'abord les rochers d'Albanya et la croupe de la Magdelaine, puis, arrivée de-

Digitized by Google

vant la fonderie de Saint-Laurent, elle prend une direction définitive vers le sud-est. Elle débouche en plaine au Pont-des-Moulins, coule à pleins bords sur un lit vaseux et se perd enfin dans les marais de Castillon (2e vol., p. 101).

Si l'on fait abstraction d'une multitude de ravins insignifiants qui déchirent l'étroite crevasse où est emprisonnée la Muga depuis sa chute sur le territoire espagnol jusqu'à Pont-des-Moulins, les affluents de droite de cette rivière se réduisent à deux : le Llobregat et le torrent de Padret.

Celui-ci, qui longe le pied du dernier chaînon de la grande chaîne, du chaînon qui sert de base au cap de Creu, le torrent de Padret n'a qu'une médiocre importance, et il suffira de le nommer, en sorte que le Llobregat résume à lui seul tous les affluents de la Muga.

Le Llobregat, en effet, recueille toutes les eaux du revers méridional des Pyrénées, depuis les montagnes à l'est de Saint-Laurent jusqu'au Sallfore. Il descend du Pertus, suit à gauche la grande route qu'il traverse au pont de Camany, puis, entraîné vers le sud-est par son principal affluent de droite, le Ricardell, il se dirige sur Perelada où la chute de plusieurs torrents qui se précipitent ensemble du nord sur sa rive gauche, lui rend sa première orientation vers le sud. Alors il va se jeter dans la Muga, au milieu de la plaine.

Parcourons maintenant les affluents du Llobregat en suivant la crête de la grande chaîne.

Dans l'angle que celle-ci décrit au-dessus de Massanet, nous voyons se déployer un large éventail de ravins : ce sont autant de torrents qui se réunissent bientôt pour donner naissance au Ricardell. Le Ricardell coule d'abord parallèlement à la Muga, reçoit à gauche le ruisseau de Darnius, s'enfonce dans la gorge de Bioure, en débouche pour couper la route, et se jette presque immédiatement dans le Llobregat.

Le reste de la grande chaîne jusqu'au Pertus, n'envoie plus ses eaux au Llobregat que par une série de petits affluents parmi lesquels le torrent d'Angouillane, qui descend du massif des Salines, mérite seul d'être remarqué.

Viennent ensuite les eaux des Albères. Elles sont toutes tributaires de la rive gauche de Llobregat, et les gorges de Camany et de Cantallops s'y déchargent d'abord séparément, puis toutes les autres à la fois, par un seul et même canal où elles ont commencé par se réunir, un peu au-dessus de leur commune embouchure.

Lignes faîtières. — Ces lignes, dont les cours d'eau que nous venons de parcourir ne sont en quelque sorte que les entre-axes, cons-

tituent la charpente intérieure du bassin de la Muga, c'est-à-dire la partie de ce bassin qui, après son enceinte extérieure que nous venons de tracer, nous importe le plus de connaître. Mais cette charpente intérieure, nous l'avons détaillée dans le cours de nos deux campagnes de Catalogne, et il ne nous reste plus qu'à rappeler les pages de notre texte où le lecteur trouvera les matériaux d'un travail qu'il serait oiseux de reproduire.

Entre l'Alga et le Manol. — Cette bande de terrain présente trois positions remarquables : Nostra-Señora-del-Monte (2e vol., p. 282), Llado (p. 251) et Navata (p. 278).

Entre le Manol et la Muga. — Ce chaînon, qui se rattache aux hauteurs de Llorona, s'affaisse devant Saint-Laurent de la Muga, se relève à la Magdelaine et se termine au plateau de Llers; ce chaînon a servi de théâtre à trois batailles et à deux combats qui le font suffisamment connaître. (*Voir* les batailles de Saint-Laurent et des lignes de Figuères (1re et 2e journées), et les combats de la Fonderie et de Sistella.)

Entre la Muga et le Ricardell. — Etroite bande de rochers qui descend de Nostra-Señora-del-Fau et se termine au plateau de Roure (1er vol., p. 102 et 147).

Entre le Ricardell et le ruisseau de Darnius. — Autre bande de rochers qui descend du massif des Salines et s'arrête à la rencontre des deux torrents qu'il sépare, à la Roca Malera (2e vol., p. 158).

Entre les ruisseaux de Darnius et d'Agouillane. — Contre-fort des Salines qui s'affaisse et se divise à hauteur d'Agouillane et qui se termine par le relèvement de la Montagne-Noire (2e vol., p. 159, 164 et 179).

Le versant des Albères. — Nous avons vu que ses contre-forts, tous transversaux, courts et abrupts, sont continués par des enchaînements irréguliers de collines, parmi lesquelles on rencontre çà et là quelques petites plaines, comme celles de Vilarnadal, de Mollet, et le quadrilataire compris entre Espolla, Saint-Clément, Massarach et l'Orlina (2e vol., p. 139, 151 et 177).

LA COTE. — Supposons que, du pic qui termine à l'est la chaîne des Albères, du Sallfore, on tire sur Roses une ligne droite, et que l'on considère l'espace compris entre cette ligne et le rivage : tout cet espace est rempli par un entassement de montagnes et de rochers qui forment la croupe de Pyrénées orientales. Seulement, la mer laisse courir çà et là, entre elle et le pied de ces rochers, une étroite zône de terre qui compose le bassin côtier dont il nous reste à parler (1er vol., p. 279).

Digitized by Google

Cette côte, toute dentelée, présente une multitude de criques, mais fort peu de mouillages où des bâtiments de guerre puissent trouver un abri un peu sûr. On y distingue cependant trois points de relâche qui ne manquent pas d'une certaine importance : Llança et la Selva de Mar, entre la pointe de Cerbère où commence le territoire espagnol, et le cap Creu où les Pyrénées finissent; et, de l'autre côté du promontoire, le petit port de Cadaques.

La rade de Llança est largement ouverte aux vents les plus dangereux de ces parages, aux vents de l'est; elle est en outre précédée d'un îlot et de plusieurs récifs. Aussi est-elle tristement renommée.

La Selva, qui s'ouvre en plein nord, est mieux abritée de l'est. Son port est d'une bonne tenue et peut recevoir de grands bâtiments. Quand le cabotage ne peut doubler le cap Creu, ce qui arrive fréquemment en hiver, c'est à la Selva qu'il relâche.

Cadaques, qui regarde le sud-est, et dont l'entrée est assez rétrécie, peut abriter 10 vaisseaux de haut bord.

Les communications par terre de ce bassin côtier avec le territoire français et même avec la plaine de l'Ampurdan, sont des plus pénibles.

On y pénètre, de notre territoire, par les cols de Sourou, de los Frayles ou Frares, et de Belistre (1er vol., p. 285). On descend à Colera, qui a figuré dans nos campagnes révolutionnaires, et notamment dans la bataille du 26 thermidor 1794 (1er vol., p. 191 et 193 et 2e vol., p. 152). De là, un mauvais chemin conduit par Llança à la Selva où s'arrête définitivement la circulation le long de la côte. Une seconde traverse va de Colera, par Vilamaniscle, aboutir à Perelada que l'on peut aussi gagner de Llança, en passant par Garrigollas et la tour de Mala-Veyna. Egalement, de la Selva, on peut gagner l'entrée de la plaine par Palau-Saverda, et ce chemin, tout mauvais qu'il est, nous a été fort utile pour le transport de nos munitons devant Roses, quand nous avons assiégé cette place (2e vol., p. 275). Cadaques a aussi avec Roses une communication, mais si mauvaise, que les Espagnols la regardent comme équivalente à 25 lieues de route en plaine.

Dans les campagnes de 1794 et 1795, la brigade Victor était chargée de veiller sur cette côte depuis Roses jusqu'au cap Cerbère, tandis que la division Marbot gardait notre littoral jusqu'aux Bouches-du-Rhône. Mais cette défense ne reçut une organisation complète qu'au printemps de l'année suivante, lorsqu'on crut un moment que toutes nos frontières maritimes étaient menacées. Ces menaces aboutirent à Quiberon, et les escadres espagnoles se bornèrent, pour

Digitized by Google

leur part, à deux démonstrations sur Roses, lesquelles furent repoussées sans peine (2e vol., p. 290 et 292) (3).

Nous avons décrit (2e vol., p. 230 et 231) le golfe de Roses et le port qui a remplacé celui d'Ampurias, dont on peut aujourd'hui re-

(1) Voici quelle était, en 1795, l'organisation de cette défense.

COTE FRANÇAISE.

(V. la description de cette côte, 1er vol., p. 298 et 299.)

Sur le petit Rhône, à Silvereal, entrepôt de tout ce qui arrivait par le fleuve à l'armée des Pyrénées orientales — une redoute et 150 hommes.

Au Grau du Roy qui dégorge l'étang de Repausset, et à la Jasse de Candillargues, entre l'étang ci-dessus et celui de Mauguio — deux postes fournis par la garnison d'Aiguesmortes, et du canon de campagne.

Sur la montagne de Cette — 1,500 hommes 2 compagnies d'artillerie.

Du pont des Onglous au-dessus de l'étang de Thau, jusqu'au Grau d'Agde — les garnisons d'Agde et du fort Brescou, renforcées de 7 pièces de bataille avec leurs servants.

Du Grau d'Agde à l'embouchure de l'Obe (Grau de Sérignan) — 300 hommes et 3 canons, établis à Vias et à Portiragues. En arrière, à Béziers, rassemblement des gardes nationaux du pays.

De l'embouchure de l'Obe à celle de l'Aude (Grau de Vendres) — troupes mobiles rayonnant de Vendres.

Au cap Saint-Pierre, roc isolé au milieu d'une plage de sable — une batterie dite des Sans-Culottes.

Les défilés d'Armissan et de Gruissan, qui débouchent sur Narbonne, étaient gardés.

A la Nouvelle — 4 pièces de 24.

A la Palme — 100 hommes et 2 canons.

De l'étang de la Palme à la montagne de Leucate — ancien retranchement portant, à chacune de ses extrémités, 3 pièces de 24.

La plage entre l'embouchure de l'Aude et Leucate était gardée en outre par 8 tours en maçonnerie.

La butte appelée la montagne de Leucate était organisée de la manière suivante :

Sur la plage à gauche, devant le mouillage de la haute Franqui — batterie dite de Dugommier, de 6 pièces de gros calibre ;

Sur la plage à droite, devant la basse Franqui — les trois batteries Marbot reliées par des murs en pierres sèches, chacune de 2 pièces ;

Dans l'intervalle et à mi-côte — 5 pièces de 8 et 1 de 24, qui composaient l'armement des batteries Soubrany et Milhaud ;

Enfin au sommet de la butte, à 15 metres au-dessus de la mer, le réduit de la Matte.

De l'étang de Leucate à l'embouchure de la Tet — trois redoutes : 1° sur l'emplacement de l'ancien château Saint-Ange, 2° à Saint-Laurent de la Salanque, 3° à Sainte-Marie. Chacune portait 2 pièces de 24.

De la Tet au Tech — une batterie armée dite des Cabanes de Canet, et quatre épaulements non garnis, 1° aux Basses de Canet, 2° à la Coulle de Liança, 3° à Saint-Cyprien, 4° au Pillon. Ces épaulements avaient été dressés pour recevoir l'artillerie volante des troupes mobiles qui gardaient l'arrondissement de Perpignan, depuis Saint-Laurent jusqu'à Argeles.

Ces troupes se composaient de 2,500 fantassins, 250 cavaliers et 21 pièces de

Digitized by Google

trouver encore, à l'embouchure de la Fluvia, des traces remarquables.

A l'embouchure du Ter, les rochers reparaissent jusqu'aux îles de las Medas, où commence une alternance de sables et de falaises qui se continue jusqu'à Barcelone.

campagne servies par trois compagnies de canonniers gardes-côtes. Elles étaient ainsi distribuées :

A Saint-Laurent de la Salanque.	400	baïonnettes	6	pièces	
A Sainte-Marie	300	»	2	»	
A Villalongue	300	»	»	»	
Dans la Salanque	»	»	»	»	100 chevaux.
A Canet	400	»	2	»	»
A Saint-Nazaire	300	»	2	»	»
A Saint-Cyprien.	400	»	4	»	50
A Argeles	400	»	5	»	100

Ces forces mobiles correspondaient entre elles par les vigies de Sainte-Marie, de Saint-Nazaire, de Saint-Cyprien, du moulin d'en Souret et de Saint-Elme.

De l'embouchure du Tech à Collioure — batterie de Siné, de 2 pièces de 24.

Dans la sphère d'action de Collioure, le Moulin, la Justice, le Miradoux, le Château, Saint-Elme, la batterie de la Raison (entre Collioure et Port-Vendres), réunissaient 46 pièces.

Port-Vendres n'en avait que 7 : 1 de 12 au Fanal; 1 *id.* à la Presqu'Ile; 2 de 24 à Mailly ; 3 *id.* à Béarn.

Aux anses Pollies — 2 canons de 24 au fond de la Calle, et autant, plus un mortier, à la pointe d'Oullustrell.

A Banyuls-sur-Mer — 2 pièces de 24 à gauche du port, et 1 à droite.

Enfin, au cap Cerbère — 2 pièces de 24 complétaient l'armement de la côte française.

Total pour cet armement : 150 bouches à feu. Quant au nombre des défenseurs, il serait difficile de le préciser (2e vol., p. 280), mais on peut, en moyenne, l'évaluer à 8,000 hommes.

COTE ESPAGNOLE.

Moins importante que la nôtre, la côte du pays conquis ne comptait en tout que 15 pièces.

Dans l'îlot en avant de Llança.	5	canons de 24.
A la Selva.	3	»
A Cadaques.	3	»
A la pointe de Nofeo.	2	»
» de Falco.	2	»

Des vigies organisées au cap Creu, à San-Salvador, au Bouton de Roses et à Castillon, transmettaient à Figuères les nouvelles de cette côte.

Digitized by Google

CARTES A CONSULTER.

En attendant l'atlas que nous avons dressé et que nous espérons publier bientôt, le lecteur pourra consulter les cartes suivantes :

Pour l'ensemble, la carte de WOERL.

Pour la partie française, en attendant la carte de l'état-major, la carte de CASSINI.

Pour la partie espagnole, l'ancienne carte (dédiée à Philippe V) de ROUSSEL.

Digitized by Google

LISTE

des principaux documents où l'auteur a puisé.

1° Documents officiels du Dépôt de la guerre, comprenant : la correspondance des généraux avec les ministres de la guerre, le Comité de salut public, les officiers en sous-ordre, les administrations civiles et militaires, les commissaires des guerres, ingénieurs, inspecteurs ; la correspondance des représentants du peuple, le journal de leurs arrêtés, etc.

2° L'extrait de ces documents, qui a été rédigé au Dépôt.

3° Le journal manuscrit du capitaine du génie Pontet, attaché à l'état-major général, et interprète de l'armée des Pyrénées orientales.

4° Le journal manuscrit de Jules Baudard, adjoint aux adjudants généraux de la même armée.

5° Les archives des places de la frontière.

6° Les archives de la préfecture de Perpignan.

7° Des notes manuscrites conservées à la bibliothèque de Toulouse.

8° Le *Moniteur* officiel.

Digitized by Google

9° Le *Diario,* journal de l'époque qui se publiait à Barcelone; et diverses pièces recueillies dans cette ville par M. Gautier d'Arc, ancien consul général.

10° Les mémoires manuscrits du représentant Cassanyes.

11° La correspondance privée du représentant Lacombe-Saint-Michel.

12° Les papiers, registres d'ordre et de correspondance du général Lamer, chef d'état-major de Dugommier.

13° Les mémoires des généraux Puget de Barbantane, Daoust, Doppet, du ministre à Madrid Bourgoing, du prince de la Paix, etc., la biographie de Ricardos par le marquis d'Hervas, et tout ce qui a été imprimé en France sur la guerre des Pyrénées orientales.

14° Des notes manuscrites et coupures des journaux du temps, rédigées ou rassemblées, depuis 1792 jusque vers la fin de la révolution, par un habitant de Perpignan.

15° Les récits et les affirmations concordantes de plus de 50 témoins oculaires.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CAMPAGNE DE 1794.

PREMIÈRE PARTIE. — L'INVASION REPOUSSÉE.

CHAPITRES. Pages.

I. — *Réorganisation de l'armée française.* — Situation déplorable de l'armée des Pyrénées orientales. — Dugommier est appelé à la commander. — Avant de quitter l'armée victorieuse de Toulon, il propose au Comité de la jeter en masse sur les Espagnols. — Cette belle combinaison est repoussée. — Antécédents et portrait du nouveau général en chef. — Son arrivée à Perpignan. — Il réorganise successivement l'état-major, les troupes, les services administratifs. — Notre armée partagée en trois divisions : Augereau, Pérignon, Sauret. — La cavalerie commandée par le général Labarre, l'artillerie par Lamartillière. 1

II. — *Dispositions des deux partis.* — L'armée française reprend confiance. — Dugommier assure ses ailes et ses derrières. — Sa sollicitude extrême pour la défense de nos côtes. — Attitude de l'Espagne. — Elle penche vers la paix. — Le vieux ministre Aranda, rappelé au conseil, veut, comme l'année précédente, traiter avec la République. — Le ministre favori, Godoy, l'emporte. — Le gouvernement espagnol laisse néanmoins son armée du Roussillon dépérir dans ses quartiers d'hiver. — Cette armée s'entoure de nouveaux retranchements dans son camp du Boulou. — Extension donnée à ce camp. — Morts subites de Ricardos et de son successeur désigné, O-Reilly. — Las Amarillas chargé de l'intérim, en attendant une nomination définitive. 13

III. — *Mouvements préparatoires.* — L'armée française quitte ses quartiers d'hiver et va prendre position entre le Rear et le Boulou. — Camps d'instruction établis pour recevoir les recrues et constituer une première base d'opération. — Af-

Digitized by Google

faire de Tressères. — Réoccupation de Banyuls-les-Aspres. — Nos escarmouches incessantes. — Les Espagnols replient tous leurs postes avancés. 18

IV. — *Expédition de la Seu d'Urgel.* — Dagobert, suspendu de ses fonctions, est allé à Paris dénoncer à la Convention la dictature de ses représentants aux armées. — Succès imprévu de son audace. — Il est rétabli dans son commandement. — Son retour aux Pyrénées. — Il apporte à Dugommier un projet approuvé du gouvernement, mais qu'il ajourne. — Il va se remettre à la tête de sa division de Cerdagne. — Position des deux partis dans ces montagnes. — Incident malheureux qui y précipite l'ouverture des hostilités. — Combat de Monteilla, qui épuise les forces du vieux général. — Combat de la Llosa. — Les Espagnols des deux rives de la Sègre sont refoulés sur la Seu d'Urgel. — Dagobert les poursuit jusque-là, malgré son état de souffrance. — Description de la conque, de la ville et des forts d'Urgel. — Les forts résistent. — La ville est prise et livrée au pillage. — Dagobert, sentant son mal empirer, ordonne la retraite. — Il meurt à Puigcerda. — Son éloge 21

V. — *Ouverture de la campagne.* — Beau plan de campagne de Dugommier. — Le retard d'une flottille, qui doit lui amener l'artillerie de siége nécessaire pour reprendre Collioure, le détermine à intervertir l'ordre dans lequel les opérations qu'il va entamer lui ont été prescrites. — Il veut gagner encore quelques jours et reprend sa petite guerre d'avant-postes. — Combat de Palau, qui nous ouvre inopinément un chemin pour tourner le camp du Boulou. — Le comte de la Union, le plus jeune des lieutenants-généraux de l'armée espagnole, nommé chef de cette armée. — Comment cette nomination vient servir les desseins de Dugommier, qui cherche à donner le change à son adversaire. 32

VI. — *Diversion dans les Aspres.* — Revers méridional des Aspres. — Augereau, chargé d'attirer la Union dans ces montagnes, prend position à Oms. — Il simule des travaux de route et de retranchement. — La Union, se croyant menacé par le Tech supérieur, cherche à couvrir cette gorge en amont de Céret. — Affaire de la Palméra. — Combat du Riucerda. — Les Espagnols entraînés jusqu'à Oms. — La Union cruellement désabusé 41

VII. — *Bataille du Boulou.* — Forces et dispositions des deux armées autour du Boulou. — Champ de bataille. — Journée du 11 floréal (30 avril). — Notre division du centre tourne le camp du Boulou par les Albères. — Surprise et immobilité de l'ennemi. — Forte position de Montesquiou. — Célèbre attaque et enlèvement de ce poste capital. — Pérignon se concentre dans les Albères, et achève d'intercepter la chaussée de Bellegarde. — Conseil de guerre réuni à Céret, où les Espagnols décident qu'ils repasseront les Pyrénées par le col Portell. — Journée du 12 floréal (1er mai). — Le camp du Boulou entièrement évacué. — Ses défenseurs se retirent vers le Portell, que nous ne réussissons pas à in-

Digitized by Google

tercepter. — Mouvement décisif de la cavalerie française. — L'armée espagnole acculée aux montagnes. — Son affreuse déroute. — Beaux résultats de cette grande bataille 45

VIII. — *Suite de la bataille du Boulou.* — Faute commise par Dugommier en préparant la bataille du Boulou. — Comment cette faute pouvait encore être réparée. — Le général en chef abandonne la poursuite des Espagnols pour le siége de Collioure. — La Union se retire sous Figuères. — Pérignon reste immobile au pied du col Portell. — Augereau se met tardivement à la poursuite des Portugais dans le Vallspire. — Sa pointe sur la fonderie de Saint-Laurent de la Muga où il reste isolé. — Pérignon investit enfin Bellegarde. . . . 60

IX. — *Reprise de nos places de la côte.* — Ordres donnés sur le champ de bataille du Boulou pour investir Collioure. — Bonheur avec lequel Dugommier surmonte les difficultés de cet investissement. — Siége de Saint-Elme. — Description de ce fort. — Surprise des Espagnols, quand ils se voient cernés. — Arrivée de la flottille française qui débarque aux anses Pollies le canon de siége. — Transport de cette artillerie au puig de las Daines. — Ouverture du feu. — Ses effets. — Inutile apparition de l'escadre espagnole. — Grande sortie repoussée. — Le siége traîne en longueur. — Impatience du représentant Soubrany. — Tentative d'escalade qui échoue. — Le feu des assiégeants redouble. — Saint-Elme évacué. — Port-Vendres également abandonné. — Capitulation de Collioure. — Hommage rendu aux habitants de Banyuls-sur-Mer 67

DEUXIÈME PARTIE. — INVASION DE LA CATALOGNE.

X. — *De la Catalogne.* — Dugommier expose au Comité de salut public ses vues sur la Catalogne. — Aspect général de cette province. — Communications. — Cours d'eau. — Agriculture. — Industrie. — Commerce. — Littoral. — Population. — Caractère et mœurs des habitants. — Aspect militaire et tout exceptionnel de la contrée. — Ses lignes naturelles de défense. — Ses places fortes. — Difficulté pour une armée d'invasion d'y subsister. — Esprit militaire et habitudes de guerre des Catalans. — Coup d'œil sur leur histoire militaire. — Leurs dispositions dans la présente campagne. . . 89

XI. — *Combat de la Fonderie de la Muga.* — La division Augereau installée autour de la Fonderie, sur la haute Muga. — Dangers de cette position excentrique. — La Union profite de cette faute pour reprendre la campagne. — Son plan d'attaque pour envelopper et écraser notre division isolée. — Sanglant combat de la Fonderie. — Les Espagnols sont refoulés sur tous les points. — Sombre énergie des soldats d'Augereau. — Abnégation de la brigade Mirabel. 100

XII. — *Dugommier franchit les Pyrénées.* — Augereau continue à rester isolé. — Arrivée de Dugommier à La Jonquère. — Il adresse une première sommation au gouverneur de Bellegarde ; belle réponse de celui-ci. — Les Espagnols com-

Digitized by Google

mencent leurs fameuses lignes dites de Figuères. — Pour juger de l'importance de ces travaux et les arrêter, si c'est possible, Dugommier ordonne une grande reconnaissance. — Combat de Llobregat. — Mort du général Labarre. — Eloge de ce brillant officier. 108

XIII. — *Expédition de Ripoll.* — Doppet succède à Dagobert en Cerdagne. — Toute la haute Catalogne est sous les armes. — Dugommier, pour soulager la division Augereau, envoie à Doppet l'ordre de descendre dans la vallée du Ter. — Passage remarquable des Pyrénées vers les sources de cette rivière. — Prise de Campredon. — Douze mille Français se trouvent ainsi portés sur la gauche des Espagnols qu'ils peuvent déborder et couper de leur base. — Belle occasion manquée. — Doppet marche sur Ripoll, *où il perd un temps précieux à détruire une manufacture d'armes.* — La Union envoie le général Vives sur le Ter couper la retraite à Doppet. — Reprise de Campredon par les Espagnols. — Situation critique de Doppet. — Sa retraite. — Campredon enlevé une troisième fois et incendié. — Doppet se replie à Pratz de Mollo. — Le général Lemoine, envoyé par Augereau au secours de Doppet, pénètre jusqu'à la Fluvia, et fait une diversion tardive sur Bezalu. — Le chef de brigade Lannes, envoyé au secours de Lemoine, termine l'expédition 115

XIV. — *Irruption des Espagnols en Cerdagne.* — Forces laissées, pendant l'expédition de Ripoll, sous le commandement de l'adjudant-général Porte. — Cet officier se concentre dans le camp de Montarros. — Insurrection générale qui éclate après le départ de Doppet. — Première tentative des Espagnols sur Belver (20 prairial). — Les événements du Ter aggravent notre situation sur la Sègre. — Seconde attaque de Belver (8 messidor). — Rapide et énergique combat. — Exaltation de nos soldats. — Les Espagnols, déconcertés, abandonnent la Cerdagne pour le reste de la campagne. . . 126

XV. — *Stagnation autour de Bellegarde.* — Défaut d'ensemble dans nos opérations. — La guerre d'invasion n'allait pas au génie de Dugommier. — Deux mois d'inaction. — Débats soulevés par la capitulation de Collioure, lesquels prennent l'importance d'un fait capital. — Epidémie causée par les marais de l'Ampurdan. — Influence de l'approche du 9 thermidor. — Le blocus de Bellegarde est resserré. — Fourrages. — Puérile tentative pour surprendre Bellegarde. — Dugommier pourvoit à la sûreté de la frontière du Vallspire. — Tentatives partielles réprimées. — La Cerdagne réduite à la défensive. — Symptômes qui annoncent l'approche d'une bataille. 132

XVI. — *Bataille de Saint-Laurent de la Muga.* — Situations des deux armées. — Plan de la Union. — Attaque de droite. — Description de cette partie du champ de bataille. — Position d'Augereau. — Les Espagnols marchent sur lui en six colonnes. — L'action s'engage. — Les hauteurs de Terradas et le pont de Grau sont emportés. — Saint-Laurent et la

Digitized by Google

chapelle Saint-Georges se soutiennent.— Hésitations de l'attaque. — Mouvement décisif d'Augereau. — Mort du général Mirabel. — Déroute des Espagnols. — Résistance du poste de Darnius. — Attaque de gauche. — Elle est vigoureusement repoussée. — Tentative de débarquement, qui échoue également. — Eloge du général Mirabel et des généraux de cette époque. 144

XVII. — *Reddition de Bellegarde.* — Reproches du gouvernement sur la stérilité de nos opérations. — Dugommier se décide enfin à rapprocher sa droite de son centre. — Nouvelle position de la division Augereau. — Le mouvement de concentration se propage sur toute notre ligne. — Etrange manœuvre de la Union. — Capitulation de Bellegarde; c'était le dernier point de notre territoire occupé par la coalition. — Joie et espérances que fait naître l'entière délivrance du sol de la République. — Fêtes des Victoires. — Combat de la Montagne Noire. — Déroute honteuse des Espagnols. . . 157

XVIII. — *Négociations et préparatifs.* — Découragement de la Union et de son gouvernement. — Tentatives de rapprochement. — Belle réponse du Comité de salut public aux premières ouvertures faites par la Union. — Ardeur de nos soldats. — Leur détresse. — Réaction du 9 thermidor. — Efforts désespérés pour ravitailler l'armée des Pyrénées orientales. — Dugommier obligé de livrer bataille pour empêcher son armée de mourir de faim. — Etranges propositions de l'Espagne et rupture des négociations. 166

XIX. — *Lignes de Figuères.* — Description du terrain embrassé par l'armée espagnole. — Position défensive que cette armée aurait dû prendre. — Etrange projet de la Union pour nous forcer à repasser les Pyrénées. — Lignes de Figuères. — Elles figurent les lignes d'approche d'un assiégeant devant une place forte. — Ridicule extension donnée à ces travaux. — Choix malheureux des points occupés. — Excellente confection des retranchements. — Ce que nous avions de mieux à faire devant ces lignes, pour en avoir raison.— Situation numérique et distribution des deux armées. 179

XX. — *Première bataille des lignes de Figuères.* — Position du général Curten autour de la Magdelaine. — Augereau forme quatre colonnes d'attaque. — Il tourne et emporte la Magdelaine. — Arrivée sur le champ de bataille d'une cinquième colonne assaillante. — Curten se replie sur les hauteurs de Terradas. — Prise de la Fonderie. — Le général espagnol recule jusqu'à Llers. — Augereau est brusquement arrêté au milieu de ses succès. — Attaque de gauche. — Notre infériorité à cette aile. — Sauret est repoussé. — Sa position critique. — Les secours que lui envoie la division du centre, d'une part, et de l'autre, une diversion de la brigade Victor sur Espolla, le sauvent. — Evénements du centre.— Mort de Dugommier. — Eloge de ce grand homme. — Honneurs rendus à sa mémoire. 187

XXI. — *Intervalle des deux batailles.*— Pérignon prend deux jours pour préparer une seconde attaque. — Il reconnaît la posi-

Digitized by Google

tion des Espagnols.— Conseil de guerre où le plan de la nouvelle bataille est arrêté. — Organisation de nos colonnes. — Apathie de la Union. — Sombre exaltation de nos soldats. . 190

XXII. — *Seconde bataille des lignes de Figuères.* — *Attaque de droite* (Augereau).— Quatre colonnes d'attaque.— Marche des trois premières. — Elles escaladent la montagne d'Escaulas. — Elles arrivent sur le plateau de Roure. — Glorieux assaut et prise de la grande redoute. — Mort de la Union. — La quatrième colonne marche parallèlement aux autres, sur le camp de Llers qu'elle emporte. — Pont-des-Moulins, enveloppé par la division réunie, succombe à son tour. — *Attaque du centre* (Beaufort). — Les redoutes du Ricardell enlevées par nos soldats ou détruites par les Espagnols. — Explosion de 20 redoutes. — Chute des retranchements qui barraient la route de Figuères. — Déroute de la gauche et du centre de l'armée ennemie. — Figuères pris par les fuyards pour point de ralliement. — Trouble et confusion autour et dans l'intérieur de cette place. — Audace de nos chasseurs. — Panique des fuyards, qui entrent une seconde fois en déroute et ne s'arrêtent plus que sous les murs de Girone. — *Attaque de gauche* (Sauret). — Notre attitude défensive. — Efforts des Espagnols de ce côté. — Impatience de nos soldats. — Ils peuvent enfin prendre l'offensive. — Belle retraite de l'aile droite ennemie, sous le commandement du général Vives. — Gloire et caractère tout particulier de cette bataille. — Elle met en opposition le génie guerrier des deux nations belligérantes. 202

XXIII — *Capitulation de Figuères.* — Pérignon investit à la fois Roses et Figuères, et se trouve ainsi en mesure d'attaquer indifféremment l'une ou l'autre de ces deux places. — Il penche d'abord pour le siége de Roses. — Mais, à la nouvelle de l'affreuse confusion qui règne à Figuères, de la démoralisation inouie de la garnison de cette forteresse, il se décide à commencer par l'attaque de Figuères.— Description de cette place. — On parlemente. — Lâche attitude du gouverneur. — Honteuse capitulation. — Sa véritable cause. 213

XXIV. — *Suites de la prise de Figuères.* — Ce que nous aurions pu tenter après la chute de Figuères. — Pérignon, dans l'espoir que Roses se rendra à la première sommation, s'arrête devant cette place. — Affreux désordres dans l'armée française. — Le canon de Roses rappelle nos soldats à leurs devoirs 221

XXV. — *Siége de Roses.* — Investissement par le général Sauret. — Arrivée de Pérignon. — Sa sommation menaçante. — Hésitations du commandant de la place. — Les pourparlers sont rompus. — Arrivée d'un nouveau gouverneur. — Description de Roses. — Historique. — Le port, la citadelle, le fortin, la ville. — Forces de la garnison et de l'escadre espagnoles. — Faiblesse relative de l'armée assiégeante. — Elle compte sur une capitulation imminente. — Premier plan d'attaque basé sur cette opinion. — Transport sur les montagnes de seize pièces de gros calibre. — Enormes dif-

Digitized by Google

ficultés vaincues. — L'attaque de la citadelle n'est qu'ébauchée. — Ouverture du feu. — Le fortin seul est compromis. — Second plan d'attaque. — Positions et forces des armées de siége, d'observation et de secours. — Ouverture de la tranchée devant la citadelle. — Les travaux languissent. — Contre-temps. — Les Espagnols chassés de la ville. — Les travaux reprennent quelque activité. — Ils sont interrompus par des pluies incessantes.— Les représentants veulent tenter une escalade. — On leur en démontre l'impossibilité. — Affreuse tempête. — Prise du Bouton. — L'escadre est relevée. — Tentatives de diversion. — Troisième plan d'attaque. — La neige, la gelée, puis le dégel, le font échouer. — Misères des assiégeants et des assiégés. — Quatrième plan d'attaque. — Efforts désespérés. — La citadelle, accablée, capitule. — Lamentable spectacle qu'elle présente. — Célébrité du siége de Roses. — A quelles causes elle est due. — Ce siége termine dignement la campagne de 1794. . 228

CAMPAGNE DE 1795.

I. — *Situation des deux partis.* — Dispositions pacifiques de l'Espagne. — Charles IV redoute une propagande républicaine. — On exploite ses craintes. — Négociations entamées. — Elles subissent des alternatives diverses. — Les Espagnols se préparent activement à une nouvelle campagne. — Le gouvernement thermidorien délaisse l'armée de Catalogne. — Triste situation de cette armée. — Les chances tournent en faveur des Espagnols 267

II. — *Opérations sur la Fluvia.* — Nouveau théâtre d'opérations; bassin de la Fluvia. — Démonstration des Espagnols le lendemain de la prise de Roses. — Nouvelles positions de l'armée française. — Elle pousse une grande reconnaissance sur le camp de Banyolas. — Projet de Pérignon pour envahir la Catalogne. — Plan de campagne du Comité. — Pérignon apprend que le général Schérer est nommé à sa place. — Deux mois d'inaction, dont les Espagnols profitent pour s'installer sur la Fluvia. — Conférences à Figuères pour la paix. — La rupture de ces pourparlers amène les combats de Sistella et de Bascara (16 et 17 floréal). — Nouvelle stagnation de 18 jours. — Fatigue des deux partis. — L'escadre espagnole vient insulter le port de Roses, et cette attaque détermine le combat de Pontos (7 prairial) 272

III. — *Schérer général en chef.* — Lettre du représentant Delbrel au Comité de salut public, touchant la rivalité et le mérite comparé de Pérignon et d'Augereau. — Noble attitude de Pérignon à la nouvelle de son remplacement. — Triste situation de l'armée française. — Elle est vivement agitée par les passions politiques. — Schérer, néanmoins, propose au Comité un plan pour envahir la Catalogne. — Détail de ce plan. — Réponse du Comité. — Un fourrage amène une bataille. . . 293

IV. — *Bataille de la Fluvia.* — Quatre colonnes françaises prennent position sur la Fluvia, pour effectuer et couvrir un

Digitized by Google

grand fourrage. — Urrutia, croyant à une bataille, met en mouvement toute son armée. — Il pousse sur nos deux ailes une double reconnaissance qui lui inspire une résolution vigoureuse. — Combat d'Espinavesa et beau fait d'armes du général Bon. — Combat de Pontos. — Situation critique de notre colonne du centre et retraite du général Beyrand. — Augereau reprend l'offensive. — Combat d'Armadas. — Les Espagnols se replient, et notre fourrage s'effectue. — Chaque parti s'attribue la victoire. — Détresse de l'armée française ; elle est condamnée à l'inaction. — Pour la soustraire à l'air empoisonné de la plaine, Schérer se dispose à l'établir dans les montagnes, en quartiers de rafraîchissement. — Mais il veut d'abord barrer la plaine qu'il abandonne par un long retranchement de campagne, et ces travaux engendrent une épidémie affreuse qui met le comble aux misères de nos soldats. 301

V. — *Suite des hostilités en Cerdagne.* — Retour sur les événements qui s'étaient passés en Cerdagne depuis un an. — Le général Charlet succède à Doppet. — Expédition de Castellard-de-Nuch. — Les hostilités, suspendues pendant trois mois, reprennent en février 1795. — Affaire du pont de Bar. — Le Comité, dans son plan général de campagne, destine à la division de Cerdagne un rôle actif, mais il ne lui fournit aucun moyen d'exécution. — Triste situation de nos troupes dans ces montagnes. — L'insurrection y prend un caractère formidable. — Affaire malheureuse de Sainte-Eugénie. — Nous sommes bloqués dans le cercle de Belver. — Urrutia conçoit un vaste plan d'invasion où la Cerdagne doit jouer le premier rôle. — Commencement d'exécution. — Charlet, abandonné, ne sait prendre aucun parti. — Progrès des Espagnols. — Les insurgés poussent une reconnaissance sous Belver. — Irruption des généraux la Cuesta et Oquendo . . 315

VI. — *Reprise de la Cerdagne.* — Description de Puigcerda et organisation de sa défense. — Attaque des Espagnols. — Ils commencent par enlever le petit camp qui couvrait la ville. — Ils adressent ensuite à Charlet deux sommations qui sont repoussées avec chaleur. — Alors ils attaquent la place. — Défense et prise de l'hôpital. — Puigcerda est emporté d'assaut. — Gloire de ce désastre. — Nos positions autour de Belver. — Investissement. — Le petit détachement de Tailletendre résiste pendant cinq heures. — Belle retraite du poste de Torrellas. — Le camp de Montarros se replie. — Belver capitule. — La Cerdagne reconquise par les Espagnols. — Notre frontière menacée 325

VII. — *Paix avec l'Espagne.* — Phases diverses éprouvées par les négociations et leur influence sur les opérations de la campagne. — Godoy cherche à gagner du temps pour écarter un membre du conseil qui a pris, dans la question de la paix, une initiative que le futur prince de la Paix se réservait. — Autres motifs, plus avouables, de ces retards calculés. — La paix est signée à Bâle le 4 thermidor (22 juillet). — La nouvelle en arrive à Figuères le 12. — Conclusion. . 337

Digitized by Google

Etats de situation de l'armée des Pyrénées orientales aux différentes époques des campagnes de 1794 et 1795 343

Liste des généraux et officiers supérieurs d'état-major qui ont pris part à ces deux campagnes 353

Dénombrement des corps qui composaient l'armée des Pyrénées orientales en 1793, 1794 et 1795. 353

NOTES TOPOGRAPHIQUES.

Description du versant méridional. — Division en deux parties séparées par le contre-fort qui suit la rive gauche de la Sègre. — Vallées transversales : l'Essera ou vallée de Venasque, la Nuguera-Riva-Gorzana, la Nuguera-Pallaresa, la Balire ou vallée d'Andorre, la Sègre. — Vallées latérales ou grand bassin de la Catalogne : le haut Llobregat, le haut Ter, la Fluvia, la Muga ou bassin de l'Ampurdan, la côte 359

Cartes à consulter. 384

Liste des principaux documents où l'auteur a puisé 385

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 32,	ligne 20,	et parer, *lisez* : et de parer.
— »	— 21,	et fait, *lisez* : et avait fait.
— 153,	— 37,	ou avoir, *lisez* : ou d'avoir.
— 162,	— 34,	Michaud, *lisez* : Milhaud.
— 197,	— 8,	inhumé, dans, *lisez* : inhumé dans.
— 268,	— 15,	pour l'effrayer, par, *lisez* : pour l'effrayer par.
— 279,	— 9,	en rejetait, *lisez* : en rejetaient.
— 285,	— 27,	hors ligne, *lisez* : hors de leur ligne.
— 339,	— 30,	suppression, *lisez* : suspension.
— 341,	— 26,	juillet, *lisez* : thermidor.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00562 3072
JAN 26 1939
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

Digitized by Google